

ENSEIGNEMENTS BIBLIQUES SITE BIBLIQUEST

<http://www.bibliquest.org/>

Volume n°7J

Vie chrétienne

<i>Marche du chrétien — Série A Paul Fuzier</i>	<i>page 001</i>
<i>Marche du chrétien — Série B Paul Fuzier</i>	<i>page 030</i>
<i>Marche du chrétien, Christ le Modèle — Série C Paul Fuzier</i>	<i>page 058</i>
<i>Marche du chrétien, Christ le Modèle — Série D par Paul Fuzier</i>	<i>page 082</i>
<i>Articles divers sur la marche chrétienne par Maurice-Jean Koechlin</i>	<i>page 096</i>
<i>MARCHER AVEC JÉSUS CHRIST par H. L. Heijkoop</i>	<i>page 106</i>
<i>L'état de NOS CŒURS par Paul Fuzier</i>	<i>page 144</i>
<i>COMBATS par Paul Fuzier</i>	<i>page 155</i>
<i>Le pardon par J.-A. Monard</i>	<i>page 164</i>
<i>LA PAROLE DE DIEU ET LE DISCERNEMENT SPIRITUEL par Jacques-André Monard</i>	<i>page 166</i>
<i>LA SÉPARATION DU MAL par J.-A. Monard</i>	<i>page 170</i>
<i>Plaire à Dieu — Plaire aux hommes par J. A. Monard</i>	<i>page 173</i>
<i>SEMAILLES ET MOISSONS par J.-A. Monard</i>	<i>page 175</i>
<i>L'armure de Dieu pour le combat de la foi selon Éphésiens 6 par Bremicker Ernst August</i>	<i>page 176</i>
<i>IL FAIT VENIR UN VENT DE TEMPÊTE Psaume 107:23-32 Bremicker E.A.</i>	<i>page 184</i>
<i>Un chrétien doit-il prendre part à la politique ?</i>	<i>page 187</i>
<i>Le vin, l'alcool et le chrétien</i>	<i>page 190</i>
<i>Le chrétien et l'argent</i>	<i>page 190</i>

Bibliquest: <http://www.bibliquest.org/>

Un site pour la diffusion de l'évangile et de la vérité chrétienne selon la Bible (ou Saintes Écritures). Ce site a pour but

-de donner un accès commode et libre à la Parole de Dieu (= Bible = Saintes Écritures = Écriture Sainte. Elle comprend Ancien et Nouveau Testament)

-d'aider le lecteur à trouver le salut pour son âme

-de présenter les éléments essentiels de la vérité chrétienne selon la Bible

-d'aider le lecteur dans la compréhension de la Bible, qui est la Parole de Dieu

-de fournir des sources approfondies et abondantes pour aller plus avant dans la connaissance de la vérité chrétienne avec la Famille de sites complémentaires

-d'offrir la possibilité de correspondre pour trouver des réponses aux questions supplémentaires que vous vous posez.

« *Que dis-tu de toi-même ? Il dit : Moi, je suis la VOIX de celui qui crie dans le désert : Faites droit le chemin du Seigneur* » Jean 1:23

Ce que nous sommes

N'ayant d'autre objectif que d'amener les âmes à Christ et à la connaissance de Christ et à la marche avec Christ, nous n'aimons pas parler de nous (mais nous n'avons rien à cacher !) Quoi qu'il en soit, ce que nous sommes ressort de ce que nous publions, et l'orientation chrétienne évangélique en est évidente.

Ce que nous croyons

Bibliquest, comme les auteurs des ouvrages proposés, est profondément convaincu que les Saintes Écritures (la Bible tout entière) sont inspirées de Dieu. Ils en reconnaissent l'entière et immuable autorité et désirent encourager chacun à les lire chaque jour avec prière.

« *Toute écriture est inspirée de Dieu et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice* ».

2ème épître de Paul à Timothée chapitre 3 verset 16

Parmi les points fondamentaux de «la vérité de l'évangile» que nous a fait connaître Jésus, le Fils de Dieu, on peut citer bien incomplètement :

Les Saintes Écritures

La divine inspiration et l'autorité souveraine de la Bible (Ancien et Nouveau Testament) qui est la Parole de Dieu, exempte d'erreur dans les originaux.

Dieu

Un seul Dieu, Tout Puissant, en trois personnes : Père, Fils et Saint-Esprit - Créateur de l'univers et de la terre, et de tout ce qui existe.

Jésus-Christ

Vrai Dieu et vrai homme, sa préexistence éternelle, sa naissance d'une vierge, sa vie parfaite parmi les hommes, sa mort sur la croix pour expier nos péchés, sa résurrection et son ascension corporelles, son retour personnel, effectif et prochain, pour chercher les siens et juger le monde. Jésus est vivant et glorieux.

L'Homme et le Péché

La responsabilité de tout homme devant Dieu : tous ont péché et méritent la condamnation.

Le Salut

-La justification, opérée par la grâce de Dieu en Jésus-Christ et reçue uniquement par la foi (repentance indispensable) ; la nécessité de la nouvelle naissance conduisant à une vie de piété, de sainteté et de témoignage à la gloire de Dieu, par l'action du Saint-Esprit.

-Le pardon des péchés et la vie éternelle offerts gratuitement à celui qui croit au Seigneur Jésus ; la condamnation éternelle de celui qui ne croit pas.

L'Église

-La descente de l'Esprit Saint sur la terre après l'ascension du Christ, pour former l'Église.

-L'Église (ou l'assemblée) est composée de tous les chrétiens nés de nouveau. Ils sont unis à Jésus Christ en un seul corps par l'Esprit Saint, comme les membres du corps à la tête.

-Localement les chrétiens se rassemblent autour du Seigneur Jésus, reconnaissent son autorité et se soumettent à la direction du Saint Esprit et non à celle d'un homme.

-Les dons de l'Esprit Saint et son action pour l'édification, la croissance du corps de Christ.

L'Avenir

-L'attente du Seigneur Jésus qui va venir ressusciter les croyants déjà morts, changer le corps des croyants vivants et les enlever ensemble au ciel avec lui.

-Le règne à venir de Christ sur la terre et le jugement final des vivants et des morts qui n'auront pas cru.

-La félicité éternelle des rachetés ; le châtement éternel des pécheurs.

Qu'il puisse être dit de tous ceux qui aujourd'hui lisent ou entendent les Saintes Écritures

« *Vous avez accepté, non la parole des hommes mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu, laquelle opère en vous qui croyez* ». 1ère épître de Paul aux Thessaloniens chapitre 2 verset 13

Décharge de responsabilité

le contenu de ce site se veut ouvertement en faveur de la Bible et de la vérité qu'elle contient. Certains sujets relèvent de la controverse et les positions prises peuvent être considérées comme inacceptables par certaines personnes qui n'aiment pas la vérité biblique. Certaines conduites ou propos y sont positivement désapprouvés, voire condamnés : certaines personnes pourraient interpréter cela comme de l'incitation à la haine. Ce serait à tort, car Dieu aime le pécheur, même s'il hait le péché. Ceci AVERTIT le lecteur qui lit à ses propres risques.

Marche du chrétien — Série A par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Des choses difficiles à expliquer. Causes de faiblesse : Ignorance
- 2 1 Thes. 4:13 à 5:11 - Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure
- 3 Avec Christ, dans son sentier — 1 Pierre 1 à 4 + 3:8-18
- 4 Éli, Samuel, Anne — 1 Samuel 2 à 4
- 5 Différents types de croissance à rechercher, personnellement et collectivement
- 6 Faîtes tout pour la gloire de Dieu : l'exemple du Seigneur
- 7 Fidélité : Exemples tirés de l'Apocalypse
- 8 Paix et Sainteté
- 9 Énergie de la foi
- 10 La joie dans l'Épître aux Philippiens
- 11 Pour la joie de nos âmes — Ps. 63
- 12 Connaître, vouloir et faire — Colossiens 1:9-10
- 13 1 Samuel 1 à 3. Éli et Anne. Fidélité et infidélité
- 14 Notre Responsabilité

Table des matières détaillée

- 1 Des choses difficiles à expliquer. Causes de faiblesse : Ignorance
 - 1.1 Contenu général de l'épître aux Hébreux
 - 1.1.1 Ciel ouvert
 - 1.1.2 Sacrifices anciens. Une seule offrande
 - 1.1.3 Un grand sacrificateur
 - 1.2 Beaucoup de choses à dire
 - 1.3 Paresse à écouter. Autres préoccupations
 - 1.4 Croyants d'autrefois : Qualités et services
 - 1.5 Apprécier le ministère écrit. Esprit attristé
 - 1.6 Sommeil spirituel
 - 1.7 Ignorance résultant de la négligence des études bibliques
 - 1.8 Privilèges et responsabilités
 - 1.9 Nourriture de petits enfants ou nourriture solide
 - 1.10 Hommes faits exercés à discerner le bien et le mal
 - 1.11 Auditeurs oublieux
 - 1.12 Beaucoup de choses glorieuses concernant Christ
 - 1.13 Le Seigneur a beaucoup de choses à dire
 - 1.14 Exhortation finale
- 2 1 Thes. 4:13 à 5:11 - Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure
 - 2.1 Plusieurs contrastes
 - 2.2 Bonheur de l'espérance du croyant
 - 2.3 Les divers événements annoncés par la prophétie
 - 2.4 Le jour du Seigneur : un temps de jugement
 - 2.5 Séparation à l'égard du monde
 - 2.6 Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure
 - 2.7 Exhortation, édification et consolation mutuelles
- 3 Avec Christ, dans son sentier — 1 Pierre 1 à 4 + 3:8-18
 - 3.1 Suivre le sentier de Christ (2:12, 21-23 et 4:1-14)
 - 3.2 Les souffrances de Christ (1:11 ; 2:21 ; 3:18)
 - 3.3 L'attitude de Christ devant l'outrage et la souffrance (3:8)
 - 3.4 Faire du bien et bénir (3:9-11)
 - 3.5 Avoir horreur du mal à cause de la croix de Christ (3:11)
 - 3.6 Différence entre « faire du bien » et « faire le bien »
 - 3.7 Rechercher la paix et la poursuivre (3:11)
 - 3.8 Les yeux du Seigneur sur les justes, Sa face contre ceux qui font le mal (3:12)
 - 3.9 Imitateurs de Dieu (3:13)
 - 3.10 Souffrir pour la justice (3:14)
 - 3.11 Prêts à répondre sur notre espérance. Bonne conscience, bonne conduite (3:15-16)
 - 3.12 Souffrir en faisant le bien et non le mal (3:17)
- 4 Éli, Samuel, Anne — 1 Samuel 2 à 4
 - 4.1 Éli
 - 4.2 Exhortation aux parents : Éli un exemple à ne pas suivre
 - 4.3 Discipline à ne pas négliger dans la maison de Dieu
 - 4.4 Samuel. Certaines défaillances
 - 4.5 Anne, une mère pieuse et fidèle
 - 4.6 Imiter les bons exemples
- 5 Différents types de croissance à rechercher, personnellement et collectivement
 - 5.1 Vanité de l'accroissement des possessions terrestres
 - 5.2 Quand on glisse vers la malhonnêteté
 - 5.3 Croissance à rechercher par le chrétien
 - 5.4 Croissance dans les jours de douleur
 - 5.5 Croissance par la Parole de Dieu

- 5.5.1 À titre individuel
- 5.5.2 À titre collectif
- 5.6 Accroissement en nombre
- 5.7 Conclusion-Résumé
- 6 Faïtes tout pour la gloire de Dieu : l'exemple du Seigneur
 - 6.1 Faire tout pour la gloire de Dieu : principe et action
 - 6.2 L'exemple du Seigneur
 - 6.2.1 Psaume 40. L'obéissance de Christ
 - 6.2.2 Le Seigneur comme parfait Serviteur. Évangile de Marc
 - 6.2.3 Fils de Dieu rejeté par les Siens. Évangile de Jean
 - 6.2.4 Jean 8 à 10. Rejeté, mais une autre histoire recommence
 - 6.2.5 Jean 11:1-16. Maladie à la gloire de Dieu
 - 6.2.6 Jean 11:17-44. Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu
 - 6.2.7 Maintenant le Fils de l'homme est glorifié. Jean 12:27-28 et Gethsémané, Luc 22
 - 6.2.8 Jean 14 : Prière en Son nom, afin que le Père soit glorifié
 - 6.2.9 Jean 15 : En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit
 - 6.2.10 Jean 17. Je t'ai glorifié (parole de Jésus adressée au Père)
- 7 Fidélité : Exemples tirés de l'Apocalypse
 - 7.1 Besoin de fidélité dans les temps fâcheux ou derniers jours
 - 7.2 Martyrs d'Apoc. 6
 - 7.3 Les deux témoins d'Apoc. 11
 - 7.4 Le résidu d'Apoc. 12
 - 7.5 Le résidu de Juda d'Apoc. 14:1-5
 - 7.5.1 Les noms sur le front
 - 7.5.2 Chantant un cantique nouveau — Achetés — Vierges
 - 7.5.3 Suivre l'Agneau — Prémices — Pas de mensonge
 - 7.5.4 Irréprochables
 - 7.6 La fidélité aujourd'hui
- 8 Paix et Sainteté
 - 8.1 Paix avec Dieu. Paix et sainteté
 - 8.2 Paix du coeur
 - 8.3 Paix et sainteté du point de vue collectif
 - 8.3.1 Ordre selon Dieu
 - 8.3.2 Paix à poursuivre. Obstacle des manquements à la communion avec Dieu
 - 8.3.3 Céder sur les intérêts personnels, mais non pas sur la sainteté et la gloire de Dieu
 - 8.3.4 Restaurations artificielles
- 9 Énergie de la foi
 - 9.1 Raison d'être du chemin des Israélites à travers le désert
 - 9.2 Soins de Dieu envers les Siens
 - 9.3 Dieu permet des épreuves
 - 9.4 Impossibilités, peur et foi
 - 9.5 Foi passive et foi active — « Qu'ils marchent ! »
 - 9.6 Quand il y a des choix à faire
- 10 La joie dans l'Épître aux Philippiens
 - 10.1 Soumission aux circonstances que Dieu permet
 - 10.2 Amour et prières pour l'assemblée et pour les saints
 - 10.3 Attitude devant des prédications non conformes à la Parole
 - 10.4 Ce qui était « plus nécessaire » : le ministère que Paul avait à exercer
 - 10.5 Joie accomplie seulement s'il n'y a pas de dissentiments
 - 10.6 Joie de « se sacrifier » pour Christ
 - 10.7 L'affaire d'Épaphrodite
 - 10.8 Joie dans le Seigneur
 - 10.9 Joie goûtée en rapport avec un don
 - 10.10 Joie malgré des sujets de pleurs
- 11 Pour la joie de nos âmes — Ps. 63
 - 11.1 Contraste entre Ps. 63 et 42
 - 11.2 Ne pas se nourrir de nos tristesses
 - 11.3 Ps. 63:1a — Toute satisfaction en Dieu — Phil. 4:11-13
 - 11.4 Soif de ce qui désaltère. Les aspirations du nouvel homme
 - 11.5 Dieu fait ressentir l'aridité du désert
 - 11.6 Ps. 63:5 — L'âme rassasiée
 - 11.7 Ps. 63:8 — Mon âme s'attache à Toi pour Te SUIVRE
 - 11.8 Conclusion pour une nouvelle année
- 12 Connaître, vouloir et faire — Colossiens 1:9-10
 - 12.1 Importance de connaître la volonté de Dieu
 - 12.2 Marcher dans la communion au Seigneur, non pas selon une liste de règles
 - 12.3 Pourquoi le chemin est-il souvent ni clair ni connu ?
 - 12.4 Volonté de Dieu connue par la Parole, mais aussi par l'Esprit
 - 12.5 Responsabilité : Ne pas obéir ou ne pas agir sont aussi péché
 - 12.6 Le vouloir et le faire
 - 12.7 Parfait Modèle en Christ
 - 12.8 Modèles dans des exemples de croyants
 - 12.9 Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites

- 13 1 Samuel 1 à 3. Éli et Anne. Fidélité et infidélité
- 13.1 Contraste entre Éli et Anne
- 13.2 Éli et sa maison. Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus
- 13.3 Responsabilité des parents chrétiens
- 13.4 Perte du discernement spirituel
- 13.5 Applications à la responsabilité dans la vie de l'assemblée
- 13.6 La fidélité des fils de Lévi qui portaient l'arche
- 13.7 Relations de famille et droits du Seigneur
- 13.8 Dieu maintient un témoignage en tout temps. La fidélité de Anne
- 13.9 La faiblesse n'empêche pas la fidélité
- 14 Notre Responsabilité
- 14.1 Danger d'oublier notre responsabilité, au profit de nos bénédictions
- 14.2 Responsabilité quant au salut
- 14.3 Responsabilité quant à la marche — 1 Pierre 1:5
- 14.3.1 Pierre marchant sur les eaux
- 14.3.2 Pierre enfonçant dans l'eau
- 14.3.3 Regarder à Christ
- 14.4 Impuissance du croyant, puissance de Dieu — Dépendance
- 14.5 Christ, chef et consommateur de la foi

1 Des choses difficiles à expliquer. Causes de faiblesse : Ignorance

[Titre original : Des choses difficiles à expliquer — Sujet : À propos de l'épître aux Hébreux. Causes de faiblesse. L'ignorance, ignorance de Christ, ignorance de la Parole, de l'enseignement et des vérités.]

ME 1951 p. 197-207

1.1 Contenu général de l'épître aux Hébreux

1.1.1 Ciel ouvert

L'épître aux Hébreux nous ouvre le ciel pour nous y faire contempler la Personne excellente de Celui qui, venu ici-bas pour accomplir l'œuvre de notre rédemption, « a enduré la croix, ayant méprisé la honte » et est maintenant « assis à la droite du trône de Dieu » (Héb. 12:2). Jusque-là, « le chemin des lieux saints » n'avait « pas encore été manifesté », mais Christ s'étant « offert lui-même à Dieu sans tache », « est entré une fois pour toutes dans les lieux saints, ayant obtenu une rédemption éternelle ». Il « n'est pas entré dans les lieux saints faits de main, copies des vrais, mais dans le ciel même, afin de paraître maintenant pour nous devant la face de Dieu » (Héb. 9:8, 12, 14 et 24).

1.1.2 Sacrifices anciens. Une seule offrande

Les sacrifices offerts selon la loi ne pouvaient jamais « rendre parfaits ceux qui s'approchent ». Christ, « par une seule offrande », nous a rendus « parfaits à perpétuité », de telle sorte que nous pouvons être exhortés maintenant à nous approcher « avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi, ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience, et le corps lavé d'eau pure » (Héb. 10:1, 14 et 22). Cette exhortation nous est adressée parce que nous avons « une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints » et « un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » (ibid. v. 19 et 21).

1.1.3 Un grand sacrificateur

Qui est ce « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » ? C'est Celui dont parle l'apôtre dans le chapitre 5. — Les écrits de l'Ancien Testament nous présentent deux hommes établis dans l'office de la sacrificature : Aaron et Phinéas (Lév. 8 et 9 ; Nomb. 25). Aaron fut appelé à exercer la sacrificature (Héb. 5:4), tandis que Phinéas acquit le droit de l'exercer parce qu'il fit « propitiation pour les fils d'Israël » (Nomb. 25:10-13). Ce sont les deux côtés qui sont mis en évidence dans la sacrificature de Christ : « De même le Christ aussi ne s'est pas glorifié lui-même pour être fait souverain sacrificateur, mais celui-là l'a glorifié qui lui a dit : Tu es mon Fils, moi je t'ai aujourd'hui engendré ; comme il dit aussi dans un autre passage : Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec » (Héb. 5:5, 6) — et, par ailleurs : Il est « la propitiation pour nos péchés » (1 Jean 2:2).

Mais quel chemin Il a dû suivre depuis qu'Il a quitté la gloire jusqu'au moment où Il a été « salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec » ! Celui qui est le « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu », c'est Celui « qui, durant les jours de sa chair, ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes ; et ayant été consommé, il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec... » (Héb. 5:7-10).

1.2 Beaucoup de choses à dire

Quel merveilleux sujet l'apôtre avait là devant lui ! Et comme il eût aimé pouvoir le développer, occupant ainsi les croyants hébreux d'un Christ glorifié après avoir souffert, d'un Christ céleste ! « Au sujet duquel », dit-il, « nous avons beaucoup de choses à dire » (ibid. v. 11).

Comme l'apôtre avait « beaucoup de choses à dire » au sujet de Celui qui a été « salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec », Dieu a également beaucoup de choses à nous communiquer relativement à la Personne adorable de son Fils bien-aimé. N'avons-nous pas l'ardent désir de les entendre ? Cette Personne ne fait-elle pas brûler nos cœurs ? N'est-ce pas de Lui que nous voulons être occupés en chemin ? Ne souhaitons-nous pas croître « dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » ? — Qui ne répondrait : oui ? Mais est-ce des lèvres seulement, ou du fond de nos cœurs ?

1.3 Paresse à écouter. Autres préoccupations

Hélas ! n'est-il pas trop vrai que, pour nous comme pour les croyants hébreux, ces choses sont « difficiles à expliquer » ? Et, sans doute aussi, pour une même raison : parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » !

Nous disons volontiers : il nous faut un ministère qui nourrisse nos âmes de Christ ; qui nous présente les gloires variées de sa Personne ; qui le place devant nos yeux comme le Fils de Dieu et le Fils de l'homme ; qui occupe nos cœurs de ce qu'Il est comme Sauveur, Seigneur, Berger, Souverain sacrificateur, Avocat ; qui exalte le Chef du Corps, l'Époux de l'Église. Et certes, c'est de Lui que le Saint Esprit veut nous occuper et Dieu a beaucoup de choses à dire à chacun de nous à l'égard de cette Personne glorieuse qui

sera le seul Objet de nos cœurs pendant l'éternité. Mais, pour nous aussi, ces choses sont « difficiles à expliquer » parce qu'au fond, nous sommes occupés d'autres objets que Christ, et l'on n'est disposé à écouter vraiment et apte à saisir que lorsque le sujet présenté captive le cœur. Dans le cas contraire, on écoute d'une oreille distraite, incapable de faire le moindre effort pour en suivre les développements. Un sujet est facile à expliquer à un auditoire qu'il captive et qui désire entrer dans ce qui lui est présenté ; par contre, il est difficile à expliquer à ceux qui ont d'autres préoccupations et dont l'esprit est ailleurs...

1.4 Croyants d'autrefois : Qualités et services

Nos devanciers étaient beaucoup plus à l'aise que nous ne le sommes dans toutes les vérités concernant la Personne de Christ, c'est-à-dire dans l'ensemble des vérités chrétiennes. Ne nous est-il pas arrivé parfois de laisser de côté des écrits dont ils ont fait leur nourriture parce que nous étions arrêtés devant la profondeur de certaines pages ? — Les mêmes vérités que la plupart de ceux qui nous ont précédés saisissaient très vite par l'intelligence renouvelée — parce que, sans doute, ils les comprenaient plus vite encore par le cœur — sont souvent, pour nous, « difficiles à expliquer ». Nos pères prenaient de la « nourriture solide », celle des « hommes faits », qui ont compris leur position en Christ et sont occupés d'un Christ céleste ; c'est d'un niveau généralement trop élevé pour nous : il nous faut du « lait », la nourriture des petits enfants (Héb. 5:12-14 ; cf. 1 Cor. 3:1, 2).

Nous conservons le souvenir de bien des frères que le Seigneur a repris à Lui et qui ont été des serviteurs utiles pour l'Assemblée. Leur ministère a été en riche bénédiction pour beaucoup. Sans doute, leurs écrits nous restent, mais eux ne sont plus là pour nous enseigner, nous exhorter et nous encourager — pour nous aider de leurs conseils ou intervenir avec tout le poids de leur autorité morale. Que de fois avons-nous exprimé le regret de ne plus avoir aujourd'hui les dons remarquables du 19^{ème} siècle et du début du 20^{ème} ! Serait-il difficile à notre Dieu d'en susciter encore ? Certainement pas. Mais gardons-nous d'oublier que Dieu nous retire des bénédictions spirituelles comme autrefois Il privait Israël de bénédictions matérielles. Posons-nous donc la question : si nous n'avons plus — en dehors de leur ministère écrit — les dons qu'ont su apprécier nos devanciers, ne serait-ce pas parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » ?

1.5 Apprécier le ministère écrit. Esprit attristé

Posons-nous également cette deuxième question : saurions-nous apprécier aujourd'hui le ministère de ceux que le Seigneur avait trouvé bon de susciter dans les jours du Réveil et dans les temps qui ont immédiatement suivi, alors que nous savons si peu profiter de leur ministère écrit ? — Ce ministère écrit est à notre disposition, Dieu en soit béni ! Mais il est attristant de voir combien est réduit le nombre de ceux qui désirent en bénéficier. Oui, nous sommes devenus paresseux à écouter ! Aussi les vérités qui devraient être l'aliment quotidien de nos âmes, celles qui concernent la Personne même de Christ, sont des vérités dans lesquelles nous entrons bien peu et dont nous ne jouissons que dans une faible mesure. Le Saint Esprit est occupé à autre chose qu'à développer devant nous les gloires de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ ; trop souvent contristé, il s'emploie à redresser chez nous ce qui l'empêche d'exercer le service qui est le sien par excellence, celui dont le Seigneur parlait à ses disciples lorsqu'il leur disait : « Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:14).

Humilions-nous de notre paresse spirituelle — alors que nous sommes souvent très actifs, peut-être beaucoup trop, dans d'autres domaines ! Méditons sur la perte que nous faisons ainsi ! Dieu a beaucoup de choses à nous dire au sujet de Celui que nous connaissons si peu et que nous devrions brûler de mieux connaître. Elles sont « difficiles à expliquer » parce que nous sommes « devenus paresseux à écouter » !

1.6 Sommeil spirituel

On devient « paresseux à écouter » quand on se laisse gagner par le sommeil spirituel, quand la personne de Christ cesse d'avoir tout son prix pour le cœur. Les croyants hébreux n'avaient plus devant eux un Christ glorifié dans le ciel, c'est pourquoi l'apôtre leur écrit cette épître dans laquelle il leur présente Christ à la droite de Dieu, salué par Lui « souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec ». Mais, plaçant devant eux un Christ céleste, il lui était cependant difficile de leur expliquer les choses qu'il voulait leur dire, parce que leurs regards étaient tournés en bas au lieu d'être dirigés en haut !

1.7 Ignorance résultant de la négligence des études bibliques

Nous désirons rappeler ce qu'écrivait « aux jeunes frères », il y a vingt-huit ans, un de nos conducteurs appréciés, aujourd'hui dans le repos : (*) « Or la négligence de cette Parole est le grand danger que courent les jeunes frères de la génération présente. Je voudrais avant tout que les jeunes chrétiens ne se contentassent pas d'une lecture hâtive de leur Bible, comme pour se libérer d'un devoir, ce qui est autant que de ne pas la lire du tout. Mais, bien plus, je voudrais les voir étudier leur Bible avec prière et avec le désir ardent d'être enseignés par le Saint Esprit pour la comprendre ». — Au sujet des écrits qui sont à notre disposition, il ajoute : « Beaucoup de ces écrits ont une valeur incomparable pour vous édifier, et dites-vous bien que le Seigneur ne vous les a pas donnés pour que vous les ignoriez ou vous passiez de les lire. Ceux qui s'en passent demeurent généralement très ignorants des pensées de Dieu. Pour les uns il y a paresse coupable qui craint l'effort requis pour s'appropriier ces écrits ; ils méprisent ainsi ces dons de Dieu, comme s'Il les avait envoyés pour rien. D'autres, plus orgueilleux, pensent pouvoir acquérir pour eux-mêmes et sans y être aidés, les connaissances que ces écrits leur apportent. J'ai souvent remarqué que cet orgueil reçoit sa punition judiciaire dans l'ignorance où ces chrétiens se trouvent de vérités élémentaires familières à de très jeunes enfants dans la foi.

(*) Nous ne saurions trop recommander aux jeunes frères la lecture de cette lettre qui a paru dans le *Messenger*, 1923, page 5. Nous les engageons également à lire et à méditer l'appel « Aux jeunes », dans le *Messenger*, 1927, page 5. Voir aussi : « Le sain enseignement », *Messenger*, 1947, page 92.

Vos devanciers, chers jeunes frères, se sont nourris de ces écrits et ont été affermis par eux dans la connaissance des vérités que la Parole nous présente, car la Parole est la sauvegarde par excellence de ceux qui traversent les temps fâcheux actuels. Lisez, étudiez, méditez, pour vous en convaincre, toute la seconde épître à Timothée.

1.8 Privilèges et responsabilités

Chers jeunes frères, vous êtes-vous assez approprié les vérités capitales sans lesquelles le témoignage qui vous est confié n'existerait pas ? Avez-vous senti l'immense importance de ces vérités du commencement, que vous êtes responsables de maintenir vis-à-vis de toutes les sectes de la chrétienté professante qui vous entoure ? Le Seigneur vous a accordé le privilège de faire partie de son témoignage jusqu'à sa venue, car c'est maintenant le dernier témoignage et il n'y en aura pas d'autre ; mais c'est un fait solennel que, si vous n'y appartenez que d'une manière extérieure, vous en perdrez le bénéfice et la récompense. C'est, en effet, une immense bénédiction d'être lié à un témoignage suscité pour ces derniers temps, mais c'est, en même temps, une immense responsabilité. Si

nous la traitons légèrement, elle peut entraîner, à la fin de notre carrière, la perte de toute récompense — une couronne perdue qui ne sera jamais retrouvée ! »

1.9 Nourriture de petits enfants ou nourriture solide

La fin du chapitre 5 de l'épître aux Hébreux (v. 12 à 14) nous montre quelles sont les conséquences — certaines d'entre elles tout au moins — de cette paresse spirituelle : notre développement est entravé et alors que, « vu le temps », nous devrions être capables d'enseigner les autres, nous en sommes réduits à prendre encore la nourriture des petits enfants. La nourriture solide est d'un niveau trop élevé pour nous ; elle ne convient qu'aux « hommes faits », c'est-à-dire à ceux qui ont compris et réalisé leur position en Christ dans les lieux célestes, qui entrés par la foi dans le ciel même y habitent et jouissent de Christ, le « grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu » ! À ceux-là, les choses concernant la Personne de Christ et les vérités qui découlent de la connaissance de Christ (en fait, ce sont toutes les vérités chrétiennes) ne sont pas difficiles à expliquer parce que Christ est l'Objet de leur cœur ! Ils ont faim et soif de Lui ; loin d'être « paresseux à écouter », ils ne se lasseraient pas d'entendre !

1.10 Hommes faits exercés à discerner le bien et le mal

Les « hommes faits... ont les sens exercés à discerner le bien et le mal ». N'avons-nous pas à nous humilier de ce que nous avons si peu de discernement spirituel ? — Il est très difficile aujourd'hui de vivre le christianisme dans un monde qui mûrit pour le jugement et au milieu d'une chrétienté caractérisée par la tiédeur et l'indifférence, où l'on voit une forme de piété sans aucune puissance. De quel discernement nous avons besoin pour être fidèles, pour agir toujours selon la pensée de Dieu ! Hélas ! nous en avons si peu. Nous sommes si souvent incapables de dépouiller les apparences pour voir la réalité et nous appelons « bien » ce que pourtant nous rejeterions résolument si nous avions « les sens exercés à discerner le bien et le mal ». Ce manque de discernement est la conséquence de notre paresse spirituelle, ne nous le dissimulons pas !

1.11 Auditeurs oublieux

Nos cœurs sont trop souvent occupés d'autres objets que Christ ; par suite, nous écoutons d'une oreille distraite les choses qui le concernent. Nous avons surtout considéré le ministère écrit, mais n'en est-il pas de même pour le ministère oral ? Ce que nous lisons dans le livre du prophète Ézéchiël ne pourrait-il pas s'appliquer aussi à nous ? « ... et ils parlent l'un avec l'autre, chacun avec son frère, disant : Venez donc, et écoutez quelle est la parole qui est sortie de la part de l'Éternel. Et ils viennent vers toi comme vient un peuple, et ils s'asseyent devant toi comme étant mon peuple ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent pas ; ... Et voici, tu es pour eux comme un chant agréable, une belle voix, et quelqu'un qui joue bien ; et ils entendent tes paroles, mais ils ne les pratiquent nullement » (33:30-32). Celui qui est « paresseux à écouter » est un « auditeur oublieux », non pas un « faiseur d'œuvre » (cf. Jacques 1:25).

1.12 Beaucoup de choses glorieuses concernant Christ

Dieu aurait beaucoup de choses à nous dire au sujet de son Fils — sa Parole en est remplie — mais ces choses sont « difficiles à expliquer à ceux qui sont « paresseux à écouter ». De sorte que nous n'entrons que bien faiblement dans la connaissance des choses glorieuses qui concernent Christ et nous ne réalisons que dans une petite mesure notre position en Lui et avec Lui. Nous en restons — au lieu de croître et nous développer — à la nourriture des petits enfants, aux vérités élémentaires du christianisme et, par suite, nous n'avons pas le discernement spirituel qui nous est nécessaire pour marcher fidèlement dans ce monde, soit individuellement, soit collectivement. Le ministère s'exerce « en vue de la perfection des saints, pour l'œuvre du service, pour l'édification du corps de Christ ; jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ : afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égarer ; mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ... » (Éph. 4:12 à 15).

Christ est « descendu dans les parties inférieures de la terre », mais « Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux » et « étant monté en haut, il a emmené captive la captivité, et a donné des dons aux hommes » (Éph. 4:8-11). Ces dons nous sont présentés, dans d'autres passages, comme les dons de Dieu ou les dons de l'Esprit. Qu'ils soient considérés comme venant de Dieu (Rom. 12), donnés par Christ (Éph. 4) ou départis par l'Esprit (1 Cor. 12), ils manifestent toujours l'activité de l'Esprit, s'ils sont exercés dans la dépendance qui convient. C'est donc le Saint Esprit qui opère afin de produire les résultats dont parle l'apôtre dans le passage cité d'Éphésiens 4:12-15. Il veut nourrir nos âmes pour que nous puissions croître et devenir des « hommes faits » au lieu de rester de « petits enfants ».

1.13 Le Seigneur a beaucoup de choses à dire

Avant de les quitter, le Seigneur a annoncé à ses disciples la venue du Saint Esprit sur la terre comme Personne divine, cet « autre consolateur » qui devait venir pour demeurer avec eux et en eux (Jean 14:16 et 17 ; voir aussi : 14:25, 26 ; 15:26) ; Il leur a dit quelle serait son action vis-à-vis de ce monde et en faveur des saints (16:7-15). Et Il ajoute : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; mais vous ne pouvez les supporter maintenant » (16:12). Le Saint Esprit n'était pas sur la terre, avec eux et en eux, pour les leur faire comprendre (cf. v. 13) ; le fait que le Seigneur ne pouvait leur présenter tout ce qu'Il avait à leur dire n'était donc pas la conséquence de leur état spirituel. Tandis que, lorsque l'apôtre écrivait aux croyants hébreux, le Saint Esprit était là pour les conduire « dans toute la vérité », pour prendre de ce qui est à Christ et le leur annoncer ; si donc l'apôtre qui avait beaucoup de choses à dire au sujet de Christ était arrêté par la difficulté qu'il éprouvait à les leur expliquer, c'était bien en raison de leur état spirituel : l'action du Saint Esprit en eux était entravée parce qu'ils étaient « devenus paresseux à écouter ».

1.14 Exhortation finale

Nous avons essayé de mettre en lumière l'une des principales causes de notre faiblesse, de notre peu de discernement spirituel et des manquements qui en sont la conséquence. Nous croyons parfois nous excuser en prétextant notre ignorance, mais nous oublions que c'est une ignorance coupable, par suite inexcusable ! — Que Dieu veuille lui-même opérer dans nos cœurs afin que Christ soit leur seul Objet ! Nos oreilles seront alors toujours ouvertes et nous ne serons jamais « paresseux à écouter » ; nous aurons ainsi le discernement spirituel nécessaire pour agir en toutes circonstances selon la pensée de Dieu, pour faire le bien et éviter le mal. Puissions-nous dire, nous aussi : « Donne donc à ton serviteur un cœur qui écoute... pour discerner entre le bien et le mal » (1 Rois 3:9).

2 1 Thes. 4:13 à 5:11 - Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure

Titre original : 1 Thes. 4:13 à 5:11. ME 1964 p. 29-36

2.1 Plusieurs contrastes

Tout est contraste dans les quelques versets qui terminent le ch. 4 de la première épître aux Thessaloniens et ceux qui commencent le ch. 5. Contraste entre les croyants, les « frères » (4:13 ; 5:1, 4 — le terme est employé au début de chacun des trois paragraphes), et les inconvertis, « les autres » (4:13 ; 5:6) ; contraste entre l'espérance des premiers, leur part éternelle : « toujours avec le Seigneur » (4:17) et la « subite destruction » qui viendra sur les seconds (5:3) ; contraste enfin entre ce que doit être la marche des fidèles, « tous des fils de la lumière et des fils du jour », et ce qu'est la vie des hommes de ce monde, tous « de la nuit » et « des ténèbres » (5:5 à 8).

2.2 Bonheur de l'espérance du croyant

Par la grâce de Dieu, comme autrefois les Thessaloniens, nous avons cru à l'Évangile, nous avons reçu et accepté « non la parole des hommes, mais (ainsi qu'elle l'est véritablement) la Parole de Dieu » (2:13), de sorte que nous sommes maintenant enfants de Dieu, frères et sœurs en Christ. La Parole de Dieu, qui nous a apporté la vie, est aussi la Parole qui nous enseigne. Dieu ne veut pas nous laisser dans l'ignorance, ni « à l'égard de ceux qui dorment », ni pour ce qui concerne notre avenir éternel et notre marche présente. Nous pouvons connaître l'affliction et le deuil mais, Dieu soit béni ! nous ne sommes pas affligés comme « les autres » et cela, parce que eux « n'ont pas d'espérance » tandis que nous avons une « bienheureuse espérance », « une bonne espérance par grâce » (Tite 2:13 ; 2 Thess. 2:16). Au delà des « premières choses », caractérisées par les deuils, les cris et les peines, nous entrevoyons par la foi le moment où « toutes choses » seront faites « nouvelles » (cf. Apoc. 21:4, 5). Le bonheur du croyant, c'est d'être parfaitement assuré qu'il sera « toujours avec le Seigneur » ; il attend le moment où une telle espérance sera réalisée. Les Thessaloniens attendaient le Seigneur (cf. 1:9, 10) mais, convertis depuis peu de temps, ils ignoraient sans doute de quelle manière se déroulerait la résurrection des saints et se demandaient probablement si ceux des leurs qui étaient délogés ne seraient pas privés de la bénédiction apportée par le Seigneur au moment de sa venue. C'est pourquoi l'apôtre leur écrit les versets 13 à 18 du chapitre 4 de sa première épître, si souvent rappelés et qui devaient être pour eux, comme ils l'ont été aussi pour les générations de croyants qui ont suivi, une si précieuse consolation. « Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles » (4:18). Nous rappeler de telles paroles, surtout quand nous pleurons le départ de l'un de nos bien-aimés, est tellement consolant pour nous ! Avant de quitter les siens, le Seigneur leur a laissé la promesse de son retour et en des termes d'une telle simplicité et d'une telle clarté que le plus jeune croyant peut les comprendre et ainsi s'emparer de la promesse et en jouir : « Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ; afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi » (Jean 14:3). Mais le Seigneur n'a pas donné Lui-même, à ce moment-là, de détails sur le déroulement des événements qui auront lieu à son retour ; Il a voulu le faire connaître par le moyen de l'apôtre Paul, qui peut ainsi écrire : « Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur... » (1 Thess. 4:15 à 17 — voir aussi 1 Corinthiens 15:51 et suivants). Telle est l'espérance qui est devant nous, elle ne comporte aucune incertitude. Elle sera bientôt réalisée et alors, « nous serons toujours avec le Seigneur », ce sera notre part éternelle. Puisse nous jouir davantage d'une aussi précieuse espérance et, véritablement, la vivre !

2.3 Les divers événements annoncés par la prophétie

Les Thessaloniens étaient encore dans l'ignorance à l'égard de ceux qui étaient délogés ; par contre, ils savaient fort bien ce qui en était « des temps et des saisons », ils savaient « parfaitement » que « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (1 Thess. 5:1, 2). Le « jour du Seigneur » — que l'on confond parfois avec le « jour de Dieu », jour de bénédiction (cf. 2 Pierre 3:12, 13) — est un jour de jugement (cf. 2 Pierre 3:10). Il commence lorsque le Seigneur sort du ciel avec ses armées (les saints glorifiés) pour « juger et combattre en justice » (Apoc. 19:11 et suivants). Le Seigneur, Fils de l'homme auquel le jugement a été donné (cf. Jean 5:22, 27), exécutera le jugement guerrier des vivants (Apoc. 19:19 à 21) comme aussi le jugement qui revêt un aspect judiciaire et dont Il parle Lui-même dans la parabole de Matthieu 25:31 à 46. Le jour du Seigneur se continue pendant le règne millénaire, qui est sans doute un règne de justice, de paix, de bénédiction, mais aussi une période durant laquelle « chaque matin » seront détruits « tous les méchants du pays » (Ps. 101:8). C'est d'une manière gouvernementale que le jugement s'exercera donc pendant ces mille ans. Enfin, le « jour du Seigneur » se clôt après le règne, par le jugement des morts devant le « grand trône blanc » (Apoc. 20:11). C'est alors qu'a lieu la deuxième résurrection, résurrection des morts, de tous ceux qui sont morts dans leurs péchés, ayant refusé ou négligé le grand salut qui est offert encore aujourd'hui à quiconque croit (cf. Apoc. 20:12 à 15). « Ensuite la fin » : Christ « remettra le royaume à Dieu le Père », après avoir « mis tous les ennemis sous ses pieds », le dernier d'entre eux, la mort, étant à jamais « abolie » ; et « le Fils aussi lui-même sera assujéti à celui qui lui a assujéti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous » (cf. 1 Cor. 15:24 à 28). Ce sera dès lors le « jour de Dieu » (1 Cor. 15:28 ; 2 Pierre 3:12, 13 ; Apoc. 21:1 à 8) : il y aura « un nouveau ciel et une nouvelle terre » et désormais se trouvera établi l'état définitif, éternel.

2.4 Le jour du Seigneur : un temps de jugement

« Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit » (1 Thess. 5:2 — cf. 2 Pierre 3:10). Il ne « viendra » qu'après l'accomplissement de la première résurrection ; les événements annoncés dans les versets 15 à 17 du chapitre 4 de cette première épître aux Thessaloniens seront passés ; nous croyants, nous serons « avec le Seigneur » et pour « toujours ». C'est après notre enlèvement que se dérouleront dans ce monde les jugements providentiels décrits dans le livre de l'Apocalypse (chapitres 6 à 11 en particulier), jugements qui précéderont le « jour du Seigneur ». Les deux « bêtes » — pouvoir politique et pouvoir religieux, chef de l'Empire romain rétabli et Antichrist, constituant avec le « dragon » (Satan) la trinité du mal — seront manifestées (Apoc. 13:1 à 10 et 11 à 18). Après une période d'anarchie révolutionnaire, car il n'y aura plus alors ici-bas ni « ce qui retient » ni « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7), l'autorité de la « bête » aux « dix cornes et sept têtes » s'affirmera et « la terre tout entière » sera « dans l'admiration de la bête ». Les hommes, séduits et entièrement aveuglés, « rendront hommage au dragon » parce qu'il aura « donné le pouvoir à la bête », et ils « rendront hommage à la bête » également, en jetant ce défi : « Qui est semblable à la bête, et qui peut combattre contre elle ? » (Apoc. 13) ; c'est sans doute à ce moment-là qu'ils diront : « Paix et sûreté » (1 Thess. 5:3), convaincus que la puissance de la bête apportera enfin paix et sécurité à ce monde. Hélas ! « une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs sur celle qui est enceinte, et ils n'échapperont point » (1 Thess. 5:3).

2.5 Séparation à l'égard du monde

Ce monde va donc au devant d'un terrible jugement. Le jugement est d'ailleurs déjà prononcé : « Maintenant est le jugement de ce monde » (Jean 12:31) ; le rejet de Christ venu ici-bas, sa crucifixion constituent la culpabilité du monde, le motif de son jugement. Le monde est jugé, le jugement sera exécuté dans un jour à venir. Et c'est dans un tel monde que nous avons à cheminer, nous qui avons

une espérance céleste, une part éternelle avec Christ ! Cela ne nous dit-il pas assez combien nous avons à en être séparés ? C'est cette séparation que l'apôtre établit dans les versets 4 et suivants du chapitre 5, soulignant le contraste entre « les autres », ceux qui sont « des ténèbres », « de la nuit » et nous qui, par grâce, sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour ».

2.6 Fils de la lumière, fils du jour. Veiller. L'armure

Le « jour du Seigneur » ne surprendra que ceux qui sont « dans les ténèbres », il ne peut pas nous « surprendre », nous qui aurons déjà quitté la scène présente à la venue du Seigneur. « Nous ne sommes pas de la nuit ni des ténèbres », tout au contraire nous sommes « tous des fils de la lumière et des fils du jour » (5:5). C'est la position dans laquelle la grâce de Dieu nous a placés, nous ses enfants ; tous, sans aucune distinction d'âge, de développement spirituel ou de fidélité dans la marche. Mais si nous sommes tous établis dans une telle position, nous avons à vivre d'une manière qui y corresponde. Le fait que « le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », apportant avec lui la « subite destruction » à laquelle les hommes impies n'échapperont point, ce fait, s'il ne nous concerne pas, doit cependant parler à nos consciences et contribuer à nous séparer du monde, moralement et pratiquement. De là les exhortations des versets 6 à 8 : « les autres » dorment et s'enivrent la nuit, ne dormons pas comme eux, « mais veillons et soyons sobres ». Veillons pendant la nuit, comme les sentinelles qui attendent le matin ; soyons sobres, nous tenant éloignés de toutes les convoitises enivrantes de ce monde. Et revêtons l'armure, une armure qui, dans ce passage, ne se compose que de deux pièces : une cuirasse et un casque, une cuirasse pour protéger nos cœurs, préserver nos affections pour le Seigneur, un casque pour garder notre tête, siège de nos pensées.

Qu'est-ce qui nous met en danger de nous conformer à ce monde, de « dormir » ou même de nous « enivrer » ? L'orientation de nos cœurs. Si nos cœurs trouvent un objet ici-bas, nous poursuivrons les choses d'en-bas ; l'ennemi, habile et rusé, sait bien attirer ces cœurs vers la terre en leur proposant ce qui peut leur plaire dans ce monde. Comme il est nécessaire qu'ils revêtent la « cuirasse », une cuirasse qui est celle « de la foi et de l'amour » ! L'objet de notre foi, c'est Christ ; une foi vivante est nourrie de Christ, occupée de Lui, de sorte que son amour remplit alors notre cœur. « L'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5). Le Saint Esprit se plaît à nous occuper de Christ (cf. Jean 16:14) et, d'autre part, il verse dans nos cœurs l'amour de Dieu. Que rien en nous n'entrave son activité diligente et bienfaisante, c'est la cuirasse qui protégera nos cœurs. Nos affections seront alors nourries de Christ et gardées pour Lui ; tous les autres objets deviendront pour nous sans valeur et sans attrait et nous pourrons marcher « ne tournant vers le monde d'autres regards que ceux du voyageur ». — Avec la « cuirasse », il faut aussi le « casque » pour que notre tête, nos pensées soient à l'abri des attaques d'un ennemi qui vient souvent nous troubler, faisant naître en nous des idées que nous cultivons parfois et qui nous amènent à raisonner, à douter peut-être... Avançons en paix, sans aucune crainte ; les choses vont de mal en pis dans ce monde, que cela ne nous surprenne pas, c'est la confirmation de ce que nous dit l'Écriture inspirée. Le jugement va bientôt être exécuté, le jour de la colère est là... Heureux sommes-nous de savoir que « Dieu ne nous a pas destinés à la colère, mais à l'acquisition du salut par notre seigneur Jésus Christ » (1 Thess. 5:9). Il s'agit là du salut au terme de la course, aussi assuré que celui de notre âme, lequel est déjà notre partage. Cette « espérance du salut » est pour nous un « casque » qui protège notre tête : tous les raisonnements de l'ennemi, toutes ses subtilités viennent se briser là. Nous ne sommes pas du monde, nous avons une espérance qui ne confond point.

Christ est « mort pour nous » afin que, « soit que nous veillions » c'est-à-dire, que nous soyons présents dans le corps à sa venue, « soit que nous dormions », c'est-à-dire, que nous soyons déjà délogés à la venue du Seigneur, « nous vivions ensemble avec lui », en d'autres termes : nous soyons avec Lui pour toujours, dans les gloires de la résurrection.

2.7 Exhortation, édification et consolation mutuelles

« C'est pourquoi », ajoute l'apôtre, « exhortez-vous l'un l'autre et édifiez-vous l'un l'autre (1 Thess. 5:11). Nous pouvons bien nous exhorter, nous édifier l'un l'autre en nous rappelant ces enseignements de la Parole, si importants pour notre marche ici-bas. Nous pouvons aussi nous consoler l'un l'autre en nous rappelant les « paroles » de 1 Thessaloniens 4:13 à 17. Exhortation, édification, consolation, c'est l'objet du ministère prophétique dans l'assemblée (1 Cor. 14:3), c'est aussi l'objet du service que nous pouvons remplir les uns à l'égard des autres. Les Thessaloniens, qui connaissaient « les temps et les saisons », qui « savaient parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit », s'exhortaient déjà, s'édifiaient l'un l'autre ; aussi l'apôtre ajoute : « comme aussi vous le faites » (5:11). Ils le faisaient, qu'ils continuent à le faire sans défaillance ! Par contre, à la fin du chapitre 4, l'apôtre, qui écrit : « Consolerez-vous donc l'un l'autre par ces paroles », n'ajoute pas : « comme aussi vous le faites ». Ils n'avaient pas pu le faire jusqu'alors puisque précisément ils étaient « dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment ». La Parole est précise et juste dans toutes ses expressions, cela n'est pas pour nous surprendre.

Puissions-nous nous exhorter, nous édifier, nous consoler l'un l'autre, afin que le Seigneur à sa venue nous trouve séparés du monde, dans le chemin de l'obéissance à la Parole, veillant et étant sobres ! « Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et, s'avançant, il les servira » (Luc 12:37).

3 Avec Christ, dans son sentier — 1 Pierre 1 à 4 + 3:8-18

ME 1964 p. 253-263

3.1 Suivre le sentier de Christ (2:12, 21-23 et 4:1-14)

Les croyants juifs auxquels l'apôtre Pierre adresse sa première épître avaient grand besoin d'encouragements. Ils possédaient bien une espérance céleste, mais ils traversaient un monde ennemi dans lequel la souffrance était leur partage : il en était qui médisaient d'eux comme de gens qui font le mal, leur bonne conduite en Christ était calomniée, ils étaient injuriés, insultés pour le nom de Christ (1 Pierre 2:12 ; 3:16 ; 4:4 et 14). Pour fortifier leur foi, ranimer leur énergie, l'apôtre leur présente Christ dans le chemin qui a été le sien ici-bas : Celui qui a « souffert pour nous dans la chair », leur dit-il, « a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (4:1 ; 2:21-23). Puisque tel avait été le sentier de Christ, il n'était pas surprenant qu'à leur tour ils eussent à connaître la souffrance, ils ne devaient pas trouver « étrange le feu ardent... venu sur eux pour leur épreuve » ; en cela même, ils avaient « part aux souffrances de Christ » et pouvaient s'en réjouir (4:12, 13). Combien cela était de nature à les encourager au travers de toutes leurs tribulations !

3.2 Les souffrances de Christ (1:11 ; 2:21 ; 3:18)

Les prophètes, dont le ministère revêtait une si grande importance aux yeux de ces croyants juifs, avaient déjà longtemps à l'avance rendu « témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ » (1:11). Christ a « souffert une fois pour les péchés », Lui, « le juste » a souffert « pour les injustes » ; seul Il pouvait endurer de telles souffrances et si l'apôtre en fait mention, ce n'est pas pour nous engager à y avoir part, c'est afin de montrer qu'elles étaient nécessaires pour « nous amener à Dieu », de telle manière que nous

soyons ainsi à même de suivre Christ dans le sentier où Il est notre Modèle et où Il nous appelle à marcher sur ses traces (3:18 ; 2:21). En parcourant ce sentier, Christ a souffert pour la justice, c'est à de telles souffrances que nous sommes exhortés à avoir part ; Il a souffert en faisant le bien, nous pouvons aussi avoir à souffrir de cette manière.

3.3 L'attitude de Christ devant l'outrage et la souffrance (3:8)

L'apôtre nous dit que Christ, « lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (2:22, 23). C'est ce à quoi nous sommes appelés : « Enfin, soyez tous d'un même sentiment, sympathiques, fraternels, compatissants, humbles, ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage, mais au contraire bénissant » (3:8, 9). Cette unité de sentiment est présentée ici en vue de suivre les traces de Christ ; elle nous conduit aussi : à une pleine communion les uns avec les autres dans nos circonstances diverses (Rom. 12:16) — à d'heureux rapports mutuels, fruit de cette communion (2 Cor. 13:11) — à l'humilité (Phil. 2:2) — enfin, à la louange dans l'assemblée (Rom. 15:5, 6).

« Soyez tous d'un même sentiment... ne rendant pas mal pour mal ». Le cœur naturel est si mauvais que l'on rend parfois le mal pour le bien. Christ, dans son sentier, l'a éprouvé, Lui qui a dû dire par l'Esprit prophétique : « Ils m'ont rendu le mal pour le bien : mon âme est dans l'abandon », et encore : « Et ceux qui me rendent le mal pour le bien sont mes adversaires, parce que je poursuis ce qui est bon » (Ps. 35:12 ; 38:20). En butte à la méchanceté des hommes, nous pouvons aussi avoir à en faire l'expérience ; nous avons alors communion avec Christ dans les souffrances qui furent ainsi sa part. Mais que Dieu nous garde, nous, de jamais rendre le mal pour le bien ! N'oublions pas que, en dehors de toute autre considération, le jugement est prononcé sur celui qui en serait coupable : « Le mal ne quittera point la maison de celui qui rend le mal pour le bien » (Prov. 17:13).

3.4 Faire du bien et bénir (3:9-11)

Il ne suffit pas de ne pas rendre le mal pour le bien, il ne suffit pas non plus de ne pas faire de mal à ceux qui ne nous en font pas, il faut aller plus loin : ne pas faire de mal à celui qui pourtant nous en a fait et même, davantage encore, lui faire du bien. Cela, c'est véritablement le sentier de Christ et c'est ce à quoi nous sommes invités dans des passages comme Matthieu 5:44 à 48 et Romains 12:16 à 21, par exemple. C'est ce que nous dit l'apôtre Pierre lorsque, après avoir présenté cette exhortation : « ne rendant pas mal pour mal, ou outrage pour outrage », il ajoute : « mais au contraire bénissant » (3:9).

Faire du bien à celui qui nous a outragés nous amènera à « hériter de la bénédiction » (3:9) ; nous pourrions avoir à souffrir l'injustice, mais en imitant notre divin Modèle, nous jouirons de la bénédiction d'en haut répandue sur nous. « Aimer la vie et voir d'heureux jours » (3:10), c'était pour les croyants juifs auxquels écrivait l'apôtre Pierre, jouir de la bénédiction de l'Éternel ; en Israël le fidèle était assuré de la prospérité matérielle, Dieu le bénissait de cette manière, de sorte qu'il pouvait connaître d'heureux jours ici-bas et, ainsi, « aimer la vie ». Le moyen de goûter la bénédiction, qu'il s'agisse d'une bénédiction matérielle pour Israël ou spirituelle pour nous, c'est de « se détourner du mal » et de « faire le bien » (3:10, 11). Pour réaliser pratiquement ces choses, il faut à l'homme un cœur renouvelé, il faut ensuite que ce cœur « renouvelé » soit constamment maintenu en bon état (cf. Matt. 15:19 ; Luc 6:45). Si la source est pure, les eaux seront claires et limpides ; elles ne le seront jamais si la source est impure.

3.5 Avoir horreur du mal à cause de la croix de Christ (3:11)

« Se détourner du mal », puis « faire du bien », c'est ce à quoi nous sommes exhortés. Nous nous détournerons du mal si nous l'avons en horreur au lieu de chercher à l'excuser ou, même, à le justifier. La Parole nous le montre tel qu'il est et nous demande de le haïr : « Vous qui aimez l'Éternel, haïssez le mal ! » ; « Haïssez le mal, et aimez le bien » ; « Ayez en horreur le mal, tenez ferme au bien » (Ps. 97:10 ; Amos 5:14, 15 ; Rom. 12:9). Le principe du mal a été introduit dans le monde par la désobéissance du premier homme — c'est le péché avec tous ses fruits, les péchés — et ce qui lui donne son caractère d'extrême gravité c'est qu'il porte atteinte à la gloire de Dieu. Le mal est en nous, dans notre cœur naturel ; il est aussi tout autour de nous et le mal qui nous entoure trouve facilement, en trop de circonstances, le chemin de notre cœur. Certainement, Dieu a la puissance de nous garder, mais cette puissance s'exerce en réponse à notre foi, à une foi qui nous attache à Christ, et notre foi est généralement si faible qu'il y a bien des faux-pas sur notre route (cf. Jude 24 ; 1 Pierre 1:5). Pour être amenés à nous « détourner du mal », estimons le péché tel qu'il est au jugement de Dieu : pour l'ôter, il a fallu la mort de Christ ! C'est à la croix qu'a été vidée toute la question du bien et du mal : à l'heure suprême où Dieu a dû abandonner l'Homme Christ Jésus, Il a montré ce qu'est le mal, le péché à ses yeux !

Mais il ne suffit pas de se « détourner du mal », de s'abstenir « de toute forme de mal » (1 Thess. 5:22), il faut aussi « faire le bien ». C'est Dieu Lui-même qui est le principe, la source, l'auteur de tout vrai bien. Christ, notre Modèle parfait, a marché dans le sentier du bien : sa vie toute entière a été à la gloire de Dieu, vie de dépendance, d'obéissance, de confiance, et c'est là le bien.

3.6 Différence entre « faire du bien » et « faire le bien »

La Parole emploie deux expressions à peu près semblables et qui pourtant donnent deux pensées différentes : « faire du bien » et « faire le bien ». Accomplir tel acte de charité — secours matériel apporté à celui qui est dans le besoin, visite à une personne dans l'épreuve, soins dispensés à un malade, etc. — c'est « faire du bien », c'est accomplir les « bonnes œuvres » dont il est question dans des passages comme Matthieu 5:16 ; Jean 10:32 ; 1 Timothée 5:25 et 6:18 ; Tite 2:7, 14 et 3:8, 14 ; Hébreux 10:24 ; 1 Pierre 2:12. — Manifester tous les sentiments qui découlent d'un cœur renouvelé et maintenu en bon état, aimer nos frères d'un vrai amour, témoigner de la sympathie à ceux qui souffrent, montrer du support envers tous, faire preuve de tact et de douceur, agir dans le respect des convenances, honorer ceux auxquels l'honneur est dû — cela, c'est « faire le bien », c'est accomplir les « bonnes œuvres » dont il est parlé dans des passages comme Éphésiens 2:10 ; Colossiens 1:10 ; 1 Timothée 2:10, 2 Timothée 2:21 et 3:17 ; Tite 1:16 et 3:1 ; Hébreux 13:21. De telle sorte que l'on peut parfois « faire du bien » sans pour autant « faire le bien » : quelqu'un, par exemple, remettra un don à une personne dans la nécessité, fera une visite à un malade, en cela il fait « du bien » ; cependant et quoi qu'il en pense, il n'aura pas « fait le bien » si la remise de ce don est susceptible d'encourager celui qui le reçoit à une vie de paresse ou à une existence marquée par le désordre, ou si, au cours de la visite il apporte tout autre chose que ce qui aurait dû être présenté pour l'édification ou l'exhortation du malade. Aider, encourager un frère qui n'a pas dans son service la communion de son assemblée locale, c'est peut-être « faire du bien », mais ce n'est pas « faire le bien ». Ajoutons, dans cet ordre d'idées, que l'exercice de la bienfaisance, tout particulièrement, demande beaucoup de sagesse, de spiritualité, de dépendance de Dieu, si l'on ne veut pas se borner à « faire du bien » et si l'on a vraiment à cœur de « faire le bien ». Puisseons-nous toujours veiller à « faire le bien » chaque fois que nous cherchons à « faire du bien » !

3.7 Rechercher la paix et la poursuivre (3:11)

Rechercher la paix, la poursuivre, c'est une heureuse activité, incluse dans l'expression « faire le bien ». La paix selon Dieu, toujours liée à l'amour, à la sainteté, à la vérité, la véritable paix est difficile à atteindre. Elle nécessite un effort constant et persévérant, c'est pourquoi nous sommes invités à la « poursuivre », comme quelque chose qui tend à nous échapper : « Poursuivez la paix avec tous,

et la sainteté... », « qu'il recherche la paix et qu'il la poursuive... » (Héb. 12:14 ; 1 Pierre 3:11). Le lien entre les deux pensées (« faire le bien » et « rechercher la paix ») nous permet de comprendre qu'en poursuivant la paix nous ne devons jamais sortir de l'étroit sentier du bien, le sentier de Christ.

3.8 Les yeux du Seigneur sur les justes, Sa face contre ceux qui font le mal (3:12)

Dans le verset 12, nous avons un double contraste : d'abord, entre deux classes de personnes et ensuite, dans leurs rapports avec Dieu. Entre deux classes de personnes : d'une part, les « justes » et, d'autre part, « ceux qui font le mal ». Tandis que le juste aime le bien et hait le mal, le méchant aime le mal et hait le bien (Éccl. 8:11 ; Michée 3:2 et 7:3). Dans leurs rapports avec Dieu : ici, le contraste est dépeint à l'aide d'une image tirée de cette faculté que l'homme possède de pouvoir exprimer quelque chose de ses sentiments par les traits du visage et, principalement, par le regard. « Les yeux du Seigneur sont sur les justes » : ce regard est tout empreint de l'amour du Seigneur, il se pose sur ceux qui sont à Lui, qui L'aiment et le Lui manifestent en marchant dans un sentier d'obéissance, gardant ses commandements. Ce regard qui embrasse le monde entier, car « les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chron. 16:9), c'est aussi le regard qui considère avec tendresse et bonté ceux qui marchent fidèlement dans le sentier de Christ. Tandis qu'au contraire, « la face du Seigneur est contre ceux qui font le mal ». Ceux qui font le mal peuvent n'en avoir aucune conscience, ils peuvent prospérer dans ce monde et s'en réjouir, il n'en demeure pas moins que « la face du Seigneur est contre eux ». À moins qu'ils ne se repentent, le gouvernement de Dieu s'exercera envers eux et ce gouvernement peut aller jusqu'à la mort du corps, comme l'indique le Psaume cité dans ce passage de la première épître de Pierre : « La face de l'Éternel est contre ceux qui font le mal, pour retrancher de la terre leur mémoire » (Ps. 34:16). Et plus tard, « ceux qui ne connaissent pas Dieu » et « ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus Christ », « subiront le châtement d'une destruction éternelle » (2 Thess. 1:8, 9). Nous pouvons en dégager un enseignement très important pour nous croyants : si nous « pratiquons le péché », si nous « faisons le mal », la face du Seigneur est contre nous ! Nous nous préoccupons souvent du seul jugement de notre entourage et nous ne nous demandons pas, en tout premier lieu, si la face du Seigneur n'est pas contre nous ! — Non seulement les yeux du Seigneur sont sur les justes mais encore « ses oreilles sont tournées vers leurs supplications ». Cette promesse est bien de nature à encourager et à fortifier la foi. Ne vaut-il pas la peine de marcher dans le sentier de Christ et d'avoir ainsi l'assurance que ses yeux sont sur nous et ses oreilles tournées vers nos supplications ? Tandis que sa face est contre ceux qui font le mal. Remarquons qu'il n'est pas ajouté ici que ses oreilles ne sont pas tournées vers leurs supplications ; il n'est nul besoin de l'ajouter car, en effet, les méchants ne prient pas : « ils n'invoquent point Dieu » (Ps. 53:4).

3.9 Imitateurs de Dieu (3:13)

« Et qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon ? » (v. 13). En faisant le bien, en marchant dans un sentier de justice pratique, nous suivons les traces de Christ, nous sommes « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants », « marchant dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés » (Éph. 5:1, 2), nous sommes « imitateurs de celui qui est bon », car « nul n'est bon, sinon un seul, Dieu » (Marc 10:18). Une telle marche nous met à l'abri de bien des maux. Si nous « faisons le bien » nous éprouverons tout particulièrement le puissant secours de Dieu pour nous protéger, nous garder, nous délivrer.

3.10 Souffrir pour la justice (3:14)

Mais quoi qu'il en soit de la promesse contenue dans le verset 13, le croyant peut être amené, en certaines circonstances, à « souffrir pour la justice » (v. 14). De telles souffrances ne détruisent pas son bonheur, ne l'altèrent en rien ; au contraire, ils sont dits « bienheureux », ceux qui « souffrent pour la justice » (Matt. 5:10). Ces souffrances développent la vie intérieure, conduisent l'âme à rechercher le secours d'en-haut et la communion avec Christ. L'ennemi essaie de nous effrayer par la souffrance ; il voudrait nous amener à craindre les craintes du monde et tout ce qu'il cherche à susciter par le moyen de tant d'instruments pour entraver notre marche dans le sentier du bien. Mais l'Écriture est là qui nous dit : « Ne craignez pas leurs craintes, et ne soyez pas troublés, mais sanctifiez le Seigneur le Christ dans vos cœurs » (v. 14, 15). Avoir le sentiment de la présence de Dieu et de son approbation nous donne paix et tranquillité et nous permet de « sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs ». — Pour les Juifs, « sanctifier le sabbat », c'était le reconnaître saint, l'observer avec crainte. Le sens est ici le même : « sanctifier le Seigneur », c'est reconnaître sa seigneurie et soumettre tout notre cœur à son empire. Le sens est identique également dans des passages comme Lévitique 10:3 ; « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi » et Matthieu 6:9 : « Que ton nom soit sanctifié ». Si nous craignons le Seigneur, nous ne craignons pas les hommes ; mais inversement si nous ne vivons pas dans la crainte du Seigneur, nous serons remplis de craintes en présence de tout ce que les hommes placeront devant nous pour nous arrêter et nous effrayer.

3.11 Prêts à répondre sur notre espérance. Bonne conscience, bonne conduite (3:15-16)

Sanctifier le Seigneur le Christ dans nos cœurs d'abord, dans nos paroles ensuite. À quiconque nous demande raison de l'espérance qui est en nous, nous devons toujours répondre « avec douceur et crainte ». Il convient d'être toujours « prêts » à cela, ce qui suppose un bon état d'âme et la jouissance de l'espérance. Il ne s'agit pas tant, en effet, de l'espérance des croyants d'une façon générale, mais plus particulièrement de l'espérance « qui est en vous ».

Le verset 16 nous parle d'une « bonne conscience » et d'une « bonne conduite ». Le croyant est appelé à se bien conduire en toutes choses ; cette bonne conduite peut être calomniée, elle peut être taxée d'orgueil ou d'hypocrisie, cependant si l'état intérieur du croyant ne laisse en rien à désirer, si, vivant dans le jugement de soi-même, il a une « bonne conscience », ceux qui médissent de lui, ou même le calomnient, seront un jour confondus.

3.12 Souffrir en faisant le bien et non le mal (3:17)

Il vaut mieux, dit enfin l'apôtre, « souffrir en faisant le bien qu'en faisant le mal ». Quelle tristesse que de souffrir « en faisant le mal » ! la pensée d'avoir méconnu et méprisé la volonté de Dieu remplit alors le cœur d'amertume ; non seulement l'âme éprouve la souffrance qui résulte des circonstances extérieures permises ou envoyées par Dieu, mais encore elle connaît la douleur provoquée par la conviction d'avoir mal fait : la conscience parle, elle reprend. Il y a donc souffrance au dehors, souffrance au dedans, avec le sentiment que Dieu Lui-même nous châtie. Tandis qu'au contraire celui qui « fait le bien », qui a une « bonne conscience » souffrira peut-être au dehors mais connaîtra intérieurement une précieuse consolation. Souffrir en « faisant le mal » c'est une discipline de Dieu, un châtement ; souffrir en « faisant le bien », c'est connaître la communion avec Christ dans ses souffrances comme homme ici-bas, dans le sentier de la justice. Cela nous fait comprendre un peu la profonde détresse de certains croyants, accablés, découragés parfois tandis qu'ils traversent de grandes souffrances. Ils ne connaissent la délivrance que le jour où, comprenant qu'ils souffrent ainsi pour avoir fait le mal, ils s'en humilient profondément ; ils jouissent alors de la douceur du pardon qui suit la confession et retrouvent la joie d'une heureuse communion avec le Seigneur, même si les souffrances extérieures demeurent encore leur part, car le gouvernement de Dieu peut continuer à s'exercer.

Que le Dieu de toute grâce, qui se plaît à nous enseigner pour notre profit, veuille opérer en nous par l'action puissante de sa Parole et de son Esprit, afin que nous soyons gardés de jamais souffrir « en faisant le mal », amenés au contraire à suivre Christ, Modèle parfait, dans le sentier qu'il nous a tracé, heureux d'avoir communion avec Lui si le privilège nous est accordé de « souffrir en faisant le bien » !

4 Éli, Samuel, Anne — 1 Samuel 2 à 4 ME 1964 p. 309-316

4.1 Éli

Éli était un homme âgé, riche d'une longue expérience, sacrificateur et juge en Israël, ayant autorité et responsabilité à la fois comme chef de sa propre maison et comme chef de la sacrificature. De quelle manière a-t-il exercé cette autorité et fait face à cette responsabilité dans chacun de ces deux domaines ?

Dans sa maison en premier lieu. — Éli avait deux fils, Hophni et Phinéas, dont la conduite est dépeinte en 1 Samuel 2:12 à 17 où il est dit notamment qu'ils étaient « des fils de Bélial » qui « ne connaissaient pas l'Éternel » ; le verset 22 de ce même chapitre signale aussi un grave péché commis par eux. De telle sorte que, tant du point de vue moral que pour ce qui touchait à l'exercice de la sacrificature, leur façon d'agir jetait du déshonneur sur le nom de l'Éternel. Éli « apprit tout ce que ses fils faisaient à l'égard de tout Israël » et ne manqua pas de leur adresser de sévères remontrances, attirant leur attention non seulement sur leur culpabilité propre mais aussi sur le fait qu'ils « entraînaient à la transgression le peuple de l'Éternel » (1 Sam. 2:23 à 25). Cependant son action envers eux s'arrête là ; il les reprend, mais il sera dit de lui — et ce sera le motif du jugement que l'Éternel exercera sur lui et sa maison : « Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus » (1 Sam. 3:12, 13). Pourquoi cet homme, fidèle en bien des choses, a-t-il ainsi gravement manqué dans l'administration de sa maison ? L'Éternel le lui déclarera par le moyen de l'homme de Dieu qu'Il lui envoie : « Tu honores tes fils plus que moi » (1 Sam. 2:29). Cela le rendait solidaire de leur péché bien que, loin de les approuver, il les eût sérieusement repris. Le jugement, annoncé à Éli par le jeune Samuel, sera exécuté comme l'Éternel l'avait dit (1 Sam. 3:11 à 18 ; 4:10 à 22).

4.2 Exhortation aux parents : Éli un exemple à ne pas suivre

Ce récit, tant de fois rappelé, n'est-il pas de nature à réveiller des parents chrétiens peu attentifs à la responsabilité qui leur incombe devant Dieu au sujet de leurs enfants ? Tout spécialement le père, puisqu'il a de la part de Dieu une autorité et une responsabilité en tant que chef de famille. Dieu veuille garder de toute défaillance ceux qu'Il a placés dans une telle position ! Le père qui se contente de réprimandes, si sévères soient-elles, mais qui « ne retient pas » ses enfants engagés dans une mauvaise voie demeure, quoi qu'il en pense, solidaire du mal commis par eux. « Honorer ses fils plus que Dieu », c'est se laisser diriger par les sentiments que l'on éprouve pour eux, si légitimes qu'ils soient, au lieu de faire passer avant toute autre chose l'obéissance à Dieu et à sa Parole. Il se laisse égarer par cette fâcheuse sentimentalité, il n'aime pas vraiment ses fils, le père qui les « honore plus que Dieu ». Tout ce qui conduit à une faiblesse coupable et à la méconnaissance des droits de Dieu n'est qu'une contrefaçon de l'amour ; ce n'est en définitive qu'un sentiment charnel. Les conséquences de tels errements sont généralement très douloureuses, Éli en a fait la triste expérience : affaiblissement du discernement spirituel, manque d'énergie morale et enfin, le gouvernement de Dieu pouvant aller parfois jusqu'à la mort du corps. Combien tout cela est solennel !

4.3 Discipline à ne pas négliger dans la maison de Dieu

Considérons Éli comme chef de la sacrificature. Nous retrouverons les mêmes manquements, ce qui n'est pas pour nous surprendre car, comment celui qui n'est pas fidèle dans sa maison le serait-il dans la maison de Dieu ? Les deux domaines sont étroitement liés l'un à l'autre, beaucoup plus qu'il ne le semble généralement.

Ceux qui se comportaient selon ce qui nous est dit en 1 Samuel 2:12 à 17 étaient les propres fils d'Éli ! Les sentiments que son cœur de père éprouvait pour eux l'empêchent d'agir comme il l'aurait dû ; il se borne à une réprimande et tolère la persistance d'un état de choses aussi scandaleux. — Aujourd'hui, la sacrificature est exercée par l'ensemble des croyants, frères et sœurs, réunis au nom et autour du Seigneur, comme expression de l'assemblée. L'assemblée a des responsabilités pour tout ce qui touche à la sainteté qui convient à la maison de Dieu et à l'exercice de la « sainte sacrificature » ; une autorité lui est conférée qui a sa source en Celui qui est son Chef et dont la présence doit être effectivement réalisée pour que cette autorité puisse être exercée comme il convient, c'est-à-dire dans la dépendance du Seigneur et dans la crainte de son Nom. Qu'une assemblée s'en tienne à des observations verbales — et à plus forte raison si elle ne les fait même pas — sans exercer ensuite les disciplines appropriées, dans le cas où le coupable, tel les fils d'Éli, n'écouterait pas, elle reste solidaire du péché commis (cf. 1 Samuel 2:29). Il peut arriver qu'une assemblée agisse à la manière d'Éli et que s'applique à elle la parole dite au sacrificateur d'autrefois : « Tu honores tes fils plus que moi » ; des considérations purement sentimentales peuvent la conduire à refuser d'exercer toute discipline ou à manquer d'énergie pour le faire, alors que pourtant elle en discerne plus ou moins la nécessité : les sentiments éprouvés à l'égard de celui qui a manqué, généralement très légitimes, passent dans le cœur de plusieurs avant l'honneur dû à Dieu, le maintien de ses droits et de sa gloire. Non seulement une assemblée ainsi défaillante reste solidaire du péché commis, mais encore elle est marquée par un fléchissement de son niveau spirituel de sorte qu'elle est en grand danger d'aller de faiblesse en faiblesse. Enfin, Dieu exercera peut-être à son égard tel ou tel jugement gouvernemental, pouvant aller jusqu'à « ôter la lampe ». Ne l'a-t-Il pas fait, à son moment, pour Corinthe, Éphèse, Pergame, d'autres encore ?

4.4 Samuel. Certaines défaillances

Samuel qui, dès son plus jeune âge, avait si bien commencé, qui dans la suite a rempli un si utile ministère prophétique, ne s'est-il pas trouvé placé, plus tard, dans des circonstances où il a laissé parler les sentiments de son cœur ? Tout jeune enfant, il servait l'Éternel devant Éli et l'on peut se poser la question : les défaillances d'Éli, fruit de la sentimentalité d'un père à l'égard de ses fils, n'ont-elles pas exercé sur lui une certaine influence dont les conséquences ont été manifestées plus tard ? C'est probable et cela ajoute à la responsabilité d'Éli, comme aussi de tous ceux qui obéissent à leurs sentiments plutôt qu'à la Parole : qu'ils veuillent bien penser à l'exemple qu'ils donnent à leur entourage, surtout à ceux qui, encore jeunes, sont aux premiers pas de la vie chrétienne !

Samuel avait eu à transmettre à Éli le message de l'Éternel annonçant le jugement qu'Il allait exécuter (cf. 1 Sam. 3:11 à 18), il avait donc vu la fin d'une sacrificature. Puis, ayant lui-même établi ses propres fils juges sur Israël, il avait vu ces derniers se conduire de telle manière que le peuple les avait rejetés et avait demandé un roi (cf. 1 Sam. 8:1 à 6). Ce roi, donné par Dieu dans sa colère et ôté dans sa fureur (cf. Osée 13:11), c'est Samuel qui fut appelé à l'oindre, c'est également Samuel qui lui fit savoir qu'il était « rejeté » (cf. 1 Sam. 10:1 ; 15:23, 26). On peut bien comprendre les sentiments qui remplissaient le cœur de Samuel à ce moment-là, mais ne convenait-il pas de leur imposer le silence puisque l'Éternel avait parlé ? Samuel aurait-il dû être « fort attristé » après avoir entendu

l'Éternel lui dire : « Je me repens d'avoir établi Saül pour roi ; car il s'est détourné de moi et n'a point exécuté mes paroles », aurait-il dû « mener deuil sur Saül, parce que l'Éternel s'était repenti d'avoir établi Saül roi sur Israël » ? (cf. 1 Sam. 15:10, 11, 35). Et cela, après que le caractère de Saül avait été pleinement manifesté (cf. 15:13 à 16, 20, 21, 30). Samuel laisse fâcheusement parler ses sentiments à l'égard d'un roi rejeté, rejeté parce que coupable d'avoir lui-même « rejeté la parole de l'Éternel » (v. 26) et il oblige l'Éternel à lui poser cette question : « Jusques à quand mèneras-tu deuil sur Saül, vu que moi je l'ai rejeté... ? » (1 Sam. 16:1). Retenons l'enseignement si important qui nous est donné là : la sentimentalité conduit inévitablement à une position qui est en désaccord avec la pensée et les voies de Dieu. En outre, elle nous fait reculer en présence de ce que Dieu nous demande. Lorsqu'en effet l'Éternel commande à Samuel : « Remplis ta corne d'huile, et va : je t'enverrai vers Isai, le Bethléhémite ; car j'ai vu parmi ses fils un roi pour moi », Samuel répond : « Comment irai-je ? » (1 Sam. 16:1, 2). Davantage encore : lorsqu'enfin Samuel obéit, il manifeste un manque de discernement que l'on n'avait pas vu chez lui précédemment, manque de discernement qui découle de sa sentimentalité. Voyant Eliab, dont il est dit qu'il « suivait Saül » (1 Sam. 17:13, 14), Samuel s'écrie : « Certainement l'oint de l'Éternel est devant lui ». Quelle erreur de jugement ! Il faut que l'Éternel reprenne le prophète, lui disant : « Ne regarde pas son apparence, ni la hauteur de sa taille, car je l'ai rejeté ; car l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:6, 7). Les pensées de Samuel étaient à l'opposé des pensées de Dieu ! Éli, Samuel, deux hommes chez lesquels on aurait pensé trouver l'obéissance à la volonté de l'Éternel, tous les sentiments du cœur étant mis à leur véritable place. Hélas ! chez l'un comme chez l'autre, mais chez le premier plus gravement, nous voyons les sentiments prendre le pas sur la simple obéissance à la volonté de Dieu.

4.5 Anne, une mère pieuse et fidèle

C'est plutôt chez Anne, « un vase plus faible » selon l'expression de 1 Pierre 3:7, que nous aurions supposé rencontrer une conduite plus ou moins dirigée par les sentiments maternels. Tout au contraire ! En butte à l'hostilité de Peninna, à l'incompréhension d'Éli, elle n'a de ressource qu'en Dieu. C'est à Lui qu'elle a demandé « un enfant mâle », non pour l'égoïste satisfaction de son cœur de mère mais pour le service et la gloire de l'Éternel : « Je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie ; et le rasoir ne passera pas sur sa tête » (1 Sam. 1:11). Chez elle — quel exemple à imiter ! — les sentiments qu'une mère peut légitimement éprouver pour son enfant, et surtout pour un enfant ardemment désiré, ne passent pas avant ce qui est dû à Dieu. Ah ! ce n'est pas à Anne qu'il aurait pu être dit : « Tu honores ton fils plus que moi » !

Elle n'a pas pour son fils un amour égoïste, qui au fond ne pense qu'à soi et ne cherche que sa propre satisfaction ; elle manifeste amour et obéissance envers Dieu et c'est ce qui la guide dans les expressions de son amour envers son enfant. C'est à Dieu, à ses intérêts et à son service qu'elle pense en premier lieu ; aussi quoi qu'il en coûte à son cœur de mère, elle se sépare de son fils et le conduit auprès d'Éli, sacrificateur en ces jours-là (cf. 1 Sam. 1:26 à 28). Elle n'en aime pas moins ce fils que Dieu lui a donné, mais elle l'aime véritablement, mettant chaque chose à sa place, Dieu d'abord, son enfant après. N'aimant pas son fils plus que l'Éternel, elle est digne d'être appelée « disciple » (cf. Matt. 10:37) et elle nous enseigne comment il convient d'agir pour éviter les pièges de la sentimentalité, pour faire passer en premier lieu ce qui concerne Dieu et sa gloire, les affections que nous éprouvons très légitimement pour les membres de nos familles prenant la place qu'elles doivent avoir et non le pas sur tout le reste. Le développement spirituel de Samuel, le préparant pour l'exercice d'un ministère prophétique est la riche récompense accordée par Dieu à cette mère pieuse et fidèle.

4.6 Imiter les bons exemples

N'est-il pas surprenant qu'Éli, auprès duquel fut amené et servit le fils de cette mère remarquable entre toutes — que Samuel, lui qui avait une telle mère, n'aient pas su imiter l'exemple d'Anne et aient fait preuve l'un et l'autre d'une regrettable sentimentalité, le premier à l'égard de ses fils, le second vis-à-vis de ses fils comme aussi du roi Saül (cf. 1 Sam. 8:1 à 6 ; 15:35 ; 16:1) ? Cela nous montre combien peu nous savons imiter les meilleurs exemples placés devant nous. N'est-il pas surprenant aussi que Samuel ait subi, semble-t-il, sur le plan des sentiments naturels, l'influence d'Éli au lieu d'agir à la manière d'Anne sa mère ? Cela nous montre que l'on imite plus facilement un mauvais qu'un bon exemple.

Il est pourtant un détail qui nous montre qu'au dernier jour de sa vie Éli avait sans doute jugé la sentimentalité qui l'avait conduit à l'infidélité. Lorsqu'un messenger vient lui faire le récit de la bataille, c'est seulement « lorsqu'il mentionne l'arche de Dieu » qu'Éli tomba à la renverse de dessus son siège, ce n'est pas au moment où lui fut annoncée la mort d'Hophni et Phinéas. L'Esprit de Dieu souligne ce détail (1 Sam. 4:17, 18) et nous sommes heureux de voir là une preuve de la restauration d'Éli. Les conséquences du péché n'en demeurent pas moins sous le gouvernement de Dieu.

Que Dieu ait compassion de notre grande faiblesse et nous accorde de savoir mieux discerner tout ce à quoi aboutit une sentimentalité qui, en trop de circonstances, est à peu près notre seul guide ! Qu'Il nous préserve de donner aux sentiments les plus légitimes que nous pouvons éprouver la prééminence sur la simple obéissance à sa Parole et aux directions de son Esprit ! Puisse nous rechercher d'une manière plus habituelle, dans la prière et l'intercession, le secours dont nous avons tellement besoin pour être gardés fidèles !

5 Différents types de croissance à rechercher, personnellement et collectivement

Titre original : Accroissement ME 1974 p. 169

5.1 Vanité de l'accroissement des possessions terrestres

Le cœur humain est tel que chacun désire accroître ce qu'il possède, que ce soit ses richesses, ses connaissances, son importance, et il est fréquent que des hommes n'aient pas d'autre but en vue que celui-là, se créant eux-mêmes beaucoup de soucis pour essayer de satisfaire semblable désir. Le croyant devrait être en garde contre cette tendance du cœur naturel et se souvenir des paroles du Seigneur, telles qu'elles nous sont rapportées en Matt. 6:19 à 34, en particulier de celles-ci : « Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... Et qui d'entre vous, par le souci qu'il se donne, peut ajouter une coudée à sa taille ?... Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice... ». Un homme, le roi Salomon, a fait l'expérience de la vanité des biens terrestres et ce qu'il a écrit à ce sujet a été conservé pour notre instruction dans la Parole inspirée : « Quel profit a l'homme de tout son labeur dont il se tourmente sous le soleil ? ... J'ai été roi sur Israël à Jérusalem, et j'ai appliqué mon cœur à rechercher et à explorer par la sagesse tout ce qui se fait sous les cieux : c'est une occupation ingrate que Dieu a donnée aux fils des hommes afin qu'ils s'y fatiguent. J'ai vu tous les travaux qui se font sous le soleil ; et voici, tout est vanité et poursuite du vent. ... Voici, je suis devenu grand et j'ai acquis de la sagesse plus que tous ceux qui ont été avant moi sur Jérusalem... J'ai connu que cela aussi, c'est la poursuite du vent. ... J'ai dit en mon cœur : Allons ! je t'éprouverai par la joie : jouis donc du bien-être. Et voici, cela aussi est vanité. ... J'ai fait de grandes choses... Et je suis devenu grand et je me suis accru plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem... Et quoi que mes yeux aient désiré, je ne les en ai point privés ; je n'ai refusé à mon cœur aucune joie... et voici, tout était vanité et poursuite du vent, et il n'y en avait aucun profit sous le

soleil » (Éccl. 1:3, 12 à 14, 16, 17 ; 2:1, 4 à 11). Nous rappelons seulement quelques-unes des pensées que Salomon a été conduit à exprimer, mais il faut lire dans leur entier les premiers chapitres du livre de l'Écclésiaste. Doit-on être surpris que les expériences qu'il a pu faire à un si haut degré ne soient d'aucun profit pour les hommes, souvent même pour des croyants qui perdent leur vie en la consacrant à la recherche des biens de ce monde, méconnaissant que tout cela est « vanité et poursuite du vent » ? Sans doute pas, tant il est vrai que les expériences faites par d'autres nous sont rarement profitables.

5.2 Quand on glisse vers la malhonnêteté

Il arrive même que, dans cette recherche, certains se laissent entraîner d'une manière telle qu'ils finissent par ne pas y regarder de trop près quant au choix des moyens à employer pour parvenir à leurs fins. La Parole nous donne l'exemple de Jacob, agissant avec ruse pour accroître ses troupeaux ; nous en avons le récit dans le ch. 30 de la Genèse, à la fin duquel nous lisons : « Et l'homme s'accrut extrêmement, et eut un bétail nombreux, et des servantes et des serviteurs, et des chameaux et des ânes » (v. 43). Oui, Jacob « s'accrut extrêmement », mais grâce à l'emploi de moyens combien répréhensibles ! Hélas ! son exemple n'est-il pas imité ? Au sujet de ceux qui agissent de semblable manière, Dieu peut dire ce qu'il disait autrefois de son peuple Israël : « Selon qu'ils se sont accrus, ainsi ils ont péché contre moi » (Osée 4:7 — voir aussi 5:6).

5.3 Croissance à rechercher par le chrétien

C'est une tout autre croissance que nous avons à désirer et à rechercher, celle à laquelle nous exhorte l'apôtre Pierre : « croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » (2 Pierre 3:18). Tel doit être le but de la vie chrétienne : croître dans la connaissance de Christ ; tout doit nous conduire à cela. Lisons beaucoup la Parole pour l'y rechercher Lui, pour apprendre à le connaître toujours mieux ; désirons « ardemment, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel », nous « croîtrons par lui à salut » (1 Pierre 2:2). Si la Parole n'apporte pas Christ à nos âmes, c'est parce que nous l'avons sans doute mal lue, c'est-à-dire sans le secours de la prière, sans le secours du Saint Esprit qui se plaît à nous occuper de Christ et à le glorifier. — Il est une autre connaissance que nous pouvons faire de Lui et dans laquelle il nous convient de croître : celle que nous sommes appelés à acquérir dans les circonstances du chemin, qu'elles soient heureuses ou difficiles. Les vivre avec Lui, expérimenter ce qu'il est pour nous dans la joie ou les larmes, entendre sa voix d'amour, tout cela est enrichissant pour l'âme du racheté. Expérimenter dans notre vie la réalité de ce que nous avons appris dans l'Écriture est d'une inestimable valeur pour nous ; un seul exemple : la Parole nous présente Christ comme notre « miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur », celui qui nous porte avec puissance sur ses épaules et avec amour sur son cœur, et les passages qui nous occupent de lui sous ce caractère sont pour nous un encouragement et un rafraîchissement, mais quelle valeur ils acquièrent pour nos âmes lorsque, au travers d'un chemin difficile, nous goûtons les tendres soins de ce « grand souverain sacrificateur... Jésus, le Fils de Dieu » (Héb. 2:17, 18 ; 4:14 à 16) ! Dieu permet des circonstances éprouvantes dans nos vies pour nous amener à croître dans la connaissance de Celui dont il nous a fait don. Ne vaut-il pas la peine de les traverser en vue d'un tel résultat ?

5.4 Croissance dans les jours de douleur

Dans les jours les plus douloureux, nous pourrions dire alors comme David autrefois : « Qui nous fera voir du bien ? Lève sur nous la lumière de ta face, ô Éternel ! Tu as mis de la joie dans mon cœur, plus qu'au temps où leur froment et leur moût ont été abondants » (Ps. 4:6, 7). Aucune des richesses de ce monde ne peut donner au cœur du racheté la joie qu'il trouve dans la contemplation et la connaissance de Christ ! Le froment et le moût — dont il est question si souvent dans les écrits de l'Ancien Testament comme symbolisant une abondance de biens, de bénédictions matérielles (Gen. 27:28, 37 ; Nomb. 18:12 ; Deut. 7:13 ; 11:14 ; 12:17, etc.) — nous parlent aussi de nourriture spirituelle. C'est en lui donnant cette signification que nous citerons Zach. 9:17 : « Le froment fera croître les jeunes gens, et le moût, les jeunes filles ». Que jeunes gens et jeunes filles aient l'ardent désir de se nourrir du « froment » et du « moût », de la « moelle du froment » (Ps. 81:16), c'est le secret de la croissance spirituelle !

5.5 Croissance par la Parole de Dieu

5.5.1 À titre individuel

La Parole sera pour nous une riche nourriture, nous en retirerons un réel profit selon la mesure dans laquelle nous vivons ses enseignements, réalisant une marche dans la crainte de Dieu, dans la droiture de cœur ; par contre, elle sera pour nous sans grande saveur et sans grand fruit si nous nous contentons de la lire par devoir, étant des « auditeurs oublieux », méconnaissant l'enseignement de Jacques 1:21 à 25. « Celui qui a les mains pures croîtra en force » (Job 17:9) : la pureté de cœur, fruit de l'opération de la Parole et de l'Esprit en nous, se manifestant extérieurement par la pureté de nos actions, nous « croîtrons en force ». L'âme vraiment nourrie, la force divine se manifestera au sein de la faiblesse qui est la nôtre. Au milieu des ténèbres de ce monde, le croyant peut ainsi réaliser une marche dans les « sentiers de justice » où le bon Berger conduit ses brebis ; son « sentier » est véritablement alors « comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi » (Ps. 23:3 ; Prov. 4:18). C'est une marche « digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre » qui permet de « croître par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9 à 11).

5.5.2 À titre collectif

La lecture, la méditation de la Parole sont indispensables à notre vie individuelle, en vue de notre accroissement ; mais nous avons aussi de précieuses ressources dans la vie et les réunions de l'assemblée. Si nous n'en profitons pas ou si nous n'en profitons que trop peu, notre croissance en souffrira certainement. Christ a donné à l'Assemblée les dons nécessaires « en vue du perfectionnement des saints... afin que nous ne soyons plus de petits enfants, ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine... mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ » (Éph. 4:11 à 15). L'exercice des dons au sein de l'assemblée est en vue de la croissance de chacun de ceux qui en font partie ; la Parole est présentée par les serviteurs que le Seigneur se plaît à employer ; l'un « plante », un autre « arrose », Dieu seul peut « donner l'accroissement » (1 Cor. 3:5 à 8). Mais l'exercice du ministère ne produit pas seulement l'accroissement individuel, il doit avoir aussi comme résultat l'accroissement collectif, l'accroissement du corps de Christ, « duquel tout le corps, bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour » (Éph. 4:16). Dans son épître aux Colossiens, l'apôtre nous exhorte à « tenir ferme le chef », « duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu » (2:19). L'accroissement ne peut être produit que par ce que Christ donne, par ce qui vient de lui, la seule source à laquelle nous ayons à puiser.

5.6 **Accroissement en nombre**

Cet accroissement peut être un accroissement en nombre. Ne perdons pas de vue cependant que, dans des jours de ruine, un témoignage fidèle est peu nombreux et sans apparence (cf. Juges 7:1 à 8) et soyons gardés par conséquent de rechercher activement le nombre et l'apparence, de les rechercher au prix d'un abandon plus ou moins marqué des vérités que nous sommes appelés à maintenir. Dans les premiers jours de l'histoire de l'Église, les assemblées « croissaient par la consolation du Saint Esprit » (Actes 9:31) ; il y avait, à ce moment-là, tout à la fois un accroissement en nombre et un accroissement que nous appellerons « en profondeur », c'est-à-dire dans la connaissance de Christ, de la Parole. Ce double accroissement est nettement indiqué en Actes 16 : « Les assemblées donc étaient affermies dans la foi et croissaient en nombre chaque jour » (v. 5). Remarquons que l'affermissement dans la foi, la croissance en profondeur, précède l'accroissement en nombre et il doit toujours en être ainsi : c'est parce que l'état de l'assemblée à Jérusalem était celui qui est dépeint dans les versets 42 à 47 d'Actes 2 que « le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés ». Point n'était besoin de « rechercher » l'accroissement en nombre, que ce soit à Jérusalem ou en d'autres assemblées. Dans ces temps-là, la Parole, présentée dans toute la puissance du Saint Esprit, avait de l'écho dans les cœurs, atteignait les consciences, de sorte qu'elle portait beaucoup de fruit : « Et la parole de Dieu croissait, et le nombre des disciples se multipliait beaucoup dans Jérusalem, et une grande foule de sacrificateurs obéissait à la foi » — « Mais la parole de Dieu croissait et se multipliait » — « C'est avec une telle puissance que la parole du Seigneur croissait et montrait sa force », la Parole étant identifiée, dans ces divers passages, avec le fruit qu'elle produisait (Actes 6:7 ; 12:24 ; 19:20).

5.7 **Conclusion-Résumé**

Dieu veuille nous accorder la grâce de ne pas gaspiller notre temps, de ne pas perdre notre vie —comme on l'a souvent dit, nous n'avons qu'une vie à vivre — en ne pensant qu'à accroître des biens dont un jour il ne restera plus rien ! Qu'Il nous donne d'employer notre temps, notre vie, à une activité dont le résultat sera l'accroissement spirituel de nos âmes, comme aussi « l'accroissement du Corps » et dont les fruits pourront être manifestés à la gloire de Christ !

Fixons les yeux sur le parfait Modèle et imitons-le : homme sur la terre, encore jeune enfant, il « croissait et se fortifiait, étant rempli de sagesse ; et la faveur de Dieu était sur lui », il « avançait en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:40, 52). Il est, tout à la fois, la source à laquelle nous devons puiser et le Modèle à imiter.

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse
Suivre cet astre glorieux,
Si je pouvais de ta tendresse
Voir tous les reflets radieux,

Mon âme alors, pleine de zèle,
Saurait t'aimer plus ardemment,
Et, connaissant mieux son modèle,
Prendrait tout son accroissement.

6 **Faites tout pour la gloire de Dieu : l'exemple du Seigneur**

Titre original : Faites tout pour la gloire de Dieu (1 Corinthiens 10:31) ME 1952 p. 29-35, 57-65

6.1 **Faire tout pour la gloire de Dieu : principe et action**

« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

Tel est le principe qui devait guider les Corinthiens en présence des difficultés soulevées par les questions dont parle l'apôtre dans les versets précédents (23 à 30), comme aussi, d'une façon générale, dans toute leur conduite, puisqu'il ajoute : « ou quoi que vous fassiez ».

C'est le même principe qui devrait toujours diriger nos actions, tandis que ce sont souvent des mobiles bien différents qui nous font agir. Sans parler de sentiments comme la haine ou la vengeance, qui nous conduisent inévitablement à des actes que la Parole condamne, n'est-il pas vrai qu'en bien des circonstances, nos motifs sont tels que nous ne pouvons faire ce qui conviendrait à la gloire de Dieu ? Agissons-nous « pour la gloire de Dieu », si nous nous laissons gouverner par des considérations égoïstes — notre intérêt personnel ou notre propre gloire, par exemple —, par des relations de famille, ou encore par la sympathie ou l'antipathie que nous pouvons éprouver à l'égard des uns ou des autres ? Combien peu nous savons mettre tout cela de côté pour n'avoir en vue que la gloire de Dieu ! Combien de fois reculons-nous devant les sacrifices que cela demanderait, le prix nous en paraissant trop élevé !

Avant d'agir, nous posons-nous souvent cette question : si je fais ceci ou cela, est-ce pour la gloire de Dieu ? Si nous nous la posons en toutes circonstances et si, ensuite, nous nous abstenons de tout ce que nous ne pouvons pas accomplir « pour la gloire de Dieu », que de difficultés seraient évitées dans nos vies individuelles et dans la vie de l'assemblée, et comme notre chemin serait simple !

Nous sommes parfois conduits par des sentiments qui nous apparaissent selon Dieu et nous croyons que cela suffit pour agir en vue de sa gloire. Mais il n'en est pas ainsi : nos sentiments ne sont pas un guide sûr, nous ne pouvons faire « tout pour la gloire de Dieu » que si nous nous conformons à sa volonté en toutes choses. Ce n'est donc qu'en recherchant cette volonté pour l'accomplir ensuite que nous serons rendus capables de « faire tout pour la gloire de Dieu ». Demandons à être « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:9 et 10).

Un homme sur la terre, l'homme Christ Jésus, a eu sans cesse devant Lui la gloire de son Dieu et, seul, Il a vécu une vie entièrement et parfaitement à sa gloire. Contemplons-le ! Il est notre vrai Modèle. Et que cette contemplation touche nos cœurs, atteigne nos consciences et nous conduise à mieux réaliser l'exhortation de 1 Cor. 10:31.

6.2 **L'exemple du Seigneur**

6.2.1 **Psaume 40. L'obéissance de Christ**

« Au sacrifice et à l'offrande de gâteau tu n'as pas pris plaisir : tu m'as creusé des oreilles ; tu n'as pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles » (Ps. 40:6 à 8).

De toute éternité, les pensées du Fils étaient en plein accord avec celles du Père et les paroles rapportées au Ps. 40 sont l'expression de cette communion. Pour l'accomplissement des « conseils qui datent de loin », au temps convenable, le Fils se présente : « Voici, je viens ». Il va recommencer l'histoire de l'homme ; si le premier homme, par sa désobéissance, a déshonoré Dieu, Lui, le second homme, le glorifiera par son obéissance parfaite. — C'est pour obéir qu'Il vient. Sera-ce, pour Lui, chose difficile et pénible ? Non, car l'obéissance est facile pour celui qui aime, et faire la volonté de son Dieu est ce en quoi Il trouve toutes ses délices : « C'est mes

délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles ». Celui qui aime a accompli la loi, et la plénitude de la loi, c'est l'amour (cf. Rom. 13:8 à 10). Il aime le Père ! Obéissant jusqu'à la mort, s'Il l'a endurée c'est assurément à cause du péché dont Il a voulu se charger pendant les trois heures de ténèbres sur la croix, mais c'est avant tout par amour pour son Père.

Cet amour est le mobile qui l'a conduit quand Il a quitté la gloire, et ensuite tout au long de ce chemin où Il a été « obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). Témoignage en a été rendu au monde : « afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 14:31). Si l'obéissance est la vraie manifestation de l'amour, elle est aussi le seul moyen de jouir de l'amour de celui auquel il convient d'obéir (cf. Jean 14:21 et 23). Celui qui, par amour pour son Père, a fait toute la volonté de celui-ci, a dit aux siens : « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:10).

Dans ce sentier, le Fils a glorifié le Père. La pensée qu'Il a eue constamment devant Lui, en tout premier lieu, a toujours été la gloire de Celui qui l'avait envoyé et pour lequel Il était venu ici-bas. Suivons-le dans le chemin où Il a tout accompli pour la gloire de son Dieu et où nous sommes exhortés à le considérer comme le vrai et parfait Modèle !

Venu dans ce monde pour faire la volonté de Dieu, pour le glorifier dans l'œuvre de la rédemption de sa créature déchue, quel accueil a-t-Il reçu de la part de ceux qu'Il voulait sauver et pour lesquels Il allait donner sa vie ? Un accueil tel qu'Il a dû dire, par l'Esprit prophétique : « Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ? » Il a appelé, personne n'a répondu... « J'ai travaillé en vain », dira-t-Il encore, « j'ai consumé ma force pour le néant et en vain » (Ésaïe 50:2 ; 49:4).

Celui qui est ainsi rejeté, c'est le Fils de Dieu, et Il affirme sa divinité : « Voici, par ma réprimande je dessèche la mer, je fais des rivières un désert... Je revêts les cieux de noirceur, et je leur donne un sac pour couverture ». Cette portion des Écritures nous présente le Fils de Dieu venu ici-bas dans la position d'homme obéissant et trouvant ses délices à faire ce qui est le bon plaisir du Père. Pour faire la volonté de son Dieu, comme homme Il a dû apprendre à la connaître : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière ».

Obéir était, pour Lui, une chose nouvelle, car c'était une position nouvelle qu'Il avait prise ici-bas, celle de l'homme. C'est pourquoi Il est dit qu'Il s'est « anéanti... abaissé » et qu'Il est « devenu obéissant jusqu'à la mort », et ailleurs : « quoiqu'il fût Fils », Il a « appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Ésaïe 50:2 à 5 ; Phil. 2:6 à 8 ; Hébr. 5:7-8).

6.2.2 Le Seigneur comme parfait Serviteur. Évangile de Marc

L'Évangile selon Marc qui, d'une façon particulière, le présente comme le parfait Serviteur, nous le montre dans cette position. Citons un exemple, à la fin du premier chapitre : « Et s'étant levé sur le matin, longtemps avant le jour, il sortit, et s'en alla dans un lieu désert ; et il pria là ». Lorsque Simon et ceux qui étaient avec lui vinrent l'y rejoindre et Lui dirent : « Tous te cherchent » — tous ceux de la ville de Capernaüm, où Il avait guéri des malades et chassé des démons — Lui, au lieu de revenir là où Il paraissait y avoir tant de besoins et où l'on réclamait Sa présence, répondit : « Allons ailleurs... » Pourquoi ailleurs ? Ne veut-Il plus délivrer et guérir ? Ah ! son cœur est toujours le même, mais Il ne se laisse pas guider par les sentiments de son cœur, Il veut, avant tout, faire la volonté de son Père. Celui qu'Il avait prié « longtemps avant le jour » Lui avait fait connaître sa volonté, Lui avait « ouvert l'oreille » pour qu'Il « écoute comme ceux qu'on enseigne ». Serviteur parfait, Il n'a aucune volonté propre et, ne connaissant que celle de Celui qui l'avait envoyé, Il va où ce Maître l'envoie : prêcher dans les bourgades voisines, car, dit-Il, « c'est pour cela que je suis venu » (Marc 1:35 à 38). — Il trouve « ses délices » à faire « le bon plaisir » du Père.

De même dans une autre circonstance, lorsqu'on viendra Lui dire : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », Il attendra « encore deux jours au lieu où il était » avant de se diriger vers Béthanie (Jean 11:3 à 7). Quelque désir qu'Il eût d'aller exprimer à cette famille éprouvée la sympathie parfaite de son cœur, d'aller soulager la souffrance, Il n'avait d'autre volonté que celle de son Père et Il ne pouvait rien faire tant qu'Il n'avait pas un ordre de sa part.

Que nous considérons le Seigneur ici-bas dans son caractère de parfait Serviteur, mis spécialement en lumière tout au long de l'Évangile selon Marc, ou comme Fils de Dieu, tel qu'Il nous est présenté dans l'Évangile selon Jean, nous voyons toujours chez Lui ce désir de glorifier son Père en faisant sa volonté, quoi qu'il pût Lui en coûter.

6.2.3 Fils de Dieu rejeté par les Siens. Évangile de Jean

Dans l'Évangile selon Jean, Il est le Fils de Dieu, mais le Fils de Dieu venu ici-bas dans l'abaissement le plus profond, assis au bord du puits de Sichar, lassé du chemin et demandant un peu d'eau à une pauvre Samaritaine. Dès le début de cet Évangile, il nous est dit que « la Parole » qui était « auprès de Dieu », qui « était Dieu », « devint chair, et habita au milieu de nous ». — « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:1, 14, 10 et 2). De sorte que, nous l'avons vu, Il a dû dire par l'Esprit prophétique : « Pourquoi suis-je venu, et il n'y a eu personne ? Pourquoi ai-je appelé, et il n'y a eu personne qui répondît ? » — Son rejet est annoncé à la première page de cet Évangile ; dans celles qui suivent, nous le voyons cheminant ici-bas et effectivement rejeté. A la fin du chapitre 12 (v. 44), Il fait entendre un dernier appel et son service est terminé pour ce monde, ce monde qui « ne l'a pas connu ».

6.2.4 Jean 8 à 10. Rejeté, mais une autre histoire recommence

Alors que ce service allait commencer, Il vient au Jourdain, où Jean baptisait, et prend place parmi les pécheurs repentants. Mais témoignage est rendu qu'Il est le Fils de Dieu. C'était le Fils de Dieu qui allait être rejeté par les hommes ! — Au chapitre 8, ce sont ses paroles qui sont rejetées (voir, entre autres : v. 25, 31, 37 à 40, 43 à 54 et 59) — Au chapitre 9, ses œuvres (v. 3, 4, 33) — Au chapitre 10, c'est Lui-même (v. 20, 24, 25 et 31 à 38). Les Juifs cherchent encore à le prendre, mais Il échappe de leurs mains et s'en va « encore au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement » (Jean 10:39 et 40).

Dieu désire qu'un témoignage soit rendu à la gloire future de Celui que le monde méprise et rejette. C'est donc, en quelque sorte, une autre histoire qui va recommencer, avec le même point de départ, « au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait baptisé au commencement » (comp. Jean 1:28 à 34 et 10:40). Il faut qu'avant d'être crucifié, le Fils de Dieu qui a été rejeté, Celui qui est venu chez soi et que les siens n'ont pas reçu, que le monde n'a pas connu, soit glorifié comme Fils de Dieu, Messie et Roi d'Israël, Fils de l'homme et Chef des nations.

La pensée de Dieu est de glorifier son Fils et déjà, au milieu d'un monde qui ne veut pas de Lui et va l'élever sur une croix, Il rend témoignage à ses gloires à venir.

Le Fils, Lui, n'a qu'un désir : glorifier son Père à cette heure suprême où la croix est devant Lui, comme Il l'a glorifié tout au long de son chemin. Rien ne l'arrêtera dans ce sentier de l'obéissance parfaite. N'a-t-Il pas dit, par l'Esprit prophétique : « J'ai donné mon dos à ceux qui frappaient, et mes joues à ceux qui arrachaient le poil ; je n'ai pas caché ma face à l'opprobre et aux crachats » ? (Ésaïe 50:6).

6.2.5 *Jean 11:1-16. Maladie à la gloire de Dieu*

La première scène sur laquelle il convient de nous arrêter est celle de la résurrection de Lazare. Tandis que Lui parvient ce message : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », Jésus, homme parfait, dont l'oreille est ouverte chaque matin pour écouter comme ceux que l'on enseigne, et qui est sans cesse en communion avec le Père, peut dire aussitôt : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu... ». Sa première pensée est la gloire de son Dieu et Il sait que cette circonstance sera, pour Lui, le moyen de la glorifier, comme aussi le moyen employé par le Père pour que « le Fils de Dieu soit glorifié par elle ». Dieu veut glorifier son Fils, Il veut manifester que Celui qui est méconnu du monde et rejeté par les hommes est son Fils bien-aimé.

Pourquoi cette maladie de Lazare sera-t-elle « pour la gloire de Dieu » ? Parce que le Seigneur, homme parfait, attendra l'ordre du Maître avant d'aller à Béthanie. Il attendra deux jours, bien que la sympathie de son cœur, son amour profond pour ceux qui sont dans la détresse l'eussent conduit à aller aussitôt apporter secours et consolations. Certes, Il n'a pas cessé d'aimer cette famille éprouvée et l'Esprit de Dieu, par la plume de l'évangéliste, prend soin de le souligner : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare ». Mais agir suivant les sentiments d'un cœur plein de tendresse, si excellents soient-ils — et la sympathie à l'égard de ceux qui souffrent est un sentiment selon Dieu — ne conduit pas toujours à la manifestation de la gloire divine. Pour que Dieu soit glorifié, il importe avant tout d'obéir, de ne rien faire qui ne soit selon sa volonté.

Peut-être y a-t-il des rachetés du Seigneur qui passent par de grandes épreuves, qui sont douloureusement exercés et qui crient à Lui sans que, jusqu'à présent, Il ait répondu ? — des rachetés qui ont dit, eux aussi : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade », sans qu'à cet appel Il soit venu aussitôt. Et pour ceux qui souffrent et pleurent, les « deux jours » paraissent bien longs ! D'autant plus longs que l'ennemi sait leur dire : « Si Dieu ne vous répond pas, c'est parce qu'Il ne vous aime plus ; vous l'avez lassé par vos infidélités multipliées et Il vous a abandonnés... ». — Que ceux qui traversent de semblables circonstances soient encouragés par le récit que nous considérons ! Jésus est immuable en son amour, si même Il doit parfois « demeurer encore deux jours au lieu où il était » ; et Il n'oublie aucun de ses rachetés : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » — encore Marthe, à laquelle Il avait dû adresser un reproche (Luc 10:41, 42), est-elle nommée la première ! S'Il attend « deux jours » avant d'intervenir, c'est parce qu'Il veut que l'exercice par lequel nous passons soit « à la gloire de Dieu ». N'attendrons-nous pas le moment que Dieu a choisi pour amener l'issue qu'Il se propose, de telle façon que notre épreuve soit un moyen de le glorifier ? Que désirons-nous en premier lieu : le terme de nos souffrances ou la gloire de Dieu ?

Dieu est glorifié par une soumission entière à sa volonté. Faire la volonté de Dieu est chose difficile pour nous, tout d'abord parce que, bien souvent, nous ne savons pas la discerner. Qui de nous n'en a fait l'expérience ? Et si nous ne savons pas la discerner, c'est parce que nous n'imitons pas l'exemple du parfait Modèle dont l'oreille était ouverte, chaque matin, pour écouter comme ceux que l'on enseigne, qui « longtemps avant le jour » s'en allait « dans un lieu désert, et priait là ». Il connaissait, comme homme, la volonté de Dieu parce qu'Il la recherchait par la prière, tandis que nous ne vivons pas assez en communion avec Dieu, à l'écart, réalisant dans la prière une entière dépendance de Lui et Lui demandant de nous faire connaître ce qu'Il désire que nous fassions pour que Sa gloire soit manifestée. Nous agissons alors, le plus souvent, dirigés par les sentiments de nos cœurs, « croyant bien faire », disons-nous pour essayer de nous excuser, et nous perdons ainsi bien des occasions de glorifier notre Dieu et Père.

6.2.6 *Jean 11:17-44. Si tu crois, tu verras la gloire de Dieu*

Jésus vient ensuite à Béthanie. Il pleure ! Cœur humain du Sauveur, toujours prêt à sympathiser avec ceux qui souffrent. N'a-t-Il pas « la langue des savants » pour savoir « soutenir par une parole celui qui est las » ? (Ésaïe 50:4). Au sépulcre, où Lazare est couché depuis quatre jours, Il déclare à Marthe : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » La foi peut seule discerner cette gloire. « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous », c'est-à-dire : au milieu de tous les hommes ; « et nous vîmes sa gloire... », en d'autres termes : ceux qui le reçurent, qui s'attachèrent à Lui virent la gloire que les incrédules, aveuglés, ne pouvaient discerner (cf. Jean 1:14). De même : un croyant qui « dort » est semblable à un homme incrédule, moralement mort et il faut être réveillé pour « voir sa gloire » (cf. Éph. 5:14 et Luc 9:32).

« Ma main est-elle devenue trop courte pour que je puisse racheter, et n'y a-t-il pas de force en moi pour délivrer ? » (Ésaïe 50:2). C'est le Fils de Dieu qui parle, prophétiquement, dans les versets 2 et 3 d'Ésaïe 50 et c'est le Fils de Dieu qui appelle Lazare hors du tombeau, donnant ainsi la réponse à la question posée. Il est « déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts », par la résurrection de Lazare, avant de l'être par sa propre résurrection (Rom. 1:4). Quelle gloire pour Lui ! mais aussi, quelle gloire pour son Père ! Cette délivrance, qu'Il peut opérer de Lui-même parce qu'Il est le Fils de Dieu, Il veut aussi la recevoir, comme homme, de son Dieu, en réponse à sa prière ! Alors qu'Il va être glorifié comme Fils de Dieu, Il ne quitte pas la position de dépendance qu'Il a prise en tant qu'homme, et c'est là sa gloire ! « Et Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je te rends grâces de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé ». Ici-bas Envoyé du Père, le Père veut que sa gloire de Fils de Dieu soit manifestée aux yeux du monde qui le rejette et va le crucifier ; aveugles et incrédules, les hommes ne pourront la voir, mais, quoi qu'il en soit, témoignage leur en aura été rendu. Et Lui, même à ce moment où Il est glorifié comme Fils de Dieu, ne veut rien faire qui ne soit pour la gloire de son Père !

6.2.7 *Maintenant le Fils de l'homme est glorifié. Jean 12:27-28 et Gethsémané, Luc 22*

Alors que la croix est devant Lui, Il s'écrie dans la détresse de son âme : « Maintenant mon âme est troublée ; et que dirai-je ? Père, délivre-moi de cette heure... » (Jean 12:27). Peut-Il désirer être « fait péché » et privé de communion avec le Père ? Son âme est troublée tandis qu'Il mesure la profondeur du jugement de Dieu contre le péché et Il s'écrie : « Père, délivre-moi de cette heure... » — anticipation du combat qu'Il soutiendra dans le jardin de Gethsémané : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! » (Luc 22:42). Cependant, Il ajoute aussitôt : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure ». N'a-t-Il pas dit, quittant la gloire du ciel pour être « fait à la ressemblance des hommes » : « Voici, je viens pour faire ta volonté » ? (Phil. 2:7 ; Hébr. 10:9). Rejeté par les hommes, Il a posé la question, par la bouche du prophète : « Pourquoi suis-je venu ?... ». Il donne maintenant la réponse : « C'est pour cela que je suis venu à cette heure ». En Marc 10:45, Il indique lui-même le double but de sa venue ici-bas : « Car aussi le fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ». Servir et donner sa vie ! Dans le passage déjà cité de Marc 1:35 à 38, Il dit à ses disciples qu'Il est venu pour servir et, en Jean 12:27, Il déclare à son Père : « c'est pour cela que je suis venu » — « pour donner sa vie en rançon pour plusieurs ». (Nous trouvons aussi ces deux aspects de sa venue ici-bas, dans les Ps. 16 et 22 : servir et mourir). — Comme Il dit ici : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure », Il dira aussi en Gethsémané : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42). Quelque souffrance que cela puisse comporter pour Lui — et c'était l'abandon de Dieu ! — Il obéira jusqu'au bout, « étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8).

Quelle est la pensée qui l'occupe à ce moment solennel ? Après avoir dit : « Père, délivre-moi de cette heure », Il a déclaré : « mais c'est pour cela que je suis venu à cette heure » et, tout aussitôt, sa prière est celle-ci : « Père, glorifie ton nom ». Ce n'est plus : « Père,

délivre-moi », mais : « Père glorifie ton nom ». Le trouble de son âme, l'heure de la croix, ses souffrances indicibles, l'abandon de son Dieu, tout cela n'est plus devant Lui. Ce qu'Il désire, avant tout et par-dessus tout, c'est que le nom de son Père soit glorifié. Et le Père glorifiera son nom en n'épargnant pas le Fils de son amour, en l'abandonnant depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième heure, en le donnant pour le salut des coupables !

« Il vint donc une voix du ciel... » — Quel dialogue ! Le Fils, ici-bas, à cette heure suprême, s'adresse à son Père : « Père, glorifie ton nom » et, du haut du ciel, le Père répond : « Et je l'ai glorifié, et je le glorifierai de nouveau ». Si le Ps. 40 nous dit la communion de pensées du Père et du Fils avant la venue du Fils ici-bas, Jean 12:27, 28 fait ressortir la grandeur et la beauté de cette communion avant l'heure de la croix. Le Père avait glorifié son nom lors de la résurrection de Lazare, Il allait le faire maintenant par la résurrection de Christ, « ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père » (Rom. 6:4).

« Jésus dit : Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en Lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même ; et incontinent il le glorifiera » (Jean 13:31, 32). Ici, ce n'est plus de l'anticipation, mais de l'heure même de la croix qu'il s'agit. Le péché ôté en vertu de l'œuvre expiatoire de Christ, quelle gloire pour Lui et quelle gloire pour Dieu ! Oui, « Dieu est glorifié en Lui », Dieu dans toute la perfection et la plénitude de son Être, Dieu Lumière et Amour ! Tous ses droits sont maintenus, pleinement satisfaits, tandis que « l'abolition du péché » est faite par le sacrifice de Christ (Héb. 9:26). De sorte qu'en justice, Il peut maintenant sauver celui qui croit, l'introduire dans sa présence pour exalter et louer à jamais son Fils bien-aimé, dans la connaissance qu'il a désormais de l'amour dont il a été aimé et par le Père et par le Fils. Tout est accompli pour la gloire de Dieu et pour la gloire de Christ ! Et, au sein des ténèbres et de l'ignominie de la croix, la gloire de Dieu, revendiquée par le Fils bien-aimé du Père, a brillé avec splendeur ! Dieu a été glorifié dans un homme, et au travers de quelles circonstances ! Cet homme, le second homme, l'homme de ses conseils, c'était son Fils unique et bien-aimé ! Aussi, sans attendre que le royaume soit établi en gloire, Dieu « glorifié en Lui », le glorifie « en Lui-même » ; Il l'introduit « incontinent » dans sa propre gloire. La récompense qu'Il doit et qu'Il donne au second homme en qui Il a été pleinement glorifié, c'est de le placer au centre même de la gloire divine.

6.2.8 Jean 14 : Prière en Son nom, afin que le Père soit glorifié

Les chapitres 13 et 14 de l'Évangile de Jean sont remplis des enseignements et des encouragements que le Seigneur voulait laisser aux siens pour le temps de son absence, ce temps durant lequel Il est déjà glorifié dans le ciel tandis que nous sommes laissés dans le monde. Il leur donne, d'abord, la promesse de son retour : « Si je m'en vais, et que je vous prépare une place », leur dit-Il, « je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi ». Puis, Il leur parle du Père : c'est auprès du Père qu'Il va et c'est dans la maison du Père qu'Il leur préparera une place, place qu'ils occuperont à son retour, lorsqu'Il reviendra pour les introduire « là où Il est » ; en attendant, ils pourront jouir d'une heureuse relation avec le Père, pleinement révélé dans le Fils, seul chemin pour aller à Lui. En troisième lieu, Il leur laisse une précieuse ressource pour le temps du voyage : la prière. Il promet de répondre aux demandes adressées « en son nom » (Jean 14:13). Mais sur quel plan élevé est placé l'exaucement de la prière ! Nous ne voyons généralement dans la réponse à nos requêtes que la délivrance de nos misères, le secours dans nos difficultés, le terme de nos exercices, la fin des souffrances. N'est-il pas vrai que nous pensons surtout à nous, dans tous les domaines ? Comme nos pauvres cœurs sont égoïstes ! Le Seigneur a autre chose devant Lui : « afin que le Père soit glorifié dans le Fils ». S'Il répond à nos prières, c'est, avant tout, afin que le Père soit glorifié ! Quelle gloire pour Dieu que de misérables pécheurs soient, non seulement sauvés et amenés jusqu'à Lui comme de bien-aimés enfants, mais encore conduits à exprimer des demandes en plein accord avec les pensées du Fils, de telle façon que le Fils puisse y répondre ! Là comme en toutes choses, le désir qui est le sien en tout premier lieu, c'est la gloire de son Père !

6.2.9 Jean 15 : En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit

Il est question du service dans le chapitre 15. Le Seigneur nous donne des encouragements pour le temps de son absence, des ressources sans lesquelles nous ne pourrions atteindre le but (chapitre 14) et Il désire qu'utilisant ces ressources, dans le chemin qui conduit à la maison du Père, nous portions du fruit (chap. 15). Le secret pour porter « beaucoup de fruit » est donné au vers. 5 : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit ». Et là encore, si le Seigneur veut que nous portions beaucoup de fruit, c'est afin que le Père soit glorifié : « En ceci mon Père est glorifié, que vous portiez beaucoup de fruit ». Tel est le caractère d'un vrai service pour Dieu, comme l'exprime aussi l'apôtre Pierre : « afin qu'en toutes choses Dieu soit glorifié par Jésus Christ » (1 Pierre 4:11). — Quel est le véritable but de notre service : rechercher notre propre gloire, nous faire une réputation d'homme de bien, agir parce que nous avons besoin de dépenser notre activité, ou bien porter ce fruit qui ne peut être produit que si nous demeurons en Christ et Lui en nous, afin que le Père soit glorifié ? Puisseons-nous imiter le parfait Modèle, le vrai Serviteur, Celui qui a dit en premier lieu : « J'aime mon maître... » (Exode 21:5).

6.2.10 Jean 17. Je t'ai glorifié (parole de Jésus adressée au Père)

Jean 17. — Celui qui « était auprès de Dieu », qui « était Dieu », la Parole qui « devint chair », Celui qui « vint chez soi » et que les siens n'ont pas reçu, va maintenant quitter ce monde. Il peut dire : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire », son service est terminé, et même l'œuvre de la croix est considérée comme accomplie. Il lève les yeux au ciel et s'adresse à son Père dans cette sublime prière : « Père, l'heure est venue ; glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie... ». S'Il demande à être glorifié, c'est dans le but de glorifier son Père ! Dans la position qu'Il occupe maintenant — car cette requête : « Glorifie ton Fils » a été exaucée — ayant « autorité sur toute chair », se servant de cette autorité pour donner la vie éternelle, Il glorifie le Père ! Il l'a glorifié dans sa vie, dans sa mort, Il le glorifie dans sa résurrection et dans la position qui est la sienne présentement, couronné de gloire et d'honneur, assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux !

Modèle parfait ! Sachons mieux le contempler et que cette contemplation nous prosterne dans l'adoration, mais aussi nous fasse rentrer en nous-mêmes et nous conduise à juger tous les mobiles qui, si souvent, nous font agir ! Puisseons-nous ainsi être rendus capables de réaliser, au moins en quelque mesure, l'exhortation de 1 Cor. 10:31.: « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu ».

7 Fidélité : Exemples tirés de l'Apocalypse

Titre original : Fidélité ME 1968 p. 3-10

7.1 Besoin de fidélité dans les temps fâcheux ou derniers jours

Les temps actuels appartiennent sans aucun doute aux « temps fâcheux » des « derniers jours » dont parle l'apôtre Paul dans sa deuxième Épître à Timothée (3:1) ; les divers caractères en sont effectivement manifestés et il semble de plus en plus difficile de vivre la vie de piété dont le secret nous est donné en 1 Tim. 3:16, d'être « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre », un « homme de Dieu accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 2:21 ; 3:17). Cela nous est de plus en plus difficile, d'une part parce que nous manquons souvent dans la réalisation pratique de la séparation d'avec les « vases

à déshonneur » et d'autre part, parce que nous ne nous laissons pas toujours « enseigner, convaincre, corriger, instruire dans la justice » par l'Écriture inspirée de Dieu. Les ressources divines demeurent, toujours à la disposition de la foi, c'est nous qui sommes défaillants dans leur utilisation.

Les jours qui suivront l'enlèvement de l'Église présenteront un caractère bien différent : le temps de la grâce aura pris fin, il n'y aura plus ici-bas ni « ce qui retient », ni « celui qui retient », et de terribles jugements fondront sur ce monde ; mais il sera tout aussi difficile, et peut-être plus encore qu'aujourd'hui, de marcher fidèlement. Une telle marche demandera une grande énergie morale : il faudra ne se laisser détourner par rien et être prêt à endurer la souffrance, parfois même à donner sa vie. Il est encourageant de s'arrêter sur ce que la Parole nous dit de ces fidèles, pour lesquels rien ne passera avant l'obéissance à la volonté divine ; considérer ce sujet est tout à la fois encourageant et humiliant. Dieu nous accorde d'y trouver aussi un stimulant !

7.2 Martyrs d'Apoc. 6

Apocalypse 6 nous parle de martyrs : « les âmes » vues « sous l'autel » lors de l'ouverture du cinquième sceau. Ces croyants iront jusqu'au sacrifice suprême puisqu'il en est parlé comme ayant été « égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu » (v. 9). La Parole a-t-elle pour nous le prix et la puissance qu'elle aura pour eux dans ces jours-là ? Entièrement soumis à sa divine autorité, désireux d'y conformer leurs voies, ils préféreront mourir plutôt que d'y désobéir ! Combien cela nous juge, nous qui si facilement cherchons une excuse, une échappatoire, pour détourner le tranchant de l'épée et faire ensuite, non pas ce que Dieu nous demande, mais ce qui plaît à notre cœur ! L'obéissance à la Parole conduira ces fidèles à rendre témoignage, à maintenir le témoignage qui leur sera confié. Sommes-nous animés de la même énergie pour le maintien du témoignage ? N'avons-nous pas à baisser la tête en pensant à tant de circonstances où nous avons agi de telle manière que notre témoignage s'en est trouvé compromis et que nous avons été d'indignes porteurs du témoignage confié par la grâce divine ? — Ces martyrs auront été de fidèles témoins au sein de l'iniquité générale, et, à leur tour, « une longue robe blanche » leur étant donnée (v. 11), ils recevront, comme Énoch autrefois (cf. Hébr. 11:5), « le témoignage d'avoir plu à Dieu » ; ils feront l'expérience que Dieu accomplit toujours ce qu'Il a promis : « ceux qui m'honorent, je les honorerai » (1 Sam. 2:30). Précieux encouragement pour le fidèle dans tous les temps !

7.3 Les deux témoins d'Apoc. 11

Il est question aussi d'un résidu pieux, figuré par « deux témoins », dans le chapitre 11 de l'Apocalypse. Le témoignage de ce résidu sera semblable à celui d'Élie et de Moïse (v. 5, 6), il sera rendu avec puissance — la puissance donnée par Dieu à « ses deux témoins » (v. 3) — et jusqu'à son terme. Puis, « quand ils auront achevé leur témoignage », mais seulement alors, « la bête qui monte de l'abîme leur fera la guerre, et les vaincra, et les mettra à mort » (v. 7). Des témoins fidèles peuvent donc être assurés de tout le secours de la puissance divine pour « achever leur témoignage », sans que l'ennemi soit en mesure de s'y opposer tant que leur service n'est pas entièrement rempli. Il y a là pour une âme pieuse une source d'encouragement et de réconfort. — Les deux témoins mis à mort, « ceux qui habitent sur la terre se réjouissent à leur sujet, et font des réjouissances, et ils s'envoient des présents les uns aux autres, parce que ces deux prophètes tourmentaient ceux qui habitent sur la terre » (v. 10) : des témoins fidèles sont toujours gênants pour ceux qui ne veulent pas recevoir leur témoignage et qui, ensuite, se réjouissent lorsque les témoins sont retirés. Mais cette joie est éphémère, car Dieu a toujours le dernier mot, et c'est « une grande crainte » qui s'empare d'eux lorsqu'ils voient les deux témoins reprendre vie, puis « monter au ciel dans la nuée » (v. 11, 12).

7.4 Le résidu d'Apoc. 12

C'est d'un résidu qu'il est question à la fin du chapitre 12, « le résidu de la semence de la femme » (v. 17). Il est formé de « ceux qui gardent les commandements de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus ». Soyons aussi de ceux qui aiment le Seigneur, lui manifestent cet amour en gardant ses commandements et peuvent ainsi jouir de son approbation (cf. Jean 14:21 et 23).

Les deux « bêtes » — pouvoir civil et pouvoir religieux — montent l'une de la mer et l'autre de la terre (13:1, 11). Tandis que la seconde « séduit ceux qui habitent sur la terre », la première « fait la guerre aux saints » (v. 14, 7) ; il est même ajouté qu'elle les vaincra mais en fait ce seront eux, les saints, qui seront les véritables vainqueurs. La preuve en sera donnée plus tard : « Et je vis comme une mer de verre, mêlée de feu, et ceux qui avaient remporté la victoire sur la bête, et sur son image, et sur le nombre de son nom, se tenant debout sur la mer de verre, ayant des harpes de Dieu » (15:2). En apparence, ils seront les victimes d'un pouvoir politique impie, mais fidèles jusqu'à la mort ils remporteront la victoire ! Les saints qui auront à traverser cette période pourront avoir la tentation — ce n'est pas spécial à ces jours de persécutions — de s'emparer du pouvoir afin d'être délivrés ; c'est pourquoi ils seront mis en garde à ce sujet : la « bête » a pris le pouvoir, elle en subira les conséquences ; elle mène en captivité, elle ira en captivité ; elle tue avec l'épée, elle périra de la même manière. À cette mise en garde s'ajoute une exhortation : « c'est ici la patience et la foi des saints » (13:10). Patience, confiance en Dieu seul ! C'est pour les croyants de tous les temps.

7.5 Le résidu de Juda d'Apoc. 14:1-5

Nous terminerons par le résidu de Juda, tel qu'il nous est dépeint au début du chapitre 14. Ce résidu est typifié par les « cent quarante-quatre milliers » qui se tiennent avec l'Agneau sur la montagne de Sion ; il présente des caractères qu'il est bon de souligner. Ayons à cœur de les imiter !

7.5.1 Les noms sur le front

En premier lieu, ces témoins auront « son nom (celui de l'Agneau) et le nom de son Père écrits sur leurs fronts » (v. 1). Sous l'autorité despotique de la Bête, nul ne pourra « acheter ou vendre, sinon celui qui a la marque, le nom de la bête, ou le nombre de son nom » ; cette « marque » sera « sur leur main droite ou sur leur front » (Apoc. 13:16, 17). Les fidèles du résidu, eux, refuseront la marque de la Bête sur leurs fronts, ils porteront le nom de l'Agneau et le nom de son Père. Quel témoignage public, quelle confession de Celui auquel ils appartiennent, sans crainte de ce qui pourrait leur en coûter, sans se préoccuper des conséquences !

7.5.2 Chantant un cantique nouveau — Achetés — Vierges

En second lieu, il nous est dit qu'ils « chantent un cantique nouveau devant le trône », cantique qu'ils apprennent, que seuls ils peuvent apprendre, de saints célestes, sans doute ceux composant le résidu typifié par les « deux témoins » mis à mort, puis ressuscités et enlevés au ciel. Loin d'être remplis de craintes et d'angoisse en pensant aux conséquences possibles de leur témoignage, ils dirigeront leurs regards en-haut et la louange débordera de leurs cœurs !

Troisième caractère : ils ont été « achetés de la terre » (v. 3) et, comme nous-mêmes « achetés à prix », ils obéiront à l'exhortation : « Glorifiez donc Dieu dans votre corps » (cf. 1 Cor. 6:19, 20).

« Ceux-ci sont ceux qui ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges » (Apoc. 14:4). Tel sera, dans sa portée spirituelle, le quatrième caractère que l'on pourra voir en eux : leurs affections gardées pour Christ et pour Lui seul, ils pourront être présentés « au Christ comme une vierge chaste » (cf. 2 Cor. 11:2).

7.5.3 *Suivre l'Agneau — Prémices — Pas de mensonge*

Un cinquième trait : « ceux-ci sont ceux qui suivent l'Agneau où qu'il aille ». Leurs affections étant nourries de lui et gardées pour lui, ils seront heureux de le suivre où qu'il les conduise et quelles que soient les difficultés du chemin. Ne cherchant pas ce qui plaît à leur cœur naturel, ne reculant devant rien dans le chemin tracé, ils suivront l'Agneau « où qu'il aille » !

« Achetés d'entre les hommes », ils seront « des prémices à Dieu et à l'Agneau ». Dans un jour à venir, le Seigneur « verra du fruit du travail de son âme, et sera satisfait » (Ésaïe 53:11), mais déjà maintenant il voudrait avoir les prémices de ce fruit. Sommes-nous, par notre marche et notre témoignage, « des prémices à Dieu et à l'Agneau » ?

Septième caractère : « Il n'a pas été trouvé de mensonge dans leur bouche ». Satan est « menteur, et le père du mensonge » (Jean 8:44), mais il n'aura aucune prise sur ces fidèles : ils seront, dans leur mesure, les imitateurs de Celui qui a pu dire : « le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30).

7.5.4 *Irréprochables*

Une expression résume cet ensemble remarquable : « ils sont irréprochables » (Apoc. 14:5). Tel est le témoignage que Dieu rend à ces témoins juifs de l'avenir.

Irréprochables, nous le sommes, nous chrétiens, quant à notre position en Christ devant Dieu : « Il nous a élus en lui avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant lui en amour » (Éph. 1:4). Mais nous sommes appelés à marcher à la hauteur de cette position : notre marche doit présenter le même caractère, elle doit être irréprochable. En vertu de l'œuvre de Christ, nous pouvons et devons être déjà ici-bas « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui » (Col. 1:21 à 23), nous sommes rendus capables de marcher sans broncher aussi bien que de « participer au lot des saints dans la lumière » (et cette « participation » serait-elle seulement future ?). Nous devons donc être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables au milieu d'une génération tortue et perverse », nous « étudier à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (Phil. 2:14, 15 ; 2 Pierre 3:14). Quelle vigilance constante cela implique, quel souci des plus petits détails, quel jugement de soi-même, quelle sainte crainte ! Car ce n'est pas seulement aux yeux des hommes que nous devons réaliser ces choses, mais « devant Lui » (Col. 1:22 ; 2 Pierre 3:14). Sans doute nous sommes aux soins et à la charge de Celui « qui aussi nous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ », nous avons affaire à un Dieu « qui a le pouvoir de nous garder sans que nous bronchions, et de nous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie », et encore, le Seigneur « se présentera l'assemblée à lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable... sainte et irréprochable » (1 Cor. 1:7, 8 ; Jude 24 ; Éph. 5:27), mais déjà présentement nous sommes exhortés à être « sans reproche », « irréprochables » dans toute notre conduite.

7.6 *La fidélité aujourd'hui*

Nous voici au début d'une nouvelle année. Si nous jetons un regard en arrière, ne devons-nous pas confesser que nous n'avons guère manifesté, ou dans une si faible mesure, les caractères qu'il nous a été donné de considérer dans ces divers passages du livre de l'Apocalypse ? Il y aura après l'enlèvement de l'Église, dans des jours particulièrement sombres et difficiles, des âmes pieuses desquelles le Saint Esprit se plaît à nous occuper, nous disant ce qui sera trouvé en elles, ce que sera leur marche, leur combat, leur témoignage, qui sera pour la joie et la satisfaction du cœur du Seigneur. Ne voudrions-nous pas montrer la même fidélité ? N'y aurait-il pas aujourd'hui des croyants désireux de vivre « dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ » (Tite 2:12, 13), qui, « avant l'enlèvement » puissent recevoir « le témoignage d'avoir plu à Dieu » ? Dieu, « qui opère en nous le vouloir et le faire selon son bon plaisir » (Phil. 2:13), veuille produire en nous ce saint désir et nous donner l'énergie nécessaire pour le réaliser ! Que ce soit, pour chacun de nous, notre prière à Lui en commençant cette nouvelle étape du chemin.

8 *Paix et Sainteté*

ME 1954 p. 235-240

8.1 *Paix avec Dieu. Paix et sainteté*

La mort et la résurrection de Christ constituent le seul fondement sur lequel Dieu peut justifier le pécheur, et la première conséquence de la justification sur le principe de la foi est « la paix avec Dieu » (Rom. 4:25 et 5:1). Pour que nous ayons la paix avec Dieu, il a donc fallu qu'une œuvre soit accomplie en dehors de nous — la paix a été faite par le sang de la croix (cf. Col. 1:20) — mais il faut aussi qu'une œuvre soit faite en nous, et s'il en est ainsi, c'est parce que « la pensée de la chair est inimitié contre Dieu » (Rom. 8:7). Pour que nous ayons la paix avec Dieu, ce qui serait impossible si nous étions encore « dans la chair », ce n'est pas du côté de Dieu qu'un changement doit être opéré, car il est bien évident qu'Il ne peut rien abandonner de ce qu'Il est, Amour et Lumière, Dieu juste et saint ; c'est de notre côté que le renouvellement doit avoir lieu : il est nécessaire que nous soyons établis dans une position de sainteté telle que rien en nous, quant à cette position s'entend, ne soit en désaccord avec Dieu. Il n'y a plus alors aucun conflit de nature, ou de position : « nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ », Lui qui « nous a été fait sagesse de la part de Dieu, et justice, et sainteté... » (Rom. 5:1 et 1 Cor. 1:30).

Placé dans une position de sainteté, parce que justifié devant Dieu, le croyant a « la paix avec Dieu » et il n'est pas possible de jouir de cette paix en dehors de cette position.

8.2 *Paix du cœur*

Il en est de même pour ce qui est de la paix du cœur. Mais il s'agit alors de la sainteté pratique et non pas seulement de la position de sainteté dont nous venons de parler. Un croyant n'aura dans son cœur une réelle paix que s'il jouit d'une heureuse communion avec Dieu et cette communion ne peut être goûtée que dans un chemin de sainteté. « Je vous donne ma paix », a dit le Seigneur aux siens, avant de les quitter (Jean 14:27) ; c'est la paix dont Il a sans cesse joui, comme homme, dans un chemin de sainteté pratique, d'obéissance à la volonté du Père, de dépendance constante. De telle sorte que, par la bouche du Psalmiste, Il pouvait s'exprimer ainsi : « L'Éternel est la portion de mon héritage et de ma coupe ; tu maintiens mon lot. Les cordeaux sont tombés pour moi en des lieux agréables ; oui, un bel héritage m'est échu... Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie... » Et Celui qui goûte une telle paix, parlant de Lui-même et s'adressant à son Dieu, prend ce nom : « ton saint » (Ps. 16:5 à 10). C'est dans ce chemin du parfait Serviteur qu'Il nous invite à le suivre : « Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi... », avec la promesse que nous y trouverons la paix du cœur : « et vous

trouvez le repos de vos âmes » (Matt. 11:29). Si la sainteté est perdue, la communion n'est plus réalisée et, par suite, la paix du cœur est troublée. David « lorsque Nathan le prophète vint à lui, après qu'il fut entré vers Bath-Shéba », désireux de retrouver la paix du cœur, présente cette requête : « Rends-moi la joie de ton salut » mais c'est après avoir dit : « Ne me renvoie pas de devant ta face, et ne m'ôte pas l'esprit de ta sainteté » (Ps. 51).

Du point de vue individuel par conséquent, qu'il s'agisse de la paix de la conscience ou de la paix du cœur, la paix ne peut être connue en dehors de la sainteté. C'est encore vrai si nous considérons le côté collectif.

8.3 Paix et sainteté du point de vue collectif

Paix et sainteté doivent caractériser la maison de Dieu, l'Assemblée, habitation de Dieu par l'Esprit. « La sainteté sied à ta maison... » dit le Psalmiste (93:5), et lorsque l'apôtre développe les enseignements fondamentaux concernant l'Assemblée de Dieu, Maison et Corps, la doctrine des dons et ce qui touche à leur exercice, il présente la position de sainteté de ceux qui constituent la maison : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un corrompt le temple de Dieu, Dieu le détruira, car le temple de Dieu est saint, et tels vous êtes », et il insiste sur l'ordre qui doit régner dans l'Assemblée, « car Dieu n'est pas un Dieu de désordre, mais de paix... » (1 Cor. 3:16, 17 et 14:33).

8.3.1 Ordre selon Dieu

La paix, c'est l'ordre selon Dieu. Et cela, qu'il s'agisse, au point de vue individuel, de l'état de la conscience ou de l'état du cœur — une conscience n'est en paix que lorsque tout est en règle avec Dieu, de même pour le cœur — ou, au point de vue collectif, des rapports entre croyants et de l'activité des saints dans l'assemblée. Cet ordre selon Dieu est inséparable de la sainteté : la sainteté pratique conduit à la paix et il ne peut y avoir de paix véritable en dehors de la sainteté. La soumission « les uns aux autres dans la crainte de Christ », à laquelle nous exhorté Éphésiens 5:21, implique l'ordre selon la pensée de Dieu, chacun occupant la place qui lui est donnée ; et cette soumission, qui, reconnaissant l'ordre établi par Dieu, conduit à la paix selon Dieu, découle de la marche qui nous est proposée dans les versets qui précèdent, la marche des « enfants de lumière », celle qui « convient à des saints ».

8.3.2 Paix à poursuivre. Obstacle des manquements à la communion avec Dieu

« Poursuivez la paix avec tous, et la sainteté... » (Héb. 12:14). Poursuivre, c'est déployer un effort constant vers un but à atteindre. Ici le but est double : « la paix... et la sainteté », mais en fait il est un, tellement les deux sont inséparables. La paix parmi les hommes, dans un groupement de quelque nature qu'il soit, est toujours précaire car elle ne résulte que d'arrangements et de compromis. Et il en est parfois ainsi, hélas ! parmi les enfants de Dieu, ce qui nous permet de comprendre pourquoi cette paix est alors si fragile. La paix parmi les saints, dans l'assemblée de Dieu, doit présenter un tout autre caractère ; elle ne peut être vraiment établie que si chacun en jouit déjà pour lui-même, dans son propre cœur. C'est un état découlant de l'absence de tout conflit avec Dieu et qui implique, par conséquent, une réelle communion avec Lui ; s'il est la part de chacun, individuellement, il sera ensuite la part de tous, collectivement. Et s'il n'est pas réalisé collectivement, c'est, sans aucun doute, parce qu'il y a, à cet égard, des manquements chez certains, peut-être même chez tous.

La communion avec le Dieu saint ne peut être goûtée en dehors d'une marche pratique dans la sainteté. La paix est troublée quand la chair est en activité, c'est-à-dire quand la sainteté est perdue — il importe peu, au fond, d'en déterminer les causes secondes, elles sont sans grande valeur et ne présentent aucun intérêt — et elle ne peut être recouvrée que lorsque la sainteté est à nouveau réalisée. Nous entendons bien une véritable paix, une paix selon Dieu, et non pas celle que l'on recherche parfois, disposé à bien des abandons pour l'obtenir.

8.3.3 Céder sur les intérêts personnels, mais non pas sur la sainteté et la gloire de Dieu

Il est un domaine où nous ne ferons jamais trop de concessions en vue de la paix ; par contre, il en est un autre dans lequel nous ne devons en faire aucune, si légère soit-elle. Lorsqu'il ne s'agit que de nous-mêmes, de notre personne ou de nos intérêts, lorsque rien n'est en jeu de la sainteté et de la gloire de Dieu, soyons prêts à céder sur tous les points, quoi qu'il puisse nous en coûter, et c'est généralement très difficile et très douloureux. Mais, au contraire, si les droits de Dieu sont en cause, faire quelque concession que ce soit, sous prétexte de grâce et en vue de la paix, nous conduirait à un tout autre résultat que celui recherché et espéré. Ainsi que l'Éternel le dit à son prophète, ce serait « égarer mon peuple, disant : Paix ! et il n'y a point de paix », bâtir un mur et l'enduire de mauvais mortier, de telle sorte qu'inévitablement le mur s'écroulera (cf. Ézéchi. 13:8 à 16).

Espérer avoir la paix en dehors du chemin de la sainteté pratique, en marchant selon les pensées de son propre cœur, quelle folie ! Les trois « de peur que » d'Héb. 12:15, 16 ont quelque rapport avec ceux de Deutéronome 29:18, passage dans lequel le jugement est annoncé sur celui qui dit : « J'aurai la paix, lors même que je marcherai dans l'obstination de mon cœur ». Au contraire, il sera toujours vrai que « l'œuvre de la justice sera la paix » et « le fruit paisible de la justice » est produit par la discipline chez « ceux qui sont exercés par elle », discipline qui est « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté » (És. 32:17 et Hébr. 12:10, 11).

Être exercé par la discipline, demeurer attentif aux commandements divins, c'est ce qu'aurait dû réaliser Israël, que l'Éternel enseignait « pour son profit » ; alors, lui est-il dit, « ta paix aurait été comme un fleuve » (És. 48:17, 18). Et parce qu'Israël n'avait pas écouté, le jugement allait être exécuté ! Malgré cela, des prophètes venaient lui assurer : « Vous ne verrez pas l'épée, et la famine ne viendra pas sur vous ; car je vous donnerai une vraie paix en ce lieu-ci ». Mais l'Éternel déclare : « Les prophètes prophétisent le mensonge en mon nom... », et encore : « J'ai ôté à ce peuple, dit l'Éternel, ma paix... » (Jér. 14:13, 14 et 16:5).

8.3.4 Restaurations artificielles

Il est bien vrai que le discernement spirituel disparaît lorsque le mal est supporté dans un désir de paix et cela explique bien des égarements. Si la paix est troublée, chercher à la rétablir sans que soit d'abord recouvrée la sainteté, c'est se tromper soi-même et tromper les âmes et, en définitive, l'on n'aura ni la paix selon Dieu, ni la sainteté. Au temps du prophète Jérémie, c'est bien ce qui avait été fait parmi le peuple et que l'Éternel dénonce : « Et ils ont pensé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix ! paix ! et il n'y a point de paix ». Ceux qui avaient agi ainsi se croyaient sages et estimaient avoir la Parole pour guide ; aussi, de sévères reproches leur sont-ils adressés : « Comment dites-vous : Nous sommes sages, et la loi de l'Éternel est avec nous ? ...Les sages sont couverts de honte, ils ont peur et sont pris ; voici, ils ont méprisé la parole de l'Éternel, et quelle sagesse ont-ils ? ...Et ils ont pensé la plaie de la fille de mon peuple légèrement, disant : Paix, paix ! et il n'y avait point de paix » (Jér. 6:14 et 8:8 à 11).

D'abord la sainteté pratique, procédant d'une vraie séparation de cœur pour le Seigneur : « ayez du sel en vous-même » — ensuite, la paix sera établie : « et soyez en paix entre vous » (Marc 9:51).

« Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ. Celui -qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera » (1 Thess. 5:23, 24).

9 *Énergie de la foi* ME 1961 p.57-63

9.1 *Raison d'être du chemin des Israélites à travers le désert*

« En ce même jour » où les Israélites célébrèrent la pâque, ils quittèrent le pays d'Égypte (Ex. 12:41, 51). Certains détails montrent combien leur départ fut précipité : « Et ils cuisirent en gâteaux sans levain la pâte qu'ils avaient emportée d'Égypte ; car elle n'avait pas levé, parce qu'ils avaient été chassés d'Égypte et n'avaient pu tarder ; ils ne s'étaient pas fait non plus de provisions » (v. 39 - cf. v. 11). Mais, au travers de tout, l'Éternel prenait soin de son peuple : « il n'y eut aucun infirme dans ses tribus » (Ps. 105:37) et, au lieu de le conduire « par le chemin du pays des Philistins, qui est pourtant proche », Il lui « fit faire un détour... par le chemin du désert de la mer Rouge » (Ex. 13:17, 18). Dieu, connaissant le cœur d'Israël, savait bien que s'il voyait la guerre il serait en danger de retourner en Égypte. C'est le pourquoi du chemin du désert.

9.2 *Soins de Dieu envers les Siens*

Celui qui nous a mis en route vers la Canaan céleste sait ce qu'il y a dans nos cœurs et Il nous fait aussi passer parfois par un chemin qui nous paraît plus long que ceux que nous aurions choisis. C'est en vue de notre bien qu'Il agit ainsi et afin de nous détacher de ce monde, nous faisant expérimenter qu'il est effectivement un désert pour le croyant. Mais dans ce chemin, de quels soins Il nous entoure ! Les mêmes que ceux qu'Il témoignait à Israël lors de sa sortie d'Égypte : « Et l'Éternel allait devant eux, de jour dans une colonne de nuée pour les conduire par le chemin, et de nuit dans une colonne de feu pour les éclairer, afin qu'ils marchassent jour et nuit : la colonne de nuée ne se retira point, le jour, ni la colonne de feu, la nuit, de devant le peuple » (Ex. 13:21, 22). Bénissons Dieu pour les soins constants dont nous sommes les objets, de nuit comme de jour !

9.3 *Dieu permet des épreuves*

Mais Dieu permet aussi, dans notre histoire comme dans celle du peuple terrestre, qu'à des jours calmes et paisibles succèdent des jours d'exercice, des jours d'épreuve. À Israël quittant l'Égypte, Il fit faire une halte près de la mer, tandis qu'Il allait endurcir le cœur du Pharaon afin de l'amener à poursuivre le peuple qu'il avait tout d'abord laissé aller (Ex. 14:1 à 4). Dieu aurait pu maintenir le Pharaon dans les dispositions d'esprit qui l'avaient incité à ne pas s'opposer au départ du peuple, et même à le chasser (cf. Ex. 12:39) ; Il aurait pu aussi ouvrir les eaux de la mer Rouge devant Israël avant que les armées de l'Égypte ne soient en vue. Tout lui est possible ! « Le cœur d'un roi dans la main de l'Éternel est des ruisseaux d'eau ; il l'incline à tout ce qui lui plaît ». « Tout ce qu'il lui a plu de faire, l'Éternel l'a fait... » (Prov. 21:1 ; Ps. 135 :6). Mais Il nous dispense parfois telle ou telle épreuve pour nous « faire du bien à la fin » (Deut. 8:16) et aussi parce qu'Il désire être glorifié, comme Il le dit à Moïse au moment où Israël atteignait la mer Rouge : « et je serai glorifié dans le Pharaon et en toute son armée ; et les Égyptiens sauront que je suis l'Éternel » (Ex. 14:4 et 17:18). Dieu se glorifie dans le déploiement de sa puissance.

9.4 *Impossibilités, peur et foi*

Voilà donc le peuple — n'en est-il pas ainsi pour nous, parfois ? — dans une situation sans issue à vue humaine : des hauteurs d'un côté, la mer de l'autre et devant eux, tandis que derrière arrivent le Pharaon et ses armées. Que faire ? Israël est en « grande peur », il murmure et regrette l'Égypte dont il a déjà oublié le dur esclavage. Tel est bien le cœur humain, le nôtre comme celui des fils d'Israël. Mais Moïse, auquel l'Éternel a fait connaître ses pensées, peut les rassurer et leur adresser une parole de nature à fortifier leur foi défaillante : « Ne craignez point ; tenez-vous là, et voyez la délivrance de l'Éternel, qu'il opérera pour vous aujourd'hui ; car les Égyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les verrez plus, à jamais. L'Éternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles » (Ex. 14:13, 14). S'emparer de ces paroles, les croire fermement, placer toute sa confiance en Celui qui veut combattre pour les siens, c'est le privilège de la foi. A l'avance, elle peut jouir de la délivrance que Dieu va opérer. Toute crainte est bannie du cœur et fait place à une pleine et parfaite paix.

9.5 *Foi passive et foi active — « Qu'ils marchent ! »*

Mais la foi n'est-elle que passivité ? N'y a-t-il pas autre chose que « Tenez-vous là, et voyez... L'Éternel combattra pour vous... vous demeurerez tranquilles » ? Nous sommes souvent portés à le penser, conduits peut-être à une sorte de fatalisme (qui n'en est cependant pas un), oubliant que la foi n'est pas seulement la patience qui s'attend à Dieu et se confie en Lui, mais aussi l'énergie active qui surmonte les difficultés. La question est là : faut-il attendre patiemment que Dieu écarte les difficultés, quand Il a montré le chemin et le but à atteindre, ou bien convient-il de manifester l'énergie active qui témoigne de la réalité de la foi, de la confiance que l'on a en Dieu, de la certitude que l'on possède du chemin et du but ?

L'Éternel donne un ordre à Moïse : « Parle aux fils d'Israël, et qu'ils marchent » (Ex. 14:15). En apparence, deux injonctions contradictoires sont adressées au peuple, dans les versets 13 et 14 d'une part et dans le verset 15 d'autre part. En réalité, nous avons là les deux aspects de la marche par la foi : d'abord, entière confiance en Dieu qui a seul la puissance pour délivrer ; ensuite, énergie active qui nous fait avancer, même quand il y a devant nous les eaux de la mer, parce que Dieu a dit : « qu'ils marchent ».

Attendre pour marcher que le chemin eût été ouvert dans les eaux n'eût comporté, de la part du peuple, aucun acte de foi. Tandis qu'il y a une foi réelle, active, dans le cœur de celui qui marche parce que Dieu l'a dit, alors que les eaux sont là qui vont rendre la marche impossible à vue humaine. Pour Israël, marcher c'était aller droit à la mort ; pour la foi, c'était la délivrance, parce que Dieu avait dit : « qu'ils marchent ». Et, combien c'est remarquable, pendant que l'Éternel faisait appel à la foi du peuple, Il donnait à Moïse les instructions nécessaires pour ouvrir le chemin (Ex. 14:16 à 18). Le peuple ignorait ce que l'Éternel disait à Moïse, comme aussi nous ignorons ce que Dieu prépare, dispose pour nous tandis qu'Il fait appel à notre foi. Quel encouragement à nous confier en Dieu et à marcher par la foi ! Agissons, nous verrons ensuite, car le principe est toujours vrai : « si tu crois, tu verras la gloire de Dieu » (Jean 11:40).

On l'a remarqué souvent, ce qui caractérise la foi c'est qu'elle compte sur Dieu non pas simplement malgré les difficultés, mais malgré les impossibilités. Elle ne se met pas en souci des moyens, elle s'appuie sur les promesses de Dieu, et elle sait que « ce qu'il a promis, il est puissant aussi pour l'accomplir » (Rom. 4:21). Lorsque les choses sont faisables pour l'homme, il n'est plus question de foi. Plus forte est la foi, plus on compte sur Dieu seul ; plus elle est faible, plus on s'appuie sur les moyens extérieurs.

Abraham est cité parmi les hommes de foi dont nous parle Hébr. 11 : « il s'en alla, ne sachant où il allait » (v. 8). Chez lui nous voyons briller l'énergie active de la foi. Dieu l'avait appelé, il obéit. Son obéissance est la preuve de la réalité de sa foi. Il est d'ailleurs instructif de considérer la vie de foi de ces « témoins » de Hébreux 11 : Abel a offert un sacrifice, Énoch a marché avec Dieu, Noé a bâti une arche, etc. Ils ont agi.

9.6 *Quand il y a des choix à faire*

Ne pouvons-nous faire, de ce que nous venons de dire, une application à nos circonstances ? Nous sommes parfois en perplexité, ne sachant où est le chemin. Certes, tant qu'il en est ainsi il ne convient pas d'agir, ce serait un manque de foi. Lot « choisit », Abram attend que l'Éternel lui fasse contempler « le pays » qu'il veut lui donner, sa foi brille dans cette scène de Genèse 13. Comme Il le fit alors pour Abram, Dieu se plaît à nous montrer le chemin, le lieu où Il nous veut, nous accordant de voir le but, nous donnant peut-être telle ou telle indication pour fortifier notre foi. Mais Il permet souvent qu'il y ait, pour atteindre ce but, quelques difficultés à vaincre ; Il le permet précisément pour mettre notre foi à l'épreuve. Conviendrait-il d'attendre alors que les difficultés soient aplanies pour ne se mettre en route qu'ensuite ? Quelle foi y aurait-il dans une telle marche ? Ne faut-il pas, au contraire, manifester une énergie active qui est la preuve de notre confiance en Dieu ? Nous pouvons avoir l'assurance qu'Il saura écarter les difficultés, ou nous donnera la force de les surmonter, au fur et à mesure que nous les aborderons, de la même manière qu'Il ouvrit autrefois les eaux de la mer Rouge devant les fils d'Israël.

Il est relativement facile de dire : j'attends patiemment que Dieu écarte les difficultés, je ne veux rien forcer. Il est surtout facile de le dire quand le chemin où nous devrions nous engager n'est pas celui que nous aurions souhaité. Mais il est plus difficile de manifester une foi active, décidée à « marcher » parce que Dieu l'a dit et parce qu'il y a l'entière confiance du cœur en son intervention puissante. La foi donne la puissance nécessaire pour marcher parce qu'elle met en mouvement le bras de Dieu ; attendre, pour se mettre en route, qu'il n'y ait plus aucun obstacle sur le chemin ne nécessite aucun exercice de foi. Et l'on pense parfois que c'est en faisant ainsi que l'on marche le plus fidèlement.

Pierre se met en route aussitôt, « sur les eaux », quand le Seigneur lui a dit : Viens. Et il marche tant qu'il regarde à Jésus, comptant sur Lui seul, sur sa seule puissance pour avancer ; il enfonce dès qu'il « doute », manquant de foi (Matt. 14:28 à 31). — Ceux qui amènent le paralytique à Jésus n'ont sans doute entendu aucun appel direct du Sauveur, mais ils ont eu le discernement de ce qui convenait, du chemin à suivre et du but à atteindre ; dès lors, aucune difficulté ne peut les arrêter. Impossible de s'approcher de Jésus ? Qu'importe ! Ils n'attendent pas que la route soit dégagée, ils découvrent le toit, le percent et descendent le petit lit sur lequel le paralytique était couché. Par leur énergie active, ils ont montré leur foi : « Et Jésus, voyant leur foi... » (Marc 2:1 à 5). Dans le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux, nous avons dans les versets 23 à 31 sept exemples de la confiance et de l'énergie de la foi, dans les versets 32 à 38 sept exemples des combats de la foi. Il serait intéressant et profitable de les considérer tous pour y voir cette énergie active de la foi qui conduit à s'engager dans le chemin parce que Dieu a dit : « qu'ils marchent », alors que les obstacles sont toujours là et apparaissent aussi insurmontables que les eaux devant Israël. Remarquons d'ailleurs que l'un des sept exemples de l'énergie de la foi, cités en Hébreux 11, est précisément celui du peuple traversant la mer Rouge (v. 29).

Que Dieu nous donne assez de dépendance de Lui et assez de communion avec Lui pour que nous sachions discerner en toutes circonstances le vrai chemin ! Et que, l'ayant discerné, nous ayons cette énergie de la foi qui nous permettra de nous y engager sans crainte, comptant sur Celui qui saura, au moment opportun, écarter les difficultés de la route ou nous les faire surmonter !

10 *La joie dans l'Épître aux Philippiens*

ME 1961 p. 124-132

10.1 *Soumission aux circonstances que Dieu permet*

La joie remplit l'Épître aux Philippiens, sans aucun doute parce qu'elle remplissait le cœur de l'apôtre en tout temps et, particulièrement, tandis qu'il écrivait cette lettre. Si son cœur était plein de joie, c'est parce qu'il était occupé de Christ et rempli de Lui. Il est très remarquable que ce soit précisément dans cette Épître aux Philippiens, épître de l'expérience et de la marche chrétiennes, que nous trouvons tout au long l'expression de la joie, tant il est vrai que la joie devrait toujours caractériser la marche du croyant ici-bas et cela, quelles que soient les circonstances, même si elles sont éprouvantes au plus haut point. Elles l'étaient alors pour l'apôtre : en prison depuis quatre années, arrêté dans son activité extérieure, il connaissait des souffrances qui en eussent découragé beaucoup. N'aurait-il pas pu dire : « Seigneur ! tu le sais, je me suis dépensé entièrement à ton service, j'ai prêché le pur évangile, enseigné et exhorté les saints, édifié les assemblées formées à la suite de ma prédication et pourtant, je suis mis dans l'impossibilité de continuer ce travail, alors que des ouvriers qui prêchent « par envie et par un esprit de contention » ou encore « par esprit de parti, non pas purement » ont toute liberté pour aller et venir ! Pourquoi ne les arrêtes-tu pas ? Pourquoi ne me délivres-tu pas ? ». Rien de tout cela dans le cœur de l'apôtre ! Il accepte sans raisonner et sans murmurer les circonstances que Dieu permet ; il les accepte dans une entière soumission à sa volonté, non seulement avec résignation mais encore avec joie car il sait, pratiquement, que Dieu fait toutes choses bien. Il a appris à être content en lui-même dans les circonstances où il se trouve (Phil. 4:11 à 13) et Christ est la source de la joie qui remplit son cœur. Quel exemple nous est ainsi proposé ! Sachons mieux l'imiter, nous qui sommes si souvent portés à murmurer, estimant que les choses ne sont pas dirigées comme elles devraient l'être et, dans le service, jugeant parfois que Dieu devrait plutôt arrêter tel ou tel et nous accorder plus de facilités pour faire ce qui nous apparaît nécessaire, indispensable même. Si nous savions davantage être les imitateurs de celui qui était lui-même imitateur de Christ, nous connaîtrions vraiment la joie d'un cœur heureux dans la dépendance du Seigneur et dans la soumission paisible à sa sainte volonté. Puisse la méditation des divers passages que nous désirons considérer dans cette Épître aux Philippiens contribuer à nous faire goûter une telle joie !

10.2 *Amour et prières pour l'assemblée et pour les saints*

Tout au début de l'épître, Paul rend grâce à Dieu de ce qu'Il lui accorde de penser sans cesse aux croyants de Philippi ; il ne les oublie dans aucune de ses supplications et il fait cela, non comme accomplissant un austère et pénible devoir mais « avec joie » (1:3 à 5). Si nous étions animés d'un tel amour pour l'assemblée et pour chacun des saints, nous serions conduits à prier sans cesse les uns pour les autres et nous le ferions « avec joie », heureux de pouvoir remplir un aussi précieux et utile service.

10.3 *Attitude devant des prédications non conformes à la Parole*

Tandis que l'apôtre était prisonnier à Rome, la plupart des frères avaient pris courage et confiance, ils avaient désormais « beaucoup plus de hardiesse pour annoncer la parole sans crainte ». Cependant, quelques-uns agissaient « par envie et par un esprit de contention... par esprit de parti, non pas purement ». Malgré cela, l'apôtre se réjouissait parce que « de toute manière, soit comme prétexte, soit en vérité, Christ était annoncé ». Christ est annoncé, tel est le motif de sa joie : « et en cela je me réjouis et aussi je me réjouirai » (1:12 à 18). — Aujourd'hui comme alors, l'évangile est parfois prêché d'une manière qui ne peut avoir l'approbation de ceux qui désirent maintenir l'autorité et les enseignements de l'Écriture ; il y a là un double écueil à éviter : dans bien des cas, considérant que « Christ est annoncé », l'on donnerait volontiers la main d'association à ceux qui agissent plutôt suivant leurs propres pensées que selon les enseignements de la Parole de Dieu — mais, à l'opposé, l'on pourrait être tenté de les désapprouver et de les blâmer sans réserve, peut-être même d'entraver leur service. Que là encore l'exemple de l'apôtre soit devant nous : nous ne pouvons certes avoir

communion dans le service avec ceux qui annoncent l'évangile d'une manière peu conforme à l'Écriture, mais nous pouvons toujours nous réjouir de ce que « de toute manière... Christ est annoncé ».

10.4 Ce qui était « plus nécessaire » : le ministère que Paul avait à exercer

Paul était prisonnier et on allait faire son procès. Quelle en serait l'issue ? Elle ne dépend pas du tribunal devant lequel il devrait comparaître. Dieu est au-dessus de tout et Il est plus grand que tous. Au fond, la seule question qui se posait était celle-ci : Paul avait-il « achevé sa course » ou avait-il encore un service à remplir ? Pour ce qui le concernait, lui, il désirait fermement « déloger et être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur » mais, ayant la connaissance de la pensée de Dieu, il savait qu'il était « plus nécessaire », à cause de ceux parmi lesquels il avait encore un ministère à exercer, qu'il « demeure dans la chair ». De telle sorte qu'il peut écrire : « je sais que je demeurerai et que je resterai avec vous tous pour l'avancement et la joie de votre foi » (1:21 à 26). C'est à la joie des Philippiens qu'il pense et non pas à lui-même (cf. v. 23). Leur foi s'était emparée des enseignements qu'il leur avait déjà communiqués et ils étaient affermis dans la connaissance de la vérité ; cependant, ils avaient encore à progresser, à « avancer » dans cette connaissance. Il y aurait là pour eux de la joie. Que Dieu nous accorde un tel « avancement », avec la joie qui l'accompagne !

10.5 Joie accomplie seulement s'il n'y a pas de dissensions

Le chapitre 4 de l'Épître fait allusion au désaccord survenu entre deux sœurs de l'assemblée de Philippiques, Évodie et Syntyche. Mais déjà au chapitre 2 l'apôtre adresse une exhortation qui a certainement dû toucher le cœur et la conscience de ces deux sœurs lorsque la lettre a été lue dans l'assemblée : « Si donc il y a quelque consolation en Christ, si quelque soulagement d'amour, si quelque communion de l'Esprit, si quelque tendresse et quelques compassions, rendez ma joie accomplie en ceci que vous ayez une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose » (2:1, 2). Une joie « accomplie », c'est une joie complète. Celle du Précurseur le fut lorsqu'il a eu entendu « la voix de l'époux », lui qui était « l'ami de l'époux » (Jean 3:29) ; de même, la joie du croyant est « accomplie » — littéralement : remplie, complétée — lorsqu'il garde les commandements du Seigneur, demeurant dans son amour, comme Lui a gardé les commandements de son Père et est demeuré dans son amour (Jean 15:10, 11). Cette joie est « accomplie » dans la jouissance de la communion avec le Seigneur, qui permet de demander au Père « en son nom » et ainsi, d'avoir l'assurance de l'exaucement (Jean 16:23, 24), dans cette communion dont parle aussi l'apôtre Jean dans sa première Épître : « ...Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:1 à 4). — La joie de Paul ne pouvait être « accomplie », complète, s'il y avait des dissensions entre frères ou sœurs. Manifester des pensées et des sentiments opposés, ne pas être animés d'un même amour, tout cela est un obstacle à la joie, en nous et autour de nous ; nous pouvons avoir par ailleurs bien des sujets de joie, quoi qu'il en soit notre joie ne sera pas « complète ». Tel est le secret pour que notre joie soit « accomplie » : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le christ Jésus... » (Phil. 2:5 à 8). Christ est notre parfait Modèle dans le chemin de renoncement et d'obéissance qui a été le sien.

10.6 Joie de « se sacrifier » pour Christ

Paul a été un vrai et fidèle imitateur de Christ. Il donne la première place aux Philippiens et, lui, se met en arrière. Après les avoir exhortés « à travailler à leur propre salut avec crainte et tremblement », à être « sans reproche et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse... », il considère leur foi, leur œuvre, leur service de foi comme un sacrifice offert à Dieu. Quelle part a-t-il lui-même à ce sacrifice, à ce service, lui qui a été l'instrument employé par Dieu pour annoncer l'évangile à Philippiques, lui qui a enseigné, exhorté, encouragé avec un si grand zèle ses chers Philippiens, lui qui a été pour eux un exemple en toutes choses (3:17 ; 4:9) ? Ah ! il ne revendique rien. Dans le sacrifice ainsi offert à Dieu, il donne aux Philippiens la place prééminente ; en ce qui le concerne, si même sa mort, couronnement de sa vie de service pour Christ, peut être l'aspersion sur le sacrifice — ce n'était là qu'un complément du sacrifice — cela suffit à sa joie : « j'en suis joyeux et je m'en réjouis avec vous tous ». La vie des Philippiens était étroitement liée à celle de Paul comme offrande à Dieu ; sa mort serait, sur cette offrande, comme la libation de vin — symbolisant la joie et la communion — répandue sur les sacrifices lévitiques. Elle serait comme le couronnement du sacrifice et du service de foi des Philippiens. Et l'apôtre désire que, de leur côté, les Philippiens soient joyeux de cela et s'en réjouissent avec lui : « Pareillement, vous aussi, soyez-en joyeux et réjouissez-vous-en avec moi » (Phil. 2:12 à 18). — Quelle heureuse communion réalisée entre un serviteur et ceux qu'il est appelé à servir ! Elle est le fruit d'un service accompli dans l'esprit dans lequel a servi notre parfait Modèle, le vrai Serviteur. Qu'il nous soit accordé de savoir toujours servir de semblable manière ; nous le ferons avec joie, nous réjouissant avec ceux que nous servirons et eux se réjouissant avec nous !

10.7 L'affaire d'Épaphrodite

Épaphrodite, que Paul appelle « mon frère, mon compagnon d'œuvre et mon compagnon d'armes », avait été envoyé par les Philippiens pour remettre de leur part un don à l'apôtre, « un parfum de bonne odeur, un sacrifice acceptable, agréable à Dieu » (cf. Phil. 4:10 et 17, 18). Au cours de son séjour à Rome, auprès de Paul, il avait été très gravement malade, « fort près de la mort » et les Philippiens l'avaient appris. Ils avaient certainement été en perplexité à son sujet et avaient hâte de le revoir. De son côté, l'apôtre aurait souhaité le garder encore quelque temps, car sa présence était pour lui, dans sa prison, un précieux réconfort. Mais il n'y a chez Paul aucun égoïsme : avant de penser à lui, il pense aux autres. Il renvoie donc Épaphrodite à Philippiques. Le fait-il à regret ? Non, mais « avec d'autant plus d'empressement », dit-il, qu'il désire que les Philippiens, en le revoyant, aient « de la joie », tandis que lui-même aura « moins de tristesse ». En pensant à la joie des Philippiens, heureux de retrouver Épaphrodite, lui, seul dans sa prison, aura « moins de tristesse ». Et il les exhorte à recevoir celui qui, « pour l'œuvre », a été « proche de la mort, ayant exposé sa vie », « avec toute sorte de joie » (Phil. 2:25 à 30). — Une réelle communion fraternelle, un cœur dépouillé de tout égoïsme, un entier dévouement à l'œuvre et aux intérêts du Seigneur, tout cela produit de la joie dans les cœurs, la joie de la communion. Puisse-nous la connaître davantage !

10.8 Joie dans le Seigneur

Dans chacun des deux premiers chapitres de cette Épître, nous avons trois passages qui nous occupent de la joie (1:4, 18, 25 ; 2:1, 2, 17, 18, 28, 29). Il ne s'agit sans doute pas d'une joie qui est dans les circonstances traversées mais qui est, cependant, liée à elles. Dans les chapitres 3 et 4, le secret nous est donné de la vraie joie chrétienne : elle ne peut être effectivement goûtée dans les circonstances du chemin que si elle est véritablement « dans le Seigneur » (3:1 ; 4:4). Le chapitre 3 commence ainsi : « Au reste, mes frères, réjouissez-vous dans le Seigneur ». Il semble que l'apôtre poursuit ce qu'il a écrit à la fin du chapitre 2 : ayez de la joie en accueillant Épaphrodite, recevez-le avec toute sorte de joie, mais que votre joie ne soit pas dans cette circonstance même, qu'elle soit vraiment « dans le Seigneur » ! Et c'est l'exhortation sur laquelle il revient dans le chapitre 4. Certes, les circonstances peuvent être très difficiles, il peut y avoir des sujets de préoccupation et d'inquiétude. Serait-ce un obstacle à la joie du racheté ? Non, car la ressource est toujours là : « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des

supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). « En toutes choses », l'expression ne comporte aucune exception. Aucune circonstance ne devrait jamais troubler la paix du croyant et constituer un obstacle à sa joie, car il peut tout exposer à Dieu par la prière ; il est alors gardé dans la paix de Dieu.

10.9 Joie goûtée en rapport avec un don

L'apôtre termine par ce qui avait été pour lui un grand sujet de joie : il avait cru un moment que les Philippiens avaient cessé de penser à lui et maintenant, il peut rendre grâces en leur écrivant : « vous avez fait revivre votre pensée pour moi ». De cela, il s'était « grandement réjoui dans le Seigneur » (4:10). Il leur donne, en quelque sorte, l'exemple de la joie goûtée en une certaine circonstance mais qui est effectivement « dans le Seigneur ».

10.10 Joie malgré des sujets de pleurs

Sans doute, dans cette Épître, l'apôtre parle de « son affliction », à laquelle les Philippiens avaient bien fait de prendre part, de « sa tristesse », à laquelle aurait ajouté la mort d'Épaphrodite, il parle aussi de ses larmes, de celles qu'il versait en considérant la marche de ceux dont il dit qu'ils sont « ennemis de la croix du Christ » (4:14 ; 2:27 ; 3:18), mais au travers de tout cela, il pouvait se réjouir. — Nous avons aussi, et sans doute en grand nombre dans ces derniers jours, des sujets d'affliction, de tristesse, nous pouvons pleurer avec humiliation et douleur en considérant la marche de ceux que l'Écriture appelle « ennemis de la croix du Christ », prenant garde aussi à la nôtre, que cela nous exerce devant Dieu mais ne constitue en rien un obstacle à la joie qui devrait toujours remplir nos cœurs — même si elle est parfois mêlée de larmes — une joie profonde et pure, ayant sa source « dans le Seigneur » !

11 Pour la joie de nos âmes — Ps. 63

ME 1958 p. 3

11.1 Contraste entre Ps. 63 et 42

Le Psaume 63 est le psaume du désert ; le fidèle — David autrefois, celui qui fera partie du résidu pieux plus tard — a dû s'enfuir de Jérusalem, quitter le temple, pour séjourner « dans une terre aride et altérée, sans eau ». Allons-nous donc y trouver l'expression de la détresse et du découragement ? Non. Ce n'est pas le psaume de l'affliction, c'est tout au contraire le psaume de la joie. Quel contraste il offre avec le Psaume 42. Sans doute, dans celui-ci aussi bien que dans celui-là, l'âme a « soif de Dieu » mais tandis que dans le Psaume 42, le fidèle se nourrit de ses larmes et pense avec tristesse aux bénédictions perdues, dans le Psaume 63 il se nourrit de Christ et trouve tout en Lui. Dans le premier, l'agitation, l'accablement ; dans le second, la prospérité spirituelle, les chants d'allégresse.

11.2 Ne pas se nourrir de nos tristesses

Dieu nous garde de nous nourrir de nos larmes. Certes, il y a bien des sujets de tristesse et d'accablement si nous regardons à tant de choses humiliantes dans nos vies individuelles, dans le témoignage, dans la chrétienté ; sans doute convient-il que nous soyons exercés devant Dieu à cet égard, mais en nous rappelant que ce n'est pas de cela qu'il faut nous nourrir. Nous serions alors dans un état d'âme assez voisin de celui qui est décrit dans le Psaume 42 ; d'autre part, ce n'est pas ainsi que nous pourrions porter remède aux difficultés d'où viennent nos larmes. Si même nous pouvions agir de telle manière que soit mis un terme à tant de manifestations extérieures qui sont incompatibles avec le témoignage chrétien, nous n'aurions pas guéri le mal ; c'est un travail intérieur qui doit d'abord être opéré en chacun afin que ce qui ensuite sera vu extérieurement soit selon la pensée du Seigneur. Dieu seul peut accomplir ce travail intérieur, mais Il se plaît, au moins dans certains cas, à se servir d'instruments. Soyons donc nous-mêmes occupés et nourris de Christ, afin que nous puissions apporter ce qui enrichira la vie spirituelle de ceux que la grâce de Dieu nous appellera à servir ! Et les fruits extérieurs en seront manifestés à sa gloire. Pour conduire les âmes à goûter les bénédictions et les joies du Psaume 63, commençons par en jouir nous-mêmes !

11.3 Ps. 63:1a — Toute satisfaction en Dieu — Phil. 4:11-13

Pourquoi ce psaume est-il le psaume de la joie ? Parce que, en premier lieu, l'âme réalise pratiquement que si, dans ce monde, elle ne trouve rien qui puisse la satisfaire, par contre elle a tout en Dieu. Privée de tout ce qu'elle pourrait désirer ici-bas, même des bénédictions si précieuses goûtées autrefois « dans le lieu saint » et en communion avec les fidèles, seule, sans ressources au milieu d'une scène où il n'y a véritablement aucune de ces bénédictions — non seulement la terre est « aride et altérée », mais encore elle est « sans eau » — l'âme jouit pleinement d'une heureuse communion avec Dieu et fait l'expérience qu'Il est, Lui seul, la source de son bonheur. Aussi peut-elle s'écrier : « Ô Dieu ! tu es mon Dieu... ». Combien elle apprécie la faveur qu'elle possède de Le connaître ainsi et de dépendre de Lui !

L'apôtre Paul a passé par un tel chemin. Ayant été à l'école de son divin Maître, il pouvait écrire aux Philippiens : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve. Je sais être abaissé, je sais aussi être dans l'abondance ; en toutes choses et à tous égards, je suis enseigné, aussi bien à être rassasié qu'à avoir faim, aussi bien à être dans l'abondance qu'à être dans les privations. Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Il a su ce qu'est la « terre aride et altérée, sans eau » et aussi ce qu'est la joie dans le Seigneur malgré l'aridité du désert, la joie dans la prison de Philippiques et dans celle de Rome (Actes 16:23 à 25 ; Phil. 3:1 et 4:4). Cette joie découlait d'une vraie communion avec Dieu, le Dieu qu'il avait appris à connaître, dont il avait expérimenté les ressources et duquel il était heureux de dépendre. De sorte que, comme David, il pouvait dire aussi : « Mon Dieu... », assurant les Philippiens que ce Dieu, qui avait pourvu à tout et réjoui son âme au travers de tout, « suppléerait à tous leurs besoins selon ses richesses en gloire par le Christ Jésus » (Phil. 4:19).

11.4 Soif de ce qui désaltère. Les aspirations du nouvel homme

Du moment que l'âme réalise qu'elle a tout en Dieu — et ce ne peut être que la nouvelle nature dans le croyant qui a tout en Lui — c'est Lui qu'elle désire. Dès le matin, elle recherche sa présence et sa communion : « je te cherche au point du jour ». Et le fait que l'âme se trouve au milieu d'une scène où il n'y a rien qui puisse répondre aux aspirations du nouvel homme, ne peut qu'augmenter sa « soif » de Dieu. Ici-bas, pas une goutte d'eau pour la désaltérer, aussi c'est Dieu qu'elle désire : « Mon âme a soif de toi ». Elle se tourne vers la source inépuisable, répondant déjà à l'invitation qu'aux jours de sa chair le Seigneur adressera à quiconque a soif : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive » (Jean 7:37).

David ne soupire pas après l'eau qui, dans le désert de Juda, satisfierait aux besoins de son corps, il ne prie pas pour que les bénédictions perdues, matérielles ou même spirituelles, lui soient à nouveau dispensées ; il a soif, mais c'est « de Toi » ! De Toi, « la source des eaux vives », Celui que précisément le peuple a délaissé « pour se creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau ». Israël avait « abandonné l'Éternel, son Dieu, dans le temps où il le faisait marcher dans le chemin... », et il allait

« en Égypte pour boire les eaux du Shikhor » ou vers « l'Assyrie pour boire les eaux du fleuve » (Jér. 2:13, 17 et 18). Triste condition que la sienne, offrant un saisissant contraste avec celle de David !

11.5 Dieu fait ressentir l'aridité du désert

Plus le désert est aride, plus cette aridité est éprouvée, et plus l'âme a soif de Dieu. Nous amener à avoir soif de Lui, c'est l'un des buts que Dieu poursuit au travers des épreuves qu'Il nous dispense. Il agit envers nous comme envers son peuple autrefois : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne... » — « L'Éternel, ton Dieu, qui t'a fait sortir du pays d'Égypte, de la maison de servitude ; qui t'a fait marcher dans le désert grand et terrible, désert de serpents brûlants et de scorpions, une terre aride où il n'y a point d'eau ; qui a fait sortir pour toi de l'eau du roc dur ; qui t'a fait manger dans le désert la manne que tes pères n'ont pas connue, afin de t'humilier et afin de t'éprouver, pour te faire du bien à la fin » (Deut. 8:3 et 14 à 16). Dieu permet que l'aridité du désert soit parfois particulièrement ressentie afin que soient produits des besoins dans l'âme, la faim, la soif, et à ces besoins Il répond parfaitement, comme Il l'a fait jadis pour Israël, lui donnant la manne et l'eau du rocher.

Les circonstances par lesquelles Il nous fait passer ne sont-elles pas, dans sa main, un moyen dont il veut se servir pour produire de tels besoins dans nos âmes ? Puissent-elles nous conduire à répéter avec David : « Mon âme a soif de Toi » !

11.6 Ps. 63:5 — L'âme rassasiée

Dieu répond toujours à l'attente et à la confiance de la foi. David en a fait l'expérience, de sorte qu'après avoir dit : « Mon âme a soif de toi », il a pu s'écrier ensuite : « Mon âme est rassasiée... ». Heureuse l'âme qui trouve en Dieu sa nourriture ; tous ses besoins sont satisfaits, elle est rassasiée. Il y a une abondance qui dépasse les besoins ! C'est alors la louange qui s'élève au milieu du désert et les lèvres chantent de joie !

11.7 Ps. 63:8 — Mon âme s'attache à Toi pour Te SUIVRE

Mon âme a soif de toi... Mon âme est rassasiée... Tout cela est en vue d'un résultat pratique : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre ». Avoir soif de Lui conduit au rassasiement de l'âme et ensuite à l'attachement de cœur à sa Personne. C'est ainsi que l'on est rendu capable de Le suivre.

Nous sommes appelés à Le suivre, tandis que nous cheminons au travers d'un monde ennemi. Mais nous avons si souvent expérimenté la puissance de notre Dieu — et encore tout au long de l'année écoulée — que, comme David, nous pouvons aussi en rendre témoignage : « Tu as été mon secours... ». Que seront les dangers auxquels nous allons être exposés demain, s'il y a un demain sur la terre ? Nous ne le savons pas mais, quoi qu'il en soit, nous avons un sûr refuge, « l'ombre de ses ailes » — et cette expression nous dit, tout à la fois, la puissance et l'amour de Celui qui veut étendre sur les siens sa main protectrice. Quand nous savons que nous sommes les objets de son amour, pourrions-nous douter du déploiement de sa puissance en notre faveur ? Comptant sur sa puissance et attiré par son amour, le fidèle peut Le suivre au travers de tous les dangers auxquels il a à faire face. Avance-t-il en tremblant, craintif malgré tout ? Sa « droite » est là, puissant soutien du faible pèlerin. C'est ainsi que, dans ce chemin, il peut être un imitateur du parfait Modèle, de Celui qui pouvait dire, et c'est encore par la bouche de David s'exprimant par l'Esprit prophétique : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé. C'est pourquoi mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie... » (Ps. 16:8, 9). Comment se proposer toujours l'Éternel devant soi ? Il faut d'abord avoir fait les expériences pratiques qui permettent de reprendre les expressions du Psaume 63 : Mon âme a soif de toi... Mon âme est rassasiée... Mon âme s'attache à toi... L'on peut ajouter alors : Mon âme s'égaie ! Quel heureux cheminement, de l'âme abattue et agitée du Psaume 42 à l'âme qui s'égaie du Psaume 16 !

11.8 Conclusion pour une nouvelle année

Si, au cours de l'année qui commence, nous devons être conduits à éprouver plus particulièrement l'aridité du désert — et, dans sa grâce fidèle, Dieu peut permettre qu'il en soit ainsi pour la bénédiction et la joie de nos âmes — puissions-nous être gardés d'agitation et d'accablement ! Qu'au contraire soit opéré en nous un travail susceptible de nous amener à dire en vérité : « Mon âme a soif de toi », ensuite : « Mon âme est rassasiée », enfin : « Mon âme s'attache à toi pour te suivre ». Nous expérimenterons la puissance de « sa droite » pour nous soutenir tout le long du chemin, quelque difficile qu'il puisse être, et nous goûterons, au travers d'une « terre aride et altérée, sans eau », la joie d'une heureuse communion avec Celui qui pouvait dire, mieux encore que David : « Mon cœur se réjouit, et mon âme s'égaie ».

Oui, Bien-aimé, c'est toi, c'est ta tendresse,
Qui me conduis pas à pas sous tes yeux ;
Pourrais-je donc gémir dans la tristesse
En m'approchant du beau séjour des cieus ?

Ah ! que mon âme, en parcourant sa voie,
S'égaie, ô Dieu, dans ta communion ;
Oui, que mon cœur, plein de force et de joie,
De ton Esprit goûte en paix l'onction.

12 Connaître, vouloir et faire — Colossiens 1:9-10

ME 1958 p. 172

12.1 Importance de connaître la volonté de Dieu

L'apôtre demandait à Dieu que les Colossiens fussent « remplis de la connaissance de sa volonté » (Col. 1:9). Sans cette connaissance, il ne peut y avoir de vie chrétienne qui réponde pleinement à la pensée de Dieu ; toute la marche, toute l'activité du croyant dans le service n'auront de valeur que si elles découlent de la connaissance de la volonté de Dieu. L'apôtre va plus loin encore dans sa prière : il désire que dans le cœur des Colossiens il n'y ait pas autre chose que cette connaissance ; propres pensées, propre volonté ne doivent y avoir aucune place. Cela implique donc un bon état moral de l'âme et c'est, en effet, indispensable si nous voulons marcher dans un chemin d'obéissance à la volonté de notre Dieu et Père.

12.2 Marcher dans la communion au Seigneur, non pas selon une liste de règles

Marcher ainsi est certainement notre désir à chacun, plus ou moins affirmé peut-être, réel cependant. Pourtant, n'est-il pas vrai que nous sommes parfois dans la perplexité ? Nous voudrions bien agir selon la volonté de Dieu, mais nous savons mal la discerner et nous aimerions qu'elle nous soit clairement indiquée. Des croyants, pieux sinon spirituels, souhaiteraient pouvoir facilement trouver

dans la Parole une ligne de conduite, nettement tracée, pour chacune des circonstances qu'ils ont à traverser. Il y a, observe-t-on, des enseignements précis et très détaillés concernant certains points — par exemple, dans la 1ère Épître à Timothée, au sujet des anciens et des veuves (ch. 3 et 5) — pourquoi, à propos de tant d'autres, les Écritures s'en tiennent-elles à des généralités ? À cela on peut répondre que si la Parole de Dieu contenait des règles d'action s'appliquant aux diverses situations dans lesquelles les croyants sont susceptibles de se trouver, des maximes simples et claires ne nécessitant aucun exercice, il suffirait alors de la consulter comme on le fait d'un ouvrage qui, dans le domaine des choses d'ici-bas, indique en regard de chaque éventualité possible ce qu'il y a lieu de faire. Or, Dieu désire que notre âme soit toujours dans un bon état moral ; vivre dans la communion du Seigneur — et cela implique la mise de côté de notre volonté propre, le jugement de soi-même — nous conduira à être « remplis de la connaissance de la volonté de Dieu ». Même dans les circonstances où nous n'avons pas un commandement précis de sa part, nous saurons ce qui Lui est agréable car nous aurons appris à Le connaître quelque peu et à discerner les pensées et les désirs de son cœur. Pour satisfaire aux désirs d'une personne, il faut qu'elle soit l'objet de nos affections ; si David n'avait eu la première place dans leurs cœurs, les « trois des trente chefs » dont il est parlé dans le second Livre de Samuel (23:13 à 17) ne seraient pas venus auprès de lui dans la caverne d'Adullam et s'ils ne s'étaient pas trouvés auprès de lui, ils n'auraient pas connu le désir du roi rejeté : « Qui me fera boire de l'eau du puits de Bethléhem, qui est près de la porte ? » Ce désir connu, ils ont été chercher cette eau, sans raisonner en aucune manière ; ils auraient pu dire, en effet : il est très dangereux d'aller jusqu'à Bethléhem, actuellement aux mains des Philistins ; ne pourrait-on éteindre la soif du roi en lui donnant l'eau d'un autre puits ? Rien de cela. « Sans murmures et sans raisonnements » (Phil. 2:14), dès que David a exprimé le désir de boire cette eau, « les trois hommes forts forcèrent le passage à travers le camp des Philistins, et puisèrent de l'eau du puits de Bethléhem, qui est près de la porte, et la prirent et l'apportèrent à David ». Cet exemple illustre l'enseignement donné par le Seigneur Lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole » (Jean 14:23).

12.3 Pourquoi le chemin est-il souvent ni clair ni connu ?

Nous comprenons ainsi la différence qu'il y a, quant à la marche et au service, entre un croyant spirituel, vivant dans la communion avec le Seigneur, habitant le sanctuaire, et un autre qui ne jouit guère de ces privilèges. Pour le premier, le chemin est clair tandis que le second est généralement dans le doute et l'incertitude : il voudrait bien faire la volonté de Dieu, mais il ne la connaît pas. Peut-être pense-t-il qu'il lui suffit de prier pour être éclairé ? C'est un conseil que l'on donne parfois à des chrétiens se trouvant, dans cette situation : vous désirez obéir à la volonté de Dieu et vous ne la connaissez pas ? Priez et Dieu vous répondra certainement. Le conseil n'est bon qu'en apparence, car il ne tient pas compte de l'état spirituel, moral peut-être, de celui auquel il est donné. S'il suffisait alors de prier pour être éclairé, elle serait perdue la leçon que Dieu veut nous voir tirer de notre ignorance de sa volonté ! Ce qu'il est important de saisir, dans des cas semblables, c'est que nous avons à apprendre à vivre plus près du Seigneur et à L'avoir Lui seul devant nous. Si nous sommes ainsi amenés, au travers de ces exercices, à avoir « l'œil simple », « notre corps tout entier sera plein de lumière » (Matt. 6:22). Lorsque nous sommes dans l'ignorance de ce que Dieu veut nous voir faire, lorsque nous n'avons pas la lumière nécessaire, il ne suffit pas de dire : Seigneur ! éclaire-moi, il faut d'abord reconnaître la véritable cause du mal : c'est parce que « mon œil n'est pas simple ». Peut-être d'ailleurs, la pensée de Dieu est-elle que nous ne faisons rien du tout ! Nous désirons souvent agir, alors qu'effectivement nous n'avons rien à faire et ce désir peut nous conduire à d'amères expériences. Il est très difficile d'attendre patiemment les directions du Seigneur, le moment choisi par Lui ; l'on préfère parfois faire n'importe quoi plutôt que cela. Dieu veuille nous donner sagesse et discernement, dépendance constante de Lui !

12.4 Volonté de Dieu connue par la Parole, mais aussi par l'Esprit

Il faut aussi nous souvenir que vont toujours de pair l'action de la Parole et celle de l'Esprit de Dieu. C'est par l'opération de l'Esprit dans nos âmes que nous pouvons jouir de notre relation avec notre Dieu et Père, de la communion avec le Seigneur dans le sanctuaire ; c'est par l'Esprit de Dieu que nous aurons ainsi la pensée de Dieu, révélée dans sa Parole, et que nous serons conduits comme des « fils de Dieu », la marche manifestant la relation (Rom. 8:14) — fils plutôt qu'enfants de Dieu, l'expression « fils » donnant l'idée de la vigueur et de l'énergie manifestées, tandis que ce qui est féminin se rapporte à ce qui est « plus faible » (cf. 1 Pierre 3:7) et qu'« enfant » indique essentiellement la relation. Nous comprenons donc pourquoi l'apôtre ajoute dans sa prière à Dieu pour les Colossiens : « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle ». Que Dieu nous accorde la grâce d'être des hommes spirituels, afin que nous soyons toujours « remplis de la connaissance de sa volonté » !

12.5 Responsabilité : Ne pas obéir ou ne pas agir sont aussi péché

Mais n'oublions pas que de cette connaissance découle une responsabilité. Si l'apôtre demande que les Colossiens soient « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle », c'est afin qu'ils puissent « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre ». Avoir la connaissance de la volonté de Dieu, se trouver dans des circonstances où nous sommes appelés à l'accomplir, et cependant ne pas le faire, est plus grave que nous ne le pensons. L'apôtre Jacques nous dit : « Pour celui donc qui sait faire le bien et qui ne le fait pas, pour lui c'est pécher » (4:17). Nous pourrions croire que pécher c'est désobéir à la volonté de Dieu, dans le seul sens d'agir d'une manière qui n'est pas conforme à ce qu'elle nous demande ; mais savoir et ne pas faire, c'est également ne pas obéir, par conséquent pécher. Selon l'enseignement de l'apôtre Jacques, le fait de ne pas agir lorsque pourtant nous avons la lumière nécessaire pour cela, c'est pécher.

12.6 Le vouloir et le faire

Connaître la volonté de Dieu est la première chose, et c'est essentiel ; il faut ensuite vouloir l'accomplir et enfin, la faire. Dieu seul peut produire en nous « et le vouloir et le faire » (Phil. 2:13). Dieu « qui a commencé en nous une bonne œuvre » et qui « l'achèvera jusqu'au jour de Jésus Christ » (Phil. 1:6), « opère en nous » pour y produire le désir d'accomplir sa volonté, « le vouloir » et c'est encore Lui qui nous rend capables de « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre », « le faire ». Tout est de Lui, « et le vouloir et le faire » !

L'homme dans son état naturel pense être capable de « faire », et même de faire de grandes choses. À l'exemple du docteur de la loi, il pose volontiers la question : « Que faut-il que j'aie fait pour hériter de la vie éternelle ? » ; et certes, s'il était capable d'accomplir la loi, il obtiendrait la vie : « Fais cela, et tu vivras » (Luc 10:25, 28) ; mais il en est absolument incapable. De même, les foules disaient à Jésus : « Que ferons-nous pour faire les œuvres de Dieu ? » et « Jésus répondit, et leur dit : C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé » (Jean 6:28, 29). — Une âme vivifiée, qui se place sur un terrain légal pour accomplir la volonté de Dieu, est tout aussi incapable de « faire », bien qu'il y ait chez elle « le vouloir » ; le chapitre 7 de l'Épître aux Romains retrace les expériences par lesquelles elle passe : « Ce n'est pas ce que je veux, que je fais, mais ce que je hais, je le pratique... Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien ; car le vouloir est avec moi, mais, accomplir le bien, cela je ne le trouve pas. Car le bien que je veux, je ne le pratique pas ; mais le mal que je ne veux pas, je le fais » (v. 15, 18, 19). Dans un cas comme dans l'autre, nous avons la démonstration du fait que la vieille nature est incapable d'accomplir la volonté divine : « La pensée de la chair est

inimitié contre Dieu, car elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, car aussi elle ne le peut pas. Et ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:7, 8). C'est Dieu seul qui peut « opérer en nous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir », mettant en activité, par la puissance de son Esprit, la nouvelle nature dans le croyant.

12.7 **Parfait Modèle en Christ**

Quel Modèle parfait nous avons en Christ ! Lui seul a marché d'une telle manière qu'il pouvait dire en vérité ce que le psalmiste exprimait jadis par l'Esprit prophétique : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au dedans de mes entrailles », et encore : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi » (Ps. 40:8 ; 16:8). Ayant ainsi, comme homme, la connaissance de la volonté de Celui qu'il est venu révéler et servir, Il l'accomplit entièrement, et quelles délices Il trouve dans ce sentier de dépendance et d'obéissance ! Obéir, « faire », n'est pas pour Lui chose pénible. Citons quelques-unes des paroles qu'il a prononcées aux jours de son humanité, paroles rapportées dans l'Évangile qui retrace le chemin parcouru dans ce monde par le Fils de Dieu : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » — « Je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » — « Moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » — « Mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 4:34 ; 6:38 ; 8:29 ; 14:31). « Marcher d'une manière digne du Seigneur », c'est marcher dans le sentier qu'Il a Lui-même tracé, reflétant ses caractères. Contemplons-L'y afin de pouvoir l'imiter quelque peu !

12.8 **Modèles dans des exemples de croyants**

Pour notre encouragement, la Parole nous présente, à côté du parfait Modèle, « modèle inimitable » et que pourtant nous sommes exhortés à imiter, des exemples de croyants qui, ayant la connaissance de sa volonté, ont fait ce que Dieu leur demandait, ou encore, ce qui était selon sa pensée, dans des circonstances où ils n'avaient pourtant aucun commandement précis. De la femme qui, entrée dans la maison de Simon le lépreux, répandit sur la tête de Jésus le « parfum de grand prix » qu'elle avait apporté, Celui qu'elle avait ainsi honoré a dit : « Elle a fait une bonne œuvre envers moi », et encore : « Ce qui était en son pouvoir, elle l'a fait » (Matt. 26:10, 13 ; Marc 14:6, 8, 9). Nul ne lui avait rien commandé, il n'y avait même pas eu un désir exprimé, comme celui de David, auquel répondirent les trois hommes dont il est question en 2 Samuel 23:13 à 17. — L'apôtre Paul écrivait aux Philippiens : « Ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, — faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4:9). Il les avait enseignés et ils avaient entendu, reçu, appris, mais encore ils avaient « vu en lui », mises en pratique, les vérités prêchées ; de sorte qu'avec toute l'autorité morale qui découlait de sa propre marche — plutôt qu'avec son autorité apostolique (rappelons que cette Épître est écrite par Paul « esclave de Jésus Christ », il n'y revendique pas son titre d'apôtre) — il pouvait leur dire : « Faites ces choses ». Il avait été à l'école de Dieu ; il avait « appris » et il « savait », sans que pourtant il cessât jamais d'être « enseigné », aussi pouvait-il « faire », agir : « Je puis toutes choses en celui qui me fortifie » (Phil. 4:11 à 13). Comme le Seigneur Lui-même, l'apôtre n'avait, en tout ce qu'il faisait, qu'un seul désir : la gloire de Dieu ; imitateur de Christ, il peut donc nous exhorter à être ses imitateurs (1 Cor. 4:16 ; 11:1 — Phil. 3:17), à « faire tout pour la gloire de Dieu » (1 Cor. 10:31). « Et quelque chose que vous fassiez, en parole ou en œuvre, faites tout au nom du Seigneur Jésus, rendant grâces par lui à Dieu le Père » (Col. 3:17).

12.9 **Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites**

Après avoir « donné un exemple » à ses disciples, afin que, leur dit-Il, « comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez », le Seigneur ajoute : « Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux si vous les faites » (Jean 13:15, 17). Pour « faire », il faut d'abord savoir, c'est essentiel, mais le bonheur ce n'est pas de savoir, c'est de « faire ».

13 **1 Samuel 1 à 3. Éli et Anne. Fidélité et infidélité**

Titre original : Quelques réflexions à propos des trois premiers chapitres du 1er livre de Samuel. ME 1958 p. 197

Les trois premiers chapitres du 1er Livre de Samuel nous donnent l'histoire de deux maisons, celle d'Éli et celle d'Anne. Sans doute est-il fait mention d'Elkana, mari d'Anne, mais c'est d'elle à peu près uniquement qu'il est question lorsque l'Esprit de Dieu nous parle de Samuel ; aussi disons-nous maison d'Anne plutôt que d'Elkana.

13.1 **Contraste entre Éli et Anne**

Le contraste est manifeste : d'un côté, Éli, homme âgé et expérimenté, tout à la fois sacrificateur et juge en Israël, ayant donc autorité et responsabilité non seulement comme chef de sa propre maison mais aussi comme chef de la sacrificature ; d'autre part, Anne, « un vase plus faible » selon l'expression de 1 Pierre 3:7, mais ayant le sentiment de sa responsabilité de mère au sujet du fils qu'elle avait demandé à Dieu et prête à faire face à celles de son mari, défaillant peut-être, en tout cas laissé dans l'ombre (sauf 2:11 et 20) après qu'il a prononcé les paroles rapportées au verset 23 du premier chapitre. Chez Éli, la force, les capacités spirituelles, ressources données par Dieu et pour lesquelles il était responsable ; chez Anne, la faiblesse inhérente à sa condition, sans que, semble-t-il, elle reçoive de son mari tout le secours qu'il eût dû lui apporter. Et cependant, où trouvons-nous la fidélité et la spiritualité ? Chez Anne, pas chez Éli. Tant il est vrai que la fidélité peut être manifestée là où il n'y a que peu de force — n'est-ce pas l'essentiel des caractères philadelpiens ? (cf. Apoc. 3:8) — alors qu'elle fait parfois défaut là où précisément on serait en droit de la voir, eu égard aux ressources particulières données par Dieu.

Ces deux histoires, celles de la fidélité et de l'infidélité, sont entremêlées, aussi bien dans ces chapitres que dans la vie des croyants de tous les temps. Ne voyons-nous pas, parmi tant d'infidélités, d'autant plus humiliantes que Dieu a donné toutes les ressources nécessaires pour marcher d'une manière digne de Lui, quelques traits qui sont autant d'encouragements pour la foi parce qu'ils mettent en lumière la fidélité de croyants qui, malgré leur faiblesse, sentie et confessée, demeurent fermes dans un chemin d'obéissance ? C'est ainsi que, dans le chapitre 2 surtout, après tel paragraphe dépeignant la mauvaise conduite d'Hophni et Phinéas et faisant ressortir la responsabilité d'Éli à cet égard (par exemple : 2:12 à 17, 22 à 25, 27 à 36), nous avons tout aussitôt quelques versets — un seul parfois — qui mettent en relief le développement spirituel de Samuel (2:18 à 21, 26 ; 3:1). Combien ces courts versets tranchent sur l'ensemble ! De la même manière, la fidélité de ceux qui désirent obéir à la Parole et y conforment leurs voies, quoi qu'il puisse leur en coûter, est comme un rayon de lumière au sein de la nuit.

13.2 **Éli et sa maison. Ses fils se sont avilis et il ne les a pas retenus**

Considérons en premier lieu ce qui concerne Éli et sa maison. La conduite Hophni et Phinéas est loin de correspondre à la position occupée par leur père et même à leur propre position, car ils étaient sacrificateurs de l'Éternel. Au mépris des droits de Dieu, comme aussi des privilèges des adorateurs, ils manifestaient l'égoïsme de leur cœur, s'emparant des sacrifices apportés à Silo et en disposant pour eux-mêmes : « Et le péché de ces jeunes hommes fut très-grand devant l'Éternel ; car les hommes méprisaient l'offrande de l'Éternel » (1 Sam. 2:17). S'ajoutait à cela un autre péché, signalé un peu plus loin (v. 22). Par conséquent, aussi bien du point de vue

moral que dans l'exercice de la sacrificature, la conduite des fils d'Éli jetait du déshonneur sur le nom de l'Éternel. Certes, Éli en avait conscience et il ne manqua pas de reprendre ses fils au sujet de leurs méchantes actions », attirant leur attention sur leur responsabilité devant Dieu vis-à-vis du peuple : « Vous entraînez à la transgression le peuple de l'Éternel » et soulignant le caractère d'extrême gravité de leur péché : « Si un homme pêche contre l'Éternel, qui priera pour lui ? » (2:22 à 25). Mais là s'arrête l'intervention d'Éli, de ce père à l'égard de ses fils. En fait, il les a repris mais n'a pas agi comme il était responsable de le faire ; ce sera le motif du jugement qui devra être exécuté contre sa maison : « Je vais juger sa maison pour toujours, à cause de l'iniquité qu'il connaît, parce que ses fils se sont avilis et qu'il ne les a pas retenus » (3:13). Pourquoi ce manque d'énergie pour agir ? Sans doute était-il déjà « fort âgé » quand « il apprit tout ce que ses fils faisaient à l'égard de tout Israël » (2:22) et cela peut expliquer, dans une certaine mesure, la faiblesse d'un père ; mais la véritable cause de sa défaillance dans l'exercice de l'autorité qui lui était confiée est dévoilée par l'homme de Dieu venu lui dire les paroles de l'Éternel : « Tu honores tes fils plus que moi » (2:29) et cela le rendait solidaire de leur péché, bien qu'il les en eût repris.

Le jugement annoncé sera exécuté : dans la bataille dont il est question au chapitre 4, « l'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas moururent ». Lorsqu'il apprit cette nouvelle « Éli tomba à la renverse de dessus son siège, à côté de la porte, et se brisa la nuque et mourut » (4. 11, 17, 18).

13.3 Responsabilité des parents chrétiens

Combien tout cela est sérieux et même solennel ! N'est-ce pas de nature à exercer profondément des parents chrétiens, responsables devant Dieu au sujet de leurs enfants ? Plus particulièrement sans doute le père, puisqu'il a, de la part de Dieu, une autorité à exercer comme chef de famille. Cette autorité est-elle toujours maintenue, en amour mais avec fermeté, dans les foyers chrétiens ? Il reste solidaire du mal commis par ses enfants, le père qui se contente de répréhensions du genre de celles adressées par Éli à ses fils ; en fait, s'il n'agit pas, s'il n'exerce pas l'autorité que Dieu lui a confiée, il manque à sa responsabilité, « honorant ses fils plus que Dieu » et ne les « retenant » pas sur un chemin de désobéissance. La cause première de cette défaillance est celle-ci : l'honneur dû à Dieu, qui doit être témoigné dans l'exercice de l'autorité que Lui-même a donnée, a cédé le pas dans le cœur du père aux sentiments qu'il éprouve pour ses enfants. L'amour paternel est sans doute un sentiment selon Dieu, mais qui n'est pas incompatible avec l'honneur dû à Dieu ; bien au contraire, cet amour ne pourra s'exercer en vérité que dans la mesure où Dieu sera honoré. Il n'aime pas vraiment ses fils, quoi qu'il en pense, le père qui « les honore plus que Dieu ». L'amour qui conduit à la faiblesse et à l'oubli des droits de Dieu n'a que les apparences de l'amour, ce n'est au fond qu'un sentiment charnel. Se laisser guider par un tel sentiment, c'est s'engager dans un chemin d'infidélité envers Dieu et c'est aller peut-être au devant de la ruine spirituelle pour soi-même et pour ses enfants ; davantage encore, à moins que n'intervienne la grâce de Dieu, c'est son gouvernement que l'on rencontrera dans cette voie, comme Éli et ses fils l'y ont eux-mêmes rencontré.

13.4 Perte du discernement spirituel

C'est un principe général : lorsque Dieu nous place dans une position et dans une sphère où Il nous donne la responsabilité d'agir, avec l'autorité nécessaire pour cela — la position d'un chef de famille dans son foyer en est l'exemple le plus typique, mais ce n'est qu'un exemple — si nous manquons à notre responsabilité, n'exerçant, pas l'autorité que Dieu nous a confiée, notre discernement spirituel ira s'affaiblissant, jusqu'à faire complètement défaut peut-être. D'autre part, la faiblesse spirituelle s'accompagnera d'un manque de courage moral nous empêchant d'accomplir ce qui devrait être fait, dans tous les cas où nous aurions encore pu le discerner, si imparfaitement que ce soit. — La cause de bien des affaiblissements spirituels, individuels ou collectifs, n'est-elle pas là ?

13.5 Applications à la responsabilité dans la vie de l'assemblée

Éli était chef de sa maison mais aussi chef de la sacrificature. Malgré sa piété, il est devenu un sacrificateur infidèle (cf. 2:35), cela pour les mêmes motifs que ceux déjà mis en lumière à propos de sa maison. Aujourd'hui, c'est l'assemblée réunie, frères et sœurs, qui est appelée à exercer la sacrificature devant Dieu, selon 1 Pierre 2:5. L'assemblée a des responsabilités quant au maintien de l'ordre et de la sainteté qui doivent caractériser la maison de Dieu ; une autorité lui a été confiée (Matt. 18:18), essentiellement liée à la présence du Seigneur au milieu des « deux ou trois assemblés en son nom » (18:20) et qui ne peut être exercée en dehors de la dépendance de Celui qui est chef de la sacrificature, Chef de l'Assemblée ; cette dépendance a son expression dans la prière (18:19). Qu'une assemblée se borne à des représentations verbales — à plus forte raison si elle ne les fait pas — sans exercer ensuite les actions qui peuvent s'avérer nécessaires si, tel les fils d'Éli, le coupable n'écoute pas, elle reste solidaire du péché commis (cf. 1 Sam. 2:29 : « Pourquoi foulez-vous aux pieds mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure ? Et tu honores tes fils plus que moi, pour vous engraisser des prémices de toutes les offrandes d'Israël, mon peuple »). « Tu honores tes fils plus que moi » est une parole qui peut avoir là aussi son application. N'est-ce pas parfois pour des raisons sentimentales qu'une assemblée se refuse à agir, ou bien manque d'énergie pour le faire ? L'on craint de mécontenter tel ou tel, en raison de liens de parenté ou de certaines relations fraternelles, et l'on passe ainsi sur ce qui pourtant devrait être jugé. Qu'une assemblée se trouve défaillante à propos d'un mal manifesté dans son sein, d'une part elle en demeure solidaire, d'autre part, elle sera marquée de ce fait par un affaiblissement de son niveau spirituel ; enfin, Dieu pourra exercer à son égard un jugement gouvernemental qui ira peut-être jusqu'à « ôter la lampe de son lieu ». Ne l'a-t-Il pas fait, à son moment, pour Corinthe, Éphèse ou Pergame ? Pour d'autres encore ?

13.6 La fidélité des fils de Lévi qui portaient l'arche

« Colonne et soutien de la vérité » (1 Tim. 3.15), l'Assemblée est dans ce monde pour y faire connaître Dieu, pour y présenter Christ, sa Personne, son oeuvre. Les « deux ou trois réunis au nom du Seigneur » sont, dans une localité, l'expression de l'Assemblée comme témoignage, ils sont responsables de maintenir le témoignage qui leur a été confié, de « porter l'arche ». Pour « porter l'arche », aux jours de l'économie mosaïque, il fallait des fils de Lévi. Si ce service leur avait été confié c'est, en premier lieu, parce qu'après l'affaire du veau d'or, alors que le désordre et la confusion régnaient dans le camp d'Israël, ils avaient répondu à l'appel de Moïse : « À moi, quiconque est pour l'Éternel ! » Moïse, qui était lui-même un homme de la maison de Lévi, dut éprouver une joie profonde lorsqu'il vit que « tous les fils de Lévi se rassemblèrent vers lui ». Mais quels étaient les véritables motifs qui les faisaient agir ? Étaient-ils venus parce que, fils de Lévi, ils répondaient à l'appel d'un des leurs ? Se déclarer « pour l'Éternel se rassembler avec ceux qui le font aussi, ne suffit pas, ce pourrait n'être qu'une simple profession extérieure ; il faut que l'état des cœurs soit manifesté. Moïse met donc à l'épreuve les fils de Lévi : « Et il leur dit : Ainsi dit l'Éternel, le Dieu d'Israël : Que chacun mette son épée sur sa cuisse ; passez et revenez d'une porte à l'autre dans le camp, et que chacun de vous tue son frère, et chacun son compagnon, et chacun son intime ami ». Comment obéir à semblable injonction ? Le cœur naturel s'y refuse. En fait, il s'agit de montrer, par des actes et non pas seulement en paroles, qu'aucune considération sentimentale ne peut arrêter, dans le chemin de l'obéissance à la Parole et de la fidélité au Seigneur, en vue de sauvegarder son témoignage, celui qui se déclare « pour l'Éternel ». Il n'est pas un vrai « fils de Lévi » celui qui donne le pas aux liens qui l'unissent à un frère, à un compagnon, à un intime ami. Hélas ! combien de fois de

semblables considérations ont-elles pour nous plus de poids que les droits du Seigneur, les exigences de sa sainteté et ce qui convient à sa gloire ! Les fils de Lévi, sans hésitations et sans raisonnements, « firent selon la parole de Moïse », ils montrèrent, et à quel prix, qu'ils « honoraient l'Éternel » plus que frères, compagnons ou amis intimes. Aujourd'hui comme alors, le maintien d'un témoignage fidèle est à ce prix : honorer le Seigneur par-dessus tout et avant tout ; c'est toujours le chemin de la bénédiction : « Consacrez-vous aujourd'hui à l'Éternel, chacun dans son fils et dans son frère, afin de faire venir aujourd'hui sur vous une bénédiction » (Ex. 32:21-29). — Pour exhorter le peuple à l'obéissance Deutéronome 10 met en contraste la désobéissance d'Aaron, entraînant l'exercice du jugement gouvernemental de Dieu, et l'obéissance des fils de Lévi, avec tous les privilèges qui en résultèrent pour eux : « En ce temps-là, l'Éternel sépara la tribu de Lévi pour porter l'arche de l'alliance de l'Éternel, pour se tenir devant l'Éternel, pour faire son service, et pour bénir en son nom, jusqu'à ce jour. C'est pourquoi Lévi n'a point de part ni d'héritage avec ses frères ; l'Éternel est son héritage, comme l'Éternel, ton Dieu, le lui a dit » (Dent. 10:8, 9). Parce qu'ils répondirent à l'appel et exécutèrent l'ordre de Moïse, les fils de Lévi furent « séparés » pour porter l'arche du témoignage tout au long des étapes du désert. Eux seuls avaient ce privilège et cette responsabilité (Nomb. 1:47-54 ; 3 et 4 ; 7:4-9 ; 1 Chron. 15:2, 14, 15, 26), en même temps que le service élevé dont parle Deutéronome 33:8 à 11 : présentation de la Parole, intercession et adoration. Que Dieu nous accorde d'être de vrais fils de Lévi !

13.7 Relations de famille et droits du Seigneur

Faire passer avant les droits de Dieu les sentiments éprouvés pour certains de nos parents selon la chair ou de nos frères en la foi, c'est méconnaître ce que le Seigneur disait à ses disciples et qui reste toujours vrai : « Celui qui aime père ou mère plus que moi n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi... » (Matt. 10:37). C'est ainsi que parfois, des relations de famille ou des relations fraternelles empêchent de voir clairement jusqu'à la question posée, à plus forte raison la solution qui conviendrait ; quand il en est ainsi, on couvre le mal, même si comme Éli on le désapprouve des lèvres, au lieu d'exercer les disciplines nécessaires afin qu'il soit jugé. Combien peu nous savons joindre « à l'affection fraternelle, l'amour » (2 Pierre 1:7) ! Nous manquons souvent à cet égard et ces manquements sont, en bien des cas, à l'origine d'un affaiblissement spirituel dans nos maisons ou dans les assemblées. Et de cet affaiblissement spirituel découlent tant de maux sur lesquels nous gémissons !

13.8 Dieu maintient un témoignage en tout temps. La fidélité de Anne

Dieu soit béni, nous ne trouvons pas, en quelque temps que ce soit, une présentation du témoignage qui ne serait caractérisée que par l'infidélité. Au sein même d'un ensemble qui a complètement failli à sa responsabilité, Dieu suscite un résidu, des témoins qui Le glorifieront par leur fidélité. Il y a toujours, sur le fond sombre du tableau, quelques traits de lumière et plus le fond est sombre, plus lumineux ils paraissent ; il y a toujours de la fidélité manifestée au travers même de beaucoup d'infidélité, il y a toujours des Anne à côté des Éli, des Hophni et des Phinéas.

En butte à l'hostilité de Peninna, à l'incompréhension d'Éli, Anne n'est en rien découragée, si même elle « pleure abondamment ». Dieu est sa seule ressource ; c'est à Lui qu'elle s'adresse, mais si elle Lui demande « un enfant mâle », ce n'est pas pour l'égoïste satisfaction de son cœur de mère jusque là privée d'enfant, c'est en vue du service et pour la gloire de l'Éternel : « Je le donnerai à l'Éternel pour tous les jours de sa vie » (1 Sam. 1:11). Chez elle, les sentiments, quelque légitimes qu'ils soient, qu'une mère peut éprouver pour un enfant, et surtout pour un enfant ardemment désiré, ne passent pas avant ce qui est dû à Dieu ; cela, parce que c'était l'amour vrai d'une mère pour son fils. Quel contraste entre la conduite d'Anne et celle d'Éli ! Certes, l'Éternel n'aurait pas dit à Anne : « Tu honores ton fils plus que moi ».

Anne accomplit ce qu'elle a promis et le fait avec joie, chantant un cantique : « Mon cœur s'égaie en l'Éternel... » (1 Sam. 2:1). Ce fils, reçu de Dieu, elle l'offre à Dieu, non pas avec regrets, sous l'effet d'une contrainte plus ou moins acceptée, mais heureuse de pouvoir faire quelque chose pour Lui. Le développement spirituel de Samuel, le qualifiant pour l'exercice d'un ministère prophétique, est la riche récompense accordée à cette mère pieuse et fidèle : Samuel se prosterna devant l'Éternel, puis il sert l'Éternel en la présence d'Éli, il sert devant l'Éternel, ceint d'un éphod de lin ; si Anne est bénie — Élkana l'est aussi avec elle — trois autres fils et deux filles lui étant donnés, la bénédiction la plus précieuse qui lui est accordée est sans doute celle-ci : « Le jeune garçon Samuel grandissait auprès de l'Éternel » et il « allait grandissant, agréable à l'Éternel et aux hommes », tel un autre jeune enfant qui, plus tard, devait avancer « en sagesse et en stature, et en faveur auprès de Dieu et des hommes » (Luc 2:52) ; Samuel « servait l'Éternel devant Éli », il « grandissait, et l'Éternel était avec lui, et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles » ; enfin, il atteint un degré de développement spirituel qui permet à l'Éternel de l'établir comme son prophète ! (1 Sam. 1:28 ; 2:11, 18, 21, 26 ; 3:1 et 19 à 21). Ayant « bien servi », il a acquis « un bon degré » (cf. 1 Tim. 3:13).

Bien qu'il fût auprès d'Éli, le sacrificateur, sa mère s'occupait de lui : elle « lui faisait une petite robe et la lui apportait d'année en année » (1 Sam. 2:19). Peut-être ce détail a-t-il une portée spirituelle : nous pourvoyons aux besoins de nos enfants, au fur et à mesure de leur développement physique, savons-nous nous occuper d'eux, surveillant leur développement spirituel, leur étant en aide pour cela ? Éli n'avait pas « retenu » ses fils dans leur chemin de désobéissance et d'iniquité, tandis qu'Anne aidait Samuel, pourvoyant à ce que nécessitait son développement.

13.9 La faiblesse n'empêche pas la fidélité

La faiblesse qui nous caractérise n'est pas, comme nous le voudrions, une excuse à nos défaillances. C'est Anne qui nous est présentée en relation avec Samuel, plutôt qu'Elkana, pour nous montrer, entre autres choses, que notre faiblesse n'est pas un obstacle à l'accomplissement de ce que Dieu nous demande. S'il y a dans notre vie chrétienne, de la piété, le désir d'être fidèle et, de maintenir les droits de Dieu, les faisant passer avant toute autre considération, et en particulier avant, les sentiments les plus légitimes que nos Cœurs peuvent éprouver, nous connaissons un réel enrichissement spirituel pour nous-mêmes et, si tel est le cas, pour ceux que Dieu nous a confiés et au sujet desquels Il nous a donné responsabilité et autorité.

Que l'histoire d'Éli et de ses fils soit pour nous un avertissement, sérieux ! Que celle d'Anne nous encourage et nous fasse éprouver le réel désir d'imiter les caractères manifestés par cette femme pieuse et fidèle !

14 Notre Responsabilité

ME 1950 p. 228

Il y a, dans la plupart des sujets que nous présentent les Écritures, deux aspects différents qu'il est nécessaire de distinguer nettement, si nous voulons éviter de nous laisser égarer par les ruses de l'adversaire. Le premier, c'est le côté de Dieu, le second, celui de notre propre responsabilité.

14.1 Danger d'oublier notre responsabilité, au profit de nos bénédictions

Nous nous arrêtons volontiers sur le côté de Dieu. Traversant un monde hostile, nous aimons nous rappeler que nous sommes entre les mains de Celui qui est puissant et qui nous aime jusqu'à la fin ; peut-être avons-nous le sentiment que notre marche laisse parfois

à désirer, mais nous nous répétons aussitôt que notre Dieu est un Dieu de grâce, qui nous a supportés jusqu'ici et nous supportera jusqu'au terme du voyage. Tout cela tranquillise très vite notre conscience et nous allons ainsi avec quelque insouciance, nous préoccupant souvent bien peu de ce qui a trait à notre responsabilité. Nous voudrions jouir des privilèges chrétiens en laissant dans l'ombre ce qui concerne notre responsabilité quant à la marche, oubliant que nous ne pourrions vraiment jouir de nos privilèges que dans la mesure où nous ferons face à notre responsabilité. Nous aimons parler, ou entendre parler, de ce que Dieu a fait pour nous, de nos bénédictions, du retour du Seigneur et de la félicité céleste, cela réjouit nos cœurs. Mais nous nous lassons vite d'entendre les exhortations et les enseignements de la Parole relatifs à notre responsabilité. Lorsqu'elle nous est présentée, l'ennemi vient nous souffler à l'oreille : Dieu est bon, plein de grâce et miséricordieux, il faut compter sur Lui ! N'accomplirait-Il pas ses promesses ? — Comme notre adversaire est rusé, comme il sait bien se déguiser en ange de lumière et ses ministres en ministres de justice (2 Cor. 11:14 et 15). C'est lui qui exalterait les caractères de Dieu et nous engagerait à nous confier en Lui ! — N'agissait-il pas de la même manière, lors de la tentation du Seigneur Jésus au désert ? Pour essayer de faire broncher l'homme parfait, il Lui présente le côté de Dieu : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera des ordres à ses anges à ton sujet, et ils te porteront sur leurs mains, de peur que tu ne heurtes ton pied contre une pierre » (Matt. 4:6). C'était dire : obéis-moi, tu peux compter sur Dieu qui te gardera certainement, car Il l'a promis. L'ennemi ne vient-il pas souvent nous tenter, essayant de nous engager sur un chemin de désobéissance à la volonté de Dieu, nous disant : tu es un enfant de Dieu ; Dieu te garde, par conséquent ; tu n'as à te préoccuper de rien, ce serait douter de sa puissance ? Ne nous arrive-t-il pas, hélas ! d'écouter la voix de l'adversaire, de nous laisser séduire, allant même peut-être jusqu'à croire que nous vivons par la foi parce que nous pensons que la puissance de Dieu nous gardera dans un chemin d'indépendance ? — Satan a présenté au Seigneur le côté de Dieu, la puissance de Celui qui a fait des promesses à Christ, second homme (Ps. 91), mais l'homme parfait ne peut pas perdre de vue le côté de la responsabilité et Il répond : « Il est encore écrit : Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » (Matt. 4:7). Quel enseignement et quel exemple pour nous !

Ces deux aspects différents, côté de Dieu et côté de notre responsabilité, nous sont très fréquemment présentés dans la Parole. Évitions de n'en considérer qu'un des deux ou de les mêler l'un à l'autre, si nous voulons marcher fidèlement. Ce serait les confondre que de dire à un croyant en mauvais état, engagé dans un chemin où il manque gravement à sa responsabilité : Dieu a promis : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (Héb. 13:5) ; par conséquent, allez sans crainte ; si vous rencontrez des obstacles, si le chemin est fermé avec une clôture ou avec des épines (cf. Osée 2:6), qu'importe, Dieu est puissant ! — Ce croyant serait ainsi conduit à persévérer dans un chemin qu'il devrait, au contraire, abandonner au plus tôt !

Soit pour ce qui concerne le salut, soit pour ce qui concerne la marche, la Parole nous présente les deux côtés nettement distincts (Éph. 2:8 ; 1 Pierre 1:5).

14.2 Responsabilité quant au salut

Pour le salut, l'apôtre écrit : « Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi » (Éph. 2:8). Sauvés par la grâce, c'est le côté de Dieu. Mais chacun est responsable de croire ce que Dieu dit dans sa Parole, ce qu'Il a fait par l'œuvre de Christ ; tout cela est présenté à la foi. De sorte que tout homme est responsable devant Dieu et celui qui refuse de croire ne peut être sauvé. On voudrait souvent laisser de côté la responsabilité de l'homme et l'on affirme que Dieu étant un Dieu de grâce, tous les hommes seront sauvés... L'ennemi développe les raisonnements les plus subtils ; il dira par exemple : Dieu « veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tim. 2:4) et Il est souverain : « Tout ce qu'Il lui a plu de faire, l'Éternel l'a fait... » (Ps. 135:6) ; par conséquent, nul ne sera perdu ! — c'est ainsi que Satan endort les consciences ; avec ruse, il se sert de la Parole, présentant le côté de Dieu et laissant entièrement dans l'ombre celui de la responsabilité.

14.3 Responsabilité quant à la marche — 1 Pierre 1:5

De même pour ce qui concerne la marche. « Vous qui êtes gardés par la puissance de Dieu, par la foi » (1 Pierre 1:5). Pour le salut, le côté de Dieu c'est la grâce ; pour la marche, c'est la puissance. Dans un cas comme dans l'autre, le côté de notre responsabilité c'est la foi. — Dieu est puissant pour nous garder sans que nous bronchions, au milieu d'un monde où les dangers sont si nombreux. S'arrêter à sa seule puissance, quelque grande qu'elle soit, et penser que nous pouvons marcher sans trop nous préoccuper de notre responsabilité, serait une grave erreur et nous conduirait à de tristes expériences.

14.3.1 Pierre marchant sur les eaux

Bien des expressions, employées par les apôtres dans les épîtres, s'éclairent si nous considérons les circonstances par lesquelles ils sont passés. Pour comprendre le sens de 1 Pierre 1:5, il faut lire Matt. 14:22 à 33. Pierre a demandé au Seigneur : « Seigneur, si c'est toi, commande-moi d'aller à toi sur les eaux » et le Seigneur lui a dit : « Viens ». Cette parole a suffi ; avec foi, Pierre a quitté la nacelle et est allé « à Jésus », marchant « sur les eaux ». Nul ne peut marcher sur les eaux : il n'est pas un seul croyant qui ait en lui-même la force nécessaire pour marcher fidèlement dans ce monde, il faut une puissance qui n'est pas en nous, que le Seigneur seul peut donner et qu'Il donne en réponse à la foi. Pierre, dans cette première partie de la scène, est « gardé par la puissance de Dieu, par la foi », de sorte qu'il avance sans enfoncer. Tant qu'il fixe ses regards sur Jésus, seul objet de la foi, il peut marcher sur les eaux, dominant en quelque sorte les circonstances, glorifiant le Seigneur par sa foi. C'est ainsi que le croyant peut faire face à sa responsabilité !

14.3.2 Pierre enfonçant dans l'eau

Mais l'ennemi est à l'œuvre pour empêcher que de tels résultats soient produits ! — Il dirige les regards de Pierre vers un autre objet que Christ ; il lui fait voir « que le vent était fort... » Aussitôt, Pierre a peur et il commence à enfoncer ! Est-ce que la puissance du Seigneur avait changé ? Elle ne peut pas changer, elle est toujours la même ! Pourquoi donc Pierre marche-t-il sur les eaux dans la première partie de cette scène, tandis qu'il commence à enfoncer ensuite ? Parce que dans le premier cas, il avait foi en la parole du Seigneur, il croyait que le Seigneur était plus puissant que tous les éléments déchaînés, il avançait les yeux fixés sur Lui. Tandis que dans le second, sa foi chancelle et Christ n'est plus l'objet vers lequel sont attirés ses regards.

14.3.3 Regarder à Christ

Ce n'est pas toujours en nous présentant l'agitation du monde, en remplissant nos cœurs de crainte et d'angoisse que l'ennemi détourne nos regards de Christ. Il se sert parfois des séductions du monde — il sait toujours opérer de façon à nous attirer le mieux possible, employant les moyens adaptés à l'état de chacun de nous, afin de nous conduire à enfoncer. Le premier stade du travail de l'adversaire est celui-ci : détacher nos cœurs de Christ en fixant nos yeux sur un autre objet ; quand il y a réussi, nous sommes une proie à sa merci : la puissance de Dieu ne s'exerce plus pour nous garder comme elle ne s'exerçait plus pour maintenir Pierre sur les eaux. Sans doute, il y a le cri de détresse du disciple et le secours du Seigneur qui étend la main pour le relever, alors qu'il commençait à enfoncer — image du service sacerdotal qui est le sien — mais il reste la douleur d'avoir enfoncé dans les eaux ! — Le

Seigneur sait nous relever dans nos chutes ; cela n'excuse cependant aucune de nos chutes et ne doit jamais conduire un racheté à dire : si je tombe, qu'importe ! le Seigneur me relèvera.

14.4 Impuissance du croyant, puissance de Dieu — Dépendance

Nous avons vu qu'il n'est pas un seul croyant qui ait, en lui-même, la force nécessaire pour faire face à sa responsabilité. Par conséquent, le sentiment de notre responsabilité ne doit pas nous amener à penser que nous pouvons faire quelque chose par nous-mêmes ; nous serions alors occupés de nous-mêmes et cet état serait susceptible de produire dans une âme le désespoir et les angoisses de Romains 7. Le sentiment de notre responsabilité ne doit pas davantage nous conduire à rechercher l'accomplissement d'œuvres méritoires. Bien au contraire, il doit nous amener à réaliser notre complète impuissance et à nous rejeter sur la grâce et la puissance de Dieu. C'est alors que nous pourrions « marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu... » (Col. 1:10).

14.5 Christ, chef et consommateur de la foi

La ressource est là seulement, pour nous comme pour Pierre autrefois : fixer les yeux sur Jésus, nous attacher à Lui ! À cet égard, comme en toutes choses, Celui qui a été l'homme parfait sur la terre reste pour nous le vrai Modèle. Par l'Esprit prophétique, Il a pu dire : « Garde-moi, ô Dieu ! », faisant ainsi appel à la puissance divine pour le garder ici-bas comme homme. Lui ne peut pas méconnaître le côté de la responsabilité ; aussi, Il ajoute : « car je me confie en toi ». Sa confiance est entière ; sa foi s'attache à un objet sans cesse placé devant Lui : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ». Il fait alors l'expérience de la puissance infinie de Celui qui le soutiendra et le gardera jusqu'au bout : « parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé » (Ps. 16:1 et 8). Dans ce chemin, Il a été à la tête — « le chef », et Il a été jusqu'au bout — « le consommateur de la foi » (Héb. 12:2). Fixons les yeux sur Lui dans le lieu où Il est maintenant, en considérant ce qu'Il a été ici-bas.

Notre responsabilité est si grande que nous ne pourrions y faire face sans les immenses ressources divines. Que notre foi soit donc sans cesse en activité, cette foi qui nous attache à Christ, nous fait vivre de Lui, dirige nos regards vers Lui. Si elle manquait, nous ne pourrions pas compter sur la puissance divine pour nous préserver de chutes et nous aurions à connaître la puissance de l'adversaire. Dieu veuille nous épargner d'avoir à faire des expériences et d'apprendre des leçons dans des conditions qui nous laisseraient le souvenir de chutes humiliantes et la douleur d'avoir déshonoré le nom du Seigneur !

Marche du chrétien — Série B par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 La Lèpre comme image du mal moral, selon Lévitique 13
- 2 Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as. Apoc. 3:11
- 3 Les quatre exhortations de 2 Timothée 4:5
- 4 Sur les dangers de la sentimentalité
- 5 Justice et paix
- 6 Psaume 16:1 — Garde-moi, ô Dieu, car Je me confie en Toi
- 7 La sagesse d'en haut — Jacques 3:17
- 8 Les objectifs réels de nos vies
- 9 L'amour vrai. Quelques remarques sur 1 Jean 3
- 10 L'amour de l'argent : Une racine de toutes sortes de maux (1 Tim. 6:10)
- 11 Obéissance, dépendance, soumission
- 12 Fais-moi connaître le chemin où j'ai à marcher. Ps. 143:8
- 13 La patience de notre Seigneur Jésus Christ est salut. 2 Pierre 3:15
- 14 Choisir

Table des matières détaillée

- 1 La Lèpre comme image du mal moral, selon Lévitique 13
 - 1.1 La lèpre, mal moral chez un individu. Lévit. 13:1-46
 - 1.2 La lèpre dans nos habitudes de vie. Lévit. 13:47-59
- 2 Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as. Apoc. 3:11
 - 2.1 Centième anniversaire
 - 2.2 Origine de l'autorité morale
 - 2.3 Un objectif : avoir le caractère philadelpmien
 - 2.4 Tenir ferme à cause des dangers, — même sans avoir commis de faute
 - 2.5 Plusieurs types de combat
 - 2.6 Combat pour la foi, Jude 3
 - 2.7 Tromperies de l'ennemi
 - 2.8 Pas de double langage
 - 2.9 On combat pour ce qui a du prix
 - 2.10 Nécessité d'une bonne conscience. Préparation morale
 - 2.11 Un héritage précieux
 - 2.12 Danger d'une connaissance superficielle de la vérité
 - 2.13 Danger d'un abandon graduel
 - 2.14 Sommaire de toutes les exhortations à tenir ferme
- 3 Les quatre exhortations de 2 Timothée 4:5
 - 3.1 Dernières paroles de l'apôtre Paul. Une course achevée. 2 Tim. 4:6-8
 - 3.2 Ressources qui demeurent, le solide fondement de Dieu demeure
 - 3.3 Principales exhortations
 - 3.4 Le sain enseignement n'est plus supporté. 2 Tim. 4:3-4
 - 3.5 2 Timothée 4:5
 - 3.5.1 Sobriété. Clarté d'esprit résultant de l'absence de fausses influences

- 3.5.2 Endure les souffrances
- 3.5.3 Fais l'œuvre d'un évangéliste
- 3.5.4 Accomplis pleinement ton service
- 3.6 Nourris de la Personne du Seigneur
- 4 Sur les dangers de la sentimentalité
- 4.1 Qu'est-ce qui guide les affections de famille ?
- 4.2 Affections dérégées. Col. 3:5
- 4.3 Manque de fermeté
- 4.4 Deutéronome 13:6-11
- 4.5 1 Corinthiens 5:9-11
- 4.6 Prédication de l'évangile
- 4.7 Pierre instrument du diable
- 4.8 Conclusion
- 5 Justice et paix
- 5.1 La justice et la paix basées sur le pardon de Dieu
- 5.2 Le Roi de paix
- 5.3 Pas de paix dans le monde actuel
- 5.4 Le croyant peut goûter la paix
- 5.5 Péchés pardonnés, et les droits de la justice divine maintenus
- 5.6 Les différentes dispensations
- 5.7 Sentiers de justice. Ps. 23:3
- 5.8 Danger de négliger la sainteté
- 5.9 Luc 1:75, 79
- 5.10 Jean 17:25
- 6 Psaume 16:1 — Garde-moi, ô Dieu, car Je me confie en Toi
- 6.1 Un psaume prophétique
- 6.2 Le Seigneur en prière
- 6.3 Grand besoin d'être gardés
- 6.4 Confiance en Dieu, confiance en l'homme
- 6.5 La dépendance va avec la confiance
- 7 La sagesse d'en haut — Jacques 3:17
- 7.1 Besoin de sagesse et d'intelligence
- 7.2 Sagesse d'en haut, sagesse humaine
- 7.3 Jacques 1:5-6 — Demander la sagesse
- 7.4 Jacques 3:13. Des œuvres qui montrent sagesse et intelligence
- 7.4.1 La douceur
- 7.4.2 La jalousie amère. La sagesse terrestre, animale, diabolique
- 7.5 Sept caractères de la sagesse d'en haut
- 7.5.1 Premièrement pure
- 7.5.2 Paisible
- 7.5.3 Modérée, traitable
- 7.5.4 Pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité
- 7.5.5 Sans hypocrisie
- 7.6 Conclusion
- 8 Les objectifs réels de nos vies
- 8.1 Danger des richesses
- 8.2 Richesses spirituelles
- 8.3 Sources de déclin
- 8.4 L'humiliation vraie et sincère se traduit par des actes
- 8.5 Connaître Christ, la puissance de sa résurrection, la communion de ses souffrances
- 8.6 Méconnaissance de Dieu et de l'œuvre qu'Il a faite pour Son peuple
- 8.7 Ressources et jugements gouvernementaux
- 8.8 Suivre effectivement le Seigneur
- 9 L'amour vrai. Quelques remarques sur 1 Jean 3
- 9.1 Amour selon Dieu. Les deux familles : de Dieu et du diable
- 9.2 Haïr son frère, jusqu'où cela peut aller
- 9.3 Le croyant doit veiller à ne pas nourrir des sentiments charnels
- 9.4 1 Jean 3:14-15. Absence d'amour, puis haine
- 10 L'amour de l'argent : Une racine de toutes sortes de maux (1 Tim. 6:10)
- 10.1 Un frein à la vie chrétienne
- 10.2 Dieu mis de côté
- 10.3 Influence sur le comportement
- 10.4 L'argent et le service du Seigneur
- 10.5 L'argent et l'apôtre Paul
- 10.6 L'argent et le Seigneur sur la terre
- 10.7 Une source de beaucoup de douleurs
- 10.8 Genèse 41 à 47 : Joseph, les égyptiens et la famine. S'abandonner à Dieu sans réserve
- 11 Obéissance, dépendance, soumission
- 11.1 Fruits précieux de ces vertus. L'obéissance de Christ
- 11.2 Jugement [spirituel] juste
- 11.3 Connaissance de la source de l'enseignement : de Dieu
- 11.4 Communion avec le Père et le Fils
- 11.4.1 Amour pour tous les hommes, amour de relation, amour de communion

- 11.4.2 Tenir en honneur le jour du Seigneur
- 11.4.3 S'occuper des choses excellentes
- 11.4.4 Tenir ferme
- 11.4.5 Jouissance de l'amour du Seigneur et approbation donnée à ceux qui sont obéissants
- 11.5 Joie accomplie
- 12 Fais-moi connaître le chemin où j'ai à marcher. Ps. 143:8
- 12.1 Ne pas perdre sa vie ici-bas
- 12.2 Problème des difficultés et des obstacles
- 12.2.1 Ceux qui s'obstinent dans un chemin de propre volonté
- 12.2.2 Apprendre à discerner le chemin
- 12.3 Besoin de patience
- 12.4 Ne pas se laisser décourager par les obstacles
- 12.5 Fausse tranquillité
- 13 La patience de notre Seigneur Jésus Christ est salut. 2 Pierre 3:15
- 13.1 2 Pierre 3:6-10
- 13.2 2 Pierre 3:10-13
- 13.3 2 Pierre 3:14
- 13.4 2 Pierre 3:15
- 14 Choisir
- 14.1 Le non croyant et le salut
- 14.2 Le croyant
- 14.2.1 Les deux natures
- 14.2.2 Choisis la vie, faire mourir les actions du corps et vivre par l'Esprit
- 14.2.3 Commandements précis. Le discernement issu de la communion

1 La Lèpre comme image du mal moral, selon Lévitique 13

Titre original : La Lèpre. Lévitique 13 ME 1959 p. 57

Parce que Dieu habitait au milieu du camp d'Israël, rien ne devait y subsister qui fût incompatible avec sa présence. « Tout lépreux » devait être mis « hors du camp » : « Et l'Éternel parla à Moïse, disant : Commande aux fils d'Israël qu'ils mettent hors du camp tout lépreux... Tant homme que femme, vous les mettrez dehors ; vous les mettrez hors du camp, afin qu'ils ne rendent pas impurs leurs camps, au milieu desquels j'habite » (Nomb. 5:1 à 4).

Pour obéir à ce commandement de l'Éternel, il convenait donc de déterminer, de façon certaine, le caractère du mal ; en effet, si aucun lépreux n'avait place dans le camp, par contre nul ne devait en être exclu s'il n'était prouvé d'indubitable manière qu'il avait une plaie de lèpre.

Qui était qualifié pour procéder à l'examen d'un présumé lépreux et prononcer ensuite ? Le sacrificateur seul. Remplissant son service dans le sanctuaire, il avait l'intelligence de ce qui convient à la présence de Dieu et savait ce qui est incompatible avec elle. Par ailleurs, la communion avec Dieu, réalisée dans le sanctuaire, est indispensable pour être gardé, d'abord de ses propres pensées (susceptibles de nous conduire tantôt à des jugements hâtifs, à des exclusions précipitées, tantôt au contraire à tolérer le mal), ensuite de toutes les influences pouvant s'exercer soit pour faire maintenir dans le camp celui qui pourtant est souillé, soit pour faire déclarer lépreux celui que l'on voudrait « hors du camp » bien que, selon Dieu, il y ait sa place. Vivant dans le sanctuaire, le sacrificateur avait donc un jugement moral qui lui permettait de discerner le véritable caractère du mal chez celui qui lui était amené ; mais encore, il possédait un guide sûr : ce que l'Éternel avait dit à Moïse et Aaron. Il lui suffisait donc de connaître les enseignements divins et de les mettre en pratique avec l'intelligence spirituelle que seule peut donner la communion avec le Seigneur.

Comme l'Éternel habitait autrefois au milieu du camp d'Israël, Dieu est aujourd'hui, par son Esprit, présent dans l'Assemblée et il est également vrai que le Saint Esprit habite dans le croyant (1 Cor. 3:16 et 6:19). Par conséquent, aussi bien chez le croyant que dans l'assemblée, rien ne doit être de nature à attrister le Saint Esprit (Éph. 4:30), toute souillure doit être ôtée si elle y a pris place. La souillure du péché, dont la lèpre est l'emblème, est incompatible avec la présence de Celui qui « les yeux trop purs pour voir le mal » (Habak. 1:13).

Puissions-nous habiter le sanctuaire pour comprendre toujours ce qui convient à la présence de Dieu et être ainsi préservés nous-mêmes de toute plaie de lèpre, comme aussi pour être rendus capables de remplir un service de sacrificateurs, ne perdant pas de vue que ce service ne se limite pas à la présentation de « sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Disons même que nous ne réaliserons le caractère de « sainte sacrificature » de 1 Pierre 2:5 que dans la mesure où nous aurons rempli, chaque fois que cela est nécessaire, le service de sacrificateur de Lévitique 13.

Soulignons le fait que si les enseignements de ce chapitre peuvent s'appliquer à une âme encore dans son état de péché, ils nous sont plus spécialement donnés comme concernant directement l'un de ceux qui faisaient partie du camp d'Israël, aujourd'hui de l'assemblée de Dieu. Encore une remarque : une accusation portant sur un fait précis et la dénonciation d'un mal moral, existant ou supposé, sont deux choses différentes ; dans le premier cas, l'accusation doit être prouvée par « deux ou trois témoins » (cf. Nomb. 35:30 ; Deut. 17:2 à 7 et 19:15 ; Matth. 18:16 ; Jean 8:17 ; 2 Cor. 13:1 ; 1 Tim. 5:19 et Hébr. 10:28), dans le second, il s'agit de discerner un état en procédant à l'examen, patient et scrupuleux, de certains signes et cela est sans doute beaucoup plus difficile que de recueillir la déposition de « deux ou trois témoins » pour établir le bien-fondé, ou faire apparaître la vanité, d'une accusation. Cela nous fait comprendre l'importance du service de sacrificateur tel qu'il nous est présenté dans le chapitre 13 du Lévitique.

Dans ce chapitre, il est question de la lèpre d'abord dans un homme, ensuite dans ses habitudes.

1.1 La lèpre, mal moral chez un individu. Lévit. 13:1-46

Le jugement que le sacrificateur sera appelé à formuler au sujet du présumé lépreux qui lui est amené ne doit pas être basé sur ce que l'on a pu lui dire ; « le sacrificateur verra la plaie ». L'examen dont il est question au verset 3 lui permet de faire deux constatations :

a) « Le poil dans la plaie est devenu blanc. » C'est un signe que le mal opère : il produit le dépérissement de ce qui manifestait l'énergie de la vie (comp. Cant. des Cant. 5:11 avec Osée 7:9).

b) « La plaie paraît plus enfoncée que la peau de sa chair. » Il y a donc non pas seulement certaines manifestations extérieures (le poil devenu blanc) mais un mal intérieur que l'œil du sacrificateur a discerné.

Ces deux signes suffisent ; s'ils sont manifestés, « c'est une plaie de lèpre » et le sacrificateur doit déclarer « impur » celui chez lequel il les a vus.

Au verset 4, il s'agit d'un cas différent car on ne voit aucun des deux signes dont il est parlé dans le verset précédent. Cependant, le sacrificateur ne peut se prononcer immédiatement et déclarer pur celui qu'il a examiné, car « la tache dans la peau de sa chair est blanche ». Afin de voir comment évoluera cette « tache », il le fait « enfermer pendant sept jours » ; c'est une situation provisoire, celle d'une personne à l'égard de laquelle aucune décision définitive ne peut encore être prise mais qui, en attendant, doit être tenue à l'écart. La sainteté doit être gardée dans le camp d'Israël, l'Éternel y habite ; or le sacrificateur a vu une tache blanche, peut-être y a-t-il là une plaie de lèpre ? En dehors des indications qu'elle fournira au sacrificateur, cette mise à l'écart répond à un double but : en premier lieu, placer celui qui en est l'objet en dehors de l'influence de tout ce qui pourrait être, pour lui, une occasion de développement du mal ; deuxièmement, empêcher que d'autres soient atteints.

Au terme de ces « sept jours », le sacrificateur constate que « la plaie est demeurée à ses yeux au même état, la plaie ne s'est pas étendue dans la peau » (v. 5). Va-t-il donc déclarer pur celui qui est l'objet de son observation ? Rien ne paraît s'y opposer. Mais — quel souci de ce qui est incompatible avec la présence de Dieu et quelle défiance de soi-même ! — c'est « à ses yeux » que la plaie est demeurée au même état et peut-être a-t-il mal discerné ? Aussi fait-il « enfermer pendant sept autres jours » celui à l'égard duquel il ne peut encore se prononcer (v. 5). Après ce nouveau temps d'attente, il examine une fois de plus : « et voici, la plaie s'efface, et la plaie ne s'est pas étendue dans la peau », aussi « le sacrificateur le déclarera pur » (v. 6). Mais si, par contre, ce nouvel examen permettait de constater que « la dartre s'est beaucoup étendue dans la peau », « alors le sacrificateur le déclarera impur : c'est une lèpre » (v. 7 et 8).

Faisons ici une remarque importante : dans chaque cas où la plaie présente des caractères tels qu'il faut attendre une fois ou même deux fois « sept jours », il n'est question, lors de l'examen qui permettra de prononcer, que d'un seul indice sur lequel se base le sacrificateur pour déclarer qu'il s'agit d'une « plaie de lèpre » : la plaie « s'est étendue » ou encore, « s'est beaucoup étendue ». Citons les passages à l'appui : v. 7 et 8, 22, 27, 35 et 36, 51 (au chap. 14, voir les versets 39 à 41 et 44, 45).

Dans les versets 9 à 11, il s'agit, comme au verset 3, d'un cas ne laissant aucun doute au sacrificateur chargé de l'examiner. « Il y a une tumeur blanche dans la peau », signe d'un mauvais état manifesté en ce que la tumeur « a fait devenir blanc le poil » : il est visible que la tumeur est active, que le mal opère. Enfin, « il y a une trace de chair vive dans la tumeur » : la chair est en pleine activité et Galates 5:19 à 21 nous dit ce que sont « les œuvres de la chair ». Lorsque le sacrificateur a fait ces trois constatations, il n'a pas besoin de « faire enfermer pendant sept jours » celui qu'il a examiné : « c'est une lèpre invétérée dans la peau de sa chair », « alors le sacrificateur le déclarera impur ; il ne le fera pas enfermer, car il est impur ». Le principe qui conduit à attendre patiemment une fois et même deux fois sept jours si c'est nécessaire, n'implique pas que l'on doive tolérer le mal quand il a été clairement mis en évidence.

Le lépreux ne peut être déclaré pur que lorsque « la lèpre couvre toute la peau » (v. 12 et 13). Il n'y a là aucun paradoxe. C'est seulement quand un pécheur a pris sa vraie place devant Dieu, reconnaissant son état et le confessant avec humiliation, qu'il peut être déclaré pur ; tant qu'il estime voir en lui une place non couverte par la lèpre, il n'en a pas fini avec lui-même. Naaman en est un exemple ; lorsqu'il disait : « il promènera sa main sur la place malade et délivrera le lépreux », il n'avait pas encore compris que c'est le corps tout entier qui est malade ! (2 Rois 5:11).

« Et le jour où l'on verra en lui de la chair vive, il sera impur » (v. 14 et 15). Chaque fois que la chair est en action il y a impureté, car elle ne peut faire autre chose que pécher ; « mais si la chair vive change et devient blanche... » (v. 16 et 17) : il ne s'agit en aucune façon d'une amélioration de la vieille nature, chose impossible ; c'est la preuve que la chair ne se manifeste plus, bien qu'elle soit toujours là, Romains 6:11 étant réalisé.

Dans les versets 18 à 28, nous avons deux cas différents d'éruption de lèpre, le premier se référant à une cause intérieure, le second à une cause extérieure. En fait, toutes les plaies de lèpre, quelles qu'elles soient, ne peuvent avoir que l'une ou l'autre de ces deux causes.

a) versets 18 à 23. Il y a eu, dans la peau, « un ulcère » maintenant guéri, mais « à l'endroit de l'ulcère » apparaît « une tumeur blanche, ou une tache blanche roussâtre ». Notre cœur naturel peut se manifester de bien des manières qui montrent que nous n'avons pas su mettre en pratique Romains 6:11 : « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus ». Une manifestation semblable, si passagère qu'elle soit, peut être l'occasion d'une véritable souillure, d'une lèpre. Un exemple : nous éprouvons à l'égard d'un de nos frères un mauvais sentiment, traduit par un acte que Dieu ne pourrait approuver ; bien que cela soit tout à fait occasionnel, ce peut être, si la chose n'a pas été jugée à fond, le point de départ d'une véritable haine (comparer la progression dans les passages suivants : 1 Jean 3:17, 2:9 à 11 et 3:15), alors que pourtant nous croyions avoir tout oublié. Dieu permettra sans doute que l'état de notre cœur soit manifesté afin que le mal puisse être jugé jusqu'à la racine ; nous pensions que l'ulcère était complètement guéri, mais cependant il demeurait « à l'endroit de l'ulcère, une tumeur blanche, ou une tache blanche roussâtre ». — L'intervention du sacrificateur est alors nécessaire et les différents cas dont il a été question dans les versets 3 à 8 nous sont présentés dans les versets 20 à 23.

b) versets 24 à 28. Ici, ce n'est pas un ulcère guéri, c'est « une brûlure de feu », dont la marque est « une tache d'un blanc roussâtre ou blanche ». Tandis que l'ulcère est un mal d'origine intérieure, la brûlure a une cause extérieure. Alors que les versets 18 à 23 nous donnent un enseignement s'appliquant à des sentiments de nos cœurs naturels, susceptibles de provoquer l'éruption d'une plaie de lèpre, le verset 24 nous présente cette même plaie de lèpre comme pouvant survenir à la suite de circonstances par lesquelles nous sommes passés et qui ont donné occasion à la chair de se manifester. « Tout arrive également à tous : un même événement au juste et au méchant... » (Eccl. 9:2) ; des circonstances peuvent survenir dans la vie d'un croyant, semblables à celles qui affectent les incrédules, mais que Dieu permet pour éprouver l'état de nos cœurs. C'est la « brûlure de feu ». Ces circonstances, permises ou même ordonnées par Dieu pour nous mettre à l'épreuve, produiront des résultats complètement opposés suivant qu'elles feront agir en nous le nouvel homme ou, au contraire, la chair. Proverbes 30:33 nous parle de ces différents résultats : « Car la pression du lait produit le beurre, et la pression du nez fait sortir le sang, et la pression de la colère excite la querelle ». — Là encore, nous avons les divers cas dont il a déjà été parlé dans les versets 3 à 8.

Faisant suite aux deux sujets développés dans les versets 1 à 17 (les caractères de la lèpre) et 18 à 28 (les causes possibles d'éruption d'une plaie de lèpre), un troisième est présenté dans les versets 29 à 37 : les endroits où la lèpre peut se manifester, « à la tête ou à la barbe ».

La tête est le siège des pensées, la barbe nous parle plutôt de force et de gloire (cf. Ps. 133:2 : « C'est comme l'huile précieuse, répandue sur la tête, qui descendait sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descendait sur le bord de ses vêtements »). Là où précisément devait être vue la dignité du sacrificateur, le mal était en activité ! Comment exercer des fonctions sacerdotales avec « une plaie à la tête ou à la barbe » ? Le cas visé dans le paragraphe qui nous occupe du chapitre 13 du Lévitique est celui d'un homme ou une femme », par conséquent il est aussi général que possible.

« Et si un homme ou une femme a une plaie à la tête ou à la barbe, le sacrificateur verra la plaie » (v. 29, 30). Deux signes peuvent être décelés : la plaie « paraît plus enfoncée que la peau », ce qui est toujours, dans ce chapitre, l'indice d'un mal intérieur et profond ; ensuite, elle a « en elle du poil jaunâtre et fin ». Dans les cas précédents, nous l'avons vu, l'action du mal était discernée notamment en ce que le poil devenait blanc : ce qui eût dû manifester la puissance de la vie dépérissait. Ici, c'est « du poil jaunâtre » qui apparaît :

ce qui porte la marque de la corruption se développe là où l'on devrait voir ce qui dénote la puissance de la vie ; la tête ou la barbe ne sont plus le terrain où croît ce qui est bon, le signe de la force et de la virilité, c'est ce qui est mauvais qui y paraît : « c'est la teigne, c'est une lèpre de la tête ou de la barbe ».

Au verset 31, nous avons un cas différent qui amène le sacrificateur à faire deux constatations : en premier lieu, la plaie de la teigne « ne paraît pas plus enfoncée que la peau », il ne semble donc pas y avoir un mal profond, une action intérieure ; par contre, « elle n'a pas de poil noir » : aucune manifestation du bien ne peut être discernée, rien n'indique la puissance et l'énergie de la vie. En présence de ces deux signes, « le sacrificateur fera enfermer pendant sept jours celui qui a la plaie de la teigne ». Après quoi, il procède à un nouvel examen :

a) « La teigne ne s'est pas étendue. » C'est une observation essentielle car, nous l'avons remarqué, une plaie qui s'étend est toujours une plaie de lèpre.

b) « Elle n'a pas de poil jaunâtre ». Précédemment (v. 31), il n'y avait pas de poil noir, c'est-à-dire que le sacrificateur constatait l'absence de manifestations du bien. Or, si un croyant est en mauvais état, l'absence des fruits de la vie divine est généralement suivie, à brève échéance, de la manifestation du mal. Ici, le sacrificateur constate qu'il n'en est rien : il n'y avait pas de bien, « pas de poil noir », il n'y a cependant pas de mal, « pas de poil jaunâtre ».

c) « La teigne ne paraît pas plus enfoncée que la peau », confirmation de la constatation déjà faite au cours du premier examen (comp. v. 31 et 32).

Un état semblable, caractérisé tout à la fois par l'absence de bien et de mal, n'est pas un état normal ; on ne peut pas dire qu'il soit bon, on ne peut pas dire non plus qu'il soit mauvais. Nous comprenons donc ce qui est prescrit au verset 33 : « le sacrificateur fera enfermer pendant sept autres jours celui qui a la teigne ». Puis, le septième jour, « le sacrificateur verra la teigne » ; ce troisième examen permet de discerner la persistance des signes favorables : et voici, la teigne ne s'est pas étendue dans la peau, et elle ne paraît pas plus enfoncée que la peau », cela suffit alors pour que le sacrificateur déclare pur celui dont il s'est ainsi occupé. Par contre si, le troisième examen ayant conduit le sacrificateur à le déclarer pur, « la teigne s'est beaucoup étendue dans la peau, après sa purification », « le sacrificateur ne cherchera pas de poil jaunâtre », l'état est mauvais : « il est impur » ; la plaie est maintenant manifestée comme une plaie de lèpre, car « la teigne s'est étendue dans la peau » (v. 36). Lorsqu'une plaie s'étend, il n'est pas nécessaire de chercher d'autres indices, à coup sûr c'est une plaie de lèpre. Après la déclaration du sacrificateur faite au verset 34, deux cas peuvent se produire : celui que nous venons de considérer dans les versets 35 et 36, l'extension de la teigne et celui dont il est question au verset 37. Ici, « la teigne est demeurée au même état, à ses yeux », ce qui est déjà un signe favorable, mais il y a davantage encore : du poil noir a poussé. Il y a maintenant une énergie manifeste qui a produit du bien ; aussi, plus de doute possible, « la teigne est guérie : il est pur, et le sacrificateur le déclarera pur ».

Ce paragraphe tout particulièrement nous montre avec quelle patience le sacrificateur devait examiner celui qui était atteint d'une plaie, quels soins il devait apporter à cet examen, combien il avait à se conformer aux prescriptions données par l'Éternel à Moïse et Aaron en vue du maintien de la sainteté dans le camp d'Israël. Puissions-nous saisir la portée de ces enseignements pour ce qui concerne aujourd'hui les actions que nous pouvons avoir à exercer dans l'assemblée !

Que nous ayons à remplir le service si important du sacrificateur, afin que le mal soit jugé, ne doit pas nous conduire à voir du mal partout autour de nous ! N'oublions jamais l'infirmité qui nous caractérise les uns et les autres : il peut y avoir « une simple tache qui a fait éruption dans la peau » ; bien que ce soit une tache « blanche, terne », celui en qui elle se trouve est pur. Un homme a perdu les cheveux de sa tête, les poils de sa barbe, cependant il est pur (v. 38 à 41). Ce sont là des cas dans lesquels il est possible de dire immédiatement : « il est pur », tandis que, dans la première partie de ce chapitre, le sacrificateur ne se prononce tout de suite que lorsqu'il s'agit d'une plaie de lèpre nettement caractérisée et ne déclare pur celui qui lui a été amené qu'après un ou plusieurs examens, consécutifs à des périodes d'attente de « sept jours ». — Mais ces enseignements, s'ils étaient mal compris, pourraient fortifier une autre tendance de nos cœurs, très susceptible de nous faire tomber dans le travers opposé : nous serions portés à nous excuser facilement en mettant en avant l'infirmité qui nous caractérise. Le fait que nous avons des infirmités, qui ne sont pas une plaie de lèpre, ne doit cependant pas nous faire passer à la légère sur nos faiblesses : elles peuvent être à l'origine d'une lèpre et c'est pourquoi nous avons besoin de veiller sans cesse.

Les versets 42 à 44 nous mettent en garde à ce sujet.

La condition du lépreux, sa place, son occupation nous sont indiquées dans les versets 45 et 46 : il n'avait pas de place dans le camp d'Israël où l'Éternel habitait ; il devait demeurer seul, hors du camp et, souillé, proclamait sa misère : Impur ! Impur ! portant tous les signes du deuil et de l'humiliation : vêtements déchirés, tête découverte et barbe couverte -- contraste avec la tenue et la position des sacrificateurs dans le sanctuaire, en la présence du Dieu saint (cf. Nomb. 5:1 à 4 et Lévit. 21:1 à 12).

1.2 La lèpre dans nos habitudes de vie. Lévit. 13:47-59

Il s'agit ici du mal dans nos circonstances, dans nos habitudes de vie. Nous avons à prendre garde à ce sujet tout autant que pour ce qui est du mal en nous.

Une plaie de lèpre apparaît en un vêtement, « elle sera montrée au sacrificateur » qui exerce les mêmes investigations que celles dont il est question dans la première partie de ce chapitre :

« Et le sacrificateur verra la plaie, et il fera enfermer pendant sept jours l'objet où est la plaie ; et le septième jour, il verra la plaie ». Nous retrouvons ici le même principe, une plaie qui s'étend est certainement une plaie de lèpre : « si la plaie s'est étendue dans le vêtement... la plaie est une lèpre rongeante : la chose est impure ».

« Alors on brûlera le vêtement... car c'est une lèpre rongeante ; la chose sera brûlée au feu » : en d'autres termes, il faut se séparer, sans faiblesse et sans retour, de tout ce qui peut nous priver de la jouissance de la présence de Dieu dans le lieu où Il habite. Une profession peut-être, certaines habitudes de notre vie, ou bien des relations, ou encore diverses circonstances dans lesquelles nous sommes placés peuvent être de telle nature qu'il convienne de les abandonner résolument, de brûler le vêtement au feu.

Un autre cas pouvait se produire : « la plaie ne s'est pas étendue dans le vêtement ». « Alors le sacrificateur commandera qu'on lave l'objet où est la plaie, et il fera enfermer pendant sept autres jours » ; ce « lavage », c'est l'application de la Parole : il convient de rappeler ses enseignements et de la laisser agir pendant « sept jours ». Peut-être aura-t-elle une action sanctifiante qui nous permettra d'exercer encore une profession, de conserver des habitudes de vie, de maintenir des relations, de continuer à évoluer au travers de circonstances en observant quand même la position de séparation que la Parole définit. Lorsqu'il en est ainsi, « le sacrificateur regarde, et voici, la plaie s'efface après avoir été lavée, alors on l'arrachera du vêtement... » : ce qui était mauvais a été abandonné, sans qu'il ait été nécessaire de laisser profession, habitudes, relations ou circonstances. Tandis que si, malgré la présentation de la Parole, « la plaie n'a pas changé d'aspect », bien qu'elle ne se soit « pas étendue », « la chose est impure, tu la brûleras au feu » : il y a quelque chose de fondamentalement mauvais dans la profession, les habitudes, les relations, les circonstances, il faut y renoncer complètement (v. 47 à 56).

Bien que la plaie se soit effacée après avoir été lavée (v. 56), il peut se faire cependant qu'elle réapparaisse dans le vêtement (v. 57). Une vigilance constante est donc nécessaire ; il ne suffit pas d'avoir considéré une fois les enseignements de la Parole, de l'avoir laissée agir, de s'être séparé de ce qu'elle condamne dans notre manière de vivre, il faut veiller afin que le mal ne se manifeste pas à nouveau.

Les enseignements contenus dans ce chapitre nous montrent aussi que ce n'est jamais le lépreux, ou présumé tel, qui doit examiner la plaie. Le sacrificateur seul était qualifié pour le faire et il convenait d'être soumis à son jugement, le recevant de la part de l'Éternel. Peut-être des croyants dans lesquels, ou dans les habitudes desquels, se trouve une plaie, ou « comme une plaie », s'estiment-ils mieux qualifiés que quiconque pour juger de ce qui en est. Dans des cas de ce genre, l'on est peu désireux de se soumettre à l'examen du sacrificateur et si même on l'accepte, n'a-t-on pas ensuite des critiques à formuler : précipitation ou manque de patience, investigation pas assez étendue, temps d'attente trop long, appréciation inexacte, etc..., critiques qui conduisent en fait à contester le jugement de celui qui est qualifié pour prononcer ! Si nous avons en nous, ou dans nos circonstances, une plaie ou « comme une plaie », nous ne sommes pas — nous l'oublions — dans l'état spirituel et moral qui convient pour en juger ; soyons heureux d'avoir les ressources que Dieu nous donne dans la sacrificature et, par son moyen, la connaissance de la pensée divine, l'appréciation du sanctuaire.

Le lépreux avait son habitation en dehors du camp d'Israël ; il était impur (v. 45, 46) ; il ne pouvait être déclaré pur que lorsque la lèpre couvrait toute sa peau, « de la tête aux pieds », image d'une pleine et entière confession du péché (v. 12, 13). Cette confession plaçait le lépreux dans un état de pureté devant Dieu (cf. 14:8), mais deux choses étaient pourtant nécessaires avant qu'il lui fût possible d'habiter à nouveau dans le camp et dans sa tente, c'est-à-dire avant qu'il retrouvât la communion avec Dieu et avec les siens. Ces deux choses nous sont présentées dans la première partie du chapitre 14, elles sont fondées sur le sacrifice de Christ. En dehors de cette base, le sang de Christ, il ne peut y avoir aucune purification de ses péchés pour une âme inconverte, aucune restauration pour un croyant qui a péché.

« Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres... Le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché... Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité... Je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste ; et lui est la propitiation pour nos péchés... » (1 Jean 1:5, 7, 9 ; 2:1, 2).

2 Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as. Apoc. 3:11

ME 1959 p. 3

2.1 Centième anniversaire

En présentant à nos lecteurs le premier numéro de la centième année du *Messenger Évangélique*, nous rappelons que, lorsque cette œuvre a été entreprise, son but a été défini en ces termes : nous désirons présenter aux brebis du troupeau de Christ une nourriture spirituelle qui, bénie de Dieu, puisse contribuer à leur instruction dans la vérité, à leur édification, à leur consolation ». Pendant tant d'années, le *Messenger Évangélique*, « exposant justement la parole de la vérité », a enseigné avec exactitude les vérités du commencement, dont plusieurs venaient alors d'être remises en lumière. Les générations qui ont été avant nous et ont bénéficié en leur temps de ce solide enseignement ont été fermement établies dans la vérité, dont le prix était connu, beaucoup ayant dû combattre pour « l'acheter ». Par la grâce de Dieu, ce ministère écrit nous a été conservé ; si nous savions mieux puiser dans de telles richesses, nous serions sans aucun doute plus solidement fondés dans la saine doctrine et mieux à même de discerner les pièges de l'adversaire. L'ennemi déploie d'autant plus d'efforts qu'il nous voit souvent, hélas ! hésitants et chancelants.

2.2 Origine de l'autorité morale

C'est avec reconnaissance envers Dieu que nous évoquons le souvenir de nos devanciers, rendant grâces pour le précieux héritage que le Seigneur nous a conservé d'eux. Mais ce n'est pas parce que des frères hautement appréciés et respectables nous ont transmis un enseignement, que nous avons à le considérer comme étant celui qu'il faut maintenir aujourd'hui, tenant ferme ce qu'eux ont eu à conquérir, car ce serait là, proprement, recueillir et observer une tradition ; c'est parce que ces conducteurs se sont attachés à la seule vérité scripturaire. Leur autorité découle du fait que le Saint Esprit leur a donné de transmettre avec fidélité « ce qui est dès le commencement », non pas leur commencement mais celui du christianisme ; ils ont été, en vérité, « des hommes fidèles capables d'instruire aussi les autres » (2 Tim. 2:2). C'est pour cela que nous sommes responsables de les écouter, de les suivre : en le faisant, nous écoutons l'enseignement de l'Écriture, nous suivons le Seigneur. Maintenir ce que nous avons reçu d'eux, c'est maintenir non leur propre doctrine mais la doctrine de Christ, non leur vérité mais la vérité de tous les temps. Et nous bénissons d'autant plus Dieu de les avoir suscités et de nous avoir conservé leur si riche ministère écrit !

Au siècle dernier, nos devanciers ont dû lutter et vaincre pour « sortir vers Christ hors du camp » et connaître l'inestimable privilège des « deux ou trois » réunis « au nom du Seigneur », dans la séparation que requiert l'Écriture. La plupart d'entre nous avons été placés là sans lutte aucune, mais ce n'est pas pour autant que tout combat nous est épargné ; celui que nous avons à livrer aujourd'hui n'est pas le même que celui qu'ont connu les générations du Réveil et de la période qui a immédiatement suivi, il est cependant tout aussi difficile car l'ennemi est toujours le même et il est plus actif que jamais. Il s'agit de tenir ferme ce que nous avons. Et nous risquons de faillir dans la pratique, tout en affirmant notre désir sincère de ne céder en rien.

Au début de cette nouvelle année, peut-être le dernier an de grâce, alors que tant de dangers menacent le témoignage et les plus sérieux sont parfois les moins apparents — demandons à notre Dieu qu'Il veuille nous accorder l'énergie nécessaire pour nous réveiller du sommeil spirituel qui nous gagne et à la faveur duquel l'ennemi opère pour essayer de nous ravir le « dépôt » que nous sommes responsables de « garder » !

2.3 Un objectif : avoir le caractère philadelprien

« Tiens ferme ce que tu as... » (Apoc. 3:11), telle est l'exhortation adressée à Philadelphie, la seule qui lui soit présentée, et cela suffirait à en souligner l'importance. Elle est effectivement capitale ; la méconnaître conduirait à la perte du témoignage confié et de la récompense promise au fidèle.

Que nous ayons à nous arrêter de manière particulière sur une telle exhortation, la considérant bien comme s'adressant à nous, ne veut pas dire pour autant que nous nous estimions être Philadelphie ! Si nous en avons la prétention, nous ne serions que Laodicée. Mais quoi qu'il en soit de notre état, nous demeurons responsables de manifester les caractères philadelpriens et nous devons nous appliquer, avec tout le secours de la grâce de Dieu opérant en nous, à tendre vers ce but. Nous ne prétendons nullement être Philadelphie, nous devons l'être, gardant la Parole, ne reniant pas le nom du Saint et du Véritable, maintenus dans le sentiment profond d'une faiblesse reconnue et confessée. Dieu veuille nous accorder de sentir toujours plus la responsabilité d'avoir et de garder un esprit philadelprien, laissant au Seigneur le soin de reconnaître ses témoins et son témoignage. Notre privilège est de nous joindre

à ceux qu'Il nous fait reconnaître, « ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:22), et de rendre témoignage avec eux. De cette position de témoignage découle une responsabilité à laquelle nous avons besoin d'être rendus attentifs.

2.4 Tenir ferme à cause des dangers, — même sans avoir commis de faute

Dans la lettre adressée à Philadelphie, comme dans toutes celles qui sont écrites aux autres assemblées dont il est question dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, une promesse est faite au vainqueur ; bien qu'aucun reproche ne soit présenté à cette assemblée, il y a cependant un combat à livrer, une victoire à remporter. Ces deux chapitres nous le montrent, il y a eu et il y aura des combats à livrer durant tout le temps de l'histoire de l'Église responsable dans ce monde ; ils nous enseignent aussi que même si l'état du témoignage ou celui d'une assemblée sont satisfaisants (Smyrne, Philadelphie), il y a pourtant toujours à lutter et à vaincre. Le combat n'est pas aujourd'hui pour la recherche de la vérité mais pour son maintien ; il faut « tenir ferme », c'est ce que le Seigneur nous demande, ce à quoi Il attache un prix particulier.

Une exhortation est toujours donnée en raison d'un danger couru. Si, par exemple, nous sommes invités à veiller c'est parce que nous risquons de nous laisser gagner par le sommeil spirituel ; si nous sommes pressés de « chercher les choses qui sont en haut », c'est parce que nos cœurs sont naturellement occupés de celles qui sont en bas.

Si nous sommes exhortés à « tenir ferme », c'est bien parce que le danger existe que nous ne le fassions pas. L'ennemi déploie tous ses efforts, dans ces derniers temps de l'histoire du témoignage sur la terre, pour amener ceux qui ont le privilège, mais aussi la responsabilité d'en assurer le maintien, à oublier la seule exhortation adressée au témoignage philadelphe.

2.5 Plusieurs types de combat

Pour « tenir ferme », il faut lutter, combattre. Cela, qu'il s'agisse du combat de la foi et pour la foi, du combat dans la lice ou du combat d'Éphésiens 6. Le croyant est appelé à livrer le combat « contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes ». Tel est le véritable combat chrétien ; la victoire remportée permet au croyant de jouir de la part qui est la sienne, de sa position « dans les lieux célestes dans le Christ Jésus ». Seuls peuvent vaincre ceux qui suivent l'exhortation de l'apôtre : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable... C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme. Tenez donc ferme... » (Éph. 6:10 à 18). — Cet enseignement correspond à celui que nous donne, dans l'Ancien Testament, le livre de Josué, le combat dont il y est question étant le type de celui d'Éphésiens 6 : « Fortifie-toi et sois ferme... Seulement fortifie-toi et sois très-ferme... » (Josué 1:6 à 9).

2.6 Combat pour la foi, Jude 3

Dans les derniers jours de la chrétienté, dont nous occupons spécialement l'Épître de Jude, il y a de saints combats à livrer « pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints », des combats que l'on est parfois dans la nécessité de soutenir alors que l'on préférerait avoir à s'occuper « de notre commun salut » (Jude 3). L'ennemi voudrait nous en empêcher et il a bien des moyens à sa disposition pour atteindre ce but. Il fera valoir, par exemple, l'importance de ce « commun salut » pour nous inciter à ne nous occuper que de cela, quand pourtant il faudrait combattre. Ou encore, il présentera les combats à livrer comme querelles qu'il faut fuir. Mettant en avant le désir de paix qui est dans le cœur renouvelé, il essaiera alors de nous égarer en nous laissant croire que la paix ne peut être obtenue qu'au prix d'un abandon plus ou moins marqué de la vérité. De la même manière, il nous assure que pour nous aimer les uns les autres, ainsi que nous y sommes exhortés, il faut avoir un esprit suffisamment large et il voudrait nous persuader que maintenir la vérité conduit inéluctablement à manquer d'amour. Or, la paix et l'amour sont, l'un aussi bien que l'autre, inséparables de la vérité.

2.7 Tromperies de l'ennemi

Dans son inlassable activité pour affaiblir le témoignage, l'adversaire, menteur et trompeur, se présente comme celui qui voudrait sa prospérité, c'est pourquoi il trouve parfois des instruments involontaires jusque parmi ceux qui en font partie. Que de choses, considérées comme étant pour le bien du témoignage, qui mériteraient d'être examinées de très près et qu'un peu de discernement spirituel nous conduirait, dans bien des cas, à rejeter résolument ! Les buts proposés par l'ennemi sont parfois très louables ; ce qu'il désire, au fond, c'est pouvoir occuper les saints à cela afin de les distraire de responsabilités majeures qui leur incombent pour le maintien du témoignage. Son activité, lorsqu'elle s'exerce de cette manière, est beaucoup plus dangereuse que celle qu'il déploie pour nous offrir tout ce que peut convoiter le cœur naturel : dans ce dernier cas, nous avons plus ou moins conscience de faire le mal, tandis que dans le premier, nous pouvons croire agir avec fidélité.

Alors qu'il faudrait combattre, « tenir ferme », l'adversaire, « se transformant en ange de lumière » (2 Cor. 11:14), essaie de nous en dissuader et vient prêcher la paix, cherchant des instruments pour l'aider dans ce travail. Que quelqu'un se laisse séduire par ses ruses et agisse selon ses desseins, il présentera comme sans importance d'inacceptables concessions ou encore, proposera des abandons semblant n'avoir que peu de portée tandis que la gravité de leurs conséquences ne sera manifestée que plus tard. Sans doute un croyant agissant ainsi sera-t-il considéré par certains comme un homme de paix. C'est un beau titre que celui d'homme de paix, et Dieu veuille qu'il y en ait beaucoup qui le soient en vérité ! Mais il n'en est effectivement pas un, il n'en a que l'apparence trompeuse, celui qui, dépourvu de l'énergie nécessaire pour combattre, est prêt à des concessions qu'il ne faudrait jamais faire et s'engage — y engageant aussi les autres — sur la pente glissante des abandons, au lieu de « tenir ferme ». Peut-être l'honorera-t-on de ce titre d'homme de paix, peut-être même s'en glorifiera-t-il, mais en fait un tel croyant travaille de ses propres mains à l'affaiblissement du témoignage, sinon à sa ruine, alors qu'il est convaincu d'œuvrer pour sa prospérité. Trompé par l'ennemi, il se trompe lui-même et trompe les autres.

2.8 Pas de double langage

Il n'est pas de service fidèle sans fermeté. Est-il un véritable esclave de Christ, celui qui cherche à plaire aux hommes ? Attitude coupable que celle qui conduit à parler d'une certaine manière à l'un et de manière différente à l'autre parce qu'on veut être agréable à l'un et à l'autre, ne contrarier personne. C'est en vue de la paix et du bon accord entre frères, dira-t-on pour s'excuser. Quelle erreur ! Il y a là, en fait, un manque de droiture et de fermeté, plus ou moins conscient peut-être, dont les funestes effets seront manifestés tôt ou tard. Essayer de complaire aux hommes, dans l'administration de l'assemblée aussi bien que dans l'enseignement, au lieu de maintenir fermement la vérité de Dieu, n'est pas le propre d'un serviteur fidèle. Jamais l'apôtre ne s'est comporté d'une telle manière : « Car maintenant, est-ce que je m'applique à satisfaire des hommes, ou Dieu ? Ou est-ce que je cherche à complaire à des hommes ? Si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ » (Gal. 1:10 - voir aussi 1 Thess. 2:3 à 6).

2.9 On combat pour ce qui a du prix

Dans la généralité des cas, pour jouir d'une vraie paix il faut d'abord avoir combattu et triomphé. Livrer le combat pour la vérité de Dieu implique, en premier lieu, que la vérité a été saisie, comprise et que l'on en connaît la valeur ; c'est le « demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu » de 2 Timothée 3:14. Car, en effet, on ne combat pas pour ce à quoi on n'attache que peu de prix. Quiconque a « acheté la vérité » sera prêt à combattre pour elle, tandis que ne le fera pas celui qui est disposé à la « vendre » (Prov. 23, 23). Ajoutons que la position prise ne doit jamais être au delà de la vérité saisie, mais toujours y correspondre ; s'il veut être droit devant Dieu, il doit abandonner la position où il se trouve, celui qui se rend compte un jour qu'elle dépasse ce qu'il a compris de la vérité.

2.10 Nécessité d'une bonne conscience. Préparation morale

En second lieu, il est indispensable que le croyant soit dans un bon état moral : pour « combattre le bon combat », Timothée était exhorté par l'apôtre à « garder la foi et une bonne conscience », les deux devant toujours aller de pair ; d'autre part, l'un des caractères du serviteur dans la maison de Dieu est celui-ci : « gardant le mystère de la foi dans une conscience pure » (1 Tim. 1:18, 19 ; 3:9). La vérité reçue doit être mise en pratique ; elle ne saurait demeurer à l'état de simple connaissance mais doit opérer dans le cœur et la conscience. Il faut que chacune des pièces de l'armure soit revêtue, alors seulement le combattant pourra résister à l'adversaire et « après avoir tout surmonté, tenir ferme ». Le prix de la vérité doit être connu par la manifestation des résultats qu'elle produit dans la vie pratique.

Il y a toute une formation nécessaire, une préparation morale, comparable à celle des athlètes combattant dans l'arène (1 Cor. 9:25 - voir aussi 2 Tim. 2:3 à 5). Un athlète a soin de son corps, se soumet à un régime, vit sobrement, s'impose des privations ; une troupe subit également une préparation au combat, et l'une de ses principales forces réside dans l'observation d'une discipline, dans la soumission à l'autorité d'un chef. Ce ne sont que des exemples, que la Parole nous autorise à prendre et qui illustrent la préparation morale qui doit être celle des croyants en vue des combats qu'ils auront tôt ou tard à livrer. Attendre le jour de la bataille pour se préparer, ou encore s'y rendre sans préparation aucune, c'est aller au devant d'une défaite certaine.

Dans les jours actuels, l'exhortation d'Apocalypse 3:11 s'impose à chacun de ceux qui connaissent la valeur et la saveur des privilèges philadelpiens, la promesse du verset 12 étant la part précieuse de « celui qui vaincra ». Le temps est court. « Je viens bientôt » nous assure Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite et marche au milieu des sept lampes d'or. Serons-nous manifestés fidèles à sa venue ? Aurons-nous tenu ferme ?

2.11 Un héritage précieux

« Tiens ferme ce que tu as... ». Dieu nous garde de nous glorifier de ce que « nous avons », « car qui est-ce qui met de la différence entre toi et un autre ? Et qu'as-tu, que tu n'aies reçu ? Et si aussi tu l'as reçu, pourquoi te glorifies-tu, comme si tu ne l'avais pas reçu ? » (1 Cor. 4:7). Mais l'ayant reçu, nous en sommes responsables. Nos devanciers ont combattu pour recouvrer des vérités précieuses, laissées dans l'ombre pendant des siècles, celles concernant l'Église corps de Christ, le rassemblement des saints autour du Seigneur sur le terrain de l'unité du corps, à sa table, dans la séparation qu'enseigne et requiert 2 Timothée 2:19 à 26, la libre action de l'Esprit de Dieu dans l'assemblée, l'adoration « en esprit et en vérité », le retour du Seigneur pour enlever son Église et tous les saints ayant part à la première résurrection. Ces vérités, d'autres encore qui s'y rattachent, ont-elles été saisies par chacun de ceux qui ont pris place dans le témoignage ? Ont-elles assez de prix pour nos cœurs ?

2.12 Danger d'une connaissance superficielle de la vérité

L'ennemi travaille avec persévérance pour battre en brèche des vérités de pareille valeur et il sait le faire avec ruse, mettant presque toujours en avant un but que l'on peut certes désirer mais qu'il voudrait nous faire atteindre en abandonnant, sinon en bloc tout au moins insensiblement, ce qui constitue l'essentiel du témoignage que nous sommes responsables de maintenir. En nombre de cas, il y réussit d'autant mieux qu'il n'y a chez ceux auxquels il s'adresse qu'une connaissance superficielle de la vérité, des doutes peut-être sur certains points, ce qui conduit généralement à accepter, à la première occasion, des enseignements venant d'autres sources tandis que l'on abandonne le « sain enseignement ». Sommes-nous dans l'état moral et spirituel qui nous permettra de « garder la foi », de « garder le bon dépôt par l'Esprit Saint qui habite en nous », de « combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints », en un mot, de « tenir ferme » ? (1 Tim. 1:18, 19 ; 2 Tim. 1:14 ; Jude 3 ; Apoc. 3:11).

2.13 Danger d'un abandon graduel

Craignons que nos mains languissantes ne soient prêtes, par manque d'énergie spirituelle et de fermeté, à abandonner, le laissant s'effriter, le « dépôt » que nous avons reçu et dont nous sommes responsables. Un relâchement nous amenant à des associations plus ou moins étroites avec des « vases » dont la Parole nous enjoint de nous séparer — ces associations peuvent revêtir des formes multiples et c'est un des plus graves dangers qui nous menacent aujourd'hui — nous conduirait graduellement à l'abandon du terrain sur lequel la grâce de Dieu nous a placés pour y manifester le caractère de « l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité » (1 Tim. 3:15). Et si l'ennemi vient nous dire que ce relâchement n'en est pas un, qu'en tout cas il est nécessaire pour que les âmes soient attirées, n'ayons aucune hésitation pour reconnaître la voix de celui que le Seigneur appelle « le père du mensonge » (Jean 8:44). Ce n'est pas avec des principes relâchés, en manifestant une faiblesse coupable, que nous pourrions accomplir le travail de Dieu. Tout au contraire, Dieu encourage et récompense toujours la fermeté, il y en a eu des exemples dans tous les temps, il y en a encore aujourd'hui. Qu'Il nous donne, dans ces jours si difficiles à tant d'égards, assez de force morale et d'énergie spirituelle pour que nous puissions demeurer « fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur » (1. Cor. 15:58 - voir aussi 16:13, 14).

2.14 Sommaire de toutes les exhortations à tenir ferme

En terminant, nous désirons rappeler ce qu'écrivait, il y a déjà une trentaine d'années, l'un de nos devanciers : « Combien nous eussions préféré nous entretenir avec nos chers lecteurs de « notre commun salut » ; mais nous sommes convaincus que l'avertissement de l'apôtre Jude est d'une pressante actualité : « Je me suis trouvé dans la nécessité de vous écrire afin de vous exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints » (Jude 3). Le relâchement général, l'affaiblissement spirituel et la conformité au monde qui nous envahissent de plus en plus, ont ouvert la porte aux attaques réitérées de l'adversaire contre le témoignage que le Seigneur nous appelle à rendre aux vérités de l'Assemblée dans ces derniers jours... Frères, prenons garde. Que nos reins soient ceints et nos lampes allumées, et soyons nous-mêmes « semblables à des hommes qui attendent leur Maître » (Luc 12:35, 36). Revêtons-nous de l'armure complète de Dieu, afin que nous puissions « tenir ferme contre les artifices du diable » (Éph. 6:11). À la veille même du moment où nous verrons face à face notre adorable Seigneur et Sauveur, puissions-nous entendre sa voix consolante qui nous dit : « Je viens bientôt ; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne » (Apoc. 3:11).

3 Les quatre exhortations de 2 Timothée 4:5 ME 1959 p. 253

3.1 Dernières paroles de l'apôtre Paul. Une course achevée. 2 Tim. 4:6-8

Lorsqu'il écrivait sa seconde Épître à Timothée, l'apôtre Paul arrivait au terme de sa course, ayant pleinement conscience de l'avoir « achevée ». Dans le verset qui suit celui cité en tête de ces lignes, il considère le moment présent : « Pour moi », dit-il, « je sers déjà de libation, et le temps de mon départ est arrivé » ; puis, au verset 7, il jette un regard en arrière et peut assurer en vérité, rendant ainsi témoignage à la grâce de Dieu qui l'a soutenu jusqu'au bout : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi ». Celui qui avait vécu comme étant manifesté, constamment, à la pleine lumière du tribunal de Christ — « nous avons été manifestés à Dieu » (2 Cor. 5:11) —, celui qui avait été « imitateur de Christ » pouvait s'arrêter sur le chemin parcouru, avec le sentiment d'avoir rempli le service qui lui avait été confié. Aussi, dans le verset 8, dirige-t-il ses regards vers l'avenir avec une pleine assurance : ce qui lui est réservé, c'est « la couronne de justice ». Le Seigneur, qui la lui donnera, est un « juste juge », Il connaît les pensées et les intentions des cœurs, Il sait quels sont les mobiles qui font agir le serviteur, Il pèse tout ce à quoi le fidèle doit renoncer pour le témoignage, Il mesure tout ce qu'il en coûte au combattant pour lutter et vaincre, Il voit toutes les larmes versées, sympathise à toutes les souffrances endurées et, « dans ce jour-là », Il donnera Lui-même la récompense au serviteur fidèle. À l'apôtre, et aussi « à tous ceux qui aiment son apparition ». Pourrait-on « aimer son apparition » si l'on avait devant soi d'être « couvert de honte, de par lui, à sa venue » (cf. 1 Jean 2:28) ? — Ces versets 6 à 8 — présent, passé, avenir — peuvent être considérés comme les dernières paroles de l'apôtre. Les versets 9 et suivants, de ce chapitre, offrent un caractère particulier, facile à remarquer, bien que tous les détails qui y sont contenus renferment un utile enseignement.

3.2 Ressources qui demeurent, le solide fondement de Dieu demeure

Dans ces dernières paroles qu'il lui adresse, l'apôtre semble dire à Timothée : je suis au terme du chemin, voilà ce qu'il a été et voici ce que j'ai maintenant devant moi. Tout à la fois, exemple et encouragement pour celui qui avait désormais à servir et à combattre, alors que déjà les premiers signes de la ruine de l'Église étaient manifestes. Tout au long de sa lettre, l'apôtre présente à « son enfant bien-aimé » les ressources qui demeurent quel que soit le déclin, et tout particulièrement « la volonté de Dieu » et « la promesse de la vie qui est dans le Christ Jésus » ; « la puissance de Dieu, qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel » ; la Parole, dont il est question dans tous les chapitres, arme dont l'apôtre s'est servi et qu'il place maintenant entre les mains de celui qui est appelé, à son tour, à lutter et à vaincre ; le Saint Esprit, Esprit « de puissance, et d'amour, et de conseil » (cf. Aggée 2:5). Si tout paraît ébranlé, « toutefois le solide fondement de Dieu demeure ». Ce qui est de Dieu ne peut être atteint par la ruine et c'est ce qui est consolant et encourageant pour le fidèle dans les temps les plus sombres. Ces ressources, l'apôtre en avait éprouvé la valeur tout au long de son ministère, il pouvait en garantir l'efficacité pour les avoir expérimentées lui-même. À la présentation de ces ressources, suffisantes jusqu'au bout, l'apôtre ajoute tout un ensemble d'exhortations, de directions, communiquées par inspiration divine et également fruit de sa longue expérience chrétienne et d'une vie de communion avec le Seigneur. Combien Timothée, en lisant cette lettre, a dû rendre grâces à Dieu — ne pouvons-nous pas le penser ? — pour les ressources qui lui étaient rappelées, comme aussi pour les exhortations qui lui étaient adressées ! Il sentait sans aucun doute combien il aurait besoin de s'appuyer sur les premières, de suivre les secondes. Mais cette lettre est également pour nous avec tous les enseignements qu'elle contient, tout ce sur quoi la foi peut s'appuyer dans tous les temps, toutes les directions auxquelles le fidèle doit être rendu attentif s'il veut pouvoir, lui aussi, « achever la course ». Sommes-nous assez reconnaissants pour le contenu de cette épître, si utile et si importante dans les jours auxquels nous sommes parvenus ? Et dans quelle mesure retenons-nous ses précieux enseignements ?

3.3 Principales exhortations

Ranimer le don de grâce qu'il avait reçu, prendre part aux souffrances de l'évangile, avoir un modèle des saines paroles, garder le bon dépôt, s'étudier à se présenter comme approuvé à Dieu, exposer justement la parole de la vérité, éviter les discours vains et profanes, fuir les convoitises de la jeunesse, poursuivre la justice, la foi, l'amour, la paix avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur, enseigner avec douceur les opposants, se détourner de ceux dont les caractères sont indiqués au début du chapitre 3, demeurer dans les choses apprises, prêcher la parole, insister en temps et hors de temps, convaincre, reprendre, exhorter avec toute longanimité et doctrine, telles sont les principales exhortations ou injonctions adressées par l'apôtre à Timothée tout au long de l'épître et qui ont toute leur valeur aujourd'hui pour nous qui sommes appelés à vivre le christianisme dans ces « temps fâcheux » des « derniers jours », où nous voyons sous nos yeux les différents traits du tableau déjà brossé à l'avance par l'apôtre dans cette épître.

3.4 Le sain enseignement n'est plus supporté. 2 Tim. 4:3-4

Il y aura un temps où ils ne supporteront pas le sain enseignement » (2 Tim. 4:3). Ne sommes-nous pas dans ce temps-là ? Non seulement le « sain enseignement » n'est pas reçu, mais encore il n'est pas « supporté » : on ne veut même pas l'entendre, on veut tout autre chose ! Et c'est ainsi, écrit l'apôtre, qu'ils « s'amasseront » des docteurs « selon leurs propres convoitises » détournant leurs oreilles « de la vérité » pour se tourner « vers les fables » (2 Tim. 3:4). C'est ce qui a caractérisé autrefois le peuple d'Israël : ils cherchaient aussi « des docteurs selon leurs propres convoitises » ceux qui disaient « aux voyants : Ne voyez pas, et à ceux qui ont des visions : N'ayez pas pour nous des visions de droiture ; dites-nous des choses douces, voyez des tromperies ; déviez du chemin, détournez-vous du sentier ; ôtez de devant nous le Saint d'Israël » (Ésaïe 30:10, 11). Telle est en effet la parole qui dépeint si fortement l'état moral du peuple : il ne veut pas avoir devant lui « le Saint d'Israël ». Il veut entendre « des choses douces », ce qui plaît au cœur naturel, mais rien de ce qui présente la sainteté de Dieu, du Dieu qui nous dit : « Soyez saints, car moi je suis saint » (cf. 1 Pierre 1:15, 16). Et environ un siècle après, l'Éternel devra dire de ce peuple : « Une chose étonnante et horrible est arrivée dans le pays : les prophètes prophétisent avec mensonge, et les sacrificateurs dominent par leur moyen ; et mon peuple l'aime ainsi » (Jérémie 5:30, 31). Et mon peuple l'aime ainsi ! — Il est remarquable de voir un même état moral au sein du peuple terrestre et parmi la chrétienté parvenue à la fin de son histoire sur la terre.

Comme l'ennemi est habile pour susciter tant de faux docteurs, agréables à entendre, appréciés, encensés même, qui parlent sur l'Écriture mais en évitant soigneusement le tranchant de la Parole pour la chair ! Il y en a pour tous les auditoires, pour tous les niveaux intellectuels : l'un fera valoir son intelligence en traitant de sujets élevés, en dissertant de philosophie chrétienne ; un autre laissera parler son imagination et présentera, plus ou moins romancés, les récits des Écritures ou encore, exposera certaines vérités mais à l'exclusion de celles auxquelles elles devraient être rattachées pour que l'ensemble soit vraiment la vérité de Dieu. Il est facile de faire vibrer les sentiments, de créer un enthousiasme généralement contagieux et que l'on prend pour un vivant et puissant christianisme, fausse apparence tellement séduisante aux yeux de plusieurs ! Tout cela répond aux « convoitises » du cœur naturel et c'est ainsi que les oreilles se détournent de la vérité.

3.5 2 Timothée 4:5

Ici se placent les quatre exhortations du verset 5 de 2 Timothée 4, les quatre dernières adressées par l'apôtre à Timothée, ce qui souligne leur importance. Celles que nous trouvons dans les versets 9 et suivants ont un caractère spécial, elles ont trait à la captivité de l'apôtre et à la prochaine venue de Timothée auprès de lui. — Ces quatre exhortations sont précédées du « Mais toi... » que nous trouvons à plusieurs reprises sous la plume de l'apôtre, particulièrement dans cette deuxième Épître. « Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine... » ; « mais toi, demeure dans les choses que tu as apprises et dont tu as été pleinement convaincu... » (2 Tim. 3:10, 14) : en présence de toute la corruption morale et spirituelle qui se développe, en face de tous les hommes méchants et imposteurs, Timothée ne devait être épouvanté en rien ; il avait « pleinement compris » la « doctrine », il était « pleinement convaincu » des choses qu'il avait apprises par le ministère de Paul, c'était « dans ces choses » qu'il devait « demeurer », il ne fallait les abandonner à aucun prix. Là seulement il trouverait ce qui convenait pour résister à toute la puissance du mal. L'exhortation est aussi pour nous maintenant, alors que le sain enseignement n'est pas supporté, tandis que l'on s'amasse des docteurs selon ses propres convoitises, se détournant ainsi de la vérité ; il y a encore un « Mais toi », s'adressant à chaque fidèle comme à Timothée autrefois, et suivi des quatre exhortations sur lesquelles nous désirons nous arrêter.

3.5.1 **Sobriété. Clarté d'esprit résultant de l'absence de fausses influences**

« Sois sobre en toutes choses » — Sobriété en tout, dans le domaine des choses matérielles comme dans celui des choses spirituelles. Cette sobriété est en contraste avec l'imagination dont font preuve les faux docteurs dans la présentation de l'Écriture, avec les efforts qu'ils déploient pour orner la vérité, n'aboutissant ainsi qu'à la travestir, de telle sorte que ceux qui les écoutent « se tournent vers les fables ». Dans ce verset, la sobriété est surtout, fait observer le traducteur (N.T. Pau-Vevey 1872 — note en bas de page), « cette sobre clarté d'esprit résultant de l'absence de fausses influences par le fait que l'on n'est pas mêlé avec ce qui enivre ». Séparé, dégagé de tout ce qui peut être aliment ou stimulant pour la chair, le croyant aura cette « sobre clarté d'esprit » indispensable pour remplir un service fidèle ; au contraire, soumis à de mauvaises influences, mêlé avec ce qui enivre, il sera incapable d'avoir discernement spirituel et jugement sobre. — Cette première des quatre exhortations de 2 Timothée n'est-elle pas d'une importance tout à fait particulière dans les jours auxquels nous sommes ?

« Nous vivons dans un temps où les prédictions de l'apôtre se réalisent pleinement. Nous sommes donc exposés à en subir l'influence et malheureusement nous ne la subissons que trop. La Parole de Dieu est le remède efficace pour lutter contre ce courant d'indépendance et d'erreur... Nous avons à lutter contre le besoin d'entendre des paroles agréables à l'oreille, car il nous expose à chercher nos jouissances en dehors du terrain de la vérité. Ceux qui font ainsi paraissent n'être pas étroits, voudraient prouver que l'on peut s'associer à tout ce qui est bon sur quelque terrain que ce soit. Ils prétendent aussi qu'ils vont entendre prêcher l'Évangile, plus clairement, plus à la portée de chacun, que dans le cercle restreint où l'obéissance à la Parole les aurait placés. Un autre moyen dont l'ennemi se sert efficacement pour faire perdre le goût de la Parole de Dieu et la capacité de la comprendre, ce sont les lectures religieuses diverses qui foisonnent de nos jours... Satan sait se déguiser en ange de lumière et ses serviteurs en ministres de justice. Il sait, distribuer l'erreur en dilutions et la présenter sous des formes très attrayantes, à l'insu même des instruments qu'il emploie, et dans lesquels on ne soupçonnerait ni mauvaise intention, ni mauvaise doctrine. Il ne commence jamais par présenter ouvertement sa pensée. Il prépare le terrain en l'arrosant de bonté, d'amour fraternel large, d'une charité qui admire le bien où qu'il se fasse, d'une indulgence qui se contente d'intentions louables là où les procédés ne seraient pas scripturaires... Le maintien de la vérité et de la sainteté est une condition essentielle du témoignage rendu au Seigneur. L'ennemi fait son possible pour nous faire passer légèrement sur des choses aussi importantes. Tous admettent cependant que la vérité doit être maintenue, mais le désir d'union parmi les chrétiens, l'œuvre de l'évangélisation, l'amour entre tous, la font considérer comme chose secondaire... » (M.E. 1923, p. 324 et suivantes.)

Si nous avons repris les expressions de l'un de nos devanciers, c'est parce qu'il nous paraît difficile de mieux dépeindre les principaux caractères du « temps », dans lequel nous vivons. Qu'un croyant se détourne plus ou moins de la vérité — et, à cet égard, les progrès sont très rapides ! se laissant gagner par les influences qui s'exercent de tant de manières dans la chrétienté, par paroles ou par écrits, il sera inévitablement privé de la sobre clarté d'esprit que donne le sain enseignement. Il est très frappant de constater que, dans de tels cas, le jugement spirituel est toujours faussé. Que Dieu nous accorde la grâce de demeurer « sobres en toutes choses ».

3.5.2 **Endure les souffrances**

« Endure les souffrances ». — Présenter la Parole avec fidélité, rejeter tout ce qui serait susceptible d'altérer le caractère de la vérité, n'ira pas sans susciter de l'opposition de la part de ceux qui préfèrent « s'amasser des docteurs selon leurs propres convoitises ». Il y aura donc des souffrances à endurer, à supporter patiemment. Il faut poursuivre le chemin en dépit de toutes les oppositions, malgré les difficultés rencontrées, confiant dans le Seigneur. Les faux docteurs sont admirés, flattés, encensés, tandis que le serviteur fidèle, « sobre en toutes choses », aura à connaître critiques, moqueries, mépris peut-être, qui seront autant de causes de souffrances pour lui. Il est exhorté à supporter tout cela avec patience. L'apôtre pouvait dire : « C'est pourquoi j'endure tout pour l'amour des élus » (2 Tim. 2:10), faisant sans doute directement allusion aux souffrances qui étaient les siennes en tant que « lié de chaînes comme un malfaiteur », mais ayant aussi devant lui, nous pouvons le penser, l'ensemble des souffrances qu'il endurait dans un service fidèle pour le Seigneur et pour les siens.

Il est encore une autre souffrance à endurer : celle qu'éprouve un serviteur, un croyant fermement attaché au Seigneur et désireux de garder le sain enseignement, lorsqu'il voit tant d'âmes se détourner de la vérité et rechercher des docteurs selon leurs propres convoitises. Est-il possible de ne pas souffrir en considérant les résultats du travail de l'ennemi ? Ce sont là aussi des souffrances qu'il faut supporter patiemment.

3.5.3 **Fais l'œuvre d'un évangéliste**

« Fais l'œuvre d'un évangéliste ». — Le point important, ici, n'est pas de savoir si Timothée avait ou n'avait pas le don d'évangéliste. La pensée de l'apôtre nous paraît être celle-ci : en présence de toute l'activité des docteurs dont il est question au verset 3, Timothée ne devait pas s'engager dans des controverses, suivre sur leur terrain ceux qui, en présentant l'Écriture, déployaient les ressources de leur intelligence naturelle, les facultés de leur imagination — en fait, tout cela est l'activité de la chair, s'exerçant dans le domaine des choses de Dieu. Dans des cas de ce genre, l'on est trop généralement porté à la discussion, espérant par ce moyen faire prévaloir la vérité. L'on n'y parvient pour ainsi dire jamais, précisément parce que, comme nous l'avons vu, le discernement spirituel de ceux qui « détournent leurs oreilles de la vérité », ne supportant plus le sain enseignement, est obscurci par les influences charnelles — celles de la « chair religieuse » auxquelles ils sont soumis. Que faut-il faire alors ? « L'œuvre d'un évangéliste », c'est-à-dire présenter les vérités les plus simples, les vérités élémentaires et fondamentales du christianisme, « enseigner quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu », donner du « lait » (cf. Hébr. 5:12).

Tel est le chemin tracé à un croyant, à un serviteur dans le temps où le sain enseignement n'est pas supporté : d'abord, demeurer en dehors de toutes les influences susceptibles d'obscurcir le discernement spirituel, la clarté d'esprit : « sois sobre en toutes choses » ; ensuite, ne pas se laisser arrêter par la souffrance, soit celle que l'on peut connaître de la part de ceux qui se détournent de la vérité, soit celle que l'on peut éprouver à leur sujet du fait de leur égarement, mais au contraire la supporter avec patience : « endure les souffrances » ; en troisième lieu, et ici il s'agit d'un service actif, présenter les vérités fondamentales de la Parole, le simple et pur Évangile dans le sens le plus étendu du terme (celui que lui donne l'apôtre dans des passages comme Rom. 1:15, 2:16, 16, 25 ; Phil. 1:5 ; 2 Tim. 2:8 par exemple), agir d'une telle manière plutôt que d'engager discussions et controverses. Enfin, l'exhortation à persévérer en cela jusqu'au bout.

3.5.4 **Accomplis pleinement ton service**

« Accomplis pleinement ton service ». — Ce mot « pleinement » revient plusieurs fois sous la plume de l'apôtre, au chapitre 3 d'abord (v. 10 et 14), ensuite au chapitre 4 (v. 5 et 17). C'est : entièrement, complètement, sans rien laisser de côté de ce qui doit être compris, de ce qui doit être fait et de ce qui doit être dit. L'apôtre pouvait assurer les anciens d'Éphèse qu'il n'avait « rien caché des choses qui étaient profitables », qu'il n'avait « mis aucune réserve à leur annoncer tout le conseil de Dieu » ; son seul désir, même si pour cela il devait souffrir la mort du martyr, c'était d'achever sa course, et le service qu'il avait reçu du Seigneur Jésus pour rendre témoignage à l'évangile de la grâce de Dieu » (Actes 20:20, 27, 24) et, tout à la fin de sa course, il pouvait rendre témoignage à la fidélité du Seigneur qui, alors que tous l'avaient abandonné, s'était tenu près de lui, l'avait fortifié, afin que par lui « la prédication fût pleinement accomplie, et que toutes les nations l'entendissent » (2 Tim. 4:17). Quel exemple et quel encouragement pour Timothée ! Et quelle autorité morale avait l'apôtre pour adresser à son « enfant bien-aimé » cette ultime exhortation : « accomplis pleinement ton service » ! Timothée, faible et craintif, aurait pu dire : mais à quoi bon « faire l'œuvre d'un évangéliste », on ne supporte plus le sain enseignement, on se détourne de la vérité, on veut des docteurs selon ses propres convoitises ! Non, aurait répondu l'apôtre, prêche la Parole, présente et enseigne « les premiers rudiments des oracles de Dieu », que rien ne t'arrête, que rien ne te décourage, le Seigneur se tiendra près de toi comme Il s'est tenu près de moi, Il te fortifiera comme Il m'a fortifié, persévère jusqu'au bout sans défaillance, « accomplis pleinement ton service »

Cette dernière exhortation de l'apôtre rappelle l'injonction adressée par l'Éternel à Ézéchiël. Le prophète était envoyé vers un peuple rebelle et au cœur obstiné ; l'Éternel Lui-même dénonce le caractère de ce peuple désobéissant, Il sait bien où Il envoie son serviteur. Mais, quoi qu'il en soit de l'état du peuple, Ézéchiël est invité à présenter la parole de l'Éternel : « Et tu leur diras mes paroles, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien » (Ézéchi. 2:7). Ils n'écouteront pas ? Qu'importe, « accomplis pleinement ton service ». Et c'est encore aujourd'hui la responsabilité du fidèle au sein de la ruine de l'Église, alors que sont manifestés les caractères du temps dont parle l'apôtre dans les versets 3 et 4 de 2 Tim. 4 ; sans faiblesse, sans défaillance, sans découragement — on est si facilement découragé quand on voit les âmes se détourner de la vérité et se tourner vers les fables ! — mais avec le secours du Seigneur, la force que seul Il peut communiquer, « tu leur diras mes paroles, soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien ».

L'injonction adressée par l'Éternel à Ézéchiël nous conduit à rappeler un enseignement dont l'importance doit être soulignée. Ce que Timothée était exhorté à présenter c'était l'évangile, dans le sens étendu du terme, la Parole, la vérité — d'un mot, c'était Christ. Ce qu'Ézéchiël avait à dire, c'était la parole de l'Éternel : « tu leur diras mes paroles », mais pour qu'il puisse faire face à sa responsabilité il devait obéir à ce que l'Éternel lui dit ensuite : « Et toi, fils d'homme, écoute ce que je te dis, ne sois pas rebelle, comme cette maison rebelle ; ouvre ta bouche, et mange ce que je te donne », et encore : « Fils d'homme, toutes mes paroles que je te dirai, reçois-les dans ton cœur, et écoute-les de tes oreilles ; et va, vers ceux de la transportation, vers les fils de ton peuple, et tu leur parleras et tu leur diras : Ainsi dit le Seigneur l'Éternel, — soit qu'ils écoutent, soit qu'ils n'en fassent rien » (Éz. 2:8 ; 3:10, 11). Il fallait que d'abord, Ézéchiël se nourrisse lui-même de ce que l'Éternel lui donnait avant de remplir sa mission ; il ne pourrait s'en acquitter que tout autant que lui-même se serait nourri des paroles écoutées de ses oreilles et reçues dans son cœur.

3.6 **Nourris de la Personne du Seigneur**

C'est dans la mesure où l'âme sera nourrie de la Parole, de Christ Lui-même, que le service pourra être rempli selon la pensée du Seigneur, sans défaillance et sans découragement. Aussi, nous comprenons pourquoi l'apôtre présente la Personne de Christ tout au long de cette seconde Épître à Timothée : la promesse de la vie est « dans le christ Jésus » ; le témoignage, c'est celui « de notre Seigneur » ; la grâce nous a été donnée « dans le christ Jésus avant les temps des siècles » et elle a été « manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile » ; la foi et l'amour sont « dans le christ Jésus », comme aussi la grâce dans laquelle le fidèle est exhorté à se fortifier ; c'est « le Seigneur » qui seul donne de l'intelligence en toutes choses ; c'est de « Jésus Christ, ressuscité d'entre les morts » que Timothée, et le croyant avec lui, doit se souvenir ; le salut est « dans le christ Jésus », avec la gloire éternelle ; c'est « avec lui » que nous sommes appelés à vivre et à souffrir, avant de régner « aussi avec lui » ; « Lui demeure fidèle », même si nous sommes incrédules ; « Le Seigneur connaît ceux qui sont siens » et « quiconque prononce le nom du Seigneur » est tenu de se retirer de l'iniquité, afin de poursuivre « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » ; c'est « le Seigneur » qui a délivré Paul de toutes les persécutions endurées ; vivre pieusement « dans le christ Jésus » conduit à souffrir ; les saintes lettres peuvent rendre sage à salut par la foi qui est « dans le christ Jésus » ; c'est « le christ Jésus, qui va juger vivants et morts » et c'est « le Seigneur, juste juge » qui donnera la couronne de justice à Paul et aussi à tous ceux qui aiment son apparition ; « le Seigneur » se tient près des siens et les fortifie, les délivre de toute mauvaise œuvre et les conserve pour son royaume céleste ; et c'est « à Lui » qu'appartient la gloire aux siècles des siècles. Enfin, l'apôtre termine par ce souhait : « Le seigneur Jésus Christ soit avec ton esprit » (1:1, 8, 9, 10, 13 ; 2:1, 3, 7, 8, 10, 12, 13, 19, 22 ; 3:11, 12, 15 ; 4:1, 8, 17, 18, 22). Ce n'est là qu'une longue énumération, alors qu'il conviendrait de s'arrêter sur chacun de ces passages ; nous y verrions comment toutes les vérités présentées se lient à la Personne de Christ, ce qu'est Jésus pour le fidèle, les ressources qui sont en Lui et demeurent jusqu'à la fin. Considérons ces divers passages chacun pour ce qui nous concerne, méditons-les ; que cette méditation attache nos cœurs à Celui qui est fidèle et en qui nous avons tout déjà présentement, si sombres que soient les temps, et pour l'éternité ! Et qu'ainsi nous soyons rendus capables de mettre en pratique les quatre dernières exhortations adressées par l'apôtre à Timothée :

« Mais toi, sois sobre en toutes choses, endure les souffrances, fais l'œuvre d'un évangéliste, accomplis pleinement ton service. »

4 **Sur les dangers de la sentimentalité**

ME 1960 p. 286

4.1 **Qu'est-ce qui guide les affections de famille ?**

Les sentiments que nous éprouvons pour les membres de nos familles ou de la famille de Dieu sont tout à fait légitimes. Et il serait dans un état anormal le croyant qui n'aurait guère d'affection pour ceux auxquels l'unissent les liens du sang ou les liens de la foi en un

commun Sauveur et Seigneur. Mais il y a dans l'exercice même de cette affection un piège que nous ne savons pas toujours discerner et que l'ennemi place devant nos pas pour essayer de nous détourner du chemin de l'obéissance à la Parole.

Lorsque nos affections de famille ou notre affection fraternelle ne sont pas gouvernées par la Parole et l'Esprit de Dieu, lorsque nous leur donnons une importance dépassant celle qui convient, lorsqu'en définitive nous nous laissons guider et diriger par elles, nous sommes amenés à agir de telle manière que nous faisons passer ce qui est pour leur satisfaction avant ce qui doit être pour le maintien des droits de Dieu. Nous sommes si facilement portés à tomber dans ce piège — la plupart du temps sans même nous en rendre compte — qu'il est souvent placé devant nous ; nous pensons alors avoir fait ce qui est bien et connaître ainsi l'approbation du Seigneur parce que nous avons manifesté beaucoup d'affection à l'un des nôtres ou à des frères et sœurs en Christ et nous n'avons pas conscience de l'avoir fait au détriment des droits de Dieu et de ce qui convient à sa gloire. Nous avons méconnu le principe posé par le Seigneur Lui-même : « Celui qui aime père ou mère plus que moi, n'est pas digne de moi ; et celui qui aime fils ou fille plus que moi, n'est pas digne de moi » (Matt. 10:37). Le Seigneur ne nous demande pas de ne pas aimer père, mère, fils ou fille, mais de l'aimer Lui plus que quiconque et de lui manifester cet amour en gardant sa parole (cf. Jean 14:21 et 23). C'est cela qui doit toujours guider nos actions et non pas les sentiments d'affection que nos cœurs éprouvent. Le Seigneur d'abord, sa parole, ses droits, sa gloire, avant toute autre chose ; tel devrait être le principe directeur, la règle de nos pensées et de nos actes, dans les détails de notre vie aussi bien que dans l'examen des questions les plus importantes.

4.2 Affections dérégées. Col. 3:5

Les « affections dérégées » font partie de « nos membres qui sont sur la terre » et que nous sommes exhortés à « mortifier » au même titre que « la fornication, l'impureté, la mauvaise convoitise, et la cupidité, qui est de l'idolâtrie ; à cause desquelles la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance » (Col. 3:5 à 7). Ces affections sont celles qui ne sont soumises à aucune règle, même pas à celles de la morale humaine, celles qui se portent sur des personnes qui ne devraient pas en être l'objet — et ce n'est évidemment pas le cas si nous parlons d'affections pour les nôtres ou pour les enfants de Dieu. Nous dirions plutôt : affections non réglées, lorsqu'il s'agit de celles qui ne sont pas gouvernées par la Parole et qui, de ce fait, nous conduisent à agir d'une manière qui ne répond pas à la pensée de Dieu. De semblables affections sont à la source de toutes les actions purement sentimentales, très belles en apparence et louables aux yeux des hommes comme aussi aux yeux de tout chrétien peu ou pas spirituel. Dans cette sentimentalité, il y a au fond le désir d'éprouver une satisfaction personnelle, la joie que l'on connaît en témoignant son affection, même si l'on ne doit pas être payé de retour ; ce qui est grave c'est que l'on met cette joie au-dessus de celle que l'on goûte dans un chemin d'obéissance à la Parole, même quand il faut souffrir à cause de la justice et par fidélité au Seigneur dans une manifestation d'amour pour Lui (cf. Matt. 5:10 à 12). Si nous connaissions davantage ces dernières joies, nous hésiterions moins à les faire passer avant les premières lorsque, mis à l'épreuve, nous avons à choisir et à montrer si pour nous les droits du Seigneur ont le pas sur toute autre chose.

4.3 Manque de fermeté

Des affections non réglées par la Parole et l'Esprit de Dieu nous conduiront toujours à une certaine faiblesse, jamais à la fermeté qu'un enfant de Dieu devrait manifester sans cesse dans sa marche pratique. Faiblesse coupable chez un Éli par exemple : son affection pour ses fils était telle qu'il était incapable d'agir en vue du maintien des droits de Dieu. Il se borne à une répréhension sans effet alors qu'il lui appartenait d'exercer les actions nécessaires pour mettre fin à un état de choses qui déshonorait l'Éternel. Aussi se trouve-t-il, à son insu, solidaire de la conduite de ses fils et doit-il entendre ces paroles : « Pourquoi foulez-vous aux pieds mon sacrifice et mon offrande, que j'ai commandé de faire dans ma demeure ? Et tu honores tes fils plus que moi... » (1 Sam. 2:29). Quelle en sera la conséquence sous le juste gouvernement de Dieu ? Éli est mis de côté parce qu'infidèle à sa charge et à sa responsabilité : « ses fils se sont avilis » et « il ne les a pas retenus » (1 Sam. 2:35 ; 3:13). Quel enseignement, quel avertissement pour des parents chrétiens ! Ils ne pourront certainement pas élever leurs enfants « dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur » (Éph. 6:4) s'ils les entourent d'une affection non réglée par la Parole de Dieu. De même, lorsque leurs enfants auront grandi, ils seront en danger de leur donner des conseils peu susceptibles de les amener à marcher dans le chemin que Dieu voudrait pour eux.

De vrais fils de Lévi, désireux de montrer qu'avant toutes choses et au-dessus de toute considération ils sont « pour l'Éternel », n'hésiteront pas à faire passer, sans murmures et sans raisonnements, les droits de Dieu, l'obéissance à sa parole, avant les sentiments d'affection qu'ils peuvent éprouver pour un frère, un compagnon ou un intime ami (Ex. 32:26 à 29). C'est là qu'est la bénédiction, ainsi que nous le montre le dernier verset de ce passage. Que de fois, hélas ! nous agissons de manière diamétralement opposée lorsque pourtant il conviendrait de penser avant tout au témoignage du Seigneur ! Voici, par exemple, une action à exercer — discipline ou mise hors de communion — à l'égard d'une personne de notre famille ou d'un frère qui nous est très cher. En combien de cas ne faisons-nous pas passer nos sentiments en premier lieu ! Nous mettrons une certaine opposition, plus ou moins nuancée peut-être, ou bien nous nous abstenons, prenant en quelque sorte une position à l'écart qui nuit à la communion et à l'action de l'assemblée. Agir de la sorte, c'est se laisser guider non par la Parole et l'Esprit de Dieu mais par les sentiments de son propre cœur.

4.4 Deutéronome 13:6-11

Deutéronome 13:6 à 11 nous présente le cas de quelqu'un — membre de la même famille ou ami — qui cherche « en secret » à détourner les cœurs du seul vrai Dieu et dont l'action aboutirait, si on la laissait s'exercer librement, à briser l'unité du peuple. Le danger est de se laisser entraîner par ses sentiments. Tout au contraire, dans un cas semblable, il faut, d'après Deutéronome 13 mettre à mort le coupable, d'après l'enseignement du Nouveau Testament le placer hors de la communion de l'assemblée, qui doit se purifier de la souillure en ôtant le méchant du milieu d'elle-même (1 Cor. 5:13). Celui qui était lié à un tel homme par des liens de famille ou par ceux de l'amitié devait-il s'opposer ou encore, s'abstenir ? Bien au contraire, il lui est dit : « Ta main sera la première contre lui pour le mettre à mort » (Deut. 13:9). Objectera-t-on qu'il manque ainsi à tous les devoirs de la famille ou de l'amitié ? À l'encontre de ce que l'on pourrait penser, il y satisfait pleinement. Quel est en effet le but de l'action de l'assemblée lorsqu'elle « ôte le méchant » ? Pour ce qui la concerne, la purification du mal ; vis-à-vis de celui qui a péché, une restauration complète. Qui peut désirer davantage la restauration de celui qui, aujourd'hui, doit être exclu de la communion de l'assemblée si ce n'est son frère, son fils ou sa fille, sa femme, son intime ami ? Plus les liens d'affection sont étroits, plus il y aura le désir de voir entièrement restauré celui qui a péché. Voilà pourquoi celui qui lui est uni par des liens de famille ou par ceux de l'amitié, obéira sans hésiter à l'injonction de l'Écriture : « Ta main sera la première contre lui ». Il n'y a là, certes, aucun désir de vengeance c'est en vue du bien et cela convient à la gloire de Dieu au milieu des siens.

Combien peu nous entrons dans ces pensées, n'est-il pas vrai ? Nous préférons la plupart du temps agir sentimentalement, persuadés que nous faisons bien et que le Seigneur nous approuve, méconnaissant ce que l'Écriture nous enseigne qui met chaque chose à sa place : les droits de Dieu d'abord, ensuite l'exercice de l'affection du cœur jointe à un amour vrai et dans l'obéissance à la Parole.

4.5 1 Corinthiens 5:9-11

Nous pourrions prendre encore un autre exemple, dans le même courant de pensées et qui est également parmi les plus fréquents. 1 Corinthiens 5:9 à 11 nous donne un enseignement particulièrement clair au sujet de la conduite à tenir vis-à-vis de celui qui a dû être placé hors de la communion de l'assemblée : « Je vous ai écrit dans la lettre, de ne pas avoir de commerce avec des fornicateurs, non pas absolument avec les fornicateurs de ce monde, ou les avares et les ravisseurs, ou les idolâtres, puisqu'ainsi il faudrait que vous sortissiez du monde ; mais, maintenant, je vous ai écrit que, si quelqu'un appelé frère est fornicateur, ou avaré, ou idolâtre, ou outrageux, ou ivrogne, ou ravisseur, vous n'ayez pas de commerce avec lui, que vous ne mangiez pas même avec un tel homme ». Un enseignement aussi clair est pourtant si souvent méconnu ! On estime parfois ne pas être tenu d'y obéir parce que l'on est lié par des liens de famille ou d'étroite amitié avec celui que la Parole appelle « le méchant » et avec lequel elle nous enjoint de n'avoir « pas de commerce », c'est-à-dire pas de relation. Et l'on fait ainsi passer les sentiments de son cœur avant l'obéissance à la Parole ! Pense-t-on, de cette manière, aider à la restauration du coupable et lui manifester un amour vrai ? — Ajoutons que des frères exercés quant au bien de l'assemblée, ayant à cœur la restauration de celui qui a dû être retranché, veilleront à ce que 1 Corinthiens 5:9 à 11 ne soit pas perdu de vue. Si besoin est, des remarques seront faites, avec douceur et amour ; elles seront répétées, si la chose est nécessaire, mais si elles devaient se révéler sans aucun effet, des avertissements sérieux pourraient attirer l'attention sur la gravité d'une désobéissance à la Parole. Dans un cas extrême, celui qui refuserait de tenir compte des remarques et d'avertissements pourrait avoir à connaître lui-même l'action de l'assemblée en discipline et son obstination — dont il est écrit qu'elle est « comme une idolâtrie » (1 Sam. 15:23) — serait susceptible, si elle apparaissait irréductible, d'entraîner sa propre mise hors de communion. Tout cela demande, dans la pratique, sagesse et discernement, patience et fermeté tout à la fois.

4.6 Prédication de l'évangile

C'est encore oublier l'enseignement de l'Écriture que de faire preuve, à l'occasion de la présentation de l'Évangile, de cette sentimentalité qui n'a guère d'autre résultat que de faire vibrer les sentiments de l'auditoire. Expressions de nature à produire des émotions, développements de pure imagination, récits et images plus ou moins bien choisis, enthousiasmes provoqués, grandiloquence, tout cela, que l'on prend pour de la puissance dans la prédication de l'Évangile, peut sans doute en amener certains à recevoir « aussitôt avec joie » la parole entendue, mais « ils n'ont pas de racine en eux-mêmes » et il ne reste rien à la fin (Marc 4:16, 17).

4.7 Pierre instrument du diable

Il y a plus grave encore. Une action sentimentale, même lorsqu'elle est exercée par un croyant plein d'amour pour le Seigneur et désireux de le lui témoigner, même lorsqu'il s'agit non pas d'affection pour des membres de sa propre famille ou pour des frères et sœurs en Christ mais pour le Seigneur Lui-même, peut nous conduire à devenir les instruments de l'adversaire. Pierre en a fait la triste expérience. Le Seigneur avait montré à ses disciples « qu'il fallait qu'il allât à Jérusalem, et qu'il souffrît beaucoup de la part des anciens et des principaux sacrificateurs et des scribes, et qu'il fût mis à mort, et qu'il fût ressuscité le troisième jour ». Pierre ne laisse parler que son cœur : il aime son Maître, il ne veut ni le voir souffrir ni le voir mourir ; et l'expression des sentiments de son cœur va l'amener à dire au Seigneur : « Seigneur, Dieu t'en préserve, cela ne t'arrivera point ! ». Quand le Seigneur avait pourtant montré « qu'il fallait... », Pierre ose affirmer : « cela ne t'arrivera point ». Il est, sans qu'il en ait conscience, le jouet de l'ennemi. Aussi doit-il entendre cette parole de la bouche du Seigneur : « Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale ; car tes pensées ne sont pas aux choses de Dieu, mais à celles des hommes » (Matt. 16:21 à 23).

4.8 Conclusion

Nous pourrions trouver dans les Écritures bien d'autres exemples à l'appui de ce que nous venons de présenter, mais ceux qui ont été cités suffisent à nous montrer combien il est important pour nous de veiller sur nos propres cœurs. Soyons gardés d'agir selon nos sentiments, même les plus légitimes, et de faire passer avant les droits du Seigneur et l'obéissance à la Parole, l'affection que nous éprouvons pour les membres de nos familles ou pour nos frères en Christ. Qu'il nous soit accordé toujours de savoir joindre « à l'affection fraternelle, l'amour » (2 Pierre 1:7).

5 Justice et paix

ME 1960 p.309

5.1 La justice et la paix basées sur le pardon de Dieu

« La justice et la paix se sont entre-baisées » (Ps. 85:10). En citant ce verset, nous pensons généralement à la croix comme étant le fondement de notre paix, l'œuvre expiatoire de Christ ayant satisfait à tous les droits de la justice de Dieu. Mais prophétiquement, en composant ce Psaume, les fils de Coré évoquent le moment où les rachetés d'Israël, délivrés et pardonnés, seront amenés à goûter la bénédiction d'en-haut dans le pays de leurs pères. Ils reconnaîtront alors avoir perdu tout droit à cette bénédiction en raison de leurs infidélités multipliées ; sur quelle justice pourraient-ils donc s'appuyer pour y avoir part, eux qui feront cette confession à l'Éternel : « Et tous nous sommes devenus comme une chose impure, et toutes nos justices, comme un vêtement souillé » (És. 64:6) ? Mais cette confession leur ouvrira le cœur de Celui qui assure un plein pardon au pécheur repentant, de sorte qu'ils lui diront ensuite en vérité : « Tu as pardonné l'iniquité de ton peuple, tu as couvert tous leurs péchés. Tu as retiré tout ton courroux, tu es revenu de l'ardeur de ta colère » (Ps. 85:2, 3). Et ils éprouveront dans leur âme le besoin d'aller au delà de la connaissance du pardon, demandant à jouir d'une heureuse communion avec Dieu. C'est le sens de la prière exprimée dans les versets 4 à 7 du Psaume. Alors, en réponse à cette prière, Dieu « dira paix à son peuple et à ses saints » (v. 8), et c'est en toute justice qu'il le fera car « la justice regardera des cieux » (v. 11). La justice de l'homme, qui de la terre regarde en haut espérant mériter la bénédiction divine, étant sans valeur aucune, c'est la justice de Dieu qui du ciel regarde vers la terre ; elle est établie dans le ciel même parce que Christ s'y trouve : ayant glorifié Dieu ici-bas, Il a été maintenant glorifié par Dieu auprès de Lui-même. C'est le fondement de toutes les bénédictions à venir d'Israël, comme aussi le fondement de toutes les bénédictions célestes du croyant et de l'Église dans le jour actuel et pour l'éternité.

5.2 Le Roi de paix

« La justice regardera des cieux » et Dieu « dira paix à son peuple et à ses saints ». Il pourra être dit en vérité que « la justice et la paix se sont entre-baisées », et le règne millénaire qui sera alors établi sera un règne de justice et de paix. « Voici », dit le prophète, « un roi règnera en justice » (És. 32:1). Ce Roi, c'est Celui dont le nom est : « Merveilleux, Conseiller, Dieu fort, Père du siècle, Prince de paix. » « Le gouvernement sera sur son épaule » et « à l'accroissement de son empire, et à la paix, il n'y aura pas de fin » (És. 9:6, 7). Il sera tout à la fois roi et sacrificateur, « sacrificateur sur son trône » (Zach. 6:12, 13), vrai Melchisédec, « roi de Salem, sacrificateur du Dieu Très-haut » (Héb. 7:1). Ce passage d'Hébreux 7 nous présente Melchisédec, type de Christ — « assimilé au Fils de Dieu, » —

comme roi et sacrificateur et, dans sa royauté, « roi de justice, et puis aussi roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix » (v. 2, 3). — Son gouvernement sera caractérisé par la justice ; le Psaume 101 en définit les principes. Et la justice établie sur une terre purifiée — purifiée par les jugements, car c'est « lorsque tes jugements sont sur la terre, » est-il écrit, que « les habitants du monde apprennent la justice » (És. 26:9, 10) — la justice, maintenue dans tous les actes du gouvernement de ce monde, la paix régnera. Le cantique dont les paroles nous sont rapportées au chapitre 26 du livre du prophète Ésaïe annonce cette paix : « Éternel, tu établiras la paix pour nous » (v. 12). La paix est la conséquence de l'instauration du règne de la justice et ne saurait être si les règles de la justice étaient violées. — Alors sera accompli ce qu'annonce prophétiquement le Psaume 72 « au sujet de Salomon » : « Ô Dieu ! donne tes jugements au roi, et ta justice au fils du roi. Il jugera ton peuple en justice, et tes affligés avec droiture. Les montagnes porteront la paix au peuple, et les coteaux, — par la justice... En ses jours, le juste fleurira, et il y aura abondance de paix... » (v. 1 à 7).

5.3 *Pas de paix dans le monde actuel*

Présentement, nous sommes dans un monde où les hommes voudraient établir la justice afin d'instaurer la paix sur la terre mais nous y sommes témoins de la vanité de leurs efforts. À l'intérieur d'une nation, ils parviennent à grand-peine à maintenir une certaine justice, cherchant surtout à éviter qu'il y ait de trop criantes injustices ; mais, malgré tout ce qui est fait dans ce but, on n'en finirait pas, en regardant surtout de soi avec quelque attention, d'énumérer les injustices qui sont une cause de souffrance, de révolte parfois. Aussi devient-il souvent impossible de maintenir la concorde et la paix au sein d'une nation. Entre nations, la chose est plus difficile encore. On comprend que les hommes, plus d'une fois découragés, soupirent après un peu de justice et désirent ardemment la paix. Et pourtant, aveuglés par « le dieu de ce siècle » (2 Cor. 4:4), ils rejettent Celui qui seul apportera sur la terre justice et paix lorsque, après l'exécution des jugements apocalyptiques, Il établira son royaume en gloire. Alors, effectivement, « l'œuvre de la justice sera la paix, et le travail de la justice, repos et sécurité à toujours. Et mon peuple habitera une demeure de paix et des habitations sûres, et des lieux de repos tranquilles » (És. 32:17, 18).

Seigneur ! quand sera-ce
Que ces temps heureux
Où luira ta face
Comblent nos vœux ?
Ton épouse crie :
« Viens, Prince de paix,
« Viens, Prince de vie,
« Régner à jamais ! »

5.4 *Le croyant peut goûter la paix*

En attendant ce règne de justice et de paix, le croyant — qui a d'ailleurs une part céleste, infiniment plus élevée que celle dont jouira Israël pendant le règne établi sur la terre — peut déjà, au milieu d'un monde troublé où « jusqu'à la fin il y aura guerre » (Dan. 9:26), goûter la paix. D'abord la paix de la conscience, ensuite la paix du cœur. Là aussi, il ne saurait y avoir de paix sur un autre fondement, que celui de la justice.

5.5 *Péchés pardonnés, et les droits de la justice divine maintenant*

Il n'a pas la conscience en paix celui qui est sous le poids de ses péchés et qui sent plus ou moins sa culpabilité devant Dieu, une culpabilité à laquelle nul ne saurait se soustraire (cf. Rom. 3:19 et 23). À des coupables, Dieu veut faire grâce mais Il ne le peut qu'en maintenant tous les droits de sa justice ; c'est pourquoi, après que la culpabilité de tous les hommes sans aucune exception a été pleinement démontrée, ce n'est pas de la grâce de Dieu qu'il est parlé mais de sa justice : « Mais maintenant, sans loi, la justice de Dieu est manifestée... » (Rom. 3:21). Pour que fussent maintenus les droits de la justice divine, Christ a pris la place des coupables et a subi, à la croix, le jugement que nous avions tous mérité. La justice de Dieu est ainsi satisfaite, et désormais Dieu se montre « juste » en pardonnant au coupable qui se repent, « et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. 3:21 à 26). C'est par la foi en l'œuvre expiatoire de Christ et non au moyen « d'œuvres accomplies en justice, que nous, nous eussions faites » (Tite 3:4 à 7) — que l'homme pécheur est justifié devant Dieu. Il se présente devant un Dieu juste et saint mais il est lavé dans le sang de Celui qui a été « livré pour nos fautes » et « ressuscité pour notre justification » (Rom. 4:25). Christ a accompli l'œuvre et Dieu l'a acceptée, de sorte qu'il n'est plus question de culpabilité pour celui qui se tient devant Dieu comme étant délivré et racheté par Christ ; Christ est sa justice, il peut donc goûter dans sa conscience une pleine et parfaite paix. Tant qu'une âme n'a pas compris sa culpabilité aux yeux de Dieu et la valeur de l'œuvre de Christ pour l'en délivrer, elle n'a pas l'assurance d'être justifiée et elle n'a aucune paix.

C'est parce que Christ a été « livré pour nos fautes » et « ressuscité pour notre justification » que la foi en Lui, en son œuvre parfaite, nous est « comptée à justice » (Rom. 4:22 à 25). « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre seigneur Jésus Christ » (Rom. 5:1). C'est la paix de la conscience, elle ne peut être connue et goûtée par un autre moyen.

5.6 *Les différentes dispensations*

Cela n'affaiblit en rien l'étendue de la merveilleuse grâce de Dieu envers nous. Et l'Écriture met chaque chose à sa place, qui dit : « Là où le péché abondait, la grâce a surabondé, afin que, comme le péché a régné par la mort, ainsi aussi la grâce régnât par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur » (Rom. 5:20, 21). Dans le temps présent, la grâce règne par la justice et, établi sur ce terrain solide, le croyant goûte la pleine paix de la conscience ; pendant le règne millénaire, « un roi régnera en justice » (És. 32:1) et Il apportera la paix, Lui le vrai Melchisédec, « roi de justice, et puis aussi roi de Salem, c'est-à-dire roi de paix » (Héb. 7:2) ; enfin, après le règne, quand l'état d'éternité sera établi, lorsqu'il y aura « un nouveau ciel et une nouvelle terre » (Apoc. 21:1 à 8), la justice « habitera », c'est ce que « nous attendons » ainsi que l'écrit l'apôtre Pierre dans sa deuxième Épître (3:13). Ce sera alors la parfaite et éternelle paix que rien ne viendra jamais troubler, dans le lieu où « la mort ne sera plus » et où « il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine » (Apoc. 21:4).

5.7 *Sentiers de justice. Ps. 23:3*

Il nous faut Christ comme justice pour avoir la paix de la conscience. Ensuite, dans notre vie de chaque jour, il nous faut marcher dans le sentier de la justice pour avoir la paix du cœur. En dehors de ce chemin, l'âme est plus ou moins tourmentée, suivant que la conscience est plus ou moins délicate et exercée, et il n'y a pas de paix pour le cœur. La brebis qui se laisse conduire par le berger « dans des sentiers de justice » va sans aucune crainte, même si elle doit marcher « par la vallée de l'ombre de la mort » ; et les expressions qui terminent ce beau Psaume 23 nous disent bien de quelle paix profonde elle jouit, jusqu'en « la présence de ses ennemis ». Dans un tel sentier, conduit par Celui qui y a marché lorsqu'il a été un homme ici-bas, de quoi le croyant doit-il être occupé ? De « toutes les choses qui sont vraies,... vénérables,... justes,... pures,... aimables,... de bonne renommée ». Et l'apôtre

ajoute : « Faites ces choses, et le Dieu de paix sera avec vous » (Phil. 4:8, 9). — Et si nous nous écartons de ce sentier de la justice, la discipline d'un Père qui nous aime est là pour nous ramener ; elle est « pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté ». Sans doute « pour le présent » elle « ne semble pas être un sujet de joie, mais de tristesse », cependant « plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle » (Héb.12:10, 11). Tel est le but en vue duquel la discipline nous est dispensée : nous faire participer à la sainteté de Dieu, notre Père, parce que nous sommes « des fils » (Héb. 12:7, 8) et produire « le fruit paisible de la justice ». Sainteté, paix, justice.

5.8 *Danger de négliger la sainteté*

Nous avons déjà remarqué dans un précédent article (M. É. 1954, p. 235) que la paix et la sainteté sont étroitement liées l'une à l'autre, inséparables l'une de l'autre pourrait-on dire. Il en est de même pour ce qui concerne la justice et la paix, nous venons de le voir. De sorte que vont toujours ensemble justice, sainteté, paix. Nous avons besoin de nous en souvenir constamment dans notre vie pratique car trop souvent guidés par nos sentiments, manquant de discernement spirituel, nous laissant séduire par les apparences, nous sommes portés à passer sur bien des choses pour obtenir ce que nous croyons être la paix selon Dieu et qui n'est en fait qu'une sorte de compromis entre diverses tendances, compromis qui fait plus ou moins bon marché de la justice et de la sainteté pratiques. Il est si doux et si bienfaisant de vivre en paix, l'âme y aspire en général si ardemment que, pour essayer d'y parvenir, l'on est incité à accepter de semblables compromis, accusant même parfois ceux qui désirent maintenir fermement justice et sainteté de troubler la paix — l'accusation n'est d'ailleurs pas d'aujourd'hui (cf. 1 Rois 18:17, 18). Malgré les plus belles apparences, nous n'aurons jamais une vraie paix, la paix selon Dieu, si justice et sainteté pratiques se trouvent sacrifiées en quelque mesure que ce soit ; prétendre établir ainsi la paix, c'est prétendre à un résultat que la Parole nous montre impossible à obtenir. Nous nous trompons sur le caractère de la paix ainsi réalisée : en fait, ce n'est pas autre chose qu'un mauvais accommodement obtenu parce que l'on a sacrifié quelque chose des droits de Dieu.

Nous voudrions citer encore deux passages des Écritures à l'appui de ce que nous venons de présenter.

5.9 *Luc 1:75, 79*

La bouche de Zacharie, en Luc 1:64 à 79, a été ouverte, sa langue déliée, après que sa foi et son obéissance ont été manifestées. Il a pu alors parler, « louant Dieu ». Puis, « rempli de l'Esprit Saint » il prononce une prophétie dans laquelle il rappelle les promesses immuables de Dieu et souligne le but de ses desseins à l'égard de son peuple : Il le délivrera afin d'avoir des cœurs disposés à le servir sans crainte, en sainteté et en justice devant lui ». Tel est le désir de Dieu dans tous les temps : Il veut avoir un peuple qui le serve dans la sainteté et dans la justice. Et Jean devait être un instrument entre ses mains « pour préparer ses voies, pour donner la connaissance du salut à son peuple », ce peuple appelé à servir Dieu « sans crainte, en sainteté et en justice devant lui », afin que leurs pieds fussent conduits « dans le chemin de la paix » (Luc 1:75, 79). Une marche dans le chemin de la paix découle d'un service dans la sainteté et la justice pratiques.

5.10 *Jean 17:25*

Dans la prière qui nous est rapportée en Jean 17, le Seigneur s'adresse à son Père en faveur des siens. Lui va « passer de ce monde au Père » (Jean 13:1), eux auront à cheminer dans ce monde, un monde ennemi, qui ne connaît pas le Père. « Père juste ; — et le monde ne t'a pas connu... » (Jean 17:25). En marchant dans un sentier de justice, nous ferons l'expérience que ce monde ne nous connaît pas, comme il n'a pas connu Celui qui y a marché avant nous, nous a tracé le chemin et demeure notre Modèle parfait (cf. 1 Jean 3:1) — comme il n'a pas connu non plus le Père, le Père juste ». Il n'a pas connu le Père parce qu'il n'a pas connu l'Envoyé du Père ici-bas. Au milieu d'un tel monde, nous avons besoin d'être gardés, gardés dans une réelle séparation, intérieure d'abord, extérieure aussi ; notre chemin doit être un chemin de sainteté pratique. Aussi, c'est au « Père saint » que Jésus confie les siens : « Père saint, garde-le en ton nom... » (Jean 17:11). Sans doute, l'amour du Père est sans cesse en activité en notre faveur mais c'est un « Père juste », un « Père saint » qui s'occupe de nous. Pour que nous puissions cheminer dans le monde tout en manifestant que nous n'en sommes pas, le sentier qui nous est proposé est celui de la justice et de la sainteté ; les caractères du Père doivent être vus dans ses enfants. Dans la mesure où il en sera ainsi, nous ferons l'expérience que ce monde ne nous connaît pas mais nous ferons des progrès dans cette connaissance que Jésus veut nous donner du nom du Père, du « Père juste », du « Père saint ». Et ainsi seront réalisées les paroles qui terminent la prière du Sauveur : « ...afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux » (Jean 17:26). Nous serons gardés dans la paix parfaite qui découle de la jouissance d'un tel amour et d'une telle Personne. Puissions-nous nous laisser enseigner et conduire, de telle manière qu'une part aussi précieuse soit toujours la nôtre !

6 *Psaume 16:1 — Garde-moi, ô Dieu, car Je me confie en Toi*

Titre original : Sur le premier verset du Psaume 16 ME 1962 p. 225

6.1 *Un psaume prophétique*

Le Psaume 16 est un psaume de David. Le « doux psalmiste d'Israël » l'a composé conduit par l'Esprit Saint qui, longtemps à l'avance, exprimait prophétiquement les sentiments qui devaient remplir le cœur de Christ, homme ici-bas et serviteur parfait. Que ce psaume nous présente Christ, le chemin de Christ, son service, c'est ce dont nous ne pouvons douter : l'Écriture même nous en assure (Actes 2:25 à 28 et 13:35).

1 Pierre 2:21 nous dit : « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces ». Puissions-nous considérer ce divin modèle afin que nous soyons rendus capables de l'imiter en quelque mesure, suivant ses traces dans un chemin où Dieu pouvait voir briller les perfections infinies du seul homme qui ait été ici-bas pour l'entière satisfaction de son cœur.

6.2 *Le Seigneur en prière*

Il est bien remarquable que le premier verset du psaume 16 soit une prière. N'avons-nous pas là le secret de la marche de Christ comme homme et serviteur sur la terre ? Une telle marche implique un esprit de prière, la recherche de la pensée de Dieu, la connaissance de sa volonté pour y obéir, la jouissance de sa communion. L'Évangile selon Luc, dans lequel le Saint Esprit met tout particulièrement en relief le côté humain de la personne glorieuse du Fils de Dieu, ce qu'il a été ici-bas comme Fils de l'Homme, nous le montre en prière dans sept circonstances différentes (3:21 ; 5:16 ; 6:12 ; 9:18 et 28 ; 11:1 ; 22:41 à 45) — sans parler de la prière qu'il a fait monter vers son Père alors qu'il était sur la croix (23:34). Les trois évangiles selon Matthieu, Marc et Luc nous parlent tous trois du baptême du Sauveur au Jourdain, de l'appel des douze, de la scène de la transfiguration sur la sainte montagne ; dans ces trois circonstances, seul le texte de Luc nous montre le Seigneur priant. C'est donc bien le secret d'une marche fidèle que la réalisation d'une vie de prière et de communion avec Dieu.

6.3 *Grand besoin d'être gardés*

« Garde-moi, ô Dieu ! » (Ps. 16:1). Telle est la requête de l'Homme Christ Jésus cheminant dans un monde où le mal règne et dans lequel l'ennemi exerce sa puissance et déploie ses ruses. Si Lui a éprouvé le besoin d'être gardé par son Dieu, à combien plus forte raison devons-nous l'éprouver nous-mêmes ! En considérant le sentier de l'homme parfait, nous sommes facilement portés à dire, pour essayer d'excuser nos manquements : une telle marche est impossible pour nous ! Lui était le Fils de Dieu, nous ne sommes que de pauvres créatures ! Ne perdons pas de vue cependant que s'Il était le Fils de Dieu et s'Il n'a jamais cessé de l'être, Il est venu ici-bas comme homme et c'est le sentier de l'homme devant Dieu qu'Il a tracé, en perfection sans doute et seul Il pouvait y atteindre, mais avec des ressources qui sont aussi à notre disposition afin que nous puissions « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). L'une de ces ressources c'est bien la prière. N'avons-nous pas à répéter sans cesse, non comme une vaine redite mais avec le sentiment profond de notre faiblesse et des dangers auxquels nous sommes exposés, cette prière de notre parfait Modèle : « Garde-moi, ô Dieu ! » ? Si nous avons davantage conscience de ce que nous sommes et du monde dans lequel nous avons à cheminer, nous ne ferions jamais un seul pas sans demander : « Garde-moi, ô Dieu ! ».

6.4 *Confiance en Dieu, confiance en l'homme*

Le vrai serviteur de l'Éternel, dont nous parlent le psaume 16 et l'évangile selon Marc, était levé longtemps avant le jour et, s'en allant à l'écart, « il pria là » (Marc 1:35). Il vivait une vie de communion avec son Dieu et c'est ainsi que, comme homme, Il apprenait à le connaître. C'est une telle connaissance qui conduit à la confiance, confiance sans laquelle la prière serait impossible ou, en tout cas, ne serait qu'une vaine forme sans puissance. Parce qu'Il peut dire en vérité : « Je me confie en toi », l'Homme parfait demande à son Dieu de le garder : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

Demanderait-on à être gardé par quelqu'un en qui on ne peut se confier ? Dieu est digne de toute notre confiance, mais est-ce que nous savons assez nous confier en Lui ? Sans doute pas et c'est probablement pour cela que nous ne sommes pas caractérisés par l'esprit de prière qui conduisait l'Homme parfait à dire : « Garde-moi, ô Dieu ! » Notre confiance est plus facilement et plus souvent en l'homme et en des appuis visibles. Si nous manquons ainsi de confiance en Dieu, c'est certainement parce que nous le connaissons trop peu. David dit ailleurs : « Et ceux qui connaissent ton nom se confieront en toi » (Ps. 9:10). Pour se confier en quelqu'un, il faut d'abord le connaître. Dans les choses de cette vie, nul ne met sa confiance en quelqu'un qu'il ne connaît pas, tandis que l'on accordera volontiers une pleine confiance à celui que l'on connaît depuis longtemps comme une personne sûre et dont la fidélité a été maintes fois éprouvée. Cela, il nous arrive souvent de le faire, nous croyants qui avons pourtant lu tant de fois le passage de Jérémie : « Ainsi dit l'Éternel : Maudit l'homme qui se confie en l'homme, et qui fait de la chair son bras, et dont le cœur se retire de l'Éternel ! Et il sera comme un dénué dans le désert, et il ne verra pas quand le bien arrivera, mais il demeurera dans des lieux secs au désert, dans un pays de sel et inhabité » (17:5, 6). Nous ne devons avoir aucune confiance dans la chair (cf. Phil. 3:3, 4), que ce soit la chair en nous ou chez un autre. Une telle confiance nous amènera toujours à d'amères expériences. Par contre : « Béni l'homme qui se confie en l'Éternel, et de qui l'Éternel est la confiance ! Il sera comme un arbre planté près des eaux ; et il étendra ses racines vers le courant ; et il ne s'apercevra pas quand la chaleur viendra ; et sa feuille sera toujours verte ; et dans l'année de la sécheresse il ne craindra pas, et il ne cessera de porter du fruit » (Jér. 17:7, 8). Tel a été Christ ici-bas ! — Si nous n'avons aucune confiance à faire à l'homme, nous sommes heureux cependant de pouvoir manifester une confiance fraternelle à un croyant fidèle, vivant de la vie de Dieu : nous nous confions en lui dans la mesure où nous trouvons chez lui ce qui est du nouvel homme. Nous reconnaissons en lui quelque chose qui est de Dieu et c'est là ce qui produit la confiance. Mais ce que nous pouvons être amenés à goûter ainsi dans nos relations fraternelles, nous devrions le réaliser, et dans une tout autre mesure, dans nos relations avec Dieu. En vérité, nous le connaissons trop peu parce que nous ne vivons pas assez près de Lui, dans une intime communion avec Lui. C'est dans cette communion que s'acquiert la connaissance, et la connaissance conduit à la confiance. Dieu est heureux de cette confiance que les siens mettent en Lui : « Il connaît ceux qui se confient en lui » (Nahum 1:7).

6.5 *La dépendance va avec la confiance*

Le premier verset du psaume 16 est tout à la fois l'expression de la confiance et de la dépendance. Dans la prière, nous manifestons notre confiance en Dieu, nous témoignons aussi que nous dépendons de Lui.

Pas plus qu'on ne voudrait se confier en quelqu'un que l'on ne connaît pas, on n'aimerait dépendre de quelqu'un en qui on ne peut se confier. Il est bien vrai que nous savons trop peu ce qu'est une vie dans la dépendance de Dieu pour toutes les circonstances du chemin et cela parce que nous ne manifestons pas une entière confiance de cœur en Dieu et en Dieu seul. Si cette confiance nous fait défaut, nous l'avons vu, c'est parce que nous ne connaissons pas notre Dieu et Père de cette riche et précieuse connaissance qui ne s'acquiert que dans une vie de communion avec Lui. Puissions-nous considérer de plus près, dans les évangiles comme aussi dans les psaumes, le sentier parcouru par Celui qui est notre parfait Modèle ; et apprenons de Lui, afin que nous reprenions à notre tour, non pas seulement des lèvres, la prière que comme Homme ici-bas Il adressait à son Dieu : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

Communion, connaissance, confiance, dépendance, les quatre choses sont intimement liées les unes aux autres. Vivons dans la communion avec Dieu, recherchons-la, cultivons-la, c'est ce qui importe par dessus tout, c'est le point de départ ; nous apprendrons alors à le connaître ; le connaissant quelque peu, nous saurons nous confier en Lui et nous confiant en Lui, nous serons heureux de marcher dans sa dépendance. Alors, nous pourrions refléter quelques traits de notre parfait Modèle et dire avec Lui, en toute vérité : « Garde-moi, ô Dieu ! car je me confie en toi ».

7 *La sagesse d'en haut — Jacques 3:17*

ME 1962 p. 281

Notre marche devrait toujours être en harmonie avec l'état de notre âme, avec notre vie intérieure ; c'est un fait sur lequel insiste tout particulièrement l'épître de Jacques. Nous professons le christianisme, cette profession ne doit pas être uniquement une profession extérieure mais aussi une réalité, démontrée par des œuvres. Ces œuvres, œuvres de foi, sont pour notre entourage le seul témoignage d'une foi vivante agissant et opérant dans nos cœurs : « par mes œuvres, je te montrerai ma foi » (Jacques 2:18).

7.1 *Besoin de sagesse et d'intelligence*

Pour tous les détails d'une telle marche, nous avons besoin de sagesse et d'intelligence spirituelle, la sagesse nous étant nécessaire pour mettre en pratique ce que nous avons pu saisir, au moyen de l'intelligence éclairée et guidée par le Saint Esprit, de la pensée de Dieu révélée dans sa Parole. Sagesse et intelligence spirituelle sont liées l'une à l'autre et fréquemment présentées dans les Écritures en relation avec la connaissance de la volonté divine et la marche ici-bas. Cela ne saurait nous surprendre, bien au contraire. Israël est par exemple exhorté, au moment où il allait entrer en Canaan, à garder les commandements de l'Éternel : « Et vous les garderez et les pratiquerez ; car ce sera là votre sagesse et votre intelligence aux yeux des peuples qui entendront tous ces statuts et diront : Quel

peuple sage et intelligent que cette grande nation ! » ; à Salomon, l'Éternel assure : « Voici, je t'ai donné un cœur sage et intelligent... Et si tu marches dans mes voies, gardant mes statuts et mes commandements, comme David, ton père, a marché, alors je prolongerai tes jours » (Deut. 4:6 ; 1 Rois 3:12 à 14). Mais retenons surtout pour ce qui nous concerne les exhortations des Épîtres : « Prenez donc garde à marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages... C'est pourquoi ne soyez pas sans intelligence, mais comprenez quelle est la volonté du Seigneur » et encore : « nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour Lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Éph. 5:15 à 17 ; Col. 1:9, 10). Et nous retrouvons ce lien entre sagesse et intelligence dans l'épître de Jacques : « Qui est sage et intelligent parmi vous ? Que par une bonne conduite il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse » (3:13).

7.2 Sagesse d'en haut, sagesse humaine

La sagesse qui est nécessaire, nous le comprenons bien, c'est « la sagesse qui descend d'en haut » (Jacques 3:15, 17). La sagesse humaine ne nous serait d'aucun secours, elle ne pourrait que nous conduire dans un chemin tout différent de celui dans lequel Dieu veut nous voir marcher.

La sagesse de l'homme, qui prétend tout comprendre et tout expliquer, est folie aux yeux de Dieu, ainsi que le déclare l'apôtre au début de sa 1ère Épître aux Corinthiens. Dans les deux premiers chapitres spécialement, il met en relief l'impossibilité dans laquelle l'homme se trouve de comprendre les choses de Dieu ; il se glorifie de sa sagesse, mais « Dieu n'a-t-il pas fait de la sagesse du monde une folie ? ». Il est bien vrai — c'est « dans la sagesse de Dieu » qu'il en est ainsi — que « le monde, par la sagesse, n'a pas connu Dieu » ; alors « il a plu à Dieu, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient » et l'apôtre prêchait ce grand salut, « Christ crucifié... Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (1 Cor. 1:20, 21 et 23, 24). Il évangélisait « non point avec sagesse de parole, afin que la croix du Christ ne soit pas rendue vaine », non point « avec excellence de parole ou de sagesse », non point « en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance », afin que la foi des croyants « ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » ; il parlait non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit, communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels » (1 Cor. 1:17 ; 2:1, 4, 5, 13) . Ces chapitres nous disent bien l'appréciation que Dieu fait de la sagesse humaine. Rappelons aussi les paroles de louange que le Seigneur, homme ici-bas, adressait à son Père : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants » (Matth. 11:25). Le domaine des choses de Dieu est complètement étranger à la sagesse du monde, il lui est fermé sans recours. « L'homme animal — la note, en bas de page de nos Bibles, nous donne le sens de cette expression : l'homme animé seulement par son âme créée, sans l'enseignement et la puissance du Saint Esprit — ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie ; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement » (1 Cor. 2:14). Pour pénétrer dans le domaine des choses de Dieu il faut la simplicité de la foi, le secours de l'Esprit Saint.

Si donc la sagesse humaine ne nous est d'aucune aide, bien au contraire, pour comprendre les choses de Dieu, pour le connaître Lui-même, pourrait-elle nous être utile pour notre marche ici-bas ? Là aussi, et par voie de conséquence, elle ne saurait constituer qu'une entrave. C'est « la sagesse qui descend d'en haut » qui nous est nécessaire, indispensable même, pour que notre vie pratique soit à la hauteur de la position où la grâce de Dieu nous a placés.

7.3 Jacques 1:5-6 — Demander la sagesse

Deux passages de l'épître de Jacques nous parlent de la sagesse, l'un dans le 1er chapitre, l'autre dans le chapitre 3. « Et si quelqu'un de vous manque de sagesse, qu'il demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches, et il lui sera donné ; mais qu'il demande avec foi, ne doutant nullement » (1:5, 6). En combien de circonstances ne manquons-nous pas de sagesse ? Où est la ressource si ce n'est en Dieu seul ? Savons-nous assez nous emparer de la promesse qui est faite à celui qui demande, qui « demande avec foi » ? Et même, savons-nous assez tourner vers Dieu et lui demander la sagesse qui nous fait si souvent défaut ? Ne nous arrive-t-il pas au contraire de suppléer à ce manque de sagesse par une action exercée suivant nos pensées propres et qui est au fond une action charnelle ?

7.4 Jacques 3:13. Des œuvres qui montrent sagesse et intelligence

Au chapitre 3, l'apôtre pose la question : « Qui est sage et intelligent parmi vous ? » et montre ensuite que sagesse et intelligence seront vues dans la conduite du croyant. Une prétention à la sagesse et à l'intelligence ne suffit pas, c'est la conduite qui en donne la preuve : « Que par une bonne conduite il montre ses œuvres avec la douceur de la sagesse (v. 13).

Les œuvres que nous sommes appelés à faire pour rendre témoignage de notre foi, pour montrer qu'elle opère dans nos cœurs, doivent être accomplies tout au long d'un sentier dans lequel il nous convient d'avancer en nous conduisant d'une manière agréable à notre Dieu et Père. La conduite du croyant doit être en toutes choses une « bonne conduite », c'est-à-dire qu'elle ne doit rien comporter qui serait susceptible de déplaire à Dieu. On comprend bien que le service d'un croyant serait entaché de faiblesse, marqué d'impuissance, si les œuvres accomplies se trouvaient associées à une conduite laissant à désirer. Œuvres de foi et bonne conduite doivent toujours aller de pair.

7.4.1 La douceur

L'apôtre ajoute : « avec la douceur de la sagesse ». Le mot « douceur » est le même que celui qui est employé dans le verset 21 du 1er chapitre : « recevez avec douceur la parole implantée, qui a la puissance de sauver vos âmes ». La douceur est, dans ces passages, une disposition de notre esprit à recevoir ce qui nous est apporté : recevoir la parole, dans le 1er chapitre — recevoir ce qui peut nous être communiqué par d'autres, au chapitre 3. Nous bien conduire, accomplir des œuvres de foi, nous laisserait croire peut-être que nous avons toujours à donner, à faire, jamais à recevoir. Ce serait un manque de sagesse. De sorte que le verset 13 nous présente un ensemble de trois choses que l'on ne saurait séparer les unes des autres : bonne conduite, accomplissement d'œuvres de foi et douceur d'esprit qui nous fait recevoir avec reconnaissance ce que des frères peuvent être amenés à nous communiquer pour notre profit spirituel et en vue du service que nous pouvons avoir à remplir.

7.4.2 La jalousie amère. La sagesse terrestre, animale, diabolique

En contraste avec la « douceur de la sagesse », le verset 14 nous parle d'une « jalousie amère » et d'un « esprit de querelle » qui peuvent tous deux se trouver « dans nos cœurs » sans que pour autant il y ait eu jusqu'alors des manifestations extérieures susceptibles de le révéler. C'est comme la « racine d'amertume » dont il est question dans le chap. 12 de l'Épître aux Hébreux ; elle est cachée dans le cœur mais, peu à peu, « bourgeoine en haut » jusqu'au moment où les fruits venus à maturité apparaissent aux

yeux de tous. Ces fruits, ce sont : dans l'épître aux Hébreux, d'abord le trouble apporté dans les relations fraternelles, ensuite la souillure (12:15) — dans l'épître de Jacques, « du désordre et toute espèce de mauvaises actions » (3:16). Avant que ces fruits ne soient produits, lorsque le mal n'est encore qu'intérieur, nous pouvons essayer de le cacher, de le dissimuler à notre entourage, nos paroles peuvent exprimer tout autre chose que ce que nous pensons : « Celui qui hait se déguise par ses lèvres ; mais au dedans de lui il nourrit la fraude » (Prov. 26:24 — voir aussi les versets 23 à 28 et 27:6). Tandis que notre cœur est en mauvais état, laisser croire que nous sommes animés de sentiments selon Dieu, c'est « mentir contre la vérité » (Jacques 3:14). On peut ainsi, pendant un temps, tromper les autres mais, tôt ou tard, ce qui est à l'intérieur, ce qui remplit notre cœur se manifestera extérieurement et pourra être publiquement mis au jour : « la haine se cache-t-elle sous la dissimulation, sa méchanceté sera découverte dans la congrégation » (Prov. 26:26). On est parfois surpris de ces manifestations soudaines et apparemment inexplicables ; nous pouvons être certains qu'elles surviennent parce que l'on n'a pas veillé sur l'état de son cœur, tandis que dans le même temps l'on se glorifiait peut-être d'une apparence extérieure ne correspondant pas à l'état intérieur, mentant ainsi contre la vérité.

Cela, ce n'est certainement pas « la sagesse qui descend d'en haut », c'est une sagesse terrestre, animale, diabolique » (Jacques 3:15). Les hommes de ce monde se croient habiles et très sages lorsqu'ils parviennent à dissimuler adroitement leurs sentiments et à se composer un personnage extérieur tellement différent de ce qu'ils sont vraiment dans le fond de leur cœur. Mais l'Écriture nous dit qu'une telle sagesse est « diabolique » : elle porte en effet le caractère du diable, qui est appelé « le père du mensonge » (Jean 8:44). C'est mentir, « mentir contre la vérité » que de prétendre avoir et d'exprimer des sentiments opposés à ceux qui remplissent le cœur. L'on peut ainsi tromper ses semblables mais on ne trompe pas Celui aux yeux duquel « toutes choses sont nues et découvertes » (Hébr. 4:12, 13). Diabolique, cette sagesse est aussi « terrestre » — par opposition à celle qui « descend d'en haut » — et « animale », dans le sens qui est donné à ce terme en 1 Cor. 2:14 et que nous avons déjà rappelé.

7.5 Sept caractères de la sagesse d'en haut

7.5.1 Premièrement pure

Tandis que le verset 16 nous dit quels sont les fruits produits par la sagesse « terrestre, animale, diabolique », le verset 17 nous présente les différents traits de la sagesse « d'en haut ». Elle est « premièrement pure » ; ce qui la caractérise avant toute autre chose, c'est la pureté. Nés de nouveau, nous possédons une nature divine, devant Dieu nous sommes purifiés de tout péché parce que nous sommes lavés dans le sang de Christ ; dans notre marche pratique, nous sommes responsables de manifester cette pureté et cela implique d'abord le jugement du mal en nous — avec la confession du péché qu'il nécessite (cf. 1 Jean 1:6, 7 et 9) — ensuite, la séparation du mal qui est tout autour de nous dans ce monde.

La « sagesse d'en haut » ne peut en aucune manière nous conduire à une association quelconque avec la souillure, ou le péché sous quelque forme qu'il se présente ; elle est « premièrement pure », ne le perdons jamais de vue.

7.5.2 Paisible

Ensuite, mais ensuite seulement, elle est « paisible » : elle nous amène à la jouissance d'une vraie paix avec Dieu comme aussi avec ceux qui nous entourent ; si nous avons confessé nos péchés, si nous nous sommes jugés dans la lumière, il n'y aura plus aucune cause de conflit soit entre Dieu et nous, soit entre nous. Nous avons souvent tendance à mettre la paix au premier plan et à oublier que la sagesse d'en haut est pure avant d'être paisible. La sainteté et la paix vont de pair et il est impossible de connaître et de maintenir la paix selon Dieu si le terrain de la sainteté pratique a été abandonné.

7.5.3 Modérée, traitable

Pure et paisible, la sagesse d'en haut est aussi « modérée ». La modération par laquelle elle se manifeste nous fait éviter tout excès dans nos appréciations, dans nos paroles, dans nos actes ; elle nous maintient au contraire dans un juste équilibre et nous permet d'observer la mesure qui convient en toutes choses. Un manque de mesure dénote toujours un manque de sagesse.

Quatrième caractère de la sagesse d'en haut : elle est « traitable ». Ce terme est le contraire de celui qui est plus fréquemment employé dans le langage courant : intraitable. Celui qui est intraitable n'accepte pas d'être contredit, il est impossible de le faire revenir sur ce qu'il a décidé, de le faire changer d'opinion et même d'obtenir qu'il rectifie si peu que ce soit son jugement ; c'est un homme obstiné. Tandis que le croyant animé de la sagesse d'en haut est loin de croire que sa pensée est la seule qui ait quelque valeur, que lui ne se trompe pas alors que ceux qui sont d'un avis différent sont tous dans l'erreur ; il est disposé à écouter ce qui lui est dit, à tenir compte d'une appréciation spirituelle, à recevoir ce qui est fondé sur l'Écriture. En cela il manifeste l'un des caractères de la sagesse d'en haut.

7.5.4 Pleine de miséricorde et de bons fruits, sans partialité

Le cinquième des caractères indiqués dans ce passage est celui-ci : « pleine de miséricorde et de bons fruits ». Le croyant rempli de la sagesse d'en haut fait preuve de miséricorde à l'égard de tous — il sait combien il a besoin que l'on en ait pour lui — et est semblable à un arbre qui ne produit que de bons fruits, à l'image de Celui qui nous est présenté dans le langage prophétique des Psaumes (112:4 ; 1:1 à 3). Il n'y a rien des mauvais fruits de la chair (cf. Gal. 5:19 à 21 ; Jacques 3:16), rien de la « sagesse terrestre, animale, diabolique », c'est la vie de Dieu qui se manifeste, c'est « le fruit de l'Esprit », qui est produit (cf. Gal. 5:22), ce sont quelques traits de Christ qui sont mis en évidence.

La vraie sagesse est « sans partialité ». Lorsqu'il y a « jalousie amère » et « esprit de querelle », il y a, peut-on dire, toujours de la partialité, ce qui fausse le jugement et amène « du désordre et toute espèce de mauvaises actions ». Faire preuve de partialité conduit la plupart du temps, en dehors d'inévitables disputes, à la manifestation d'un esprit de parti et cela peut aller parfois jusqu'à la formation de véritables partis dans l'assemblée, ce qui est la négation du caractère même de l'assemblée réunie sur le terrain de l'unité du corps et, en outre, la méconnaissance de ce que nous avons à réaliser pour la gloire du Seigneur dans l'assemblée : « unis ensemble dans l'amour » (Col. 2:2). Tout cela est le travail de l'ennemi, opérant avec sa diabolique sagesse et par le moyen d'instruments qu'il trouve quelquefois jusque parmi ceux qui pourtant ont été arrachés à son joug !

7.5.5 Sans hypocrisie

Enfin, septième caractère de la sagesse d'en haut : elle est « sans hypocrisie ». L'état extérieur, toute la conduite correspond à l'état intérieur ; on ne ment pas contre la vérité en essayant de se donner une apparence qui n'est pas en harmonie avec ce qui est dans le cœur, ce qui serait pure hypocrisie. « Rejetons donc toute malice et toute fraude, et l'hypocrisie et l'envie... » afin que nous puissions manifester les uns à l'égard des autres un amour « sans hypocrisie » (1 Pierre 2:1 ; Rom. 12:9).

7.6 Conclusion

Que Dieu nous accorde la grâce de mettre en évidence les caractères de la sagesse d'en haut ! Lui seul « donne la sagesse » ; dans le sentiment que nous en manquons si souvent et qu'elle nous est cependant nécessaire pour marcher fidèlement, adressons-nous donc à Lui qui « donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches » (Prov. 2:6 ; Jacques 1:5). Là sont nos ressources. Sachons y puiser abondamment, afin que nous soyons rendus capables de « marcher soigneusement non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages... » (Éph. 5:15). Une telle marche est pour la satisfaction du cœur de Dieu, car il est toujours vrai que « un fils sage réjouit son père » (Prov. 10:1 — voir aussi 27:11 et 29:3).

8 Les objectifs réels de nos vies

Titre original : Que cherchez-vous ? — Jean 1:38 ME 1963 p. 286

Entraînés par le courant de ce monde et conformant trop souvent nos habitudes aux siennes, nous sommes en danger de perdre de vue bien des enseignements de l'Écriture qu'il est donc d'autant plus nécessaire de rappeler à notre mémoire.

8.1 Danger des richesses

Plus que jamais nous assistons à un intense déploiement d'activité en vue de la possession des richesses, à une véritable course à la fortune dans laquelle il y a tant de gagnants enviés. Cela nous incite à essayer d'y participer et, peu à peu, nous finissons par nous comporter comme si le grand but de notre vie était d'amasser des biens matériels. Chercher à « devenir riche », désirer ardemment prospérer ici-bas, c'est méconnaître que « la piété avec le contentement est un grand gain » ; c'est dire que nous ne sommes pas « satisfaits », pas « contents de ce que nous avons présentement », que nous ne sommes pas « pleins de confiance » envers Celui qui a dit : « Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point » (1 Tim. 6:6 à 8 ; Hébr. 13:5, 6). L'argent apporte avec lui, c'est certain, bien des satisfactions, que l'ennemi, inlassable tentateur, s'emploie à faire miroiter à nos yeux afin de faire naître dans nos cœurs « l'amour de l'argent ». Piège dangereux s'il en est un ! « Or ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perte ; car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent : ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi et se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs » (1 Tim. 6:9, 10). « Une racine de toutes sortes de maux... beaucoup de douleurs », ce n'est pas nous qui le disons, mais Celui qui ne se trompe jamais dans l'appréciation des choses et les avertissements qu'Il nous adresse. Une « racine » : ce qui est au point de départ, ce qui portera des fruits dans un avenir plus ou moins proche. Ces fruits : « toutes sortes de maux ». Ce n'est pas l'argent par lui-même qui apporte « toutes sortes de maux », mais « l'amour de l'argent », le désir de « devenir riche », d'accroître ses biens. Celui auquel Dieu a voulu donner une grosse fortune peut très bien n'avoir en aucune manière « l'amour de l'argent », tandis qu'au contraire un homme n'ayant presque rien peut en être rempli. De Balaam il est écrit qu'il « aime le salaire d'iniquité » (2 Pierre 2:15) ; il aimait l'argent ! Nous avons aussi, dans l'Écriture, l'exemple de Guéhazi et celui, plus saisissant encore, de Judas. Chez ces trois hommes nous voyons les tristes fruits de la « racine » dont parle l'apôtre dans sa première épître à Timothée. Qui dira les « maux » et les « douleurs » que sont amenés à connaître des croyants dans le cœur desquels habite « l'amour de l'argent » ? En apparence, ce sont des hommes heureux, enviés, mais qu'en est-il souvent en réalité ?

Dieu peut trouver bon de donner à tel ou tel de ses enfants d'abondantes richesses ; c'est un privilège, avec toutes les responsabilités qu'il entraîne. « Si les biens augmentent, n'y mettez pas votre cœur » (Ps. 62:10) ; tout au contraire, il convient d'administrer avec sagesse ce que Dieu nous confie à chacun. Nous aurons à rendre compte de cette administration, pensons-y ! Ceux qui ont reçu beaucoup ont une beaucoup plus grande responsabilité ; ils doivent retenir l'enseignement de 1 Tim. 6:17 à 19 : « Ordonne à ceux qui sont riches dans le présent siècle, qu'ils ne soient pas hautains et qu'ils ne mettent pas leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais dans le Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir ; qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes œuvres ; qu'ils soient prompts à donner, libéraux, s'amassant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin qu'ils saisissent ce qui est vraiment la vie. »

8.2 Richesses spirituelles

Dieu nous propose un tout autre but que d'amasser une fortune dans ce monde. Il voudrait nous voir désirer et rechercher activement les vrais biens, les richesses spirituelles. « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matt. 6:33). Avons-nous à cœur de rechercher cela avant tout et par-dessus tout ? Morts et ressuscités avec Christ, nous sommes exhortés à « chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », à « penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » ; c'est ainsi que nous aurons « des trésors dans le ciel » (Col. 3:1 à 4 ; Matt. 6:19 à 21).

8.3 Sources de déclin

La cause initiale de notre extrême faiblesse, du déclin qui s'accroît rapidement, réside sans aucun doute dans l'orientation de nos cœurs et, par suite, de nos activités. Les exhortations de Prov. 4 sont de tous les temps et de toute actualité : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues (ou : les résultats) de la vie ». Voilà pour l'orientation de nos cœurs ; ensuite, les principes qui doivent régler nos activités : « Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » (v. 23 et 26, 27). Au lieu de rechercher les biens impérissables, tout ce que nous avons en Christ et avec Lui, nous désirons souvent poursuivre l'accumulation de richesses dont un jour il ne restera rien ; et cela, parce que notre cœur est tourné vers ces choses. Quoi d'étonnant alors à ce que notre vie spirituelle, peu ou mal nourrie, s'étiolle ? La faiblesse qui en résulte nous conduit à bien des faux-pas dans nos vies individuelles, dans nos maisons et dans la vie des assemblées ; elle nous rend à peu près incapables d'être « fidèles en toutes choses » et, à plus forte raison, d'aider nos frères, de soigner les plaies, d'exercer le service pastoral si nécessaire et tellement négligé, d'opérer lorsque c'est indispensable le jugement du mal, dont en bien des cas nous n'avons plus le discernement. Elle conduit en fait au « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » du temps des Juges.

8.4 L'humiliation vraie et sincère se traduit par des actes

Quel est le caractère essentiel — découlant sans doute de l'abandon de Guilgal — de la génération qui a suivi celle des jours de Josué ? « Après eux », est-il dit, « se leva une autre génération qui ne connaissait pas l'Éternel, ni l'œuvre qu'il avait faite pour Israël » (Juges 2:10) : méconnaissance de l'Éternel et de l'œuvre accomplie en faveur de son peuple pour le délivrer du pays d'Égypte et le conduire, au travers du désert, jusqu'en Canaan ! — Sans doute nous connaissons le Seigneur, l'œuvre qu'Il a accomplie pour nous, celle qu'Il accomplit présentement en nous, mais cette connaissance n'est-elle pas trop souvent superficielle ? Nous pouvons pleurer en pensant au déclin, en considérant que tant de fois « nous n'avons pas écouté », mais si ces larmes, telles celles du peuple à Bokim, ne sont pas le fruit d'une humiliation vraie et sincère, traduite par le rejet des idoles, elles ne sont qu'une manifestation extérieure sans

réalité, sans résultats pratiques. C'est un travail de Dieu qui doit être opéré dans nos cœurs afin que nos consciences soient atteintes, un travail qui nous fera comprendre le prix qu'a pour le racheté de Christ la connaissance réelle et profonde de sa Personne et de son œuvre.

8.5 Connaître Christ, la puissance de sa résurrection, la communion de ses souffrances

L'apôtre Paul désirait « le connaître, Lui, et la puissance de sa résurrection, et la communion de ses souffrances » ; l'apôtre Pierre nous dit — dernière exhortation, dernier message de sa part — « Croissez dans la grâce et dans la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ » ; l'apôtre Jean, pour indiquer ce qui caractérise le plus haut degré de développement spirituel, les deux fois où il s'adresse aux « pères », ne leur dit pas autre chose que : « Vous connaissez celui qui est dès le commencement » (Phil. 3:10 ; 2 Pierre 3:18 ; 1 Jean 2:13, 14). Connaissance de la personne de Christ, Fils éternel, bien-aimé du Père, Homme dépendant et confiant, n'ayant d'autre désir que d'accomplir en toutes choses la volonté de son Dieu et Père, révélant pleinement Celui « qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir » (1 Tim. 6:16) ; connaissance du Christ des évangiles, connaissance de Celui qui est maintenant assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux et dont nous sommes exhortés à contempler la gloire à face découverte. Si nous le faisons mieux, nous serions transformés à sa ressemblance (cf. 2 Cor. 3:18). Connaissance enfin de Celui qui a « achevé l'œuvre que le Père lui avait donnée à faire ». Quelle œuvre que celle qui a pleinement glorifié Dieu, œuvre qui est le fondement de notre salut, le fondement sur lequel repose l'accomplissement des conseils de Dieu ! Une œuvre que nous pouvons bien célébrer et exalter, dont nous avons aussi à considérer les résultats pratiques pour ce qui nous concerne : la croix de Christ marque la fin de notre histoire dans la chair, elle nous sépare du monde et de ses principes, elle nous introduit dans une condition nouvelle. Nous sommes morts et ressuscités avec Christ. Mais encore nous pouvons nous rappeler que, si le Seigneur a achevé l'œuvre que le Père lui a donnée à faire, Il demeure le Serviteur parfait, Celui dont le service n'a pas de fin. Souverain Sacrificateur, Avocat auprès du Père, fidèle Berger de ses brebis, quelle œuvre Il accomplit du haut de la gloire en faveur de ceux qui Lui appartiennent et cheminent ici-bas, pèlerins en route vers le ciel.

Quelle connaissance nous est ainsi proposée ! Certes, nous connaissons « en partie » (1 Cor. 13:12) et, ici-bas, nous ne connaissons jamais qu'en partie, mais puissions-nous manifester toute diligence pour croître dans la connaissance de Christ et de son œuvre ! C'est le véritable remède à tous nos maux, c'est agir sur la cause afin d'en voir disparaître les funestes effets. Que Christ soit véritablement l'objet de nos cœurs ! Si nous éprouvons quelque attrait que ce soit pour les choses terrestres, c'est, au fond, parce que Christ a moins de prix pour notre cœur.

8.6 Méconnaissance de Dieu et de l'œuvre qu'Il a faite pour Son peuple

C'était bien cette méconnaissance de l'Éternel et de l'œuvre qu'Il avait faite pour Israël qui était à l'origine de la condition misérable du peuple dans les jours des Juges. Juge2:11 nous le dit : « Et les fils d'Israël firent ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, et servirent les Baals. » Un cœur qui n'est pas occupé de Christ et de son œuvre, un cœur qui n'est pas occupé du bien se tourne vers le mal, vers les idoles... Que d'idoles dans ce monde, aujourd'hui ! L'argent en est bien une (cf. Col. 3:5 : « la cupidité, qui est de l'idolâtrie » ; Éph. 5:5).

8.7 Ressources et jugements gouvernementaux

La suite du chapitre 2 des Juges nous montre que, d'une part, Dieu a des ressources en faveur de cette « génération » infidèle et que, d'autre part, Il doit exercer des jugements gouvernementaux à son égard. Des ressources : Il suscite des juges qui apportent une délivrance partielle, momentanée, après laquelle le cœur du peuple se manifeste toujours aussi rebelle. Des jugements : Sa colère s'embrase contre Israël et il se sert de tel ou tel instrument pour le châtement de son peuple. N'éprouvons-nous pas encore aujourd'hui ce que le Seigneur fait pour nous, son peuple céleste ? D'une part Il nous parle par le moyen de tel ou tel acte de son juste gouvernement, et il en est de particulièrement sérieux, auxquels nous avons besoin d'être attentifs. D'autre part, Il déploie aussi les ressources de sa grâce envers nous, ne les méprisons pas ! Que l'ensemble de ses dispensations à notre égard nous ramène à la source et produise dans nos cœurs le désir de croître dans la connaissance de Christ et de son œuvre !

8.8 Suivre effectivement le Seigneur

Les deux disciples de Jean, attirés par le Seigneur, le suivirent (Jean 1:35 à 37). Nous avons aussi ce même désir ; mais, dans ce chemin, que cherchons-nous ? Nos intérêts ici-bas ou Christ lui-même ? Peut-être pensons-nous parfois : au fond, il ne faut pas s'arrêter à tant de détails, l'essentiel c'est l'attachement au Seigneur. Sans aucun doute. Mais l'attachement au Seigneur doit se traduire dans nos actes, bien plus encore que dans nos paroles, et précisément dans tous les détails de notre vie pratique. Le Seigneur l'a dit Lui-même : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole » (Jean 14:23). Puissions-nous répondre, comme autrefois les deux disciples à la question que Jésus leur posait, par cette autre question qui était la meilleure réponse : « Où demeures-tu ? » Il nous conduira dans le lieu où Il habite, dans le sanctuaire ; nous pourrons ainsi « demeurer auprès de Lui » (Jean 1:38 à 40) et « chercher les choses qui sont en haut où le Christ est assis à la droite de Dieu ; penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Col. 3:1 à 4). Nous verrons alors combien le chemin est facile, nous pourrons y avancer heureux, allant « de force en force », jouissant de la communion avec le Seigneur et goûtant déjà par la foi ce que nous aurons bientôt en plénitude.

9 L'amour vrai. Quelques remarques sur 1 Jean 3

ME 1965 p.169

9.1 Amour selon Dieu. Les deux familles : de Dieu et du diable

« Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu ». Si « nous sommes maintenant enfants de Dieu » c'est bien, en effet, parce que « le Père nous a fait don » de sa propre nature (1 Jean 3:1, 2) ; l'amour en est le caractère essentiel, il en est aussi le fruit ; seul celui qui la possède peut aimer d'un amour vrai, amour qui a sa source en Dieu Lui-même. Des personnes inconverties n'ont pas la nature divine, elles ne peuvent donc aimer comme Dieu demande à ses enfants d'aimer ; elles peuvent avoir entre elles d'agréables relations, connaître une étroite intimité, se confier librement l'une à l'autre, se dévouer entièrement l'une pour l'autre, tout cela, si louable que ce puisse être à un certain point de vue, n'est pas et ne peut pas être un amour selon Dieu, car de tels sentiments, si heureusement manifestés qu'ils puissent l'être, ne proviennent pas de la seule nature susceptible de produire un tel fruit. L'apôtre Jean distingue avec toute la netteté possible ces deux classes de personnes : les « enfants de Dieu » et les « enfants du diable » (1 Jean 3:10). Il peut paraître surprenant, inadmissible même pour beaucoup, que les hommes ne puissent être rangés que dans l'une ou l'autre de ces deux familles et qu'une personne inconvertie, très « religieuse » peut-être, ayant une dignité de vie qui force le respect, pleine de « bonnes œuvres » (dans le sens que les hommes donnent à ces termes), soit cependant, selon la mesure divine, « un enfant du diable ». Mais ce n'est pas nous qui le disons, c'est la Parole de Dieu.

9.2 Haïr son frère, jusqu'où cela peut aller

Le Seigneur affirmait aux Juifs : « Vous, vous avez pour père le diable, et vous voulez faire les convoitises de votre père. Lui a été meurtrier dès le commencement... » (Jean 8:44) et l'apôtre Jean fait allusion à ces paroles en citant l'exemple de Caïn qui était « du méchant et tua son frère » (1 Jean 3:12). La haine était dans son cœur et ce sentiment du cœur naturel est comme une racine aux fruits extrêmement variés et qui peuvent aller même parfois jusqu'au meurtre : « Quiconque hait son frère est un meurtrier » (1 Jean 3:15). Dans le principe la chose est toujours vraie, si même elle ne se traduit pas toujours de cette manière dans les actes. Il y a tout un ensemble de choses qui peuvent retenir celui qui « hait son frère », ne serait-ce que l'exercice de l'autorité donnée et maintenue par Dieu ; par sa bonté, il y a encore, et cela jusqu'à l'enlèvement de l'Église — la vraie Église, constituée par tous ceux qui sont nés de nouveau durant la période qui va du jour de la Pentecôte au retour du Seigneur — « ce qui retient » et « celui qui retient » (2 Thess. 2:6, 7). De sorte que celui qui « hait son frère » est la plupart du temps, grâce à Dieu, retenu dans la voie du meurtre. Il n'en demeure pas moins vrai que, dans le principe et aux yeux de Dieu, « quiconque hait son frère est un meurtrier ».

9.3 Le croyant doit veiller à ne pas nourrir des sentiments charnels

Un croyant trouvera de l'apaisement en lisant la fin de ce verset : « et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui » (1 Jean 3:15). Donc, pensera-t-il pour tranquilliser sa conscience, puisque j'ai la vie éternelle cette parole ne peut s'appliquer à moi, je ne saurais être « un meurtrier ». Sans doute, il est bien clair que le verset 15 du chapitre 3 de la première épître de Jean concerne directement un inconverti, mais gardons-nous de négliger l'enseignement que nous pouvons en retirer pour nous croyants : si un incrédule « hait son frère » c'est la vieille nature qui se manifeste ainsi, car chez lui il n'y a que cette nature mauvaise ; nous ne sommes plus « dans la chair » comme l'homme inconverti, mais la chair est toujours en nous et peut aussi se manifester, tout comme chez un inconverti, si nous ne la tenons pas pour morte. Or, les fruits de la chair sont toujours les mêmes, que ce soit chez un incrédule ou chez un croyant. Galates 5:19 à 22 nous dit ce que sont « les œuvres de la chair » ; elles comprennent notamment « les meurtres ». De sorte que nous avons à veiller soigneusement sur l'état de nos cœurs, ne nourrissant pas des sentiments charnels mais au contraire jugeant devant Dieu tout ce qui serait susceptible de nous conduire à accomplir « les œuvres de la chair », tout ce qui est mauvais dans le principe même.

9.4 1 Jean 3:14-15. Absence d'amour, puis haine

L'apôtre Jean nous montre dans ces versets 14 et 15 du chapitre 3 de sa première épître un aspect négatif et un aspect positif d'un cœur en mauvais état : il y est question de « celui qui n'aime pas son frère » et ensuite, de « quiconque hait son frère ». Le premier des deux caractérise un état peut-être moins grave que le second puisqu'il semble n'y avoir aucune haine dans le cœur mais seulement le fait de « ne pas aimer » : la vie divine ne se manifeste pas, elle est en quelque sorte inactive, on n'en voit pas les fruits ; celui qui est dans cet état « demeure dans la mort » (alors que « celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a point en lui d'occasion de chute » — 1 Jean 2:10). Un tel état est sans doute un premier pas vers celui dont il est question au verset 15 : là, ce n'est plus un état passif mais actif, la haine remplit le cœur. Combien nous sommes en danger si nous demeurons sourds au « message » que nous rappelle l'apôtre — c'est le deuxième message de cette épître ; le premier, au verset 5 du premier chapitre, est en rapport avec le fait que « Dieu est lumière » — : « Car c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimions l'un l'autre » (1 Jean 3:11). Premier danger : ne pas aimer son frère ; le second, qui nous menace si nous n'avons pas pris garde au premier : le haïr.

Nous vivons dans un monde caractérisé par la haine et cette haine se manifeste spécialement envers les enfants de Dieu ; cela n'est pas pour nous surprendre : « Ne vous étonnez pas, frères, si le monde vous hait » (1 Jean 3:13). Cette haine se montre sans doute de diverses façons, elle peut fort bien être dissimulée sous des attitudes aimables mais, au fond, elle existe et plus notre témoignage sera fidèle plus elle sera marquée. Les œuvres « justes » d'Abel jugeaient les œuvres « mauvaises » de Caïn et c'est ce qui a conduit ce dernier à tuer son frère (cf. v. 12). Les œuvres « justes » d'un croyant fidèle jugent des œuvres « mauvaises », qu'elles soient accomplies par un incrédule ou par un croyant qui ne marche pas comme il le devrait. Cette haine du monde résulte du fait que « le monde ne nous connaît pas » parce qu'il n'a pas connu Christ (cf. 1 Jean 3:1) et le Seigneur, alors qu'il était ici-bas, méconnu du monde et haï par lui, a pu dire à ses disciples : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela, le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite : L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre. Mais ils vous feront toutes ces choses à cause de mon nom, parce qu'ils ne connaissent pas celui qui m'a envoyé » (Jean 15:18 à 21). Mais Il leur a parlé aussi de ces deux domaines aux caractères entièrement opposés : ce qui est « du Père », ce qui est « du monde » (cf. Jean 13:1 ; 1 Jean 2:15 à 17). Si ce dernier est caractérisé par la haine, le premier est marqué par l'amour. Quel rafraîchissement pour le cœur du croyant, éprouvant dans une mesure plus ou moins grande la haine du monde, que de jouir de l'amour qui unit les enfants de Dieu ! Si le monde nous hait, « nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères » (1 Jean 3:14). Quel contraste ! haine du monde, amour des frères... Même contraste entre les versets que nous venons de rappeler de Jean 15 et celui qui les précède : « Je vous commande ces choses, c'est que vous vous aimiez les uns les autres » (v. 17). Réaliser que nous sommes membres d'une même famille et que le Père nous a fait don de sa propre nature, jouir de cet amour dont nous sommes appelés à nous aimer les uns les autres, quelle part précieuse, quel rafraîchissement au milieu de l'aride désert de ce monde ! Et cela nous confirme dans cette certitude de notre foi : « nous sommes passés de la mort à la vie ». De sorte que si nous avons à connaître quelque chose de la haine du monde, nous pouvons jouir avec bonheur de l'amour dont nous devons nous aimer les uns les autres.

Cet amour a sa source en Dieu, il doit être témoigné selon les enseignements de sa Parole et les directions de son Esprit. Pour aimer les enfants de Dieu, il faut d'abord aimer Dieu et pour aimer Dieu il faut garder ses commandements : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements ; car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardons ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles... » (1 Jean 5:2, 3 ; cf. Jean 14:21, 23). — Nous connaissons cet amour parce qu'il nous a été révélé : « Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères » (1 Jean 3:16). Tel est notre Modèle : Christ manifestant son amour, l'amour divin, dans le don de sa vie pour nous. Pas plus qu'en Philippiens 2:8, il ne peut s'agir d'imiter Christ dans l'accomplissement de son œuvre expiatoire : seul Il pouvait l'accomplir et elle l'a été une fois pour toutes. Mais l'exhortation est celle-ci : imiter l'obéissance de Christ (Phil. 2), l'amour de Christ (1 Jean 3), obéissance et amour qui n'ont reculé devant rien, même pas la mort. C'est ainsi que « nous devons laisser nos vies pour les frères ». Il est des croyants qui, dans les jours d'autrefois surtout, ont été jusque là ; mais si l'occasion ne nous est jamais offerte (encore que nous puissions nous demander si notre amour serait assez fort pour ne pas la laisser passer...) est-ce à dire que nous n'aurons pas à montrer notre amour pour les frères ? Le verset suivant (v. 17)

nous fait voir que cet amour doit s'exercer dans la vie de tous les jours : avec intelligence et discernement spirituel, pouvoir aux besoins de ceux qui sont dans la nécessité, tel est le chemin qui nous est proposé, le chemin de l'amour.

Dire que nous aimons les frères, aimer « de parole » ou « de langage », ne suffit pas. C'est même la chair qui pourrait se montrer en cela. Pierre n'avait-il pas dit au Seigneur : « Je laisserai ma vie pour toi » ? (Jean 13:37). Et certes, il était plein d'amour pour son Maître, mais il se confiait trop en cet amour et il a dû faire l'expérience qu'en notre chair il n'habite point de bien (cf. Rom. 7:18). Aimer en paroles seulement est sans grande valeur, c'est « en action » que nous devons aimer et c'est même encore insuffisant : il faut aussi aimer « en vérité ». Des « actions » peuvent avoir l'apparence de l'amour, mais seulement l'apparence. Que dirait-on si l'on voyait un croyant distribuer en aliments tous ses biens ? Certes, on le louerait, on proclamerait sa générosité et son amour, on assurerait qu'il met en pratique 1 Jean 3:17. Et s'il allait jusqu'à laisser sa vie pour ses frères, jusqu'à livrer son corps ? N'exalterait-on pas sa mémoire et ne le citerait-on pas en exemple d'un amour digne de Celui qui a laissé sa vie pour nous ? Et pourtant l'Écriture nous dit : « Et quand je distribuerai en aliments tous mes biens, et que je livrerai mon corps afin que je fusse brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, cela ne me profite de rien » (1 Cor. 13:3). Ce verset nous présente précisément les deux manifestations d'amour dont il est question en 1 Jean 3:17 et 16 et nous montre que les deux choses peuvent être faites avec seulement une apparence d'amour, « l'action » certes, mais sans « la vérité ».

L'apôtre nous montre ensuite ce qui découle de tout ce qui précède : d'abord, « l'assurance envers Dieu », une heureuse confiance, la joie de la communion, caractérisant nos rapports avec Lui ; ensuite, l'exaucement de nos prières : « quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant lui » (v. 19 à 22). Le verset 23 nous dit quel est son double commandement : croire au nom de son Fils Jésus Christ et nous aimer l'un l'autre. « Et celui qui garde ses commandements demeure en lui, et lui en cet homme ; et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné » (v. 24).

Le chapitre commence par un don de Dieu et se termine de même : Dieu nous a donné sa propre nature (v. 1) et son Esprit (v. 24). Comment la nature divine en nous peut-elle produire les fruits qu'elle est appelée à porter et que nous sommes responsables de manifester ici-bas ? Par la puissance du Saint Esprit que Dieu nous a donné et qui habite en nous. C'est le secret pour vivre dans ce monde la vie que nous avons à y vivre.

Que la Parole divine touche notre conscience et atteigne notre cœur, que l'Esprit Saint agisse puissamment en nous, afin que nous soyons des « faiseurs d'œuvres » et non des « auditeurs oublieux » !

10 L'amour de l'argent : Une racine de toutes sortes de maux (1 Tim. 6:10)

ME 1967 p.67

10.1 Un frein à la vie chrétienne

De tout temps « l'amour de l'argent », cette « racine de toutes sortes de maux », a habité bien des cœurs humains. La « convoitise de la chair » tout autant que la « convoitise des yeux » ou « l'orgueil de la vie » (cf. 1 Jean 2:15, 16) peuvent conduire l'homme à cette terrible passion qui risque d'amener un croyant à « perdre sa vie », tandis qu'elle entraînera un incrédule toujours plus loin dans le chemin de la perdition éternelle. Ne semble-t-il pas que dans les jours actuels cette soif des richesses, accrue par le développement du bien-être et la transformation des conditions de vie, soit plus ardente qu'elle n'a jamais été ? L'ennemi se sert à un très haut degré de ces convoitises du cœur naturel pour maintenir bien des inconvertis sous son emprise et pour empêcher tant de croyants de vivre la vie chrétienne qui devrait être la leur, réalisant que le véritable « gain » c'est « la piété avec le contentement » (cf. 1 Tim. 6:6).

10.2 Dieu mis de côté

Cet amour de l'argent traduit certains désirs du cœur humain. Dans une large mesure, l'argent permet à son possesseur d'agir à peu près à sa guise ; certes, il y a des limitations mais, sous cette réserve, l'argent donne à l'homme la possibilité d'acquiescer ce qu'il veut, de faire ce qui lui plaît. C'est pour cela que beaucoup « veulent devenir riches », ce qui constitue « un piège » dans lequel le croyant risque de tomber (cf. 1 Tim. 6:9). Et si même, sans qu'il y ait eu cette « volonté de devenir riche », Dieu trouve bon de confier des richesses à l'un des siens, elles risquent aussi de lui être en piège quand, faute d'avoir « appris » à l'école divine, il ne « sait » pas être « dans l'abondance » (cf. Phil. 4:11, 12) ; que de fois, hélas ! « l'abondance » a été le point de départ d'un chemin d'éloignement, et combien nous avons à veiller si « les biens augmentent » (cf. Ps. 62:10) ! La puissance de l'argent va plus loin encore : en fait il gouverne le monde, ouvrant la voie à la réalisation de tous les désirs de possession et de domination, à tant de manifestations extérieures de l'ambition, de l'égoïsme et de l'orgueil. Tout cela témoigne de la volonté de l'homme de ne dépendre de qui que ce soit et surtout de n'avoir pas à dépendre de Dieu. Est-il possible que de tels sentiments habitent le cœur d'un racheté ? Hélas ! nos cœurs naturels sont toujours les mêmes et si nous nous laissons gouverner par leurs convoitises nous pourrions être, nous aussi, entraînés par ce même amour de l'argent qui est tout l'opposé de la manifestation de la dépendance de Dieu, de notre confiance en Lui qui a promis de nous donner ce qui nous est nécessaire jour après jour (cf. Matt. 6:24 à 34). Nul croyant n'oserait dire sans doute qu'il veut se passer de Dieu, pourtant n'agit-il pas comme s'il en était ainsi, celui dont la vie n'a au fond qu'un but : chercher à amasser « beaucoup de biens... pour beaucoup d'années », à assurer ce qu'il pense être la sécurité du lendemain avec ses seules ressources, de telle manière qu'il est ainsi conduit à méconnaître la valeur de cette dépendance constante de Dieu, exprimée dans la prière enseignée du Seigneur : « Donne-nous aujourd'hui le pain qu'il nous faut » (cf. Matt. 6:11) ?

10.3 Influence sur le comportement

La puissance de l'argent a aussi d'autres conséquences : elle régit pratiquement, en nombre de cas, les rapports des hommes entre eux. Le détenteur de richesses exerce trop souvent une sorte de domination, plus ou moins consciente, plus ou moins marquée, sur ceux qui dépendent de lui à quelque titre que ce soit. Cette influence de l'argent, même si elle n'est pas voulue, peut conduire ceux qui la subissent à un comportement différent de celui qui devrait être le leur : ils en arrivent, contre leur gré parfois, à dépendre d'un homme au lieu de ne dépendre que de Dieu et à agir peut-être en telle circonstance d'une manière que leur conscience, éclairée par la Parole, réprouve.

10.4 L'argent et le service du Seigneur

L'influence de l'argent a même des conséquences fâcheuses jusque dans le service du Seigneur. Il peut sembler, de prime abord, que le service sera plus facile et fructueux si l'on dispose de moyens que seul l'argent procure. Il peut sembler aussi que le serviteur pourra faire bien davantage s'il n'est pas dans l'obligation d'employer une partie de son temps à assurer sa subsistance et celle de sa famille, s'il a suffisamment d'argent pour aller et venir sans être arrêté par des préoccupations matérielles. Tout cela paraît évident si l'on se borne à considérer les choses à la manière des hommes. En fait il y a là parfois un piège très dangereux dans lequel le serviteur risque de tomber, ce qui l'amènera à des défaillances dans le service alors qu'il espérait au contraire pouvoir mieux le remplir.

10.5 L'argent et l'apôtre Paul

Arrêtons-nous sur quelques enseignements de l'Écriture concernant ce sujet. L'apôtre Paul — dont « le métier était de faire des tentes » — tout en travaillant, n'en servait pas moins le Seigneur avec zèle et avec fruit (cf. Actes 18:3 et suivants). Approchant du terme de sa carrière, il rappelle aux anciens d'Éphèse qu'il a travaillé non pas seulement « pour ses besoins » mais encore « pour les personnes qui étaient avec lui ». Bien plus, il exerçait aussi la bienfaisance (cf. Actes 20:33 à 35). Ainsi donc, Paul a travaillé pour ses propres besoins, pour subvenir aux besoins de ceux qui l'accompagnaient dans ses voyages et, enfin, pour « secourir les faibles ». Est-ce que cela a nui à son service pour le Seigneur ? A-t-il jamais pensé qu'il servirait mieux s'il disposait de plus larges ressources matérielles ? Il suffit de lire Actes 20:17 à 27, 31 ; 1 Cor. 15:10 ; 2 Cor. 11:23 à 33, parmi tant d'autres passages, pour avoir une idée, si imparfaite soit-elle, de la grande activité de l'apôtre et de ses résultats. Sans doute rappelle-t-il aux Corinthiens que « le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'évangile, de vivre de l'évangile », mais il ne veut pas user de ce droit (cf. 1 Cor. 9:1 à 23) ; sans doute a-t-il reçu des dons de certaines assemblées (et avec quelle reconnaissance ! cf. Phil. 4:15 à 20), mais ces dons n'étaient pas tant pour lui assurer des moyens d'existence — bien que ce fût parfois le cas (cf. 2 Cor. 11:8) : ils constituaient surtout une marque de communion dans le service, communion de l'assemblée avec l'apôtre et de l'apôtre avec l'assemblée. Une assemblée est-elle en mauvais état, Paul ne peut rien accepter d'elle : il ne veut rien recevoir des Corinthiens, il ne veut en aucune manière être à charge : « et je me suis gardé de vous être à charge en quoi que ce soit, et je m'en garderai » (2 Cor. 11:9 — voir aussi 12:14). Quel exemple et quel enseignement pour nous ! Pour remplir son service l'apôtre ne compte pas sur l'argent, sur la puissance de l'argent et les possibilités qu'il procure ; avec une foi vivante, il compte sur le Seigneur qui sait donner Lui-même le temps, les facilités, les forces physiques et morales, les ressources spirituelles indispensables, ouvrir les portes, diriger et fortifier ceux qu'Il envoie, il compte sur le Seigneur seul qui fournit à son serviteur tout ce qui lui est nécessaire, fixant aussi les limitations qui conviennent aussi bien pour celui qui sert que pour ceux qu'il a à servir, limitations qu'il faut respecter car il est toujours vrai qu'on rencontre la puissance de l'adversaire lorsqu'on « renverse une clôture » (Eccl. 10:8). Un débordement d'activité n'est pas toujours le signe du service le plus utile et le plus béni.

10.6 L'argent et le Seigneur sur la terre

L'apôtre, laissant de côté la puissance de l'argent, a ainsi réalisé dans son service la puissance de la foi, en fait la puissance de Dieu, et il nous exhorte à être ses imitateurs comme lui-même l'était de Christ. Que dire si nous considérons l'exemple du Serviteur parfait ! A-t-il jamais eu besoin dans son ministère des ressources que procure l'argent ? A-t-il jamais été soumis à son influence ou dépendant de sa puissance, Celui qui n'avait pas un lieu où reposer sa tête et qui ne disposait pas de la moindre pièce de monnaie pour payer l'impôt des didrachmes (cf. Matt. 8:20 ; 17:24 à 27) ?

10.7 Une source de beaucoup de douleurs

« Vouloir devenir riche », c'est être animé par l'esprit de ce siècle, c'est « tomber dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui plongent les hommes dans la ruine et la perdition » (1 Tim. 6:9). C'est être tenté d'agir d'une façon qui n'est pas toujours très correcte et qui peut même être parfois franchement malhonnête, car on n'est pas avec Dieu dans un tel chemin. Qui dira les « beaucoup de douleurs » dont « se sont transpercés eux-mêmes » tant de croyants dans le cœur desquels habite cet amour de l'argent (cf. 1 Tim. 6:10) ? Qui dira aussi le mal qu'a pu faire, en certaines circonstances, la puissance de l'argent dans le service du Seigneur, en ce qu'il a été alors une entrave au déploiement de la puissance de Dieu répondant à la foi du serviteur ? Que nul ne se laisse gagner et entraîner par « l'amour de l'argent » ! Il serait en grand danger, une fois arrivé au terme de sa carrière terrestre, de devoir confesser qu'il a perdu sa vie. Bienheureux au contraire celui qui réalise la vraie dépendance de la foi et reçoit de Dieu tout ce qui lui est nécessaire pour répondre à ses besoins matériels, ne mettant pas sa confiance dans les biens qui lui sont dispensés « mais dans le Dieu qui nous donne toutes choses richement pour en jouir » (cf. 1 Tim. 6:17 à 19) !

10.8 Genèse 41 à 47 : Joseph, les égyptiens et la famine. S'abandonner à Dieu sans réserve

Nous pouvons retirer un enseignement utile à cet égard de la conduite des Égyptiens durant les années de famine. « Et tout le pays d'Égypte eut faim » ; le Pharaon, vers lequel ils crient alors pour du pain, dit aux Égyptiens : « Allez à Joseph ; faites ce qu'il vous dira » (Gen. 41:55). En Égypte où il n'y avait plus de pain, de même qu'à Cana où il n'y avait plus de vin la ressource est toujours en Celui dont Joseph était un type (cf. Jean 2:5). « Joseph ouvrit tous les lieux de dépôt, et vendit du blé aux Égyptiens » (Gen. 41:56). Mais la famine devint « très intense » ; et le pays d'Égypte et le pays de Canaan étaient épuisés à cause de la famine ». Les Égyptiens retournèrent donc vers Joseph, disant : « Donne-nous du pain ; et pourquoi mourrions-nous devant toi, car l'argent manque ? ». Joseph leur avait vendu du blé mais ils n'avaient plus d'argent pour en acheter à nouveau. Que faire ? Joseph leur répondit alors : « Donnez votre bétail, et je vous donnerai du pain contre votre bétail, si l'argent vous manque ». Et ils amenèrent leur bétail à Joseph ; et Joseph leur donna du pain contre des chevaux, et contre des troupeaux de menu bétail, et contre des troupeaux de gros bétail, et contre des ânes : et il les fournit de pain cette année-là contre tous leurs troupeaux (Gen. 47:13 à 17). Les Égyptiens ont donc été dans l'obligation de donner leur argent d'abord, leurs troupeaux ensuite ; ils devaient aller plus loin encore. Le pain épuisé, la famine se poursuivait toujours, de sorte qu'ils vinrent à Joseph une troisième fois pour lui exposer leur détresse : « il ne reste rien devant mon seigneur que nos corps et nos terres ». Mais, réduits à cette extrémité ils sont disposés à se livrer entièrement à lui : « Achète-nous, et nos terres, contre du pain ; et nous serons, nous et nos terres, serviteurs du Pharaon » (ib. 18:19). C'est ce que fit Joseph, qui dit ensuite au peuple : « Voici, je vous ai achetés aujourd'hui, et vos terres, pour le Pharaon. Voici de la semence pour vous : ensemencez la terre ». La délivrance était ainsi assurée et les Égyptiens purent dire à Joseph : « Tu nous as conservé la vie » (ib. 23 à 25). — Les hommes, les croyants eux-mêmes parfois, estiment pouvoir vivre dans l'indépendance de Dieu et grâce à « leur argent » et à « leurs troupeaux » traverser sans grand dommage les périodes les plus difficiles. Mais Dieu peut les conduire à expérimenter la vanité de leurs richesses ; des circonstances surviennent, permises ou envoyées par Lui, qui correspondent à la longue famine du pays d'Égypte, circonstances qui amènent le croyant à comprendre que sa part c'est de dépendre de Dieu, de s'abandonner à Lui entièrement et sans réserve — « nos corps et nos terres » — ce qui lui permettra d'éprouver que Dieu est riche en moyens pour « conserver la vie » des siens, même si leur argent est épuisé. Ce n'est plus un peu de pain que Joseph donne aux Égyptiens quand ils se sont livrés à lui, eux et leurs terres, c'est la semence nécessaire pour ensemençer la terre, de sorte qu'il y aura de la nourriture pour eux, pour ceux qui sont dans leurs maisons et pour leurs petits enfants (cf. Gen. 47:24).

S'abandonner à Dieu, réaliser pratiquement que tout ce dont nous pouvons disposer — « nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs » — est à Lui, tel est le secret d'une complète délivrance ! Cela nous conduit à vivre de foi, à marcher par la foi, éprouvant la puissance infinie de Celui qui peut et veut répondre à tous nos besoins. Quel contraste entre cette heureuse part et les « toutes sortes de maux » qui ont pour racine « l'amour de l'argent » ! Dieu nous préserve de nous transpercer nous-mêmes de « beaucoup de douleurs » !

11 Obéissance, dépendance, soumission

ME 1969 p. 201

11.1 Fruits précieux de ces vertus. L'obéissance de Christ

L'obéissance, la dépendance, la soumission auxquelles nous sommes maintes fois exhortés dans l'Écriture, portent toujours des fruits précieux dans la vie individuelle et dans la vie de l'assemblée. Là où elles font défaut, il est impossible que la marche soit à la gloire de Dieu. Celui qui, tout au long de son sentier, a pleinement glorifié son Dieu et Père a été l'Homme parfaitement obéissant, dépendant, soumis. Si l'évangile selon Luc met particulièrement en relief sa dépendance et sa soumission, l'évangile selon Jean fait ressortir peut-être plus qu'aucun autre la parfaite obéissance de Celui qui « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes ; et, étant trouvé en figure comme un homme, il s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:6 à 8). Nous bornant à citer quelques passages de cet évangile qui offrent à notre méditation l'obéissance de Christ : 4:34 ; 5:19 et 30 ; 6:38 à 40 ; 7:16 à 18 ; 8:28, 29 ; 10:17, 18 ; 12:49, 50 ; 14:10 et 31 ; 15:10 ; 17:4 ; 18:11, nous nous arrêterons, dans les lignes qui suivent, sur différentes paroles du Seigneur (5:30 ; 7:17, 18 ; 14:23 et 16:24) qui placent devant nous, pour notre exhortation et notre encouragement tout à la fois, quelques-uns des fruits de l'obéissance, de la dépendance et de la soumission, en insistant plus particulièrement sur la communion avec le Père et le Fils.

11.2 Jugement [spirituel] juste

Le saint Fils de Dieu, venu ici-bas comme homme, pouvait dire : « Je ne puis rien faire, moi, de moi-même ; je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean 5:30). Homme parfait, il a ce discernement qui lui permet d'apprécier toutes choses comme Dieu les apprécie, d'avoir un jugement juste, d'abord parce qu'il apprécie et juge « selon ce qu'il entend », c'est-à-dire selon ce qu'il reçoit de son Dieu, ensuite, parce qu'il n'a pas d'autre volonté que celle de son Dieu et Père : « je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé ».

Nous comprenons pourquoi nous manquons si souvent de discernement, pourquoi notre appréciation des choses est parfois faussée, pourquoi notre jugement n'est pas toujours « juste » : il en est ainsi chaque fois que nous nous laissons guider par nos propres pensées, chaque fois que nous cherchons à faire prévaloir notre volonté personnelle. Dieu veuille produire en nous le désir d'avoir en toutes circonstances un sain discernement des choses et d'en juger justement ; en dehors de la bénédiction que nous en éprouverons chacun pour soi, la vie de l'assemblée s'en trouvera facilitée et ce sera pour la joie de tous. Pour qu'il en soit ainsi, retenons les enseignements que le Seigneur nous donne dans ce verset 30 de Jean 5 : en premier lieu, juger non « d'après ce que nous pensons », « d'après ce que nous avons vu » (tels sont les jugements d'Éliphas — cf. Job 4:8 ; 5:3 ; 15:17), mais d'après la Parole qui nous fait connaître la pensée de Dieu, la seule qui importe et qui puisse faire autorité ; ensuite, nous conformer à ce qu'elle nous dit, obéir à ses enseignements ; enfin, ne pas chercher à imposer notre volonté propre mais nous soumettre humblement à la volonté de Dieu. Tel est le secret d'un jugement spirituel « juste » !

11.3 Connaissance de la source de l'enseignement : de Dieu

Au chapitre 7 de cet évangile, le Seigneur nous dit comment il nous est possible de connaître la source de l'enseignement qui nous est présenté : « Si quelqu'un veut faire Sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même. Celui qui parle de par lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui » (v. 17, 18). Le croyant qui laisse de côté toute volonté propre et veut faire la volonté de Dieu manifeste en cela la soumission de son esprit et il a ainsi la connaissance de la pensée de Dieu telle que sa Parole nous la révèle, il sait quand l'enseignement donné est « de Dieu » et il le reçoit alors avec toute l'autorité qui s'attache à ce qui vient de Lui. Par contre, il saura rejeter l'enseignement présenté par celui qui parle « de son propre fonds », ou « de par lui-même, cherchant sa propre gloire » (Jean 8:44 ; 7:18). Il discerne la source divine de laquelle émane l'enseignement qu'il peut recevoir, il a donc l'assurance qu'en y conformant ses voies il fait la volonté de Dieu : il y a corrélation entre l'enseignement qu'il reçoit et la volonté à laquelle il obéit, l'une et l'autre venant de Dieu.

11.4 Communion avec le Père et le Fils

L'obéissance, preuve de l'amour, conduit le croyant à jouir de la communion avec le Père et avec le Fils. Le Père, le Fils viennent alors « demeurer chez lui », selon ce que le Seigneur a dit aux siens : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:23).

11.4.1 Amour pour tous les hommes, amour de relation, amour de communion

Dieu aime tous les hommes, sans aucune exception, et il a manifesté cet amour dans le don de son Fils : « Car Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies... Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:6 à 10 — voir aussi, parmi bien d'autres passages, Jean 3:16 ; Éph. 2:4 à 10). — Mais il aime d'un amour particulier, que nous pourrions appeler un amour de relation, ceux qui, par grâce et par la foi en l'œuvre de Christ, sont devenus ses bien-aimés enfants : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu » (1 Jean 3:1). Il nous a fait don de sa propre nature et nous aime d'un amour dont jamais rien ne pourra nous séparer (cf. Rom. 8:31 à 39). — Plus intime encore est l'amour dont il aime ceux de ses enfants qui montrent leur obéissance, leur dépendance, leur soumission en gardant sa Parole ! C'est de cet amour de communion que parle le Seigneur quand il dit : « mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui ». Telle est aussi la portée de l'expression d'Ésaïe 56 : « je leur donnerai dans ma maison et au-dedans de mes murs une place et un nom meilleurs que des fils et des filles » (v. 5). Comment peut-il donc y avoir « une place et un nom meilleurs que des fils et des filles » ? Ne s'agit-il pas de la jouissance de la communion précieuse, intime que Dieu peut et veut avoir avec des enfants marchant fidèlement ? En effet, cette promesse est faite à ceux qui, dit-il, « gardent mes sabbats, et choisissent les choses auxquelles je prends plaisir, et qui tiennent ferme mon alliance » (ib. 4).

11.4.2 Tenir en honneur le jour du Seigneur

« Garder mes sabbats » — Ayant fait en six jours « les cieux, et la terre, la mer, et tout ce qui est en eux », Dieu « s'est reposé le septième jour ; c'est pourquoi l'Éternel a béni le jour du sabbat, et l'a sanctifié » (Ex. 20:11). Mais le commandement de garder le sabbat — « souviens-toi du jour du sabbat, pour le sanctifier... » (ib. 8 à 10) — n'est pas seulement basé sur l'achèvement de l'œuvre de Dieu en création, il est aussi fondé sur l'accomplissement de son œuvre en rédemption. (Soulignons à cet égard que les gloires de Christ nous sont présentées relativement à la création et à la rédemption : Il est « le premier-né de toute la création » et « le premier-né d'entre les morts » — Col. 1:15 à 18). Le commandement divin au sujet du sabbat est rappelé au peuple par Moïse, au moment où

Israël va passer le Jourdain pour entrer dans le pays de la promesse : « Garde le jour du sabbat pour le sanctifier, comme l'Éternel, ton Dieu, te l'a commandé... et tu te souviendras que tu as été serviteur dans le pays d'Égypte, et que l'Éternel, ton Dieu, t'a fait sortir de là à main forte et à bras étendu ; c'est pourquoi l'Éternel, ton Dieu, t'a commandé de garder le jour du sabbat » (Deut. 5:12 à 15). Le « c'est pourquoi » du verset 15 lie l'observance du sabbat à la délivrance du pays d'Égypte par le passage de la mer Rouge (cf. Ex. 14) — figure de la rédemption — après que, en type, l'expiation a été faite par le sang de l'agneau pascal (cf. Ex.12). — De nombreux passages de l'Ancien Testament nous montrent quelle importance l'Éternel attachait à la stricte observation du sabbat, imposé « même au temps du labourage et de la moisson » (Ex. 34:21) : même l'urgence d'indispensables travaux à effectuer ne pouvait en aucune manière excuser et justifier la non-observation du sabbat. Et Nombres 15 nous enseigne, à propos de l'homme « qui ramassait du bois le jour du sabbat », qu'enfreindre le repos du septième jour était un grave péché, non pas le « péché par erreur » mais le « péché par fierté », qui était un « outrage » à l'Éternel, constituait le « mépris » de sa parole et entraînait le retranchement du coupable. Ce que l'on devait faire à cet homme « n'ayant pas été clairement indiqué », c'est l'Éternel lui-même qui dit à Moïse : « L'homme sera mis à mort ; que toute l'assemblée le lapide avec des pierres hors du camp » (v. 30 à 36). — Des passages tout aussi nombreux nous montrent aussi que l'un des principaux reproches qui est fait au peuple est d'avoir profané le sabbat. Néhémie voit, par exemple, « en Juda des gens qui foulaient aux pressoirs, le jour du sabbat, et qui reentraient des gerbes et les chargeaient sur des ânes... et qui les amenaient à Jérusalem le jour du sabbat » ; alors, dit-il : « je querellai les nobles de Juda, et je leur dis : Qu'est-ce que cette chose mauvaise que vous faites, profanant le jour du sabbat ? N'est-ce pas ainsi qu'ont fait vos pères, de sorte que notre Dieu a fait venir tout ce malheur sur nous et sur cette ville ? et vous voulez ajouter à la colère contre Israël en profanant le sabbat ! » (Néhémie 13:15 à 18). — Et avec quelle insistance l'Éternel, par la bouche du prophète, presse son peuple de respecter le repos du septième jour : « Si tu gardes ton pied de profaner le sabbat, de faire ton plaisir en mon saint jour, si tu appelles le sabbat tes délices, et honorable le saint jour de l'Éternel... alors tu trouveras tes délices en l'Éternel... » (Ésaïe 58:13, 14).

Bien qu'aujourd'hui ce ne soit pas le septième jour que nous ayons à observer mais le premier jour de la semaine, le jour du Seigneur, les enseignements donnés autrefois par l'Éternel à son peuple terrestre concernant le sabbat ne s'imposent-ils pas à nous avec plus de force encore qu'ils n'en avaient pour Israël ? Y aurait-il un croyant qui voudrait « faire son plaisir en ce saint jour », ou encore travailler ce jour-là comme il le fait pendant les six autres jours de la semaine, alors que le jour du Seigneur rappelle à son cœur ce que Christ a fait pour lui : sa victoire remportée sur Satan et sur la mort, sa résurrection glorieuse après qu'il a eu « goûté la mort pour tout », traversé les trois heures de l'abandon ? « Garder ses sabbats », pour nous maintenant, c'est respecter et tenir en honneur le jour du Seigneur, un jour qui est le sien, qui doit donc Lui être consacré entièrement, et en particulier dans le rassemblement de nous-mêmes autour de Lui pour les diverses activités à exercer dans les réunions de l'assemblée, un jour qui doit être « préparé » dans nos cœurs tout au long des six jours qui l'ont précédé, durant les « six pas » précédant le sacrifice du taureau et de la bête grasse (cf. 2 Sam. 6:13). Quel prix attache le Seigneur à ce que, dans ce jour qui est le sien, nous l'honorions bien davantage encore que nous ne sommes appelés à le faire tous les jours de notre vie ! Nous montrerons en cela que nous l'aimons, Lui qui nous a aimés le premier. (Il est bon d'ajouter que l'observation du premier jour de la semaine n'exclut pas l'activité qui peut être exercée pour le Seigneur : travail d'évangélisation accompli dans le monde, visites chrétiennes, soins de l'hospitalité, entre autres choses. Encore ceci : un médecin, par exemple, pourrait-il refuser de donner les secours nécessaires à un malade dont l'état exigerait une intervention immédiate ? Dans des cas de ce genre, le croyant doit être exercé devant Dieu pour déterminer, en conscience, ce qu'il doit faire sans aucun délai).

11.4.3 S'occuper des choses excellentes

« Choisir les choses auxquelles je prends plaisir », ou encore, selon l'expression de l'apôtre : « discerner les choses excellentes » (Phil. 1:10), opérer ce choix que nous pourrions faire seulement dans la mesure où « notre amour abondera encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » (ib. 9) et qui nous conduira à laisser de côté tout ce qui, à proprement parler, n'est peut-être pas un mal, mais qui n'est pas effectivement ce en quoi Dieu « prend plaisir », à nous attacher à ce qui a son entière approbation, ce qui plaît à son cœur et nous permet de jouir d'une étroite communion avec Lui.

11.4.4 Tenir ferme

« Tenir ferme mon alliance ». Pour nous, dans l'économie présente : « tenir ferme » ce que nous avons, jusqu'au retour du Seigneur (cf. Apoc. 2:25 ; 3:11), tenir ferme le Chef (cf. Col. 2:19) et ainsi tout l'ensemble des vérités qui nous ont été confiées, elles sont toutes liées à Christ et constituent le « bon dépôt » que nous sommes responsables de garder « par l'Esprit Saint qui habite en nous » (cf. 2 Tim. 1:14).

11.4.5 Jouissance de l'amour du Seigneur et approbation donnée à ceux qui sont obéissants

En vérité, que la grâce nous soit accordée de manifester cette sainte énergie, cette fidélité, fruit d'un amour profond pour le Seigneur, amour qui nous conduira à garder son jour, à choisir les choses auxquelles il prend plaisir, à tenir ferme ! Nous aurons alors « dans sa maison » et « au-dedans de ses murs » — séparés du monde sous tous ses caractères — « une place et un nom meilleurs que des fils et des filles », nous jouirons de son amour comme des enfants obéissants et dépendants peuvent jouir de l'amour de leur père, comme eux seuls peuvent en jouir, et nous recevrons de Lui ce « nom éternel, qui ne sera pas retranché » (Ésaïe 56:5), le « caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit » (Apoc. 2:17).

11.5 Joie accomplie

Demandons au Seigneur qu'il nous donne de vivre la vie chrétienne qui nous assurera la jouissance d'une aussi précieuse part ! « Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie » (Jean 16:24), a dit encore le Seigneur aux siens, avant de les quitter. Dépendance, obéissance, soumission ont leur expression dans la prière. Nous le voyons tout particulièrement dans la vie de l'Homme parfait ici-bas. C'est le secret d'une vraie joie, d'une joie complète.

Obéissance, dépendance, soumission nous permettront donc d'avoir un jugement juste, un sain discernement des choses, de connaître la valeur et la source de l'enseignement présenté, de jouir d'une heureuse communion avec le Père et avec le Fils, de goûter une joie pleine et entière. Puisseons-nous trouver là un encouragement à obéir à Dieu, à dépendre de Lui, à nous soumettre à sa volonté !

12 Fais-moi connaître le chemin où j'ai à marcher. Ps. 143:8

ME 1964 p.225

12.1 Ne pas perdre sa vie ici-bas

Sans doute un croyant peut aller son chemin dans le monde, ne pensant guère qu'à y prospérer matériellement, ne se demandant même pas, lorsqu'il a une décision à prendre, si la voie dans laquelle il va s'engager est selon Dieu et ne prêtant aucune attention aux

avertissements plus ou moins clairs qui sont susceptibles de lui être donnés. Dieu peut laisser aller les choses un temps tout au moins, et même parfois peut-être jusqu'au bout de la route... Celui qui a vécu ainsi aura pu amasser de grands biens, connaître une existence facile, il n'en a pas moins perdu sa vie, une vie que Dieu nous donne pour Le glorifier ici-bas, en étant des témoins, des serviteurs, des adorateurs. Dans des cas de ce genre, Dieu intervient généralement, arrêtant, pour son plus grand bien spirituel, le croyant qui a aussi peu en vue les intérêts et la gloire du Seigneur ; les épreuves qu'Il dispense sont parfois très douloureuses, il vaut pourtant la peine de les traverser si elles produisent le fruit pour lequel Dieu les permet.

12.2 Problème des difficultés et des obstacles

Mais ces lignes s'adressent surtout à des croyants désireux d'être fidèles au Seigneur et de marcher dans un chemin où ils auront son approbation et sa bénédiction. Un tel désir étant dans le cœur, il y a toutes les circonstances de la vie pratique en présence desquelles il convient d'être conséquent avec ce qui nous anime intérieurement. C'est alors que nous connaissons parfois de sérieuses difficultés. Qui d'entre nous ne les a éprouvées ?

12.2.1 Ceux qui s'obstinent dans un chemin de propre volonté

Nous laissons de côté le cas très différent où nous paraissions hésiter alors que nous avons déjà pris une décision sur laquelle nous sommes bien déterminés à ne pas revenir : nous sommes tout disposés à nous engager dans un chemin de propre volonté, nous en avons au fond pleine conscience, mais nous voulons essayer de justifier notre choix aux yeux de notre entourage, peut-être même à nos propres yeux. Nous trouvons alors maintes raisons qui pourraient laisser croire que nous avons pris la bonne direction, tandis qu'en fait c'est dans le chemin de notre volonté propre que nous sommes déjà engagés.

12.2.2 Apprendre à discerner le chemin

Nous considérons seulement le cas d'un croyant vraiment désireux de ne faire que la volonté de Dieu mais qui ne voit pas clairement la route à suivre. Sans aucun doute, tant qu'il en est ainsi il convient de prier Celui qui seul peut nous éclairer d'abord, nous guider ensuite. De telles prières restent parfois longtemps sans réponse et celui qui demeure dans l'incertitude en est souvent troublé. Si Dieu ne répond pas aussitôt, c'est qu'Il a sans doute quelque chose à nous apprendre ; par exemple, cette leçon importante : jetant un regard en arrière, nous sommes amenés à reconnaître que nous n'avons pas vécu assez près du Seigneur. Si nous avons mieux réalisé sa présence avec nous, joui de sa communion, nous aurions eu la connaissance de sa pensée au sujet de nos circonstances et le chemin nous serait clairement apparu ; si notre « œil » avait été « simple », c'est-à-dire : si nous n'avions été occupés que d'un seul objet, Christ, notre « corps tout entier » aurait été « plein de lumière », nous aurions vu ce qu'il convenait de faire et de ne pas faire. Juger cet éloignement, confesser nos manquements à cet égard, nous conduira à retrouver la proximité de Celui qui désire nous voir vivre près de Lui, de Lui et pour Lui ; quel précieux résultat produit par un temps d'attente et d'exercice ! N'y a-t-il pas là un réel enrichissement spirituel que l'âme n'aurait pas goûté si la réponse à la prière avait été immédiate, comme nous l'aurions tellement souhaité ? Nous voudrions généralement que le Seigneur nous dise tout aussitôt : le chemin est ici, ou il est là, et nous oublions que s'Il veut nous guider, Il veut aussi nous instruire, nous former, nous avoir près de son cœur. « Je t'instruirai, et je t'enseignerai le chemin où tu dois marcher ; je te conseillerai, ayant mon œil sur toi » (Ps. 32:8). Pour voir les mouvements de son œil, il faut être près de Lui et pour en comprendre la signification, jouir d'une intime communion avec Lui. — Que ce temps d'attente, de perplexité, d'angoisse peut-être, soit aussi un temps de prière, d'exercices secrets avec le Seigneur ; il sera alors profitable et, la patience ayant eu son œuvre parfaite (cf. Jacques 1:4), Celui qui veut nous faire du bien à la fin saura nous enseigner le chemin où Il veut nous voir marcher. Nous pourrions ainsi aller sans crainte, confiants et dépendants.

12.3 Besoin de patience

Il peut arriver parfois que nous manquions de patience. Nous n'aimons pas l'attente, l'incertitude, nous nous laissons facilement influencer par ce qui plaît à nos cœurs naturels et nous nous engageons alors, un peu hâtivement, dans un chemin qui nous paraît être celui du Seigneur sans avoir au fond la conviction profonde qu'il en est bien ainsi. Il nous semble que le but poursuivi est selon Dieu, mais ne nous trompons-nous pas ? — Dans un cas semblable, si des difficultés surviennent, nous pouvons à bon droit nous demander si nous n'avons pas fait fausse route et si Dieu ne les permet pas pour nous arrêter tandis qu'il en est temps encore. C'est dans la prière, en recherchant la présence du Seigneur, la communion de ses pensées, que nous pourrions être éclairés. Cet exercice devra être d'autant plus sérieux et profond que nous nous sommes engagés sans que les choses aient été suffisamment mûries. Dieu saura montrer si les difficultés ont été suscitées par Lui pour nous faire revenir en arrière, ou encore permises par Lui pour exercer et éprouver notre foi et nous apprendre en cours de route ce qu'il aurait mieux valu apprendre avant de partir.

12.4 Ne pas se laisser décourager par les obstacles

Des obstacles peuvent aussi être placés sur un chemin où nous nous sommes engagés avec l'entière confiance que c'est le chemin du Seigneur et que le but poursuivi est bien selon Lui. Des consciences délicates sont généralement amenées à se dire, dans de tels cas : nous n'avons pas assez prié pour connaître le chemin, nous avons agi sans nous en douter suivant l'inclination de nos propres cœurs, le Seigneur nous arrête ! C'est oublier que nous cheminons dans un monde où nous avons à subir les assauts d'un adversaire déterminé à nous empêcher d'avancer vers le but ; il n'est jamais aussi actif que lorsqu'il voit des croyants en bon état et dans un bon chemin. Il saura alors multiplier les obstacles pour essayer de produire le découragement dans nos âmes et un retour en arrière, ou encore pour nous engager dans une voie d'égarement. Une défaillance dans le discernement spirituel nous fera considérer comme une direction divine ce qui n'est pas autre chose que le travail de l'ennemi pour nous empêcher de continuer dans le vrai chemin. Si Dieu permet que des obstacles soient ainsi placés sur notre route, c'est pour éprouver et fortifier notre foi. Une foi inébranlable compte sur Dieu et sur Lui seul, elle ne se laisse pas décourager par les obstacles quand elle a discerné le vrai chemin, elle y trouve au contraire des occasions nouvelles d'expérimenter la puissance et le secours du Dieu en qui elle met sa confiance. Elle avance sans crainte, avec cette énergie active qui tend vers le but, s'appuyant sur Celui qui est plus grand que tous. Dans un tel chemin, douter et craindre, se laisser arrêter par les difficultés, c'est manquer de confiance en Dieu, manquer de foi. Quand le but poursuivi et les moyens employés sont selon Dieu, qui va essayer d'entraver l'œuvre et de décourager les ouvriers, sinon l'adversaire ? Ayons-en conscience et regardons vers Celui qui répond toujours à l'attente de la foi.

12.5 Fausse tranquillité

N'est-ce pas encore une ruse de l'ennemi que de venir nous dire quand nous sommes engagés dans le vrai chemin : il faut demeurer tranquille, attendre que le Seigneur agisse Lui-même ? Demeurer tranquille, attendre, oui, tant que nous n'avons pas discerné le chemin à suivre. Mais quand nous l'avons discerné, lorsque nous voyons clair quant au but à atteindre, demeurer inactif ne serait pas autre chose qu'une paresse coupable. Certes, Dieu peut se passer d'instruments pour atteindre le but qu'Il se propose mais Il veut

aussi, dans sa grâce, se servir d'instruments tels que nous pour l'accomplissement de son œuvre. « Toutes choses le servent » (Ps. 119:91). Qu'une sainte énergie nous anime et que Dieu nous donne Lui-même la sagesse et les forces nécessaires pour surmonter les obstacles placés sur le chemin par un ennemi qui s'opposera toujours à ce que Dieu veut opérer pour les siens et par les siens !

13 La patience de notre Seigneur Jésus Christ est salut. 2 Pierre 3:15

ME 1965 p.3

13.1 2 Pierre 3:6-10

Les années se succèdent, une vient de s'écouler, une autre commence. Mais cette succession ne se continuera pas indéfiniment ainsi que la plupart des hommes le croient. L'Écriture nous dit en effet que « les cieux et la terre de maintenant sont réservés par sa parole pour le feu, gardés pour le jour du jugement et de la destruction des hommes impies » ; elle nous dit encore que, immédiatement après la destruction du « monde d'alors » par le déluge, l'Éternel a fait cette promesse : « Désormais, tant que seront les jours de la terre, les semences et la moisson, et le froid et le chaud, et l'été et l'hiver, et le jour et la nuit, ne cesseront pas » (2 Pierre 3:6, 7 ; Gen. 8:22). Rien de cela n'a cessé jusqu'à présent parce que « les jours de la terre » durent encore, mais l'expression « tant que seront », employée dans ce verset de Genèse 8, montre bien qu'ils ne dureront pas toujours ; ils prendront fin lorsque viendra « le jour du Seigneur » : « dans ce jour-là, les cieux passeront avec un bruit sifflant, et les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elles seront brûlées entièrement » (2 Pierre 3:10).

Si « les jours de la terre » durent encore, c'est en raison de la patience du Seigneur à l'égard des moqueurs, incrédules et impies : « Il est patient envers vous », leur est-il dit, « ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9). De sorte qu'elle est tout à fait juste l'expression souvent entendue : une nouvelle année de grâce vient de s'ouvrir. Oui, mais ira-t-elle jusqu'à son terme ? Le Seigneur est patient, il y a pourtant un moment où Il doit exécuter le jugement annoncé. Nous nous sentons donc pressés, au début de ce nouvel an de grâce, d'inviter toute âme qui n'est pas assurée de son salut éternel — et nous pensons spécialement aux enfants de parents chrétiens — à ne pas remettre à demain. C'est aujourd'hui le jour favorable pour « venir à la repentance », pour reconnaître devant Dieu son état de péché et accepter le salut qu'Il peut offrir à tout pécheur repentant, en vertu du sacrifice expiatoire de Christ, un salut par grâce et sur le principe de la foi. Que nul ne méprise « les richesses de sa bonté, et de sa patience, et de sa longue attente, ne connaissant pas que la bonté de Dieu le pousse à la repentance » ! (Rom. 2:4).

13.2 2 Pierre 3:10-13

Dans le deuxième paragraphe du chapitre 3 de la seconde épître de Pierre, l'apôtre s'adresse spécialement à nous, croyants. « Les éléments, embrasés, seront dissous, et la terre et les œuvres qui sont en elle seront brûlées entièrement », tel est le terme de toutes les activités qui n'auront eu que le monde et le moi pour objet, de tout ce dont les hommes se glorifient, les croyants eux aussi peut-être ! Cette perspective doit, d'une part, inciter les hommes inconvertis à se tourner vers Dieu et à se repentir, d'autre part, amener les enfants de Dieu à vivre moralement séparés d'un monde qui va être jugé. « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelles gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété... » (2 Pierre 3:11). Nos activités s'exercent-elles à peu près uniquement en vue de la jouissance d'une heureuse condition terrestre, de la recherche des vanités et des futilités d'un monde dont bientôt il ne restera plus rien ? S'il en est ainsi, nous aurons en vérité travaillé « pour le feu » (cf. Jér. 51:58), perdu notre vie ! Tout au contraire, nous sommes exhortés à « attendre et hâter la venue du jour de Dieu, à cause duquel les cieux en feu seront dissous et les éléments embrasés se fondront » (2 Pierre 3:12) : d'une part, vivre dans l'attente de ce jour de bénédiction en vue de l'établissement duquel aura lieu le jugement ; d'autre part, le « hâter » en appliquant aux choses qui sont dans le monde le jugement qui aura lieu pendant « le jour du Seigneur », de telle sorte que pour la foi elles soient déjà comme si elles étaient effectivement détruites. En outre, la foi, portant ce jugement moral sur le monde qui nous entoure, « attend de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habite » (2 Pierre 3:13).

13.3 2 Pierre 3:14

« C'est pourquoi, bien-aimés, en attendant ces choses, étudiez-vous à être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » (2 Pierre 3:14). Sans tache, irréprochables, quelle vigilance constante cela implique, quel jugement de soi-même, quelle sainte crainte ! Car ce n'est pas seulement aux yeux des hommes que nous devons réaliser ces choses — et ce serait déjà beaucoup, cependant — mais « devant lui ». L'apôtre ajoute : « en paix », c'est-à-dire dans une condition telle qu'il n'y a aucune cause de conflit avec Dieu, tout étant réglé dans sa lumière — en paix aussi avec nos frères et « s'il est possible, autant que cela dépend de nous... avec tous les hommes » (Rom. 12:18). Nous serons en paix les uns avec les autres si d'abord nous sommes, chacun pour ce qui nous concerne, en paix avec Dieu, « sans tache et irréprochables devant lui ». Si la paix entre nous est troublée, c'est généralement, pour ne pas dire toujours, parce que les uns ou les autres — et, la plupart du temps, les uns et les autres — nous ne sommes pas « trouvés sans tache et irréprochables devant lui ». De sorte que, pour rétablir la paix entre frères, il faut toujours amener les âmes devant Dieu afin que chacun règle avec Lui son propre état.

13.4 2 Pierre 3:15

Combien peu nous réalisons ces deux exhortations de 2 Pierre 3:14 : attendre... et nous étudier à être trouvés..! Mais là encore, comme pour les inconvertis pressés par Lui de « venir à la repentance », le Seigneur est patient. « Estimez que la patience de notre Seigneur est salut » (2 Pierre 3:15). Cette expression nous paraît, eu égard à son contexte, concerner directement les croyants, celle du verset 9 s'appliquant aux incrédules. Le Seigneur veut poursuivre son travail en nous, Il le continuera jusqu'au moment où Il nous présentera « saints et irréprochables et irrépréhensibles devant lui », où Il nous placera « irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie » (Col. 1:22 ; Jude 24), nous qui sommes déjà établis dans la position que définit Éphésiens 1:4 : « saints et irréprochables devant lui en amour », position à laquelle devrait toujours correspondre notre marche pratique. Ce travail, c'est le dépouillement de nous-mêmes, la réalisation pratique de notre mort au péché, à la loi, au monde. N'est-ce-pas là l'enseignement si important donné par l'apôtre Paul dans ses épîtres — dans les épîtres aux Romains et aux Galates en particulier — enseignement parfois difficile à comprendre et souvent « tordu » par les « ignorants » et les « mal affermis » ? (2 Pierre 3:15, 16).

Rendons grâce au Seigneur pour sa longue patience envers les âmes qui périssent, comme aussi pour sa patience envers nous ses rachetés ! Il veut nous délivrer — c'est le « salut » de 2 Pierre 3:15 — de nous -mêmes, de tout ce qui nous est un obstacle à la manifestation de la vie divine que nous possédons par grâce. Que cette nouvelle année de sa patience soit mise à profit aussi bien par les incrédules pour venir « aujourd'hui » à Jésus le Sauveur, que par nous croyants afin que nous puissions « être trouvés sans tache et irréprochables devant lui, en paix » !

14 Choisir

ME 1975 p.29

14.1 Le non croyant et le salut

Un incrédule irait-il à Jésus pour le salut de son âme s'il n'y avait, en premier lieu, l'élection et, ensuite, d'une part, l'ordre que Dieu lui donne de se repentir (Actes 17:30) et, d'autre part, le fait que, dans sa grâce, Dieu « le tire » à lui, selon ce que le Seigneur a dit lorsqu'il était ici-bas : « Nul ne peut venir à moi, à moins que le Père qui m'a envoyé ne le tire » (Jean 6:44) ? Sans doute, un incrédule n'a pas à se préoccuper de savoir s'il est élu ou non ; il est responsable d'obéir à l'ordre de Dieu et de n'opposer aucune résistance à son action quand il « le tire ». Il est responsable de se repentir et d'aller à Jésus, le seul « nom sous le ciel, qui soit donné parmi les hommes, par lequel il nous faille être sauvés » (Actes 4:12). Qu'il ne méconnaisse pas ce que Jésus a dit aussi : « Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi », et encore : « Car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui, ait la vie éternelle » (Jean 6:37, 40). Quiconque vient à Jésus, discernant en lui le Fils de Dieu, croyant en lui, a la vie éternelle ; il est sauvé par la foi en Christ et en son œuvre expiatoire. Il saura alors qu'il était « élu en Christ avant la fondation du monde » (Éph. 1:4). — Si, au contraire, il refuse d'obéir à l'ordre de Dieu, de se laisser « tirer » par lui, il est un désobéissant sur lequel s'appesantira la colère divine : « Qui croit au Fils a la vie éternelle ; mais qui désobéit au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui » (Jean 3:36). L'ordre de Dieu est celui-ci : « Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes 17:30, 31). L'incrédule n'est donc pas libre de choisir (il prend cette liberté, ou encore on lui dit : il vous faut choisir) entre deux possibilités s'offrant à lui : croire ou ne pas croire ; il est tenu d'obéir à l'ordre que Dieu lui donne.

14.2 Le croyant

14.2.1 Les deux natures

Qu'en est-il du croyant ? Il n'est plus « dans la chair », bien que la chair soit toujours en lui, il est « en Christ » (Rom. 8:1 et 8 ; 2 Cor. 5:17) et possède ainsi une nouvelle nature, la nature divine. Durant son cheminement ici-bas, va-t-il agir selon les impulsions de la vieille nature ou suivant les aspirations de la nouvelle ? Tel est, dans le principe, le choix qu'il peut être amené à faire — non pas (insistons encore sur ce point) qu'il est libre de faire, car Dieu ne lui laisse pas la liberté du choix : il lui demande de réaliser pratiquement qu'il est « mort avec Christ », que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises », il le presse de « vivre par l'Esprit », de « marcher aussi par l'Esprit » (Gal. 5:24, 25). Enfants de Dieu, nous sommes tenus de réaliser ce qu'écrit l'apôtre : « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » (ib. 2: 20). Un enfant n'a pas la liberté du choix entre l'obéissance et la désobéissance, il doit obéir et en est responsable.

14.2.2 Choisis la vie, faire mourir les actions du corps et vivre par l'Esprit

L'Éternel, par la bouche de Moïse, déclare à son peuple : « J'ai mis devant toi la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction. Choisis la vie, afin que tu vives... » (Deut. 30:19). Il ne donne pas à Israël la liberté du choix. En effet, choisir la vie et la bénédiction c'est aimer l'Éternel, écouter sa voix et s'attacher à lui (ib. 20), et c'est là ce que l'Éternel veut voir en ceux qui lui appartiennent ; aussi commande-t-il au peuple : « Choisis la vie ». Deux chemins, deux possibilités sont devant lui : la vie et la bénédiction, d'une part ; la mort et la malédiction, d'autre part — mais Dieu lui donne un ordre : « Choisis la vie ».

Ce qui est enjoint à Israël correspond à la mise en garde adressée par l'apôtre aux croyants de Rome : « Si vous vivez selon la chair, vous mourrez ». Mais Dieu arrêtera ceux de ses enfants qui s'égareront dans un tel chemin et saura les amener à réaliser ce que nous lisons ensuite : « Si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez » (Rom. 8:13). Ce verset présente l'aboutissement des deux chemins : l'un conduit à la vie, l'autre à la mort ; dans le premier se trouve la bénédiction, au second est liée la malédiction dont il est question dans le chapitre 30 du Deutéronome. Cela est bien de nature à nous inciter à obéir à l'ordre de Dieu : « Choisis la vie », à faire « mourir les actions du corps » par la puissance du Saint Esprit opérant en nous et ainsi, à « vivre par l'Esprit », à « marcher aussi par l'Esprit ».

Deux chemins étaient devant Moïse : agissant selon la pensée de Dieu, il a « choisi plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte ». De même Josué invitant le peuple à choisir qui il voulait servir et déclarant aussitôt : « Mais moi et ma maison, nous servirons l'Éternel » ; son « choix » était fait et c'était bien ce que Dieu voulait pour lui pour sa maison, comme aussi pour Israël. L'auteur du Psaume 119 agissait lui aussi dans l'obéissance à la pensée de Dieu : « J'ai choisi la voie de la fidélité... J'ai choisi tes préceptes » (Héb. 11:25 ; Josué 24:15 ; Ps. 119:30, 173).

14.2.3 Commandements précis. Le discernement issu de la communion

En bien des circonstances, le croyant a dans l'Écriture des commandements précis auxquels il doit obéir sans raisonner, des enseignements qui lui font connaître clairement la pensée et la volonté de Dieu ; en de tels cas, il n'a pas à « choisir », ou plutôt il n'a pas la liberté du choix, il est responsable de faire ce que Dieu désire lui voir faire. Mais parfois le chemin à suivre n'est pas aussi clairement tracé et c'est au travers de bien des exercices que nous sommes appelés à faire un choix entre des choses bonnes et d'autres qui sont excellentes. La communion avec Dieu, le discernement spirituel qui en découle nous permettront de discerner ces dernières. L'apôtre écrivait : « Et je demande ceci dans mes prières, que votre amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence, pour que vous discerniez les choses excellentes, afin que vous soyez purs et que vous ne bronchiez pas jusqu'au jour de Christ, étant remplis du fruit de la justice, qui est par Jésus Christ à la gloire et à la louange de Dieu » (Phil. 1:9 à 11). Puissions-nous toujours « discerner les choses excellentes » — le début de la prière de l'apôtre nous en donne le secret — les choisir et les accomplir ! — La fin du chapitre 10 de l'évangile selon Luc nous donne une illustration bien connue de l'heureux choix auquel nous sommes appelés. Marthe savait sans doute quelque chose de la fatigue que pouvait éprouver le Seigneur tout au long de son chemin et nous comprenons le louable désir qui était le sien lorsqu'elle « le reçut dans sa maison » ; elle s'empressait à « servir » Celui qu'elle aimait et c'était une chose bonne. Mais il en était une qui était meilleure encore et c'est celle que Marie avait choisie ; en cela elle avait la pleine approbation du Seigneur et une entière communion avec lui ! (Luc 10:38 à 42).

Marche du chrétien, Christ le Modèle — Série C par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Vie de Christ, notre modèle, selon l'évangile de Luc
- 2 L'obéissance de notre Divin Modèle
- 3 Christ, notre modèle
- 4 Bienheureux — Psaume 84
- 5 Psaume 84
- 6 Sur le Psaume 119 (v.1-11). Le bonheur. La Parole de Dieu
- 7 Psaume 119 v. 97 à 100 (ce que Christ a réalisé)
- 8 Quelques caractères de la marche du croyant
- 9 À propos de la sacrificature de Christ dans l'épître aux Hébreux

Table des matières détaillée

- 1 Vie de Christ, notre modèle, selon l'évangile de Luc
 - 1.1 Christ le modèle : marcher comme Christ a marché
 - 1.2 Sommaire de l'évangile de Luc
 - 1.3 Naissance du Seigneur. 3 témoignages à la gloire de Sa Personne
 - 1.4 Annonce de la naissance faite aux bergers aux champs. Luc 2:8-20
 - 1.5 Croissance spirituelle. Luc 2:39-40
 - 1.6 Le Seigneur à douze ans, au temple
 - 1.6.1 Luc 2:42-44
 - 1.6.2 Luc 2:45-47
 - 1.6.3 Luc 2:48-51
 - 1.6.4 Luc 2:52
 - 1.7 Début du Seigneur à 30 ans seulement. Luc 3:23
 - 1.8 Le Seigneur au baptême de Jean
 - 1.9 Le Seigneur en prière
 - 1.9.1 7 fois le Seigneur en prière, dont 3 seulement selon Luc
 - 1.9.2 Importance de la prière et de la Parole -- pour la vie des assemblées
 - 1.10 Le Seigneur notre modèle quel que soit notre âge
 - 1.11 L'homme céleste triomphant de Satan
 - 1.12 Résumé - conclusion
- 2 L'obéissance de notre Divin Modèle
 - 2.1 Psaume 40 et Hébreux 10. Obéissance et sacrifice
 - 2.2 Christ : joie de l'obéissance, et souffrance
 - 2.3 1 Pierre 2:21. Christ le modèle
 - 2.4 Obéissance et humanité du Seigneur Jésus d'après l'évangile de Jean
 - 2.4.1 Jean 4:34. Christ : ma viande est de faire la volonté de mon Père
 - 2.4.2 Jean 5:19-20. Le Fils ne fait rien de lui-même
 - 2.4.3 Jean 5:30. La volonté de Celui qui m'a envoyé
 - 2.4.4 Jean 6:37-40. La volonté du Père
 - 2.4.5 Jean 7:16-18. Christ : je ne parle pas de moi-même
 - 2.4.6 Jean 8:28, 29. Christ faisait et parlait comme le Père avait enseigné
 - 2.4.7 Jean 10:17, 18. Trois motifs du Seigneur pour laisser Sa vie
 - 2.4.8 Jean 11:41-42. Résurrection de Lazare
 - 2.4.9 Jean 12:49-50. Le Père a commandé comment parler
 - 2.4.10 Jean 14:8-11. Le Père fait les œuvres
 - 2.4.11 Jean 14:21, 23. Notre obéissance
 - 2.4.12 Jean 14:30, 31. Faire comme le Père à commandé
 - 2.4.13 Jean 15:10. Garder les commandements
 - 2.4.14 Jean 17:4. L'œuvre achevée
 - 2.4.15 Jean 18:11. La coupe donnée à boire par le Père
 - 2.5 Conditions et effets de la méditation de ce sujet
- 3 Christ, notre modèle
 - 3.1 Responsabilité de présenter la vie divine en l'absence du Seigneur
 - 3.2 Marcher dans l'amour
 - 3.3 Besoin d'avoir les « pieds lavés » = être purifié des souillures du monde
 - 3.4 Ne pas entraver le lavage des pieds. Se les laver l'un l'autre. Jean 13:14,15
 - 3.5 Ne pas être indifférents aux manquements. Jean 13:17
 - 3.6 Lavage d'eau pour l'assemblée. Jean 13 et Éph. 5
 - 3.7 Aimer comme le Seigneur aime. Jean 13:34-35
 - 3.8 Amour et obéissance. Jean 14:21, 23
 - 3.9 Le Seigneur modèle d'obéissance. Jean 14:31
 - 3.10 Demeurer en Lui. Jean 15:4,9
 - 3.11 Haine de la part du monde. Jean 15:18-21
 - 3.12 Rendre témoignage en présentant (reflétant) Christ. Jean 15:26-27
- 4 Bienheureux — Psaume 84
 - 4.1 Marcher de force en force jusqu'à la maison du Père
 - 4.2 Psaume 84:1-2. La beauté des demeures célestes
 - 4.3 La force dans le chemin

- 4.4 Psaume 84:5-6
- 4.5 Psaume 84:7-8
- 4.6 Les trois « bienheureux » et leur base
- 5 Psaume 84
 - 5.1 Le troisième livre des Psaumes
 - 5.2 Psaume 74
 - 5.3 Psaume 84
 - 5.3.1 Ps. 84:1
 - 5.3.2 Ps. 84:2
 - 5.3.3 Ps. 84:3
 - 5.3.4 Ps. 84:4,5 — Les trois bienheureux
 - 5.3.5 La force dans la Parole de Dieu
 - 5.3.6 La force par la Parole mise en pratique
 - 5.3.7 Bienheureux... ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés
 - 5.4 Ps.84:6-8. La vallée de Baca. Marcher de force en force
 - 5.5 Ps. 84:9
 - 5.6 Ps. 84:11
 - 5.7 Ps. 84:12
- 6 Sur le Psaume 119 (v.1-11). Le bonheur. La Parole de Dieu
 - 6.1 Les bienheureux dans les Psaumes
 - 6.2 Où se trouve le bonheur
 - 6.3 La Parole répond à tout
 - 6.4 Les différentes appellations de la Parole
 - 6.4.1 La loi
 - 6.5 Les témoignages
 - 6.5.1 Les préceptes, les statuts, les commandements, les ordonnances
 - 6.6 Conclusion : prendre garde à la Parole
- 7 Psaume 119 v. 97 à 100 (ce que Christ a réalisé)
 - 7.1 L'auteur du Psaume 119 est-il Esdras ?
 - 7.2 Psaume 119:97. Méditer la Parole
 - 7.2.1 Ps. 119:15. Discerner les sentiers dans lesquels nous avons à marcher
 - 7.2.2 Ps. 119:23. Les princes parlent contre moi
 - 7.2.3 Ps. 119:27. Considérer les merveilles que Dieu opère
 - 7.2.4 Ps. 119:48. Aimer les commandements
 - 7.2.5 Ps. 119:78. Ils ont agi perversement envers moi
 - 7.2.6 Ps. 119:148. Durant les veilles de la nuit
 - 7.2.7 Résumé sur le Ps. 119:97. La Parole méditée tout le jour
 - 7.3 Ps. 119:98. Plus sage que mes ennemis
 - 7.4 Ps. 119:99. Plus d'intelligence que ceux qui m'enseignent
 - 7.5 Ps. 119:100. Plus de sens que les anciens
 - 7.6 Conclusion sur le rôle et la valeur de la Parole pour nous
- 8 Quelques caractères de la marche du croyant
 - 8.1 Exhortations sur la marche dans diverses épîtres
 - 8.2 Exhortations sur la marche dans l'épître aux Éphésiens
 - 8.2.1 Éphésiens 2:10. En rapport avec les bonnes oeuvres
 - 8.2.2 Éphésiens 4:1-3. En rapport avec notre appel
 - 8.2.3 Éphésiens 5:1,2. Dans l'amour
 - 8.2.4 Éphésiens 5:8-10. Comme des enfants de lumière
 - 8.2.5 Éphésiens 5:15-16. Soigneusement
 - 8.2.6 Éphésiens 6:15. Les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix
 - 8.2.7 Résumé sur la marche dans les Éphésiens
 - 8.3 Exemple d'Énoch qui « marcha avec Dieu »
- 9 À propos de la sacrificature de Christ dans l'épître aux Hébreux
 - 9.1 But de la sacrificature : amener la marche à la hauteur de la position
 - 9.2 La marche est présentée sous deux points de vue
 - 9.2.1 La marche selon les Philippiens : pour moi, vivre c'est Christ
 - 9.2.2 La marche selon Hébreux : dans la faiblesse, ayant besoin de la grâce et de la sacrificature
 - 9.3 Un sacrificateur en mesure de secourir ceux qui sont tentés
 - 9.4 Hébreux 3
 - 9.5 Hébreux 4
 - 9.5.1 S'appliquer à être fidèle
 - 9.5.2 Rôle de la Parole de Dieu. La Parole agissant par l'Esprit
 - 9.5.3 Humanité du Seigneur
 - 9.5.4 Les 4 exhortations à approcher. La prière et le trône de la grâce
 - 9.6 Hébreux 5. Analogies et contrastes relativement au Seigneur
 - 9.6.1 Hébreux 5:1-8
 - 9.6.2 Hébreux 5:9-14

1 Vie de Christ, notre modèle, selon l'évangile de Luc

Titre original : « Connaisant mieux son modèle... ME 1970 p.225-253

1.1 Christ le modèle : marcher comme Christ a marché

Chacun des quatre Évangiles nous retrace, sous un aspect particulier, la vie du Seigneur sur la terre. C'est la vie de notre parfait Modèle : « Car aussi », écrit l'apôtre Pierre, « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (1 Pierre 2:21). Peut-être plus encore que les trois autres, l'Évangile selon Luc place devant nous la vie de Christ comme celle du Modèle que nous avons à imiter dans les différentes conditions où nous pouvons nous trouver ; il nous présente, en effet, le Seigneur Jésus sous son caractère de Fils de l'homme : le premier homme a désobéi, foulé aux pieds la gloire de Dieu et s'est révélé ensuite incapable de sortir du misérable état dans lequel son péché l'avait plongé ; le second homme vient du ciel et recommence ici-bas la vie de l'homme, telle qu'elle aurait dû être pour la satisfaction et la gloire de Dieu. En vertu de sa mort à la croix, notre histoire comme enfants d'Adam a pris fin — elle a pris fin, précisément, à la croix de Christ — et nous sommes exhortés à le réaliser pratiquement ; nous possédons désormais une vie nouvelle, la vie de Christ, et nous sommes responsables de la manifester en suivant le Seigneur dans le sentier qu'il nous a tracé, reflétant les caractères qui ont été vus en lui, homme ici-bas. Dieu ne nous demande pas seulement, à nous ses bien-aimés enfants, de vivre une vie d'obéissance aux enseignements de sa Parole, il nous exhorte à suivre et à imiter Celui qui a vécu une telle vie. Une telle vie d'obéissance à Dieu est-elle impossible pour le croyant ? Un homme — l'Homme Christ Jésus — l'a vécue et nous avons les mêmes ressources que celles qui ont été à sa disposition comme homme ici-bas — nous y reviendrons plus loin — de sorte que, si nous savions davantage y puiser, nous pourrions « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6). Certes, seule la marche de Christ a été parfaite en toutes choses ; il n'est pas possible que la nôtre le soit, « car nous faillissons tous à plusieurs égards » (Jacques 3:2), mais notre marche devrait être de la même nature que la sienne et, dans une mesure qui dépend de la manière dont nous puisons aux ressources divines, manifester quelques caractères du parfait Modèle.

1.2 Sommaire de l'évangile de Luc

C'est dans l'Évangile selon Luc que nous sont indiquées les différentes étapes de la vie du second homme. Son histoire comme homme commence dès le sein de sa mère ; ne dit-il pas, par l'Esprit prophétique : « C'est à toi que je fus remis dès la matrice ; tu es mon Dieu dès le ventre de ma mère » (Ps. 22:10) ? Aussi, l'évangile du Fils de l'homme retrace-t-il son histoire dès avant son apparition dans le monde ; c'est le sujet du premier chapitre. Nous avons ensuite : sa naissance et les circonstances qui l'entourèrent (2:1 à 20) — les cérémonies prescrites par la loi, avec les paroles prophétiques de Siméon et celles d'Anne, qui loue et exalte le Seigneur (ib. 21 à 39 — cf. Lévi. 12) — un verset nous disant ce qui a caractérisé les douze premières années de la vie de Jésus (Luc 2:40) et l'épisode du temple à Jérusalem, alors qu'il avait douze ans (ib. 41 à 51). Le verset 52 de ce même chapitre 2 nous parle de son développement spirituel, comme aussi physique, pendant une nouvelle période de sa vie, de l'âge de douze ans à l'âge de trente ans. C'est lorsqu'il eut « environ trente ans » que commença son ministère, d'un peu plus de trois années (ib. 3:21 à 23) ; dix-neuf chapitres (depuis le chapitre 4 jusqu'au chapitre 22) nous disent ce que fut son activité durant ce ministère, court par sa durée, grand et riche si l'on considère le service accompli. Le chapitre 23 donne le récit de sa crucifixion et des circonstances qui l'ont immédiatement précédée et suivie, tandis que nous avons, dans le chapitre 24, sa résurrection, ses entretiens avec ses disciples et son élévation dans la gloire.

1.3 Naissance du Seigneur. 3 témoignages à la gloire de Sa Personne

Envoyé par Dieu, l'ange Gabriel vient annoncer à la vierge Marie qu'elle va donner naissance à « un fils » (1:31) — c'est le fils de l'homme, « né de femme... » (Gal. 4:4) — dont le nom doit être appelé Jésus. La grandeur, la gloire, la domination « à toujours » du petit enfant qui va naître sont proclamées par l'ange. Quelle révélation pour Marie ! Quel étonnement aussi : elle « ne connaît pas d'homme » ! C'est ce qui amène l'ange à préciser que ce petit enfant qui doit naître « de femme », par contre ne naîtra pas d'homme mais de l'Esprit Saint ; et il ajoute : « la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu » (Luc 1:26 à 35). C'est l'insondable mystère de l'incarnation : « Dieu a envoyé son Fils, né de femme... » — « Et la Parole devint chair... » — « Dieu a été manifesté en chair... » (Gal. 4:4 ; Jean 1:14 ; 1 Tim. 3:16). — Dans cet Évangile qui fait ressortir tout particulièrement la gloire du Fils de l'homme dans sa vie ici-bas et dans sa mort sur la croix, comme aussi dans son élévation dans la gloire, il est à remarquer que nous avons, venus du ciel, trois témoignages (trois est le nombre de la divinité) rendus à la gloire de sa Personne divine. Le premier, par le moyen de l'ange Gabriel (1:35) ; les deux autres, par le Père lui-même, d'abord au baptême de Jean au Jourdain (3:22), ensuite sur la montagne de la transfiguration (9:35). La satisfaction profonde exprimée par le Père au sujet de son Fils bien-aimé, dans la première de ces deux circonstances, a trait au chemin parcouru par le Seigneur durant ses trente premières années : d'abord, durant les douze premières années de sa vie, plus tard quand il était « le charpentier » (Marc 6, 3), il a vécu d'une telle manière que le Père trouvait en Lui « son plaisir ». Quel exemple, quel Modèle déjà pour de jeunes enfants, ensuite pour ceux qui ont grandi et sont appelés à exercer un métier, quel qu'il soit ! Le témoignage rendu dans la deuxième de ces circonstances, au moment où le Seigneur approchait du terme de son chemin ici-bas, se rapporte plus particulièrement, bien que sans doute pas uniquement, à la période de son ministère.

1.4 Annonce de la naissance faite aux bergers aux champs. Luc 2:8-20

La naissance de Celui qui vient dans l'humilité la plus profonde est annoncée non pas à des grands de ce monde, mais à d'humbles bergers dont on peut comprendre la surprise et même la « fort grande peur », quand on pense à ce que devait être l'apparition d'un ange et le resplendissement de la gloire du Seigneur. Mais l'ange les rassure et leur annonce « un grand sujet de joie » : la naissance d'un Sauveur. Il vient pour sauver sa créature déchue et perdue — le Christ : Il est l'Oint de l'Éternel, le Messie promis à Israël — le Seigneur : Il règnera et exercera la domination universelle du Fils de l'Homme, il sera un jour manifesté ayant « sur son vêtement et sur sa cuisse un nom écrit : Roi des rois, et Seigneur des seigneurs » (Apoc. 19:16). — Où se trouve-t-il, Celui dont la venue est ainsi annoncée par l'ange aux bergers ? « Couché dans une crèche », et c'est « un petit enfant emmailloté ». Avant même que les bergers aient pu exprimer une parole d'étonnement, « une multitude de l'armée céleste » vient se joindre à l'ange pour proclamer la gloire de Dieu. « Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts » : quelle gloire pour Dieu, en effet ! Après la désobéissance du premier homme, sa rébellion manifestée durant quarante siècles, Dieu aurait pu tout détruire par l'exercice de son juste jugement ; au lieu de cela, il s'approche de l'homme en grâce, dans la Personne de son Fils, et vient pour le sauver ! « Sur la terre, paix » : la paix avec Dieu sera faite, basée sur l'œuvre parfaitement accomplie, sur l'efficace du sang de Christ, versé à la croix. Enfin, « bon plaisir dans les hommes ». Non pas : dans l'homme, l'Homme Christ Jésus seulement, mais « dans les hommes ». Certes, Dieu trouvera, et à toujours, « son plaisir » en cet homme parfait qui est son Fils bien-aimé ; mais, en vertu de son œuvre, Christ amènera dans la présence de son Dieu et Père des hommes sauvés et parfaits, et il se les associera, déjà pour le temps présent, les invitant à Le suivre dans son chemin de dépendance et d'obéissance. Comme il a marché dans la crainte de Dieu, il les conviera à marcher aussi dans cette sainte crainte ; or, « le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent » (Ps. 147: 11).

Après le départ des anges, les bergers ne doutent ni ne raisonnent ; ils ne disent pas : Allons donc jusqu'à Bethléhem, et voyons si vraiment les choses sont ainsi... Ils disent — si surprenantes qu'aient été la scène qui vient de se dérouler sous leurs yeux et les paroles qu'ils viennent d'entendre : « ... et voyons cette chose qui est arrivée que le Seigneur nous a fait connaître ». Depuis la naissance de Jésus ce sont les premiers croyants, sauvés par grâce et par la foi. Ayant vu le petit enfant, ils racontent alors « la parole qui leur avait été dite » le concernant : premiers croyants, ils sont aussi les premiers témoins du Seigneur. Puis ils s'en retournent « glorifiant et louant Dieu... » : ils sont encore les premiers adorateurs (2:8 à 20). Premiers croyants, premiers témoins, premiers adorateurs, tout cela découlait de leur foi : ils avaient d'abord cru, ils n'ont vu qu'ensuite (v. 20 — cf. Jean 11:40 : « si tu crois, tu verras »).

1.5 Croissance spirituelle. Luc 2:39-40

Après avoir « tout accompli selon la loi du Seigneur », Joseph et Marie s'en retournent à Nazareth (Luc 2:39). C'est là que l'enfant Jésus a passé ses douze premières années. Il est un exemple, un Modèle parfait pour de jeunes enfants déjà. Que nul d'entre eux ne l'oublie ! — Il « croissait et se fortifiait » : ces expressions nous parlent sans doute de son développement physique, mais n'ont-elles pas une portée spirituelle ? Des parents se réjouissent à bon droit de voir leurs enfants croître, se fortifier dans leur corps ; se préoccupent-ils aussi, et en tout premier lieu, de leur croissance spirituelle ? La suite du récit nous permet de penser que l'enfant Jésus, comme homme, croissait dans son âme parce qu'il se nourrissait de la Parole de Dieu. Comme il la connaissait cette Parole, et quel prix elle avait pour lui ! — Encourageons beaucoup nos enfants à lire la Parole, et cela, dès leur plus jeune âge. Ils ne comprendront pas tout, c'est certain — et qui prétendrait tout comprendre dans cette Parole divine ? — mais le Seigneur leur fera comprendre tout ce qu'ils ont besoin de comprendre. Soyons persuadés aussi que, dans les lectures en famille ou dans les réunions de l'assemblée, les enfants comprennent généralement, Dieu soit béni ! beaucoup plus que nous ne pensons ; veillons à ces lectures à la maison, veillons aussi à ce que nos enfants suivent régulièrement les réunions et y viennent avec joie. Nous serons ensuite reconnaissants envers Dieu de les voir croître et se fortifier spirituellement. — Un autre détail nous est donné dans ce verset 40 du chapitre 2 : Jésus était « rempli de sagesse », pas seulement de celle qui est demandée à des enfants mais de « la sagesse d'en-haut » dont les caractères sont indiqués dans l'épître de Jacques (3:17). Puisse cette sagesse, par l'action de la Parole en eux, habiter déjà dans le cœur des enfants de parents chrétiens et que les fruits en soient manifestés dans leur vie, comme ils l'étaient dans celle de l'enfant Jésus ! « Et la faveur de Dieu était sur lui » : la bénédiction de Dieu reposait sur ce jeune enfant, déjà dans les douze premières années de sa vie. Que notre ardent désir, celui de tous les parents chrétiens, soit d'élever leurs enfants de telle manière que sur eux aussi puisse reposer la bénédiction divine !

Ce verset 40 du chapitre 2 de l'Évangile selon Luc paraît donc indiquer ce qui a caractérisé le Seigneur, comme homme, dans la première partie de sa vie, c'est-à-dire jusqu'à douze ans. Certes, il était Fils de Dieu — nous l'avons souligné — et il n'a jamais cessé de l'être, mais c'est comme homme qu'il est placé devant nous dans l'Évangile selon Luc, spécialement dans ces premiers chapitres. Quelles ressources avait-il à sa disposition pour manifester de tels caractères ? Ainsi que nous l'avons déjà remarqué, le paragraphe commençant au verset 41 nous permet d'en relever une : la Parole. Il en était nourri dès son plus jeune âge, elle était « au-dedans de ses entrailles », selon l'expression prophétique (Ps. 40:8), Il y trouvait son plaisir et la méditait jour et nuit (Ps. 1:2).

1.6 Le Seigneur à douze ans, au temple

1.6.1 Luc 2:42-44

« Quand il eut douze ans » (Luc 2, 42), ses parents le prirent avec eux à Jérusalem, pour y célébrer la fête de Pâque. Tandis qu'ils s'en retournaient, l'enfant Jésus était resté à Jérusalem et eux « ne le savaient pas ». N'est-ce pas surprenant ? Joseph et Marie savaient que le jeune enfant qui leur avait été confié était le Fils de Dieu, venu ici-bas comme homme ; il semble donc qu'ils auraient dû veiller sur lui avec un soin particulier, sans un moment de défaillance. Et cet enfant de douze ans reste à Jérusalem tandis qu'eux ignorent où il se trouve, se bornant à supposer « qu'il était dans la troupe des voyageurs » (ib. 44). Oui, une telle insouciance nous étonne. Mais que dire de celle de parents chrétiens qui « ne savent pas », eux non plus, où sont leurs enfants — nous voulons dire : où ils en sont moralement et spirituellement ? qui se contentent peut-être de penser qu'ils sont « dans la troupe chrétienne » ? Des parents chrétiens savent pourtant le prix d'une âme que Dieu a voulu leur confier ; n'est-il pas primordial qu'ils s'occupent de cette âme, qu'ils prennent soin de leur enfant, de chacun de leurs enfants, dans le sentiment de leur responsabilité à cet égard ? Combien il est important, en particulier, que de bonne heure ils habituent leurs enfants à « s'ouvrir » à eux, à leur dire tout ce qui les préoccupe, tout ce qui les trouble peut-être, tout ce qu'ils ont sur le cœur ! Combien il est important, pour cela, de ne jamais les rebuter, leur donner une réponse qui les décourage ; peu à peu, l'enfant perdra l'habitude d'interroger ses parents, de leur demander aide et conseils — qu'il ira chercher ailleurs — et, lorsqu'il sera parvenu à l'adolescence, les parents seront alors surpris de le voir entièrement replié sur lui-même, ne disant plus rien de ce qu'il pense, de ce qu'il fait ou veut faire. Lorsqu'il en est ainsi, les parents, avec tristesse, doivent constater qu'ils « ne savent pas » où en sont leurs enfants !

1.6.2 Luc 2:45-47

Un détail — qui doit parler aussi à des parents chrétiens — nous montre également combien peu Marie et Joseph connaissaient les pensées et les désirs de l'enfant que Dieu leur avait confié : arrivés à Jérusalem, ils le cherchent « trois jours » avant d'aller au temple. N'était-ce pas là pourtant qu'ils auraient dû se rendre tout aussitôt ? Le désir du cœur de cet enfant, c'était de se trouver dans la maison de Dieu, de s'entretenir avec ceux qui connaissaient et enseignaient la loi de son Dieu, cette loi qu'il méditait « jour et nuit ». Marie et Joseph paraissent l'ignorer ! — Mais combien est parfait, en tout temps et en toutes choses, Celui qui est notre Modèle ! Fils de Dieu, il pouvait enseigner et reprendre même, les docteurs de la loi ; Fils de l'homme, âgé de douze ans, il n'était pas convenable qu'il enseignât des hommes âgés, les docteurs de la loi du Dieu d'Israël. Ce n'était pas la place d'un enfant de douze ans. Aussi, assis au milieu d'eux, il se borne à les écouter et à les interroger. Mais ses questions dénotaient, sans aucun doute, une intelligence remarquable de la Parole de Dieu ; elles témoignaient du fait qu'il l'avait lue avec application et profond intérêt, qu'il l'avait méditée, qu'il en était nourri. Alors, à leur tour, les docteurs de la loi l'interrogent, et ils « s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses ». De l'intelligence et des réponses d'un enfant de douze ans !

1.6.3 Luc 2:48-51

Venue dans le temple, sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi ? Voici, ton père et moi nous te cherchions, étant en grande peine » (ib. 48). « Ton père »... Mais Joseph n'était pas son père ! Et qui le savait mieux que Marie ? Cependant, était-il convenable qu'un enfant — et un enfant de douze ans surtout — reprenne sa mère ? Si l'enfant Jésus l'avait fait, il n'eût pas été en cela un modèle à imiter. Il ne pouvait d'ailleurs pas le faire, dans l'humanité parfaite qui était la sienne. Mais d'un autre côté, maintenir la vérité, parler la vérité, fait aussi partie de la perfection qui doit briller en Lui. Comment donc les deux choses vont-elles être conciliées ? Elles le sont dans l'admirable réponse que l'enfant Jésus adresse à sa mère : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être aux

affaires de mon Père ? » (v. 49). Ils ignoraient que le désir de son cœur était de se consacrer entièrement au service, au témoignage, à la gloire de son Père, à tout ce qu'il résume dans cette expression : « aux affaires... ». De mon Père ! Son Père, c'est Dieu lui-même ; il est le Fils de Dieu et, comme homme, il est né de l'Esprit Saint. Avec quelle sagesse, quelle douceur et quelle perfection, la vérité se trouve rétablie, maintenue, sans que pour autant l'enfant manque au respect qu'il doit à sa mère ! Quel exemple pour de jeunes enfants ! Mais quel exemple aussi pour nous qui, si facilement, nous « embarrassons dans les affaires de la vie » (2 Tim. 2:4) ! Lui, était aux « affaires de son Père » !

Tout cela va-t-il conduire l'enfant Jésus à prendre une place, une position de supériorité vis-à-vis de Marie et de Joseph ? Il demeure, quoi qu'il en soit, dans l'humilité et la soumission. Cela convenait à un enfant de douze ans : Il « leur était soumis » (v. 51). Que nul enfant de parents chrétiens ne perde de vue un tel exemple de soumission ! N'est-il pas nécessaire de le rappeler dans les jours actuels surtout ?

1.6.4 Luc 2:52

Le verset 52 de ce chapitre 2 de l'évangile de Luc semble résumer en quelques mots ce qui a caractérisé la deuxième partie de la vie de l'Homme parfait, de douze à trente ans. C'est pendant cette période de sa vie qu'il a été « le charpentier » (Marc 6:3). Il a donc travaillé de ses propres mains. N'y aurait-il pas aujourd'hui une certaine tendance à dénigrer les métiers manuels, à les considérer comme d'un rang inférieur et à ne vouloir se livrer qu'à des travaux intellectuels ? Considérer cette partie de la vie du Seigneur comporte donc un enseignement pour nous et, comme nous l'avons déjà remarqué, il faut rappeler ici que le Père a exprimé le « plaisir » qu'il a trouvé dans la vie de son Fils bien-aimé pendant ces trente années. L'Homme Christ Jésus est donc un exemple pour de jeunes enfants, mais aussi pour ceux qui ont grandi et ont une profession à exercer ; dans l'exercice de cette activité, ils doivent se comporter de manière telle qu'ils puissent plaire à Dieu.

1.7 Début du Seigneur à 30 ans seulement. Luc 3:23

Pourquoi le Seigneur a-t-il attendu d'avoir atteint l'âge de trente ans pour entrer dans son ministère ? En premier lieu, homme dépendant, il ne faisait rien sans avoir un ordre de son Père : il n'agissait pas de sa propre volonté mais accomplissait, en toutes choses, la volonté de Celui qui l'avait envoyé (cf. Jean 5:30). En second lieu, il était ici-bas le parfait Lévite et le service lévitique commençait à trente ans (cf. Nomb. 4:3, 23, 30, 35, 39, 43, 47 — cette indication est donnée sept fois dans ce chapitre). Enfin, avant l'entrée dans le service, il y a une période de préparation combien nécessaire. Tous les hommes de Dieu qui ont été appelés à servir ont dû passer à l'école de Dieu (il en est de même encore aujourd'hui pour tout serviteur) ; il y avait bien des choses dont ils avaient besoin d'être dépouillés, bien d'autres qu'ils devaient au contraire apprendre, il y avait toute une formation indispensable pour que puisse être accompli ensuite un service fidèle. Assurément, il n'y avait en Christ nul dépouillement à opérer ; mais, comme homme, et tandis qu'il exerçait le métier de charpentier, il a voulu se soumettre à cette période de préparation au service, afin d'être là comme en toutes choses un Modèle, le Modèle du vrai serviteur jusque dans sa préparation au service.

Pendant ces dix-huit années, « Jésus avançait en sagesse et en stature » : le développement spirituel allait de pair avec le développement physique, et même le primait. Dans un tel chemin, il était « en faveur auprès de Dieu et des hommes », auprès de Dieu d'abord : ce qu'il recherchait avant tout c'était la pensée de son Dieu, la communion avec Lui, son approbation et sa bénédiction. Là encore, imitons-le, nous qui avons si souvent tendance à rechercher surtout, parfois peut-être uniquement, l'approbation — voire même les flatteries — des hommes !

1.8 Le Seigneur au baptême de Jean

Alors qu'il « commençait d'avoir environ trente ans », Jésus entre dans son ministère, qu'il va remplir d'abord au milieu d'Israël. Les foules comprenaient deux groupes bien différents : d'une part « le peuple et les publicains » qui « justifiaient Dieu, ayant été baptisés du baptême de Jean » et d'autre part, « les pharisiens et les docteurs de la loi » qui « rejetaient contre eux-mêmes le conseil de Dieu, n'ayant pas été baptisés par lui » (Luc 7:29, 30). C'était donc le baptême de Jean, le baptême de la repentance, qui divisait le peuple en deux classes ; le Seigneur ne pouvait aller qu'avec ceux qui « justifiaient Dieu », aussi vient-il prendre place au baptême, parmi les disciples de Jean. Mais Dieu ne veut pas qu'il soit confondu avec des pécheurs repentants, Lui qui n'avait pas besoin de repentance ; c'est pourquoi le ciel s'ouvre sur Lui, la voix du Père proclamant son excellence et exprimant la satisfaction entière qu'il a trouvée en Lui : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Luc 3:21 à 23).

1.9 Le Seigneur en prière

1.9.1 7 fois le Seigneur en prière, dont 3 seulement selon Luc

Dans quelle attitude voyons-nous Jésus au Jourdain ? Priant. Cet Évangile, on l'a souvent remarqué, nous présente le Seigneur en prière en sept occasions différentes durant son cheminement sur la terre (à cet ensemble remarquable, il faut ajouter la prière adressée à son Père alors qu'il était crucifié : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » — Luc 23:34) : 3:21 ; 5:16 ; 6:12 ; 9:18 et 28 ; 11:1 et 22:42. Dans trois circonstances — baptême, appel des douze, scène de la transfiguration — seul le texte de Luc nous montre le Seigneur en prière. Il est hors de doute que le Seigneur, homme ici-bas, a prié beaucoup plus de sept fois ; si l'Évangile de Luc nous rapporte seulement ces sept prières du Seigneur, c'est bien parce que nous devons voir là un ensemble complet : la vie de Christ dans ce monde a été par excellence une vie de prières. Une fois encore, quel exemple et quel Modèle !

1.9.2 Importance de la prière et de la Parole -- pour la vie des assemblées

Nous avons dit, tout au début de ces pages, que nous avons à notre disposition les mêmes précieuses ressources que celles auxquelles le Seigneur a puisé pour vivre ici-bas la vie parfaite qu'il y a vécue. Ces deux ressources essentielles sont la Parole et la prière, les deux piliers de la vie chrétienne, a-t-on dit bien des fois. N'est-il pas vrai que nos vies seraient bien différentes si la Parole et la prière y occupaient la place qu'elles tenaient dans la vie du Seigneur ? Mais la Parole et la prière ne sont pas seulement les ressources fondamentales de la vie individuelle ; elles sont tout aussi nécessaires et indispensables pour la vie des assemblées. Si, dans une assemblée, la réunion de prières et la réunion pour le ministère de la Parole — réunion d'édification ou réunion d'études — sont négligées, la vie de l'assemblée en souffrira inévitablement, elle manquera d'assises solides. Tôt ou tard, afin de manifester son réel état, le Seigneur fera passer une telle assemblée par des exercices, plus ou moins douloureux, qui devraient avoir pour premier résultat d'ouvrir les yeux sur les défaillances qu'il convient de reconnaître avec humiliation et auxquelles il est nécessaire de remédier. — Une assemblée, peu nombreuse peut-être, dans le sentiment de sa très grande faiblesse, estimerait-elle qu'elle ne peut se réunir que pour rendre culte ? Ne devrait-elle pas, au contraire, sentir plus qu'aucune autre le besoin de prier ? Dieu seul peut donner ce qui est nécessaire pour nourrir et fortifier les âmes, suppléer à l'extrême faiblesse, relever le niveau spirituel, encourager et bénir. C'est à Lui que, réunis en assemblée, les frères et sœurs doivent s'adresser avec instance et persévérance ! Et quelle est l'assemblée, si pauvre de ressources qu'elle se sente, qui ne pourrait se réunir pour la lecture de la Parole si même, dans son sein, aucun frère n'a

reçu du Seigneur un don particulier à exercer pour la méditation de ce qui a été lu ? Réaliser la présence du Seigneur, goûter la saveur de la Parole, la recevoir avec toute sa puissance et sa divine autorité, n'y a-t-il pas là pour l'assemblée réunie une réelle édification et une source de riches bénédictions ? Le Seigneur ne peut pas ne pas répondre à l'attente de ceux qui sont ainsi rassemblés autour de Lui et comptent entièrement sur Lui ! N'oublions pas que les réunions les plus heureuses et les plus bénies sont celles où la présence du Seigneur est effectivement sentie, où chacun en jouit profondément dans son âme, et cela est indépendant de l'exercice des dons. Y aurait-il des assemblées qui ne se réuniraient pour la prière qu'à intervalles largement espacés ? Se pourrait-il qu'il y ait dans l'assemblée locale si peu de besoins à présenter qu'il suffise d'une heure, de loin en loin, pour s'approcher du trône de la grâce ? Que les cœurs alors s'élargissent et pensent aux autres assemblées comme aussi à tous ceux qui font partie de la famille de Dieu, et même à tous les hommes. Le champ est si vaste, les besoins sont si nombreux et si pressants partout...

La réunion pour le ministère de la Parole et la réunion de prières sont donc primordiales pour la vie d'une assemblée. Mais, dira-t-on, n'est-ce pas la réunion de culte qui est la réunion principale ? Sans aucun doute. Mais le culte, tout à la fois, s'improvise et se prépare. Il se prépare dans les cœurs ; il se prépare, individuellement aussi bien que collectivement, dans une vie nourrie de Christ, de la Parole, enrichie dans la jouissance des choses célestes, dans une vie de prières. De telle sorte que, pour l'assemblée, ce sont dans une large mesure — en dehors de la « préparation » individuelle — les réunions pour le ministère de la Parole et les réunions de prières qui « préparent » les réunions pour le culte. Et l'adoration de l'assemblée souffrira des défaillances manifestées dans les réunions d'édification ou d'études de la Parole et dans les réunions de prières. Pensons-y si nous avons vraiment à cœur de ne pas frustrer Dieu de la louange qui Lui est due !

1.10 Le Seigneur notre modèle quel que soit notre âge

Le Seigneur est donc notre parfait Modèle, un Modèle pour de jeunes enfants déjà — pour un croyant dans l'exercice de sa profession — pour les croyants dans toute leur vie chrétienne, individuelle et collective.

1.11 L'homme céleste triomphant de Satan

Au baptême de Jean, « l'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe » (Luc 3:22). Né du Saint Esprit, l'Esprit descend maintenant sur lui et va le conduire, comme homme, dans son ministère. C'est au chapitre 4 de cet évangile que nous voyons le Seigneur entrer dans ce ministère, « plein de l'Esprit Saint » et « mené par l'Esprit dans le désert » (v. 1, 2). Le début de ce chapitre nous montre l'homme céleste luttant contre la puissance de Satan et en triomphant (v. 1 à 13).

L'homme céleste, c'est l'homme caractérisé par la vie de résurrection — la chair étant mise de côté à la croix — et la puissance du Saint Esprit. L'épître aux Éphésiens, tout particulièrement, nous présente le croyant comme ayant « dépouillé le vieil homme » et étant appelé à manifester la vie de Dieu qu'il possède désormais, vie dont Christ, homme ici-bas, a été la parfaite expression. Christ est donc là encore notre Modèle, le véritable homme céleste que nous sommes exhortés à reproduire (Éph. 4:20 à 24 ; 5:1, 2). Nous sommes introduits dans la condition d'homme céleste d'une manière semblable à celle dans laquelle Christ, homme, y est entré : par la mort et la résurrection (Jésus, baptisé d'eau, est sorti des eaux du Jourdain) et, ensuite, par le sceau du Saint Esprit (« l'Esprit Saint descendit sur lui... »). L'entrée dans les lieux célestes place le fidèle en présence de « la puissance spirituelle de méchanceté » dont nous parle Éphésiens 6:12 ; c'est pourquoi Jésus est aussitôt en face de Satan (Luc 4:3). C'est pourquoi aussi, sans doute, Il triomphe de l'adversaire en lui citant, à chacune des trois tentations, un verset du Deutéronome — livre dans lequel, par la bouche de Moïse, l'Éternel déclare au peuple comment, après qu'il aura passé le Jourdain (figure de notre mort et de notre résurrection avec Christ) pour entrer en Canaan (figure des lieux célestes), il pourra triompher des ennemis (figure de « la puissance spirituelle de méchanceté » d'Éphésiens 6) et posséder le pays.

Christ a subi les assauts de Satan et en a triomphé. Il ne pouvait succomber, lui qui dira plus tard : « Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi » (Jean 14:30). Mais ce n'est pas pour cela qu'il faudrait penser qu'il n'est pas notre Modèle dans le combat à livrer contre l'adversaire : les exhortations de l'épître aux Éphésiens sont basées sur le fait que nous avons « dépouillé le vieil homme » et l'apôtre Jean écrit : « Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher parce qu'il est né de Dieu » (1 Jean 3:9). Christ est donc bien notre Modèle dans la lutte, mais encore il y est notre puissant secours, notre fidèle soutien. Certes, il ne pouvait être vaincu par l'adversaire, mais « étant tenté » il a souffert : c'est l'homme céleste qui livre le combat, mais c'est « l'homme » et, comme tel, il souffre dans la lutte. Et « en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » (Héb. 2:18).

1.12 Résumé - conclusion

Nous avons dans la Parole tous les enseignements, toutes les exhortations, tous les encouragements nécessaires pour vivre une vie à la gloire de Dieu et toutes les ressources dont nous avons besoin pour cela sont à notre disposition. Par dessus tout, nous avons un Modèle parfait qui a vécu cette vie et que nous sommes appelés à imiter. En pensant à celui qui pouvait assurer en vérité : « Pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21), nous disons volontiers : pour vivre ainsi, il n'avait pas d'autres ressources que celles qui sont encore aujourd'hui les nôtres. C'est vrai, mais n'oublions pas que Christ lui-même, homme ici-bas, avec ces mêmes ressources, a vécu une vie qui, du commencement à la fin, a été pour l'entière satisfaction de son Dieu et Père. Certes, il est le « Modèle inimitable », ainsi que l'exprime un de nos cantiques, mais il est pourtant le Modèle que nous sommes exhortés à imiter. Seul l'ennemi pourrait nous suggérer qu'il est trop grand, trop haut pour nous, que par conséquent il est inutile de nous engager dans de vains efforts en vue d'un but qui ne sera jamais atteint. Le langage de l'Écriture est tout autre : « Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (1 Pierre 2:21).

Que sa Personne occupe davantage nos pensées et surtout, remplisse nos cœurs, que nous puissions Le voir marcher dans le sentier qu'il a suivi et qu'ainsi nous réalisons, au moins dans une mesure, ce à quoi nous sommes exhortés : « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6).

Oh ! si mes yeux pouvaient sans cesse
Suivre cet astre glorieux,
Si je pouvais de ta tendresse
Voir tous les reflets radieux,

Mon âme alors, pleine de zèle,
Saurait t'aimer plus ardemment,
Et, connaissant mieux son modèle,
Prendrait tout son accroissement.

2 *L'obéissance de notre Divin Modèle* ME 1975 p. 65, 85

2.1 *Psaume 40 et Hébreux 10. Obéissance et sacrifice*

« Au sacrifice et à l'offrande de gâteau tu n'as pas pris plaisir ; tu n'as pas demandé d'holocauste ni de sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre » (Ps. 40:6, 7). Conduit par l'Esprit Saint, David exprime prophétiquement, dans ces deux versets, ce qui devait être dit par le Fils de Dieu « en entrant dans le monde » (Héb. 10:5). Ces paroles sont en effet reprises par l'auteur inspiré de l'Épître aux Hébreux, mais avec quelques différences, comme c'est généralement le cas lorsque des passages de l'Ancien Testament sont cités dans le Nouveau — notamment celle-ci : l'expression du Ps. 40 « tu m'as creusé des oreilles » est remplacée, dans les Hébreux, par « tu m'as formé un corps ». Nous en comprenons la raison. Dans l'Épître aux Hébreux, il est question des sacrifices offerts sous le régime de la loi, qui ne pouvaient « rendre parfaits ceux qui s'approchent » ; en contraste, nous est présenté le parfait sacrifice, « l'offrande du corps de Jésus Christ faite une fois pour toutes » (10:10). Du moment qu'il s'agit de l'offrande de son corps, l'Esprit de Dieu place dans la bouche de Celui qui venait présenter cette offrande l'expression « tu m'as formé un corps », le corps qu'Il allait livrer en saint et parfait sacrifice. — Remarquons, par parenthèse, que dans ce passage des Hébreux, il est parlé une fois de l'offrande de son corps et une fois du sang versé : « l'offrande du corps de Jésus Christ » et « le sang de Jésus » (v. 10:19).

Dans le Ps. 40 nous avons plutôt la pensée du service ; sans doute y est-il question aussi du sacrifice de Christ, les deux premiers versets, les versets 12 et 13 l'annoncent prophétiquement en nous donnant les paroles qui seront dans Sa bouche au moment suprême où Il confessera nos iniquités comme siennes, mais l'Esprit de Dieu, par la plume de David, place devant nous plus particulièrement le sentier d'obéissance du parfait Serviteur, Christ dans ce sentier. Un serviteur qui désire être fidèle et obéissant doit, en premier lieu, connaître la volonté de son maître ; il a donc besoin d'écouter et c'est pourquoi nous avons ici l'expression « tu m'as creusé des oreilles ». Elle nous dit ce que Dieu avait préparé pour Christ dès son entrée dans le monde, comme Ésaïe 50 exprime ce que Dieu opérerait pour lui tout le long de son chemin : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière » (v. 4, 5). Dans l'un et l'autre passage, c'est Christ qui parle par l'Esprit prophétique.

Remarquons encore, à l'appui de ce que nous venons de dire, que le verset 8 du Ps. 40 n'est pas cité dans le chapitre 10 de l'Épître aux Hébreux ; nous y avons seulement ces quelques mots ajoutés à la citation du verset 7 : « pour faire, ô Dieu, ta volonté » et encore, plus loin : « Voici, je viens pour faire ta volonté ». (v. 7, 9). Dans le verset 8 du Ps. 40, Christ exprime prophétiquement toute la joie qu'il éprouve en venant ici-bas pour y être le parfait Serviteur de l'Éternel : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles ». Quelle satisfaction pour son cœur à la pensée que son Père peut maintenant avoir un homme sur la terre accomplissant toute Sa volonté ! Une telle pensée le remplit d'une joie profonde. La loi de son Dieu est au-dedans de ses entrailles, elle est l'objet de ses affections parce que tous les désirs de son cœur sont tournés vers son Dieu et que cette loi est la loi de son Dieu !

En résumé, si les deux côtés — son obéissance et son sacrifice — nous sont présentés dans le Ps. 40 et dans le chapitre 10 de l'Épître aux Hébreux — tant il est vrai que les deux sont étroitement liés l'un à l'autre — le premier de ces deux passages met plutôt l'accent sur son obéissance et le second sur son sacrifice, ce que traduisent les deux expressions « tu m'as creusé des oreilles » et « tu m'as formé un corps ». Dans un cas comme dans l'autre, c'est Dieu qui a opéré.

2.2 *Christ : joie de l'obéissance, et souffrance*

Christ a éprouvé une joie profonde dans l'obéissance à son Dieu et Père, Il y trouvait « ses délices ». Au moment de s'engager dans un tel chemin, qui pouvait dire mieux que lui : « Et je trouverai mes délices en tes commandements que j'ai aimés » (Ps. 119:47) ? — Mais, d'un autre côté, dans ce chemin, Il a connu la souffrance : « Quoiqu'il fût Fils, il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Héb. 5:8). « Étant en forme de Dieu », Il « n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave... » (Phil. 2:6, 7). Il a voulu prendre la forme d'esclave, celle d'un homme et d'un homme qui ne s'appartient plus, qui n'appartient qu'à son maître. Obéir est ce qui convient à la condition de l'homme — c'est sa gloire — et Il était Dieu ; mais venant ici-bas comme homme, sans jamais cesser d'être Dieu — et il était impossible qu'Il cessât de l'être — Il a revêtu une condition nouvelle, condition dont le caractère propre est de ne pas vouloir et agir par soi-même, mais d'obéir. C'est ainsi qu'Il a dû « apprendre l'obéissance » et cela sous les conséquences de la désobéissance du premier homme. C'était, en effet, dans une terre de délices, dans le jardin d'Éden où tout était disposé pour son bonheur, que le premier homme avait à obéir ; Christ, venant ici-bas pour vivre la vie d'obéissance que le premier homme a été incapable de vivre, a dû cheminer dans un monde marqué par les conséquences de la désobéissance d'Adam. Tout était contre lui dans un tel sentier, tout était opposé à Dieu, mais rien ne l'a arrêté : la gloire de l'homme est dans l'obéissance, Sa gloire a brillé du commencement à la fin de sa vie dans une obéissance entière à la volonté de son Dieu et Père, quelles que fussent les souffrances qu'il eût à endurer.

Le verset 7 d'Hébreux 5 nous dit quelque chose du terrible combat de Gethsémané, moment suprême où Il a déclaré à son Père : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42), mais c'est dès son entrée dans le monde qu'Il a « appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Héb. 5:8). Gethsémané a été le point culminant, celui où son obéissance a été mise à l'épreuve comme jamais elle ne l'avait été auparavant. Philippiens 2 nous dit qu'il est « devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (v. 8) ; sa mort, la mort de la croix, nous est présentée là comme la mise à l'épreuve de son obéissance : Il a préféré mourir, mourir de « la mort de la croix », plutôt que de ne pas obéir à la volonté de son Dieu et Père. La mise à l'épreuve de l'amour, c'est l'obéissance : son obéissance a été parfaite et entière parce que son amour était infini. Il pouvait dire, bien mieux encore que le serviteur hébreu : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants, je ne veux pas sortir libre... » ; c'est ainsi qu'il est constitué Celui qui « servira à toujours » (Ex. 21:5, 6).

2.3 *1 Pierre 2:21. Christ le modèle*

L'apôtre Pierre écrit : « Car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle, afin que vous suiviez ses traces » (1 Pierre 2:21). En le contemplant avec adoration dans le chemin d'obéissance qui a été le sien, ne perdons pas de vue que nous avons aussi à l'y considérer comme Modèle. Nous avons été, écrit encore le même apôtre, « élus selon la préconnaissance de Dieu le Père, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance et l'aspersion du sang de Jésus Christ » (ib. 1:2), c'est-à-dire pour obéir comme Christ a obéi ! Élus pour être avec Christ pendant une éternité de gloire et de bonheur, nous le rappelons volontiers avec reconnaissance et actions de grâces, mais nous perdons de vue parfois que nous avons aussi été élus pour être avec Christ présentement dans le chemin de l'obéissance à la volonté de Dieu, obéissant comme Lui a obéi !

2.4 Obéissance et humanité du Seigneur Jésus d'après l'évangile de Jean

Les évangiles retracent la vie de Christ sur la terre, sa vie d'obéissance. Mais c'est sans doute dans l'évangile selon Jean que, plus encore que dans les trois autres, nous voyons briller l'obéissance du saint Fils de Dieu, de Celui qui « étant en forme de Dieu, n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes » et qui, « étant trouvé en figure comme un homme », « s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:5 à 8).

Parcourons cet évangile et contemplons dans un tel chemin le Fils de Dieu, Homme parfaitement obéissant.

2.4.1 Jean 4:34. Christ : ma viande est de faire la volonté de mon Père

« Jésus leur dit (à ses disciples) : Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (4:34). Faire la volonté de celui qui l'a envoyé ! C'est pour cela qu'il est venu et c'est ce en quoi il trouve « ses délices », selon l'expression du Ps. 40, « sa viande » selon l'expression de Jean 4. Sa joie, sa nourriture, c'est d'accomplir la volonté de son Père ; dans l'obéissance à cette volonté, il trouve la nourriture de son âme et la joie de son cœur. — Il le déclare ici à ses disciples, dès son entrée dans son ministère, qui commence dans cet évangile par son entretien avec la femme samaritaine. Il a trouvé un cœur disposé à écouter, à recevoir sa parole, une pauvre pécheresse qui a été amenée à dire aux hommes de la ville : « Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait ; celui-ci n'est-il point le Christ ? » (ib. 28 à 30) ; de sorte qu'il était rafraîchi bien autrement et bien davantage que par l'eau de la fontaine de Jacob, rafraîchi dans son cœur et nourri dans son âme. Ayant fait la volonté de Celui qui l'avait envoyé, il pouvait en voir quelques fruits. Celui qui l'avait envoyé ici-bas avait préparé pour lui une « œuvre » et le fidèle Serviteur était heureux de l'accomplir. « Son œuvre » : non pas celle du Serviteur, mais celle de Dieu lui-même, celle du Maître qui avait envoyé le Serviteur dans ce monde. Quel modèle à imiter ! Gardons-nous de parler de notre œuvre, de notre travail, de notre service, réalisons l'exhortation de 1 Cor. 15:58 : « Soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'œuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur ». Qu'il nous soit accordé d'accomplir une œuvre de telle manière que ce qui est de l'instrument disparaisse, afin que soit vu seulement ce que le Seigneur a opéré. Tel a été le service de Christ ici-bas : accomplissant l'œuvre de son Dieu, présentant une doctrine dont il pouvait dire qu'elle n'était pas la sienne, mais celle du Dieu qui l'avait envoyé (cf. Jean 7:16).

2.4.2 Jean 5:19-20. Le Fils ne fait rien de lui-même

« Jésus donc répondit, et leur dit : En vérité, en vérité, je vous dis : Le Fils ne peut rien faire de lui-même, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père, car quelque chose que celui-ci fasse, cela, le Fils aussi de même le fait » (5:19, 20). S'opposant à Jésus, « les Juifs cherchaient d'autant plus à le faire mourir », pour les deux raisons qui nous sont indiquées au verset 18 de ce chapitre : d'une part, prétendaient-ils, Il violait le sabbat (mais n'était-il pas « seigneur aussi du sabbat » ? — cf. Marc 2:23 à 28) et, d'autre part, « il disait que Dieu était son propre Père, se faisant égal à Dieu ». Certes, Dieu était son propre Père ; cependant « étant en forme de Dieu », Il « n'a pas regardé comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, mais s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave... » (Phil. 2:6, 7). Et c'est ce que Jésus répond aux Juifs : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même... » Quel anéantissement ! Quel abaissement ! Quelle « forme » a voulu prendre le Fils de Dieu, « la forme d'esclave », de l'esclave qui n'a aucune volonté propre et ne connaît que celle de son maître, qui « ne peut rien faire de lui-même » et fait toujours, et seulement, ce que son maître lui commande. Pleine et parfaite révélation de Dieu dans l'humanité qu'Il a voulu revêtir, Il dépend entièrement de son Dieu et ne sort pas du sentier de l'obéissance : ainsi qu'un autre l'a exprimé, nous avons en Christ venu dans ce monde « l'union absolue de la divinité toute-puissante et de l'humanité dépendante ».

2.4.3 Jean 5:30. La volonté de Celui qui m'a envoyé

« Je ne puis rien faire, moi, de moi-même ; je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (5:30).

Le Seigneur reprend l'expression qu'il a déjà employée, affirmant qu'il ne peut rien faire de lui-même, Lui qui est le Créateur des mondes : « toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; et lui est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui » (Col. 1:16, 17). Il parle ensuite de l'appréciation qu'il avait de toutes choses : il les appréciait « selon ce qu'il entendait », c'est-à-dire d'après les communications qu'il recevait de son Père et c'est ainsi qu'il avait, comme homme ici-bas, un « jugement juste », une appréciation des hommes et des choses correspondant à la pensée de son Dieu. Il y avait une deuxième raison qui lui permettait d'avoir en toutes circonstances un jugement juste : il ne cherchait pas sa volonté mais la volonté de celui qui l'avait envoyé. Son obéissance, sa dépendance, le désir qui était le sien de rechercher en tout temps la volonté de son Père le conduisait, comme homme, à un sain discernement, à un jugement juste.

Quel enseignement pour nous ! Comment pouvons-nous avoir un jugement juste ? Premièrement, en jugeant d'après ce que nous entendons, c'est-à-dire d'après ce que Dieu se plaît à nous dire dans sa Parole ; deuxièmement, en mettant de côté toute volonté propre pour ne rechercher que l'obéissance à la volonté de Dieu. Cela nous fait comprendre pourquoi nous avons si souvent un jugement faussé, alors que pourtant nous prétendons voir les choses clairement et justement.

La dépendance, l'obéissance nous permettront d'avoir un jugement spirituel juste, formé par la Parole et l'Esprit de Dieu, et nous procureront en outre la connaissance (cf. Jean 7:17) et la communion (ib. 14:23).

2.4.4 Jean 6:37-40. La volonté du Père

« Tout ce que le Père me donne viendra à moi ; et je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ; car je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de celui qui m'a envoyé. Or c'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné, mais que je le ressuscite au dernier jour. Car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; et moi, je le ressusciterai au dernier jour » (6:37 à 40).

Le Seigneur en donne ici l'assurance : tous ceux que le Père lui a donnés (cf. Jean 17:6), tous les élus en Christ seront manifestés et viendront à lui. Une personne inconverte aurait-elle le droit de dire : Si je ne compte pas parmi les élus, il m'est impossible d'être sauvée ? En aucune manière, car le Seigneur ajoute : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ». Nul ne pourra jamais dire qu'il est allé à Jésus le Sauveur et qu'il a été repoussé. Telle est la volonté de Dieu. Le Seigneur est venu du ciel, non pour faire sa volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé. Il fait connaître cette volonté, d'abord pour ce qui le concerne, ensuite pour ce qui concerne ceux qu'il est venu racheter. En premier lieu : « Or c'est ici la volonté de celui qui m'a envoyé : que je ne perde rien de tout ce qu'il m'a donné » (v. 39). Cette volonté sera obéie ; dans sa prière, rapportée au chapitre 17, se plaçant au-delà de la croix et considérant l'œuvre comme achevée, le Seigneur dit à son Père : « J'ai gardé ceux que tu m'as donnés, et aucun d'entre eux n'est perdu, sinon le fils de perdition, afin que l'écriture fût accomplie » (v. 12). En second lieu « Car c'est ici la volonté de mon Père : que quiconque discerne le Fils et croit en lui ait la vie éternelle » (v. 40). Le premier point est en rapport avec le début du verset 37 et le second, avec la fin de ce verset. « Quiconque » : ce mot nous dit bien que tout homme est responsable de croire, de discerner le Fils

de Dieu en Celui qui est venu dans ce monde comme homme pour le salut de sa créature perdue. Nul ne peut dire qu'il est exclu de ce « quiconque » (cf. 3:16).

2.4.5 Jean 7:16-18. Christ : je ne parle pas de moi-même

« Jésus donc leur répondit, et dit (aux Juifs) : Ma doctrine n'est pas mienne, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu, ou si moi je parle de par moi-même. Celui qui parle de par lui-même cherche sa propre gloire ; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui » (7:16 à 18).

Jésus s'est engagé dans un chemin où il avait le désir de faire briller la gloire de son Dieu et Père, il ne cherchait pas sa propre gloire. Il ne revendique pas comme sien l'enseignement qu'il donne, il le présente comme étant celui du Dieu qui l'a envoyé ici-bas. Comme il avait dit : « Je ne puis rien faire, moi, de moi-même » (5:30 ; et aussi v. 19), Il déclare maintenant : je ne parle pas « de par moi-même ». Ce qu'il « parlait », ce qu'il enseignait, c'était la doctrine de Dieu. — Celui qui est disposé à se soumettre à la volonté de Dieu aura pleinement conscience que l'enseignement est celui de Dieu lui-même. Dépendance et obéissance donnent un jugement juste et, également, la connaissance de l'enseignement divin.

2.4.6 Jean 8:28, 29. Christ faisait et parlait comme le Père avait enseigné

« Jésus donc leur dit (aux Juifs) : Quand vous aurez élevé le fils de l'homme, alors vous connaîtrez que c'est moi, et que je ne fais rien de moi-même, mais que, selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses. Et celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » (8:28, 29).

Une fois encore (cf. 5:19, 30 ; 7:17, 18), le Seigneur déclare qu'il ne peut rien faire de lui-même. Il agit, il parle « selon que le Père l'a enseigné ». Parfaitement obéissant, pleinement dépendant, dans un tel chemin il n'a qu'un désir : faire ce qui plaît à son Père. Qu'en est-il de nous ? Il nous arrive bien de faire ce qui plaît à Dieu, mais le faisons-nous toujours ou seulement dans les cas où ce qu'il convient d'accomplir nous est agréable à nous-mêmes ? Lorsque l'obéissance contrarie nos désirs, demande le brisement de notre volonté propre, nous estimons en bien des cas que le prix à payer est trop élevé, que le renoncement exigé nous coûte beaucoup trop ! Considérons notre divin et parfait Modèle : il n'avait qu'un désir, faire ce qui plaisait à son Père, quoi qu'il puisse lui en coûter, et quelque souffrance qu'il ait à endurer pour cela. Et c'est ce qu'il faisait toujours ! N'avait-il pas déclaré, par l'Esprit prophétique agissant en David, ce que nous lisons au Ps. 16 : « Je me suis toujours proposé l'Éternel devant moi ; parce qu'il est à ma droite je ne serai pas ébranlé » (v. 8) ? « Il ne m'a pas laissé seul », « Il est à ma droite » : il fait l'expérience du puissant secours de son Dieu dans le chemin où il le glorifie par son obéissance.

2.4.7 Jean 10:17, 18. Trois motifs du Seigneur pour laisser Sa vie

« À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne. Personne ne me l'ôte, mais moi, je la laisse de moi-même ; j'ai le pouvoir de la laisser, et j'ai le pouvoir de la reprendre : j'ai reçu ce commandement de mon Père » (10:17, 18).

Dans le chapitre 10, le Seigneur donne trois motifs pour lesquels il laisse sa vie : afin que ses brebis aient la vie, la vie « en abondance » (v. 11), afin qu'elles jouissent d'une plénitude de communion avec lui (v. 14, 15), afin que son Père soit glorifié (v. 17, 18). Il a souvent été dit que le Fils avait alors donné à son Père un nouveau motif de l'aimer : son obéissance au commandement reçu de son Père — bien qu'il laissât sa vie « de lui-même » — prouvait son amour, et cette preuve d'amour qu'il donnait ainsi constituait un motif nouveau qu'avait le Père d'aimer le Fils. — Il s'offre « lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9:14), parfait holocauste offert tout entier sur l'autel en « odeur agréable à l'Éternel » (Lév. 1) ; il est la Victime volontaire, ce qui donne une valeur d'autant plus grande à son sacrifice — s'il en eût été autrement, comment son entier dévouement à son Dieu aurait-il été manifesté ? Celui qui a déclaré qu'il ne faisait rien de lui-même (8:28), qu'il ne pouvait rien faire de lui-même (5:19, 30), dit maintenant, à propos de sa vie : « Je la laisse de moi-même ». Mais en même temps — et il ne saurait y avoir là, à peine est-il besoin de le dire, aucune contradiction — il ajoute : « J'ai reçu ce commandement de mon Père », c'est-à-dire : le pouvoir de « laisser sa vie » et « de la reprendre » (pouvoir, et autorité de l'exercer — note en bas de page dans la Bible, traduction J. N. D.). Tout à la fois, il laisse sa vie « de lui-même » et il le fait dans l'obéissance au commandement reçu de son Père ! Comment entrer dans ces choses ? L'âme, confondue, se prosterne et adore !

2.4.8 Jean 11:41-42. Résurrection de Lazare

« Et Jésus leva les yeux en haut et dit : Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu. Or moi je savais que tu m'entends toujours ; mais je l'ai dit à cause de la foule qui est autour de moi, afin qu'ils croient que toi, tu m'as envoyé » (11:41, 42).

Marthe et Marie font transmettre au Seigneur ce message : « Seigneur, voici, celui que tu aimes est malade » (ib. 3). L'ayant entendu, Jésus dit : « Cette maladie n'est pas à la mort, mais pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de Dieu soit glorifié par elle » (ib. 4). Par la plume de l'évangéliste, l'Esprit de Dieu souligne l'amour que Jésus avait pour Lazare et ses deux sœurs : « Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur, et Lazare » (ib. 5). Marthe et Marie en avaient la conscience, les termes de leur message en sont la preuve. Mais, quelque profond que fût cet amour, Jésus ne quitte pas aussitôt le lieu où il se trouvait pour se rendre auprès de ceux qui faisaient appel à lui : il ne s'est jamais laissé guider par ses sentiments propres, mais seulement par la volonté de son Père. Pussions-nous l'imiter quelque peu ! En combien de circonstances nos sentiments naturels ne sont-ils pas l'unique mobile de nos actions, alors que nous devrions en tout temps obéir à la Parole, faire passer l'obéissance avant tous les sentiments propres que nous pouvons éprouver ! Cette sentimentalité est l'un des pièges les plus dangereux que l'adversaire place sous nos pas. — Jésus demeure donc encore deux jours au lieu où il était, puis, ayant sans aucun doute une direction de son Père, « il dit à ses disciples : Retournons en Judée » (ib. 6, 7). À ce moment-là, bien qu'animés pourtant des meilleures intentions, les disciples sont les instruments dont se sert l'ennemi pour essayer d'arrêter le Seigneur dans le chemin de l'obéissance ; mais si, d'une part, Jésus ne fait rien tant qu'il n'est pas dirigé par son Père pour une action à exercer, d'autre part rien ne peut l'arrêter lorsque son Père l'envoie : il est prêt à tout endurer pour faire sa volonté.

Arrivé à Béthanie, Jésus témoigne sa profonde sympathie aux deux sœurs dans le deuil ; Il pleure, prenant part à leur douleur et, par ailleurs, considérant les conséquences visibles de l'entrée du péché dans le monde. Puis, il va au sépulcre où Lazare est couché depuis quatre jours déjà. C'est alors qu'il lève les yeux en haut et dit : « Père, je te rends grâce de ce que tu m'as entendu ». C'est par le déploiement de sa puissance divine qu'il va ressusciter Lazare : il avait lui-même déclaré que le Fils de Dieu devait être glorifié à l'occasion de la maladie dont on venait de l'informer (ib. 4) et, par ailleurs, l'apôtre inspiré écrit qu'il est « déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts » (Rom. 1:4). C'est bien le Fils de Dieu qui crie à haute voix : « Lazare, sors dehors ! », car seule la voix du Fils de Dieu peut appeler un mort hors du sépulcre, lui donnant la vie. Mais en même temps, obéissant et dépendant, il s'adresse à son Père et reçoit cette résurrection comme une réponse à sa prière ! Amené à agir comme Fils de Dieu, il ne le fait pas autrement qu'en demeurant à la place qu'il a voulu prendre comme homme. Combien c'est admirable ! Ici encore, nous nous prosternons et nous adorons.

2.4.9 Jean 12:49-50. Le Père a commandé comment parler

« Car moi, je n'ai pas parlé de moi-même (c'est-à-dire : de mon propre fonds — voir la note, en bas de page, dans la Bible, traduction J. N. D.) ; mais le Père qui m'a envoyé, lui-même m'a commandé ce que je devais dire, et comment j'avais à parler ; et je sais que son commandement est la vie éternelle. Les choses donc que moi je dis, je les dis comme le Père m'a dit » (12:49, 50).

Le Seigneur arrive au terme de son ministère public parmi les Juifs, ministère commencé lors de son entretien avec la femme samaritaine. Sa « viande », la nourriture de son âme, était de faire la volonté de Celui qui l'avait envoyé et d'accomplir son œuvre (4:34) ; c'est bien ce qui avait caractérisé son ministère : il avait présenté la doctrine de son Dieu et non la sienne, il avait agi en toutes circonstances non selon sa volonté propre mais dans l'obéissance à la volonté de son Dieu. Tout en lui avait été la manifestation de Dieu à son peuple et à tous les hommes ; mais il était démontré ce qui est écrit tout au début de l'Évangile : « Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui ; et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (1:10). Au moment où son rejet est consacré et où son service au milieu d'Israël prend fin, il place les Juifs en présence de leur si grande responsabilité : en le rejetant lui, c'était Dieu, le Dieu d'Israël, qu'ils rejetaient. La dernière parole qu'il leur adresse est particulièrement solennelle : il n'a jamais rien dit qui ne lui ait été donné par son Père, qui lui-même lui commandait ce qu'il devait dire et, plus encore, comment il avait à le dire (v. 49). Pouvait-il y avoir plus étroite dépendance plus entière obéissance ?

2.4.10 Jean 14:8-11. Le Père fait les œuvres

« Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit : Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe ? Celui qui m'a vu, a vu le Père ; et comment toi, dis-tu : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même ; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Croyez-moi, que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ; sinon, croyez-moi à cause des œuvres elles-mêmes » (14: 8 à 11).

Plus encore peut-être que par l'incompréhension des Juifs, le Seigneur a dû être profondément attristé par la question de Philippe. Nous venons de considérer quelque chose du chemin qu'il venait de parcourir dans son ministère parmi les Juifs, sa dépendance du Père, son obéissance à la volonté de son Père, et Philippe qui, avec les autres disciples, l'avait suivi, demande à voir le Père ! Avec quelle grâce le Seigneur lui répond !

2.4.11 Jean 14:21, 23. Notre obéissance

« Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui ». « ... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (14:21, 23).

Il ne s'agit plus là de l'obéissance du saint Fils de Dieu, mais de celle qu'il nous demande de manifester. Si vraiment nous aimons le Seigneur, nous le prouverons par notre obéissance. Pouvons-nous dire que nous l'aimons lorsque nous n'obéissons pas à la Parole ? Et lorsque notre obéissance est mise à l'épreuve, c'est en fait la mise à l'épreuve de notre amour. S'il nous est parfois si difficile d'obéir (ne nous arrive-t-il pas même de dire que cela nous est absolument impossible ?), n'est-ce pas parce que nos affections pour le Seigneur sont attiédies, alors que notre cœur devrait brûler pour lui ? Si nous l'aimions davantage, nous obéirions avec plus de fidélité, plus de joie aussi : nous connaîtrions quelque chose de la joie que Christ a éprouvée dans son chemin d'obéissance (cf. Ps. 40:8).

2.4.12 Jean 14:30, 31. Faire comme le Père à commandé

« Je ne parlerai plus beaucoup avec vous, car le chef du monde vient, et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (14:30, 31).

Le Seigneur ne se contente pas de nous adresser les exhortations contenues dans les versets 21 et 23 de ce chapitre, il se place devant nous comme un vivant exemple. Comment le monde peut-il connaître que Jésus aime le Père ? En ce qu'il fait « selon que le Père lui a commandé ». Disons par parenthèse que c'est sans doute le seul passage où le Seigneur déclare qu'il aime le Père : il n'avait pas besoin de le dire, il le montrait par son obéissance et c'est ce qui est souligné ici.

2.4.13 Jean 15:10. Garder les commandements

« Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (15:10).

Pour jouir de la communion avec le Seigneur, pour « demeurer dans son amour », il faut « garder ses commandements ». Notre obéissance est la véritable preuve de notre amour, elle est aussi le seul moyen de jouir de l'amour du Seigneur. Elle est le secret de la communion : on ne peut goûter les douceurs de la communion avec le Seigneur en dehors du sentier de la dépendance et de l'obéissance. Et là encore, le Seigneur est notre parfait Modèle : il jouissait de la communion avec son Père, il demeurait dans son amour, parce qu'il gardait ses commandements.

2.4.14 Jean 17:4. L'œuvre achevée

« Moi, je t'ai glorifié sur la terre, j'ai achevé l'œuvre que tu m'as donnée à faire » (17:4).

Envoyé par le Père, il est venu ici-bas pour « accomplir son œuvre » (4:34), cette œuvre préparée pour lui par son Père et qu'il a accomplie entièrement, parfaitement. Au chapitre 17, dans la prière qu'il adresse à son Père, il se place au-delà de la croix et peut dire qu'il a « achevé l'œuvre ». Son obéissance a été jusqu'à la mort.

2.4.15 Jean 18:11. La coupe donnée à boire par le Père

« La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (18:11).

Celui qui revendique publiquement sa divinité (v. 5 — « Jésus leur dit : C'est moi », ou : « Je suis ») est l'homme obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

Le combat de Gethsémani, dont nous avons le récit dans les trois autres évangiles et dont l'intensité poignante est mise en relief en particulier dans l'évangile selon Luc, ne nous est pas rapporté dans l'évangile selon Jean. Cela n'eût pas convenu au caractère de cet évangile qui nous donne seulement l'expression rappelée plus haut. Cette question posée par le Seigneur — question qui est en même temps une affirmation — souligne une fois encore dans cet évangile l'obéissance du parfait Modèle. Le moment est venu où sera manifesté ce qui est le couronnement de sa vie d'obéissance, son obéissance « jusqu'à la mort ».

Méditons dans nos âmes sur ce que comportait cette coupe, donnée par le Père et que, dans sa parfaite obéissance, il allait boire ! Reportons-nous aux récits des trois premiers évangiles :

Matthieu 26 : « Et s'en allant un peu plus avant, il tomba sur sa face, priant et disant : Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi ; toutefois non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux... Il s'en alla de nouveau, une seconde fois, et il pria, disant : Mon Père, s'il n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que ta volonté soit faite » (v. 39:42, 44).

Marc 14 : « Et s'en allant un peu plus avant, il se jeta contre terre, et il priait que, s'il était possible, l'heure passât loin de lui. Et il disait : Abba, Père, toutes choses te sont possibles ; fais passer cette coupe loin de moi ; toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi ! » (v. 35:36, 39).

Luc 22 : « Et il s'éloigna d'eux lui-même environ d'un jet de pierre, et s'étant mis à genoux, il priait, disant : Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi. Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite. Et un ange du ciel lui apparut, le fortifiant. Et étant dans l'angoisse du combat, il priait plus instamment ; et sa sueur devint comme des grumeaux de sang décollant sur la terre » (v. 41 à 44).

Dans la première partie de sa prière, le Seigneur demande que, s'il était possible, la coupe passe loin de lui ; dans la seconde, il soumet entièrement sa volonté à celle de son Père, manifestant ainsi son entière obéissance, son obéissance jusqu'à la mort. — Gardons-nous de dire ce que l'on entend dire parfois à certains croyants, qui ne se rendent certainement pas compte de la portée de leurs paroles, savoir que « après la première partie de sa prière, le Seigneur s'est ressaisi et a pu ainsi ajouter l'expression de soumission qui la termine ». On se ressaisit lorsqu'on a cessé un moment, plus ou moins long, d'être maître de soi, lorsqu'on a eu une défaillance. Est-il besoin de dire que ce ne pouvait être le cas de notre bien-aimé Sauveur, de Celui qui a été parfait en toutes choses ? Il n'a jamais eu, il ne pouvait avoir la moindre défaillance !

Il convenait qu'il adressât à son Père et la première et la deuxième partie de sa prière. Il devait prendre la coupe que le Père lui présentait dans la pleine conscience de tout ce qu'elle comportait : fallait-il que cette coupe fût terrible à boire pour que le saint Fils de Dieu, Celui qui avait glorifié Dieu par son obéissance parfaite tout au long du chemin que nous venons de considérer dans ces pages, s'écriât : « Fais passer cette coupe loin de moi » ! Une telle demande fait resplendir quelque chose de sa gloire : il ne pouvait pas désirer prendre une coupe qu'il ne pourrait boire qu'abandonné de son Dieu ! Mais sa gloire brille aussi dans l'expression qui termine sa prière : « toutefois non pas ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi ! » Fallait-il que son obéissance fût parfaite pour qu'en présence d'une telle coupe, si terrible à boire, Jésus se soumit entièrement à la volonté de son Père ! Là encore brille sa gloire, et en considérant la scène de Gethsémané, bien qu'à « un jet de pierre », nous ne pouvons qu'adorer.

2.5 Conditions et effets de la méditation de ce sujet

Oui, comme l'écrivit l'apôtre inspiré, le christ Jésus est « devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix » (Phil. 2:8). Sa mort nous est présentée dans ce chapitre, où Christ est vu comme modèle du croyant, non pas comme l'holocauste ou le sacrifice pour le péché, mais comme la mise à l'épreuve de son obéissance, par conséquent de son amour. Il a préféré mourir que de ne pas obéir !

Pour imiter si faiblement que ce soit un tel Modèle, il faut qu'il y ait d'abord en nous un travail intérieur profond, remuant les affections de nos cœurs : « Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été aussi dans le christ Jésus... » (v. 5). Nos cœurs pourraient-ils rester froids en présence de l'anéantissement, de l'abaissement, de l'obéissance de Christ (ib. 6 à 8) ? Certes, nous n'avons pas à nous « anéantir », cela n'appartenait qu'à lui, mais à nous abaisser et à obéir comme lui l'a fait.

N'est-il pas vrai que la méditation d'un tel sujet nous courbe dans l'adoration ? Puisseons-nous, ainsi prosternés, considérer Celui qui, non seulement nous exhorte à obéir, mais encore nous a lui-même tracé le chemin de l'obéissance. Contemplant-le dans ce chemin pour refléter quelque chose de ses caractères. Contemplant-le aussi dans la position glorieuse qui est la sienne maintenant, afin que nous soyons « transformés en la même image », de gloire morale en gloire morale (cf. 2 Cor. 3:18). Car sa position actuelle est la conséquence de son anéantissement, de son abaissement, de son obéissance : « C'est pourquoi aussi Dieu l'a haut élevé et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus se ploie tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père » (Phil. 2:9 à 11).

P. F.

Nous recommandons la lecture de :

- Élie le Thisbite, (W. W. F.) Mess. Év. 1902, p. 281-292.
- Un enseignement pour les témoins du Seigneur au temps actuel (1 Rois 19), L.-P. B. id., 1913, p. 68-77.
- Le prophète découragé, J. N. D. id., 1924, p. 141-146.
- Méditations sur le premier livre des Rois, H. R. id., 1906, p. 121-125 ; 141-145.

3 Christ, notre modèle

ME 1965 p.233

3.1 Responsabilité de présenter la vie divine en l'absence du Seigneur

Le moment était venu où Jésus allait « passer de ce monde au Père », laissant les siens « dans le monde » (Jean 13:1). En Lui avait été manifestée « la vie éternelle, qui était auprès du Père » (1 Jean 1:2) ; désormais c'est à eux, ses rachetés, qu'allait incomber la responsabilité de la présentation de la vie divine ici-bas et c'est en vue de cela qu'avant de les quitter le Seigneur s'adresse à eux, les enseignant et les encourageant. Tel est l'objet des chapitres 13 à 16 de l'Évangile selon Jean. Avant de recommander les siens à son Père dans la prière du chapitre 17, Jésus leur dit dans les quatre chapitres qui précèdent ce qu'ils auront à réaliser dans le monde et quelles ressources seront à leur disposition pour cela, en attendant le moment où Il reviendra les chercher pour les introduire « dans la maison de son Père » où Il va maintenant leur préparer place.

3.2 Marcher dans l'amour

L'amour est le trait dominant, le sujet principal de ces chapitres. Si les rachetés du Seigneur, laissés par Lui ici-bas, ont à y manifester à leur tour les caractères de la vie, c'est parce qu'ils possèdent cette vie divine, Il la leur a communiquée : « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils : celui qui a le Fils a la vie... » (1 Jean 5:11, 12 — cf. Jean 17:3). Ils sont donc rendus capables, par la puissance de l'Esprit Saint qui habite en eux, d'être « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants ». Telle est ainsi notre responsabilité : « marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés » (Éph. 5:1, 2). Une telle marche n'est autre que celle de Christ ici-bas ; aussi — plus particulièrement dans les chapitres 13, 14 et 15, le chapitre 16 étant le chapitre des consolations plutôt que des exhortations — se place-t-Il constamment devant eux comme le Modèle sur lequel leurs yeux doivent être fixés afin qu'ils puissent « marcher comme lui a marché » (1 Jean 2:6).

3.3 Besoin d'avoir les « pieds lavés » = être purifié des souillures du monde

Avant de s'adresser à ses disciples pour les instruire et les encourager, Jésus commence par leur laver les pieds : il n'est pas possible en effet de recevoir utilement ses communications, de profiter de ses enseignements, si l'on n'est d'abord purifié des souillures

contractées dans le monde. Ces souillures ne sont pas seulement des péchés plus ou moins grossiers mais, d'une façon très générale, tout ce qui nous prive de la jouissance des choses célestes, de Christ Lui-même ; c'est dire que le croyant spirituel est celui qui apprécie le mieux le service du lavage des pieds : il ressent davantage toute interruption de communion, en souffre et désire retrouver la joie d'une « part avec Christ » (cf. Jean 13:8). — Nous venons de rappeler, au début de ce paragraphe, un principe d'une très grande importance, vrai pour chaque croyant et pour tous les temps, principe que nous perdons parfois de vue, ce qui explique que nous ne retirions alors que peu de profit du ministère de la Parole, qu'il soit oral ou écrit : tout ce qui nuit à la communion nous prive de l'enrichissement que le Seigneur voudrait nous donner par la Parole. Remarquons ici que si tous les disciples ont eu comme lui les pieds lavés, Jean est sans doute le seul qui ait pleinement profité des communications du Seigneur et cela parce que, après ce lavage des pieds, « dans le sein de Jésus » il a joui de sa communion plus qu'aucun autre. Le fait qu'il a reçu les paroles divines avec un profit particulier ressort clairement de la lecture de sa première épître : nombre de ses enseignements se trouvent déjà dans les chapitres 13 à 15 de l'Évangile ; il les avait entendus de la bouche même du Seigneur alors qu'il était dans une condition morale lui permettant non seulement d'en tirer d'abord un profit personnel mais encore de les communiquer ensuite à d'autres. Comme il est utile d'y insister pour ce qui concerne chaque croyant et, plus spécialement, chacun de ceux qui ont un service particulier de la part du Seigneur dans son assemblée ! Puissions-nous, les uns et les autres, imiter l'exemple de Jean !

3.4 Ne pas entraver le lavage des pieds. Se les laver l'un l'autre. Jean 13:14,15

Laissons-nous d'abord sonder, juger, « laver » par la Parole divine, nous pourrions ensuite recevoir avec fruit ce que le Seigneur se plaît à nous dispenser pour l'édification et la consolation de nos âmes, comme aussi en vue du service que nous pouvons être appelés à remplir. Ne mettons aucune entrave à l'exercice du lavage des pieds que le Seigneur opère du haut de la gloire (cf. 1 Jean 2:1) comme Il le faisait quand Il était encore au milieu de ses disciples. Ensuite, imitons-Le, ainsi qu'Il nous y invite : « Si donc moi, le seigneur et le maître, j'ai lavé vos pieds, vous aussi vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné un exemple, afin que, comme je vous ai fait, moi, vous aussi vous fassiez » (Jean 13:14, 15). N'est-ce pas tout à fait remarquable que, dans ces chapitres, ce soit là la première exhortation que le Seigneur adresse aux siens en vue du temps de son absence ? Nous sommes souvent disposés à faire beaucoup de choses, de grandes choses peut-être, qui nous paraissent tellement utiles, oubliant que le Seigneur nous exhorte, en tout premier lieu, chaque fois que cela est nécessaire, à nous « laver les pieds les uns aux autres », se plaçant Lui-même devant nous comme le Modèle à imiter. Certes, il y a bien d'autres services à remplir dans la vie chrétienne, mais ne le seraient-ils pas avec beaucoup plus de fruit si nous mettions d'abord en pratique, chaque fois qu'il est à propos de le faire, l'exhortation de Jean 13:14, 15 ? Sainteté dans la marche, jouissance d'une heureuse communion fraternelle — la communion est liée à une marche dans la lumière (cf. 1 Jean 1:7) — permettraient, n'en doutons pas, l'exercice d'activités à la gloire de Dieu et sur lesquelles Il mettrait le sceau de sa bénédiction.

3.5 Ne pas être indifférents aux manquements. Jean 13:17

Ne disons pas que nous aimons nos frères si leurs manquements nous laissent plus ou moins insensibles. Cette indifférence est à l'opposé d'un amour diligent qui s'afflige du mal, cherche le bien et sait trouver le moyen de le produire. Mais, par ailleurs, n'oublions pas que le lavage des pieds est autre chose que ce que nous croyons et pratiquons trop souvent : c'est la Parole, c'est Christ présenté au cœur afin que la conscience soit atteinte sans même que la faute commise ait besoin d'être rappelée ; c'est une action à l'image de celle accomplie par le Seigneur Lui-même : « comme je vous ai fait, moi... » — Nous savons ces choses, le bonheur n'est pas de savoir seulement mais de faire ! (Jean 13:17). Quelle riche bénédiction serait alors répandue sur le service de chacun des saints et sur les assemblées ! Dieu veuille opérer en nous pour nous amener à imiter l'exemple de Celui qui a « mis de côté ses vêtements » pour « laver les pieds des disciples » !

3.6 Lavage d'eau pour l'assemblée. Jean 13 et Éph. 5

Ouvrons ici une parenthèse afin de mettre en parallèle le service du lavage d'eau accompli par le Seigneur, d'une part en faveur de chacun de ses rachetés, d'autre part en faveur de son assemblée. Jean 13 nous présente l'aspect individuel de ce service, Éphésiens 5:26 et 29 son aspect collectif. Mais aussi bien dans le second cas que dans le premier nous retrouvons le même ordre : Jean 13 nous montre le Seigneur lavant les pieds de ses disciples avant de les enseigner, Éphésiens 5 nous parle d'abord de son amour pour son assemblée manifesté dans la sanctification qu'Il opère en elle « en la purifiant par le lavage d'eau par parole », et nous dit ensuite seulement qu'Il « la nourrit et la chérit ». De même que pour un service individuel, pour son assemblée aussi le Seigneur se sert parfois de tel ou tel instrument ; s'Il trouve bon de nous employer, n'oublions pas qu'une assemblée recevra avec profit la nourriture qui lui est dispensée dans la mesure seulement où elle se trouvera dans un bon état moral, « sanctifiée » et « purifiée ». Chaque fois que cela est nécessaire, elle doit être préalablement « purifiée par le lavage d'eau par parole » avant de pouvoir être « nourrie ».

3.7 Aimer comme le Seigneur aime. Jean 13:34-35

Le Seigneur donne ensuite aux siens un « commandement nouveau » : « comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre. À ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous » (Jean 13:34, 35). Nous avons dans ce chapitre non seulement le « commandement » mais aussi le Modèle : l'amour dont Il aime les siens est un amour inlassable, Il les aime « jusqu'à la fin » et Il leur donne de puissants témoignages de cet amour dans tous les soins dont Il les entoure afin qu'ils puissent avoir « une part avec lui », et, par dessus tout, dans le don de Lui-même ! Aimer comme le Seigneur aime, c'est davantage une question de nature que de mesure : son amour à Lui est infini tandis que le nôtre sera toujours limité, mais son amour recherche le bien de ceux qui en sont les objets et, à cet égard, notre amour doit être le même, de la même nature, en ce qu'il doit s'exercer en vue d'un même but. Combien cela diffère de l'amour tel que nous l'entendons parfois ! Dire des paroles aimables à notre entourage même quand nous savons fort bien qu'elles ne sont pas vraies ; flatter ceux auxquels nous nous adressons afin qu'ils aient bonne opinion de nous ; user des manières dans lesquelles le monde se complaît pour rendre les relations agréables ; faire preuve de beaucoup de dévouement afin de nous acquérir une réputation, pour que l'on dise de nous : voilà quelqu'un qui est plein d'amour pour les frères ! tout cela n'a que les apparences de l'amour, en fait c'est se rechercher soi-même, ce n'est pas un amour « sans hypocrisie » (Rom. 12:9 — cf. 1 Pierre 1:22), ce n'est pas « aimer comme le Seigneur nous a aimés ». Son amour a été souvent incompris, méprisé, mais rien ne l'a arrêté dans l'exercice d'une activité qui n'avait en vue que la gloire de Dieu, le bien et la joie des siens. Considérons, dans les Évangiles, tous les soins de cet amour fidèle et que nous soit accordée la grâce d'être des imitateurs « du parfait Modèle, du vrai Serviteur » !

3.8 Amour et obéissance. Jean 14:21, 23

La preuve de l'amour est dans l'obéissance à la Parole, le Seigneur le dira ensuite à ses disciples : « Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime... Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole... » (Jean 14:21 et 23). Et

c'est le même enseignement qu'à son tour Jean donnera dans sa première Épître pour ce qui concerne l'amour des frères : « Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements » (1 Jean 5:2, 3). Peut-il dire en vérité qu'il aime Dieu celui qui peut-être considère la Parole avec beaucoup de respect, connaît fort bien ses enseignements, obéit fidèlement à certains d'entre eux, mais agit ensuite en laissant de côté tout ce qui contrarie ses goûts, ses habitudes, les relations qu'il désire poursuivre au mépris de tel passage de l'Écriture ? Ne nous arrive-t-il pas de nous montrer très fermes sur tel enseignement, blâmant ceux qui y désobéissent, tandis que par ailleurs nous désobéissons nous-mêmes à tel autre qui nous met à l'épreuve et que nous laissons de côté parce qu'il nous en coûterait de rompre avec une personne qui nous est chère ou avec une habitude qui nous tient à cœur ? Nous avons besoin de prendre garde, chacun pour soi, et de ne jamais perdre de vue que la Parole est un tout — « les jugements de l'Éternel sont la vérité, justes tous ensemble » (Ps. 19:7 à 11) — que nous sommes responsables de la garder dans son entier, ne laissant de côté aucun de ses commandements.

3.9 Le Seigneur modèle d'obéissance. Jean 14:31

Là aussi, le Seigneur est notre Modèle. Cheminant dans ce monde, Il a rendu témoignage de son amour pour son Père : « afin que le monde connaisse que j'aime le Père ; et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais » (Jean 14:31). Les paroles de son Père sont pour Christ des commandements et Il agit toujours « selon que le Père lui a commandé ». Obéissance parfaite, preuve d'un amour parfait ! Le Seigneur ne se contente pas de nous dire : un amour des lèvres est sans grande valeur, seul a du prix celui qui est vu dans l'obéissance ; vous ne pouvez prétendre m'aimer, aimer le Père, si vous ne gardez pas mes commandements ; Il nous montre la chose réalisée par Lui-même dans son sentier. À l'appui de la remarque que nous avons déjà faite, soulignons que nous retrouvons le même enseignement dans la première épître de Jean : « Enfants, n'aimons pas de parole ni de langue, mais en action et en vérité » (3:18).

3.10 Demeurer en Lui. Jean 15:4,9

Dans le chapitre 15, le Seigneur exhorte ses disciples à « demeurer en lui », puis à « demeurer dans son amour » (v. 4 et 9). « Demeurer en lui », c'est vivre dans sa dépendance, condition nécessaire pour porter du fruit : « le sarment ne peut pas porter de fruit de lui-même, à moins qu'il ne demeure dans le cep » (v. 4) ; « séparés de moi », ajoute le Seigneur, « vous ne pouvez rien faire » (v. 5). Et s'Il désire que les siens portent « beaucoup de fruit », c'est afin que son Père soit glorifié (v. 8). Au verset 9, Il parle à nouveau de l'amour dont le Père l'aime et dont Lui-même aime les siens, ce qui le conduit à leur adresser cette exhortation : « demeurez dans mon amour », jouissez dans vos cœurs de cet amour, qu'il vous enveloppe, afin que vous puissiez considérer toutes choses au travers de l'amour dont je vous aime toujours et « jusqu'à la fin ». Quel est le secret pour en jouir ? « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour » (v. 10). L'obéissance à la Parole est la preuve de l'amour pour le Seigneur, elle est aussi le moyen de demeurer dans sa communion, jouissant de l'amour dont nous sommes aimés de Lui. Et là encore, le Seigneur se place devant les siens comme Modèle : « comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour ». Tel a été son chemin ici-bas, le chemin où Il nous appelle à le suivre. Le premier résultat d'une telle marche, c'est la joie que le Seigneur en éprouve : « Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous » ; le second, c'est notre propre joie : « et que votre joie soit accomplie » (v. 11). Une joie entière, complète, éprouvée dans un tel sentier et, par dessus tout, celle que nous pouvons procurer au Seigneur Lui-même et qu'Il désire trouver dans les siens ! Cela ne parle-t-il pas à notre cœur ?

3.11 Haine de la part du monde. Jean 15:18-21

Cette marche fidèle nous fera connaître tout à la fois l'approbation du Seigneur et la haine du monde, haine qui a été son lot ici-bas : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous » (Jean 15:18 à 21). Le monde, qui n'a pas connu Christ ; ne nous connaît pas non plus (cf. 1 Jean 3:1), il n'a que de la haine pour le Seigneur et pour quiconque le suit de près. — Qu'en est-il de nos rapports avec ce monde ? Y sommes-nous vraiment des étrangers, connaissons-nous quelque chose de sa haine contre Dieu et contre son Christ ou, au contraire, cherchons-nous à y prospérer, désirant ses richesses et ses vanités, trouvant quelque satisfaction dans ses futilités, ayant nos cœurs et nos pensées aux choses terrestres ?

3.12 Rendre témoignage en présentant (reflétant) Christ. Jean 15:26-27

Les disciples étaient appelés à rendre témoignage, leur témoignage se liant à celui de l'Esprit. Saint qui devait venir : « Et vous aussi, vous rendrez témoignage ; parce que dès le commencement vous êtes avec moi » (Jean 15:26, 27). Ils avaient suivi le Seigneur, reçu ses enseignements, de sorte qu'ils pourraient, pendant le temps de son absence, rendre témoignage de Lui. N'est-ce pas aussi le témoignage auquel nous sommes appelés : présenter Christ à ce monde ? Comment pourrions-nous le faire si ce n'est en le suivant dans son sentier, le considérant comme Modèle pour refléter quelque chose de ses caractères ? Que Dieu opère dans nos cœurs, réchauffant nos affections pour le Seigneur, de telle manière que nous puissions vivre une telle vie, heureux dans son amour !

4 Bienheureux — Psaume 84

ME 1973 p.3

4.1 Marcher de force en force jusqu'à la maison du Père

Le Psaume 84 contient l'expression des sentiments éprouvés par une âme occupée de la maison de l'Éternel et de Celui qu'elle y contemple par la foi, tandis qu'elle poursuit, au travers d'exercices parfois douloureux mais enrichissants, le chemin qui la conduit à ce but glorieux.

C'est vers la maison du Père que nous nous rendons ; le Seigneur y a préparé nos places et, fidèle à sa promesse, va bientôt nous y introduire. Que cette bienheureuse espérance occupe davantage nos pensées et nos cœurs et qu'il nous soit donné de la vivre ! En attendant sa réalisation, nous avons à parcourir un sentier dans lequel nous rencontrons, ainsi que le dit un cantique, « l'épreuve ou le chagrin ». Une étape nouvelle commence. Nous ne savons pas ce qu'elle doit comporter pour nous, ni même si nous arriverons jusqu'à son terme. Pour la parcourir véritablement comme des bienheureux, puissions-nous trouver dans la méditation du Ps. 84 d'utiles enseignements et de précieux encouragements, de telle façon que nous soyons rendus capables de marcher « de force en force » jusqu'au moment où, le voyage ayant pris fin, nous paraîtrons dans la présence de Dieu, placés par Lui « irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie » (Jude 24). — Si connue que soit cette portion des Écritures, il vaut toujours la peine d'y revenir ; nous ne le ferons jamais sans en retirer quelque profit.

4.2 Psaume 84:1-2. La beauté des demeures célestes

Dès le début du Psaume, l'âme considère la beauté des demeures célestes. Pour pouvoir parler de ces demeures, il faut les connaître ; seul les connaît celui qui y habite, et cela déjà par la foi, en attendant la réalité. Cette connaissance produit dans l'être tout entier — « mon âme... mon cœur ma chair » (v. 2) — le désir d'arriver enfin effectivement à la « maison ». La grâce nous y conduit, la

foi nous en donne la jouissance présente. L'âme désire et même « elle languit après les parvis de l'Éternel » : elle éprouve, tout à la fois, le désir d'être à la maison et la souffrance qui résulte de la durée de l'attente. « Mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant » : ce cri, c'est le désir ardent. Bienheureux ceux qui, en attendant le couronnement de leur espérance, habitent déjà par la foi dans le sanctuaire et peuvent dire quelque chose de la joie qui s'y trouve.

4.3 La force dans le chemin

La deuxième partie du Psaume nous parle du chemin qui conduit à la maison. Au travers des exercices que nous avons à y rencontrer, malgré les souffrances que nous pouvons y endurer, nous pouvons y goûter un vrai bonheur et marcher « de force en force ». Notre faiblesse, sur laquelle souvent nous gémissons — nous ne parlons pas ici de celle qui est inhérente au vase dans lequel est vécue la vie divine que nous possédons — est une faiblesse coupable, parce que nous avons à notre disposition toutes les ressources nécessaires pour nous fortifier. La force est en Dieu et en Lui seul, mais il se plaît à nous la communiquer : il le fait par son Esprit (cf. Éph. 3, 16 : « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur ») et par sa Parole, lue et méditée, ensuite obéie. Un croyant « rempli de la connaissance de Sa volonté » — c'est la Parole lue et méditée avec le secours du Saint Esprit qui nous donne cette connaissance — et qui « marche d'une manière digne du Seigneur », l'Homme parfaitement obéissant — c'est la Parole obéie — est un croyant « fortifié en toute force » ; c'est aussi un croyant heureux : sa vie est caractérisée par « toute patience et constance, avec joie » et également par la louange : « rendant grâce au Père... » (Col. 1:9 à 12). N'avons-nous pas là le secret de la force et du bonheur ?

4.4 Psaume 84:5-6

« Bienheureux l'homme dont la force est en toi », et le psalmiste ajoute : « et ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés ». Notre cœur est-il toujours entièrement soumis à la volonté divine ? N'y a-t-il pas parfois des pensées personnelles qui ne sont guère en accord avec la pensée de Dieu ? Nous sommes conduits à agir suivant notre volonté propre quand il y a dans notre cœur des obstacles empêchant la volonté de Dieu de s'y frayer un chemin. Parce qu'il nous aime, Dieu intervient tôt ou tard afin d'ôter les obstacles et d'ouvrir dans notre cœur un chemin à sa volonté. Cela ne va pas sans souffrances, car ce travail est profondément douloureux : il brise notre cœur et fait couler nos larmes. C'est la vallée de Baca.

Dans cette vallée, le croyant verse des larmes, mais il y en a parmi elles qui sont les larmes de la repentance, en confessant ses manquements. Il est alors restauré et fait l'expérience que la restauration est le chemin de la bénédiction : « passant par la vallée de Baca, ils en font une fontaine ». Ce qui produit cette source de rafraîchissement, ce n'est pas l'épreuve elle-même, ce sont les exercices de cœur et de conscience qui en découlent et conduisent à goûter une pleine et heureuse communion avec le Seigneur, qui peut alors mettre le sceau de sa bénédiction : « la pluie aussi la couvre de bénédictions ».

4.5 Psaume 84:7-8

Ainsi rendu capable de marcher « de force en force », le croyant penserait-il qu'il n'a plus besoin de dépendance ? Il serait alors en grand danger de broncher. Tout au contraire, marcher « de force en force » implique la dépendance, indispensable pour que les forces soient entretenues et renouvelées pas après pas. Cette dépendance a son expression dans la prière. La prière du psalmiste est adressée d'abord au « Dieu des armées », c'est-à-dire au Dieu tout-puissant, à Celui qui commande aux armées célestes ; ensuite, au « Dieu de Jacob », le Dieu qui a fait des promesses et les accomplira, le Dieu qui s'est jadis occupé d'un Jacob, qui l'a formé et discipliné pendant les cent trente premières années de sa vie afin qu'il porte du fruit durant les dernières. Ne ressemblons-nous pas souvent à Jacob dans la première partie de son histoire ? Heureux sommes-nous d'avoir à faire au « Dieu de Jacob » !

Au soir de sa vie, Jacob « bénit Joseph, et dit : Que le Dieu devant la face duquel ont marché mes pères, Abraham et Isaac, le Dieu qui a été mon berger depuis que je suis jusqu'à ce jour, l'Ange qui m'a délivré de tout mal, bénisse ces jeunes hommes » — les fils de Joseph (Gen. 48:15, 16). Jacob confessait que si ses pères, Abraham et Isaac, avaient marché devant Dieu, sa marche à lui n'avait pas présenté ce caractère ; mais quoi qu'il en soit, au travers de tout, Dieu avait été son fidèle berger du début à la fin de sa vie. Certes il avait connu des jours très douloureux ; n'a-t-il pas dit à un moment : « Toutes ces choses sont contre moi » (ib. 42:36) ? Il ignorait alors que Dieu préparait son émouvante rencontre avec Joseph — qu'il croyait mort (ib. 36 ; 38) ; il ignorait aussi que Dieu l'avait formé, patiemment, pour lui accorder les dix-sept années si remarquables qui ont été la fin de sa carrière. Il nous semble parfois que tout est contre nous... N'oublions pas, dans de tels moments, ce qu'il a fait pour Jacob et souvenons-nous qu'il demeure le « Dieu de Jacob » !

4.6 Les trois « bienheureux » et leur base

Que de motifs nous avons de nous confier en Dieu ! Le bonheur du racheté est dans cette confiance même. Le mot « bienheureux », on l'a souvent remarqué, revient trois fois sous la plume des fils de Coré : au verset 4, en relation avec notre part éternelle, anticipée déjà par la foi ; au verset 5, en relation avec notre marche ici-bas ; au verset 12, en relation avec la confiance que nous pouvons avoir en Dieu pour le présent et pour l'avenir.

Puissions-nous — et que ce soit notre part tout au long de l'année qui commence — habiter le sanctuaire et en jouir richement, avoir dans nos cœurs « des chemins frayés » et « marcher de force en force », nous confier pleinement en Dieu et en Lui seul, en attendant d'arriver à la « maison » ! La Parole nous en donne l'assurance, nous connaissons alors un vrai bonheur.

« Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison ; ils te loueront incessamment ! » — « Bienheureux l'homme dont la force est en toi, et ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés ! » — « Bienheureux l'homme qui se confie en toi ! »

5 Psaume 84

ME 1980 p.121

5.1 Le troisième livre des Psaumes

Le Psaume 84 fait partie du troisième livre des Psaumes. Dans les deux premiers il est question, prophétiquement, des souffrances de Christ, typifiées par celles de David. C'est pourquoi tous les psaumes du premier livre sont des psaumes de David, à l'exception des Psaumes 1, 10 et 33 — Actes 4:24 à 26 permet de considérer le Psaume 2 comme écrit par David — et sur les trente et un psaumes du second livre, dix-neuf ont été composés par David : les psaumes 51 à 65, 68 à 70 et 72. Dans le troisième livre, nous avons plutôt les souffrances du Résidu, représenté par un résidu fidèle, « ceux qui sont purs de cœur » (Ps. 73:1). Précieuse assurance pour ce résidu, au travers des souffrances qu'il a à endurer : « Certainement Dieu est bon envers Israël, envers ceux qui sont purs de cœur ». Par la bouche d'Asaph, il est amené à parler de « la prospérité des méchants » (v. 3 à 12) tandis que lui connaît la souffrance : « Certainement c'est en vain que j'ai purifié mon cœur et que j'ai lavé mes mains dans l'innocence : J'ai été battu tout le jour, et mon châtement revenait chaque matin » (v. 13, 14). Mais, une fois « entré dans les sanctuaires de Dieu », il comprend quelle sera la fin des

méchants (v. 17 à 20). Après les expériences faites dans le chemin, l'entrée dans les sanctuaires de Dieu lui permet de dire : « Mais je suis toujours avec toi : tu m'as tenu par la main droite ; tu me conduiras par ton conseil, et, après la gloire, tu me recevras. Qui ai-je dans les cieux ? Et je n'ai eu de plaisir sur la terre qu'en toi... Mais pour moi, m'approcher de Dieu est mon bien ; j'ai mis ma confiance dans le Seigneur, l'Éternel, pour raconter tous tes faits » (v. 23 à 28).

5.2 Psaume 74

Dans le Psaume 74, le temple est détruit : « l'ennemi a tout saccagé dans le lieu saint... Ils ont mis le feu à ton sanctuaire, ils ont profané par terre la demeure de ton nom... Ils ont brûlé tous les lieux assignés pour le service de Dieu dans le pays... » (v. 3, 7, 8). C'est le « jour de ma détresse », doit dire encore le résidu (Ps. 77:2). Et l'Éternel déclare : « Mais mon peuple n'a pas écouté ma voix, et Israël n'a pas voulu de moi » (Ps. 81:11), ce qui est la cause profonde de la ruine du peuple, au sein duquel se trouve le résidu fidèle, « ceux qui sont purs de cœur ».

5.3 Psaume 84

5.3.1 Ps. 84:1

Au Psaume 84, ce résidu revient dans sa terre, vers la maison de l'Éternel. C'est un des onze psaumes des fils de Coré : il y en a huit dans le second livre (42 à 49) et trois dans le troisième (84, 85 et 87) — ces psaumes nous parlent généralement de la maison de l'Éternel. Dans le Psaume 84, nous voyons le résidu fidèle, au milieu des difficultés et des larmes, sur le chemin qui conduit à la maison. Dès le début du psaume, l'âme considère la beauté des « demeures » célestes et jouit de la beauté de Celui qu'elle y contemple par la foi : « Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! » (v. 1).

Lorsque nous serons introduits dans les « demeures » de la maison du Père, où le Seigneur désire nous avoir avec lui et où il a déjà préparé nos places (Jean 14:2, 3), la louange s'élèvera de nos cœurs dans la perfection et pour l'éternité. Dès maintenant nous sommes appelés à jouir par la foi des beautés du sanctuaire, pas seulement le premier jour de la semaine, quand nous sommes réunis en assemblée autour du Seigneur pour rendre culte, mais tous les jours de notre vie. La louange peut ainsi monter de nos cœurs vers Dieu d'une manière continue ; nous pouvons offrir « sans cesse à Dieu un sacrifice de louanges, c'est-à-dire le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Héb. 13:15) — la note en bas de page dans la Bible, traduction J. N. D., est la suivante : « qui bénissent son nom ».

Pour pouvoir parler de ces « demeures », comme le fait le Psalmiste, il faut en avoir joui. Notre vie ici-bas doit manifester que nous sommes des croyants célestes ; il ne pourra en être ainsi que dans la mesure où nous habiterons en esprit le sanctuaire pour y contempler Celui qui le remplit de sa gloire. Alors, « contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Et nous pourrions dire, comme autrefois les fils de Coré : « Combien sont aimables tes demeures, ô Éternel des armées ! » — aimables, c'est-à-dire : de nature à plaire. Notre vie de chaque jour témoignera alors de notre habitation dans le sanctuaire.

On l'a remarqué, le sanctuaire est, dans le Psaume 27, le lieu de la sécurité parfaite (v. 4 à 6) — dans le Psaume 63, celui où la joie est pleinement goûtée et savourée (v. 1 à 8) — dans le Psaume 73, celui où l'on acquiert l'intelligence des pensées de Dieu (v. 17) — dans le Psaume 84, c'est le lieu des affections.

5.3.2 Ps. 84:2

Jouissant par la foi des beautés du sanctuaire, nous éprouverons l'ardent désir d'arriver enfin à la « maison » pour savourer en perfection ce que nous aurons pu goûter faiblement ici-bas. L'être tout entier — « mon âme... mon cœur et ma chair » — ressent ce désir : « mon âme désire, et même elle languit... (c'est ici la souffrance provoquée par la durée de l'attente)... après les parvis de l'Éternel ; mon cœur et ma chair crient après le Dieu vivant » (v. 2) — c'est l'ardent désir, exprimé par un cri. — « Après le Dieu vivant » : c'est Christ ressuscité, Celui qui peut dire : « Je suis le premier et le dernier, et le vivant ; et j'ai été mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles ; et je tiens les clefs de la mort et du hadès » (Apoc. 1:17, 18). C'est Celui que l'âme contemple !

5.3.3 Ps. 84:3

Toutes les créatures, même les plus faibles (un passereau, une hirondelle) trouvent une demeure ici-bas (v. 3). Alors que Christ a dû dire : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des demeures ; mais le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête » (Luc 9:58). Le racheté de Christ, comme lui, n'est pas d'ici-bas et n'a pas de lieu de repos sur la terre. Son lieu de repos, c'est le sanctuaire ; là, il jouit du Seigneur et apprécie les différents aspects de son sacrifice : « tes autels, ô Éternel des armées ! mon roi et mon Dieu ! ». Le repos de l'âme est basé sur un fondement inébranlable : le sacrifice de Christ.

5.3.4 Ps. 84:4,5 — Les trois bienheureux

Cette première partie du Psaume 84 se termine par le premier des trois « Bienheureux » du Psaume (v. 4, 5, 12). C'est ici le bonheur goûté par celui qui habite le sanctuaire, où il peut louer « incessamment » ; nous pouvons jouir de ce bonheur dès ici-bas par la foi, de telle sorte que, vivant dans le sanctuaire, nous sommes des croyants véritablement heureux quel que soit le chemin à parcourir. La deuxième partie du Psaume nous parle de ce chemin, et elle s'ouvre par le mot « Bienheureux ».

5.3.5 La force dans la Parole de Dieu

Au travers des peines et des luttes, le croyant peut être toujours heureux et marcher « de force en force ». Notre faiblesse, sur laquelle nous gémissons si souvent, est une faiblesse coupable, parce que Dieu met à notre disposition toutes les ressources nécessaires pour que nous soyons « forts » de sa force. Pourquoi n'y puissions-nous pas dans la mesure où nous devrions le faire ?

La force est en Dieu et en Dieu seul. Mais cette force, il se plaît à nous la communiquer. Tout d'abord par la Parole. Une des causes essentielles de notre faiblesse réside dans le fait que nous ne nous occupons pas assez de la Parole. L'Ennemi est à l'œuvre dans ce monde dont il est le chef et qu'il a réussi à organiser de telle manière que la vie est toujours plus compliquée, difficile, agitée, absorbante, ne laissant guère le temps de penser, de réfléchir, et surtout de lire la Parole, de la méditer. Nous avons besoin de veiller à cet égard : nous avons certes chacun nos travaux et nos occupations ; il nous faut remplir notre tâche avec conscience et droiture — cela fait partie du témoignage que nous avons à rendre — mais nous devons prendre garde à ne pas nous « embarrasser dans les affaires de la vie », c'est ainsi que nous pourrions « plaire » à celui qui nous a « enrôlés pour la guerre » (2 Tim. 2:4). — Il est nécessaire de réserver dans sa journée le temps indispensable pour la nourriture de nos âmes ; ne prenons-nous pas le temps de nourrir notre corps ? Il est nécessaire de lire la Parole avec crainte, avec prières, dans la dépendance et avec le secours de l'Esprit. Là est le secret de la force du croyant.

L'apôtre Jean écrit aux « jeunes gens » : « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant » (1 Jean 2:14). L'apôtre Paul écrit aux croyants d'Éphèse : « ... afin que selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit quant à l'homme intérieur ; de sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos cœurs » (Éph. 3:16, 17). — Dieu se plaît donc à nous communiquer quelque chose de sa force par le moyen de sa Parole et de son Esprit, deux ressources qui demeurent même dans des jours de ruine (voir 2 Timothée). Nous n'avons donc pas à craindre de manquer de ce qui nous donnera la force dont nous avons besoin tout au long du chemin (cf. Aggée 2:5).

5.3.6 *La force par la Parole mise en pratique*

Mais il y a encore autre chose. La Parole ne doit pas être seulement une Parole lue dans la dépendance du Saint Esprit, ce doit être aussi une Parole obéie. Un croyant qui est « rempli de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards » est un croyant fort, il est « fortifié en toute force » et c'est un croyant heureux : sa vie est caractérisée par « toute patience et constance, avec joie » et également par la louange : « rendant grâces au Père... » (Col. 1:9 à 12). Tel est le secret de la force et du bonheur ! — Nous sommes parfois malheureux, et nous pensons que la cause de ce que nous appelons nos « malheurs » est dans nos circonstances alors qu'elle est dans nos propres cœurs.

5.3.7 *Bienheureux... ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés*

Bienheureux celui qui puise la force à sa source, en Dieu lui-même, par le moyen de la Parole, lue et méditée avec le secours de l'Esprit, mise en pratique ensuite. — « Bienheureux... ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés... » (Ps. 84:5). Les « chemins frayés » ce sont, pense-t-on généralement, ceux que le Seigneur veut nous frayer ici-bas, et dans lesquels il convient de marcher pour être un bienheureux. Cela est vrai, mais ce n'est pas la pensée contenue dans ce verset du Psaume 84. Il est question là de « chemins frayés » dans nos cœurs. Quel est l'état de notre propre cœur ? Est-il toujours entièrement soumis à la volonté divine ? N'y a-t-il pas, trop souvent, des pensées personnelles, une volonté propre, tant de choses qui ne sont pas en accord avec la volonté de Dieu ? Lorsque nous agissons suivant notre propre volonté, la volonté de Dieu ne peut se frayer un chemin dans notre cœur, des obstacles sont là qui s'y opposent... Dieu, dans son amour, opérera alors afin de les ôter, afin de « frayer » dans notre cœur un chemin à Sa volonté ! Quand Dieu veut ôter les obstacles, quand il laboure notre cœur pour y frayer un chemin, nous souffrons... Nous souffrons parfois très douloureusement, cela brise nos cœurs et nous fait verser des larmes amères. C'est la vallée de Baca, la vallée des larmes.

5.4 *Ps. 84:6-8. La vallée de Baca. Marcher de force en force*

La vallée de Baca, ce n'est pas tant la vallée de l'épreuve, comme on le dit souvent, c'est aussi la vallée des larmes versées par celui qui, objet de la discipline du Seigneur frayant un chemin dans son cœur, s'humilie et confesse dans les larmes ses manquements. Mais c'est le chemin de la restauration et de la bénédiction : « Passant par la vallée de Baca, ils en font une fontaine ». Ce qui produit cette source de rafraîchissement, ce sont les exercices de cœur et de conscience de celui qui passe par la vallée de Baca, exercices qui conduisent à la communion retrouvée. Sur un tel état le Seigneur peut mettre le sceau de sa bénédiction : « la pluie aussi la couvre de bénédictions ». La pluie est la bénédiction qui vient d'en haut ! Le croyant marche alors « de force en force » dans le chemin qui le conduit vers le but : le moment où il paraîtra devant Dieu, « en Sion » pour Israël, dans la maison du Père pour nous, peuple céleste (v. 7).

Marcher « de force en force » nous amènerait-il à manquer de dépendance ? Est-ce que nous pourrions penser avoir une provision de forces suffisante pour aller jusqu'au bout du voyage ? Nous serions alors en danger de tomber en chemin. Marcher « de force en force » doit aller de pair avec le désir de dépendre de Dieu, pas après pas, afin que nos forces soient constamment renouvelées. Cette dépendance a son expression dans la prière, qui est indispensable pour réaliser une marche fidèle : « Éternel Dieu des armées ! Écoute ma prière ; Dieu de Jacob ! prête l'oreille » (v. 8 — « Éternel, Dieu des armées ! ») : nous nous adressons à un Dieu dont la puissance est infinie. Il commande aux armées célestes et a pleine autorité sur toutes choses ; l'auteur du Psaume 119 peut dire : « Toutes choses te servent » (v. 91). — « Dieu de Jacob » : le Dieu qui a fait des promesses et les accomplira. Cette expression nous dit aussi quelque chose de sa patience et des soins variés de sa discipline. Il a préparé, formé et discipliné Jacob durant cent trente années pour qu'il porte du fruit pendant les dix-sept dernières années de sa vie. Nous pouvons regarder avec une entière confiance au Dieu de Jacob ! Son oreille est toujours ouverte pour écouter notre prière.

5.5 *Ps. 84:9*

« Toi, notre bouclier ! — vois, ô Dieu ! et regarde la face de ton oint » (v. 9). Notre bouclier ! c'est la certitude d'une protection assurée tout au long du chemin. Christ est dans le sanctuaire, quelle sécurité pour nous ! Il est entré dans le ciel comme notre précurseur. Assis « ensemble dans les lieux célestes dans le christ Jésus » (Éph. 2:6), nous cheminons ici-bas, le contemplant là-haut et pouvant dire à notre Dieu et Père : « Vois, ô Dieu ! et regarde la face de ton oint ». Nous avons tout en Lui et nous attendons le moment où il nous introduira dans les célestes lieux. Certes, nous n'aurons pas à nous tenir « sur le seuil » dans la maison de notre Dieu, nos places sont déjà prêtes et nous allons bientôt les occuper.

5.6 *Ps. 84:11*

Le verset 11 nous dit d'abord ce que Dieu est : « un soleil », source de la vie ; et « un bouclier », celui qui protège ; ensuite, ce qu'il donne : la grâce dans le chemin et la gloire au terme du chemin. — La grâce « nous a été donnée dans le christ Jésus avant les temps des siècles », elle a été « manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ » ; apportant le salut, elle est « apparue à tous les hommes », tandis que présentement elle enseigne les croyants (2 Tim. 1:9, 10 ; Tite 2:11 à 14). Tout au long du chemin, nous éprouvons les soins de la grâce d'un Dieu fidèle, elle ne manquera pas, elle ne peut pas manquer ! — La gloire est au terme du chemin, elle nous est assurée. Le Seigneur, en parlant des siens, a dit à son Père : « Et la gloire que tu m'as donnée, moi, je la leur ai donnée... » (Jean 17:22). Ce sera notre part que d'en jouir et de contempler la gloire de Celui qui est de toute éternité le Fils de Dieu : « Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, que tu m'as donnée... » (ib. 24).

Dans le verset 11, nous avons encore une certitude qui nous est assurée : « il ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans l'intégrité ». Quel encouragement à réaliser une telle marche ! « Ceux qui aiment Dieu » le manifestent dans leur marche, ils sont heureux de marcher « dans l'intégrité ». « Toutes choses travaillent ensemble » en vue de leur bien (Rom. 8:28) et Dieu ne leur refusera « aucun bien ». Lui seul sait ce qui est véritablement « un bien » pour nous.

5.7 Ps. 84:12

« Éternel des armées ! bienheureux l'homme qui se confie en toi » (v. 12). Le mot « bienheureux », au verset 4, est en relation avec la part présente et éternelle du croyant — au verset 5, avec la marche du croyant dans ce monde — au verset 12, il nous dit le bonheur de celui qui se confie en Dieu pour le temps présent et pour l'éternité. Christ, notre parfait Modèle, s'est confié en son Dieu en tout temps durant sa vie ici-bas, alors qu'il était le Serviteur de l'Éternel, pouvant lui dire : « Garde-moi, ô Dieu, car je me confie en toi » (Ps. 16:1). Sa confiance n'a jamais faibli, même durant les trois heures de l'abandon — mais là ce n'est plus pour nous un modèle que nous puissions imiter... — elle n'avait alors aucun autre point d'appui que son amour pour son Dieu. Oui, quelle confiance parfaite a été la sienne d'un bout à l'autre de son chemin ! Puissions-nous, dans le sentier qu'il nous a tracé, l'imiter quelque peu et honorer notre Dieu, l'honorer Lui-même, par une confiance entière !

6 Sur le Psaume 119 (v.1-11). Le bonheur. La Parole de Dieu

ME 1982 p.87

6.1 Les bienheureux dans les Psaumes

Le Psaume 119 commence par le mot « Bienheureux ». Six Psaumes commencent par ce même mot, trois dans le 1er Livre (les Psaumes 1, 32 et 41) et trois dans le 5ème Livre (les Psaumes 112, 119 et 128). Il est frappant que ce mot soit si souvent répété dans les Psaumes ; on l'y trouve 25 fois : 8 fois dans le 1er Livre (Ps. 1, 2, 32 [2 fois], 33, 34, 40 et 41) — 2 fois dans le 2ème (Ps. 65 et 72) — 4 fois dans le 3ème (Ps. 84 [3 fois] et 89) — 2 fois dans le 4ème (Ps. 94 et 106) — et 9 fois dans le 5ème (Ps. 112, 119 [2 fois], 127, 128, 137, 144 [2 fois] et 146). Cependant, les Psaumes parlent souvent de souffrances et d'épreuves douloureuses : nous y avons notamment la détresse des fidèles dans la grande tribulation ; par ailleurs, bien des Psaumes placent devant nous les souffrances de Christ, dans sa vie et sur la croix, pendant les trois premières heures de la crucifixion et pendant les trois heures durant lesquelles, alors qu'il était fait péché, son Dieu a dû l'abandonner. Cela suffirait à nous montrer que le croyant peut jouir d'un vrai bonheur au travers de grandes souffrances.

6.2 Où se trouve le bonheur

C'est l'aspiration du cœur de l'homme que d'être heureux. Les hommes organisent ce monde dans l'espoir d'y vivre heureux ; comptant sur la réalisation de ce désir, ils disent : « demain sera comme aujourd'hui, et encore bien supérieur » (Ésaïe 56:12). Hélas ! on constate aisément que le bonheur n'est pas ici-bas ; il est en Dieu seul. L'âme qui jouit du bonheur, dans les Psaumes, en tous lieux et en tous temps, est celle qui trouve ce bonheur auprès de l'Éternel et en Lui seul. Quand on est jeune, l'on a bien des désirs dont la réalisation permettrait, croit-on, d'être heureux ici-bas. Que les parents, qui sont responsables de l'éducation de leurs enfants, leur enseignent qu'il n'y a de bonheur qu'en Jésus seul et surtout qu'ils le leur montrent en en étant pour eux-mêmes profondément pénétrés. Quelqu'un qui appartient au Seigneur, qui vit près de Lui et qui vit de Lui, est bienheureux. Le bonheur n'est pas dans les circonstances, il est en Jésus seul. L'apôtre Paul connaissait ce contentement d'esprit ; il pouvait écrire : « J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve... » (Philippiens 4:11 à 13).

6.3 La Parole répond à tout

Pour le fidèle, dans ce Psaume 119, le bonheur est dans la Parole, qui nous présente Christ, la Parole qui est le sujet de ce Psaume. Ce Psaume est le plus long chapitre de la Bible ; il comprend 176 versets, divisés en 22 séries de 8 versets chacune. La forme poétique, dans l'original, offre une particularité qu'on retrouve dans quelques autres psaumes, à savoir que la lettre hébraïque initiale de chaque verset dans les paragraphes [les séries de 8 versets] reste la même, et suit, pour ceux-ci, l'ordre alphabétique. La Parole répond à tous les besoins du fidèle ; dans toutes les expériences qu'il peut être amené à faire, il trouve dans la Parole la réponse à ses besoins, les consolations qui lui sont nécessaires. Puissions-nous réaliser pratiquement que nous avons tout dans la Parole ; pour chaque circonstance de notre vie, nous pouvons trouver la parole précise donnant l'apaisement à l'âme, la direction utile pour notre marche, la réponse à donner à l'adversaire qui essaie de nous faire broncher dans le chemin. Le Seigneur connaissait la Parole comme nul ne l'a jamais connue, ce qui lui a permis de répondre à l'Ennemi, par trois fois, et d'en triompher lors de la tentation au désert (Luc 4:1 à 13).

6.4 Les différentes appellations de la Parole

6.4.1 La loi

La Parole est présentée, dans le Psaume 119, sous différents noms. Au 1er verset, c'est la loi. Nous avons à obéir, alors que nous sommes sous la grâce ; la Parole doit avoir pour nous l'autorité d'une loi divine, non pas que nous soyons placés sur un terrain légal, mais la nouvelle nature trouve toujours sa joie à obéir à Dieu. C'est ce que le Seigneur, homme sur la terre, a pleinement réalisé ; Il a souffert dans le chemin de l'obéissance — Il « a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (Héb. 5:8) — mais, dans ce chemin, Il trouvait en même temps sa joie, lui qui a pu dire par l'Esprit prophétique : « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles » (Ps. 40:8). En cela comme en toutes choses, il nous a tracé la voie à suivre. Ne détournons pas la pointe de l'épée, quand la Parole s'adresse à nous ! « Vivante et opérante » (Héb. 4:12), elle nous place devant Dieu pour que nous soyons soumis à sa volonté.

6.5 Les témoignages

Dans le verset 2, la Parole a une autre appellation : « ses témoignages ». Dieu a donné différents témoignages :

1. Celui de la création : « depuis la fondation du monde, ce qui ne se peut voir de lui, savoir et sa puissance éternelle et sa divinité, se discerne par le moyen de l'intelligence, par les choses qui sont faites... » (Romains 1:20). « Les cieux racontent la gloire de Dieu, et l'étendue annonce l'ouvrage de ses mains » (Ps. 19:1).

2. Celui de la loi. Elle a été violée et le témoignage des Écritures a été méprisé et méconnu ; l'homme a désobéi à la Parole.

3. Dieu s'est enfin révélé dans la Personne de son Fils. Il a été rejeté et crucifié.

Aujourd'hui, nous avons la Parole complète, Ancien et Nouveau Testament. L'ensemble constitue « les témoignages » de Dieu. La Parole nous révèle tout ce que nous avons besoin de connaître de Dieu, nous, les bienheureux : « Bienheureux ceux qui sont intègres dans leur voie... qui gardent ses témoignages, qui le cherchent de tout leur cœur » (Ps. 119:1, 2). « Tes témoignages sont merveilleux ; c'est pourquoi mon âme les observe » (ib. 129). Puissions-nous avec plus de zèle et de fidélité lire la Parole, « garder ses témoignages » !

Nous sommes heureux de voir la jeunesse lire la Parole, mais il faut prendre garde de ne pas faire de la recherche intellectuelle pour s'y complaire. Les études sont une aide à certains égards, mais elles peuvent aussi être un piège : une étude intellectuelle de la Parole peut éloigner de Christ. Il faut que toutes les affections du cœur soient engagées pour Lui. Lisons beaucoup les Écritures pour y

chercher Christ, nous en recueillerons une riche bénédiction. Quand nous jouissons de Christ dans les Écritures, notre cœur brûle au-dedans de nous (Luc 24:32).

6.5.1 Les préceptes, les statuts, les commandements, les ordonnances

Au verset 4 ce sont les « préceptes » : « Tu as commandé tes préceptes pour qu'on les garde soigneusement ». La Parole contient les enseignements que nous avons besoin de « garder soigneusement » en vue de notre formation spirituelle ; comme un précepteur s'occupe de la formation des enfants qui lui sont confiés, la Parole, lue et méditée, nous formera intérieurement.

Au verset 5 ce sont les « statuts ». La Parole contient les enseignements que nous avons besoin de recevoir et de mettre en pratique en vue d'une marche collective, pour vivre la vie de l'assemblée (voir Exode 12:43, 47).

Le verset 6 emploie le terme « commandements ». La Parole est l'expression de l'autorité de Dieu, autorité à laquelle nous devons être soumis.

Enfin, au verset 7 il est question des ordonnances, règles ordonnées par le Souverain pour l'administration de son royaume. Nous avons, dans la Parole, l'expression de la pensée et de la volonté de Dieu à l'égard de toutes choses.

6.6 Conclusion : prendre garde à la Parole

Combien les enseignements de la Parole sont nécessaires pour la marche ! « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole » (v. 9). Cette Parole doit être gardée, « cachée » dans le cœur : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi » (v. 11).

Que les affections de nos cœurs « brûlent » en lisant et méditant la Parole ! Soyons de ces bienheureux dont il est parlé dans les deux premiers versets et tout au long de ce Psaume 119 !

Ta gloire, ô notre Dieu, brille dans ta parole ;
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux ;
C'est la voix d'un ami qui soutient et console,
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux.

En la lisant, notre âme est toujours rafraîchie.
Notre cœur déchargé des plus rudes fardeaux ;
C'est la source abondante où se puise la vie,
Le fleuve de la grâce aux salutaires eaux.

7 Psaume 119 v. 97 à 100 (ce que Christ a réalisé)

ME 1975 p.158

7.1 L'auteur du Psaume 119 est-il Esdras ?

Le nom de l'auteur du Psaume 119 n'est pas indiqué à l'en-tête du Psaume. Certains commentateurs pensent qu'il a été composé par Esdras — tout comme le Psaume 1er — ce qui ne serait pas de nature à nous surprendre si nous considérons la grande place que tenait la Parole dans la vie et le cœur de cet homme de Dieu. C'était « un scribe versé dans la loi de Moïse qu'avait donnée l'Éternel, le Dieu d'Israël » et il « avait disposé son cœur à rechercher la loi de l'Éternel, et à la faire, et à enseigner en Israël les statuts et les ordonnances » (Esdras 7:6 et 10). La progression indiquée au verset 10 est à noter : en tout premier lieu, il y avait eu chez Esdras un travail de cœur qui avait produit en lui le saint désir de rechercher la loi de l'Éternel, loi qu'il ne se contentait pas de connaître, mais qu'il mettait en pratique : il avait ainsi, tout à la fois, la connaissance et l'autorité morale nécessaires pour enseigner le peuple de Dieu et il avait à cœur de le faire. Quel exemple il nous donne ! Puissions-nous l'imiter ! — Lorsque, dans le récit de Néhémie 8, « tout le peuple s'assemble comme un seul homme sur la place qui est devant la porte des eaux », c'est à Esdras qu'il est demandé « d'apporter le livre de la loi de Moïse, que l'Éternel avait commandée à Israël ». Nous voyons alors Esdras « apporter la loi devant la congrégation des hommes et des femmes, et devant tous ceux qui avaient de l'intelligence pour entendre. Et il y lut devant la place qui est devant la porte des eaux, depuis l'aube jusqu'à midi, en présence des hommes et des femmes, et de ceux qui avaient de l'intelligence. Et tout le peuple prêtait l'oreille au livre de la loi ». Quel profond intérêt le ministère d'Esdras, présentant la loi de l'Éternel, avait éveillé dans le cœur du peuple ! Quelle faim, quelle soif d'entendre les paroles de Dieu ! Puissent-elles nous caractériser aussi ! (Néh. 8:1 à 8).

Le Psaume 119 est, tout au long, rempli de la Parole ; il n'est guère de versets où elle ne soit mentionnée. Le méditer, considérer avec le secours du Saint Esprit quelques-unes des richesses qu'il contient, fera du bien à nos âmes et produira dans nos cœurs le désir de nous nourrir de la Parole, d'y chercher ce qui est indispensable à notre développement spirituel.

Nous nous proposons, dans les pages qui suivent, de nous arrêter principalement sur quatre versets, les versets 97 à 100. Sans aucun doute l'auteur du Psaume a-t-il réalisé pour lui-même ce qu'il y a exprimé, mais ne semble-t-il pas que nul n'a pu le faire comme Christ, alors qu'il était un homme sur la terre ? C'est ce que nous voudrions essayer de faire ressortir.

7.2 Psaume 119:97. Méditer la Parole

Verset 97 — « Combien j'aime ta loi ! tout le jour je la médite ».

Qui a « aimé » la loi de l'Éternel, la Parole de son Dieu, comme Christ lui-même ? Dès ses plus jeunes années, il est déjà nourri de cette Parole, elle fait la joie, les délices de son cœur. « C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles », dit-il « en entrant dans le monde » (Ps. 40:8 ; Hébr. 10:5). Il « aime » cette loi car toutes les aspirations de son cœur et de son âme sont satisfaites par elle. Non seulement il la lit, mais encore il la médite et la médite constamment, « tout le jour », et elle est la règle de toutes ses voies. — Méditer la Parole, c'est, après l'avoir lue, réfléchir profondément sur ce que nous y avons trouvé ; c'est « repasser » dans nos cœurs (comme le faisait Marie autrefois — Luc 2:19), au cours d'un travail intérieur, ce que la Parole nous enseigne.

Ce mot, méditer, revient plusieurs fois dans le Psaume et il vaut sans doute la peine, pour nous encourager à d'aussi précieuses méditations, de rappeler les différents versets où il est mentionné.

7.2.1 Ps. 119:15. Discerner les sentiers dans lesquels nous avons à marcher

« Je méditerai tes préceptes et je regarderai à tes sentiers » (v. 15). — La lecture, la méditation de la Parole sont nécessaires pour que nous puissions voir, discerner le chemin du Seigneur, les sentiers dans lesquels nous avons à marcher si nous désirons être fidèles et

obéissants en toutes choses. Celui dont la marche a été parfaite a vécu une telle vie parce que, comme homme ici-bas, il « méditait » la Parole de son Dieu.

7.2.2 Ps. 119:23. Les princes parlent contre moi

« Les princes même se sont assis et parlent contre moi ; ton serviteur médite tes statuts » (v. 23). — Quelle opposition a rencontré le Seigneur tout au long de son chemin de la part des « princes », principaux sacrificateurs et chefs du peuple ! Ceux-là même qui étaient appelés à enseigner Israël, à lui présenter Dieu et sa Parole, qui par conséquent auraient dû recevoir le Messie promis, complotaient contre lui (cf. Matt. 26:3 à 5, parmi d'autres passages). Mais cela ne pouvait en rien faire dévier Christ de son sentier : il méditait la Parole qui était son guide pour l'y conduire pas après pas.

7.2.3 Ps. 119:27. Considérer les merveilles que Dieu opère

« Fais-moi comprendre la voie de tes préceptes, et je méditerai sur tes merveilles » (v. 27). — Ici, c'est à son Dieu que Christ s'adresse. Dans le sentier qu'il a parcouru, il était désireux, comme homme, de comprendre ce que Dieu préparait et disposait — et cela, non qu'il eût jamais manqué de confiance, mais afin de considérer les merveilles que Dieu opérait, et pour les méditer.

7.2.4 Ps. 119:48. Aimer les commandements

« Et je lèverai mes mains vers tes commandements que j'ai aimés, et je méditerai tes statuts » (v. 48) — Au milieu d'un peuple qui rejetait le témoignage que Christ rendait et qui méprisait la loi de Dieu, obéir aux commandements divins était la joie de Celui qui recommençait l'histoire d'Israël, et cela tout à la gloire de Dieu. Il « aimait » ces commandements et méditait dans son âme et dans son cœur sur tout ce que Dieu lui donnait et, d'autre part, lui demandait.

7.2.5 Ps. 119:78. Ils ont agi perversement envers moi

« Que les orgueilleux soient couverts de honte, car sans cause ils ont agi perversement envers moi ; moi, je médite tes préceptes » (v. 78). — Avec quelle perversité les hommes, dans leur orgueil, ont agi à l'égard de Celui « qui a passé de lieu en lieu, faisant du bien, et guérissant tous ceux que le diable avait asservis à sa puissance ; car Dieu était avec lui » (Actes 10:38), les pharisiens plus particulièrement sans doute. Combien grande a été leur haine envers lui ! Oui, il a été « haï sans cause » (Jean 15:25 — Ps. 35:19 ; 69:4). Cependant, rien ne pouvait l'amener à se départir de ce qu'il a manifesté dès le début de son chemin : il médite la Parole, elle remplit son cœur, il trouve sa joie à considérer les merveilles qu'elle contient.

Dans les versets sur lesquels nous désirons nous arrêter plus particulièrement, il est question deux fois de méditer la Parole :

6 — Verset 97.

7 — Verset 99.

Nous y reviendrons plus loin.

7.2.6 Ps. 119:148. Durant les veilles de la nuit

« Mes yeux ont devancé les veilles de la nuit pour méditer ta parole » (v. 148). — Durant les veilles de la nuit, que de fois le Seigneur a été en prières ! Luc nous rapporte une circonstance où « il passa toute la nuit à prier Dieu » (6:12). C'est aussi la Parole qu'il lit, qu'il médite et son désir de le faire est si grand qu'il « devance les veilles de la nuit pour méditer la parole ».

Ces divers passages nous disent quel prix la Parole avait pour le cœur de l'Homme parfait, combien il était heureux de s'en nourrir. Qu'il nous soit donné de l'imiter quelque peu !

7.2.7 Résumé sur le Ps. 119:97. La Parole méditée tout le jour

Dans le verset 97 ce n'est pas seulement dans telle ou telle circonstance, ou durant les veilles de la nuit, qu'il médite la Parole mais « tout le jour », de manière continue. Jeune enfant, nous le voyons en présence des docteurs de la loi ; il les écoute, les interroge. Quel intérêt pour la Parole ! Mais lorsqu'à leur tour les docteurs de la loi le questionnent, ils « s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses » (Luc 2:46, 47). En vérité, dès son tout jeune âge, il réalisait déjà ce que nous lisons au verset 97 du Psaume 119.

7.3 Ps. 119:98. Plus sage que mes ennemis

Verset 98 — « Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi. »

Là encore, qui mieux que lui pouvait prophétiquement prononcer ces paroles ? N'évoquent-elles pas la scène de la tentation au désert ? L'ennemi se présente pour essayer, avec ruse et subtilité, de prendre le second homme dans ses pièges et de le faire broncher. Quelle victoire il eût remportée s'il avait pu — mais ce n'était pas possible — arriver à ses fins ! Il rencontrait au désert — ce qui n'était pas le cas dans le jardin d'Éden — un « plus sage » que lui, un homme parfait, qui connaissait la Parole de son Dieu et obéissait à ses commandements, ces commandements desquels il pouvait dire : « ils sont toujours avec moi ». En effet, pour répondre à Satan il ne cherche pas, il n'hésite pas : à chacune des trois tentations, il a la parole à propos, celle qui ferme la bouche à l'adversaire. « Il est écrit... ».

7.4 Ps. 119:99. Plus d'intelligence que ceux qui m'enseignent

Verset 99 — « J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes. »

Alors qu'il était un jeune Israélite, enfant de douze ans, il était appelé à recevoir les enseignements des docteurs de la loi — nous pouvons tout au moins le penser — mais la scène de Luc 2:46, 47 nous montre qu'il avait « plus d'intelligence » qu'eux. Pourquoi ? Parce que non seulement il lisait la Parole de son Dieu, s'en nourrissait, mais encore la méditait ! Quels enseignements il y trouvait, quelle intelligence lui était ainsi communiquée, comme homme ici-bas !

7.5 Ps. 119:100. Plus de sens que les anciens

Verset 100 — « J'ai plus de sens que les anciens, parce que j'observe tes préceptes. »

Il lisait la Parole et la méditait, davantage encore : il l'observait ! Si les anciens, appelés à juger à la porte, devaient faire preuve de « sens », d'intelligence et de discernement pour remplir leur charge, lui avait « plus de sens » qu'eux. Il pouvait dire en vérité :

« Je juge selon ce que j'entends, et mon jugement est juste ; car je ne cherche pas ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé » (Jean 5:30) : il observait les préceptes de la loi de Dieu, jugeait de toutes choses d'après ce que son Dieu lui disait et n'avait d'autre volonté que la sienne !

7.6 Conclusion sur le rôle et la valeur de la Parole pour nous

Combien nous avons besoin de nous exhorter à lire davantage la Parole ! Ne nous contentons pas de la lire — même parfois, peut-être, de la lire un peu hâtivement — méditons-la ! Méditer la Parole, c'est « rôtir sa chasse » (Prov. 12:27). Ne ressemblons pas au « paresseux » dont il est question dans ce verset des Proverbes, qui goûte un certain plaisir tandis qu'il chasse mais n'en retire ensuite aucun profit, aucune nourriture. Lire la Parole fait du bien à notre âme, mais c'est en la méditant que nous en retirerons vraiment le profit que Dieu veut que nous y trouvions. Lisons et méditons la Parole en ne perdant jamais de vue que ce n'est pas une parole humaine, c'est la Parole de Dieu : quelle attitude, faite de sainte crainte et de respect, doit toujours être la nôtre lorsqu'en la lisant nous écoutons ce que Dieu se plaît à nous communiquer ! Sa Parole est « vivante et opérante » : lisons-la avec prière, dans la dépendance du Saint Esprit, recevons-la « avec la joie de l'Esprit Saint » — comme les Thessaloniens l'avaient reçue (1 Thess. 1:6) — et qu'ainsi elle « opère » en nous avec puissance (voir 1 Thess. 2:13). Quelle puissance il y a dans la Parole de Dieu ! Au désert, l'Homme parfait a fermé la bouche à l'adversaire au moyen de la Parole et cela nous dit quelque chose de la puissance qui est en elle — puissance que nous avons peut-être tendance à mésestimer parfois ! N'oublions pas que la Parole de Dieu « a la puissance d'édifier et de nous donner un héritage avec tous les sanctifiés » (Actes 20:32). Puisseons-nous apprécier toujours davantage le trésor qui est entre nos mains, remerciez notre Dieu de nous l'avoir donné et de nous l'avoir conservé au travers des âges ! Cette Parole divine est la seule vraie nourriture de notre âme. Dans le domaine des choses matérielles, il est bien vrai que pour apprécier une nourriture il faut d'abord avoir faim ; ne nous arrive-t-il pas de ne pas apprécier comme nous le devrions la valeur et la saveur de la Parole parce que nous manquons « d'appétit » pour nous en nourrir ? Lorsqu'il en est ainsi, Dieu nous dispense telle ou telle épreuve afin de produire la faim dans nos âmes, comme il le faisait autrefois pour le peuple terrestre : « Et il t'a humilié, et t'a fait avoir faim ; et il t'a fait manger la manne que tu n'avais pas connue et que tes pères n'ont pas connue, afin de te faire connaître que l'homme ne vit pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de tout ce qui sort de la bouche de l'Éternel » (Deut. 8:3). De semblables épreuves n'étaient pas nécessaires pour un Jérémie, qui pouvait dire : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (Jér. 15:16). — Si en lisant la Parole de Dieu nous n'avons pas trouvé Christ, appris quelque chose de lui, c'est parce que nous l'avons mal lue ; car, en effet, elle est remplie de Christ, du commencement à la fin. Elle nous occupe de celui qui disait, lorsqu'il était un homme ici-bas : « Moi, je suis le pain de vie. Celui qui vient à moi n'aura jamais faim ; et celui qui croit en moi n'aura jamais soif » (Jean 6:35). Lisons la Parole avec prière, dans la dépendance du Saint Esprit nous y trouverons Christ et nos âmes seront nourries de lui.

« Sept fois le jour » louons notre Dieu et Père pour le privilège que nous avons de posséder sa Parole ! (cf. Ps. 119:164). Montrons que nous l'apprécions à sa valeur en la lisant, en la méditant, en l'observant. Imitant ainsi quelque peu notre parfait Modèle, nous pourrions vivre une vie à sa gloire, à la gloire de notre Dieu et Père !

Ta gloire, ô notre Dieu, brille dans ta Parole ;
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux ;
C'est la voix d'un ami qui soutient et console ;
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux.

En la lisant, notre âme est toujours rafraîchie,
Notre cœur déchargé des plus rudes fardeaux.
C'est la source abondante où se puise la vie,
Le fleuve de la grâce aux salutaires eaux.

8 Quelques caractères de la marche du croyant

ME 1981 p.29

8.1 Exhortations sur la marche dans diverses épîtres

Celui qui a accepté l'évangile, qui connaît Christ comme son Sauveur, est responsable de le montrer dans toute sa façon de vivre ; il est appelé à marcher, à se conduire « d'une manière digne de l'évangile du Christ ». L'apôtre le désirait pour les croyants de Philippes — auxquels il parle beaucoup de l'évangile — afin, dit-il, que « j'apprenne à votre sujet que vous tenez ferme dans un seul et même esprit, combattant ensemble d'une même âme, avec la foi de l'évangile » (Phil, 1:27). — Dans l'Épître aux Colossiens, c'est un autre caractère que doit présenter la marche du fidèle. Paul et Timothée, s'adressant « aux saints et fidèles frères en Christ qui sont à Colosses », leur écrivent : « nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu » (Col. 1:1, 2, 9, 10). Dans cette Épître, qui place devant nous Christ comme la tête, le Chef du corps, la marche est considérée comme devant être « digne du Seigneur ». Au chapitre 2, l'exhortation est celle-ci : « Comme donc vous avez reçu le Christ Jésus, le Seigneur, marchez en lui, enracinés et édifiés en lui » (v. 7). Marchez en lui ! Une telle marche étant réalisée, le croyant, en quelque sorte, disparaît, on ne voit que le Seigneur ! Le chapitre 4 nous donne une autre exhortation en rapport avec la marche : « Marchez dans la sagesse envers ceux de dehors, saisissant l'occasion. Que votre parole soit toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel, afin que vous sachiez comment vous devez répondre à chacun » (v. 5, 6). — Dans la première Épître aux Thessaloniens, tout au long de laquelle les vérités présentées le sont en général en rapport avec Dieu — le nom de Dieu est cité trente-cinq fois dans cette courte épître — l'on peut remarquer aussi que les croyants de Thessalonique s'étaient « tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai » (1, 9). L'exhortation à la marche est celle-ci : « pour que vous marchiez d'une manière digne de Dieu qui vous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire » (2:12) et encore : « nous vous exhortons par le Seigneur Jésus, pour que, comme vous avez reçu de nous de quelle manière il faut que vous marchiez et plaisiez à Dieu, comme aussi vous marchez, vous y abondiez de plus en plus » (4:1).

8.2 Exhortations sur la marche dans l'épître aux Éphésiens

L'Épître aux Éphésiens, elle, nous présente surtout la position céleste du croyant et de l'assemblée. Elle n'en contient pas moins plusieurs exhortations de toute importance relatives à la marche du croyant qui doit témoigner de sa position céleste. Citons d'abord deux passages qui nous disent, le premier ce qu'était la marche du croyant avant sa conversion : « et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés (dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde... » (2:1, 2) — le second ce que ne doit pas être notre marche présentement : « Voici donc ce que je dis et témoigne dans le Seigneur, c'est que vous ne marchiez plus comme le reste des nations marche, dans la vanité de leurs pensées... » (4:17 à 19).

Nous avons ensuite à considérer six passages de cette Épître, qui nous présentent les caractères de la marche d'un croyant céleste.

8.2.1 *Éphésiens 2:10. En rapport avec les bonnes œuvres*

« Car nous sommes son ouvrage, ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (2:10).

Une bonne œuvre est faite au nom de Christ (cf. Act. 4:9, 10), envers Lui (cf. Marc 14:6), envers les saints (cf. Actes 9:36, 39), envers tous les hommes (cf. Gal. 6:10). Elle est toujours faite pour Christ.

« Bonne œuvre » a deux sens différents : 1) ce peut être un acte, qu'il soit visible aux yeux de tous ou, au contraire, accompli dans le secret : par exemple, la remise d'un don, l'exercice de soins dispensés à un malade. C'est faire du bien. 2) ce peut être aussi tout ce qui découle de l'état du cœur renouvelé et purifié : par exemple, l'amour fraternel, le support, la sympathie. C'est faire le bien.

Pour faire le bien, il faut être né de nouveau (3 Jean 11) et ensuite, réaliser les caractères d'un « vase à honneur » au sein de la « grande maison ». Le croyant est ainsi « préparé pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 2:21), tandis que, d'autre part, Dieu lui-même prépare à l'avance les bonnes œuvres « afin que nous marchions en elles » (Éph. 2:10). Il nous appartient de discerner ce que Dieu a ainsi « préparé » afin que nous sachions l'accomplir.

L'Épître aux Romains nous exhorte indirectement à « persévérer dans les bonnes œuvres » (2:7).

— Dans la première Épître à Timothée, les femmes sont invitées à rechercher non pas ce qui a une belle apparence extérieure mais à accomplir de « bonnes œuvres », « ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu » (2:9, 10). — Celui qui a à cœur de remplir une charge d'ancien dans l'assemblée locale à laquelle il se rattache, « désire une œuvre bonne » (ib. 3:1). — La veuve à laquelle il convient de penser au sujet de ses besoins, c'est celle qui a « le témoignage d'avoir marché dans les bonnes œuvres », qui « s'est appliquée à toute bonne œuvre » (ib. 5:9, 10). L'apôtre ajoute un peu plus loin : « De même aussi les bonnes œuvres sont manifestes d'avance » (ib. 25). — Enfin, toujours dans cette même épître, l'apôtre s'adresse à « ceux qui sont riches dans le présent siècle » pour les exhorter à être « riches en bonnes œuvres » (ib. 6:17 à 19).

L'apôtre exhorte Tite, son « véritable enfant selon la commune foi », à se montrer lui-même « en toutes choses un modèle de bonnes œuvres » et ainsi un exemple pour les jeunes hommes (Tite 2:7). Il lui demande de rappeler à ceux qu'il avait à enseigner que Dieu a désiré avoir « pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (ib. 14) et qu'ils devaient être « prêts à toute bonne œuvre » et « les premiers dans les bonnes œuvres » (ib. 3:1, 8, 14).

Retenons bien ces différentes exhortations pour les mettre en pratique ! Si nous réalisons constamment le jugement de nous-mêmes, notre vie ne se composerait que de bonnes œuvres.

8.2.2 *Éphésiens 4:1-3. En rapport avec notre appel*

« Je vous exhorte donc, moi, le prisonnier dans le Seigneur, à marcher d'une manière digne de l'appel dont vous avez été appelés, avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour ; vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (4:1 à 3).

Le chapitre 3 de l'Épître aux Éphésiens, depuis le verset 2, est une parenthèse ; l'exhortation qui commence le chapitre 4 se lie donc à la fin du chapitre 3. Nous sommes édifiés ensemble en Jésus Christ « pour être une habitation de Dieu par l'Esprit » (2:19 à 22). Quel privilège, mais aussi quelle responsabilité ! Responsabilité collective à laquelle il ne peut être fait face que si chacun de ceux qui forment l'Assemblée comprend et réalise ce qui lui incombe personnellement. Chacun de nous avons à marcher d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés.

L'appel, c'est l'appel tout entier, comprenant la position du croyant en Christ devant Dieu, aussi bien que le privilège de tous les croyants de constituer un seul corps et de former « l'habitation de Dieu par l'Esprit ». Les versets 2 et 3 du chapitre 4 nous indiquent les divers caractères d'une marche « digne de l'appel dont nous avons été appelés » : « humilité et douceur », longanimité, support mutuel dans l'amour, application à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.

8.2.3 *Éphésiens 5:1,2. Dans l'amour*

« Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants, et marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur » (5:1, 2).

Ces deux versets sont en quelque sorte la conclusion du chapitre précédent, dont le verset 32 est une exhortation à exercer bonté, compassion les uns envers les autres, à nous pardonner les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, nous a pardonné. Cela nous conduit à la source de ce pardon, à l'amour de Dieu qui nous l'accorde, à l'amour de Christ par qui nous le possédons.

Enfants de Dieu, scellés du Saint Esprit, nous devons être « imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants », par conséquent « marcher dans l'amour ». L'exemple de Celui qui, comme homme ici-bas, a marché ainsi est placé devant nous : « comme aussi le Christ nous a aimés ». Son amour, c'est l'amour dans son activité permanente, dans son dévouement constant, dans l'oubli de soi-même pour penser aux autres. Dieu nous a aimés, Christ nous a aimés alors que nous étions « haïssables, nous haïssant l'un l'autre » (Tite 3:3) et la preuve de cet amour a été le don de Christ. Christ nous a aimés ! Modèle inimitable, que nous sommes cependant exhortés à imiter quelque peu... Que l'amour divin, « versé dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné » (Rom. 5:5), agisse et opère en nous tout au long du chemin que nous avons à parcourir ! Nous pourrions alors suivre l'exhortation d'Éphésiens 5:2 : « Marchez dans l'amour ». Que cela caractérise la marche de tous les enfants de Dieu, pour le bien de chacun et pour la bénédiction des assemblées !

8.2.4 *Éphésiens 5:8-10. Comme des enfants de lumière*

« Marchez comme des enfants de lumière (car le fruit de la lumière consiste en toute bonté, et justice, et vérité), éprouvant ce qui est agréable au Seigneur » (5:8 à 10).

Qu'étions-nous auparavant ? Pas seulement dans les ténèbres, mais ténèbres. « Et la lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (Jean 1:5). Autrefois morts, nous avons été faits vivants ; autrefois ténèbres, nous avons été faits « lumière dans le Seigneur ». Par conséquent, nous devons marcher « comme des enfants de lumière » : toute notre vie doit manifester que nous sommes des enfants de lumière, des « enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde » (Phil. 2:15).

Cette lumière se manifeste par son fruit. Le fruit est produit par un arbre vivant ; la vie de Dieu dans le croyant doit produire « toute bonté, et justice, et vérité ». La bonté découle de l'amour de Dieu, versé dans nos cœurs par le Saint Esprit ; la justice caractérise les sentiers où le bon Berger conduit ses brebis (Ps. 23:3) ; la vérité, c'est Christ. — Mais la bonté peut aller jusqu'à la faiblesse qui nous dispose à tolérer coupablement le mal. Lorsqu'il en est ainsi, on irait parfois jusqu'à se glorifier d'une aussi grande bonté. N'est-ce pas souvent le cas, hélas ? La justice et la vérité permettent d'éviter ce danger. Mais, d'autre part, et cela se produit aussi fréquemment, la justice peut dégénérer en légalisme. Il faut la vérité, ce que Christ est, pour que le fruit de la lumière soit pleinement manifesté, sans aucune altération. — C'est la lumière qui nous permet de voir et discerner les choses qui plaisent au Seigneur, de même que dans le domaine des choses physiques la lumière permet de comparer les qualités visibles des objets.

8.2.5 *Éphésiens 5:15-16. Soigneusement*

« Prenez donc garde à marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages ; saisissant l'occasion, parce que les jours sont mauvais » (5:15, 16).

Au lieu de dormir (v. 14), il faut marcher, mais le chemin étant parsemé de pièges, combien il est nécessaire de prendre garde, de « marcher soigneusement » ! « Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » (Prov. 4:26, 27). L'Ennemi agit souvent petit à petit, nous incitant à des dérèglements qui paraissent si peu importants que nous les considérons comme négligeables. C'est pourquoi il faut une grande vigilance et beaucoup de sagesse dans notre marche. « Marcher soigneusement », c'est mettre en pratique les enseignements de la Parole, sans aucune déviation.

8.2.6 *Éphésiens 6:15. Les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix*

« Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de paix » (6:15).

Cette exhortation est en rapport avec la marche. L'Évangile reçu dans le cœur nous apporte la paix et toute notre marche doit le manifester. Nous sommes conduits à apporter aux hommes la paix que l'Évangile nous a procurée ; il ne convient pas d'apporter aux âmes des discussions qui souvent les aigrissent, il leur faut la paix qu'elles ne possèdent pas. Le croyant doit toujours apporter avec lui une atmosphère de paix et la procurer à ceux avec lesquels il est en contact. Ceux qui apportent la paix sont bienheureux : « Bienheureux ceux qui procurent la paix, car c'est eux qui seront appelés fils de Dieu » (Matt. 5:9).

Quand le Dieu de paix sera-t-il avec nous ? Dans la mesure où nous serons occupés des choses vraies, vénérables, justes, pures, aimables, de bonne renommée, et où nous les accomplirons (cf. Phil. 4:8, 9). C'est la Parole qui nous occupe de ces choses (ceinture de la vérité) et c'est dans les sentiers de justice que nous les pratiquerons (cuirasse de la justice) — cf. Éph. 6:14. La chaussure suggère un état pratique de l'âme formé par la Parole qui confère à notre marche un caractère particulier : le croyant peut ainsi apporter la paix partout où il va, que ce soit parmi les inconvertis, que ce soit parmi les croyants.

8.2.7 *Résumé sur la marche dans les Éphésiens*

Parmi les enseignements si importants que Dieu nous donne dans l'Épître aux Éphésiens retenons, d'une part, ce qui concerne la position céleste du croyant et de l'Assemblée — d'autre part, ce que nous avons à manifester dans ce monde : puissions nous marcher dans les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance — d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés — dans l'amour — comme des enfants de lumière — soigneusement — les pieds chaussés de la préparation de l'évangile de paix. Si nous le réalisons vraiment, fidèlement, quelle joie nous en éprouverons dans nos cœurs, quelle satisfaction pour le cœur de Dieu, pour le cœur du Seigneur !

8.3 *Exemple d'Énoch qui « marcha avec Dieu »*

Nous voudrions en terminant rappeler l'exemple d'Énoch. — Nous lisons dans le Livre de la Genèse : « Et Hénoc, après qu'il eut engendré Methushélah, marcha avec Dieu trois cents ans ; et il engendra des fils et des filles. Et tous les jours de Hénoc furent trois cent soixante-cinq ans. Et Hénoc marcha avec Dieu ; et il ne fut plus, car Dieu le prit » (5:22 à 24). Quelle marche remarquable que celle de Hénoc ! Il semble que c'est la naissance d'un fils dans son foyer qui a arrêté son attention d'une manière particulière sur la marche qui devait être la sienne ; il paraît avoir compris, à ce moment-là, qu'il devait marcher de façon à être un exemple pour son fils, comme aussi pour les fils et les filles qu'il devait engendrer plus tard. Pour cela — pour d'autres motifs encore peut-être — comprenant mieux qu'avant quelle était sa responsabilité, il « marcha avec Dieu ». Et cela durant trois cents ans ! Quelle persévérance ! Quelle fidélité ! Quel exemple pour nous ! Combien cela doit parler à chacun, en particulier à tous les parents chrétiens !

Dans le chapitre 11 de l'Épître aux Hébreux nous lisons : « Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu » (v. 5). Quel départ que celui d'Énoch et quel témoignage que celui qu'il a reçu avant son enlèvement !

Nous attendons le moment où « les morts en Christ ressusciteront premièrement » et où « nous les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air » (1 Thess. 4:16, 17). Bienheureuse espérance qui réjouit nos cœurs et qui est si près d'être réalisée ! — Puisse notre marche être telle qu'avant l'enlèvement il nous soit accordé de recevoir le témoignage d'avoir plu à Dieu ! Quelle gloire ce serait pour Dieu, pour le Seigneur !

Marcher en ta présence,
Fidèle et doux Sauveur,
Dans une humble assurance
En ton bras, en ton cœur ;
Ne chercher qu'à te plaire
En tout ce que l'on fait :
C'est le ciel sur la terre,
C'est le bonheur parfait.

9 *À propos de la sacrificature de Christ dans l'épître aux Hébreux*

(2:14 à 18 ; 3:1 à 6 ; 4:12 à 16 ; 5)

ME 1982 p.225

9.1 *But de la sacrificature : amener la marche à la hauteur de la position*

La condition du croyant est présentée dans les Écritures à deux points de vue différents. Il y a d'abord la position : elle est parfaite et définitive : selon Hébreux 10:14 nous avons été rendus « parfaits à perpétuité », comme étant sanctifiés en vertu de l'œuvre de Christ à la croix, à laquelle le croyant a ajouté foi. Le croyant est donc placé dans la condition d'homme céleste en Christ. — L'autre point de vue est celui de la marche du croyant dans ce monde. Les versets cités à l'en-tête de ces pages parlent de la sacrificature de Christ. Le but de cette sacrificature est d'amener le croyant à marcher à la hauteur de sa position.

9.2 *La marche est présentée sous deux points de vue*

9.2.1 *La marche selon les Philippiens : pour moi, vivre c'est Christ*

La marche elle-même est présentée à deux points de vue. Dans l'épître aux Philippiens, nous avons la marche du croyant dans toute la puissance de l'Esprit de Dieu, étant en quelque sorte au-dessus des circonstances, vivant de la vie de Christ. C'est la « marche sur les eaux », la manifestation de la vie de Dieu dans ce monde. Pour cela, la Parole ne nous donne pas seulement des exhortations, elle nous montre aussi cette marche réalisée par un homme sur la terre. Il y a d'abord le parfait Modèle qui a reçu, et par deux fois, le témoignage d'avoir plu à Dieu (Luc 3:21, 22 ; 9:35). Le Père, au baptême de Jean, avant l'entrée de Jésus dans son ministère,

témoigne de sa satisfaction pour les trente premières années de sa vie ; puis, au terme de ce ministère, à la montagne de la transfiguration, le Père rend le même témoignage se rapportant sans doute plus particulièrement aux trois années et demie. Mais, dira le raisonneur, Jésus n'avait pas notre vieille nature ; alors, comme pour répondre à cette objection, la Parole nous donne un autre exemple : la vie de l'apôtre Paul, une vie vécue à la gloire de Dieu. L'épître aux Philippiens montre la vie d'un chrétien qui réalise qu'il a tout en Christ. Paul peut écrire : « Car pour moi, vivre c'est Christ » (Phil. 1:21). Nous avons les mêmes ressources que celles qu'avait l'apôtre.

9.2.2 La marche selon Hébreux : dans la faiblesse, ayant besoin de la grâce et de la sacrificature

Dans l'épître aux Hébreux, la marche est présentée à un autre point de vue. C'est la vie d'un croyant conscient de ses faiblesses et ayant besoin de toute la grâce de Dieu et de la sacrificature de Christ. Cette sacrificature, tellement nécessaire pour que le croyant puisse glorifier Dieu, s'exerce de différentes manières. Le sacrificateur portait les douze noms des fils d'Israël sur ses épaules et sur son cœur. — Nous avons chacun notre caractère, notre tempérament, notre façon de comprendre les choses ; mais le Seigneur nous aime tous et tous nos noms sont sur ses épaules et sur son cœur. Combien il est encourageant de savoir que pas un de ses rachetés n'est oublié de Lui ! Au milieu de tous les obstacles et de tous les pièges de l'Ennemi, ayant conscience de nos infirmités, il est encourageant de se savoir ainsi « portés » par Christ, dans sa puissance et son amour. Et il nous portera jusqu'au bout. Dans les temps actuels surtout, le christianisme est difficile à vivre, et pas seulement pour la jeunesse ! Les dangers vont grandissant, mais le secours du Seigneur ne saurait manquer. Plus grands sont ces dangers, plus nous expérimentons les secours de la sacrificature de Christ.

Pour être sacrificateur, Christ a dû être homme, participer « au sang et à la chair ». Il a été homme ici-bas, il le fallait pour qu'il pût être la victime expiatoire, après avoir montré la vie d'un homme parfait, et pour être ensuite, après sa mort et sa résurrection, « un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur » (Héb. 2:14 à 18). Il convenait que le Seigneur connût ce qu'est le monde, la puissance et les ruses de Satan, qui en est le prince. Il lui fallait entrer dans ce que le croyant rencontre : les tentations et les pièges de l'Ennemi.

9.3 Un sacrificateur en mesure de secourir ceux qui sont tentés

Notre souverain sacrificateur est fidèle. Il ne peut pas manquer dans l'exercice de son office : « Car, en ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » (Héb. 2:18). Le caractère essentiel de toute tentation est de nous inciter à sortir d'un chemin de dépendance et d'obéissance, pour nous faire marcher dans un chemin de propre volonté. Lui a été tenté, particulièrement au désert (Luc 4:1 à 13) et « il a souffert, étant tenté » (Héb. 2:18). Il a connu des souffrances très grandes dans ces tentations au désert, en réalisant ce qu'est la puissance de Satan, sa subtilité, le caractère insidieux de ses tentations allant jusqu'à recouvrir ses perfides séductions de la Parole de Dieu elle-même faussement employée. Lui, l'homme parfait, peut entrer en sympathie avec nous ; Il connaît la Parole dans toute sa vérité, son autorité, et sa puissance pour vaincre l'Ennemi. Mais les siens la connaîtront-ils assez pour fermer la bouche à l'Adversaire ? — Il entre en sympathie à leur égard, il souffre comme homme, il est le Modèle parfait, mais aussi le soutien dans la lutte. « Il a souffert lui-même étant tenté », c'est pourquoi « il est à même de secourir ceux qui sont tentés ». Que ceux qui seraient particulièrement l'objet des assauts de l'Ennemi, réalisent que le secours est auprès du Seigneur et auprès de Lui seul. Il peut nous secourir parce que, d'une part, il a été homme ici-bas et que, d'autre part, il est maintenant glorifié à la droite de Dieu, nous portant sur ses épaules et sur son cœur.

9.4 Hébreux 3

L'enseignement du chapitre 3 de cette épître aux Hébreux continue le sujet de la sacrificature. Ce chapitre commence ainsi : « C'est pourquoi... ». Pour qu'un chrétien céleste vive de façon céleste et réalise sa position en Christ, il faut encore l'exercice de la sacrificature. « Car, et celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un ; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères » (Héb. 2:11). Lui n'avait pas besoin d'être sanctifié, mais combien nous en avons besoin ! Nous sommes donc appelés : « frères saints » (3:1). Le Seigneur remplit un office afin que nous soyons saints dans notre marche. « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:19). — Nous avons cette invitation, au début du chapitre 3 de l'épître aux Hébreux : « Considérez l'apôtre et le souverain sacrificateur de notre confession, Jésus ». « Considérez », c'est le même mot que celui qui est employé au chapitre 10, verset 24, traduit là par « Prenons garde » : « Prenons garde l'un à l'autre pour nous exciter à l'amour et aux bonnes œuvres » — mot qui signifie : apportez une attention constante et persévérante, fixez vos yeux sur Lui, voyez la position qu'il occupe, considérez-le dans son office, office dans lequel il est fidèle. Il est l'apôtre (envoyé de Dieu) mais aussi « le souverain sacrificateur de notre confession ». « Apôtre et souverain sacrificateur de notre confession », n'a-t-on pas là tout le chemin que le Seigneur a suivi depuis qu'il est venu du ciel dans ce monde jusqu'au moment où il est allé au Père ? Il ne pouvait pas être souverain sacrificateur s'il n'avait été d'abord notre Sauveur. Notre « confession », cela signifie notre profession, c'est-à-dire notre christianisme. Il est « fidèle à celui qui l'a établi, comme Moïse aussi l'a été dans toute sa maison ». Il a été fidèle à Dieu dans sa marche ici-bas, il l'est maintenant dans l'exercice de sa souveraine sacrificature. Pensée encourageante ! Quelle gloire pour lui, quelle gloire pour Dieu que cette fidélité du Seigneur !

En Éph. 3:9, il est parlé du « mystère caché dès les siècles en Dieu qui a créé toutes choses ». Nous avons là les gloires divines dans la première et dans la nouvelle création. Il en est de même ici : « mais Christ, comme Fils, sur sa maison ; et nous sommes sa maison, si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance » (Héb. 3:6). Est-ce que « la maison » répondra à la pensée de Dieu, sera-t-elle fidèle ? Cette question est laissée, par l'auteur de l'épître, sur la conscience des Hébreux et, par là même, sur notre conscience. Ayant de telles ressources, manifesterons-nous la fidélité que Dieu attend de nous ?

9.5 Hébreux 4

9.5.1 S'appliquer à être fidèle

Au chapitre 4, il est parlé de repos — le repos millénaire pour Israël, céleste pour nous. « Appliquons-nous donc à entrer dans ce repos-là » (v. 11) ; « appliquons-nous », mais dira-t-on, il est dit au verset 3 : « Car nous qui avons cru, nous entrons dans le repos », par conséquent, du moment que j'ai cru, j'entrerai certainement dans le repos, je n'ai nul besoin de me préoccuper de ma marche ici-bas. Mais le « j'ai cru » du verset 3 implique le « Appliquons-nous » du verset 11. Serons-nous fidèles ? C'est la question qui se pose à chacun des croyants. La fin du verset 11 doit arrêter spécialement notre attention : « afin que personne ne tombe en imitant une semblable désobéissance ». Les professants sans vie tomberont. L'exhortation est très sérieuse pour nous, car nous sommes responsables de croire la Parole et, l'ayant crue, de réaliser une marche fidèle qui nous conduira ainsi jusqu'au bout du voyage. Croire la Parole et la mettre en pratique ! Que ce soit notre part à tous !

9.5.2 *Rôle de la Parole de Dieu. La Parole agissant par l'Esprit*

L'auteur inspiré de l'épître aux Hébreux présente donc aussitôt la Parole. La Parole est de Dieu ; Jésus a pu dire : « les paroles que moi je vous ai dites sont esprit et sont vie » (Jean 6:63). Dans l'épître aux Hébreux, nous lisons : « Car la Parole de Dieu est vivante » (4:12) ; elle apporte et entretient la vie divine en nous ; elle est « opérante ». Laissons-la opérer. Elle a et elle est la puissance divine ; elle opère dans le cœur et la conscience. Ne détournons pas la pointe de l'épée ! « Elle est opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants ». C'est l'épée de l'Esprit. Ici, ce n'est pas une épée contre l'Ennemi, mais une épée contre nous-mêmes, contre le vieil homme, pour nous transpercer et juger tout ce qui est du vieil homme en nous. Elle atteint « jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit », séparant ce qui est naturel de ce qui est spirituel. Les affections naturelles sont selon Dieu, mais ces relations doivent être maintenant « dans le Seigneur » ; le spirituel doit toujours primer. La Parole nous amène à juger ce qui, dans nos relations entre parents ou amis ne serait pas selon Dieu. Elle va jusqu'aux points les plus intimes de notre être : les « jointures » et les « moelles » et elle fait apparaître dans la lumière nos pensées et nos intentions les plus secrètes. Ensuite : « Toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire ». La Parole nous place devant Dieu, nous amène dans la présence de Dieu. Il n'y a rien de plus précieux pour un croyant, lisant la Parole par l'Esprit, avec son secours, que d'être placé devant Dieu, l'âme sondée, la conscience transpercée. Nous ne pouvons rien cacher à Dieu ; de toute façon, un jour nous serons « tous manifestés devant le tribunal du Christ » (2 Cor. 5:10). Nous pensons parfois que nous pouvons aller sans trop nous soucier de la pensée des frères, mais un jour tout sera manifesté. L'apôtre Paul, lui, ne craignait pas l'apparition de la gloire de notre Seigneur Jésus Christ, car, ayant tout jugé, il savait qu'il recevrait « la couronne de justice » (2 Tim. 4:6 à 8).

9.5.3 *Humanité du Seigneur*

« Ayant donc un grand souverain sacrificateur qui a traversé les cieus, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession » (Héb. 4:14). Ayant « traversé les cieus », c'est une allusion au parvis que le souverain sacrificateur traversait avant d'entrer dans les lieux saints. Le Seigneur est entré en apportant son sang, le prix de nos places dans le ciel. Jésus, c'est son nom d'homme, le nom qui nous parle de son humanité parfaite ; cela nous dit qu'il peut entrer en sympathie, car il a souffert, il a pleuré, il fut ému de compassion. Tout ce que ce nom contient de richesse profonde et de tendresse, de bonté et d'amour ! Mais encore, il a la puissance de nous secourir car il est le Fils de Dieu. Il peut apporter du secours et la délivrance ; il peut secourir ceux qui sont lassés, tentés, éprouvés. Alors tenons ferme, ne partons pas à la dérive, n'écoutons pas l'Adversaire ; tenons ferme notre christianisme, réalisons que le christianisme c'est Christ, une Personne connue, l'objet du cœur, de la foi, de l'espérance.

9.5.4 *Les 4 exhortations à approcher. La prière et le trône de la grâce*

C'est à la présence dans le ciel d'un tel sacrificateur que se lie la si précieuse ressource de la prière ! « Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. 4:16). On trouve quatre fois le mot « approcher » dans l'épître aux Hébreux : ici 4:16, ensuite 7:19 : « introduction d'une meilleure espérance par laquelle nous approchons de Dieu » — 7:25 : « De là vient aussi qu'il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux » — enfin, 10:22 : « approchons-nous avec un cœur vrai,... ayant les cœurs par aspersion purifiés d'une mauvaise conscience et le corps lavé d'eau pure ». Ces quatre passages nous exhortent à nous approcher, sont tous en relation avec la souveraine sacrificature. Il faut s'approcher du trône de la grâce, soit pour avoir le secours nécessaire, soit pour adorer, et nous pouvons le faire en vertu de sa sacrificature. En nous approchant du trône de la grâce, nous éprouvons le sentiment de la miséricorde infinie dont nous sommes les objets : c'est la réponse immédiate à nos prières ; ensuite le Seigneur enverra le « secours au moment opportun », ni trop tôt, ni trop tard. C'est bien ce que nous avons au verset 16 du chapitre 4 : « afin que nous recevions miséricorde » — c'est immédiat, nous avons aussitôt la jouissance de la miséricorde divine, en attendant le moment où le secours nous sera envoyé, soit immédiatement, soit plus tard, selon que le Seigneur en décidera dans sa sagesse et son amour.

9.6 *Hébreux 5. Analogies et contrastes relativement au Seigneur*

9.6.1 *Hébreux 5:1-8*

Au chapitre 5 nous avons une série d'analogies et de différences relativement au Seigneur. Il a été fait souverain sacrificateur par appel, comme Aaron (v. 4). Il s'est acquis un droit à la souveraine sacrificature comme Phinées (Nomb. 25:12, 13). Il a les deux caractères : il a des gloires éternelles et des gloires qu'il s'est acquises. À partir du verset 5, Il est directement placé devant nous : d'abord son entrée dans ce monde : « Celui-là l'a glorifié qui lui a dit : « Tu es mon Fils ; moi je t'ai aujourd'hui engendré » — ensuite son entrée dans le ciel, Dieu le saluant : « Tu es sacrificateur pour l'éternité selon l'ordre de Melchisédec ». Entre ces deux « temps », nous avons le verset 7, le chemin de Christ sur la terre : « qui, durant les jours de sa chair, ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et ayant été exaucé à cause de sa piété, quoiqu'il fût Fils, a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes » (v. 7, 8). Il a appris l'obéissance. Obéir était une chose nouvelle pour lui, mais c'était sa joie, bien qu'il ait souffert dans cette obéissance — ce sont là deux aspects différents. Il a pu dire, par l'Esprit prophétique : « Alors j'ai dit : Voici, je viens ; il est écrit de moi dans le rouleau du livre. C'est mes délices, ô mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir, et ta loi est au-dedans de mes entrailles... Car des maux sans nombre m'ont entouré... » (Ps. 40:7, 8, 12). — Que l'obéissance soit pour nous une vraie joie ! Nous pourrions ainsi apprendre l'obéissance dans la souffrance — même si nos souffrances ne peuvent être comparées à celles qu'il a connues. Le Seigneur a « appris l'obéissance » dans la souffrance dès le début de son chemin, mais il a souffert intensément en Gethsémané... Quelle lutte que ce combat de l'Homme obéissant ! « Durant les jours de sa chair », il a « offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort » et il a été « exaucé à cause de sa piété » (Héb. 5:7). Son droit à la vie a été reconnu, mais alors il a pris la coupe de la main de son Père. En cela il ne pouvait être exaucé, mais n'avait-il pas dit : « la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? » (Jean 18, 11) ?

9.6.2 *Hébreux 5:9-14*

Mort et ressuscité, Christ a traversé les cieus, « il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur du salut éternel, étant salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec » (Héb. 5:9, 10). Quelle « salutation » que celle qui l'accueille dans le ciel ! Il peut alors répandre ses bénédictions sur les siens. — La sacrificature de Melchisédec est une sacrificature de bénédiction. Il est ajouté : « au sujet duquel nous avons beaucoup de choses à dire, et qui sont difficiles à expliquer, puisque vous êtes devenus paresseux à écouter » (v. 11). Duquel se rapporte non pas à Melchisédec mais au Seigneur. Quand il est question d'être occupés du Seigneur, ne soyons pas « paresseux à écouter » ! Soyons des « hommes faits », prenons la « nourriture solide » (v. 12 à 14) qui est Christ, sa personne, ses gloires, ses perfections ; nous saurons alors « discerner le bien et le mal ».

Puissions-nous connaître toujours mieux Christ comme miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur, assurés que nous sommes portés sur ses épaules et sur son cœur ! Soyons des « hommes faits » pour réaliser une marche à la gloire de Dieu, à la gloire de Christ !

Tes saints, dans la lutte,
Et de tous côtés
Ici-bas en butte
Aux infirmités,
Sont, dans le ciel même,
Portés sur ton cœur,
Ô notre suprême
Sacrificateur.

Marche du chrétien, Christ le Modèle — Série D par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 À propos du règne de Joas
- 2 Vivre une vie de piété
- 3 Fidélité
- 4 Persévérer
- 5 Écouter. Jérémie 35 et les Récabites
- 6 Conséquences de la désobéissance

Table des matières détaillée

- 1 À propos du règne de Joas
 - 1.1 Règnes précédant celui de Joas
 - 1.2 Première partie du règne de Joas, sous l'influence de Jehoïada
 - 1.3 Profiter des bonnes influences
- 2 Vivre une vie de piété
 - 2.1 La piété : nature et caractéristiques
 - 2.2 1 Timothée
 - 2.2.1 1 Tim. 1:9
 - 2.2.2 1 Tim. 2:1-3
 - 2.2.3 1 Tim. 3:16
 - 2.2.4 1 Tim. 4:7,8
 - 2.2.5 1 Tim. 5:4
 - 2.2.6 1 Tim. 6:2-5
 - 2.2.7 1 Tim. 6:5
 - 2.2.8 1 Tim. 6:6
 - 2.2.9 1 Tim. 6:11, 12
 - 2.3 2 Timothée
 - 2.3.1 2 Tim. 3:1
 - 2.3.2 2 Tim. 3:11,12
 - 2.4 Tite 2:12
- 3 Fidélité
 - 3.1 Les commandements du Nouveau Testament et la question du légalisme
 - 3.2 Adonné à la fidélité
 - 3.3 Service confié et récompense de la fidélité
 - 3.4 Exemples de l'Ancien Testament
 - 3.5 Exemples du Nouveau Testament
 - 3.6 Fidélité de Dieu
 - 3.6.1 Fidélité de Dieu dans les épîtres
 - 3.6.2 Fidélité de Dieu dans la vie de Moïse
- 4 Persévérer
 - 4.1 Matt. 10:22
 - 4.2 Matt. 24:12, 13
 - 4.3 Luc 22:28
 - 4.4 Jean 8:31, 32
 - 4.5 Actes 1:14
 - 4.5.1 dans la doctrine des apôtres, dans les vérités enseignées par eux.
 - 4.5.2 dans la communion des apôtres,
 - 4.5.3 dans la fraction du pain
 - 4.5.4 dans les prières
 - 4.5.5 Persévérance dans la prière
 - 4.6 Actes 13:43
 - 4.7 Actes 14:21, 22
 - 4.8 Rom. 2:7
 - 4.9 1 Tim. 4:15, 16
 - 4.10 1 Tim. 5:5
 - 4.11 Jacques 1:25
- 5 Écouter. Jérémie 35 et les Récabites
 - 5.1 Le roi Jehoïakim et l'épisode de Jérémie 35

- 5.2 Jér. 35:6-7. Le commandement de Jonadab et sa signification
- 5.3 Jér. 35:8-13. Témoignage rendu par un commandement écouté et pratiqué
- 5.4 Jérémie 35:14-15
- 5.5 Jérémie 35:16-17. Résultat de l'écoute ou de l'absence d'écoute
- 5.6 Jérémie 35:18-19. Encouragement par l'obéissance des Récabites
- 5.7 Autres exhortations de la Parole à écouter
- 6 Conséquences de la désobéissance
 - 6.1 Genèse 1 et 2
 - 6.2 Genèse 3
 - 6.3 Satan
 - 6.4 Satan, rusé, attaque d'abord les plus faibles
 - 6.5 Comment Satan attaque
 - 6.6 Puissance de la Parole de Dieu pour résister. Convoitise et transgression
 - 6.7 Résultats de la désobéissance
 - 6.7.1 La mort
 - 6.7.2 Conscience du mal, honte et peur
 - 6.7.3 Autres conséquences : tous les péchés
 - 6.8 Tribunal de Christ
 - 6.9 Ce qui a été nécessaire pour l'abolition du péché
 - 6.10 Ne pas traiter le péché à la légère
 - 6.11 Ne pas tordre la Parole par des raisonnements
 - 6.12 Les questions et les sentences de Dieu
 - 6.13 La malédiction sur le sol
 - 6.14 Le péché est grave
 - 6.15 L'obéissance, seule exhortation adressée aux enfants

1 **À propos du règne de Joas**

ME 1980 p.244

1.1 **Règnes précédant celui de Joas**

Joram, roi de Juda après Josaphat son père, subit l'influence de sa femme, Athalie, fille d'Omri, de laquelle il est dit qu'elle était « sa conseillère à mal faire », une « méchante femme » (2 Chron. 22:3 ; 24:7). Son règne fut un bien triste règne de huit années, qui amena l'Éternel à lui faire dire par « un écrit d'Élie, le prophète » : « Parce que tu n'as pas marché dans les voies de Josaphat, ton père... et que tu as fait que ceux de Juda et les habitants de Jérusalem se sont prostitués selon les prostitutions de la maison d'Achab, et aussi parce que tu as tué tes frères, la maison de ton père, qui étaient meilleurs que toi, — voici, l'Éternel te frappera d'un grand coup... » (ib. 21:12 à 15). Le jugement de Dieu s'appesantit donc sur Joram et sa fin fut particulièrement douloureuse. (ib. 16 à 20)

Achazia, son plus jeune fils, monta alors sur le trône ; il ne régna qu'un an à Jérusalem (ib. 22:1, 2). Jéhu avait été oint par l'Éternel pour retrancher la maison d'Achab ; c'est ainsi qu'il « chercha Achazia qui s'était caché à Samarie ; et on le prit, et on l'amena à Jéhu, et on le fit mourir » (ib. 7 à 9).

Athalie, voyant que son fils était mort, « se leva et extermina toute la semence royale de la maison de Juda » (ib. 10). « Mais l'Éternel ne voulut point détruire la maison de David, à cause de l'alliance qu'il avait faite avec David et selon ce qu'il avait dit, qu'il lui donnerait une lampe, à lui et à ses fils, à toujours » (ib. 21, 7). C'est ainsi que « Jehoshabath, fille du roi Joram, femme de Jehoïada, le sacrificateur, le cacha de devant Athalie, car elle était sœur d'Achazia ; et Athalie ne le mit pas à mort » (ib. 22, 11). Pendant les six ans durant lesquels il a été ainsi caché (ib. v.12) et pendant la première partie de son règne, Joas est un type du Messie — préservé comme Jésus le sera plus tard, lors du massacre des enfants de Bethléhem — un type du Seigneur, prenant le gouvernement de son royaume la septième année, l'année sabbatique.

1.2 **Première partie du règne de Joas, sous l'influence de Jehoïada**

Le règne de Joas dura quarante ans. Dans sa première partie, Joas, sous la bonne influence de Jehoïada, le sacrificateur, « fit ce qui est droit aux yeux de l'Éternel » (ib. 24:1, 2) ; dans la seconde, après la mort de Jehoïada, Joas — de caractère faible sans doute — écouta les chefs de Juda... Aussi quelle pénible fin de règne ! La maison de l'Éternel est abandonnée, les prophètes envoyés par l'Éternel ne sont pas écoutés... Un message est adressé au peuple — comme à son roi, sans aucun doute — par le fils de Jehoïada, Zacharie, revêtu de l'Esprit de Dieu. Non seulement ce message n'est pas reçu, mais encore une conspiration est ourdie par le peuple et Zacharie est lapidé « par l'ordre du roi, dans le parvis de la maison de l'Éternel. Et le roi Joas ne se souvint pas de la bonté dont Jehoïada, père de Zacharie, avait usé envers lui, et il tua son fils » (ib. 17 à 22).

On ne peut manquer d'être frappé par la bonté dont Dieu avait usé envers Joas, objet des soins de Jehoïada, que Dieu conserva en vie jusqu'à l'âge de cent trente ans, alors que la vie humaine ne dépassait guère, dans ces temps-là, soixante ou soixante-dix ans. L'heureuse influence du sacrificateur a donc pu s'exercer durant une longue période, de telle manière qu'à la mort de Jehoïada, Joas avait atteint une certaine maturité. — Si la conduite de Joas, dans la seconde partie de son règne, a été celle que nous venons de rappeler, si sa fin a été particulièrement triste (ib. 24, 25) par contre, l'Esprit de Dieu souligne le fait qu'on enterra Jehoïada « dans la ville de David avec les rois, car il avait fait du bien en Israël, et pour Dieu et pour sa maison » (ib. 15, 16). — combien il est important de souligner : que, spirituellement parlant, l'approbation ou la désapprobation de Dieu s'exprime jusque dans la mort.

1.3 **Profiter des bonnes influences**

Sans doute on ne peut qu'approuver quelqu'un qui, tel Joas dans la première partie de son règne, agit en se laissant guider — surtout s'il est encore jeune — par des croyants de bon conseil, exerçant sur lui de bienfaisantes influences. Dieu avait dirigé les choses pour que Jehoïada veille sur Joas, qui était au début de son règne un très jeune garçon, et pour qu'il en prenne soin pendant bien des années. De même aujourd'hui, Dieu peut permettre qu'un croyant soit soumis à de bonnes influences, par exemple celles de parents chrétiens ou de frères, les uns et les autres fidèles et attachés au Seigneur. Mais cela ne doit pas conduire celui qui en est l'objet à une faiblesse de caractère l'amenant à se laisser guider en toutes choses, sans qu'il y ait chez lui les exercices nécessaires. Comme dans le cas de Joas, une action heureuse et profitable peut être suivie d'une autre de caractère entièrement différent et pouvant conduire aux plus tristes résultats.

La chose importante pour tout croyant c'est d'avoir affaire avec Dieu, avec le Seigneur, dans le secret de son âme et de son cœur, de se laisser diriger par Celui qui nous conduira toujours dans le vrai chemin, de suivre fidèlement les enseignements de la Parole, sans aucune déviation. Que Dieu veuille nous accorder à chacun la grâce et le privilège de le réaliser !

2 Vivre une vie de piété

ME 1978 p.85 et 127

2.1 La piété : nature et caractéristiques

La première épître à Timothée présente l'Assemblée comme étant la Maison de Dieu. Dans cette Maison doit être maintenue l'autorité de Celui qui en est le Chef ; l'ordre doit y régner dans le respect des règles qui régissent la Maison.

Dans l'éventualité où il ne reverrait pas Timothée aussi rapidement qu'il le souhaitait, l'apôtre lui adresse cette épître afin, dit-il, que « si je tarde... tu saches comment il faut se conduire dans la Maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité ». Et, tout aussitôt, il présente « le mystère de la piété » ou, en d'autres termes, le secret, la puissance qui permet de vivre une vie de piété (1 Tim. 3:14 à 16). Vivre une telle vie est nécessaire, indispensable, pour que la conduite du croyant dans la Maison soit à la gloire de Dieu.

La piété découle des rapports d'intime communion de l'âme avec Dieu. Elle est faite, a-t-on dit souvent, de confiance en Dieu et de crainte de Dieu ; elle nous conduit à haïr le mal et à aimer le bien, c'est-à-dire à haïr ce que Dieu hait et à aimer ce qu'il aime. Pour que la conduite des saints dans la maison de Dieu revête les caractères qui doivent y être vus, il faut que chacun ait pleinement conscience que sa marche individuelle doit être marquée par une réelle piété. La responsabilité de vivre une vie de piété pèse donc sur chaque frère, sur chaque sœur, pour tout ce qui concerne la vie de l'assemblée et aussi pour le témoignage que nous avons à rendre dans le monde. — La piété introduit Dieu dans toutes nos circonstances : celui qui vit une vie de piété apporte Dieu partout où il va ; les racines sont invisibles, mais le fruit est manifesté. La vie d'un homme pieux n'a pas d'autre motif que de plaire à Dieu, soit dans sa Maison, soit dans le monde où nous avons à vivre. Si la piété caractérise la conduite de chacun dans la maison de Dieu, une double conséquence en résultera donc : d'abord l'ordre dans la Maison et ensuite un témoignage fidèle rendu dans le monde.

2.2 1 Timothée

2.2.1 1 Tim. 1:9

Au verset 9 du premier chapitre de cette première épître à Timothée, il est question de « gens sans piété » : « la loi n'est pas pour le juste, mais pour les iniques et les insubordonnés, pour les impies et les pécheurs, pour les gens sans piété et les profanes... ». La loi est donnée pour condamner le mal, tout ce qui est opposé à la saine doctrine, tous ceux dont il est question à la fin du verset 9 et au verset 10. — En dehors de ce passage, le terme piété se trouve neuf fois dans cette épître. Le chiffre neuf, dans les Écritures, est souvent lié à l'activité du Saint Esprit ; par exemple, le « fruit de l'Esprit » est constitué par un ensemble de neuf vertus (Gal.5: 22). Du Saint Esprit le Seigneur a dit : « Celui-là me glorifiera ; car il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera » (Jean 16:14). Or, « le mystère de la piété » c'est la contemplation de Christ, depuis sa venue ici-bas jusqu'au moment où il « a été élevé dans la gloire » (1 Tim. 3:16). Être occupé du Seigneur, le considérer dans le sentier qu'il a suivi sur la terre, le voir dans le lieu où il est maintenant couronné de gloire et d'honneur, c'est le secret de la piété, c'est la puissance qui forme la piété dans le croyant. Arrêtons-nous sur les neuf passages où il est fait mention de la piété.

2.2.2 1 Tim. 2:1-3

« J'exhorte donc, avant toutes choses, à faire des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces pour tous les hommes, — pour les rois et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté ; car cela est bon et agréable devant notre Dieu sauveur... » (2:1 à 3). La « vie paisible et tranquille », nous pourrions la désirer pour vivre dans ce monde selon les pensées de nos cœurs, pour la satisfaction de nos propres désirs — et n'est-ce pas souvent le cas ? — oubliant que si Dieu nous donne des jours sur la terre, ce n'est pas afin de les employer à faire ce qui nous plaît, mais pour « mettre à son service nos jours, nos biens, nos corps, nos cœurs ». Vivre « une vie paisible et tranquille » pour rechercher la communion avec Dieu, pour être occupé du Seigneur, croissant dans sa connaissance, c'est là ce que nous avons à désirer et à demander à Dieu. Vivre une telle vie « en toute piété et honnêteté », qu'il nous soit accordé de le réaliser toujours mieux !

2.2.3 1 Tim. 3:16

« Et, sans contredit, le mystère de la piété est grand : — Dieu a été manifesté en chair, a été justifié en Esprit, a été vu des anges, a été prêché parmi les nations, a été cru au monde, a été élevé dans la gloire » (3:16). Tel est le secret de la piété : contempler le Seigneur, être occupé de lui !

« Dieu a été manifesté en chair ». Dieu « qui seul possède l'immortalité, qui habite la lumière inaccessible, lequel aucun des hommes n'a vu, ni ne peut voir », a voulu se révéler dans la personne de son Fils : « Personne ne vit jamais Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (1 Tim. 6:16 ; Jean 1:18). En ce Fils, venu ici-bas comme homme, dans un corps formé par Dieu, un corps semblable au nôtre, à part le péché, Dieu était manifesté à sa créature. Tout à la fois, Dieu se révélait dans la personne de son Fils et il révélait pleinement son Fils : sa puissance avait été manifestée dans les œuvres de la création — « image du Dieu invisible... premier-né de toute la création... par lui ont été créées toutes choses... toutes choses ont été créées par lui et pour lui... » (Col. 1:15, 16) — mais Dieu voulait que fût pleinement révélé l'amour de son cœur ! C'est ainsi qu'ayant permis l'entrée du péché dans le monde, au temps convenable, il a envoyé son Fils pour en faire « l'abolition » (Hébr. 9:26). C'était la pleine manifestation de l'amour du Fils, comme aussi de l'amour du Père ! — Manifesté en chair : c'est Dieu homme.

« Justifié en Esprit ». Non pas justifié devant Dieu, il n'est nul besoin de dire que cela n'était pas nécessaire. Justifié devant les hommes, car cette justification a eu lieu lors du baptême de Jean au Jourdain (Luc 3:21, 22). Jésus prenant place parmi les Juifs qui venaient se repentir et se faire baptiser par Jean, certains auraient pu penser que lui aussi, venant pour être baptisé, avait à se repentir. « L'Esprit Saint descendit sur lui sous une forme corporelle, comme une colombe » : c'était attester que Jésus était sans péché, saint et pur. Il était ainsi « justifié en Esprit » — c'était l'Homme Dieu, né sans péché, n'ayant ni connu, ni commis le péché.

« Vu des anges ». Les anges peuvent-ils voir le Dieu invisible ? (Ésaïe 6:2). Ils l'ont vu ici-bas en son Fils : d'abord à Bethléhem, « petit enfant emmaillotté et couché dans une crèche », puis au désert, en Gethsémané, au sépulcre et enfin, au moment où il fut « élevé de la terre » (Luc 2:9 à 14 ; Marc 1:13 ; Luc 22:43 ; Matt. 28:2 à 7 ; Act. 1:9 à 11).

« Prêché parmi les nations ». Les anges ont pu voir Dieu dans l'incarnation, manifesté en chair, mais l'homme dans son état naturel est aveugle. Seuls connaissent Jésus, peuvent le voir dès maintenant par la foi et bientôt de leurs propres yeux, ceux qui croient. Aussi l'évangile est-il annoncé dans ce monde, Jésus est « prêché parmi les nations », prêché pour être « cru ».

« Cru au monde ». Dieu soit béni de ce que Christ puisse être reçu, accepté comme Sauveur, par des myriades de rachetés qui, pendant l'éternité, diront sa gloire ! — Voir Rom. 10:8 à 17.

« Élevé dans la gloire ». Celui qui a été abaissé, qui « s'est abaissé lui-même, étant devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix », « Dieu l'a haut élevé... » (Phil. 2:8 à 11). Il a été « élevé dans la gloire » et c'est là que « nous voyons Jésus, qui a été... couronné de gloire et d'honneur » (Héb. 2:9). La contemplation d'une telle Personne ne fait-elle pas vibrer nos cœurs et n'est-elle pas de nature à nous faire désirer ardemment vivre une vie de piété ?

2.2.4 1 Tim. 4:7,8

« Mais rejette les fables profanes et de vieilles femmes, et exerce-toi toi-même à la piété » (4:7). Vivre une vie de piété implique un exercice continu, nécessaire pour entretenir, de façon permanente, des rapports de communion avec Dieu — le verset 8 nous occupe de cet exercice. Il faut, par ailleurs, « rejeter » tout ce qui serait une entrave à cet égard.

« Car l'exercice corporel est utile à peu de chose, mais la piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir » (4:8). L'exercice corporel est recommandé, il est « utile », mais, comparé à l'exercice de la piété, il n'est utile qu'à peu de chose. L'exercice corporel, n'est-ce pas surtout celui des athlètes, l'exercice sportif ? Il nécessite un entraînement quotidien : si l'exercice n'est pas constant, s'il est plus ou moins interrompu, il n'y aura guère de progrès réalisés. L'apôtre présente, d'un côté l'analogie qu'il peut y avoir entre l'exercice corporel et l'exercice de la piété — l'un et l'autre doivent être continus — et d'un autre côté, le contraste qu'il y a entre les deux : « l'exercice corporel est utile à peu de chose, mais la piété est utile à toutes choses », à la vie du corps et, ce qui est beaucoup plus important, à la vie de l'âme. La piété a des promesses pour le présent et pour l'avenir ; les saints rapports de notre âme avec Dieu, la recherche d'une nourriture spirituelle nous fortifiant dans l'homme intérieur et nous permettant de croître dans la connaissance du Seigneur, peuvent nous amener à négliger plus ou moins l'exercice corporel, notre vie n'en sera pas raccourcie pour autant. D'autre part, la piété nous ouvre l'accès d'un domaine bien plus précieux que celui qui se rattache à « la vie présente » : elle a des promesses pour « la vie qui est à venir ».

Il vaut certes la peine de s'exercer à la piété, notre âme sera alors enrichie des seules vraies richesses, de celles qui demeurent pour l'éternité.

2.2.5 1 Tim. 5:4

« Si quelque veuve a des enfants ou des descendants, qu'ils apprennent premièrement à montrer leur piété envers leur propre maison, et à rendre à ceux dont ils descendent les soins qu'ils en ont reçus, car cela est agréable devant Dieu » (5:4). La piété doit se manifester dans les diverses relations de la vie d'un foyer, en particulier chez des enfants, ou des descendants, ayant dans leur « propre maison » des personnes (en particulier, parents et ascendants) aux besoins desquels il convient de pourvoir — besoins matériels sans doute, mais aussi besoins spirituels. Il ne s'agit pas là d'un ordre légal, mais une vie de piété conduira tout naturellement à le réaliser « car cela est agréable devant Dieu », et, redisons-le, l'homme pieux n'a d'autre désir que de plaire à Dieu. Ne perdons pas de vue que le témoignage (Juges 6:25 à 32), le service (Marc 5:19) et la piété (1 Tim. 5:3, 4), toutes ces choses commencent dans la maison du croyant.

2.2.6 1 Tim. 6:2-5

« Enseigne ces choses et exhorte. Si quelqu'un enseigne autrement et ne se range pas à de saines paroles, savoir à celles de notre seigneur Jésus Christ et à la doctrine qui est selon la piété, il est enflé d'orgueil, ne sachant rien, mais ayant la maladie des questions et des disputes de mots, d'où naissent l'envie, les querelles... » (6:2 à 5). Les « saines paroles », le « sain enseignement », la « saine doctrine » conduisent à la piété, la nourrissent, lui permettent de se développer. La connaissance de la vérité, de la « saine doctrine », doit se traduire dans la marche pratique, produisant une vie de piété. Au contraire, tout autre enseignement aboutit aux résultats indiqués dans les versets 4 et 5, c'est-à-dire à des manifestations charnelles qui sont tout l'opposé de la piété, car toute doctrine qui n'a pas pour but de développer la piété chez le croyant vient de la chair. Les « discours vains et profanes » ne peuvent provenir que d'une telle source, aussi « ceux qui s'y livrent iront plus avant dans l'impiété, et leur parole rongera comme une gangrène » (2 Tim. 2:16, 17).

2.2.7 1 Tim. 6:5

« ... Les vaines disputes d'hommes corrompus dans leur entendement et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain » (6:5). Lorsque ce sont des mobiles charnels qui agissent dans le cœur, on peut en arriver à « estimer que la piété est une source de gain ». La piété ne saurait être une source de gains matériels ; une telle recherche est incompatible avec la manifestation de la piété. Par contre, la piété est une source de gain spirituel, d'un enrichissement pour l'âme, comme nous le dit le verset suivant.

2.2.8 1 Tim. 6:6

« Or la piété avec le contentement est un grand gain » (6:6). L'apôtre Paul pouvait écrire aux croyants de Philippes : « Car, moi, j'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve » (4:11) et l'exhortation de l'épître aux Hébreux est celle-ci : « étant contents de ce que vous avez présentement » (13:5). Les versets 7 à 9 de 1 Timothée 6 nous disent ce qui doit nous conduire au « contentement » : « Car nous n'avons rien apporté dans le monde, et il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits ».

Piété, contentement, l'un nous manque souvent tout autant que l'autre. Nous nous laissons gagner trop facilement par l'esprit de ce siècle, aussi peut-on constater, d'une part le déclin de la piété et, d'autre part le fait qu'il y a peu de croyants vraiment contents de leur sort. Les croyants les plus heureux sont souvent ceux qui sont les plus éprouvés. La joie se lit sur leur visage. Le secret du contentement n'est pas dans les circonstances, il est dans le Seigneur, dans la jouissance d'une paisible communion avec lui, dans une vie de piété.

L'insatisfaction peut nous conduire au désir de changer nos circonstances et, pour cela, de les « forcer ». Elle caractérise les hommes de ce monde : les dirigeants de bien des organisations entretiennent cette insatisfaction, qui est leur raison d'être. Aussi le croyant fidèle s'éloigne-t-il d'organisations de ce genre, et d'ailleurs de toute organisation ; il est pleinement content de ce que le Seigneur lui accorde. Son plus « grand gain », c'est « la piété avec le contentement ». La piété nous amène à nous contenter de ce que Dieu trouve bon de nous dispenser dans sa sagesse et dans son amour, elle nous permet de jouir avec reconnaissance des biens qui sont à notre disposition et nous préserve du désir de chercher à obtenir ce que Dieu n'a pas jugé bon de nous donner.

Christ est l'objet du « mystère de la piété » et la piété a « la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir ». Avec une telle Personne, avec de telles promesses, nos cœurs ne seraient-ils pas satisfaits ? Que nous faudrait-il de plus ?

2.2.9 1 Tim. 6:11, 12

« Mais toi, ô homme de Dieu, fuis ces choses, et poursuis la justice, la piété, la foi, l'amour, la patience, la douceur d'esprit ; combats le bon combat de la foi ; saisis la vie éternelle... » (6:11, 12). Dans le Nouveau Testament, Timothée est le seul auquel soit donné ce titre d'homme de Dieu, c'est-à-dire un homme qui est dans le monde de la part de Dieu et pour Dieu (cf. 2 Tim. 3:17). Il doit donc « fuir » tout ce qui est opposé au caractère de Dieu et « poursuivre » ce qui le glorifie. C'est seulement ainsi qu'il pourra présenter Dieu au monde, être « accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre ».

Timothée devait fuir, poursuivre, combattre, saisir... Il est aussi exhorté à être le « modèle des fidèles, en parole, en conduite, en amour, en foi, en pureté » (1 Tim. 4:12). Fuir certaines choses, en poursuivre d'autres... (2 Tim. 2:22). Poursuivre :

« la justice », c'est-à-dire la justice pratique. C'est marcher dans « les sentiers de justice », ceux où le mal n'entre pas et ne peut pas entrer, dans lesquels le bon Berger veut conduire ses brebis. Pratiquer cette justice revêtira le croyant d'une « cuirasse » en présence de l'adversaire (cf. Éph. 6:14).

« la piété ». Les saints rapports de l'âme avec Dieu ne peuvent être goûtés que dans les sentiers de justice.

« la foi », c'est-à-dire la puissance spirituelle qui permet de saisir les choses invisibles — elles sont en Christ, objet de la foi — tenant pour vrai tout ce que Dieu a dit.

« l'amour » (cf. 1 Cor. 14:1). Ce sont les saintes affections envers Dieu, envers Christ, envers l'Assemblée, envers les frères — c'est un amour inséparable de la sainteté et de la vérité.

« la patience ». Combien difficile à réaliser mais tellement nécessaire pour supporter les épreuves, les difficultés rencontrées dans le chemin où nous avons à marcher.

« la douceur d'esprit », qui permet d'éviter l'aigreur et l'amertume, causes fréquentes de troubles dans les assemblées. 1 Pierre 3:4 nous dit qu'un « esprit doux et paisible » est « d'un grand prix devant Dieu ».

2.3 2 Timothée

Dans la 2ème épître à Timothée, la maison de Dieu est vue comme « une grande maison » dans laquelle il y a des vases « à honneur » mais aussi d'autres « à déshonneur ». Les fidèles sont responsables, chacun pour ce qui le concerne, d'être « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » et, avant toutes choses, se purifiant des vases à déshonneur (2 Tim. 2:20, 21). Réalisant cela, les fidèles doivent maintenir dans la maison de Dieu l'ordre qui convient et dont nous parle la 1ère épître.

2.3.1 2 Tim. 3:1

Ce sont les « temps fâcheux » des « derniers jours » (3:1), temps auxquels nous sommes parvenus. Cependant, les ressources divines sont toujours à notre disposition et, quoi qu'il en soit de notre extrême faiblesse, la puissance de Dieu, comme aussi celle du Seigneur et celle du Saint-Esprit n'ont pas changé, et ne peuvent changer (1:9, 12, 7). Par ailleurs, nous avons toujours, Dieu soit béni, la Parole, dont il est question tout au long des quatre chapitres de cette 2ème épître. Ayant de telles ressources à notre disposition, combien nous serions coupables si nous n'avions qu'une certaine « forme » de piété, en « ayant renié la puissance » ! (3:5). Il y a dans une vie caractérisée par une réelle piété la manifestation de Dieu, de la puissance de Dieu. C'est à cela que nous sommes appelés et nous avons à le réaliser avec d'autant plus de fidélité que nous sommes, répétons-le, dans les temps fâcheux des derniers jours, des temps où, au sein de la chrétienté, trop nombreux sont ceux qui ont « la forme de la piété » mais qui en ont « renié la puissance ». Nous sommes exhortés à nous « détourner de telles gens », de ceux auxquels il pourrait être dit, comme à Éphraïm et à Juda : « Votre piété est comme la nuée du matin et comme la rosée qui s'en va de bonne heure » (Osée 6:4).

2.3.2 2 Tim. 3:11,12

« Et tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le christ Jésus, seront persécutés » (2 Tim. 3:12). Dans plusieurs pays, les croyants pieux et fidèles ont à connaître la persécution, l'emprisonnement, la déportation et même parfois le martyre. Dans nos pays, ce sont plutôt des moqueries, des railleries, souvent difficiles à supporter ; mais, de façon générale, nous ne sommes guère persécutés. Ne serait-ce pas parce que nous savons trop peu ce que c'est que « vivre pieusement » ? Dieu nous a cependant « donné tout ce qui regarde la vie et la piété » (2 Pierre 1:3), tout ce qui nous est nécessaire pour « vivre pieusement » ici-bas. Que faisons-nous de ces ressources ? Dieu veuille que les « choses » énumérées dans les versets qui suivent (5 à 7) soient « en nous et y abondent » — parmi « ces choses » se trouve mentionnée la piété (v. 6, 7) — alors, nous ne serons pas « oisifs ni stériles pour ce qui regarde la connaissance de notre Seigneur Jésus Christ » (v. 8). Nous l'avons déjà relevé, une telle connaissance nourrit et développe la piété.

Un peu plus loin, dans cette même épître, l'apôtre écrit : « Toutes ces choses devant donc se dissoudre, quelle gens devriez-vous être en sainte conduite et en piété, attendant et hâtant la venue du jour de Dieu... » (3:11, 12).

2.4 Tite 2:12

Retenons aussi l'exhortation de l'épître à Tite : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (2:11 à 14).

Que la lecture et la méditation de ces diverses portions des Écritures atteignent nos consciences et touchent nos cœurs, nous conduisant ainsi à réaliser une vie de piété, pour la joie de nos âmes mais avant tout pour la gloire de Dieu et pour la gloire du Seigneur !

3 Fidélité

ME 1976 p. 152 et 174

3.1 Les commandements du Nouveau Testament et la question du légalisme

Dieu désire nous voir manifester une réelle fidélité dans le chemin où il nous appelle à marcher, c'est-à-dire un attachement constant au Seigneur, attachement qui doit être vu dans l'obéissance à ses commandements. L'ennemi est actif, nous le savons par la Parole et par l'expérience, pour nous empêcher de réaliser une telle marche ; c'est dire combien nous avons à prendre garde si nous avons à cœur d'être des croyants fidèles. Ne raisonnons pas comme nous serions parfois portés à le faire, assurant que puisque nous ne sommes pas sous la loi nous ne saurions appliquer à la lettre les prescriptions de la Parole, que ce serait du légalisme et aboutirait à la suppression des exercices qui sont pourtant à la base de la vie chrétienne. On ajoutera, il est vrai, qu'il convient de rechercher la

pensée du Seigneur et d'éviter d'appliquer trop vite ce que nous croyons être une règle, ce qui nous conduirait à perdre de vue qu'il y a, dans chaque cas, des nuances à observer. Certes, il y a dans de semblables propos des pensées justes, mais le raisonnement deviendrait vite assez subtil et il faut voir les choses de plus près.

Sans doute nous ne sommes pas sous la loi mais sous la grâce ; nous n'en sommes pas moins tenus à obéir à la Parole. Elle contient des enseignements pour la mise en pratique desquels de profonds exercices sont nécessaires ; ils le sont toujours, mais plus particulièrement dans certains cas. Par exemple, Jean 13:34 nous rapporte cette parole du Seigneur à ses disciples : « Je vous donne un commandement nouveau, que vous vous aimiez l'un l'autre... ». C'est un « commandement » s'imposant à nous avec toute son autorité divine, cependant en bien des circonstances — pas dans toutes — nous sommes amenés à nous demander de quelle manière il convient d'agir pour manifester un amour selon Dieu, celui qui est vraiment exercé en vue du bien de la personne aimée et pour la gloire du Seigneur. Ce sont là des circonstances pour lesquelles nous n'avons pas une règle absolue déterminant les détails de notre action ; il est certain que de sérieux exercices sont alors nécessaires pour discerner la pensée du Seigneur, exercices qui sont en effet à la base de la vie chrétienne. Connaissant la sincérité de ces exercices, entendant nos prières, le Seigneur nous montrera ce que nous avons à faire, ou à ne pas faire. Et sans doute ce sont là les cas les plus fréquents dans la vie chrétienne. — Mais la Parole contient aussi des injonctions précises qui sont pour nous autant de commandements impératifs, en présence desquels il convient de manifester la fidélité dans une obéissance sans raisonnements ; ce sont des enseignements qui ne sont pas laissés à l'appréciation personnelle de chacun. En considérant par exemple des passages comme Actes 15:28, 29 ou 1 Corinthiens 14:34 — et bien d'autres encore — pourrait-on dire qu'il y a des nuances à observer dans chaque cas particulier ? Ayant à cœur d'être fidèles nous ne pouvons qu'obéir sans avoir à nous poser de questions. Si un croyant, le sachant et le voulant, mangeait de « ce qui est étouffé » ou « du sang », si une sœur prenait la parole dans l'assemblée, l'un ou l'autre pourrait-il dire qu'il y a des nuances à observer et que le Seigneur lui a indiqué ce qu'il convenait de faire ? La chose est impossible, une pareille conduite étant une désobéissance à l'Écriture. — De même en ce qui concerne 1 Corinthiens 5:11, passage bien connu mais souvent méconnu : voir sur ce sujet M. É. 1900, p. 390, 391, et 1914, p. 278, 279.

3.2 Adonné à la fidélité

David a écrit dans le Psaume 37 : « Confie-toi en l'Éternel et pratique le bien ; habite le pays, et repais-toi de fidélité, et fais tes délices de l'Éternel : et il te donnera les demandes de ton cœur » (v. 3, 4). La note en bas de page, dans la traduction J. N. D., est celle-ci : « adonne-toi à la fidélité ». S'adonner à quelque chose, c'est s'y livrer tout entier, sans réserve. David dit aussi ailleurs — exprimant ce que le Seigneur a réalisé en perfection : « Pour mon amour, ils ont été mes adversaires ; mais moi je me suis adonné à la prière » (Ps. 109:4) ; et l'auteur inspiré du Psaume 119 : « Confirme ta parole à ton serviteur, qui est adonné à ta crainte » (v. 38). Que Dieu nous accorde la grâce d'avoir le saint et ardent désir d'être des croyants fidèles, de nous « adonner » à la fidélité et à la crainte ! Le Seigneur, là comme en toutes choses, est notre parfait Modèle : n'a-t-il pas été ici-bas « le témoin fidèle » (Apoc. 1:5 ; 3:14) ?

3.3 Service confié et récompense de la fidélité

Nous avons chacun un service à remplir ; le Seigneur a donné « à chacun son ouvrage » (Marc 13:34). Il a été, Lui, « le témoin fidèle » et, par excellence, celui dont il est question dans le chapitre 25 des Proverbes : « La fraîcheur de la neige au temps de la moisson, tel est le messager fidèle pour ceux qui l'envoie : il restaure l'âme de son maître » (v. 13). Quelle satisfaction procurée à Celui qui l'avait envoyé ici-bas ! Mais cette parole est aussi pour nous, dans l'accomplissement du service qui nous est confié, comme un encouragement à le remplir avec fidélité. Rafraîchissement pour Celui qui nous envoie, qui est aussi « restauré » par un serviteur fidèle. — Combien le Seigneur apprécie la fidélité ! C'est le seul motif de la satisfaction exprimée par le maître qui a donné les talents (Matt. 25:14 à 30). Quel que soit le nombre de talents reçus, cinq ou deux, la parole est la même qui est prononcée par « le maître de ces esclaves » au jour où il « vient et règle compte avec eux » : « Bien, bon et fidèle esclave ; tu as été fidèle en peu de chose (Luc dit même : « en ce qui est très peu de chose » — 19:17), je t'établirai sur beaucoup » entre dans la joie de ton maître » (Matt. 25:21 et 23). Il y a là une double récompense : « je t'établirai sur beaucoup » et « entre dans la joie de ton maître », celle-ci étant la récompense la plus précieuse. Cela n'est-il pas un bel encouragement à la fidélité, en particulier pour le croyant qui a le sentiment de n'avoir pas reçu beaucoup — mais le Seigneur donne « à chacun selon sa propre capacité » — et qui, s'il est fidèle dans ce qui lui a été confié, peut avoir la certitude d'obtenir la même récompense que celui qui a reçu les « cinq talents ». La récompense est donnée à la fidélité dans le service, elle n'est pas selon le nombre de talents reçus.

Le service manifeste l'état des cœurs et la source de tout vrai service pour le Seigneur est l'entière confiance en lui, qui « connaît toutes choses » et sait si vraiment nous l'aimons de tout notre cœur ; lorsqu'il en est ainsi, il se plaît à remettre au serviteur le soin des agneaux et des brebis du troupeau (Jean 21:15 à 17). Si une « administration » nous est confiée, quelle qu'elle soit, ne perdons pas de vue que « ce qui est requis dans des administrateurs, c'est qu'un homme soit trouvé fidèle » (1 Cor. 4:2). Manifestons cette fidélité dans les plus petites choses, Dieu nous donnera des services plus importants à accomplir : « celui qui est fidèle dans ce qui est très petit, est fidèle aussi dans ce qui est grand » (Luc 16:10 à 13 — cf. 1 Tim. 3:13). N'y a-t-il pas aussi de l'encouragement dans la certitude que donne Proverbes 28:20 : « L'homme fidèle abonde en bénédictions » ?

À côté de Celui qui a été ici-bas « le témoin fidèle » et qui est le Modèle parfait, l'Écriture nous présente comme exemples à imiter des hommes de Dieu qui ont été caractérisés par une grande fidélité dans ce qui leur a été confié.

3.4 Exemples de l'Ancien Testament

Dans l'Ancien Testament, Moïse — type de Christ — fidèle dans toute la maison de Dieu, jouissait de rapports d'intime communion avec lui. Aussi l'Éternel, s'adressant à Aaron et Marie, peut-il rendre de lui ce beau témoignage : « ... mon serviteur Moïse, qui est fidèle dans toute ma maison ; je parle avec lui bouche à bouche, et en me révélant clairement, et non en énigmes ; et il voit la ressemblance de l'Éternel » (Nomb. 12:7, 8 — cf. Hébr. 3, 5). — Akhimélec, le sacrificateur, déclare à Saül, roi d'Israël : « Et qui, parmi tous tes serviteurs, est comme David, fidèle, et gendre du roi, et ayant accès à tes audiences privées, et honoré dans ta maison ? » (1 Sam. 22:14). — Au moment où Ézéchiass va être par trois fois mis à l'épreuve, l'Esprit de Dieu souligne « cette fidélité », manifestée depuis le début de son règne (2 Chron. 31:20, 21 ; 32, 1 et 2 Rois 18:6, 7). — Après le retour de la captivité, Néhémie peut dire d'Hanania : « C'était un homme fidèle, et il craignait Dieu plus que beaucoup d'autres » et, plus loin, parlant de quatre hommes dont les noms devraient sans doute être mieux connus de nous qu'ils ne le sont, il déclare : « Et j'établis sur les magasins Shélémia, le sacrificateur, et Tsadok, le scribe, et Pédaïa, d'entre les lévites, et à côté d'eux, Hanan, fils de Zaccur, fils de Matthania, car ils étaient estimés fidèles, et c'était à eux de faire les répartitions à leurs frères » (Néh. 7:2 ; 13:13). Tel est le caractère qui doit marquer aujourd'hui encore les frères appelés à remplir semblable service (voir également à ce sujet 2 Rois 12:15 : « Et on ne comptait pas avec les hommes entre les mains desquels on remettait l'argent pour le donner à ceux qui faisaient l'ouvrage, car ils agissaient fidèlement »). — Daniel 6 nous dit que « les présidents et les satrapes cherchèrent à trouver dans l'administration du royaume quelque sujet d'accusation contre Daniel ; et ils ne pouvaient trouver aucun sujet d'accusation ni aucune faute, parce qu'il était fidèle » (v. 4). —

En dehors de ces neuf hommes dont la fidélité est soulignée dans l'Ancien Testament, il en est aussi plusieurs qui, aux jours d'Ézéchias, agissaient soit pour « apporter fidèlement l'offrande », soit « pour faire les distributions avec fidélité à leurs frères, selon leurs classes, au grand comme au petit » et il est parlé également de ceux qui « dans leur fidélité, se sanctifiaient pour être saints » (2 Chron. 31:11 à 19).

3.5 Exemples du Nouveau Testament

Dans le Nouveau Testament, nous avons Paul, déclarant : « Et je rends grâce au christ Jésus, notre Seigneur, qui m'a fortifié, de ce qu'il m'a estimé fidèle » (1 Tim. 1:12 — voir aussi 1 Cor. 7:25) — Timothée, duquel Paul peut dire qu'il est « fidèle dans le Seigneur » (1 Cor. 4: 17) — Tychique, « le bien-aimé frère et fidèle serviteur dans le Seigneur » (Éph. 6:21) — Épaphras, « qui est un fidèle serviteur du Christ pour vous » (Col. 1:7) — Onésime, « le fidèle et bien-aimé frère, qui est des vôtres » (ib. 4:9) — Silvain, « qui est un frère fidèle, comme je le pense » (1 Pierre 5:12) — Gaïus, auquel l'apôtre Jean écrit : « Bien-aimé, tu agis fidèlement dans tout ce que tu fais envers les frères » (3 Jean 5:6) — Antipas, dans le cœur duquel l'exhortation adressée à Smyrne (s'il l'a connue) a eu de l'écho : « Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie » ; c'est dans l'épître à Pergame qu'il est désigné comme « mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite » (Apoc. 2:10, 13). Antipas recevra la couronne de vie ! — Faisons mention également d'une femme, Lydie, qui déclare à Paul et ses compagnons : « Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y » (Actes 16:15).

L'épître aux Éphésiens et celle aux Colossiens sont toutes deux adressées « aux saints et fidèles » (Éph. 1:1 ; Col. 1:2). Tous les croyants sont établis dans une position de sainteté, tous sont-ils fidèles dans leur témoignage ? Lorsque nous considérons la fidélité de ceux dont il est question dans l'Écriture, ne sommes-nous pas humiliés en constatant, en bien des circonstances, combien peu nous sommes fidèles au Seigneur ? Ne pourrions-nous dire avec Salomon : « Nombre d'hommes proclament chacun sa bonté ; mais un homme fidèle qui le trouvera ? (Prov. 20:6). Combien nous avons à reprendre la prière exprimée dans le cantique :

Jusqu'au jour qui m'appelle
À passer dans ton sein,
Fais-moi d'un cœur fidèle
Marcher en ton chemin.

Que Dieu nous accorde de pouvoir le réaliser, pour notre joie et notre bénédiction, mais avant tout pour qu'il soit glorifié par notre marche ici-bas !

Si de notre côté il y a, hélas ! bien des défaillances à confesser quant à la fidélité, considérons la fidélité de Dieu, une fidélité sans défaillance aucune, il est à peine besoin de le dire ! Sa fidélité « atteint jusqu'aux nues », elle est « de génération en génération » et nous pouvons redire avec le prophète : « grande est ta fidélité ! » (Ps. 36:5 ; 119:90 ; Lam. de Jér. 3:23).

3.6 Fidélité de Dieu

3.6.1 Fidélité de Dieu dans les épîtres

Rappelons seulement quelques passages du Nouveau Testament dans lesquels se trouve mentionnée la fidélité de Dieu (voir M.É. 1964, p. 3), avant de nous arrêter sur une expression de l'Ancien Testament. — Écrivant aux Corinthiens, l'apôtre exprime sa confiance en Celui qui, leur déclare-t-il, « vous affermira jusqu'à la fin pour être irréprochables dans la journée de notre seigneur Jésus Christ » et cela parce que « Dieu... est fidèle » (1 Cor. 1:8, 9). — Au chapitre 10 de cette même épître, il les en assure : « Aucune tentation ne vous est survenue qui n'ait été une tentation humaine ; et Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter » (v. 13) ; cette parole était un encouragement pour eux et elle l'a été tant de fois depuis lors pour des croyants douloureusement éprouvés ! — Dans sa deuxième épître adressée « à l'assemblée de Dieu qui est à Corinthe », Paul écrit : « Mais Dieu est fidèle, que notre parole que nous vous avons adressée, n'est pas oui et non... » (1:18 à 22). — L'apôtre exprime, pour les Thessaloniciens comme aussi pour nous, ce souhait : « Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement ; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre seigneur Jésus Christ » et il ajoute cette certitude qui découle de la fidélité de Dieu à ses promesses : « Celui qui vous appelle est fidèle, qui aussi le fera » (1 Thess. 5:23, 24) ; dans la seconde épître, il leur donne encore cette assurance : « Le Seigneur est fidèle, qui vous affermira et vous gardera du méchant » (3:3). — C'est à Timothée qu'il écrit : « Si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle, car il ne peut se renier lui-même » (2 Tim. 2:13). — L'épître aux Hébreux présente Jésus dans son office de souverain sacrificateur, pour nous toujours « miséricordieux et fidèle », comme aussi « fidèle à celui qui l'a établi » ; elle nous exhorte à « retenir la confession de notre espérance sans chanceler, car celui qui a promis est fidèle » ; elle nous rappelle l'exemple de Sara qui « reçut la force de fonder une postérité, et cela, étant hors d'âge, puisqu'elle estima fidèle celui qui avait promis » (2:17 ; 3:2 ; 10:23 ; 11:11). — Conduit par l'Esprit de Dieu, l'apôtre Jean nous assure que « si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). — Enfin, lorsque le Seigneur apparaît pour exercer le jugement guerrier, Jean voit « le ciel ouvert : et voici un cheval blanc, et celui qui est assis dessus appelé fidèle et véritable ; et il juge et combat en justice » (Apoc. 19:11).

3.6.2 Fidélité de Dieu dans la vie de Moïse

Tel est notre Dieu, tel est notre Seigneur : toujours fidèle ! Combien nous sommes heureux de le savoir et, plus encore, de l'expérimenter dans notre vie de chaque jour ! C'est l'expérience que Moïse a pu faire, de telle sorte qu'au terme d'une longue vie de cent vingt années il a pu dire avec reconnaissance : « C'est un Dieu fidèle » (Deut. 32:4). Son existence a pourtant été marquée par bien des circonstances douloureuses, mais au travers de toutes la fidélité de Dieu ne s'est jamais démentie. — Dès sa naissance, cette fidélité se manifeste : le Pharaon avait commandé que tout fils qui naîtrait fût jeté dans le fleuve, mais la foi de ses parents a été active et « Moïse, étant né, fut caché trois mois » (Héb. 11:23). Trouvé dans le coffret de joncs au bord du fleuve par la fille du Pharaon, il fut élevé — après avoir été allaité par Jokébed sa mère — à la cour du Pharaon, comme fils de la fille du Pharaon ! (Ex. 2:5 à 10). Mais Dieu est fidèle : après l'avoir préservé de la mort, il le garde pour lui dans ce milieu idolâtre et corrompu : « étant devenu grand, il refusa d'être appelé fils de la fille du Pharaon, choisissant plutôt d'être dans l'affliction avec le peuple de Dieu, que de jouir pour un temps des délices du péché, estimant l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte, car il regardait à la rémunération » (Héb. 11:24 à 26). — Disons, par parenthèse, qu'il y a là un précieux encouragement pour les parents chrétiens qui voient leurs enfants, surtout dès leur entrée à l'école, exposés à tous les dangers d'un monde dans lequel se déchaînent la violence et la corruption, soumis à tant d'influences mauvaises : Dieu peut les garder pour lui, comme il a gardé Moïse à la cour du Pharaon. Qu'ils ne cessent pas de prier pour eux et que leur soit accordé le soutien des prières des frères et des assemblées ! — Moïse, ayant quitté la cour du Pharaon, sort vers ses frères, voit leurs fardeaux et tue l'Égyptien qui frappait un Hébreu ; puis il essaie d'apaiser deux hommes hébreux qui se querellaient et, à cette occasion, apprend que le meurtre de l'Égyptien est connu. Le Pharaon l'ayant

aussi appris et voulant mettre à mort Moïse, ce dernier s'enfuit au désert, à Madian, où durant quarante ans il va garder des troupeaux, lui qui était « instruit dans toute la sagesse des Égyptiens... puissant dans ses paroles et dans ses actions » (Ex. 2:11 à 15 — Actes 7:22 et suivants). Il avait atteint l'âge de quatre-vingts ans quand l'Éternel l'appelle pour faire sortir d'Égypte le peuple d'Israël. C'est alors le conflit avec le Pharaon, qui ne voulait pas laisser aller le peuple, puis la fuite du pays d'Égypte, la mer Rouge ! Que d'expériences, au travers de tout cela, de la fidélité de Dieu ! La mer Rouge n'était pas encore franchie que déjà le peuple d'Israël se plaignait... Puis ce furent les murmures de Mara « contre Moïse », la contestation de Massa et Mériba, les plaintes de Tabhéra, l'attroupement et la contestation de Mériba, les paroles prononcées « contre Dieu et contre Moïse » par un peuple découragé, alors que pourtant la traversée du désert était près de son terme (Ex. 14:10 à 12 ; 15:24 ; 17:2 à 7 ; Nomb. 11:1 à 3 ; 20:2 à 13 ; 21:4 à 6). Le voyage achevé, Moïse contempera du haut du mont Nebo le pays de la promesse, mais il n'y entrera pas ! (Deut. 1:37 ; 3:23 à 28 ; 4:21, 22 ; 34:1 à 6). Ce bref résumé de quelques-unes des circonstances qui ont marqué la vie de Moïse fait ressortir la fidélité de Dieu, et si même l'accès de Canaan lui est fermé, ne peut-il dire avec le Psalmiste : « Je sais, ô Éternel ! que tes jugements sont justice, et que c'est en fidélité que tu m'as affligé » (Ps. 119:75) ? Moïse est retiré, mais âgé de cent vingt ans quand il mourut, son œil n'était pas affaibli, et sa vigueur ne s'en était pas allée » (Deut. 34:7). L'Éternel l'avait soutenu tout au long de ces cent vingt années, fortifié et encouragé dans les moments les plus difficiles, de sorte qu'il peut bien dire au terme de son voyage : « C'est un Dieu fidèle » !

Jamais son amour fidèle
À nos vœux ne manquera :
C'est une source éternelle
Qui jamais ne tarira.

S'il veut que notre cœur l'aime
Sans partage, ni détour,
C'est qu'il est d'abord lui-même
Immuable en son amour.

4 Persévérer

ME 1978 p.201

La marche du croyant devrait toujours correspondre à la position dans laquelle l'a placé la grâce de Dieu. Il est responsable de marcher « dans l'amour », comme un « enfant de lumière », de « marcher soigneusement » (Éph. 5:2, 8, 15), de marcher d'une manière digne « de Dieu », « du Seigneur », « de l'évangile du Christ », « de l'appel dont nous avons été appelés » (1 Thess. 2:12 ; Col. 1:10 ; Phil. 1:27 ; Éph. 4:1). Il ne convient pas que les caractères d'une telle marche soient manifestés par intermittence, mais ils doivent l'être de façon constante ; il faut de la persévérance dans une marche fidèle pour qu'elle soit à la gloire de Dieu, à la gloire du Seigneur, parfait Modèle que nous avons à suivre, l'imitant quelque peu dans le sentier qu'il nous a tracé. La Parole nous donne des exemples de croyants qui ont été caractérisés par la persévérance dans leur marche fidèle ; elle renferme aussi des exhortations et des encouragements à persévérer. Nous en rappellerons quelques-uns dans les pages qui suivent, demandant à Dieu qu'il nous accorde d'en retirer chacun un grand profit.

4.1 Matt. 10:22

« Vous serez haïs de tous à cause de mon nom ; et celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ».

Au début de ce chapitre, le Seigneur envoie les douze. Leur mission avait un caractère semblable à celle de Jean le baptiseur (comp. Matt. 3:2 et 10:7 — ajoutons que Jésus faisait entendre le même appel : ib. 4:17). L'envoi des douze constituait le dernier appel de la grâce à Israël et leur mission devait en quelque sorte « se souder » à celle des serviteurs que le Seigneur enverra après l'enlèvement de l'Église et dont l'activité se terminera quand Il apparaîtra en gloire (cf. ib. 10:23). Dans les quinze premiers versets du chapitre, le ministère des douze est présenté tel qu'il a été pendant la période où le Seigneur était dans ce monde ; à partir du v. 16 son absence de la scène d'ici-bas est sous-entendue. Les circonstances deviendront alors plus difficiles, mais les ressources seront là, à la disposition de la foi (ib. 19, 20). La haine de Christ sera telle que l'on ne tiendra aucun compte des relations de famille (ib. 21) ; cependant ce déploiement de haine, si grand soit-il, ne devra détourner aucun serviteur, aucun croyant du témoignage à rendre. La promesse est certaine : « celui qui persévérera (ou endurera) jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ». Quel précieux encouragement ! Il s'agira donc de ne pas reculer devant les souffrances, de les endurer avec patience, persévérant dans ce chemin difficile pour rendre un témoignage fidèle. Les v. 26 à 32 contiennent aussi de précieuses promesses pour l'encouragement de ceux qui auront ainsi à souffrir.

Nous connaissons pour le moment des jours plus faciles, dans nos pays tout au moins ; cependant « tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Tim. 3:12). Qu'il nous soit donné de ne pas reculer devant l'opprobre, la souffrance que nous pouvons avoir à endurer dans un chemin d'obéissance et de fidélité, Que Dieu nous donne d'y « persévérer jusqu'à la fin » !

4.2 Matt. 24:12, 13

« Et parce que l'iniquité prévaudra, l'amour de plusieurs sera refroidi ; mais celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ».

Sont présentés dans ce chapitre les événements qui se dérouleront après le départ du Seigneur et jusqu'à son Apparition en gloire. Nous avons d'abord ceux d'avant la dernière demi-semaine prophétique (v. 1 à 14), ensuite les terribles jugements de cette demi-semaine (v. 15 à 31). Le « mystère d'iniquité » opère déjà maintenant (cf. 2 Thess. 2:7) ; il se développera alors, puisqu'il est dit que « l'iniquité prévaudra » (ou : sera multipliée). Dans ces jours-là, « l'amour de plusieurs (ou : du grand nombre) sera refroidi ». Au travers d'un tel état de choses, « celui qui persévérera (ou : endurera) jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé ». Le croyant fidèle ne devra pas se laisser arrêter par les souffrances qu'entraînera le développement de l'iniquité, mais au contraire « persévérer jusqu'à la fin ».

Présentement, alors que déjà opère le « mystère d'iniquité », persévérons dans l'obéissance à la Parole ; ne nous en laissons détourner par rien, malgré les souffrances que cela peut entraîner pour nous !

4.3 Luc 22:28

« Mais vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations »

Le Seigneur, s'étant « mis à table, et les douze apôtres avec lui », pour manger une dernière pâque avec eux avant de souffrir, avait alors institué la cène, précieux mémorial de ses souffrances et de sa mort, et il avait déclaré à ses disciples que l'un d'entre eux le livrerait ! En présence d'une telle scène, ayant entendu de telles paroles, qu'est-ce qui occupe les pensées des disciples ? « Et il arriva aussi une contestation entre eux pour savoir lequel d'entre eux serait estimé le plus grand ». Tels sont nos pauvres cœurs ! C'est alors

que le Seigneur, avec douceur, les reprend, leur montrant ce qu'est la véritable grandeur : « Car lequel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Or moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». Et il ajoute cette parole, par laquelle il montrait qu'il ne s'arrêtait pas à ce qui avait provoqué entre eux une telle contestation, mais qu'il savait discerner ce qu'il y avait de bon en eux : « Mais vous, vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations » (Luc 22:14 à 30). Sans doute y avait-il dans leurs cœurs des pensées qu'aucun d'eux n'aurait jamais dû nourrir, mais cependant ils avaient suivi le Seigneur dans son chemin de souffrances et avaient « persévéré » avec lui, sans se laisser décourager. Le Seigneur, dans sa grâce, leur en rend ce beau témoignage !

4.4 Jean 8:31, 32

« Jésus donc dit aux Juifs qui avaient cru en lui : Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples ; et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous affranchira »

Tandis que, dans leur ensemble, les Juifs rejetaient Christ, leur Messie, et méprisaient Dieu qui leur parlait par son moyen, quelques-uns cependant « avaient cru ». Ils avaient reçu sa parole et le Seigneur les exhorte à « persévérer dans sa parole » : ils seront alors « vraiment » ses disciples, ils connaîtront la vérité, vérité qui les affranchira.

Si, par grâce, nous avons cru, la même exhortation s'adresse à nous. Soyons de ceux qui ont reçu sa parole et, ensuite, « persévèrent dans sa parole » ! Combien nous avons besoin de la lire avec attention, de la méditer, ne nous contentant pas de la lecture occasionnelle de quelques versets, ou même de quelques chapitres, mais nous en nourrissant et y recherchant les enseignements, les exhortations dont nous avons besoin pour vivre une vie qui plaise à Dieu. Qu'il nous soit donné de « persévérer dans sa parole », nous connaissons alors la vérité, vérité qui nous affranchira !

« Vous, vous avez pour père le diable, et vous voulez faire les convoitises de votre père. Lui a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui » (Jean 8:44).

Du roi de Tyr, il est dit : « Tu fus parfait dans tes voies depuis le jour où tu fus créé, jusqu'à ce que l'iniquité s'est trouvée en toi » (Ézéchi. 28:15 — voir v. 11 à 19). Satan est un ange déchu, « il n'a pas persévéré dans la vérité... il est menteur, et le père du mensonge ». Veillons à ne pas nous laisser séduire et entraîner par ce redoutable adversaire ! Tout au contraire, persévérons dans la vérité !

4.5 Actes 1:14

« Tous ceux-ci persévéraient d'un commun accord dans la prière ».

Après que Jésus eut été « élevé de la terre », les onze « montèrent dans la chambre haute » et là, « avec les femmes, et avec Marie, la mère de Jésus, et avec ses frères », ils « persévéraient d'un commun accord dans la prière ». Celui qu'ils avaient suivi avait été cloué sur une croix puis, ressuscité, après être resté quarante jours avec eux, avait été « élevé de la terre », élevé « dans le ciel ». Combien ils sentaient son absence ! Comme ils avaient besoin du secours d'en-haut pour l'accomplissement du service qui leur avait été confié ! Aussi, réunis dans la chambre haute, ils « persévéraient d'un commun accord dans la prière ».

Quel exemple à imiter ! Nous avons besoin du secours et des directions d'en-haut pour le service que nous avons chacun à remplir. Ne nous laissons pas, persévérons dans la prière !

« Et ils persévéraient dans la doctrine et la communion des apôtres, dans la fraction du pain et les prières » (Actes 2:42).

Heureux état que celui de l'assemblée au commencement de son histoire sur la terre ! Tous ceux qui la composaient étaient caractérisés par une remarquable persévérance, par la fermeté et la constance dans leur foi, dans le respect des enseignements reçus ; rien ni personne ne pouvait les décourager et les amener à renoncer à ce qui les avait nourris, fortifiés et réjouis ! Ils persévéraient :

4.5.1 dans la doctrine des apôtres, dans les vérités enseignées par eux.

Ces croyants n'étaient pas disposés à recevoir les enseignements des faux docteurs, ils n'acceptaient que la doctrine des apôtres, la saine doctrine qu'ils avaient reçue par la foi. — De nos jours, il est tant de faux enseignements diffusés au sein de la chrétienté. Ne nous laissons pas égarer. Nous avons, dans les épîtres en particulier, la « doctrine des apôtres » : les lisons-nous avec attention, avec persévérance, retenons-nous les enseignements qu'elles nous présentent et les mettons-nous en pratique ? Persévérons dans la doctrine des apôtres ! C'était nécessaire au commencement, ce l'est aujourd'hui tout autant, plus encore sans doute !

4.5.2 dans la communion des apôtres,

c'est-à-dire dans la réalisation et la jouissance d'une même part, d'une heureuse communion de pensées avec eux (cf. 1 Jean 1:3, 4).

4.5.3 dans la fraction du pain

Ces premiers croyants ne perdaient pas de vue la parole prononcée par le Seigneur lorsqu'il a institué la cène : « Faites ceci en mémoire de moi » (Luc 22:19). Ils n'avaient pas encore la connaissance des vérités concernant la table du Seigneur, qui ne devaient être révélées que plus tard à l'apôtre Paul (1 Cor. 10:16, 17) ; ils étaient aussi dans l'ignorance de ce qu'écrivit le même apôtre au sujet de la cène du Seigneur (ib. 11:26). Mais, quoi qu'il en soit, ils persévéraient dans ce qu'ils avaient reçu et compris au sujet de la fraction du pain.

4.5.4 dans les prières

Ils réalisaient combien leur était nécessaire le secours de Dieu pour vivre les vérités qu'ils avaient reçues par la foi et ils s'adressaient à Lui par la prière, avec persévérance. — Si dans ces jours si remarquables du début de l'histoire de l'Église ces croyants sentaient l'impérieux besoin de prier et de persévérer dans la prière, combien plus devrions-nous le ressentir dans ces « temps fâcheux » des « derniers jours » (2 Tim. 3:1) auxquels nous sommes parvenus, caractérisés par tant de faiblesse et de relâchement ! Puissions-nous persévérer dans la prière !

4.5.5 Persévérance dans la prière

Avant de poursuivre le sujet dans le livre des Actes, rappelons trois passages ayant trait à la persévérance dans la prière :

1. « Vous réjouissant dans l'espérance ; patients dans la tribulation ; persévérant dans la prière » (Rom. 12:12).
2. « Persévérez dans la prière, veillant en elle avec des actions de grâces » (Col. 4:2).
3. « Réjouissez-vous toujours. Priez sans cesse. En toutes choses rendez grâces, car telle est la volonté de Dieu dans le christ Jésus à votre égard ». (1 Thess. 5:16 à 18).

Au travers de tant d'exercices que nous avons à connaître, au sein de bien des difficultés, d'épreuves diverses que nous avons à traverser, les sujets de prières ne sont-ils pas nombreux ? Dans le monde où nous avons à cheminer, sentant notre extrême faiblesse et réalisant combien nous avons besoin du secours de notre Dieu et Père, nous avons à prier sans cesse, à « persévérer dans la

prire ». Qu'il nous soit donné de mettre en pratique cette exhortation si souvent répétée dans la Parole parce qu'elle nous est sans aucun doute particulièrement utile !

4.6 Actes 13:43

« Paul et Barnabas... les exhortaient à persévérer dans la grâce de Dieu ».

Les Juifs et les prosélytes qui servaient Dieu et dont il est parlé dans ce verset avaient reçu, accepté la grâce de Dieu — cette grâce « qui apporte le salut » et qui est « apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impunité et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous » (Tite 2:11 à 14), grâce qui est inséparable de la vérité (cf. Jean 1:14 et 17). Il ne suffit pas d'avoir reçu et accepté une telle grâce, il est nécessaire de « persévérer dans la grâce de Dieu », de mettre en pratique les enseignements qu'elle nous donne et de montrer en cela toute persévérance.

4.7 Actes 14:21, 22

Paul et Barnabas « s'en retournèrent à Lystre, et à Iconium, et à Antioche, fortifiant les âmes des disciples, les exhortant à persévérer dans la foi... ».

La foi que nous avons reçue comme un don de Dieu, tout comme l'avaient reçue les disciples auxquels s'adressaient Paul et Barnabas, nous attache à Celui qui en est l'Objet. Et comme eux, nous avons à « persévérer dans la foi » qui nous lie à Christ, non seulement pour le salut de notre âme, mais encore pour notre marche individuelle et pour tout ce qui touche à la vie de l'assemblée. Qu'une telle « persévérance dans la foi » nous caractérise aussi !

4.8 Rom. 2:7

« Ceux qui, en persévérant dans les bonnes œuvres, cherchent la gloire et l'honneur et l'incorruptibilité... ».

Une « bonne œuvre » est toujours faite pour Christ ; elle peut être faite « au nom de Christ » (Actes 4:9, 10), envers Lui (Marc 14:6), envers les saints (Actes 9:36 à 39), envers tous les hommes (Gal. 6:10). Dieu a préparé les « bonnes œuvres », Il les a « préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éph. 2:10). Celui qui « se purifie » des « vases à déshonneur » et qui est ainsi « un vase à honneur » est « sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 2:19 à 21). Nous sommes donc appelés à accomplir les bonnes œuvres que Dieu a « préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles », étant nous-mêmes « préparés pour toute bonne œuvre », et à persévérer en cela. La marche de ceux qui accomplissent les bonnes œuvres montre qu'ils ont la vie de Dieu, dépendent de lui et cherchent à lui plaire dans un chemin de séparation de toute iniquité, pensant au moment de la manifestation de toutes choses devant le tribunal de Christ (2 Cor. 5:10).

4.9 1 Tim. 4:15, 16

« Occupe-toi de ces choses ; sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents à tous. Sois attentif à toi-même et à l'enseignement ; persévère dans ces choses... ».

Timothée était faible et craintif, de santé délicate, et il allait devoir remplir son service ne disposant plus du secours et des conseils de celui dont il était le « véritable enfant dans la foi » (1 Tim. 1:2). Aussi Paul lui adresse, à peu d'années d'intervalle, deux lettres pour lui donner les exhortations et les encouragements dont il savait qu'il avait besoin. C'est ainsi qu'il lui recommande de ne pas négliger le don de grâce qu'il avait reçu, de s'occuper « de ces choses » — sans doute de celles dont il parle au verset 13 : la lecture, l'exhortation, l'enseignement — d'y être « tout entier », afin que « ses progrès soient évidents à tous ». Il ajoute : « sois attentif à toi-même et à l'enseignement ; persévère dans ces choses ». Quel que soit le service que le Seigneur a trouvé bon de nous confier, puissions-nous en être occupés, qu'il soit donné à chacun d'entre nous d'y être « tout entier » et de « persévérer dans ces choses » !

4.10 1 Tim. 5:5

« Or celle qui est vraiment veuve et qui est laissée seule, a mis son espérance en Dieu, et persévère dans les supplications et dans les prières nuit et jour ».

L'apôtre adresse à Timothée des enseignements concernant « l'homme âgé », les « jeunes gens », les « femmes âgées », les « jeunes » sœurs, puis les veuves et leurs enfants ou, de manière plus générale, leurs descendants (1 Tim. 5:1 à 4). Celle qui est vraiment veuve, laissée seule, est exhortée à persévérer dans les supplications et les prières, nuit et jour. « Laissée seule », elle n'a d'autre secours qu'en Dieu, c'est à Lui qu'elle doit faire appel par des prières et des supplications, cela avec persévérance.

4.11 Jacques 1:25

« Mais celui qui aura regardé de près dans la loi parfaite, celle de la liberté, et qui aura persévéré, n'étant pas un auditeur oublieux, mais un faiseur d'œuvre, celui-là sera bienheureux dans son faire ».

Les commandements de Dieu « ne sont pas pénibles » (cf. 1 Jean 5:3); le nouvel homme trouve sa joie à les accomplir. — Si un père commande à son fils de faire ce que celui-ci aime le plus, cet enfant n'a pas le sentiment d'une contrainte mais d'une faveur : c'est la loi parfaite, celle de la liberté. Il convient d'y persévérer, trouvant son bonheur dans la pratique du bien. Hélas ! Que de fois nous sommes des « auditeurs oublieux » alors que nous devrions toujours être des « faiseurs d'œuvre » ! Que Dieu nous accorde de « persévérer » dans la loi de la liberté ! Nous serons alors des bienheureux dans toute l'activité qu'il nous sera donné d'exercer.

Si la Parole de Dieu nous donne tant d'exhortations à « persévérer », c'est bien parce qu'elles nous sont nécessaires, c'est bien parce qu'une vie chrétienne doit être marquée par une persévérance de tous les instants dans la recherche et la poursuite du bien, dans l'accomplissement de la volonté de Dieu. Que dans nos vies individuelles, dans la vie des assemblées, il n'y ait aucun relâchement, aucune défaillance, aucun laisser-aller, mais au contraire la persévérance qui doit toujours nous caractériser dans un chemin de dépendance et d'entière obéissance à la Parole !

Mon Dieu, toi dont la face

Toujours brille sur moi,

Accorde-moi la grâce

De vivre tout pour toi.

Jusqu'au jour qui m'appelle

À passer dans ton sein,

Fais-moi d'un cœur fidèle

Marcher en ton chemin.

5 *Écouter. Jérémie 35 et les Récabites*

ME 1980 p.163

5.1 *Le roi Jehoiakim et l'épisode de Jérémie 35*

Le récit qui nous est donné dans le chapitre 35 du livre de Jérémie se situe durant le règne de Jehoiakim, fils de Josias, roi de Juda. Éliakim, fils de Josias, avait été établi roi à la place de Josias son père, par le Pharaon Neco, qui avait changé son nom en celui de Jehoiakim. Ce roi commença de régner alors qu'il avait vingt-cinq ans et régna onze ans à Jérusalem, « et il fit ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel, selon tout ce que ses pères avaient fait » (2 Rois 23:34, 36, 37). Il fut lié avec des chaînes d'airain en vue d'être conduit à Babylone par le roi Nebucadnetsar (2 Chron. 36:5, 6). Mais sa fin fut plus triste encore : il fut « enseveli de l'ensevelissement d'un âne, — traîné et jeté par-delà les portes de Jérusalem » (Jér. 22:18, 19 — voir aussi 36:30, 31).

C'est durant ce règne que Jérémie fut envoyé par l'Éternel vers la maison des Récabites. Récab, descendant de Caleb (1 Chron. 2:50 à 55) était le père de Jonadab (2 Rois 10:15). La mission de Jérémie était une mise à l'épreuve pour les Récabites : « Va à la maison des Récabites, et parle-leur, et amène-les dans la maison de l'Éternel, dans une des chambres, et verse-leur du vin » (Jér. 35:2). Jérémie accomplit ce que l'Éternel lui a prescrit ; il rassemble toute la maison des Récabites et met devant eux « des gobelets pleins de vin, et des coupes » et il leur dit : « Buvez du vin » (ib. 3 à 5). Que vont faire les Récabites ? Ce qui leur était demandé était en opposition avec ce qui leur avait été commandé par leur ancêtre ; aussi dirent-ils sans la moindre hésitation : « Nous ne boirons point de vin ; car Jonadab, fils de Récab, notre père, nous a commandé, disant : Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos fils, à toujours ». Cet ordre de Jonadab avait été donné environ trois siècles auparavant. Qu'importe ! Les Récabites estimaient qu'ils devaient s'y conformer et nul n'aurait pu les contraindre à y désobéir.

5.2 *Jér. 35:6-7. Le commandement de Jonadab et sa signification*

Le commandement de Jonadab portait sur plusieurs points, chacun d'eux ayant sa signification propre :

1. « Vous ne boirez point de vin, ni vous, ni vos fils, à toujours » : ils devaient manifester les caractères du nazaréen, selon Nombres 6.
2. « Et vous ne bâtirez pas de maison », réalisant ainsi qu'ils étaient « étrangers et forains sur la terre » (Héb. 11:13), de vrais fils d'Abraham.
3. « Et vous ne sèmerez pas de semence », autrement dit : vous n'attendrez rien de ce monde.
4. « Et vous ne planterez pas de vigne, et vous n'en aurez point » : vous ne cultiverez pas ce qui vous conduirait à l'abandon du nazaréat (v. 6, 7).

5.3 *Jér. 35:8-13. Témoignage rendu par un commandement écouté et pratiqué*

Les Récabites, avec fidélité, s'étaient conformés à tout ce qui leur avait été commandé : « Et nous avons écouté la voix de Jonadab, fils de Récab, notre père, dans tout ce qu'il nous a commandé, pour ne pas boire de vin tous nos jours, ni nous, ni nos femmes, ni nos fils, ni nos filles, et pour ne pas bâtir des maisons pour notre demeure, et pour n'avoir ni vigne, ni champ, ni semailles ; et nous avons habité dans des tentes, et nous avons écouté, et nous avons fait selon tout ce que nous a commandé Jonadab, notre père » (v. 8-10). Quel enseignement, quel exemple pour des enfants ! Ne leur arrive-t-il pas, trop souvent, de perdre de vue l'exhortation qui leur est adressée : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste ». « Honore ton père et ta mère » (c'est le premier commandement avec promesse) « afin que tu prospères et que tu vives longtemps sur la terre » (Éph. 6:1 à 3) ? Puissent-ils imiter l'exemple des Récabites et puissions-nous tous écouter la parole adressée par Jérémie « aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem » : « Ne recevrez-vous point instruction pour écouter mes paroles ? » dit l'Éternel (v. 12, 13) ! — C'est ainsi que Dieu a voulu se servir de l'obéissance des Récabites pour parler à son peuple, pour nous parler encore aujourd'hui. — Un témoignage avait été rendu au sein du peuple de Dieu par un résidu fidèle. Hélas ! Ce fut en vain.

5.4 *Jérémie 35:14-15*

S'adressant à ce peuple infidèle par la bouche de Jérémie, l'Éternel lui dit alors : « Les paroles de Jonadab, fils de Récab, qu'il a commandées à ses fils, de ne point boire de vin, ont été observées, et ils n'en ont pas bu jusqu'à ce jour ; car ils ont écouté le commandement de leur père. Mais moi, je vous ai parlé, me levant de bonne heure et parlant ; et vous ne m'avez point écouté » (v. 14, 15) — voir aussi Jérémie 25:3, 4, 7, 8.

5.5 *Jérémie 35:16-17. Résultat de l'écoute ou de l'absence d'écoute*

Aussi l'Éternel annonce-t-il le jugement qui sera exécuté sur ce peuple : « Oui, les fils de Jonadab, fils de Récab, ont observé le commandement de leur père qu'il leur avait commandé, et ce peuple ne m'a pas écouté ; à cause de cela, ainsi dit l'Éternel, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : Voici, je fais venir sur Juda, et sur tous les habitants de Jérusalem, tout le mal que j'ai prononcé contre eux, parce que je leur ai parlé, et ils n'ont pas écouté, et que je les ai appelés, et ils n'ont pas répondu » (v. 16, 17) — voir aussi Jérémie 25:9 à 11.

Environ une vingtaine d'années après, le peuple allait être transporté à Babylone. Et c'était le peuple auquel des promesses avaient été faites aux jours de Moïse : « Et il arrivera que si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour prendre garde à pratiquer tous ses commandements que je te commande aujourd'hui, l'Éternel, ton Dieu, te mettra très haut au-dessus de toutes les nations de la terre ; et toutes ces bénédictions viendront sur toi et t'atteindront, si tu écoutes la voix de l'Éternel, ton Dieu » (Deut. 28:1, 2 — voir tout le chapitre).

5.6 *Jérémie 35:18-19. Encouragement par l'obéissance des Récabites*

Quel contraste entre les fils de Jonadab qui « ont observé le commandement de leur père qu'il leur avait commandé » et le peuple qui « ne m'a pas écouté », dit l'Éternel ! Dieu se sert de l'obéissance des Récabites pour parler à la conscience de son peuple. Par ailleurs, par la bouche de Jérémie, il a une parole d'encouragement, une promesse pour la maison des Récabites : « Parce que vous avez écouté le commandement de Jonadab, votre père, et que vous avez observé tous ses commandements et avez fait selon tout ce qu'il vous a commandé ; à cause de cela, ainsi dit l'Éternel des armées, le Dieu d'Israël : Jonadab, fils de Récab, ne manquera jamais d'un homme qui se tienne devant moi » (v. 18, 19).

5.7 *Autres exhortations de la Parole à écouter*

Que d'exhortations nous avons dans la Parole, qui nous invitent de façon pressante à écouter et à mettre en pratique ce que nous avons entendu ! — Samuel pouvait dire : « L'Éternel prend-il plaisir aux holocaustes et aux sacrifices, comme à ce qu'on écoute la voix de l'Éternel ? Voici, écouter est meilleur que sacrifice... » (1 Sam. 15:22). — À l'Éternel qui lui avait dit : « Demande ce que tu veux que je te donne », Salomon avait répondu : « Donne donc à ton serviteur un cœur qui écoute » (1 Rois 3:5, 9) — et nous lisons dans le

livre des « Proverbes de Salomon » : « Mais celui qui m'écoute habitera en sécurité et sera tranquille, sans crainte du mal » et encore : « Bienheureux l'homme qui m'écoute, veillant à mes portes tous les jours, gardant les poteaux de mes entrées » (Prov. 1:33 ; 8:34). Rappelons en terminant les paroles du Seigneur lui-même : « Bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent » (Luc 11:28). Ayons l'ardent désir d'être de ces bienheureux ! Ayons à cœur d'écouter la parole de Dieu, non pas d'une oreille plus ou moins distraite mais avec grande et profonde attention. Et ensuite, gardons-la, serrons-la dans notre cœur afin d'y obéir constamment ! « Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole... J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi » (Ps. 119:9,11).

6 Conséquences de la désobéissance

ME 1976 p.288 et 309

6.1 Genèse 1 et 2

Les versets 15 à 17 du premier chapitre de l'épître aux Colossiens nous disent les gloires de Christ comme créateur de « toutes choses » et font ressortir sa primauté dans une création sortie parfaite de ses mains : il est le « premier-né de toute la création ». Le premier chapitre de la Genèse donne le récit de la création et se termine ainsi : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très-bon. Et il y eut soir, et il y eut matin : — le sixième jour » (v. 31). Dans le chapitre 2, nous voyons Dieu poursuivre son œuvre créatrice : « Et l'Éternel Dieu forma l'homme, poussière du sol, et souffla dans ses narines une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante » (v. 7 — voir 1:26, 27) ; puis, il plante un jardin dans lequel il place l'homme « pour le cultiver et pour le garder » (2:8 et 15) ; enfin, il déclare : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; je lui ferai une aide qui lui corresponde ». Et le chapitre se termine par la formation de la femme, de laquelle Adam put dire : « Cette fois, celle-ci est os de mes os et chair de ma chair ; celle-ci sera appelée femme (Isha), parce qu'elle a été prise de l'homme (Ish) » (ib. 18 à 25).

6.2 Genèse 3

Ces deux premiers chapitres de la Genèse présentent le déploiement des merveilles de Dieu dans les œuvres de la création. Vient ensuite un chapitre dont il a été dit que, comparé surtout aux deux premiers, il était « lugubre ». Certes, ce chapitre 3 nous dit comment le péché est entré dans le monde et, à cet égard, il laisse bien une impression de sombre et profonde tristesse ; mais, d'autre part, après avoir révélé que l'Éternel Dieu désirait amener l'homme à jouir de sa présence, il annonce la venue ici-bas de Christ (la « semence » de la femme) comme aussi sa victoire sur l'adversaire, le serpent, « le serpent ancien, celui qui est appelé diable et Satan » (v. 15 — voir Apoc. 12:9 ; 20:2). L'entrée du péché dans le monde par la désobéissance du premier homme ruinait sans doute tout ce que Dieu avait disposé pour rendre l'homme heureux sur la terre ; mais, tout aussitôt, est donné à connaître le moyen que Dieu avait par devers lui pour faire face à une telle situation, en apparence sans espoir. Dieu ne réédifiera pas ce que l'homme a détruit par sa désobéissance, mais établira un ordre de choses nouveau, infiniment supérieur : il annonce la venue dans ce monde souillé et gâté par le péché, de son Fils bien-aimé, celui qui brisera la tête du serpent après que ce dernier lui aura brisé le talon. Christ, par son œuvre accomplie à la croix, posera le fondement permettant l'accomplissement des conseils divins — cette œuvre de la croix assurant, et pour l'éternité, un parfait bonheur céleste à tous ceux qui croient et sont ainsi purifiés de tout péché, lavés dans « le sang précieux de Christ... agneau sans défaut et sans tache, pré-connu dès avant la fondation du monde » (1 Pierre 1:18 à 21).

6.3 Satan

Le « serpent » dont il est question dès le premier verset du chapitre 3 de la Genèse est un ange déchu, celui auquel il est dit dans le livre du prophète Ézéchiël : « Toi, tu étais la forme accomplie de la perfection, plein de sagesse, et parfait en beauté ; tu as été en Éden, le jardin de Dieu ; toutes les pierres précieuses te couvraient, le sardius, la topaze et le diamant, le chrysolithe, l'onix et le jaspe, le saphir, l'escarboucle et l'émeraude, et l'or ; le riche travail de tes tambourins et de tes flûtes était en toi ; au jour où tu fus créé, ils étaient préparés. Tu étais un chérubin oint qui couvrait, et je t'avais établi tel ; tu étais dans la sainte montagne de Dieu, tu marchais parmi les pierres de feu. Tu fus parfait dans tes voies depuis le jour où tu fus créé, jusqu'à ce que l'iniquité soit trouvée en toi. Par l'abondance de ton trafic, ton intérieur a été rempli de violence, et tu as péché ; et je t'ai précipité de la montagne de Dieu comme une chose profane, et je t'ai détruit du milieu des pierres de feu, ô chérubin qui couvrait ! Ton cœur s'est élevé pour ta beauté, tu as corrompu ta sagesse à cause de ta splendeur ; je t'ai jeté à terre, je t'ai mis devant les rois, afin qu'ils te voient. Par la multitude de tes iniquités, par l'injustice de ton trafic, tu as profané tes sanctuaires ; et j'ai fait sortir un feu du milieu de toi : il t'a dévoré, et je t'ai réduit en cendre sur la terre, aux yeux de tous ceux qui te voient. Tous ceux qui te connaissent parmi les peuples sont dans la stupeur à cause de toi ; tu es devenu une terreur, et tu ne seras plus, à jamais » (28:11 à 19). Son caractère est également dépeint par les paroles que Jésus adressait aux Juifs incrédules : « Vous, vous avez pour père le diable, et vous voulez faire les convoitises de votre père. Lui a été meurtrier dès le commencement, et il n'a pas persévéré dans la vérité, car il n'y a pas de vérité en lui. Quand il profère le mensonge, il parle de son propre fonds, car il est menteur, et le père du mensonge » (Jean 8: 44). Apocalypse 12 parle du moment où il sera précipité du ciel sur la terre : « Et le grand dragon fut précipité, le serpent ancien, celui qui est appelé diable et Satan, celui qui séduit la terre habitée tout entière ; il fut précipité sur la terre, et ses anges furent précipités avec lui » (v. 9) et, plus loin, est indiqué son jugement définitif et éternel : « Et le diable qui les avait égarés fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où sont et la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles » (ib. 20:10).

6.4 Satan, rusé, attaque d'abord les plus faibles

Tel est le « serpent » ! Genèse 3:1 dit qu'il « était plus rusé qu'aucun animal des champs que l'Éternel Dieu avait fait ». Rusé, il s'attaque à la femme, sans doute parce que c'est « un vase plus faible » (1 Pierre 3:7), tant il est vrai qu'il attaque toujours du côté le plus faible. Il nous connaît fort bien, beaucoup mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes et il sait quel est le point sur lequel nous sommes le plus facilement vulnérables. Combien donc nous avons à veiller, à prendre garde sans cesse !

6.5 Comment Satan attaque

Comment attaque-t-il ? Par une question, qu'il a depuis lors posée tant de fois et si souvent avec le même succès que dans le jardin d'Éden ! « Quoi, Dieu a dit... ? » (Gen. 3:1). Il cherche toujours à affaiblir la portée, l'autorité de la Parole de Dieu ! S'adressant à la femme, il met en doute les paroles de Dieu : dans l'esprit et dans le cœur d'Ève, il va semer le doute sur le caractère de Dieu comme Dieu de vérité et ensuite, comme Dieu d'amour. Dieu de vérité : alors que l'Éternel Dieu a dit : « De l'arbre de la connaissance du bien et du mal, tu n'en mangeras pas ; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement », le serpent, lui, affirme : « Vous ne mourrez point certainement » (ib. 2:16, 17 ; 3:4). N'est-il pas « menteur, et le père du mensonge » ? — Dieu d'amour : le serpent déclare à Ève : « Dieu sait qu'au jour où vous en mangerez vos yeux seront ouverts, et vous serez comme Dieu, connaissant le bien et le mal » (ib. 5) ; c'est comme s'il lui avait dit : Dieu ne vous aime pas, il ne veut pas que vous soyez comme lui !

6.6 Puissance de la Parole de Dieu pour résister. Convoitise et transgression

Aux affirmations, aux insinuations de l'adversaire, comment faut-il répondre si nous ne voulons pas nous laisser entraîner dans le chemin de la désobéissance ? Il convient de répondre toujours par la Parole, sans rien y ajouter et sans en rien retrancher. C'est ainsi qu'a agi au désert le second homme, l'homme parfait ; par trois fois il a répondu à Satan : « Il est écrit... » et, de cette manière, l'a chaque fois réduit au silence. La puissance de la Parole fermera toujours la bouche à l'adversaire. C'est la Parole de Dieu ! Hélas ! Ève a ajouté, retranché... Elle a été de la sorte entraînée à l'accomplissement d'un acte de désobéissance : « Et la femme vit que l'arbre était bon à manger, et qu'il était un plaisir pour les yeux, et que l'arbre était désirable pour rendre intelligent ; et elle prit de son fruit et en mangea ; et elle en donna aussi à son mari pour qu'il en mangeât avec elle, et il en mangea » (ib. 6). Remarquons la progression dans les actes qu'elle accomplit : graduellement, elle en arrive à désobéir à Dieu, conduisant Adam à la même désobéissance. — Dans le chemin de la désobéissance, on peut dire qu'il en est généralement ainsi : on fait un premier pas, puis un autre et l'on va toujours plus loin !

6.7 Résultats de la désobéissance

6.7.1 La mort

Le résultat est là : les yeux d'Adam et d'Ève sont ouverts, ils ont maintenant le discernement du bien et du mal, mais sont incapables de faire le bien, ils ne peuvent accomplir que le mal. Et, par-dessus tout, ils ont déshonoré Dieu ! « Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort... » (Rom. 5:12). Conséquences d'un acte de désobéissance !

Cette désobéissance découle, de la part de l'homme, d'un manque de confiance en Dieu. Pour rétablir l'honneur et la gloire de Dieu, il a fallu la confiance manifestée par le second homme, le dernier Adam, une confiance entière tout au long de son chemin, dans toute sa vie et jusque dans la mort même : lorsque, de la sixième à la neuvième heure, Dieu a dû l'abandonner, lui n'a pas cessé de se confier en son Dieu. Quelle gloire pour lui, quelle gloire pour Dieu !

6.7.2 Conscience du mal, honte et peur

Nous avons dans la suite du chapitre 3 de la Genèse le tableau saisissant des conséquences immédiates de la désobéissance d'Adam et Ève ; après la convoitise et la transgression, ce sont : la conscience du mal, la honte et la peur. Satan avait assuré Ève qu'elle échapperait aux conséquences de sa désobéissance (v. 4) et lui avait laissé espérer une condition meilleure : « vous serez comme Dieu » (v. 5). Hélas, les conséquences de l'entrée du péché dans le monde, c'est-à-dire d'un acte de désobéissance, sont effroyables ! En dehors du fait que la gloire de Dieu a été foulée aux pieds, la plus grave de toutes, c'est la mort, l'éloignement de Dieu pour l'éternité, « dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges » (Matt. 25:41) — préparé non pas pour l'homme qui, dans son aveuglement et son incrédulité, s'y laisse entraîner par Satan : comme dans le jardin d'Éden, il est toujours disposé à écouter la voix de l'adversaire plutôt que la voix de Dieu ! — Seule la foi en Christ et en son œuvre expiatoire peut permettre d'échapper à la mort éternelle.

6.7.3 Autres conséquences : tous les péchés

Outre cette conséquence capitale : la mort, « gages du péché » (Rom. 6:23), qui pourrait faire l'énumération de tous les actes accomplis depuis la chute, par les hommes ainsi entraînés dans le chemin de la désobéissance ? Personne ici-bas. — Et quel est l'homme incrédule qui, considérant l'état de ce monde et ce qui se déroule sur cette scène, comprend que tout cela provient de l'entrée du péché dans le monde, de l'état de l'homme, désobéissant et pécheur ? Mais si nul homme n'est capable de faire l'énumération dont nous venons de parler et même la seule énumération de ses propres fautes, il n'en est pas moins vrai que tout est consigné dans « des livres », livres dans lesquels il n'y a aucune erreur, aucune omission... Toutes les pensées, toutes les paroles, tous les actes les plus secrets de la vie de chacun sont là, enregistrés ! C'est Dieu lui-même qui a tout lu au fond des cœurs, qui a tout vu, tout entendu, tout enregistré ! Elles sont là pour chacun, ces pages noires de leurs péchés, parmi lesquels le plus noir, le plus affreux de tous est d'avoir méprisé les appels de la grâce, d'avoir rejeté Christ, le Sauveur. Un jour, le « grand trône blanc » sera dressé. Les morts, « les grands et les petits » se tiendront devant le trône. « Des livres » seront alors ouverts, les morts seront jugés d'après « les choses qui étaient écrites dans les livres, selon leurs œuvres ». Un « autre livre » sera ouvert « qui est celui de la vie » : le nom de ceux qui sont « morts dans leurs péchés » n'y figure pas ! « Et si quelqu'un n'était pas trouvé écrit dans le livre de vie, il était jeté dans l'étang de feu » (Apoc. 20: 11 à 15). Terrible et éternelle conséquence de la désobéissance, du refus du seul moyen de salut offert à l'homme ! « Celui qui croit en lui n'est pas jugé, mais celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » (Jean 3:18).

6.8 Tribunal de Christ

Pour les croyants, il n'est pas question de paraître devant le grand trône blanc : leurs péchés ne sont plus, ils sont lavés de leurs péchés dans le sang, de Christ et peuvent chanter le cantique à la gloire de « Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang » (Apoc. 1:5, 6). Mais il y aura pour eux la comparution « devant le tribunal du Christ », où il n'y aura pas jugement mais manifestation et rétribution : chacun recevra « les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Quelle perte entraînera, dans ce jour-là, tout acte de désobéissance accompli durant notre vie ici-bas !

6.9 Ce qui a été nécessaire pour l'abolition du péché

Après avoir dit quelque chose des conséquences du péché, rappelons ce qui a été nécessaire pour faire « l'abolition du péché », pour « annuler la mort » qui en est le salaire (Héb. 9:26 ; 2 Tim. 1:10). Il a fallu la venue de Christ sur la terre, où il a été l'Homme de douleurs, et sa mort sur la croix, avec les trois heures de l'abandon, durant lesquelles il a souffert des souffrances indicibles. — D'une part, les terribles conséquences de l'entrée du péché dans le monde et surtout, la gloire de Dieu foulée aux pieds par la désobéissance de l'homme, par tous ses actes impies et ses révoltes ; d'autre part, la venue ici-bas de Celui qui a été « méprisé et délaissé des hommes » (És. 53:3) et ensuite sa mort sur la croix, entre deux brigands, avec les trois heures de l'abandon ! Cela ne nous dit-il pas quelque chose de ce qu'est le péché aux yeux de Dieu ? De semblables conséquences pour ce que l'on appellerait peut-être, avec quelle légèreté, un simple acte de désobéissance !

6.10 Ne pas traiter le péché à la légère

Qu'il nous soit donné d'entrer plus profondément dans ce qu'est le péché, dans ce qu'il est pour Dieu ! Pour nous, un acte de désobéissance paraît de peu d'importance. La Parole nous enjoint de faire telle chose, de ne pas faire telle autre. Notre obéissance est-elle entière, sans réserve, sans raisonnements ? Hélas ! que d'arguments nous mettons parfois en avant pour agir non pas d'après ce que Dieu nous demande, mais selon ce qui nous convient à nous, selon les désirs de nos cœurs naturels ! Ne perdons pas de vue que c'est toujours l'adversaire qui nous incite à désobéir à la Parole ; chaque fois que nous désobéissons, c'est parce que nous l'avons

écouté, lui, au lieu d'écouter la voix de Dieu — telle Ève dans le jardin d'Éden. Combien cela devrait nous faire réfléchir et nous conduire à conformer nos voies à ce que la Parole de Dieu nous demande de faire, ou de ne pas faire ! — Certes, il peut nous arriver de « pécher par erreur », par ignorance de ce que nous aurions dû faire ; si nous connaissions mieux les enseignements de l'Écriture, cela ne nous arriverait point. Sous l'économie de la loi, pour un tel péché il y avait pardon, sur la base du sacrifice ; mais pour le péché « par fierté » — péché commis malgré la connaissance de la volonté de Dieu — il n'y avait pas de pardon ! (Nomb. 15:22 à 36). Aujourd'hui, nous sommes assurés que « si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Mais cette précieuse ressource n'est assurément pas pour nous conduire à faire notre propre volonté et à passer à la légère sur le péché ! N'oublions pas d'ailleurs que c'est celui qui confesse ses transgressions et qui « les abandonne » qui « obtiendra miséricorde » (Prov. 28:13).

Le simple acte de désobéissance commis par Adam et Ève a eu les conséquences sur lesquelles nous nous sommes arrêtés. Dieu nous garde de considérer un péché, une désobéissance à un commandement, à une injonction, à un enseignement contenus dans sa Parole, avec quelque insouciance ! Comprendons-en la gravité et soyons des imitateurs de notre parfait Modèle !

6.11 Ne pas tordre la Parole par des raisonnements

Lors de la première tentation, Jésus, ayant « jeûné quarante jours et quarante nuits, après cela il eut faim » (Matt. 4:2). Voilà, pense sans doute l'adversaire, l'occasion favorable pour le faire broncher : qui donc pourrait, après un si long jeûne, se refuser à employer un moyen à sa portée pour avoir de la nourriture ? « Et le tentateur, s'approchant de lui... » — tel le serpent dans le jardin d'Éden ! Mais cette fois c'est de l'Homme parfait qu'il s'approche, de Celui qui ne connaît qu'une volonté, celle de son Dieu et Père, et qui trouve ses délices à lui obéir. Comment répond-il à la tentation subtile du diable, qui vient lui dire, en quelque sorte : Tu es Fils de Dieu, tu viens d'être déclaré tel au Jourdain ; tu peux tout aussitôt en donner la preuve — après ces quarante jours de jeûne, alors que tu as faim, dis que ces pierres deviennent des pains ? Qui, en ayant la puissance, ne l'aurait fait ? Mais l'Homme parfait ne pouvait obéir à Satan ! Il n'a qu'une réponse : « Il est écrit », et il cite un texte de l'Écriture inspirée de la parole de son Dieu ! L'ennemi a la bouche fermée. — Si aujourd'hui, quelqu'un était placé dans des circonstances où il serait tenté de désobéir et si, pour l'encourager à l'obéissance on lui rappelait un texte de la parole de Dieu, n'essaierait-il pas, peut-être, de raisonner sur ce texte pour en arriver à faire sa propre volonté et non la volonté de Dieu ? En présence de ce verset 3 de Deutéronome 8, ne dirait-il pas, par exemple : Oui, mais le texte est celui-ci : « L'homme ne vivra pas de pain seulement... », c'est donc qu'il lui faut du pain pour nourrir son corps et, bien sûr et surtout, « toute parole qui sort de la bouche de Dieu » pour nourrir son âme. Ce n'est qu'un exemple — et l'exemple d'une chose qui ne peut se produire littéralement, puisque nul ne peut changer des pierres en pain — mais c'est un exemple des raisonnements que l'ennemi peut suggérer à un croyant, et qu'il suggère bien souvent, pour le conduire à la désobéissance. N'en avons-nous jamais fait l'expérience ? Oui, imitons le parfait Modèle ! Ce qui était écrit dans la parole de son Dieu s'imposait à lui avec force, il ne pouvait y contrevenir, il obéissait sans raisonner. Que la Parole s'impose toujours à nous avec la même force, avec toute son autorité divine et que nous soyons gardés de toute désobéissance !

6.12 Les questions et les sentences de Dieu

Considérons la scène qui s'est déroulée dans le jardin d'Éden après la désobéissance d'Adam et Ève. L'Éternel Dieu « se promenait dans le jardin au frais du jour » (Gen. 3:8), il voulait être avec l'homme et l'amener à jouir de sa présence. Mais « l'homme et sa femme se cachèrent de devant l'Éternel Dieu, au milieu des arbres du jardin » : la conscience mal à l'aise, ils fuyaient la présence de Dieu, ils avaient peur, redoutant les conséquences de leur désobéissance. Une question est alors posée à Adam qui se cache : « Où es-tu ? », une autre à Ève : « Qu'est-ce que tu as fait ? » (ib. 9 et 13). Dieu le savait bien, mais il désirait sans doute amener l'homme et la femme à la confession, droite et franche, de leur péché. Ni l'un ni l'autre ne le font, chacun d'eux cherche une responsabilité à mettre en avant, aucun d'eux ne reconnaît la sienne ! L'homme rejette sur sa femme la responsabilité de l'acte commis et, en définitive, sur Dieu lui-même. Si tu ne m'avais pas donné une femme, semble-t-il dire, je n'aurais pas été conduit à désobéir ! C'est « la femme que tu m'as donnée pour être avec moi... », c'est elle qui « m'a donné de l'arbre, et j'en ai mangé » (ib. 12). Mais ce qu'il croit être une excuse sera précisément le premier motif de sa condamnation : « Et à Adam il dit : Parce que tu as écouté la voix de ta femme et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'ai commandé, disant : Tu n'en mangeras pas — maudit est le sol à cause de toi ; tu en mangeras en travaillant péniblement tous les jours de ta vie. Et il te fera germer des épines et des ronces, et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras du pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, car c'est de lui que tu as été pris ; car tu es poussière et tu retourneras à la poussière » (ib. 17 à 19). — De son côté, Ève voulait faire retomber la faute sur le serpent seul : « Et la femme dit : Le serpent m'a séduite, et j'en ai mangé » (ib. 13). — Aucune question n'est posée au serpent, qui entend seulement les paroles que l'Éternel Dieu lui adresse : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit par-dessus tout le bétail et par-dessus toutes les bêtes des champs ; tu marcheras sur ton ventre, et tu mangeras la poussière tous les jours de ta vie ; et je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta semence et sa semence. Elle te brisera la tête, et toi tu lui briseras le talon » (ib. 14, 15).

6.13 La malédiction sur le sol

Pour Adam, la mort est la conséquence la plus grave de sa désobéissance ; c'est ce que l'Éternel lui avait déclaré (2:17) — mais, déjà durant sa vie, il aura à souffrir de la malédiction prononcée sur le sol : « maudit est le sol à cause de toi », et il connaîtra le caractère pénible du travail, la sueur du front... Ce n'est pas en effet, contrairement à ce que beaucoup pensent, le travail qui est une des conséquences du péché — tout au contraire, il faisait partie du bonheur de l'homme dans le jardin d'Éden (ib. 15) — mais son caractère désormais pénible.

La malédiction ayant été prononcée sur le sol, l'Éternel ne pouvait ensuite avoir égard à l'offrande de Caïn, puisqu'il apportait le fruit d'une terre maudite (ib. 4:5). Non seulement cela mais, après le meurtre d'Abel, l'Éternel lui déclare : « Quand tu laboureras le sol, il ne te donnera plus sa force » (ib. 12) ; c'était un jugement qui pesait sur celui qui avait tué son frère. Plus tard, lors de la naissance de Noé, Lémec son père dit : « Celui-ci nous consolera à l'égard de notre ouvrage et du travail de nos mains, à cause du sol que l'Éternel a maudit » (ib. 5:29). Mais après le déluge, « l'Éternel dit en son cœur : Je ne maudirai plus de nouveau le sol à cause de l'homme, car l'imagination du cœur de l'homme est mauvaise dès sa jeunesse ; et je ne frapperai plus de nouveau tout ce qui est vivant, comme je l'ai fait. Désormais, tant que seront les jours de la terre, les semailles et la moisson, et le froid et le chaud, et l'été et l'hiver, et le jour et la nuit, ne cesseront pas » (ib. 8:21, 22).

6.14 Le péché est grave

Cela a déjà été écrit : Dieu, Christ, les anges, Satan même envisagent le péché comme chose très sérieuse, très grave ; seul le cœur de l'homme le traite avec légèreté. Ne sous-estimons pas un acte de désobéissance : un péché, c'est un outrage à Dieu ! Et si, perdant de vue ce que Dieu nous demande dans sa Parole, nous avons désobéi, n'essayons pas de rejeter la faute sur d'autres ;

confessons nos fautes avec droiture, abandonnons nos transgressions — pour reprendre les expressions de Proverbes 28:13 — et nous obtiendrons miséricorde !

6.15 L'obéissance, seule exhortation adressée aux enfants

Il n'y a qu'une seule exhortation adressée aux enfants : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste » (Éph. 6:1). Cela est très significatif nous montrant qu'obéir est ce qui importe par-dessus tout et, par ailleurs, qu'il n'est jamais trop tôt pour obéir. C'est la première chose qu'il convient d'apprendre : dès le début du chemin, aux tout premiers pas, l'obéissance doit être réalisée ! Pour un enfant, obéir à ses parents c'est obéir à Dieu ; désobéir à ses parents c'est désobéir à Dieu. N'est-il pas particulièrement important de le rappeler dans les « temps fâcheux » des « derniers jours », dans lesquels sont manifestés les caractères indiqués au début du chapitre 3 de la 2e épître à Timothée — notamment celui-ci : « les hommes seront... désobéissants à leurs parents » ?

Que Dieu nous accorde d'avoir toujours pleine conscience de ce qui lui est dû, de ce qui convient à Sa gloire et demeurons dans le sentier de l'obéissance et de la dépendance ! Pour cela, fixons nos regards sur Celui qui a été ici-bas le second homme, le dernier Adam, l'homme parfaitement obéissant à la Parole, à la volonté de son Dieu et qui trouvait sa joie à obéir ! Que ce soit aussi notre joie, n'oubliant pas que nous avons été « élus selon la préconnaissance de Dieu le Père » pour obéir comme Christ a obéi (1 Pierre 1:2) !

Pour ton immense amour, que te rendre, ô bon Père !

Ah ! donne-nous des cœurs obéissants.

Qu'il brille sur nos fronts, le divin caractère

Que ton Esprit grave sur tes enfants !

Articles divers sur la marche chrétienne par Maurice-Jean Koechlin

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Le rocher des siècles (És. 26:4) — Nombres 20
- 2 Une joie accomplie
- 3 Questions sans réponse
- 4 Trois résurrections — Luc 7:11; Luc 8:40; Jean 11
- 5 Sentinelle, à quoi en est la nuit? — Éz. 3:17, 18; Jér. 6:16, 17; És. 21:11, 12; Ps. 130:6
- 6 Zélé pour les bonnes œuvres — Tite 2:14
- 7 L'amour et la vérité — 2 Jean 1-3
- 8 Zachée — Luc 19:1-10
- 9 Le Dieu de paix avec nous (Pensée) — Phil. 4:9
- 10 Demeurer en Lui et Lui en nous

Table des matières détaillée

- 1 Le rocher des siècles (És. 26:4) — Nombres 20
- 2 Une joie accomplie
 - 2.1 Jean 15:10-11 — l'obéissance
 - 2.2 Jean 16:24 — la dépendance
 - 2.3 1 Jean 1:3-7 — communion les uns avec les autres
- 3 Questions sans réponse
 - 3.1 Comment n'avez-vous pas de foi? — Marc 4:40
 - 3.2 Sur quoi raisonnez-vous en chemin? — Marc 9:33
 - 3.3 Pourquoi lui donnez-vous du déplaisir? — Marc 14:6
 - 3.4 Et tu ne m'as pas connu, Philippe? — Jean 14:9
 - 3.5 Et les neuf, où sont-ils? — Luc 17:17
 - 3.6 Pourquoi dormez-vous? — Luc 22:46
 - 3.7 Ami, pourquoi es-tu venu? — Matt. 26:50
 - 3.8 Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Ps. 22:1
- 4 Trois résurrections — Luc 7:11; Luc 8:40; Jean 11
 - 4.1 Fils de la veuve de Naïn – Confesser de sa bouche Jésus comme Seigneur
 - 4.2 Fille de Jaïrus – Nourrir les enfants dans la foi
 - 4.3 Lazare – Communion et culte
- 5 Sentinelle, à quoi en est la nuit? — Éz. 3:17, 18; Jér. 6:16, 17; És. 21:11, 12; Ps. 130:6
 - 5.1 La sentinelle qui garde
 - 5.1.1 Garde ce qui t'a été confié
 - 5.1.2 Garde ton cœur
 - 5.1.3 Garder la Parole — la foi
 - 5.2 Veiller sur les autres
 - 5.3 Il me crie de Séhir : Sentinelle, à quoi en est la nuit?
 - 5.4 Le matin vient
 - 5.5 Et aussi la nuit
 - 5.6 Ésaïe 52:8
- 6 Zélé pour les bonnes œuvres — Tite 2:14
- 7 L'amour et la vérité — 2 Jean 1-3
 - 7.1 L'amour dans les écrits de Jean
 - 7.2 La vérité dans les écrits de Jean
 - 7.3 Ne pas séparer l'amour de la vérité
- 8 Zachée — Luc 19:1-10
 - 8.1 Obstacles intérieurs, personnels
 - 8.2 Obstacles extérieurs

8.3 Voir Jésus

9 Le Dieu de paix avec nous (Pensée) — Phil. 4:9

10 Demeurer en Lui et Lui en nous

1 Le rocher des siècles (És. 26:4) — Nombres 20

ME 1939 p. 128

Les Israélites, après avoir été délivrés de la servitude de l'Égypte et avoir traversé à sec la mer Rouge, ont chanté de joie. Nous aussi, comme eux, nous avons célébré le Dieu Sauveur qui nous a rachetés. Mais si Dieu a entendu le chant de louange des Israélites, trois jours après, Il a entendu leurs murmures, parce qu'ils avaient cherché de l'eau à boire dans le désert et n'avaient trouvé qu'une eau amère et incapable d'apaiser leur soif. Dieu n'a-t-Il pas entendu aussi nos murmures lorsque nous avons cherché dans le monde des rafraîchissements qui, au lieu d'apaiser notre soif, l'ont augmentée et ne nous ont pas satisfaits?

Dans sa grâce, Dieu ne s'est pas contenté de rendre douces les eaux de Mara; mais il a fait bien plus, il a donné aux Israélites un rocher, source abondante d'eau vive qui les a accompagnés durant quarante ans, c'est-à-dire pendant toute la traversée du désert (1 Cor. 10:4). Comme les Israélites, nous avons un rocher, celui qui est appelé «le rocher des siècles» et qui est pour nous la source d'eau vive jaillissant en vie éternelle. Mais il a fallu que le rocher soit frappé de la verge du jugement de Dieu, la verge qui avait frappé le fleuve pour qu'il devienne du sang. «À cause de la transgression de mon peuple, lui a été frappé» (És. 53:8).

Ce sont là «les eaux paisibles» auxquelles Il nous mène (Ps. 23:2), «les eaux de Siloé qui vont doucement» (És. 8:6), des eaux qui sont toujours à notre disposition comme elles étaient à la disposition des Israélites dans le désert.

Mais alors comment nous expliquer les nouveaux murmures du peuple, lorsque l'assemblée, arrivée tout près du bout de la course, conteste avec Moïse parce qu'il n'y avait pas d'eau pour elle (Nomb. 20)? Et pourtant le rocher était là et il avait été frappé; mais il ne donnait plus d'eau. Avons-nous soif dans le désert, malgré la présence de Celui qui est avec nous, qui ne nous laissera pas et ne nous abandonnera pas? Hélas, n'avons-nous jamais ressenti la soif et «abandonné la Source des eaux vives, pour nous creuser des citernes, des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau» (Jér. 2:13)? Bienheureux celui qui n'a pas fait cette expérience. Pourquoi ressentons-nous la soif comme les Israélites et pourquoi le rocher ne donne-t-il pas d'eau? «Vous n'avez pas, parce que vous ne demandez pas; vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de le dépenser pour vos voluptés» (Jac. 4:2, 3). Dieu donne à Moïse le moyen d'avoir de l'eau: «Vous parlerez au rocher». Comme c'est facile! Il est prêt à donner des eaux abondantes et rafraîchissantes, parlez-lui. Il veut bénir, demandez-lui sa bénédiction. La source est là, tout près, puisez. Il a été frappé une fois, cela suffit. Il a offert un seul sacrifice pour les péchés (Héb. 10:12). C'est ce que Moïse n'a pas compris. Il a voulu recommencer ce qui avait été accompli et parfaitement accompli une fois pour toutes, il a voulu employer sa verge à lui, une verge de jugement dont le rôle était terminé et qui n'était plus que du bois mort; il a voulu utiliser sa puissance à lui pour donner à boire au peuple. Quelle leçon pour nous! La mort du Seigneur, accomplit une fois pour toutes, n'est-elle pas suffisante? Christ n'est-il pas maintenant élevé dans la gloire, souverain sacrificateur intercédant pour les siens, source toujours nouvelle de bénédictions? N'a-t-Il pas accompli un sacrifice parfait, et ne peut-Il «sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par Lui» (Héb. 7:25) et leur donner abondamment ce qui leur est nécessaire?

Mais quelle grâce de sa part! «Si nous sommes incrédules, lui demeure fidèle» (2 Tim. 2:13). Le peuple ne doit pas souffrir de l'infidélité de son serviteur et voici une eau abondante qui coule du rocher et désaltère le peuple. Moïse et Aaron seuls devaient supporter les conséquences de leur infidélité.

Qu'auraient-ils dû faire? Qu'avons-nous à faire pour nous désaltérer et ouvrir pour nos frères les sources de la bénédiction et du rafraîchissement? Parler au Rocher, rétablir la communion avec Lui, en présentant à Dieu la verge, non pas la nôtre, mais celle du Souverain Sacrificateur, la verge qui «avait bourgeonné, et avait poussé des boutons, et avait produit des fleurs et mûri des amandes» (Nomb. 17:8), cette puissance de vie éternelle qui est sortie de la mort, à la croix. «Ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus, par le chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair, approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi» (Héb. 10:19-22). En faisant ainsi nous n'aurons jamais soif.

2 Une joie accomplie

ME 1958 p. 29

Le chrétien a le privilège de posséder une joie que le monde ne connaît pas et ne comprend pas. Le monde ne la connaît pas parce qu'il en ignore la source et l'auteur, et ne la comprend pas parce qu'il ne peut en saisir les motifs.

S'il y a de la joie dans ce monde, c'est une joie dont il est dit: «Même dans le rire le cœur est triste et la fin de la joie, c'est le chagrin» (Prov. 14:13). Une joie qui distrait les pensées de l'incrédule d'un avenir bien sombre pour lui. Une telle joie qui a sa source dans les distractions du monde ne peut être «accomplie».

Une joie accomplie remplit le cœur parce que c'est une joie dans le Seigneur et qu'il n'y a pas de place dans le cœur du chrétien pour autre chose que Lui. La tristesse en est exclue.

Mais l'expression: «joie accomplie», qui implique bien une joie complète, va plus loin en nous rappelant que cette joie a un auteur, et que Celui qui a dit: «c'est accompli», en ayant terminé l'œuvre de notre salut, a «accompli» [ou : rempli, ou : complété, suivant le sens littéral] pour nous cette joie ineffable et glorieuse qui est notre partage maintenant. Elle a sa source profonde dans les souffrances du Seigneur à la croix et c'est pourquoi elle ne pourra se manifester de la même manière que la joie du monde par des éclats extérieurs souvent bruyants et désordonnés. Ce sera une joie paisible et sereine qui se lira non seulement sur le visage mais dans toutes les paroles et les actions du fidèle. N'avons-nous pas, chacun, gardé le souvenir d'anciens frères ou sœurs qui réalisaient pratiquement ce que c'est que de se réjouir dans le Seigneur?

Car nous sommes loin de le réaliser tous et toujours, de là l'injonction répétée de l'apôtre aux Philippiens, alors que les circonstances dans lesquelles il se trouvait lui-même étaient loin d'être réjouissantes.

2.1 Jean 15:10-11 — l'obéissance

Plusieurs conditions sont posées par la Parole pour que nous possédions une joie accomplie. Nous en relèverons trois. La première dans Jean 15:10-11. «Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour. Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie soit en vous, et que votre joie soit accomplie». La désobéissance est un obstacle à la joie. Nous en voyons des exemples chez les enfants: un enfant normal qui a désobéi n'est pas heureux avant d'avoir confessé sa faute à ses parents. Nous ne pourrions l'être avant d'avoir réglé avec notre Père la question de nos péchés et de nos manquements. Lorsque nous l'aurons fait, nous pourrions demander comme David au Ps. 51: «Rends-moi la joie de ton salut», et Il nous exaucera.

Cette joie accomplie, résultat de l'obéissance, n'est-elle pas la joie même du Seigneur qui dit aux siens: «... afin que ma joie soit en vous»? Sa joie. La joie de l'Homme obéissant jusqu'à la mort et à la mort même de la croix. La joie du Chef et du Consommateur de la

foi, «lequel, à cause de la joie qui était devant lui, a enduré la croix, ayant méprisé la honte». Saurait-il y avoir une joie qui dépasse celle qu'il veut nous faire partager avec Lui, mais dont l'obéissance est la condition? Est-ce nos délices à nous aussi, comme à Lui, que de faire ce qui est le bon plaisir de Son Père, et sa loi est-elle «au-dedans de nos entrailles» (Ps. 40)?

2.2 Jean 16:24 — la dépendance

La deuxième condition à la jouissance d'une joie accomplie, nous la trouvons dans la dépendance: «Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie» (Jean 16:24). Après avoir dit aux Philippéens: «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; encore une fois je vous le dirai: réjouissez-vous» (Phil. 4:4), l'apôtre Paul leur montre le moyen de parvenir à cette joie, dans la dépendance: «Que votre douceur soit connue de tous les hommes; le Seigneur est proche; ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces». Douceur, proximité du Seigneur, attente paisible et sans inquiétude de la réponse que Dieu donnera à nos prières et à nos supplications, voilà les caractères d'un homme dépendant et la source d'une joie accomplie. Dans quelle mesure le réalisons-nous? Nos inquiétudes ne sont-elles pas bien souvent un obstacle à notre joie?

En cela aussi, considérons le Seigneur, l'Homme dépendant, tel que nous le présente le Ps. 16 dans la perfection de sa vie de soumission et de dépendance parfaite. Et ce psaume n'est-il pas en même temps un chant de joie? «C'est pourquoi mon cœur se réjouit et mon âme s'égaie... Ta face est un rassasiement de joie, il y a des plaisirs à ta droite pour toujours». Joie profonde qui doit nous rassasier, comme Lui-même l'a été dans la contemplation de Celui qui Lui a fait connaître le chemin de la vie et l'a gardé dans ce chemin.

2.3 1 Jean 1:3-7 — communion les uns avec les autres

Les épîtres de Jean, en particulier, nous donnent une troisième condition d'une joie accomplie, comme résultat de la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ, et aussi avec nos frères et nos sœurs. «Or notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Et nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie... Nous avons communion les uns avec les autres» (1 Jean 1:3-7).

Communion de pensées, communion dans l'amour, communion éternelle et joie éternelle que nous trouvons déjà dans l'éternité passée. Communion du Père avec le Fils: «J'étais ses délices tous les jours, toujours en joie devant lui» (Prov. 8:30). Mais communion et joie dans lesquelles nous sommes introduits par grâce: «mes délices étaient dans les fils des hommes».

En quoi une communion avec le Père est-elle possible pour nous? En ce que nous pouvons entrer dans ses propres pensées pour tout ce qui concerne les perfections de son Fils. En quoi une communion avec le Fils est-elle possible pour nous? En ce que le Fils nous a révélé le Père et que nous partageons maintenant avec le Fils la connaissance du Père, étant participants d'un même amour qui a pour mesure l'amour du Père pour le Fils. Mais la communion avec le Père et avec le Fils, si élevée qu'elle puisse être — et nous touchons là des sommets — n'est pas concevable sans la communion des uns avec les autres. Ayant tous «une même pensée, ayant un même amour, étant d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose»: Cette communion des frères et des sœurs entre eux pouvait seule rendre accomplie la joie de l'apôtre (Phil. 2:2).

Que le Seigneur nous donne de rechercher et de réaliser ces trois conditions qui sont nécessaires pour nous permettre de jouir d'une joie accomplie, afin de pouvoir dire comme David: «À l'ombre de tes ailes, je chanterai de joie» (Ps. 63:7).

3 Questions sans réponse

ME 1961 p. 29-63

En lisant les Évangiles, nous voyons à chaque page le Seigneur poser des questions aux hommes et aux femmes qu'il rencontre sur son chemin, mais nous remarquons en même temps qu'un grand nombre de ces questions sont restées sans réponse. Il est facile d'ailleurs d'en comprendre la raison, car ses paroles et ses questions étaient «la Parole de Dieu, vivante et opérante et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur» (Héb. 4:12). Cette épée touche l'endroit sensible, la conscience et le cœur; ses coups ne peuvent être parés, ils laissent l'homme sans voix, incapable de répondre.

Ces questions, qui nous sont rapportées dans les quatre évangiles, nous sont adressées pour la plupart à nous aussi. Veuillez le Seigneur nous donner d'y prêter attention. Nous en relèverons quelques-unes seulement.

3.1 Comment n'avez-vous pas de foi? — Marc 4:40

C'était la fin d'une journée au cours de laquelle le Seigneur avait enseigné beaucoup de choses à ses disciples, et leur avait «donné de connaître le mystère du royaume de Dieu» (4:11). Une journée passée dans son intimité. Et le soir étant venu, ce jour-là, ils avaient pris le Seigneur avec eux, dans la nacelle, dans une heureuse communion avec Lui.

Nous sommes, nous aussi, arrivés à la fin d'une journée, ou d'une étape de notre vie passée avec Lui. Nous avons, comme les disciples, eu le privilège d'entendre sa voix, ayant eu sa Parole entre les mains, et d'y apprendre beaucoup de choses (4:2). Comme eux aussi, nous avons pu le prendre avec nous «comme Il était», Lui-même, en dehors de toutes les formes et les barrières que la religion a dressées autour de Lui. Il nous reste un peu de chemin à parcourir pour arriver à l'autre rive, ayant nous aussi la certitude d'y arriver. C'est le Seigneur qui leur avait dit: «Passons à l'autre rive», et cette parole leur donnait l'assurance d'y arriver avec Lui. Nous savons, pour ce qui nous concerne, qu'Il restera avec nous jusqu'à notre arrivée à bon port. Cela nous donne une assurance contre le naufrage. Pourrions-nous couler avec un tel passager?

Si la journée a été fatigante, par contre la soirée est calme. Nous voguons sur une mer tranquille. Nous voyons au loin les lumières du rivage. Nous oublions facilement que le vent peut se lever, jusqu'au moment où il se lève. Nous faisons profession de foi et de confiance, nous nous en glorifions même, peut-être pas ouvertement mais souvent au-dedans de nous-mêmes. Nous nous confions dans la solidité de la barque, dans la tranquillité de la mer, dans notre habileté à naviguer, et aussi, certainement, dans la protection du Seigneur, tant que tout va bien...

Et puis l'ouragan se lève, brusquement, inattendu. Tout ce sur quoi nous nous reposions s'écroule — santé, situation, famille, amis, capacités personnelles, etc. — La mer est agitée, la barque fait eau, nous n'y voyons plus clair, nous ne savons plus où nous diriger, et Celui sur lequel nous comptions pour écarter de nous les dangers paraît dormir. Ne voit-Il pas notre situation désespérée? Est-Il indifférent? Nous laissera-t-Il sombrer?... «Où est notre foi?».

Mais avant même de poser cette question à ses disciples, question qui va leur faire baisser la tête et qui touchera leur conscience, Il est ému de leur détresse; Il ne leur fait pas attendre la délivrance: «Alors ils ont crié à l'Éternel dans leur détresse, et Il les a fait sortir de leurs angoisses; Il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent, et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et Il les conduit au port qu'ils désiraient» (Ps. 107:28-30). La façon viendra ensuite, mais tout d'abord il faut rassurer les craintifs, éloigner le danger qui paraît les menacer. Avant de les reprendre, Il reprend le vent et la mer. Avant la question qui va les

sonder, il y a la parole puissante qui va désarmer l'adversaire, et cette fois, la parole n'est pas une question mais un commandement: «Fais silence, tais-toi!».

C'est bien là la manière d'agir du Seigneur — la manière d'agir de l'amour — envers les siens, envers nous. Il répond d'abord à la prière, même si elle est importune, même si elle manifeste peu de foi; d'abord Il rassure, d'abord Il délivre, et ensuite seulement, — n'en avons-nous pas fait bien souvent l'expérience? — vient la question: «Où est votre foi?».

3.2 Sur quoi raisonnez-vous en chemin ? — Marc 9:33

Le Seigneur commençait ce dernier voyage qui allait le conduire à Jérusalem. Les jours de son assomption s'accomplissaient. Il avait devant Lui, suivant les expressions d'un cantique, «la souffrance, les pleurs, la mort, l'abandon».

Il enseignait ses disciples, et leur disait: «Le Fils de l'homme est livré entre les mains des hommes, et ils le feront mourir; et ayant été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour...» (9:31). Il s'apprêtait à donner sa vie pour le salut du monde, le salut de ces disciples mêmes qui le suivaient et pour lesquels son cœur était rempli d'amour. De quoi leur cœur à eux était-il occupé en chemin?

«Sur quoi raisonnez-vous en chemin? Et ils gardaient le silence, car ils avaient disputé entre eux, en chemin, qui serait le plus grand». Cette indifférence et, disons-le, cet orgueil de leur part nous surprend, nous indigne même, car s'ils avaient disputé qui serait le plus grand, n'était-ce pas en réalité que chacun avait la pensée qu'il était digne de cette première place? Ils avaient toujours l'espoir que leur maître, qu'ils aimaient, n'en doutons pas, allait recevoir le royaume et, qu'alors, ils seraient les compagnons du roi, ayant une place, si possible la première, à sa cour.

Comment se peut-il, nous demandons-nous, que de telles pensées les occupent en un pareil moment? Mais si nous faisons un retour sur nous-mêmes et si nous prenons la question du Seigneur comme nous étant adressée personnellement, nous serons, comme les disciples, obligés de garder le silence. Quelles sont en effet nos préoccupations, bien souvent hélas, lorsque nous sortons du culte, de la présence du Seigneur au milieu de nous, à l'issue de ces moments solennels où Il nous a montré, comme à ses disciples le jour de la résurrection, ses mains et son côté percés, où nous avons réalisé quelque peu la communion de ses souffrances? Nos pensées sont-elles toujours à un niveau supérieur à celui de ces disciples? De qui sommes-nous occupés sur le chemin qui nous ramène à la maison, de Lui ou de nous et de nos circonstances? Comme nous oublions vite, n'est-ce pas, Celui dont nous avons annoncé la mort, Celui qui nous a dit: «Faites ceci en mémoire de moi!» C'est bien en mémoire de Lui que nous l'avons fait, mais combien de temps a duré cette impression, cette mise de côté de nous-mêmes pour Lui donner à Lui toute la place dans nos vies? Une heure, un jour, ou la semaine tout entière?

Nous sommes, comme les disciples, en chemin à la suite du Maître, non pas pour aller à Jérusalem, mais vers la maison du Père, et la Parole nous dit ce qui doit occuper nos pensées pendant tout ce court trajet: «Au reste, frères, toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée... que ces choses occupent vos pensées». Toutes ces choses sont résumées en une personne, Christ. En est-il vraiment ainsi pour chacun de nous? «Sur quoi raisonnez-vous en chemin?».

3.3 Pourquoi lui donnez-vous du déplaisir ? — Marc 14:6

Aux yeux des hommes, l'acte de cette femme était une folie. Folie de briser un vase d'albâtre, folie de répandre sur la tête du Seigneur un nard pur de grande valeur et cela, semblait-il, sans profit pour personne, folie d'anéantir le fruit du travail peut-être de toute une année. C'est la sagesse humaine qui parle ainsi. Sagesse humaine qui n'a pas connu Dieu (1 Cor. 1:21) manifesté en Christ, qui ignore ce qui convient à sa sainteté et n'a aucune idée de ce qu'est l'adoration. Sagesse humaine qui ne craint pas de causer du déplaisir à cette humble femme qui, elle, a manifesté par son geste l'amour qui était dans son cœur. Manque de crainte et d'amour pour le Seigneur, manque d'amour envers cette femme, et tout cela caché sous le couvert d'une prétendue sagesse et d'un intérêt tout extérieur pour les pauvres.

Prenons garde de ne pas gêner la joie de nos frères et de nos sœurs qui réalisent peut-être beaucoup mieux que nous la joie de la communion avec le Seigneur et de l'adoration. Nos critiques (et nous sommes si facilement portés à critiquer et à juger les intentions) nous élèveront peut-être aux yeux de ceux qui nous entendent, mais elles nous attireront de la part de Celui qui sonde les reins et les cœurs, cette question qui nous laissera aussi sans réponse: «Pourquoi lui donnez-vous du déplaisir?».

3.4 Et tu ne m'as pas connu, Philippe ? — Jean 14:9

Plus de trois ans s'étaient écoulés depuis que le Seigneur, au début de son ministère, avait «trouvé» Philippe qui l'avait aussitôt confessé comme étant «Celui duquel Moïse avait écrit dans la loi et duquel les prophètes aussi avaient écrit». Philippe l'avait alors reconnu comme étant le fils de Joseph, mais il n'avait, depuis ce jour, quoique marchant à sa suite, pas avancé dans la connaissance de ce qu'il était. Il avait cependant entendu la confession de Pierre: «Tu es le Fils de Dieu». Il avait vu ses œuvres et pourtant ses yeux étaient restés fermés: «Tu ne m'as pas connu, Philippe?».

Quels progrès avons-nous faits dans sa connaissance pendant toutes les années passées depuis qu'il nous a trouvés? Comme on l'a dit souvent, une seule journée pendant laquelle nous n'avons rien appris du Seigneur est une journée perdue, et combien de journées perdues ainsi pouvons-nous compter depuis que nous avons le privilège de marcher avec Lui! De quoi avons-nous été occupés pendant la journée présente? pendant toute l'année passée? Peut-être de choses qui ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, notre travail, notre famille; mais elles sont devenues mauvaises si elles ont pris dans nos cœurs la place que devait y occuper le Seigneur et si elles nous ont empêché de croître dans sa connaissance. Connaissance de Christ! seule connaissance qui n'enfle pas parce que c'est la connaissance de Celui qui s'est abaissé. Connaissance excellente en présence de laquelle Paul pouvait regarder toutes choses comme une perte et les estimer comme des ordures (Phil. 3:8). «Connaissance de Dieu et de Jésus notre Seigneur» (2 Pier. 1:2). Connaissance aussi qui fait que nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire (2 Cor. 3:18). Est-ce ainsi que nous le connaissons? Ou cette parole, d'une tristesse infinie, s'adresse-t-elle aussi à nous, nous laissant sans réponse: «Et tu ne m'as pas connu?».

3.5 Et les neuf, où sont-ils ? — Luc 17:17

Dix lépreux avaient été guéris par le Seigneur, avec, comme différence entre eux, que l'un était Samaritain et ne faisait donc pas partie du peuple de Dieu. Celui-ci seul était retourné en arrière pour rendre grâce à Jésus et s'était jeté à ses pieds, glorifiant Dieu. C'est alors que nous entendons cette demande si émouvante du Seigneur: «Et les neuf, où sont-ils?».

Cette même question vient tout naturellement, et solennellement, à nos oreilles lorsque nous sommes réunis pour le culte. Nombreux sont ceux qui ont été lavés par le Sauveur de la lèpre du péché, qui ont reçu le pardon, la délivrance, le salut. Où sont-ils tous, le dimanche matin? Là où le Seigneur se trouve, au milieu des deux ou trois rassemblés en son nom, ou ailleurs? Beaucoup disent: je rends grâce chez moi; mais on peut se demander si cela correspond bien à ce que faisait le lépreux guéri: «à haute voix». À haute voix, c'est un témoignage de reconnaissance public qui correspond à ce que les croyants sont invités à faire: annoncer la mort du

Seigneur. Peut-être les neuf ont-ils été reconnaissants dans leur cœur au Seigneur qui les avait guéris, cependant leur place était, comme pour le dixième, aux pieds de Jésus, et cette place restait vide. C'est là qu'il les cherchait et ne les trouvait pas.

C'est autour de Lui maintenant qu'il cherche les siens, c'est la place de tous ceux qu'il a rachetés par son sang. Combien peu nombreux sont ceux qui l'occupent! Mais il faut ajouter que notre seule présence au culte ne nous permet pas de considérer que nous avons pris la même place que le dixième lépreux, car ce qui importe ce n'est pas d'assister corporellement au culte en ayant l'esprit ailleurs, mais bien d'y participer, sinon de nos bouches — et en tous cas pas de nos bouches seulement — mais de notre cœur. C'est ainsi que nous Lui montrerons notre reconnaissance.

Nous avons remarqué que si le dixième lépreux est un Samaritain, les autres semblent avoir été des Juifs et nous pouvons tout naturellement en faire l'application à ceux qui ont également parmi nous une situation privilégiée, mais aussi une responsabilité accrue. Je veux parler des enfants de croyants qui dès leur enfance ont appris à connaître le Sauveur et les vérités concernant le culte et qui n'ont pas répondu à son invitation. N'est-ce pas en tout premier lieu de ceux-là que le Seigneur peut dire: «et les neuf, où sont-ils?».

3.6 Pourquoi dormez-vous ? — Luc 22:46

Son heure était venue. Il avait pris à Gethsémané la coupe de la colère de Dieu contre le péché et allait à Golgotha où il fallait qu'il la bût sans en rien laisser pour nous. Il avait traversé l'angoisse du combat, luttant seul, et sa sueur était devenue «comme des grumeaux de sang décollant sur la terre». Un ange était venu le fortifier pour que le vase humain ne fût pas brisé par la douleur et l'angoisse. Ces choses, et combien solennelles, nous sont si connues que nous passons peut-être parfois indifférents devant elles, alors que chaque fois que nous les lisons elles devraient toucher nos cœurs toujours à nouveau. Dormons-nous peut-être?

Sans doute était-il impossible aux disciples de partager les souffrances de Gethsémané et d'y entrer en quoi que ce fût. Le Seigneur se trouvait seul en face de l'homme fort. Il ne cherchait pas d'aides pour combattre avec lui, mais «des consolateurs» (Ps. 69:20) et Il n'en a pas trouvé. Ceux qui auraient pu veiller avec lui étaient endormis de tristesse; alors que, comme un autre l'a écrit, leur Maître traversait les angoisses de la mort en communion avec son Père, ils étaient incapables de comprendre la solennité du moment, ni le danger auquel ils étaient exposés. Jésus leur répète: «Priez afin que vous n'entriez pas en tentation». Il pense toujours à eux, ne leur fait aucun reproche, il leur dit simplement: «Pourquoi dormez-vous?». Ils auraient dû veiller pour leur propre compte. Lorsque Judas s'est ensuite présenté avec la foule pour Le prendre, le Seigneur était prêt à le recevoir. Pierre qui avait dormi ne l'était pas, il se laisse emporter par son caractère naturel et frappe de l'épée.

«C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru» (Rom. 13:11). C'était l'heure au temps de l'apôtre, n'est-ce pas plus encore maintenant l'heure de nous réveiller, afin que, lorsque la tentation viendra, nous soyons prêts? Que ni l'indifférence, ni les difficultés, ni la tristesse même — et les motifs de tristesse en présence de la ruine actuelle de l'Église sont bien grands! — ne soient pour nous une excuse à dormir. Et si nous sommes endormis, écoutons Celui qui nous dit avec tendresse mais aussi avec instance: «Pourquoi dormez-vous? Levez-vous et priez afin que vous n'entriez pas en tentation».

3.7 Ami, pourquoi es-tu venu ? — Matt. 26:50

Cette question, le Seigneur l'a adressée à Judas venu avec une grande foule, avec des épées et des bâtons, pour se saisir de Lui.

Dieu veuille que, si un de nos lecteurs se trouvait dans la situation de Judas, c'est-à-dire en opposition pas toujours ouverte, mais peut-être aussi cachée — Judas était venu de nuit — avec le Seigneur, il considère aujourd'hui encore le sérieux de cette question qui lui est adressée maintenant par l'Ami, mais à laquelle il devra un jour répondre lorsque l'Ami sera devenu le Juge: «Pourquoi es-tu venu?».

3.8 Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Ps. 22:1

Bien d'autres questions ont été posées par le Seigneur qui sont restées sans réponse de la part des hommes.

Je voudrais seulement pour terminer mentionner cette demande solennelle adressée non plus à des hommes mais à Dieu par le Sauveur sur la croix et restée alors sans réponse: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?».

Il nous appartient, à chacun de nous, d'y répondre dans une sainte révérence et avec adoration: «Seigneur, c'est pour moi».

4 Trois résurrections — Luc 7:11; Luc 8:40; Jean 11

ME 1964 p. 141

Les évangiles nous donnent le récit de trois résurrections opérées par le Seigneur: ils parlent de trois morts — deux enfants et un homme — auxquels Il a rendu la vie alors qu'il était dans le monde.

La sentence de mort, prononcée par Dieu sur Adam et sur toute sa descendance, n'a jamais été révoquée, elle a trouvé son application au temps d'Abel, comme au temps du Seigneur. Et maintenant encore «la mort a passé à tous les hommes en ce que tous ont péché» (Rom. 5:12). Notre vie terrestre à tous doit ainsi avoir sa fin. Toutefois cette même Parole qui dit: «Les gages du péché c'est la mort», ajoute: «mais le don de grâce de Dieu, c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus, notre Seigneur» (Rom. 6:23). En sorte que nous tous qui Lui appartenons possédons cette vie éternelle, «nous sommes passés de la mort à la vie» (1 Jean 3:14) et nous sommes suivant l'expression de Col. 3:1: ressuscités avec Christ.

Si nous rappelons ici cette vérité qui est à la base de notre foi, c'est pour insister sur le fait que, dans les trois cas de résurrection qui nous occupent, il ne s'agit pas de vie éternelle, mais de vie terrestre rendue par le Seigneur à trois personnes qui étaient mortes, vie qui n'était en rien différente de celle qu'ils possédaient auparavant, en sorte que le jour est venu plus tard, pour tous les trois, où ils ont dû à nouveau passer par la mort. Malgré ce fait, les trois récits qui nous sont donnés dans les évangiles sont d'un grand intérêt pratique, comme images de la nouvelle vie de résurrection que possèdent, déjà durant leur vie terrestre, dès leur conversion, tous ceux qui ont reçu Christ pour leur Sauveur.

Considérons brièvement chacun des trois récits.

4.1 Fils de la veuve de Naïn – Confesser de sa bouche Jésus comme Seigneur

À l'image du jeune garçon, fils de la veuve de Naïn, nous étions morts, morts dans nos fautes et nos péchés, suivant l'expression de la Parole, et incapables de sortir par nous-mêmes de cet état, comme aussi dans l'impossibilité d'en être délivrés par d'autres. La tendre affection de sa mère était sans aucun pouvoir pour redonner la vie à son enfant mort. Il en est bien de même pour nous: nous sommes dans l'incapacité absolue aussi bien de nous sauver nous-mêmes, que de sauver les autres. Sans doute, la veuve de Naïn aurait-elle donné volontiers sa propre vie pour que fût conservée celle de son fils, mais c'était chose impossible.

La voix puissante du Prince de la vie pouvait seule rendre la vie à l'enfant, de même que Lui seul est puissant pour nous délivrer de l'état de mort morale dans lequel nous gisions. «Jeune homme, je te dis, lève-toi. Et le mort se leva sur son séant et commença à parler». N'est-il pas remarquable de lire que le premier effet de l'œuvre du Seigneur produit chez cet enfant, alors qu'il était encore

assis, avant même qu'il eût fait un seul pas, a été de le faire parler. Ce que le jeune homme a dit, nous ne le savons pas, mais nous pouvons bien penser que ses paroles ont traduit sa joie, conséquence du don de la vie qui venait de lui être rendue.

C'est bien là aussi ce qui devrait caractériser tous ceux qui ont reçu une vie plus précieuse que celle qui avait été rendue à l'enfant, car il s'agit pour eux de la vie éternelle. Si ces lignes tombent sous les yeux d'un enfant qui a reçu la vie par la foi sans, comme cela arrive, l'avoir encore confessé, qu'il ne tarde pas à le faire pour donner à ses parents et à ceux qui l'aiment, une joie semblable à celle que la pauvre veuve a ressentie en entendant son enfant rendre témoignage de sa résurrection. Qu'aucun de nous n'oublie que la parole de la foi consiste à confesser de sa bouche Jésus comme Seigneur (Rom. 10:9). Sans attendre un seul jour!

4.2 Fille de Jaïrus – Nourrir les enfants dans la foi

Le récit de la résurrection de la fille de Jaïrus (Luc 8:40) nous enseigne une autre leçon non moins importante.

La jeune fille dormait du sommeil de la mort lorsque le Seigneur est entré dans la maison de ses parents, et Lui seul pouvait discerner en elle une âme vivante. C'est pourquoi Il a pu dire: «Elle n'est pas morte, mais elle dort». Il a vaincu la mort et seule sa voix puissante a pu rappeler aussi cette enfant à la vie et ordonner à son esprit de retourner en elle. Voix puissante qui donne la vie, mais aussi voix de grâce qui, s'adressant aux parents, leur commande de donner à manger à leur fille. Tendres soins à l'égard de l'enfant, mais paroles solennelles pour les parents en même temps que pour nous. Sans nourriture, la fille de Jaïrus aurait dépéri et serait vite retombée dans un sommeil semblable à la mort. Si le Seigneur a donné la vie à nos enfants, il nous appartient de les nourrir de la manne céleste, de la Parole de Dieu, sans attendre un seul jour. Notre responsabilité est donc de donner aux enfants que Dieu nous a confiés, et plus généralement aux enfants dans la foi avec lesquels nous avons affaire, une nourriture appropriée à leur âge spirituel et à leurs besoins, afin qu'ils croissent dans la foi.

4.3 Lazare – Communion et culte

Lazare était bien mort aussi, et, déjà, la corruption avait commencé son œuvre en lui (Jean 11:39), lorsque la même voix puissante du Seigneur s'est adressée à lui, devant son tombeau, pour lui dire: «Lazare, sors dehors». Et le Seigneur ajoute pour ceux qui l'entourent: «Déliiez-le, et laissez-le aller».

«Déliiez-le», aidez-le à se débarrasser de tout ce qui pourrait encore le retenir dans les liens de la mort, tout ce qui le rattache encore à ce corps corruptible et corrompu qui a été le sien. Ne laissons pas, chers frères, ceux qui ont reçu une vie nouvelle, rester enlacés par des liens charnels qui les empêcheraient d'en jouir. Occupons-nous d'eux pour les en faire sortir en leur donnant à connaître ce qu'est la liberté des enfants de Dieu.

«Et laissez-le aller...». Aller où? Il n'a pas été nécessaire de dire à Lazare où il devait aller. Débarrassé de ses liens, son cœur l'a conduit sans hésiter là où nous le trouvons au chap. 12, dans le lieu même où son maître aimait à se rendre, à Béthanie. Là un souper devait être préparé pour le Seigneur, et à la table du souper il y avait une place pour «Lazare, le mort, que Jésus avait ressuscité d'entre les morts». Heureux Lazare, il ne lui manque rien, il jouit de la communion paisible avec Celui qui l'a sauvé de la mort et lui a donné la vie. Dans cette maison, un parfum s'exhale, parfum de louange, encens versé sur les pieds du Seigneur par Marie; mais, sans paroles, — car nous n'entendons pas un seul mot sortir de la bouche de Lazare — Lazare participe à ce culte et adore.

Si nous avons quelque peu compris l'œuvre de rédemption et d'amour accomplie envers nous par le Seigneur en nous donnant la vie, nous ne tarderons pas à aller au lieu où Il a promis sa présence, au milieu des deux ou trois réunis en son nom et à prendre, à sa table, la place qu'il a réservée à chacun de ses rachetés.

Rendre témoignage, à l'image du fils de la veuve de Naïm; nous nourrir de Lui, à l'image de la fille de Jaïrus; participer à sa table, dans la communion avec Lui et dans l'adoration, comme Lazare, ce sont bien là les fruits bénis de la nouvelle vie qu'Il nous a donnée.

Qu'Il nous accorde de le réaliser.

5 Sentinelle, à quoi en est la nuit? — Éz. 3:17, 18; Jér. 6:16, 17; És. 21:11, 12; Ps. 130:6

ME 1980 p. 141

5.1 La sentinelle qui garde

Nous avons lu en Ézéchiel: «Fils d'homme, je t'ai établi sentinelle». Chers amis, cette parole ne s'adresse pas seulement au prophète, mais bien à chacun de nous. «Je t'ai établi sentinelle». Parole sérieuse parce que le poste de sentinelle est dans une armée un poste d'honneur, un poste de responsabilité et de confiance. Un poste d'honneur: dans certaines armées étrangères, il est interdit de confier le poste de sentinelle à un homme qui a été puni une fois. Poste de confiance: parce que la sécurité d'une troupe peut dépendre de la sentinelle. On place une sentinelle pour veiller, pour voir si l'ennemi approche, pour signaler les dangers ou pour garder quelque chose de précieux. Le rôle d'une sentinelle n'est pas de combattre; elle peut avoir à se défendre, mais n'a pas à combattre offensivement, elle ne le pourrait d'ailleurs pas. Que pourrait faire une sentinelle isolée contre toute une troupe d'assaillants? Non, elle a un autre rôle, une autre arme aussi: une trompette pour avertir et pour appeler celui ou ceux qui combattront. Mais la sentinelle doit veiller pour garder.

Nous trouvons bien souvent dans la Parole cette injonction: garde, gardez.

5.1.1 Garde ce qui t'a été confié

Quand Paul écrit à Timothée: «Ô Timothée, garde ce qui t'a été confié», on sent combien l'apôtre avait à cœur que son cher enfant dans la foi soit une sentinelle fidèle. Nous savons ce qu'il peut en coûter de ne pas garder. Nous en avons un exemple dans le premier homme, quand Dieu l'a placé dans le jardin d'Eden, pour le cultiver et pour le garder. Mais Adam ne l'a pas bien gardé, il a laissé entrer dans le jardin un animal des champs, du dehors, le serpent. Satan a pénétré dans le jardin, alors qu'il n'avait rien à y faire, et nous savons ce qu'il en est advenu.

Pour nous, nous avons d'abord à veiller sur nous-mêmes, puis à garder nos maisons du monde et du mal, ensuite à être vigilants en ce qui concerne l'Assemblée, nos frères, tous les croyants. Et enfin nous avons aussi une fonction de sentinelle vis-à-vis du monde, vis-à-vis de ceux qui ne connaissent pas encore le Seigneur, pour les avertir du jugement qui est à la porte.

5.1.2 Garde ton cœur

Il est une première chose que la Parole nous enjoint de garder plus que tout ce que l'on garde. Nous la trouvons dans le livre des Proverbes: «Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie» (ch. 4:23). Qui a écrit cette parole sous l'inspiration de Dieu? Salomon, précisément quelqu'un qui ensuite n'a pas gardé son propre cœur. Voyez combien nous avons à veiller! Si celui même que Dieu a chargé d'écrire cette exhortation n'a pas su la mettre en pratique, à combien plus forte raison, avons-nous à veiller sur nous-mêmes pour le faire. Il est dit de Salomon que Dieu lui avait donné un cœur large comme le sable qui est sur le

bord de la mer (1 Rois 4:29), expression qu'un autre verset, un peu plus haut, nous explique: il est dit du peuple d'Israël qu'il était nombreux comme le sable qui est sur le bord de la mer (ibid. v. 20). Et Dieu, en donnant à Salomon la charge de ce peuple, lui avait donné exactement le cœur qu'il fallait pour cela; il n'y avait pas de place pour un grain de sable de plus dans son cœur. Or nous savons que Salomon y a laissé entrer beaucoup d'autres choses: des richesses, des chevaux qu'il tirait d'Égypte, des femmes étrangères. Toutes ces choses ont occupé le cœur de Salomon, lequel, de ce fait, n'a pas pu remplir comme il l'aurait dû la tâche qui était la sienne.

Et nous, qu'avons-nous à garder dans notre cœur? Nos affections pour une Personne: le Seigneur Jésus, notre Sauveur, Lui qui est la vie, notre vie, doit le remplir. Gardons Christ dans notre cœur, sans rien y laisser entrer d'autre. S'il est vraiment notre vie, notre tout, que sont toutes les autres choses que nous pouvons désirer et qui, trop souvent, prennent une place dans nos cœurs? On peut dire que cette place est perdue pour le Seigneur.

5.1.3 Garder la Parole — la foi

Combien de fois trouvons-nous aussi cette expression: garder la Parole. Elle nous a été confiée, cette précieuse Parole de Dieu. Nous l'avons entre les mains; il nous faut la connaître, la lire, la méditer, en faire notre nourriture, et alors la garder, la mettre en pratique tous les jours de notre vie. Oui, que le Seigneur nous donne de garder cette Parole.

Puis: garder la foi. Quand l'apôtre Paul, arrivé à la fin de sa carrière, regarde en arrière le chemin parcouru, il peut dire: «J'ai gardé la foi». La foi ici, ce n'est pas proprement celle qui sauve; mais c'est toute la doctrine, tout ce que Dieu nous a enseigné, tout ce que nous avons reçu de Lui en croyant. Ce sont les sentiers anciens qu'ont tracés nos conducteurs; ce sont toutes les vérités de la Parole, rien qu'elles, que beaucoup d'entre nous ont entendues dès leur jeunesse.

Nous connaissons tant d'exemples de chrétiens qui ont laissé de côté quelque chose de cette foi, un verset par-ci, un autre par-là. Et puis ce quelque chose est devenu beaucoup; en sorte que nous en avons même vus, nous pouvons le dire en pleurant, qui ont fait naufrage quant à la foi. Bien-aimés, la foi nous a été confiée; qu'elle ne soit pas comme la rosée du matin qui s'en va de bonne heure (comp. Os. 6:4). Dieu veuille que chacun de nous prenne pour lui cette parole de l'apôtre à Timothée: «Garde ce qui t'a été confié». Pour beaucoup d'entre nous, pour les jeunes qui ont toujours été en contact avec la Parole, on peut dire vraiment qu'il leur a été beaucoup confié. Gardez ce que Dieu vous a confié, comme une sentinelle vigilante!

5.2 Veiller sur les autres

Nous avons à veiller aussi sur les autres. C'est un rôle que nous remplissons souvent dans un sentiment de supériorité ou de critique. Mais, lorsqu'il est dit que nous avons à veiller les uns sur les autres, ce n'est pas dans un esprit de jugement, ni pour condamner le mal déjà commis, mais pour mettre en garde aux approches du mal. Lorsque la sentinelle voit l'ennemi s'approcher du camp qu'elle doit surveiller, c'est alors qu'il faut qu'elle sonne de la trompette, de cette arme qui lui a été donnée pour avertir ses frères. Ensuite, ce peut être trop tard. C'est avant l'attaque qu'il faut veiller; pour cela, avec la vigilance, il faut une autre vertu: l'amour. On veille sur ce qu'on aime. Sans amour, nous ne saurons pas veiller les uns sur les autres. Aimer est le grand secret pour veiller avec soin sur nos frères et sur l'assemblée de Dieu. Veiller quand nous voyons le danger s'approcher d'un de nos frères. Oh, alors aller à lui, non pas avec un jugement sévère, mais en suivant le modèle que le Seigneur nous a donné. Tel est le rôle de la sentinelle. Veiller sur l'assemblée de Dieu dans son ensemble, comme aussi sur chaque âme en particulier. Que le Seigneur nous accorde là aussi de ne pas y manquer, avec l'aide de la Parole, et en usant de cet amour que Dieu lui-même a versé dans nos cœurs.

5.3 Il me crie de Séhir : Sentinelle, à quoi en est la nuit?

Dans Ésaïe 21 nous avons lu cet oracle: «Il me crie de Séhir (ou Duma)...». Nous savons qu'il s'agit de l'Idumée, le pays d'Ésaü, et Séhir c'est la montagne qui se trouvait là. Ésaü, image du monde profane, c'est le monde s'adressant à nous. Nous avons souvent entendu cette voix-là — une voix moqueuse: «Sentinelle, à quoi en est la nuit?». Le chrétien parle de la nuit qui règne dans le monde, et le monde parle de lumière: la lumière de la civilisation, la lumière du progrès, la lumière de la science... C'est comme ces hommes qui s'adressaient au Seigneur en Jean 9, et à qui le Seigneur doit montrer qu'ils sont aveugles. Ils croyaient voir, mais ils étaient aveugles. Il n'y a qu'une lumière: la vraie lumière, c'est «celle qui, venant dans le monde, éclaire tout homme». Le Seigneur est la lumière du monde. Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, mais ils croient qu'ils voient clair. Ils peuvent s'adresser aux croyants avec ironie: À quoi en est la nuit? Tu prétends que c'est la nuit, mais à quoi en est-elle? Écoutez la réponse de la sentinelle: «Le matin vient». Oui, nous sommes au bout de la nuit; pour nous qui connaissons la Parole, nous savons que le matin vient.

5.4 Le matin vient

Quand la sentinelle a passé toute la nuit à veiller, elle voit vers le matin, avant le lever du soleil, une étoile qui monte à l'orient: l'étoile du matin. Elle annonce que cette longue nuit de fatigue, de dangers, d'alarmes, va être enfin terminée: le matin vient!

Chers amis, c'est le matin sans nuage!

Cette étoile du matin, l'apôtre Pierre déclare qu'elle est déjà levée dans nos cœurs. Elle annonce le lever du soleil, la fin de toutes les inquiétudes, la fin du danger, la fin des terreurs de la nuit, la fin de l'ennemi lui-même: le matin vient. Et nous avons l'expression de l'attente de la sentinelle dans ces versets que nous avons lus au Psaume 130: «Mon âme attend le Seigneur» — là aussi nous trouvons une répétition — «plus que les sentinelles n'attendent le matin».

En est-il ainsi de nous? Est-ce que nous aussi, comme ces sentinelles, nous attendons? Qu'attendons-nous? le matin? Oh! nous attendons mieux que le matin, nous attendons le Seigneur.

Si nous attendions comme ces sentinelles, comme notre attitude serait différente de ce qu'elle est! «Mon âme attend le Seigneur», Celui qui vient.

5.5 Et aussi la nuit

Mais la sentinelle ajoute quelque chose à l'égard de ceux qui lui crient de Séhir: «Sentinelle, à quoi en est la nuit?». Elle peut dire: «Le matin vient», parce qu'elle-même attend le matin. Mais elle ajoute: «Et aussi la nuit». Pour ceux qui connaissent le Seigneur et qui l'attendent, c'est le matin, c'est le merveilleux matin qui n'aura pas de fin, ce matin du jour sans nuages que nous attendons; mais pour le monde, c'est la nuit. La nuit va venir dans ce pauvre monde, une obscurité plus profonde encore qu'elle ne l'est maintenant. Car il y a les croyants auxquels le Seigneur a pu dire: «Vous êtes la lumière du monde». En l'absence du Seigneur, c'est nous qui devons refléter quelque chose de cette lumière. Il y a dans le monde maintenant une lumière qui luit encore et dont chacun peut s'approcher. Tous peuvent venir à cette lumière et attendre avec ceux qui attendent le matin. Mais pour les autres, qui ne veulent pas répondre à cet appel que nous avons lu: «Revenez, venez», il y a ceci: «Enquêrez-vous» dans la Parole; voyez si ce que nous disons n'est pas exact. N'est-ce pas la Parole de Dieu lui-même qui vous avertit maintenant et qui parle de la venue du Seigneur, de Celui qui est le Sauveur, venu déjà une fois dans ce monde mourir sur la croix pour sauver les pécheurs? Il est venu comme la lumière du monde, et

les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. Mais il doit revenir, et c'est Lui que nous attendons. Il viendra pour chercher les siens, et alors il laissera le monde dans une obscurité terrible. Eh bien, il est temps encore maintenant de venir, ou de revenir, pour ceux qui se sont écartés. Venez à Lui, non pas à la sentinelle, non pas à nous, venez au Seigneur, au Sauveur, à Celui qui appelle par la voix de la sentinelle, à Celui qui dit: «Revenez, venez».

Revenez, vous qui vous êtes peut-être écartés. Peut-être y en a-t-il ici qui n'ont pas gardé ce qui leur avait été confié, et que le Seigneur appelle à revenir? Il est temps encore, revenez à Lui.

5.6 Ésaïe 52:8

Et quand le temps des avertissements aura pris fin, quand le matin sans nuages se sera levé, encore une fois les sentinelles que nous sommes aujourd'hui feront entendre leur voix. Plus pour s'adresser à leurs frères, plus pour s'adresser au monde, mais pour un chant de triomphe qui ne finira jamais:

«La voix de tes sentinelles! — elles élèvent la voix, elles exultent ensemble avec chant de triomphe; car elles verront face à face» (És. 52:8).

Voir face à face Celui qui nous a aimés, Celui qui est mort pour nous, notre bien-aimé Seigneur et Sauveur. Ce sera notre grand motif pour exulter ensemble, éternellement, avec un chant de triomphe!

6 Zèle pour les bonnes œuvres — Tite 2:14

M.E. 1963 p. 29

L'Ancien Testament nous donne, entre autres, deux beaux exemples d'hommes zélés pour l'Éternel.

Moïse, dont il nous est pourtant dit qu'il «était très doux, plus que tous les hommes qui étaient sur la face de la terre» (Nomb. 12:3), a montré son zèle en se mettant en colère, et même parfois dans une ardente colère, chaque fois qu'il s'est agi de défendre les droits de l'Éternel. Il a été, à l'avance, une figure de Celui qui, tout en étant «débonnaire et humble de cœur» (Matt. 11:29), a fait un fouet de cordes pour chasser hors du temple ceux qui profanaient la maison, encore appelée la maison de Dieu (Jean 2:15). C'est ainsi que le Seigneur a pu dire à l'avance par la bouche de David: «Le zèle de ta maison m'a dévoré» (Ps. 69:9).

Un autre bel exemple de zèle nous est donné par Phinéas, petit-fils d'Aaron, au chap. 25 des Nombres.

Les Israélites, entraînés par les filles de Moab, à l'instigation de Balaam, s'étaient attachés à Baal-Péor, et Zimri, un prince de la tribu de Siméon, avait même fait entrer dans le camp une femme idolâtre. En présence de ce grand mal, introduit ainsi dans l'assemblée des fils d'Israël, ceux-ci se contentent de pleurer à l'entrée de la tente d'assignation. Seul Phinéas «jaloux de ma jalousie», dit l'Éternel, et animé d'un saint zèle pour Lui, se lève au milieu de l'assemblée et frappe l'homme coupable. L'Éternel apprécie ce zèle et donne à Phinéas son «alliance de paix... une alliance de sacrificature perpétuelle pour lui et pour sa semence après lui, parce qu'il a été jaloux pour son Dieu et a fait propitiation pour les fils d'Israël» (Nomb. 25:12, 13). Ce que Phinéas a fait «lui a été compté à justice de génération en génération, pour toujours» (Ps. 106:31). Récompense éternelle qui place, en quelque sorte, cet Israélite fidèle et zélé sur le même plan qu'Abraham, dont la foi a été comptée à justice.

Nous pouvons nous demander si, en présence du mal qui a pénétré dans l'assemblée et qui est fréquemment caractérisé par la mondanité, nous n'avons pas bien souvent l'attitude des Israélites qui se contentaient de pleurer et de se lamenter. Tolérer le mal dans l'assemblée, tout en le déplorant, n'est-ce pas montrer bien peu de zèle pour Dieu et peu se soucier de Celui qui est le centre de rassemblement de l'assemblée? S'il en est ainsi, c'est peut-être souvent parce que nous sentons bien qu'il importerait, avant de juger et de combattre la mondanité chez nos frères et nos sœurs, que nous soyons bien certains qu'elle n'a pas pénétré en nous-mêmes, ou dans nos maisons. C'est avant tout par notre exemple que nous montrerons du zèle pour la purification de l'assemblée.

Pour excuser le manque de zèle, on le décore volontiers du nom de tolérance. Dans le monde religieux, la tolérance, que l'on qualifie souvent de largeur d'esprit, est généralement considérée comme une des qualités qui honorent un chrétien. Penser cela, c'est méconnaître la différence essentielle qui existe entre d'une part le support, suivant 2 Tim. 2:24, ou la patience que nous avons à exercer à l'égard des ignorants — patience dont le Seigneur nous a donné tant d'exemples — et, d'autre part, la tolérance du mal, qu'il soit moral ou doctrinal, qui touche à la gloire de Dieu.

Remarquons encore que, si l'Éternel a pu utiliser plus tard le zèle de Phinéas en l'envoyant au loin combattre contre Madian dans les plaines de Moab (Nomb. 31), c'est bien parce que ce zèle s'était manifesté d'abord chez lui par le souci de la sainteté du peuple de Dieu. Il en a été de même pour Gédéon qui n'a combattu Madian qu'après avoir renversé l'autel de Baal dans la maison de son père (Jug. 6:25). Phinéas, dont le zèle paraît avoir dépassé celui de Gédéon, n'a pas attendu un ordre spécial pour ôter le mal introduit par Zimri dans l'assemblée d'Israël. C'est ainsi que notre souci constant, à tous, doit être, sans attendre un appel spécial et individuel à cela, le maintien de la sainteté qui sied à la maison de Dieu. Par contre, pour sortir du camp et aller combattre les ennemis du peuple de Dieu, Phinéas a attendu que l'Éternel lui confie cette mission spéciale par la bouche de Moïse (Nomb. 31:6).

La Parole nous dit qu'il est bon d'être toujours zélé pour le bien (Gal. 4:18). Il importe cependant que nous soyons au clair sur la nature du zèle que nous montrons et sur les mobiles qui nous font agir car, si nous pouvons tromper nos frères à ce sujet, nous ne tromperons pas Dieu. Notre zèle a-t-il sa racine dans la chair ou dans l'Esprit? Il est solennel de lire que les Juifs avaient du zèle pour Dieu, mais que ce zèle n'était pas selon la connaissance, c'est-à-dire selon Dieu. C'était un zèle ayant sa source dans la chair et qui ne les sauvait pas (Rom. 10:2). Saul lui-même avait été le plus ardent zéléateur des traditions de ses pères (Gal. 1:14), tout en étant en même temps le premier des pécheurs (1 Tim. 1:15).

Être zélé pour le bien, c'est accomplir pour le Seigneur fidèlement, promptement et joyeusement, comme de bons serviteurs, non pas seulement un service spécial qui peut nous être confié, mais notre tâche journalière, tout humble qu'elle soit, précieuse cependant aux yeux du Maître. Cela ne sera possible que dans la mesure où nous connaîtrons sa volonté. Un vrai zèle selon Dieu se manifestera donc en tout premier lieu par la recherche de cette volonté, c'est-à-dire par notre application à lire, à entendre et à méditer sa Parole. Paul considérait «toutes choses comme étant une perte à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus» (Phil. 3:8), et tous ses efforts tendaient à «Le connaître, Lui» (v. 10). Un pareil zèle pour connaître Christ se poursuivra en quelque sorte tout naturellement dans le service qu'Il placera devant nous, et n'aura rien de commun avec une activité fébrile, souvent confondue avec lui, mais charnelle et qui tendra à nous mettre nous-mêmes en avant en nous faisant valoir aux yeux de nos frères. C'est un zèle qui deviendra facilement de l'orgueil, alors qu'un service zélé conduit par l'Esprit est paisible et humble. Pour que la belle-mère de Pierre fût en mesure de servir le Seigneur, il a fallu qu'elle soit tout d'abord guérie de la fièvre (Marc 1:31).

Les bonnes œuvres qui doivent caractériser le zèle du peuple de Dieu (Tite 2:14) sont celles-là même qu'Il a «préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles» (Éph. 2:10). Il en a préparé assez pour occuper notre activité, mais il importe, d'une part, que nous les recherchions pour les accomplir, même si elles ne nous plaisent pas, et d'autre part, que nous n'en recherchions pas d'autres qu'Il n'a pas préparées pour nous, qui nous plairaient peut-être davantage en attirant sur nous du prestige et de la considération de la part

des hommes. C'est dire que notre zèle ne pourra s'exercer que dans la dépendance, la soumission et la prière que nous exprimons parfois par les paroles du cantique:

Veuille, ô Jésus, mon Rédempteur,
M'animer d'un saint zèle!
Fais qu'à jamais ton serviteur
Te demeure fidèle.
Cant. 96 v. 6

7 L'amour et la vérité — 2 Jean 1-3

M.E. 1948 p. 320

7.1 L'amour dans les écrits de Jean

Jean peut être appelé l'apôtre de l'amour. Tous les écrivains du Nouveau Testament nous parlent de l'amour — comment nous parleraient-ils de Christ sans parler d'amour? — mais la mission spéciale de Jean a été de nous révéler l'amour du Père et l'amour du Fils. Jean avait saisi et goûté cet amour; sa place était dans le sein de Jésus, près de son cœur, comme le Seigneur lui-même avait sa place «dans le sein du Père». Connaissant l'amour de Jésus et en jouissant pour lui-même, Jean pouvait prendre le doux nom du «disciple que Jésus aimait». Les mots aimer, amour, remplissent les pages inspirées que Jean a écrites et nous les trouvons répétés aussi bien dans son évangile que dans ses épîtres.

L'amour ne se définit pas. Dieu est amour et on ne définit pas Dieu. L'amour véritable n'a sa source qu'en Dieu. L'homme pécheur est incapable par lui-même d'aimer. Comment y aurait-il place dans un cœur humain naturel, rempli de tout ce qui se trouve énuméré dans Marc 7:21 et 22, pour un autre amour que l'amour de soi-même? Ce qui est appelé amour dans le monde n'est bien souvent que de la sentimentalité, une contrefaçon de l'amour, ou bien n'est autre chose que de l'égoïsme, c'est-à-dire l'opposé de l'amour. La preuve en a été faite: aucun homme n'a été capable d'obéir au double commandement qui résume la loi tout entière: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, et de toute ton âme, et de toute ta pensée, et de toute ta force», et «Tu aimeras ton prochain comme toi-même» (Marc 12:30 et 31).

Mais ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu. Le Fils bien-aimé du Père est venu dans le monde nous révéler, à nous qui étions «haïssables et nous haïssant l'un l'autre», l'amour qui était dans le cœur du Père. Et non seulement Il nous l'a révélé, mais cet amour même a été versé dans nos cœurs: «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu» (1 Jean 3:1), en sorte que des créatures incapables d'aimer leur prochain comme elles-mêmes, ont été rendues capables d'obéir au commandement nouveau qui nous a été donné de nous aimer les uns les autres comme Lui nous a aimés. Le terme de comparaison n'est plus humain, mais divin. Cela ne peut avoir lieu que dans la mesure où nos cœurs sont remplis de Lui.

7.2 La vérité dans les écrits de Jean

Si l'amour caractérise les pages écrites par Jean, il est un autre mot qui revient sans cesse sous la plume de l'apôtre, un mot que nous laissons souvent volontiers de côté: c'est le mot «vérité», que nous trouvons répété onze fois dans les courtes deuxième et troisième épîtres de Jean.

En nous faisant entrer dans le mystère de l'amour, le disciple que Jésus aimait nous montre en même temps comment a été réalisée à la croix la parole des fils de Coré: «La bonté (ou l'amour) et la vérité se sont rencontrées» (Ps. 85:10). Il ne sépare pas l'amour de la vérité. Dieu est amour, mais il est en même temps appelé le Véritable. Dieu ne se divise pas: «Écoute, Israël, l'Éternel notre Dieu est un seul Éternel» (Deut. 6:4).

«Qu'est-ce que la vérité?». Pilate a posé cette question au Seigneur sans se soucier de la réponse. Combien d'hommes l'ont posée comme lui et, comme lui, au lieu d'attendre la réponse que seul le Seigneur pouvait donner, s'en sont allés pour ne pas l'entendre! La vérité place deux choses dans la lumière: ce qu'est Dieu et ce que je suis. Cette double révélation nous est faite par la Parole qui est la vérité. Pour la comprendre, nous avons reçu l'Esprit de vérité qui nous conduit dans toute la vérité. La vérité sur ce que Dieu est dans sa plénitude et sa gloire manifestées dans la personne de Christ. La vérité sur ce que nous sommes, morts dans nos fautes et dans nos péchés. La vérité sur ce qu'est Dieu, le même dans l'éternité passée, dans le présent et dans l'éternité future, la vérité sur ce qu'est l'homme, le même depuis Adam, sans espoir d'amélioration malgré ses efforts, malgré ce qu'il appelle dans son orgueil les progrès de la civilisation.

7.3 Ne pas séparer l'amour de la vérité

Un artifice de Satan dont nous avons vu les tristes effets parmi les chrétiens, plus spécialement peut-être dans ces dernières années, a été de chercher à mettre en opposition ces deux choses que Dieu ne sépare pas: l'amour et la vérité. Ne sommes-nous pas souvent tentés — cherchant à nous persuader que nous sommes conduits par l'amour, mais nous trompant nous-mêmes — de mettre un voile sur la vérité ou d'en dissimuler une partie pour la rendre moins sévère ou plus attrayante? L'Assemblée, dont tous les croyants font partie, est la colonne et le soutien de la vérité. Un objet est placé sur une colonne pour être bien en vue. Voiler la vérité n'est rien moins que voiler Christ qui est la vérité et dont nous ne devons laisser aucune des gloires dans l'obscurité ou même la pénombre. Christ tout entier dans toute sa glorieuse beauté. Un amour réel pour nos frères, et pour les hommes en général, ne pourra jamais — bien au contraire — nous empêcher de présenter, dans «un esprit de puissance, d'amour et de conseil», Christ et la parole de vérité. Pour le faire, il nous faut considérer et imiter Celui qui est notre modèle parfait. Un jour, un jeune homme riche, honoré et honorable est venu le trouver. La Parole nous dit: «Jésus, l'ayant regardé, l'aima» (Marc 10:21). Parce qu'Il l'aimait, le Seigneur lui a dit des paroles de vérité, lui montrant d'une part ce qu'est Dieu: «Nul n'est bon, sinon un seul, Dieu»; d'autre part ce qu'il y avait dans son cœur: l'amour de ses richesses et de sa position. Et nous pouvons quelque peu comprendre la douleur du Seigneur en voyant s'en aller tout triste ce jeune homme pour lequel son cœur était plein d'amour, qu'il aurait peut-être réussi à retenir auprès de lui par des paroles plus douces, telles que les hommes en emploient entre eux, mais d'où la vérité eût été absente.

Quel amour aussi dans le cœur du Seigneur pour cette misérable Samaritaine pécheresse, qu'Il a été chercher bien loin! Cet amour n'a été arrêté ni par la longueur de la route — Il a été lassé du chemin — ni par la chaleur de midi — «Donne-moi à boire». Et Il lui dit des paroles de vérité, lui révélant un Dieu qui donne, mais aussi portant le fer rouge dans sa conscience. Le jeune homme riche n'a pas supporté la lumière de la vérité. Cette pauvre femme l'a reçue et a appris quels sont les adorateurs que le Père cherche.

Les efforts que l'on fait maintenant dans le monde religieux sont destinés, sous prétexte d'amour fraternel, à réunir tous les chrétiens, réels ou non, en abandonnant une partie de la vérité. Nous avons à prendre garde de ne pas entrer dans ces combinaisons humaines en laissant de côté une parcelle de la vérité et en portant ainsi atteinte à la gloire de Christ. L'amour sans la vérité n'est pas l'amour.

Mais la vérité sans l'amour n'est pas la vérité. Pour redresser une erreur, pour toucher une conscience ou un cœur en lui présentant la vérité, pour ramener un frère qui s'est égaré, nous avons une place à prendre, et une seule. La place de l'amour. À ses pieds. Le

Seigneur ne s'est-il pas mis aux pieds de ses disciples pour les leur laver? Hélas! nous avons tant de peine à prendre nous-mêmes cette place! Ce n'est d'ailleurs pas en parole seulement que nous avons à nous mettre aux pieds d'un frère. Il ne suffit pas de chercher à montrer de l'amour à ce frère par des paroles extérieurement affectueuses. On ne donne réellement que ce que l'on possède. Il peut nous arriver parfois de simuler de l'amour, mais, ne nous y trompons pas, un amour simulé ne touche pas le cœur. Je pense qu'il vaudra mieux, bien souvent, nous abstenir de dire certaines vérités à un frère si, après nous être sondés nous-mêmes sincèrement devant Dieu, nous devons faire la triste constatation que nous n'aimons pas ce frère comme le Seigneur nous a aimés. Le manque d'amour chez nous est peut-être plus grave que chez notre frère l'ignorance et même la négligence d'une vérité, parce que ce manque d'amour est la preuve que, comme les Éphésiens (Apoc. 2:4) nous ne sommes plus alimentés à la source de l'amour.

Lorsque des hommes sont venus trouver le Seigneur, lui amenant une femme surprise en adultère, «Jésus s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre» (Jean 8:6). La Parole ne nous dit pas ce que le Seigneur écrivait sur la terre, mais nous le montre dans l'attitude d'une personne qui attend. Et lorsque le moment est venu, après avoir d'une parole touché la conscience des accusateurs, seul avec cette femme, son amour peut s'exprimer en paroles de vérité.

Le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, auquel nous avons toujours à revenir pour comprendre mieux la place que doit occuper l'amour dans notre vie, met la vérité sur le même pied que l'amour: — «L'amour se réjouit avec la vérité» (1 Cor. 13:6) — au-dessus de la connaissance. Non pas au-dessus de la connaissance de Christ, lequel est en même temps l'amour et la vérité, seule connaissance qui n'enfle pas, mais qui, bien au contraire, nous rend tout petits. Il y a une connaissance qui aura sa fin (vers. 8), et que nous sommes souvent tentés de confondre avec la vérité, la connaissance de la lettre qui tue (2 Cor. 3:6), la connaissance qui peut même faire périr «le frère pour lequel Christ est mort» (1 Cor. 8:11). Gardons-nous de vouloir imposer cette connaissance en cherchant à la faire prendre pour la vérité, mais apprenons, comme Marie aux pieds du Seigneur, à connaître la vérité dans l'amour.

Jean nous révèle les bénédictions qui sont la part de ceux qui aiment dans la vérité: «La grâce, la miséricorde, la paix, seront avec vous de la part de Dieu le Père et de la part du Seigneur Jésus Christ le Fils du Père, dans la vérité et dans l'amour» (2 Jean 3). Dieu veuille que ce soit là notre part à tous.

8 Zachée — Luc 19:1-10

M.E. 1960 p. 113

8.1 Obstacles intérieurs, personnels

Deux obstacles empêchaient Zachée de voir «Jésus, quel il était». Il y avait en premier lieu le fait que Zachée était petit de taille. Si nous avons le même désir que lui de voir Jésus, et Dieu veuille qu'il en soit ainsi, nous nous heurtons au même obstacle. Nous sommes petits, trop petits pour voir, en restant au sol, la grandeur de Celui dont l'Ange avait dit à Marie: «Il sera grand». Nous avons, par nature, nos pensées aux choses de la terre, et ce sont de bien petites choses, vues à l'échelle de Dieu. Nous sommes occupés de notre personne, de notre santé, de notre famille, de nos amis, de notre travail, de notre service, de nos loisirs et de tant de choses qui peuvent ne pas être mauvaises en elles-mêmes, mais qui sont en vérité très petites. Et cependant elles occupent une grande place dans nos vies et dans nos cœurs, une place souvent si importante qu'il n'y reste que bien peu d'espace libre pour Celui qui seul est grand.

Il est bon qu'un père de famille pense à ses enfants, une maîtresse de maison à son ménage, un ouvrier à la bonne exécution de son travail, mais ces choses bonnes deviennent mauvaises si elles nous empêchent de voir Jésus, quel Il est, du fait que nous fixons nos yeux sur elles au lieu de les lever sur Lui.

8.2 Obstacles extérieurs

Il y avait aussi un obstacle extérieur qui aurait privé Zachée, s'il était resté à terre, de la vue nette et précise de Celui qui traversait Jéricho. C'était la foule qui entourait le Seigneur et qui représente pour nous ce que nous pouvons appeler le monde religieux. Impossible de le voir comme Il est au travers du fatras des dogmes, enseignements et formes propagés par toutes les sectes qui composent la chrétienté professante. La foule est si dense que c'est à peine si l'on peut distinguer quelques traits de la personne du Seigneur.

Il est humiliant de courir, comme Zachée, lorsqu'on aime à marcher avec une certaine dignité humaine. Il est humiliant de grimper sur un arbre comme un enfant lorsqu'on est un homme fait. Il est humiliant de se montrer petit lorsqu'on se croit grand et de reconnaître son ignorance lorsqu'on prétend à la connaissance. Il est parfois humiliant de refuser les distractions offertes par le monde pour aller rencontrer, en dépit des railleries, le Seigneur là où Il a promis sa présence. Zachée aurait eu bien des motifs humains pour ne pas s'exposer à de pareilles humiliations. Il lui eût suffi de rester au sol, ou même de ne pas quitter son bureau de recette, avec la pensée que d'autres, plus grands que lui, verraient passer le Christ et pourraient lui en parler ensuite. N'est-ce pas, comme l'estiment beaucoup de chrétiens, le rôle du clergé de s'enquérir des choses de Dieu et de leur résumer ensuite, dans un sermon, le résultat de leurs études? N'avons-nous pas été aussi parfois retenus loin de la présence du Seigneur par des motifs que nous considérons comme légitimes, mais qui étaient en réalité bien petits, et n'avons-nous pas justifié cette attitude à nos propres yeux avec la pensée que Sa présence personnelle pourrait être remplacée par un entretien ou une lecture au moment où cela gênerait le moins nos occupations?

8.3 Voir Jésus

Ce n'est pas ainsi qu'a agi Zachée auquel peut s'appliquer la Parole: «Celui qui s'abaisse sera élevé» (Luc 14:11). Il s'est, en s'abaissant, c'est-à-dire en s'humiliant, élevé au-dessus des obstacles, il s'est isolé de la foule, et, d'en haut, il a vu Jésus, quel Il était. Il en est de même pour nous. En restant au niveau de la terre, sans nous élever au-dessus du monde qui est dans nos cœurs naturels, au-dessus du monde religieux qui nous entoure et obscurcit notre vue, nous ne distinguerons pas les perfections du Seigneur. Pour voir dans toute sa grandeur et sa beauté Celui qui est la Vérité, il nous faut le chercher dans la Parole de vérité, dégagée de tout commentaire humain et le rencontrer là où Il a promis sa présence, en dehors et au-dessus des formes religieuses, dans la dépendance du Saint Esprit qui seul peut nous conduire dans toute la vérité.

Pour en arriver là, nous aurons à subir comme Zachée des humiliations, surmonter des difficultés et peut-être même rencontrer des persécutions, mais, comme pour lui, la réponse dépassera toujours notre attente. Non seulement Zachée a vu passer le Seigneur, comme il le désirait, mais il a encore eu la joie d'entendre Celui qui le connaissait par son nom lui dire: «Zachée, descends vite; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison».

Il vaut bien la peine d'endurer quelques souffrances pour jouir ensuite de la proximité de Celui qui nous dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma Parole et mon Père l'aimera... et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14:23).

9 **Le Dieu de paix avec nous (Pensée) — Phil. 4:9**

M.E. 1966 p. 168

Nous sommes invités à occuper nos pensées de «toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée» (Phil. 4:8), et, en faisant ainsi, nous avons la précieuse promesse que «le Dieu de paix sera avec nous». Parmi toutes ces choses bonnes, il en est d'«excellentes» que nous sommes invités à «discerner» (Phil. 1:10; Rom. 2:18). Ce sont toutes celles qui concernent le Christ, Celui dont toute la Personne est désirable. Discerner le Fils (Jean 6:40), discerner sa pensée (1 Cor. 2:15, 16), discerner son œuvre (Ps. 28:5), discerner sa justice (Prov. 2:9), demeurer dans son amour (1 Jean 4:16), contempler sa gloire (2 Cor. 3:18)! S'il est ainsi le sujet continu de nos méditations, rien ne pourra troubler la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, qui reposera sur nous, et que «le Dieu de paix» lui-même nous fera goûter, dans le bonheur de sa présence avec nous.

10 **Demeurer en Lui et Lui en nous**

M.E. 1960 p. 259

L'expression «demeurer», que nous trouvons répétée plusieurs fois dans l'évangile de Jean, revient constamment dans sa première épître. Elle nous parle de stabilité, de permanence, de sécurité, de paix, et correspond bien à l'enseignement du disciple que Jésus aimait.

Ici-bas tout passe. Les pensées, les sentiments, les joies, les choses qui peuvent paraître même les plus stables et les plus solides aux yeux du monde s'évanouissent bien vite. Dans la crainte d'un avenir qu'il ignore, l'homme voudrait se cramponner à quelque chose, mais c'est en vain qu'il cherche un appui qui demeure en dehors de la Parole qui seule demeure et ne passera pas. Heureux les jeunes gens en qui la Parole de Dieu demeure (1 Jean 2:14).

Rien de ce qui demeure n'est lié à la terre, mais les choses qui ne se voient pas sont éternelles, et c'est pourquoi Jean nous amène, ou nous ramène, dans sa première épître, à ce qui était dès le commencement, le commencement de la vie de Christ en nous, Christ la Parole vivante et éternelle. Connaissant Christ ainsi, nous avons la vie éternelle demeurant en nous.

L'homme naturel demeure dans la mort, parce que ses œuvres, même les meilleures aux yeux du monde, sont mauvaises. Seul l'homme en Christ, participant de la nature divine (2 Pier. 1:4), né de Lui, possédant Sa vie, ayant reçu le don de l'amour du Père, peut demeurer en Lui et manifester les fruits de Sa vie en lui-même. Il est impossible qu'un tel «homme en Christ» pratique le péché, car la semence de Dieu demeure en lui. Sa part, élevée, est de pratiquer la justice, comme Lui est juste. Et, s'il arrive que le croyant pêche cependant en laissant agir la vieille nature qui est en lui, Jean règle la question à la fin du premier chapitre pour n'y plus revenir.

Il nous appartient ainsi, non seulement de dire que nous demeurons en Lui, mais de le réaliser, et c'est en cela que réside notre responsabilité, car demeurer en Lui, c'est marcher comme Lui a marché, dans une pleine et entière dépendance, et vivre une vie de sainteté pratique. Cela nous est impossible avec nos forces naturelles qui ne pourraient que nous éloigner de Lui. Il nous faut rester attachés à Lui et fixer les yeux sur notre modèle, modèle de justice et modèle d'amour. «Comme Lui» est une expression qui revient aussi bien souvent tout au long de l'épître.

Demeurer en Lui implique donc la dépendance et la sainteté pratique dans notre vie. Nous avons à manifester ces caractères. Mais, à l'exhortation qui nous est faite de demeurer en Lui, s'ajoute la promesse plusieurs fois répétée que Lui-même demeurera en nous. Nous comprenons bien que cela ne peut être que si nous pratiquons la sainteté, car comment le Seigneur demeurerait-Il dans des vases impurs?

Si nous demeurons en Lui, Il se plaira à répondre à notre fidélité. Le Seigneur lui-même nous en a donné l'assurance: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14:23).

Dieu n'a habité ni en Adam, ni en Abraham, ni même en David, car seul l'homme possédant la vie de résurrection, scellé du Saint Esprit, peut jouir de cette faveur élevée et glorieuse d'être la demeure même de Dieu. Le réaliser, c'est jouir par avance du bonheur qui sera notre part lorsque nous serons dans le ciel même. Nous goûtons ce privilège bien faiblement encore, étant enveloppés d'infirmité, mais ce n'en est pas moins une réalité bénie qui constitue un sujet de louange et d'adoration.

Que Dieu nous donne de jouir sans défaillance de cette douce et précieuse communion avec Lui, pour que notre joie soit accomplie.

MARCHER AVEC JÉSUS CHRIST par H. L. Heijkoop

A été publié également sous le titre « Premier pas avec Jésus Christ » et « Douze lettres aux jeunes »

Table des matières abrégée

- 1 - Faut-il se convertir ?
- 2 - Pourquoi faut-il se convertir ?
- 3 - Comment avoir la paix avec Dieu ?
- 4 - Délivré de la puissance du péché
- 5 - Élection et Prédestination : Que dit l'Écriture ?
- 6 - Christ, notre Souverain Sacrificateur
- 7 - La nouvelle naissance
- 8 - Communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ
- 9 - Christ notre Avocat
- 10 - Sainteté
- 11 - La valeur de la lecture de la Bible
- 12 - Prier
- 13 - Êtes-vous baptisés ?
- 14 - La Cène
- 15 - La Table du Seigneur
- 16 - Adoration
- 17 - Service
- 18 - Notre position sur la terre — Dans le monde, mais pas du monde

Table des matières détaillée

- 1 - Faut-il se convertir ?
- 2 - Pourquoi faut-il se convertir ?
 - 2.1 - L'homme est un pécheur
 - 2.2 - La conscience

- 2.3 - Péchés inconscients
- 2.4 - Qu'est-ce que le péché ?
- 2.5 - Qu'est-ce que la conversion ?
- 3 - Comment avoir la paix avec Dieu ?
- 3.1 - Me suis-je assez repenti ?
- 3.2 - La justice de Dieu
- 3.3 - Justification
- 3.4 - La résurrection, preuve de la justice de Dieu
- 3.5 - Dieu savait qui nous étions
- 3.6 - Nous avons la paix avec Dieu
- 3.7 - Mais je n'ai pas la paix !
- 4 - Délivré de la puissance du péché
- 4.1 - L'état de l'homme
- 4.2 - À l'image et selon la ressemblance de Dieu
- 4.3 - À la ressemblance et selon l'image d'Adam
- 4.4 - Le pardon des péchés n'est pas suffisant !
- 4.5 - La réponse de Dieu
- 4.6 - Le dernier Adam
- 4.7 - Mort avec Christ
- 4.8 - Expérience
- 4.9 - Affranchissement
- 5 - Élection et Prédestination : Que dit l'Écriture ?
- 5.1 - Dieu a-t-il prédestiné des hommes à la perte ?
- 5.1.1 - Prédestination
- 5.1.2 - La grâce n'est pas limitée aux Juifs
- 5.1.3 - La semence d'Abraham
- 5.1.4 - J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü
- 5.1.5 - Dieu endure certains hommes !
- 5.1.6 - Dieu est libre d'agir comme il le veut
- 5.1.7 - Les vases de colère tout préparés pour la destruction
- 5.1.8 - La parole de Dieu ne connaît pas la prédestination à la perte
- 5.2 - L'Élection : Comment puis-je savoir si je suis élu ?
- 5.2.1 - Que dit l'Écriture de l'élection ?
- 5.2.2 - Appelés, justifiés et glorifiés
- 5.2.3 - Notre Dieu et notre Père
- 5.2.4 - Saints et irréprochables devant Lui en amour
- 5.2.5 - Pour nous adopter pour Lui
- 5.2.6 - Le christianisme a un caractère éternel
- 6 - Christ, notre Souverain Sacrificateur
- 6.1 - Christ, notre souverain sacrificateur
- 6.2 - Sacrificateur dans le ciel
- 6.3 - Il a appris l'obéissance
- 6.4 - Les tentations du diable
- 6.5 - Sa sympathie dans les difficultés et les peines
- 7 - La nouvelle naissance
- 7.1 - Le Fils de l'homme qui est dans le ciel
- 7.2 - La nature de l'homme
- 7.3 - « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu »
- 7.4 - Né de nouveau
- 7.5 - « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé »
- 8 - Communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ
- 8.1 - Communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ
- 8.2 - Dieu est lumière et il n'y a en lui aucune ténacité
- 9 - Christ notre Avocat
- 9.1 - Si un croyant pèche
- 9.2 - Le jugement de soi-même est la seule manière de rétablir la communion
- 9.3 - Péchés inconscients
- 9.4 - Christ, notre avocat
- 9.5 - Le lavage des pieds
- 9.6 - Le reniement de Pierre
- 9.7 - Restauration
- 10 - Sainteté
- 10.1 - Qu'est-ce que la sainteté ?
- 10.2 - Sainteté de l'Esprit
- 10.3 - Sainteté pratique
- 11 - La valeur de la lecture de la Bible
- 11.1 - la nouvelle naissance
- 11.2 - La nourriture de la nouvelle vie
- 11.3 - La parole de Dieu est notre guide
- 11.4 - La Parole est notre arme
- 11.5 - Le moyen de purification
- 11.6 - Pierre de touche pour la pratique et la doctrine
- 11.7 - Obéissance et soumission

- 12 - Prier
 - 12.1 - Prier est le signe de la nouvelle naissance
 - 12.2 - Prier n'est pas réservé aux croyants expérimentés
 - 12.3 - L'assurance de l'exaucement
 - 12.4 - Que signifie prier au nom du Seigneur Jésus ?
 - 12.5 - Conditions de l'exaucement
 - 12.6 - Obstacles à l'exaucement
 - 12.7 - Prier selon sa volonté
 - 12.8 - Prier sans cesse
- 13 - Êtes-vous baptisés ?
 - 13.1 - Que signifie le baptême ?
 - 13.2 - Baptisé pour le Seigneur Jésus crucifié
 - 13.3 - Le monde entier gît dans le méchant (1 Jean 5:19)
 - 13.4 - La croix de Christ
- 14 - La Cène
 - 14.1 - L'institution de la Cène
 - 14.2 - La signification de la Cène
 - 14.3 - La mort du Seigneur
 - 14.4 - Quand et combien de fois faut-il prendre la Cène ?
 - 14.5 - Se juger soi-même
- 15 - La Table du Seigneur
 - 15.1 - La communion du sang et du corps de Christ
 - 15.2 - Le corps mystique de Christ, l'Assemblée
 - 15.3 - La Cène est l'expression de l'unité du corps de Christ
 - 15.4 - Le caractère exclusif de la Cène
 - 15.5 - La Table du Seigneur
- 16 - Adoration
 - 16.1 - Le vrai lieu de l'adoration
 - 16.2 - L'essence du christianisme
 - 16.3 - Le Père cherche des adorateurs
 - 16.4 - Adorer en esprit et en vérité
 - 16.5 - Où devons-nous adorer ?
- 17 - Service
 - 17.1 - Il appelle ceux qu'il veut
 - 17.2 - Être avec Lui
 - 17.3 - Envoyé par Lui
 - 17.4 - Dépendance du Seigneur
- 18 - Notre position sur la terre — Dans le monde, mais pas du monde
 - 18.1 - Notre position vis-à-vis du monde — Le croyant et les organisations religieuses
 - 18.2 - Notre position vis-à-vis du « camp »

1 - Faut-il se convertir ?

Cher ami,

La question que vous posez est de toute importance, et demande à être considérée avec soin ; aussi je veux y répondre tout de suite. Vous m'écrivez que souvent, dans des entretiens personnels, comme aussi dans des réunions, on vous dit que vous devriez vous convertir ; mais vous n'en sentez pas la nécessité. Vous vous consacrez entièrement à votre travail, vous avez un foyer paisible, de chers amis ; vous espérez avoir bientôt une bonne position, et ensuite vous aimeriez voir quelque chose du monde. Vous êtes donc pleinement satisfait de vos circonstances — et, pour parler franchement — ces continuelles exhortations à vous convertir vous paraissent parfaitement superflues ; vous en avez par-dessus la tête.

Je vous comprends très bien. Il y a des personnes qui passent leur temps à s'occuper des affaires des autres, à donner de bons conseils et à dire que ce que vous faites n'est pas bien. S'entendre sans cesse répéter cela n'est certes pas agréable, d'autant moins que vous n'êtes pas certain que ces personnes n'aient pas raison.

Et pourtant c'est là le point crucial : ont-elles raison ou tort ? Devez-vous vous convertir, ou n'est-ce pas indispensable ? S'il s'agissait d'un détail, eh bien ! vous vous tireriez facilement d'affaire si par la suite il devait s'avérer que vous aviez tort. Et vous seriez sur vos gardes pour la fois suivante. Mais quant à la conversion il s'agit de savoir où vous passerez l'éternité. Et c'est tellement important, qu'il vous faut être au clair à ce sujet .

Avez-vous déjà pensé à l'éternité ? Je vous accorde que nous ne pourrions jamais comprendre ce qu'elle est avant d'y être. Mais il vaut bien la peine d'y penser une fois sérieusement, pour en avoir au moins une petite idée, n'est-ce pas ?

Une légende raconte qu'un jour, un roi voulut mettre à l'épreuve un jeune homme très intelligent. Il lui demanda : « Quelle est la durée de l'éternité ? »

Le jeune homme répondit : « Ô roi, dans un pays éloigné, il y a une très haute montagne, dont le sommet s'élève bien au-dessus des nuages. Cette montagne est en airain. Tous les cent ans, un petit oiseau vient y donner quelques coups de bec. Eh bien ! lorsque par ce moyen la montagne aura été usée au point qu'on ne puisse plus la voir, une seconde de l'éternité se sera écoulée ».

Cette réponse ne donne-t-elle pas une idée de l'infini de l'éternité ? Et pourtant elle n'est pas juste, parce que dans l'éternité il n'y a ni minute ni seconde. Là, mille ans comme un jour, mais aussi un jour comme mille ans (2 Pierre 3:8). L'éternité n'a pas de fin ; ainsi elle ne peut être mesurée.

Cette allégorie nous fait cependant entrevoir quelque chose du rapport entre la durée de notre vie terrestre et celle de l'éternité à venir. Que sont dix, cinquante, quatre-vingts ou même cent ans, en face de l'éternité ? N'importe-t-il pas alors de savoir où et comment nous la passerons ?

Cela me fait penser à une autre histoire. Vous savez qu'au moyen âge, la plupart des princes avaient des bouffons attachés à leur cour. C'était en général des hommes atteints de difformités, qui portaient des vêtements comiques et qui, par leurs plaisanteries et remarques stupides, devaient divertir leurs maîtres. C'était les clowns de ce temps-là.

Or une fois, un prince donna à son bouffon un bonnet de fou (bonnet pointu orné de clochettes) et un faux sceptre, le sacrant ainsi roi des bouffons, sous réserve de les remettre à celui qui se révélerait encore plus fou que lui.

Peu après, le prince tomba gravement malade. Le fou alla le voir et lui demanda s'il serait bientôt rétabli. Le prince répondit que d'après les médecins, il ne fallait pas s'attendre à une amélioration : il allait bientôt mourir.

« Eh bien ! » dit le fou : « vous avez sûrement fait vos préparatifs pour ce grand voyage, et veillé à ce que tout soit prêt pour vous accueillir ».

« Non », répondit le roi : « et c'est là ce qui est terrible ; je ne sais pas comment je serai reçu ».

« Mais ne saviez-vous donc pas qu'il vous faudrait un jour faire ce voyage ? »

« Je le savais bien, mais je ne m'en suis jamais occupé. Il y avait tant d'autres choses à faire ».

« Pourtant » continua le bouffon : « lorsque vous faisiez un voyage d'un jour, un héraut vous précédait et veillait à ce que vous trouviez de quoi manger, et boire, etc. Lorsque vous partiez pour plusieurs semaines, ou même plusieurs mois, tout était réglé longtemps à l'avance. Et quelques jours avant votre départ, plusieurs de vos serviteurs allaient tout préparer pour vous accueillir. Et pour ce grand voyage, dans ce lieu où vous resterez pour toujours, vous ne vous êtes pas du tout préparé ? Eh bien ! je vous rends le bonnet de fou et le sceptre, car je n'ai jamais été aussi fou ». Le bouffon n'avait-il pas raison ?

Vous êtes allé pendant plus de dix ans à l'école ; maintenant vous travaillez toute la journée et le soir vous étudiez encore pour améliorer votre position. Ainsi, pendant une vingtaine d'années, vous travaillez d'arrache-pied, pour gagner ensuite largement votre vie pendant une quarantaine d'années et pour vivre peut-être de votre retraite ou de vos économies pendant dix ans, ou, si vous parvenez à un âge avancé, pendant quelque vingt ans.

Que penseriez-vous de parents qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école et ne leur feraient pas apprendre de métier, arguant : « qu'ils jouent tranquillement sans penser à l'avenir ! Lorsqu'ils auront atteint l'âge de pouvoir eux-mêmes à leurs besoins, ils sauront bien se débrouiller seuls ? »

Si donc vous prenez tant de peine et sacrifiez tant d'années de votre vie pour avoir de quoi vivre confortablement cinquante ou soixante ans au plus, n'êtes-vous pas inexcusable de ne pas penser à l'éternité et de ne pas vous occuper de cette question : Où passerai-je l'éternité ? D'autant plus que vous ne pouvez absolument pas savoir si vous obtiendrez une bonne place, si vous ne tomberez pas malade ou ne mourrez pas avant d'y parvenir. Mais vous savez parfaitement que l'éternité est devant vous. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois . » Cette affirmation de la Bible (Hébreux 9:27) n'a encore jamais été mise en doute, pas même par les plus grands moqueurs et les athées les plus endurcis. Ils n'osent pas y toucher : on se moquerait d'eux ; car qui n'a pas encore vu la mort frapper dans son entourage ?

Mais comment continue ce verset ? « et après cela le jugement ». N'est-ce pas une folie impardonnable que de ne se préoccuper de rien et de laisser les choses suivre leur cours ? Certes, une fois vous verrez vous-même où vous passerez l'éternité. Mais... alors il n'y aura plus moyen de changer pour toute l'éternité. « À l'endroit où l'arbre sera tombé, là il sera » (Eccl. 11:3).

Vous direz peut-être : Rien ne presse ! J'ai de toute façon déjà tant à faire. Et vous ne voulez pas consacrer vos heures de détente à des sujets aussi sinistres que la mort. Vous croyez que vous aurez encore le temps de penser à ces choses lorsque vous serez un peu plus âgé, que vous aurez joui de la vie et que vous aurez davantage de loisirs.

Êtes-vous sûr de vivre encore cinquante ans ? ou trente ans ? ou seulement dix ? ou encore douze mois ? douze heures même ?

Je me souviens d'un commerçant, en Hollande, qui écoutait depuis le pas de la porte de son magasin une prédication donnée dans la rue. Celle-ci terminée, il se retira chez lui, s'assit sur une chaise — et l'instant d'après il était mort !

Et même si vous deviez vivre encore longtemps, voudriez-vous faire ce qui vous plaît tant que vous serez jeune et en bonne santé, et ne laisser à Dieu que le reste ? Si vous choisissez de vivre ainsi (et que vous restiez en vie), Dieu vous acceptera-t-il encore ?

Certes, « Dieu... veut que tous les hommes soient sauvés » (1 Tim. 2:4) ; à tous les hommes il dit : « Soyez réconciliés avec Dieu » (2 Cor. 5:20). Il a reçu le brigand de la croix et des milliers d'autres qui se sont tournés vers Lui sur leur lit de mort. J'ai connu une dame qui était âgée de quatre-vingt-cinq ans lorsqu'elle s'est convertie.

En Job 33, nous voyons que Dieu parle une fois, et deux fois à l'homme, et si celui-ci n'y prend pas garde, il « scelle l'instruction qu'il leur donne ».

Lorsque le Pharaon eut refusé plusieurs fois d'obéir, Dieu endurcit son cœur, de sorte qu'il ne put plus se convertir (Exode 11:10) .

Après l'enlèvement de l'Église, Dieu enverra à tous ceux qui auront entendu l'Évangile mais qui n'auront pas cru, « une énergie d'erreur... afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont pas cru la vérité » (2 Thess. 2:11, 12). Dieu peut aussi agir ainsi à votre égard si vous persistez à repousser son invitation à vous convertir. « Dieu donc, ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent ; parce qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée, par l'homme qu'il a destiné à cela, de quoi il a donné une preuve certaine à tous, l'ayant ressuscité d'entre les morts » (Actes 17:30, 31).

Ne voulez-vous donc pas considérer la chose avec sérieux et venir maintenant à Dieu, pour Lui confesser vos péchés et Lui demander de vous recevoir ?

« Nous sommes donc ambassadeurs pour Christ, — Dieu, pour ainsi dire, exhortant par notre moyen ; NOUS SUPPLIONS pour Christ : Soyez réconciliés avec Dieu ! Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui » (2 Cor. 5:20, 21).

« Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs » (Héb. 4:7) !

Avec mes affectueuses salutations.

H.L.H.

2 - Pourquoi faut-il se convertir ?

Chers amis,

Vous me demandez maintenant pourquoi il faut se convertir, et qu'est-ce en fait que la conversion.

La réponse la plus simple à votre première question est celle-ci : parce que Dieu le dit ! Lorsque Dieu parle, il n'y a pas à répliquer. Nous sommes ses créatures, et comme telles, nous n'avons qu'à nous incliner et à obéir. « Toi, ô homme, qui es-tu, qui contestes contre Dieu ? La chose formée dira-t-elle à celui qui l'a formée : Pourquoi ... » (Rom. 9:20) ? Nous lisons en Actes 17:30, que « Dieu... ayant passé par-dessus les temps de l'ignorance, ordonne maintenant aux hommes que tous, en tous lieux, ils se repentent ». Oui, il est parlé environ 80 fois de repentance (conversion) dans l'Ancien Testament, et environ 60 fois dans le Nouveau.

Mais Dieu nous montre aussi clairement dans sa Parole pourquoi il ordonne aux hommes de se repentir. « Il est patient envers vous, ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance » (2 Pierre 3:9). En Actes 17, le motif de son commandement aux hommes de se repentir, c'est « qu'il a établi un jour auquel il doit juger en justice la terre habitée ». Le jour vient où tout homme devra rendre compte de sa vie à son Créateur. Et Dieu, qui connaît les hommes, dira alors, comme Juge : « Tous ont péché et

n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23), Voilà pourquoi Dieu veut que l'homme se convertisse, « car cela est bon et agréable devant notre Dieu Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (1 Tim. 2:3, 4). La raison fondamentale pour laquelle Dieu ordonne aux hommes de se repentir c'est que l'homme n'a pas servi son Créateur, mais qu'il est un pécheur et qu'il recevra le juste jugement de Dieu.

2.1 - L'homme est un pécheur

Quelle terrible vérité ! En fait bien des hommes n'y pensent pas et beaucoup même la nient. Mais sont-ils eux-mêmes persuadés de ce qu'ils disent ? Est-ce qu'un homme droit peut nier qu'il fait souvent des choses mauvaises ?

Plus d'une fois j'ai eu l'occasion de demander à ceux qui proclamaient hautement avoir toujours mené une vie honnête et n'avoir fait de tort à personne, si leur conscience ne leur avait jamais reproché aucune de leurs actions, de leurs paroles ou de leurs pensées. Et presque personne n'a eu l'audace de répondre que sa conscience ne l'avait jamais repris.

Un pécheur est un homme qui a péché. Il ne devient pas tel seulement après avoir fait beaucoup de choses mauvaises. Un seul péché suffit à faire d'un homme un pécheur.

Chacun peut le constater dans la vie de tous les jours. Personne ne dira : « Tel et tel n'est pas un assassin, car jusqu'à présent il n'a tué qu'une ou deux fois ». Mais lorsqu'il s'agit de sa relation avec Dieu, l'homme voudrait appliquer un autre barème, parce que, sinon, il doit se condamner lui-même.

2.2 - La conscience

Dieu a donné à tout homme une conscience (Rom. 2:15), qui rend témoignage des choses mauvaises qu'il commet. Non pas que la conscience relève tout ce qui est mauvais. Notre conscience est influencée et façonnée par l'entourage dans lequel nous vivons. Mais elle parle toujours lorsque l'homme fait une chose estimée mauvaise par la société dans laquelle il a été élevé. Dieu a veillé à ce que tous les hommes, même ceux qui n'ont jamais entendu parler de Lui et qui ne connaissent pas sa Parole, soient avertis lorsqu'ils font consciemment ce qu'ils savent ne pas être bien, afin que tous soient amenés à réfléchir et à se convaincre qu'ils sont mauvais et coupables.

Si vous considérez votre vie, combien de péchés avez-vous déjà commis consciemment, délibérément ? Si même cela ne nous arrivait qu'une fois par jour, cela ferait déjà 365 fois par an et 3650 fois par tranche de dix ans de notre vie. En réalité, est-ce que cela n'a pas été beaucoup plus souvent ?

Est-ce que quelqu'un qui a commis tant de péchés peut affirmer ne pas être un pécheur ? Est-ce que le Dieu juste devrait acquitter une telle personne ?

Cela ne suffit-il pas déjà amplement à vous prouver que tout homme mérite le jugement et doit confesser devant Dieu qu'il a péché contre Lui et mérite la perte éternelle ?

2.3 - Péchés inconscients

Une autre question. L'homme n'est-il coupable que des péchés qu'il a commis tout à fait consciemment ? N'est-il pas aussi coupable lorsqu'il aurait pu savoir que sa manière d'agir n'était pas bonne ? Lorsqu'une loi a été transgressée, le juge ne déclarera-t-il pas coupable même celui qui assure qu'il ne connaissait pas la loi ? Il aurait pu la connaître puisqu'elle a été promulguée. D'où l'adage : « Nul n'est censé ignorer la loi ! » Lors de la fixation de la peine, le juge pourra tout au plus tenir compte de ce fait, s'il est établi que le transgresseur ne connaissait pas la loi. Un avocat qui enfreindrait des dispositions précises de la loi sera puni plus sévèrement qu'un profane qui agirait de même. Cependant, dans les deux cas, le juge les déclarera coupables.

Dans la parole de Dieu il y a le même principe : « si quelqu'un a péché, et a fait, à l'égard de l'un de tous les commandements de l'Éternel, ce qui ne doit pas se faire, et ne l'a pas su, il sera coupable, et portera son iniquité » (Lév. 5:17). Cela se comprend aisément. L'homme, qui, comme créature, est responsable devant son Créateur et qui devra lui rendre compte de ses actes, a-t-il le droit de décider lui-même en quoi il est coupable ou innocent ? C'est inconcevable ! Seul le Créateur, Celui qui a créé l'homme et lui a confié un mandat, a le droit de juger si sa créature a répondu à sa responsabilité. Dieu seul détermine ce qui est péché. Si nous voulons le savoir, il nous faut rechercher ses pensées.

La parole de Dieu est très claire à cet égard. En Genèse 1:28 et 2:15-17 nous trouvons le mandat que Dieu avait confié à l'homme. Il devait cultiver et garder le jardin d'Éden, dans la dépendance et dans l'obéissance à Dieu. Ce qui mettait cette obéissance à l'épreuve, c'était l'interdiction de manger de l'arbre de la connaissance du bien et du mal.

Mais qu'a fait l'homme ? Dans la première occasion où il aurait pu manifester son obéissance et sa dépendance, il n'écoula pas Dieu, mais désobéit consciemment. Voilà le début. Trois mille ans plus tard, Dieu consignait dans sa Parole : « L'Éternel a regardé des cieux sur les fils des hommes, pour voir s'il y a quelqu'un qui soit intelligent, qui recherche Dieu : ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble corrompus ; il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul » (Ps. 14:2, 3). Et mille ans après, la parole de Dieu dit encore : « Il n'y a personne qui recherche Dieu ; ils se sont tous détournés, ils se sont tous ensemble rendus inutiles ; il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul » (Rom. 3:11, 12). Le jugement de Dieu ne peut alors s'exprimer autrement que par ces paroles : « Tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu » (Rom. 3:23).

2.4 - Qu'est-ce que le péché ?

Vous direz alors : « Nous devons bien admettre que nous faisons souvent des choses mauvaises, mais nous n'arrivons pas à concevoir qu'aucun homme n'ait jamais à aucun moment fait quelque chose de bon : il y a pourtant des personnes qui accomplissent de bonnes actions ; il suffit de penser à des hommes tels que ceux qui ont consacré leur vie à aider les autres. Et puis, lorsque je mange, ou bois, ou vais à l'école, ou encore me rends à mon travail, je ne fais pourtant rien de mal ».

En elles-mêmes, ces choses ne sont pas mauvaises, mais elles peuvent le devenir. Manger une pomme n'est pas mal ; mais l'enfant qui mange une pomme quand sa mère le lui a défendu, est désobéissant. Nous touchons là au fond de la question : « Qu'est-ce que le péché ? »

L'homme a été créé par Dieu et a reçu pour mandat de le servir. Tout ce que l'homme fait en contradiction avec la position et la tâche que Dieu lui a données, est péché. Nous trouvons ce principe en 1 Jean 3:4 : « Le péché est l'iniquité [une marche sans loi] ». Tout acte dans lequel l'homme ne tient pas compte de l'autorité de Dieu sur sa créature, est péché.

Ainsi, manger, par exemple, est un péché si ce n'est pas fait dans la dépendance de Dieu. Le Seigneur Jésus ne voulait manger que si Dieu le lui disait (Matt. 4:4 ; voir aussi Jean 4:34). C'est la raison pour laquelle la Parole de Dieu dit : « Or tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi est péché » (Rom. 14:23).

Quelle découverte-nous dans notre vie pratique ? Lesquels de nos actes, de nos paroles, de nos pensées ont eu leur source dans l'obéissance à Dieu et ont été la réponse à cette question : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » Ne sommes-nous pas amenés à la conclusion que tout ce que nous avons fait est péché ? Et quand on ne tient pas compte de Dieu, on s'éloigne toujours plus de lui.

C'est là aussi ce que dit la parole de Dieu : « Il n'y en a aucun qui exerce la bonté, il n'y en a pas même un seul » (Rom. 3:12). « Toute l'imagination des pensées de son cœur » n'est « que méchanceté en tout temps » (Gen. 6:5). C'est la raison pour laquelle le Dieu juste doit juger tous les hommes. C'est la raison pour laquelle le Dieu miséricordieux appelle tous les hommes à se convertir, parce qu'il veut les sauver du terrible jugement qui les attend.

2.5 - Qu'est-ce que la conversion ?

D'après 1 Thessaloniens 1:9 on peut dire que l'idée de « se tourner » (faire demi-tour) se trouve comprise dans ce mot. Jusque-là les Thessaloniens avaient eu leur vie centrée sur les idoles. Maintenant ils s'étaient « tournés » : détournés des idoles et tournés vers Dieu. Des passages tels que Actes 2:37, 38 ; 17:30, 31 ; Apocalypse 9:20, 21 ; etc., font voir qu'à cette pensée est liée celle d'un jugement de soi-même, d'une condamnation de sa vie et de ses actes, et cela devant Dieu.

Nous pouvons dire que se convertir, c'est s'approcher de Dieu, pour se juger devant Lui, en confessant ne pas avoir vécu dans la soumission à Dieu, et avoir eu par là une vie mauvaise et coupable. Cela implique que nous en sommes affligés.

Si le mot « conversion » n'est pas facile à expliquer, il ne présente pourtant aucune difficulté pour celui qui est venu dans la lumière de Dieu et a reconnu ce qu'il est devant Dieu, et le jugement qu'il mérite. Dieu regarde au cœur, à la conscience et non pas à l'intelligence. Le publicain disait seulement : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! » Mais Dieu qui sonde les cœurs et qui discerne les pensées et les intentions du cœur (Héb. 4:12) savait ce que renfermaient ces paroles.

Non, ce ne sont pas les mots prononcés, mais c'est l'état de cœur dans lequel nous venons à Dieu qui détermine s'il y a eu « conversion ». Et maintenant, je vous demande : êtes-vous convertis ? Êtes-vous venus à Dieu avec vos péchés, votre culpabilité, Lui confessant votre état de perdition ?

Oh ! n'attendez pas ; faites-le aujourd'hui. Demain sera peut-être trop tard !

Avec mes cordiales salutations.

Votre ami H.L.H.

3 - Comment avoir la paix avec Dieu ?

Cher ami,

J'ai été bien réjoui d'apprendre que vous aviez reconnu être un pécheur perdu et qui aurait été perdu pour l'éternité, si vous aviez dû paraître comme tel devant Dieu. Vous avez aussi confessé vos péchés devant Dieu, mais vous n'avez pas la certitude qu'ils sont pardonnés. Et maintenant vous me demandez si peut-être vous ne vous êtes pas suffisamment repenti, si votre conversion n'a pas été assez profonde. Car il y a des jours où vous ne pensez pas du tout à ces choses, ou bien seulement avec indifférence.

Je vous comprends bien, car j'ai passé, moi aussi, par les mêmes exercices. Je savais depuis des années (et j'étais alors encore très jeune) que j'étais perdu. La journée, je n'y pensais pas beaucoup ; mais le soir, une fois couché, je commençais à avoir peur : « Si je mourais cette nuit, je serais perdu pour l'éternité ! » Je confessais alors de nouveau mes péchés devant Dieu et le priais de me les pardonner. Mais je n'étais jamais sûr qu'ils l'étaient. Un jour, ma sœur aînée me dit avoir trouvé la paix. Je lui demandai comment elle avait fait et le soir, j'essayai de procéder exactement de la même manière — sans résultat évidemment.

À l'âge de 17 ans, j'étais assis un soir sur le bord de mon lit. Découragé, je me disais : « Prier ne sert donc à rien. Voilà déjà tant d'années que je demande à Dieu de me sauver, et aucun changement ne s'est produit ».

À ce moment, Dieu plaça devant mon esprit la pensée suivante : Il est pourtant écrit : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Ne serait-ce pas vrai ? Bien sûr c'est vrai, car Dieu ne ment pas, pensai-je. Le Seigneur me montra alors clairement ce que cela signifiait pour moi. Cela signifiait que mes péchés avaient été pardonnés dès la 1^{ère} fois où je les avais confessés avec droiture devant Dieu. À ce moment, la paix remplit mon cœur ou, plus exactement, ma conscience trouva le repos. Dès ce soir-là j'eus la certitude que mes péchés étaient pardonnés. Je n'en ai plus jamais douté, parce que Dieu l'a dit !

3.1 - Me suis-je assez repenti ?

Pourquoi alors m'a-t-il fallu tant d'années avant d'avoir la paix ? Sans aucun doute, l'une des causes était que j'avais trop peu le sentiment de ma culpabilité et la conscience de ce qu'est le péché. Non pas que Dieu établisse un certain niveau et ne pardonne pas si la conscience que nous avons de nos péchés et si notre repentance n'atteignent pas ce niveau. Jamais aucun homme n'a eu, au moment de sa conversion, une repentance suffisante, une conviction de péchés assez profonde. Ce n'est qu'après la conversion que nous apprenons combien nous sommes mauvais en nous-mêmes.

Dieu veut cependant que nous ayons une conviction précise de notre état de perdition. Plus cette connaissance sera profonde, plus notre conversion sera totale ; plus nous comprendrons le jugement que nous méritons, plus la confession de nos péchés sera sincère, et plus profonds seront le repos et la paix que nous éprouverons ensuite. Aussi le Saint Esprit agit-il dans le cœur du pécheur et cherche à placer sa conscience dans la lumière de Dieu, pour l'amener à voir son état de perdition et la somme de ses péchés, et à comprendre un peu quel jugement doit prononcer sur lui un Dieu juste et saint.

Mais ce n'est pas là le cœur de la question. Le facteur décisif était que je regardais à moi et non pas à Dieu. Sa Parole ne me suffisait pas. Après avoir considéré mes péchés et avoir compris que j'avais failli en tout, j'aurais dû prêter l'oreille à la voix de Dieu. La parole de Dieu ne laisse aucun doute à ce sujet : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés ». Je cherchais l'assurance du pardon de mes péchés dans mon cœur et dans ma vie, au lieu de recevoir la parole de Dieu qui assure à celui qui confesse ses péchés qu'ils sont pardonnés.

3.2 - La justice de Dieu

Dieu ne ressemble pas à un juge de ce monde, au cœur tendre, qui se laisserait fléchir et punirait moins sévèrement celui qui aura éveillé ses compassions, que celui qui n'aura pas su s'y prendre ; car l'amour et la grâce de Dieu ne peuvent jamais s'exercer à l'encontre de sa justice. C'est là ce qu'il y a de merveilleux dans l'évangile : le même Dieu qui exécutera un jour sa justice à l'égard de tous les pécheurs, montre aujourd'hui sa justice en pardonnant et en effaçant tous les péchés de ceux qui viennent à Lui par la foi au Seigneur Jésus. Car la justice de Dieu est révélée dans l'évangile sur le principe de la foi (Rom. 1:17). « Afin de montrer... sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus » (Rom. 3:26).

3.3 - Justification

En fait, Dieu ne peut agir que justement, qu'en plein accord avec sa justice. Aussi l'homme aurait-il été irrémédiablement perdu, si le Seigneur Jésus n'avait pas accompli l'œuvre de la rédemption à Golgotha. L'amour de Dieu voulait sauver l'homme de la perdition éternelle ; mais c'était impossible, parce que sa justice exigeait la condamnation du pécheur. Et l'amour de Dieu ne peut en aucun cas se manifester en contradiction avec sa justice.

Alors s'est produite cette chose merveilleuse dont il nous est parlé en Hébreux 10, au Psaume 40, etc. La volonté de Dieu était « que tous les hommes soient sauvés » (1 Tim. 2:4). Le Seigneur Jésus devint homme et dit : « Voici, je viens... pour faire, ô Dieu, ta volonté ». Il est allé à la croix et a réglé là pour nous la question du péché. Là, il a été fait péché et le jugement de Dieu sur le péché s'abattit sur Lui ; et par ce jugement, la justice de Dieu a été pleinement satisfaite.

Mais ce n'est pas à cause de Lui-même que le Seigneur a porté ce jugement. Il était le Saint, le Juste, Celui qui n'avait pas connu le péché. Il a porté le péché comme Substitut de tous ceux qui, par la foi, le recevraient comme leur Sauveur.

Et maintenant, Dieu peut dire à tous les pécheurs : « Soyez réconciliés avec Dieu » (2 Cor. 5:20). Non seulement son amour, mais sa justice aussi exigent que tous ceux qui viennent à Lui par la foi au Seigneur Jésus, reçoivent le pardon.

3.4 - La résurrection, preuve de la justice de Dieu

J'aimerais considérer ce point de vue d'un peu plus près. Le Seigneur Jésus est allé à la croix et a porté là, en son corps, tous les péchés de ceux qui l'ont reçu et le recevront encore (1 Pierre 2:24). Il a aussi été fait péché et, comme tel il a subi le jugement (2 Cor. 5:21 ; Rom. 8:3). « Les gages du péché, c'est la mort » (Rom. 6:23), un état d'éloignement de Dieu (Apoc. 20:14, 15). C'est là ce que le Seigneur Jésus a dû endurer sur la croix. Il a été abandonné de Dieu, pendant ces terribles heures de ténèbres ; et il est mort. Mais, sur la croix, il a pu dire : « C'est accompli ».

Le Seigneur pouvait-il rester dans le tombeau après avoir accompli l'œuvre de la rédemption ? La justice de Dieu, qui avait fait tomber sur Lui le jugement, exigeait maintenant qu'il sorte de la mort. L'œuvre était achevée ; le jugement de Dieu avait eu son plein effet, et la justice de Dieu était pleinement satisfaite. Aussi Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (Éph. 1:20). C'est la preuve, aux yeux du monde et pour nous, que Dieu a accepté l'œuvre en substitution du Seigneur Jésus et a été satisfait (Jean 16:8, 10). Si le Seigneur n'était pas ressuscité, cela prouverait que l'œuvre n'était pas encore achevée. Et alors il n'y aurait pas de salut pour nous (1 Cor. 15:17, 18). La résurrection se trouve donc au centre de l'évangile et toute attaque contre cette vérité ruine l'évangile.

Ainsi nous lisons en Romains 4:25 : « ... lequel a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification ».

Nous sommes dans l'ère de la grâce. Dieu dit de tous les hommes : « ... tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu ». Mais il dit également : « étant justifiés gratuitement par sa grâce, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang » (Rom. 3:23-25).

Le message est « envers tous, et sur tous ceux qui croient » (Rom. 3:22). Seuls y ont part ceux qui acceptent le jugement divin qu'ils sont perdus et qui en même temps reçoivent par la foi le Seigneur Jésus.

Le Saint Esprit a donc agi dans votre cœur, vous amenant à reconnaître vos péchés et votre état de perdition. Vous êtes venu à Dieu et avez confessé devant Lui ce que vous êtes et ce que vous avez fait. Dieu a dirigé vos regards sur le Seigneur Jésus ; il vous a dit : « Il est mort pour les pécheurs ; si tu le reçois, je t'impute son œuvre ». Vous avez reçu le Seigneur Jésus. Il vous faut maintenant aussi croire que ce que Dieu dit est vrai et que, par conséquent, vos péchés sont pardonnés. Il ne s'agit pas de ce que vous ressentez, de vos sentiments, mais de ce que Dieu dit. C'est de cela seul que tout dépend. La nuit de la Pâque (Ex. 12), lorsque l'ange destructeur passait par toute l'Égypte, il ne s'arrêtait pas aux maisons sur lesquelles il voyait le sang. Peu importait que le premier-né ou ses proches le voient. Il leur suffisait de faire ce que Dieu avait dit pour que tout soit en ordre ; mais pour avoir la paix, il leur fallait croire qu'ils étaient à l'abri parce que Dieu l'avait dit.

Ce qui est merveilleux en tout cela, c'est que Dieu, lorsqu'il reçoit un pécheur, est glorifié à tous égards. Que sa miséricorde, sa grâce et son amour soient manifestés en cela, c'est évident ; mais ce n'est pas tout. Lorsqu'un pécheur vient à Dieu par la foi au Seigneur Jésus Christ, Dieu lui impute l'œuvre du Seigneur Jésus. Parce que le Seigneur Jésus a subi le plein jugement dû au péché, le pécheur peut dire : Dieu me voit sans un seul péché. Il n'y a pas un seul péché qui doive encore être jugé. Dieu est alors juste, en m'acquittant de tout jugement et en me justifiant. Ainsi la justice de Dieu est glorifiée, mais aussi sa vérité ; car Dieu a dit, dans sa Parole, qu'il voulait sauver le pécheur.

La signification de 1 Jean 1:9 devient alors très claire : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité ».

3.5 - Dieu savait qui nous étions

Vous dites : « Mais je ne constate aucun changement. Je fais même beaucoup plus de choses mauvaises qu'auparavant ». J'admets sans difficulté que maintenant vous voyez beaucoup plus de péchés en vous qu'auparavant. Il ne peut pas en être autrement, parce que le Saint Esprit vous a ouvert les yeux. Mais Dieu savait déjà ce qu'il en était de vous lorsque vous êtes venu à Lui. Il connaissait votre cœur, votre vie, tous les péchés que vous aviez déjà commis et tous ceux que vous commettriez encore. Il en savait et sait infiniment plus que ce que vous parviendrez à connaître sur cette terre. « La bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus » alors même que nous étions de ceux dont il est dit : « Nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre » (Tithe 3:3 et 4). « Christ, alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies... Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:6, 8 ; 2 Cor. 5:20). « Étant ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu » (Rom. 5:10).

3.6 - Nous avons la paix avec Dieu

Ainsi, bien que Dieu ait parfaitement su qui vous étiez, il a donné le Seigneur Jésus, afin que, par la foi en Lui, vous ayez la vie éternelle. Il a dit : Si vous vous approchez de moi par la foi au sang du Seigneur Jésus, vous serez justifié gratuitement (Rom. 3:23-25). Il a dit que si vous veniez ainsi à Lui, il vous acquitterait de tout péché, montrant ainsi sa justice. Cela prouve que depuis que vous êtes venu à Lui, confessant votre culpabilité, il n'a plus rien contre vous. De son côté, tout est en ordre. Avez-vous donc vous-même quelque chose contre Dieu ? Non. Vous êtes venu à Dieu, parce que vous avez reconnu que vous aviez besoin de son pardon. Pourquoi alors n'avez-vous pas la paix ? Avoir la paix avec Dieu signifie pourtant bien qu'il ne reste plus rien à régler entre Dieu et moi : tout est en ordre. Dieu n'a plus rien contre vous : il vous a justifié parce que vous avez cru au Seigneur Jésus, et vous avez par conséquent part à la rédemption éternelle que le Seigneur a obtenue (Héb. 9:12 ; Rom. 5:1). Et vous n'avez plus rien contre Lui ; vous êtes réconcilié avec Dieu (2 Cor. 5:20). Vous avez donc la paix avec Dieu ! Nous lisons en Romains 5:1 : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu ! »

3.7 - Mais je n'ai pas la paix !

Et pourtant vous dites : Je n'ai pas la paix ! C'est possible, parce que vous n'avez pas encore accepté que la paix a déjà été faite il y a longtemps. Le Seigneur Jésus a fait la paix. Il est notre paix. Et il nous annonce cette paix (Éph. 2:15, 14, 17). « ... Ayant fait la paix par le sang de sa croix » (Col. 1:20). Dès le moment où vous l'avez reçu, vous avez part à cette paix. Mais pour en jouir, il vous faut croire qu'il en est ainsi. Vous aurez la paix aussitôt que vous croirez que Dieu dit la vérité lorsqu'il affirme que le Seigneur Jésus a fait

la paix sur la croix . Vous êtes semblable à ces soldats japonais sur une petite île de l'océan Pacifique qui, cinq ans après la fin de la guerre, vivaient comme s'ils étaient encore en guerre. Ils s'attendaient à des attaques de l'ennemi, etc., comme ils l'avaient fait durant la guerre et pourquoi ? Parce qu'ils croyaient que les hostilités continuaient. La réelle, la profonde raison de votre manque de paix c'est que vous ne recevez pas la parole de Dieu sans réserve. Et cela à votre grand préjudice. Mais plus encore : vous déshonorez grandement Dieu en ne croyant pas sa Parole. « Dieu n'est pas un homme, pour mentir » (Nomb. 23:19).

Dès que vous aurez cru Dieu sur ce point aussi, vous pourrez le remercier de tout ce qu'il vous a donné, de sa grâce magnifique. Et alors, vous éprouverez la paix dans votre cœur — pas avant. L'homme dit : « D'abord voir, ensuite croire ! » Dieu dit : « D'abord croire, ensuite voir ! »

Avec mes meilleures salutations.

Votre ami H. L. H.

4 - Délivré de la puissance du péché

Cher ami,

Vous avez donc trouvé le repos de votre conscience dans l'œuvre accomplie de Christ. Vous avez confessé vos péchés devant Dieu et avez cru ce que Dieu a dit du Seigneur Jésus et de son œuvre. Vous savez maintenant que vous ne viendrez pas en jugement et vous pouvez dire : « Son sang m'a lavé de tous mes péchés ! »

Vos paroles ne traduisent cependant pas une grande joie. Vous l'avez peut-être connue, mais en ce moment vous ne l'avez plus. Je n'ai pas besoin de vous demander ce qui est arrivé. Ma propre expérience me le dit et la parole de Dieu le confirme.

Vous êtes déçu de vous-même. Vous pensiez que votre vie serait toute différente maintenant que vous êtes converti et que votre conscience a trouvé la paix. Et vous êtes amené à constater le contraire. Les mêmes mauvaises pensées vous viennent encore à l'esprit. Votre caractère et ses défauts sont les mêmes qu'avant votre conversion. Vous vous fâchez et vous irritez aussi facilement qu'auparavant. Vous vous dites bien que cela ne devrait pas être (et vous avez raison) et que Dieu ne peut pas l'approuver. Vous-même vous ne le voulez pas non plus et vous cherchez à lutter. Mais en vain. Les choses vont de mal en pis. Parfois vous croyez qu'il y a un léger mieux, et voilà que bientôt cela se gâte tout à fait. Vous avez beaucoup prié afin que le Seigneur vous aide à triompher. Mais cela n'a servi à rien. Peut-être avez-vous expérimenté vous aussi ce que m'a dit une fois une croyante : « Plus je prie le matin, plus les choses vont mal pour moi ! »

Je connais cela pour l'avoir moi-même vécu. Les deux premières années qui suivirent celle où je trouvai le repos pour ma conscience, je me sentais si misérable que je n'osais parler à personne de ma conversion. Pendant ces années, plus d'une fois ma mère me dit : « Il te faut te convertir ». Et je n'osais pas lui dire que je l'étais déjà. Il me semblait qu'elle ne pourrait pas me croire, en voyant comment je me comportais.

Comment expliquer cela ? Il n'est pourtant pas normal que la vie d'un enfant de Dieu ne soit pas transformée par la conversion ; qu'un croyant, bien qu'il ne le veuille pas, continue à pécher et en soit profondément malheureux.

Il y a deux causes à cet état de choses :

1. Nous ne connaissons ou ne saisissons pas la pleine signification de l'œuvre du Seigneur Jésus, telle que la parole de Dieu nous la révèle.
2. Ou, si nous connaissons quelque chose de cette vérité, nous ne nous l'approprions pas, ne la réalisons pas, parce que nous ne la recevons pas comme telle, simplement parce que la parole de Dieu le dit.

4.1 - L'état de l'homme

Dans ma dernière lettre, je vous montrais d'après les premiers chapitres de l'épître aux Romains que tous les hommes ont péché et par conséquent sont coupables devant Dieu, mais aussi que tous ceux qui acceptent le Seigneur Jésus reçoivent le pardon de leurs péchés, oui, que Dieu les justifie. Aussi, tous ceux qui sont convertis peuvent dire : « Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ » (Rom. 5:1).

Dieu est pour le coupable et a tout réglé pour lui, afin qu'il puisse être sauvé.

À partir de Romains 5:12, un nouveau sujet est développé. Il n'est plus parlé de nos péchés , c'est-à-dire de nos mauvaises actions, mais de notre état . Pourquoi l'homme ne fait-il rien d'autre que pécher ? Parce que sa nature, son cœur est mauvais. « Le cœur est trompeur par-dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? » (Jér. 17:9). « Car du dedans du cœur des hommes, sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les meurtres, les vols, la cupidité, les méchancetés, la fraude, l'impudicité, l'œil méchant, les injures, l'orgueil, la folie », dit le Seigneur Jésus (Marc 7:21). En Tite 3:3 l'apôtre Paul fait un portrait de notre état : « Car nous étions, nous aussi, autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre ». Nous n'avons pas ici l'énumération de nos mauvaises actions, mais la description de nos sentiments, de notre état, de notre nature.

4.2 - À l'image et selon la ressemblance de Dieu

Romains 5:12-21 nous donne à connaître pourquoi nous avons cette nature pécheresse : parce que nous sommes tous des descendants d'Adam.

Adam fut fait à l'image et selon la ressemblance de Dieu (Gen. 1:26 ; 5:1). « À l'image de Dieu » indique la position qu'il reçut dans la création. Comme administrateur de Dieu, il représentait Dieu sur la terre et comme tel, était le chef de la création terrestre. Malgré la chute et la confusion qui en est résultée, en dépit du grand changement qui s'est opéré, Adam — et l'homme en tant que son descendant — reste dans la création l'image de Dieu (1 Cor. 11:7).

« Selon la ressemblance de Dieu », indique la pureté et l'innocence d'Adam. Il y avait entente morale entre le Créateur et sa créature. Malheureusement cela ne dura pas longtemps. Adam transgressa le commandement de Dieu, perdit sa pureté et devint un pécheur coupable. Jamais il n'est dit d'Adam, après la chute, ou de ses descendants qu'ils soient à la ressemblance de Dieu. Cette expression n'est employée qu'en rapport avec ce que Dieu avait fait de l'homme lors de la création (Gen. 1:26 ; 5:1 ; Jacq. 3:9).

4.3 - À la ressemblance et selon l'image d'Adam

Genèse 5 est très clair sur ce point. Au verset 1 nous lisons que Dieu fit l'homme à sa ressemblance. Mais au verset 3, lorsque Adam engendra un fils, ce fut à sa ressemblance, selon son image ; à la ressemblance d'un pécheur coupable, d'une créature tombée loin de Dieu. Ainsi, tout enfant qui naît est à sa naissance déjà un être pécheur, parce qu'il a la nature de ses parents.

Job a dit : « Qui est-ce qui tirera de l'impur un homme pur ? Pas un ! » (Job 14:4). Et David : « Voici, j'ai été enfanté dans l'iniquité, et dans le péché ma mère m'a conçu » (Ps. 51:5). En Romains 5:12-21, nous trouvons la conclusion tirée de cet état de choses : par la faute d'Adam, plusieurs sont morts, car par la faute d'un seul, la mort a régné (v. 15-17). Les conséquences de la faute d'Adam sont donc envers tous les hommes en condamnation (v. 18) et par la désobéissance d'Adam, tous ses descendants ont été placés dans la

position de pécheurs (v. 19). En d'autres termes : l'état de tout homme, à sa naissance, est celui de son premier père, Adam, après la chute : un pécheur attendant la mort, chassé du jardin d'Eden et de la proximité de Dieu.

Il est donc parlé ici de l'état de l'homme et non pas des péchés qu'il a commis. Avant qu'un homme ait commis un seul péché, son état est le suivant : il est un pécheur, qui recevra la mort en jugement. Non pas qu'il soit coupable en naissant ; il ne deviendra coupable que plus tard, par ses actions, par les péchés qu'il commettra. En Apocalypse 20:12 nous voyons que les morts seront jugés selon leurs œuvres et non pas selon leur état . Et pourtant, l'état de l'homme le rend incapable de parvenir au ciel. Dieu ne peut supporter dans sa présence un homme ayant une nature pécheresse. Le Dieu saint doit éloigner à jamais de Lui l'homme possédant une telle nature. Dieu qui est Lumière et en qui il n'y a aucunes ténèbres (1 Jean 1:5), ne peut admettre aucunes ténèbres dans sa présence (Éph. 5:8). Il les jettera dans les ténèbres de dehors : « Là seront les pleurs et les grincements de dents » (Matt. 8:12 ; 22:13). Si donc le Seigneur Jésus n'avait pas accompli l'œuvre de la rédemption, aucun homme n'aurait pu entrer dans le ciel, pas même les enfants morts tout de suite après leur naissance et qui par conséquent n'ont pas commis un seul acte de péché.

4.4 - Le pardon des péchés n'est pas suffisant !

Il ressort de ce qui vient d'être dit qu'il ne suffit pas d'avoir le pardon des péchés. Si le Seigneur avait porté tous mes péchés sur la croix, mais n'avait rien fait de plus pour moi, je ne serais certes plus jugé à cause de mes péchés et pourtant je serais perdu pour l'éternité. Dieu peut pardonner des péchés, mais il ne peut pas pardonner un mauvais état, une nature mauvaise et pécheresse. Dieu a donné à l'homme toutes les occasions possibles de montrer s'il y avait quelque chose de bon en lui. Ce fut le cas avant le déluge, alors que Dieu n'avait encore donné aucun commandement, aucune interdiction ; après le déluge, lorsque Dieu eut établi l'autorité pour réprimer le mal (Gen. 9:5, 6) ; et ensuite, lorsqu'il mit Israël à part, comme son peuple, lui donna ses commandements et ses ordonnances et, dans sa bonté, consentit à habiter au milieu de lui (Deut. 4:6-8). Puis il leur donna des juges, des prophètes et des rois. Il les éleva sous sa discipline. Finalement, il vint Lui-même, « Dieu... manifesté en chair », en grâce, sur la terre. « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes » (2 Cor. 5:19). Et que se passa-t-il ? « Il vint chez soi ; et les siens ne l'ont pas reçu » (Jean 1:11). « La lumière luit dans les ténèbres ; et les ténèbres ne l'ont pas comprise » (Jean 1:5). « Les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière » (Jean 3:19). Les hommes étaient tellement mauvais qu'ils allèrent même jusqu'à rejeter Dieu qui se révélait en grâce et à crucifier Jésus, « Dieu... manifesté en chair » (1 Tim. 3:16). La croix a clairement montré que l'homme est entièrement corrompu et mauvais et que Dieu ne peut rien faire d'autre avec lui que de le juger.

C'est pourquoi, en Jean 3, le Seigneur Jésus ne dit pas : « Si quelqu'un n'a pas ses péchés pardonnés, il ne peut voir le royaume de Dieu », mais il dit : « Si quelqu'un n'est né de nouveau... »

4.5 - La réponse de Dieu

Romains 5:12-21 nous donne la réponse divine à cette difficulté. Le premier homme, le premier Adam, a transmis la position qui est devenue sienne après sa chute à tous ceux qui appartiennent à sa famille (donc à tous les hommes par la naissance). Alors Dieu a placé sur la terre le Seigneur Jésus, comme le second homme, le dernier Adam (1 Cor. 15:45-47), afin qu'il donne la position qu'il s'est acquise par son œuvre (l'œuvre de la croix), à tous ceux qui sont unis à Lui. Cela nous amène à la question : De quelle sorte est cette position ?

Le Seigneur Jésus « a porté nos péchés en son corps sur le bois », sous le jugement de Dieu (1 Pierre 2:24). Mais ce n'est pas tout. Romains 8:3 dit que « Dieu, ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché, a condamné le péché dans la chair ». Et en 2 Corinthiens 5:21, nous lisons : « Celui qui n'a pas connu le péché, il l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui ».

Ces deux passages ne nous parlent pas de nos péchés, de nos mauvaises actions, mais du péché, du principe du mal, de la source du péché, de notre mauvaise nature. Romains 8:3 parle de « chair de péché » et du « péché dans la chair ». Notre mauvaise nature est définie par ces expressions en Romains 5-8.

Dans ces passages, nous voyons donc que Dieu a fait le Seigneur Jésus péché, quand il était sur la croix. Là le Seigneur a non seulement porté nos péchés, il eut à prendre la place de notre nature pécheresse. Dieu a jugé celui qui n'avait pas connu le péché, comme s'il avait été un homme pécheur ayant une nature pécheresse. Dieu a jugé à la fois la nature pécheresse de l'homme et ses péchés (ses actions mauvaises) et le jugement des deux s'est abattu sur le Seigneur Jésus. Ainsi le Seigneur est mort et a été enseveli.

4.6 - Le dernier Adam

Mais la puissance de Dieu l'a ressuscité d'entre les morts (Éph. 1:20), prouvant ainsi que sa justice est pleinement satisfaite, en ce qui concerne tant nos péchés que notre mauvaise nature. Le Seigneur Jésus est ressuscité et le jugement est passé. Il se tient maintenant devant Dieu dans une nouvelle position : comme Celui qui a parfaitement enduré le jugement sur les péchés et sur le péché, mais qui a été ressuscité par Dieu, comme preuve qu'il avait pleinement satisfait au jugement divin ; et maintenant, il vit une vie de résurrection. Voilà la position du Seigneur Jésus, comme le second homme, le dernier Adam, depuis qu'il est devenu chef de la nouvelle famille, la famille de Dieu.

Romains 5:12-21 nous dit que tous ceux qui sont identifiés avec Lui partagent cette position avec Lui. « La grâce de Dieu et le don ont abondé envers plusieurs, par la grâce qui est d'un seul homme, Jésus Christ » (v. 15). « Le don de grâce [vient] de plusieurs fautes, en justification » (v. 16). « Beaucoup plutôt ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneront-ils en vie par un seul, Jésus Christ » (v. 17). L'œuvre du Seigneur Jésus est suffisante pour la « justification de vie » et par son obéissance, nous avons été « constitués justes » (v. 18-19). La grâce règne « par la justice pour la vie éternelle » (v. 21). « Si nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, nous le serons donc aussi dans la ressemblance de sa résurrection » (Rom. 6:5). Éphésiens 2:6 va plus loin encore. Dieu nous a vivifiés ensemble avec le Christ, et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus.

Nous savons donc que l'œuvre du Seigneur Jésus signifie davantage pour nous que le seul pardon des péchés. Lorsqu'un pécheur vient à Dieu en confessant ses péchés, et dans la foi au Seigneur Jésus, Dieu lui donne une place dans la famille de Dieu ; il appartient au Seigneur Jésus. L'œuvre tout entière du Seigneur Jésus lui est imputée. Cela veut dire : le châtement de ses péchés (actions pécheresses) a été porté sur la croix ; et par conséquent ceux-ci sont expiés. Mais sa nature pécheresse a aussi été jugée et est morte dans la mort du Seigneur Jésus, à la croix. Maintenant il participe de la vie de résurrection du Seigneur Jésus ; le dernier Adam (« un esprit vivifiant » : 1 Cor. 15:45) a soufflé en lui et lui a donné sa propre vie de résurrection (Jean 20:22). Il possède la vie éternelle, le Seigneur Jésus Lui-même comme sa vie (Jean 3:15, 16 ; 1 Jean 1:1, 2 ; 5:11-13, 20).

4.7 - Mort avec Christ

Celui qui a compris cela ne cherche plus à s'améliorer. Il comprend qu'il ne peut pas améliorer ce que Dieu a déclaré irrémédiablement perdu. Mais il sait encore que, sur la croix, Dieu l'a fait mourir dans le Seigneur Jésus ; c'est ce qu'exprime le baptême. Il a été baptisé pour la mort du Seigneur Jésus, a été enseveli avec Lui par le baptême, pour la mort (Rom. 6:3, 4). (Cette vérité n'est-elle pas amoindrie, lorsque le baptême est administré par aspersion, et non par immersion ?) Il sait que Dieu ne le voit que dans sa nouvelle vie, une vie qui ne veut ni ne peut pécher. Et il se voit, lui aussi, tel : il se tient lui-même pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus (Rom. 6:11). Il ne peut combattre contre le péché en lui, nulle part nous ne lisons que le chrétien ait à le faire ; au contraire, il doit se tenir pour mort au péché. (À noter ici que Hébreux 12:4 ne parle pas du péché demeurant en nous, mais du péché dans le monde qui nous est hostile). Certes, le péché qui se trouve en lui voudra se manifester. Il voudra montrer qu'il vit encore, mais le chrétien ne doit pas le permettre. Il ne doit pas lui prêter attention, mais il doit regarder au Seigneur Jésus. Lorsque le péché agit dans mon cœur et veut attirer mon attention sur lui, je ne dois pas prêter l'oreille, mais il me faut diriger mes pensées sur le Seigneur. Je ne penserai alors plus au péché. C'est lorsque nous fixons nos regards sur le Seigneur Jésus que la vie nouvelle peut se manifester en nous : « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18).

Si je fais ainsi, le Saint Esprit qui habite en moi se charge du combat contre la chair (la nature pécheresse) (Gal. 5:17). Ce n'est pas à nous de lutter. « Tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6:11).

4.8 - Expérience

Comment se fait-il alors que, comme je l'ai écrit au début de cette lettre, tant de croyants soupirent sous la puissance du péché ? Et qu'il n'y ait pas un seul croyant qui ne connaisse, de par sa propre expérience, cet état et le combat qui s'y rattache ? Je ne dis pas que ce combat doit durer pendant toute la vie du croyant. Le Seigneur en soit béni, il n'en est pas ainsi. Le Seigneur Jésus a vaincu Satan et le péché. Ainsi tous ceux qui ont leur part en Lui peuvent se tenir dans la liberté (Gal. 5:1, 13, 16) et vivre une vie de vainqueur (Rom. 8:1-4). Tous ceux qui réalisent pratiquement la position de Romains 8:1-11 sont délivrés de la puissance de Satan, du péché et de la mort. Le fruit de l'Esprit est trouvé en eux (Gal. 5:22) et la juste exigence de la loi sera accomplie en eux (Rom. 8:4).

Mais chacun connaît cette lutte, car ce n'est que par l'expérience que nous pouvons connaître l'affranchissement.

Lorsque quelqu'un se convertit, il voit ses péchés et en est occupé, parce que le jugement de Dieu est devant lui. Il reçoit la vie nouvelle et a une volonté renouvelée qui désire servir Dieu. Il recherche la volonté de Dieu et veut l'accomplir, comme une loi. Mais de cette manière il n'apprend qu'à connaître sa nature pécheresse, son état. Romains 7 nous décrit cette expérience.

Dans les quatre premiers versets, nous avons la doctrine, la position. Nous sommes morts quant à la loi et sommes unis à un autre, à Christ ressuscité. Les versets 5 et 6 introduisent l'expérience. La première constatation, c'est que la loi n'a aucune force. Elle est sainte, juste et bonne. Elle était « pour la vie », car « celui qui aura fait ces choses vivra ». Par expérience, cependant, je sais qu'elle m'apporte la mort, car, par le commandement, la convoitise est suscitée dans mon cœur ; or, la loi m'interdit de convoiter. Cela m'amène à la vraie connaissance de ma nature : « Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien » (v. 18). Toutefois le fait que je veux le bien, mais que je pratique le mal que je hais (v. 15) me conduit à faire une différence entre le moi, ce moi qui veut pratiquer le bien, oui, qui prend plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur (v. 22) et la puissance en moi, le péché, qui fait que je pratique pourtant le mal (v. 20). J'en arrive alors à reconnaître que je suis captif du péché qui habite en moi. Je pêche : c'est une « loi du péché », une règle inflexible et je suis impuissant à cet égard. Je suis prisonnier de cette loi.

Le Saint Esprit m'amène alors à faire la terrible découverte de mon état désespéré, et je m'écrie : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » (v. 24). Mais la parole de Dieu nous donne la réponse au verset 25 : « Je rends grâce à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur ».

4.9 - Affranchissement

Je suis délivré de ce corps de mort ! Il a été condamné à la croix, en Christ (v. 3). « Je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi » (Gal. 2:20). Je suis « en Christ », dans la position même qu'il a prise après la résurrection. Il n'y a donc aucune condamnation pour moi (Rom. 8:1). Le Saint Esprit a produit en moi une nouvelle vie, qui ne pèche pas, plus encore, qui ne peut pas pécher, mais qui est en plein accord avec Celui qui l'a donnée (Jean 3:5, 6). De plus, le Saint Esprit habite en moi et il est la puissance qui permet à la nouvelle vie d'agir selon sa nature (1 Cor. 6:14 ; Jean 4:14 ; 7:38-39). C'est Lui également qui se charge du combat contre la chair (Gal. 5:17). Ainsi la loi (règle immuable) de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort (Rom. 8:2 ; comp. 7:23). Je ne suis plus dans la chair (dans la vieille nature), mais dans l'Esprit. Ma position sera donc caractérisée par la possession de la vie produite en moi par le Saint Esprit à la nouvelle naissance (Jean 3) et par l'habitation en moi du Saint Esprit Lui-même (Rom. 8:9). Cela implique que j'appartiens à Christ, donc que je suis un chrétien.

L'état normal du croyant c'est d'être libre — affranchi de Satan, du péché et de la mort ; affranchi pour servir Dieu — libre pour jouir d'une communion ininterrompue avec Dieu et avoir une joie parfaite (1 Jean 1:3, 4).

Veuille le Seigneur vous accorder, et m'accorder à moi aussi d'être toujours dans cet état normal.

Avec mes affectueuses salutations,

votre frère attaché dans le Seigneur Jésus

H.L.H.

5 - Élection et Prédestination : Que dit l'Écriture ?

5.1 - Dieu a-t-il prédestiné des hommes à la perdition ?

Chers amis,

Vous avez été quelque peu troublés parce que quelqu'un a dit devant vous qu'on ne peut pas savoir, ici-bas sur la terre, si l'on est sauvé, parce qu'on ne sait pas si l'on est élu.

Vous auriez pu répondre très simplement par la Bible. La parole de Dieu dit : « Afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:16). Si donc Dieu dit la vérité, nous pouvons être assurés de notre salut. Personne ne niera que la parole de Dieu dit la vérité. J'ai demandé une fois à quelqu'un qui se posait la même question s'il croyait peut-être que l'apôtre Paul avait été auprès de Dieu et avait consulté le livre de ses conseils. Naturellement, il me répondit non. Je demandai alors : Comment donc peut-il écrire aux Thessaloniens : « Sachant, frères aimés de Dieu, votre élection » ; et comment peut-il, dans toutes ses épîtres, nommer ceux auxquels il écrit saints ? Mon interlocuteur ne trouva pas de réponse, mais le jour suivant, il vint vers moi et me dit : « Maintenant moi aussi je sais que je suis sauvé ». En fait, la parole de Dieu parle très clairement d'une élection. Quel enfant de Dieu n'a-t-il encore jamais lu avec respect des passages comme Éphésiens 1:4, 5 ; Romains 8:29, 30 ; 1 Pierre 1:2 etc., et adoré ensuite son Dieu de lui avoir accordé une telle grâce ?

5.1.1 - Prédetermination

L'homme malheureusement ne s'en est pas tenu à ce que la parole de Dieu dit, mais s'est permis de pousser ses raisonnements plus loin pour tirer ce qu'il appelle des conclusions logiques. Le résultat s'est manifesté dans des déclarations qui sont en opposition avec la parole de Dieu et qui en réalité jettent du déshonneur sur son nom. La doctrine de la prédetermination de tous les hommes est une caricature de l'image glorieuse que nous donne la parole de Dieu de l'élection.

Selon cette doctrine de la prédetermination, Dieu aurait choisi quelques-uns pour le salut éternel, mais il aurait décidé, quant aux autres, de les rejeter ; cet enseignement se fonde sur Romains 9:8-23. Lisons ce passage et considérons-le.

5.1.2 - La grâce n'est pas limitée aux Juifs

Dans les huit premiers chapitres de l'épître aux Romains, nous avons la description de la condition de l'homme et la réponse que Dieu y donne. L'homme est irrémédiablement perdu : « Il n'y a pas de différence, car tous ont péché et n'atteignent pas à la gloire de Dieu — étant justifiés gratuitement par sa grâce » (Rom. 3:23, 24). Tous sont sauvés uniquement par la grâce, et cela n'est pas limité uniquement aux Juifs : la grâce est aussi envers les nations — ceux qui ne sont pas Juifs.

Mais les Juifs ne voulaient pas de cela. Ils avaient une place privilégiée et entendaient la conserver. Aussi leur grande inimitié se manifesta-t-elle plus particulièrement lorsque cet évangile fut annoncé aux païens ; voir par exemple : Actes 13:45-50 ; 15:1 ; 17:5 et 28:25-29.

Dans les chapitres 9 à 11 de l'épître aux Romains, l'apôtre s'occupe de la question suivante : comment concilier la position commune des Juifs et des païens, en ce qui concerne l'Évangile, avec la position particulière que les Juifs avaient reçue de Dieu ?

5.1.3 - La semence d'Abraham

La première chose dont se réclamaient les Juifs c'était d'être la semence d'Abraham. « Bien », dit l'apôtre, « mais alors il vous faut aussi reconnaître Ismaël, car lui aussi était un fils d'Abraham ». Et même si l'on peut objecter que la mère d'Ismaël n'était qu'une esclave dont descendent les Arabes, il y a encore Ésaü. Jacob et Ésaü avaient un même père et une même mère et ils étaient jumeaux. Pourtant Ésaü, bien qu'étant l'aîné, ne fut pas l'ancêtre du peuple de Dieu. Non pas parce que Jacob était meilleur. Déjà avant leur naissance Dieu avait dit que le plus grand serait asservi au plus petit.

Ce n'était donc pas par droit que les Juifs avaient cette position privilégiée, mais en vertu de la libre puissance et de la libre grâce de Dieu. S'ils voulaient faire appel à leur droit, ils devaient alors aussi reconnaître les Arabes et les Édomites comme peuple de Dieu, et c'est précisément ce qu'ils ne voulaient pas. Mais s'ils n'étaient le peuple de Dieu qu'en vertu de l'œuvre de libre grâce et libre puissance de Dieu, est-ce que Dieu n'avait pas le droit d'étendre la bénédiction à d'autres aussi ?

Nous voyons donc qu'il ne s'agit pas, ici, d'une élection ou d'un rejet pour l'éternité, mais exclusivement d'une position privilégiée sur la terre.

5.1.4 - J'ai aimé Jacob et j'ai haï Ésaü

Ces paroles de Romains 9:13 sont spécialement utilisées pour appuyer la doctrine du rejet. Mais c'est confondre les versets 12 et 13. Ce que nous lisons au verset 12, Dieu l'avait effectivement dit alors que les enfants n'étaient pas encore nés, mais non pas avant la fondation du monde, comme cela est dit de nous en Éphésiens 1:4.

Il s'agit ici d'une position terrestre, et Dieu prononça ces paroles peu avant la naissance des enfants (v. 10). Tandis que le verset 13 est une citation de Malachie 1:2, 3. C'est une déclaration que Dieu a faite à peu près 1400 ans après la mort de Jacob et d'Ésaü, une fois donc qu'il connaissait leur vie et la vie de leurs descendants. En Hébreux 12:16, 17 il est parlé d'Ésaü comme d'un fornicateur et d'un profane, qui pour un seul mets vendit son droit de premier-né et ne trouva pas lieu à la repentance. Est-il étonnant que Dieu dise d'un tel homme qu'il le hait : « Tu hais tous les ouvriers d'iniquité » (Ps. 5:5) ?

Nous en venons ensuite au verset 15. « Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion ». C'est une citation d'Exode 33:19. Le peuple avait érigé le veau d'or et rejeté Dieu (Ex. 32:4). Il avait mérité le jugement (Ex. 32:10) ; mais Moïse pria pour lui. Dieu manifesta alors de nouveau sa grâce et épargne le peuple. Ces paroles donnent la preuve que Dieu se réserve le droit de déployer sa grâce alors même que le jugement est mérité. Qu'Israël fût le peuple de Dieu ne reposait donc que sur la grâce. Comment alors ce passage peut-il servir d'appui à la doctrine du rejet ? Le verset 15 établit fermement le principe de la grâce. Là où tous ont mérité le jugement, seule la miséricorde de Dieu peut encore indiquer une issue. À quoi servirait-il à un homme de ne plus pécher à partir d'aujourd'hui (si même il le pouvait !) ? Il n'en devrait pas moins subir le jugement pour les péchés commis jusqu'à ce moment-là.

5.1.5 - Dieu enduret certains hommes !

Le verset 17 est une citation d'Exode 9:16. Dieu dit au Pharaon qu'il enduret son cœur, afin de montrer en lui toute sa puissance. Mais il nous faut d'abord lire ce qui précède. En Exode 5:2 le Pharaon dit : « Qui est l'Éternel pour que j'écoute sa voix et que je laisse aller Israël ? » Et il fait peser le service sur le peuple (5:17). Malgré tous les signes et les jugements que Dieu envoya, il ne voulut pas se soumettre à la volonté de l'Éternel. C'est alors seulement que Dieu dit : Maintenant j'endurcirai ton cœur afin que tout le poids de mon jugement tombe sur toi.

L'Éternel, il est vrai, avait dit d'avance qu'il le ferait (Ex. 4:21), car il savait d'avance que le Pharaon n'obéirait pas. Il connaissait le cœur du Pharaon (3:19). Mais ce n'est qu'après avoir parlé plusieurs fois au Pharaon et avoir envoyé de nombreux signes et plaies, et après que le Pharaon eut chaque fois refusé de laisser aller le peuple, et bien plus, n'eut pas tenu sa parole d'innombrables fois, que l'Éternel enduret son cœur (9:12). Et alors il lui adressa les paroles rapportées en Romains 9:17.

Que Dieu enduret parfois un cœur est une vérité très sérieuse. Il l'a fait pour le Pharaon. Il le fait quelquefois aujourd'hui encore. Et tout de suite après l'enlèvement de l'Assemblée, il le fera pour tous ceux qui ont entendu l'Évangile, mais ne l'ont pas reçu (2 Thess. 2:11). Cependant Dieu ne le fait jamais avant d'avoir donné à l'homme l'occasion de se convertir (Job 33:14-30). C'est quelque chose de bien différent de ce qu'enseigne la doctrine du rejet.

5.1.6 - Dieu est libre d'agir comme il le veut

En Romains 9:19-21, la question est traitée d'une manière tout à fait générale. Dieu n'a-t-il pas le droit de faire avec sa créature ce qu'il veut ? Si Dieu voulait faire d'un homme un vase à honneur et d'un autre un vase à déshonneur, n'en a-t-il pas le droit ? Est-ce qu'une créature peut demander des comptes au Créateur ? Dieu, comme Créateur, a parfaitement le droit de faire ce qu'il veut de ses créatures. Il a le droit de gracier l'un et de destiner l'autre à la perdition éternelle. Mais Dieu n'a pas fait usage de ce dernier droit. Il est lumière et amour et il n'agit jamais en contradiction avec Lui-même.

Le verset 21 parle précisément de cela. C'est une allusion à Jérémie 19. Là, Dieu mentionne son droit de faire ce qu'il veut d'Israël. Le potier fait de l'argile un vase ; mais si le vase est gâté, il en fait un autre vase.

« Et la parole de l'Éternel vint à moi, disant : Ne puis-je pas faire de vous comme fait ce potier, ô maison d'Israël ? dit l'Éternel. Voici, comme est l'argile dans la main du potier, ainsi êtes-vous, ô maison d'Israël ! » (Jér. 18:5, 6.)

Mais comment Dieu a-t-il fait usage de ce droit ? « Au moment où je parle au sujet d'une nation et au sujet d'un royaume, pour arracher, pour démolir, et pour détruire, si cette nation au sujet de laquelle j'ai parlé se détourne du mal qu'elle a fait, je me repentirai du mal que je pensais lui faire. Et au moment où je parle d'une nation et d'un royaume, pour bâtir et pour planter, si elle fait ce qui est mauvais à mes yeux, pour ne pas écouter ma voix, je me repentirai du bien que j'avais dit vouloir lui faire » (Jér. 18:7-10).

Si quelqu'un se détourne du mal, Dieu se repentira du jugement qu'il pensait faire tomber sur lui et agira en grâce.

Voilà comment Dieu fait usage de son libre pouvoir illimité, de sa souveraineté.

5.1.7 - Les vases de colère tout préparés pour la destruction

C'est ce qu'enseignent les versets 22 et 23 de Romains 9, bien qu'ils soient souvent employés pour appuyer la doctrine du rejet. En réalité ils fournissent une preuve inébranlable contre cet enseignement.

Le verset 22 parle de « vases de colère, tout préparés pour la destruction ». Qui les a préparés ? Ce n'est pas dit ici. Mais d'après le contexte, il est très clair que ce n'est pas Dieu. Pourrait-on dire que Dieu les a supportés avec une grande patience, s'il les a Lui-même préparés pour la destruction ? Remarquez aussi ici la différence avec le verset 23, où il est bien indiqué que Dieu a préparé d'avance les vases de miséricorde. Il est clair que les vases de colère se sont préparés eux-mêmes : « Selon ta dureté et selon ton cœur sans repentance, tu amasses pour toi-même la colère dans le jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu » (Rom. 2:5).

5.1.8 - La parole de Dieu ne connaît pas la prédestination à la perdition

Non, il n'y a pas la moindre preuve dans l'Écriture que Dieu aurait décidé la perdition pour certains, qu'il aurait déterminé que certains hommes seraient perdus pour l'éternité. Au contraire, une telle assertion est en contradiction avec la révélation que Dieu a donnée de Lui-même dans sa Parole.

Est-ce que « notre Dieu sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés », et qui a donné son Fils unique, Jésus Christ, « en rançon pour tous », afin que tous puissent l'être, a destiné une partie de ces tous à ne pas y avoir part, mais à être perdus pour l'éternité ? Pensons seulement à des passages tels que Jean 3:16 ; Romains 3:22 et 1 Jean 2:2, et il y en a de nombreux autres.

Non, Dieu soit béni, il y a une élection, destinant de pauvres pécheurs à la gloire ; mais jamais la parole de Dieu ne parle d'une élection pour la perdition. Au contraire, la parole de Dieu dit : « Que celui qui veut prendre gratuitement de l'eau de la vie » (Apoc. 22:17), et « notre Dieu Sauveur... veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité » (1 Tim. 2:4).

Et si nous n'arrivons pas à concilier ces deux choses : l'élection d'une partie, et l'invitation à venir adressée à tous, souvenons-nous que les pensées de Dieu sont élevées au-dessus de nos pensées (És. 55:9). Quel homme oserait prétendre être à même, par sa raison, de comprendre ou même de juger la sagesse et les voies de Dieu ? La foi reçoit ce qu'Abraham exprimait déjà : « Le juge de toute la terre ne fera-t-il pas ce qui est juste ? » (Gen. 18:25).

Avec mes affectueuses salutations.

Votre frère attaché dans le Seigneur Jésus

H. L. H.

5.2 - L'Élection : Comment puis-je savoir si je suis élu ?

Maintenant se pose la question : Comment puis-je savoir si je suis élu ?

Remarquons tout d'abord que la parole de Dieu ne parle jamais de l'élection aux incroyants. L'Écriture présente aux incroyants leur état de perdition et le jugement de Dieu, mais aussi l'appel de Dieu à la repentance et cela en plaçant devant eux le Seigneur Jésus et son œuvre ; afin qu'ils viennent à croire.

Lorsqu'ils sont convertis et croient au Seigneur Jésus, il leur est dit qu'ils sont élus. Comment peuvent-ils le savoir ? 1 Thessaloniens 1:4-6 donne la réponse. L'apôtre écrit : « Sachant, frères aimés de Dieu, votre élection ». Puis il en donne la raison : « Car notre évangile n'est pas venu à vous en parole seulement, mais aussi en puissance, et dans l'Esprit Saint, et dans une grande plénitude d'assurance, ainsi que vous savez quels nous avons été parmi vous pour l'amour de vous. Et vous êtes devenus nos imitateurs et ceux du Seigneur, ayant reçu la parole, accompagnée de grandes tribulations, avec la joie de l'Esprit Saint ». Ils avaient reçu la Parole, et c'était là la preuve. Celui qui accepte l'Évangile, et qui obtient ainsi la paix avec Dieu, a la preuve de son élection.

5.2.1 - Que dit l'Écriture de l'élection ?

Bien que de nombreux passages de la parole de Dieu parlent de l'élection (par exemple : 1 Pierre 1:2 ; 2 Tim. 1:9 ; Tite 1:2, etc.), nous trouvons la doctrine principalement en Romains 8:28-30 et en Éphésiens 1:3-14.

En Romains 8:29 et 30 nous lisons : « Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés ; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés ; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés ».

La première chose donc, c'est que Dieu a préconnu des personnes. Il n'est pas dit ici que Dieu ait connu leur état, leur manière de vivre, si elles se convertiraient, etc. ; non, il connaissait les individus. Éphésiens 1:4 nous dit que cette préconnaissance était d'« avant » la fondation du monde, donc de toute éternité.

Ces personnes — pas une de moins — il les a prédestinées à être conformes à l'image de son Fils. Nous avons donc là l'élection. Avant que nous naissions, avant qu'Adam fût créé, oui, avant même la création du ciel et de la terre, dont nous parle Genèse 1:1, Dieu a pensé à nous et a décidé, dans ses conseils, que nous devions être conformes à l'image de son Fils. De Christ, la parole de Dieu dit : « qui est l'image du Dieu invisible » (Col. 1:15). Ici, nous lisons que nous serons conformes à son image. Il faut qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. Et cependant, bien qu'il prenne la première place, nous lui serons semblables.

Nous ne voyons pas ici, évidemment, le Seigneur comme Fils éternel. Comme tel, il est le Dieu éternel, et il l'est Lui seul. Dans ce passage il est parlé de Lui comme du Fils de Dieu né sur la terre, de Celui qui a accompli l'œuvre de la croix et en qui tous les conseils de Dieu seront accomplis (Col. 1:19-21 ; Éph. 1:10, 20-23).

La source de nos bénédictions est mise ici en rapport avec le résultat final — l'éternité avant la création du ciel et de la terre avec l'éternité après la dissolution du ciel et de la terre ; le conseil du cœur de Dieu avec son parfait accomplissement, tel qu'il est présenté en 1 Jean 3:2 : « Nous savons que quand Il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est ». Nous serons manifestés comme fils de la résurrection (Luc 20:36), comme fils de Dieu, lorsqu'il « transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire » (Phil. 3:21).

5.2.2 - Appelés, justifiés et glorifiés

Au verset 30, nous trouvons le lien entre les conseils de Dieu et le temps actuel. À notre naissance déjà nous tournions le dos à Dieu : nous étions pécheurs. Mais Dieu nous a appelés. Il ne s'agit pas ici d'un appel général de Dieu, ordonnant à tous les hommes de se repentir. Nous avons dans ce passage l'acte en création de Dieu, « qui... appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient » (Rom. 4:17). Ceux donc qu'il a appelés, il les a aussi justifiés.

Tout est vu ici du côté de Dieu et selon son conseil. Lorsque l'épître aux Romains fut écrite, tous les élus n'étaient pas encore effectivement appelés.

En fait, un très petit nombre seulement l'a été, car ici il est question de l'élection avant la fondation du monde, et il n'en est parlé qu'à l'Assemblée. Israël, de même que les croyants après l'enlèvement de l'Assemblée, sont élus dès la fondation du monde (Apoc. 13:8 ; 17:8 ; Matt. 25:34).

Maintenant tous ne sont en fait pas encore appelés. Ce ne sera le cas que peu avant l'enlèvement de l'Assemblée, car alors elle sera complète. Mais dans le conseil de Dieu, il est fermement établi qu'il en sera ainsi. Et c'est pourquoi dans le langage prophétique il en est parlé comme si c'était déjà accompli. Même la glorification est présentée comme déjà accomplie, bien que Romains 5:2 nomme la gloire de Dieu une espérance, et que le chapitre 8:11 dise que nos corps mortels doivent encore être vivifiés. Mais tout est fermement établi. Tout ce qui est nécessaire pour nous donner la position qui sera nôtre en vertu de l'élection de la grâce de Dieu sera accompli par Lui, sans que nous y participions en aucune manière. C'est là notre sûreté.

5.2.3 - Notre Dieu et notre Père

Éphésiens 1 nous donne plus de détails. Au verset 3, Dieu est appelé « le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ ». Comme homme, le Seigneur Jésus parle de « mon Dieu » (par exemple, Matt. 27:46). En tant que Fils de Dieu, Dieu est son Père (Jean 17:1 ; 5:17, 18 ; etc.). Après la résurrection, le Seigneur amène les siens dans cette même relation avec Dieu. « Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu » (Jean 20:17). Il y avait certes, et il y a une différence. Il ne dit pas « notre » Père et « notre » Dieu. Il reste le premier-né entre plusieurs frères. Et cependant, Dieu est devenu notre Dieu et notre Père dans le Seigneur Jésus.

En Éphésiens 1:4, 5, la position que nous avons reçue par élection porte le même caractère. Au verset 4 nous trouvons notre place devant Dieu comme Dieu ; au verset 5, notre place devant Dieu comme Père. Nous sommes élus en Christ pour pouvoir posséder cette position en perfection. Christ la possède en vertu de sa gloire personnelle et par ses droits personnels. Nous la recevons en Lui.

5.2.4 - Saints et irréprochables devant Lui en amour

Le verset 4 dit : « Selon qu'il (Dieu) nous a élus en lui (Christ) avant la fondation du monde, pour que nous fussions saints et irréprochables devant Lui en amour ».

Ici, la nature divine est placée devant nous. Dieu est saint quant à son Être, irréprochable dans ses actes, et sa nature est amour (I Jean 1:5 et 4:8, 16). S'il voulait nous avoir dans sa présence, il fallait que nous correspondions à sa nature. Comment des hommes souillés par le péché pourraient-ils se tenir devant Dieu, devant Celui qui est trop saint pour voir le péché, et qui un jour jettera tout ce qui a à faire avec le péché dans l'étang de feu ? Aussi nous a-t-il élus pour que nous répondions à sa propre nature. Mais non seulement cela, nous devons et pouvons partager les sentiments de son cœur, les pensées d'un Dieu qui est amour. C'est pourquoi il est dit : « devant Lui en amour ».

Lorsque nous serons auprès de Lui, nous serons ainsi « saints et irréprochables devant Lui en amour ». Tout ce qui en nous rappelle encore le péché sera alors ôté ; toutes les faiblesses, les infirmités, les péchés. Nous n'aurons plus la chair en nous. Mais Dieu nous voit maintenant déjà ainsi. Il ne nous voit que dans notre nouvelle vie, celle que le Seigneur Jésus nous a donnée. « Créés dans le Christ Jésus pour les bonnes œuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles » (Éph. 2:10). « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:14). « ... Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde » (1 Jean 4:17). Quelle grâce pour nous, par nature pauvres créatures pécheresses !

5.2.5 - Pour nous adopter pour Lui

Mais ce n'est pas tout. Nous aurions pu recevoir tout ce dont il vient d'être parlé, et n'être placés devant Dieu que comme esclaves. Les anges aussi doivent correspondre à la gloire et à la sainteté de Dieu. Mais : « ... nous ayant prédestinés pour nous adopter pour lui par Jésus Christ » (v. 5). Nous avons ici une relation précise : la relation d'un père avec ses enfants et d'enfants avec leur père. Le Fils de Dieu, après sa résurrection, en vertu de son œuvre à la croix, nous a introduits dans sa propre position : il a fait de nous des enfants de Dieu. Ici, en Éphésiens 1, nous voyons que Dieu nous avait prédestinés à cela déjà avant la fondation du monde. Déjà alors Dieu avait décidé que nous devions avoir cette position. Et quels motifs avait-il pour le faire ? C'était : « selon le bon plaisir de sa volonté ». Seul son amour est à l'origine de toutes ces bénédictions.

5.2.6 - Le christianisme a un caractère éternel

Mais il y a une conclusion encore plus importante à tirer de ces versets : Il nous a élus « en lui (Christ) avant la fondation du monde ». Cette élection est en dehors du temps, elle remonte avant que le temps n'ait commencé, et elle est pour l'éternité et non pas pour cette terre. Le verset 3 parle ensuite aussi de bénédictions spirituelles dans les lieux célestes. Israël est le peuple choisi pour cette terre (Ex. 19:5 ; Lévit. 25:2 et 23 ; Deut. 7:6). Mais en Matthieu 25:34 et suivants il est dit aux brebis également : « ... héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde ». Ce sont donc des bénédictions terrestres (le royaume), et elles sont ainsi en relation avec « le temps » (dès la fondation du monde).

Cela fait ressortir la position spéciale qui est la nôtre. Nous appartenons à un système (le christianisme) et à un corps (l'Assemblée), qui sont en dehors du temps. Leur origine est avant la fondation du monde, lorsque Dieu les établit en Christ. Ils ne sont pas de ce monde (Jean 17:14 etc.) et subsisteront après que la figure de ce monde aura passé. Ils ont un caractère spirituel, éternel. Cela nous donne une intelligence claire du caractère du christianisme.

Aussi, dans les versets 3-5, n'est-il pas parlé de la responsabilité et de ses conséquences ; tout cela ayant commencé seulement après qu'Adam eut été créé et placé dans le jardin d'Eden, et devant prendre fin après le jugement devant le grand trône blanc (Apoc. 20).

Dans le jardin d'Eden, il y avait deux arbres : l'arbre de la connaissance du bien et du mal, qui parlait du principe de la responsabilité : « car, au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement », et l'arbre de vie qui parle du principe de la vie. Adam avait mangé du fruit du premier arbre, et il ne pouvait plus manger du second, car il reçut, en punition, la mort.

À la croix, nous trouvons les deux arbres réunis. Le Seigneur Jésus prit sur Lui les conséquences de la responsabilité pour tous ceux qui croient, et, en tant que ressuscité, il leur donna en retour la vie. Il est l'arbre de vie.

Mais tout ce qui concerne la responsabilité a pris place « dans le temps », sur cette terre, et ne fait en aucune manière partie des conseils éternels de Dieu. Mais cela était nécessaire, c'est pourquoi l'élection eut lieu « en lui », en Christ, et tout le propos et le

conseil de Dieu furent révélés après la croix, lorsque le dernier Adam fut devenu le chef de la nouvelle création, de la famille de Dieu. Quelle chose merveilleuse que de contempler la profondeur des pensées de Dieu et d'admirer leur sagesse ! Et nous pouvons aussi nous souvenir que nous étions les objets de ces pensées.

Avec mes affectueuses salutations.

Votre frère attaché dans l'amour de Dieu.

H. L. H.

6 - Christ, notre Souverain Sacrificateur

Chers amis,

Lorsque quelqu'un est parvenu à la connaissance de ce qu'un croyant possède, savoir :

- que ses péchés sont pardonnés et qu'il a la paix avec Dieu,
- qu'il a reçu par la nouvelle naissance une vie nouvelle, une nouvelle nature, une vie divine qui ne peut pas pécher,
- que Dieu a jugé et ôté, sur la croix, cette nature pécheresse, de sorte que maintenant Dieu ne voit plus le croyant que dans sa nouvelle vie, et que par conséquent, il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus,
- que le Saint Esprit habite en lui, donc qu'il est délivré de la puissance de Satan, du monde et du péché, délivré pour servir Dieu,
- qu'il est rendu agréable dans le Bien-aimé et
- qu'il peut maintenant déjà se glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu, parce qu'il sait qu'elle est prête pour lui,

il peut penser qu'il n'a besoin de rien de plus.

Eh bien ! pour ce qui en est de l'éternité et du ciel, c'est certain. Mais avec tout cela le croyant, sur la terre, a encore des besoins. Parce qu'il est un enfant de Dieu et un citoyen des cieux (Phil. 3:20), il est étranger sur la terre. Et parce qu'il se dirige vers le ciel, il est pèlerin. De plus, il est délivré de la puissance du diable et veut servir Dieu, car c'est là le désir de son cœur. Mais il se place ainsi en opposition totale avec le diable et les inconvertis. L'œuvre du diable est précisément de ne pas laisser l'homme obéir à Dieu. Il déploiera donc toute sa puissance et toute sa ruse pour amener le croyant à désobéir à Dieu, à pécher. Avec les incrédules, il n'a aucune peine. Ils ne veulent pas obéir à Dieu. Leur cœur veut pécher, et lorsqu'ils pêchent, ils sont satisfaits (Gen. 6:5 ; Marc 7:20-23 ; Rom. 3:10-12).

C'est là la base sur laquelle le monde agit, et sur laquelle les hommes habitent ensemble. Pour ne pas être dépendants de Dieu, et pour pouvoir agir selon leurs propres pensées, ils se sont unis (Gen. 9:1 et 11:4-9). Mais parce que les hommes ne peuvent pas être indépendants, ils ont pris le diable pour roi et, après avoir rejeté le Fils de Dieu, ils ont même fait du diable leur dieu (Jean 12:31 ; 2 Cor. 4:4).

Les aspirations du chrétien sont donc tout à fait à l'opposé de celles du monde. Aussi les incrédules ne peuvent-ils tenir le chrétien que pour un être ridicule et gênant, et n'avoir que de l'inimitié à son égard. En Jean 7:7, le Seigneur Jésus dit aux incrédules : « Le monde ne peut pas vous haïr ; mais il me hait, parce que moi je rends témoignage de lui, que ses œuvres sont mauvaises ». Mais, des croyants, il dit en Jean 17:14: « Le monde les a haïs, parce qu'ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde ». Et en Jean 16:33 il dit aux disciples : « Vous avez de la tribulation dans le monde ».

Le monde reconnaît seulement le chrétien qui ne se manifeste pas comme chrétien, mais qui a les mêmes aspirations que lui et se place ainsi pratiquement sous la domination de Satan. Mais c'est là de l'infidélité envers Dieu. Aujourd'hui on appellerait un tel chrétien un « collaborateur » (quelqu'un qui travaille avec l'ennemi).

C'est là que commence la lutte du chrétien. Satan cherche toujours à nouveau à l'amener à pécher. Il lui insuffle des pensées impures, pécheresses. Il lui fait voir des choses coupables. Il lui fait entendre des paroles impies et cherche à le conduire dans des endroits impurs. Et de plus il pousse le monde à montrer son hostilité. Tout cela fait souffrir le nouvel homme. La vieille nature (la nature qui ne demande pas mieux que de pécher, et avec laquelle Satan trouve suffisamment de points de contact) est encore dans le croyant. D'où le grand danger que Satan remporte la victoire et amène le chrétien à pécher.

Mais là aussi, l'amour de Dieu a pourvu à tout.

6.1 - Christ, notre souverain sacrificateur

Ces choses nous sont présentées dans l'épître aux Hébreux. Nous y voyons le chrétien comme pèlerin et étranger. Il se dirige vers la gloire (11:40), car il a un « appel céleste » (3:1). Mais maintenant il est encore dans le désert, avec toutes les difficultés et les dangers qui s'y rattachent. Et alors le sacrificateur nous est présenté. Le Seigneur Jésus dans le ciel est le grand souverain sacrificateur, qui intercède pour nous auprès de Dieu en vue des dangers et des difficultés.

On admet communément que la sacrificature du Seigneur Jésus est en rapport avec nos péchés ; mais dans l'ensemble, ce n'est pas exact. Certes, le début de son intervention comme souverain sacrificateur était en relation avec nos péchés. Hébreux 2:17 dit : « Afin qu'il fût un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur dans les choses qui concernent Dieu, pour faire propitiation pour les péchés du peuple ». Mais le chapitre 10:12 nous dit : « Mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu ». Et au verset 14, nous lisons : « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés ». L'épître aux Hébreux considère le croyant dans sa relation de créature vis-à-vis de Dieu. Le Seigneur Jésus ayant accompli à la croix une œuvre par laquelle Dieu est pleinement satisfait, la question des péchés est réglée pour toujours. Il a « obtenu une rédemption éternelle » (9:12). Le croyant est rendu parfait à perpétuité (10:14). Christ a été manifesté pour « l'abolition du péché par son sacrifice » (9:26).

Entre Dieu et les croyants la question des péchés n'est plus jamais soulevée. Aussi n'en est-il pas parlé davantage dans l'épître aux Hébreux. Les péchés qu'un croyant commet après sa conversion ne sont plus une question entre Dieu et sa créature, mais entre le Père et son enfant. C'est ce que nous trouvons dans la première épître de Jean.

6.2 - Sacrificateur dans le ciel

Bien que l'office du Seigneur Jésus comme souverain sacrificateur ait eu lieu d'abord sur la terre, et cela, il est vrai, en relation avec les péchés, il ne porte cependant plus, maintenant, ce caractère.

Après avoir achevé l'œuvre, le Seigneur Jésus « s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu » dans le ciel. « Car un tel souverain sacrificateur nous convenait... élevé plus haut que les cieux » (7:26). « Si donc il était sur la terre, il ne serait pas sacrificateur » (8:4).

Nous avons donc un sacrificateur dans les cieux, qui a tout réglé en ce qui concerne les péchés, et qui maintenant est « toujours vivant, pour intercéder » pour nous (7:25).

Qui est ce sacrificateur ? Hébreux 1 nous le dit : c'est le Fils de Dieu. Aussi peut-il toujours intercéder pour nous auprès de Dieu. Qui pourrait le faire, si ce n'est Dieu seul ? Mais pour pouvoir intercéder pour des hommes, il dut devenir homme. Hébreux 2 nous dit qu'il est devenu véritablement homme. Il est le Fils de l'homme. Il est un homme, et cela plus réellement qu'Adam, car il est « né de femme » (Gal. 4:4).

Quelle chose merveilleuse ! Dieu manifesté en chair ! « La Parole devint chair » (Jean 1:14). Lui, le Créateur du ciel et de la terre, Lui qui a créé les hommes, est devenu Lui-même un homme.

Hébreux 2 donne deux motifs pour lesquels le Seigneur Jésus est devenu homme. Les versets 14-17 nous disent qu'il devint homme pour accomplir l'œuvre d'expiation pour nos péchés et pour nous délivrer du pouvoir du diable et de la mort. Il devait être « un miséricordieux et fidèle souverain sacrificateur » (v. 17). Cela ne parle-t-il pas davantage encore à nos cœurs ?

Le Seigneur Jésus savait comment nous serions. Il connaissait les dangers et les difficultés qui seraient sur notre chemin. Aussi devint-il homme, et entra-t-il dans toutes nos circonstances afin d'apprendre à connaître, par expérience propre, toutes les difficultés, toute la souffrance, toutes les tentations, pour pouvoir nous assister dans la pleine connaissance de tout ce que nous aurions à surmonter.

6.3 - Il a appris l'obéissance

Il sait ce que signifie pour nous obéir à Dieu, alors que nous vivons dans un entourage impie ! N'a-t-il pas appris l'obéissance (Héb. 5:8) ? Il n'avait jamais eu à obéir, car il était le Très-Haut, Dieu. Mais alors, comme homme sur la terre, il apprit ce qu'était l'obéissance. « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne. Le Seigneur l'Éternel m'a ouvert l'oreille, et moi je n'ai pas été rebelle, je ne me suis pas retiré en arrière », dit-il en Ésaïe 50:4, 5. Mais il a aussi éprouvé ce que cela entraînait dans ce monde hostile à Dieu. « J'ai donné mon dos à ceux qui frappaient, et mes joues à ceux qui arrachaient le poil ; je n'ai pas caché ma face à l'opprobre et aux crachats » (v. 6). Il fut frappé parce qu'il disait la vérité (Jean 18:23). Qu'est-ce que cela a dû être pour Lui, le Dieu saint, de s'entendre dire : « Ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain, et que tu as un démon ? » (Jean 8:48-52) ! Mais il a aussi expérimenté la force de Dieu, qui tenait ferme : « Mais le Seigneur l'Éternel m'aidera : c'est pourquoi je ne serai pas confondu ; c'est pourquoi j'ai dressé ma face comme un caillou, et je sais que je ne serai pas confus. Celui qui me justifie est proche » (És. 50:7, 8).

Nous devons apprendre l'obéissance parce que nous sommes des créatures désobéissantes, pécheresses. Cet apprentissage, que nous avons à faire, il peut parfaitement le comprendre. Si, en raison de notre obéissance, les hommes se moquent de nous, se raillent, si peut-être même il en résulte pour nous un préjudice matériel ou quant à notre avenir professionnel, et d'une façon générale dans toutes nos circonstances terrestres, il peut pleinement sympathiser avec nous. Et, sympathisant pleinement il nous vient en aide (Héb. 2:18) et il intercède pour nous « afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. 4:16).

L'obéissance à Dieu implique que nous devons nous séparer de personnes ou de choses auxquelles notre cœur tient. Oui, ce sont peut-être des choses bonnes en elles-mêmes et que nous avons reçues de Lui. Il nous enlève ainsi parfois ceux que nous avons de plus chers sur la terre. Le Seigneur Jésus connaît tout par expérience propre. Peut-être faudra-t-il pour Lui obéir, quitter de chers amis, parce que nous ne pouvons pas marcher dans le même chemin qu'eux ; peut-être devons-nous aussi abandonner notre champ de travail, ou même une œuvre spirituelle, que nous voulions faire pour le Seigneur et dont Lui-même nous avait chargés. Nous pouvons alors être assurés que le Seigneur Jésus connaît tout. Il s'est abaissé Lui-même et est devenu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Phil. 2:8). À Gethsémané, il a lutté et supplié : « Père, si tu voulais faire passer cette coupe loin de moi ! » (Luc 22:42). Son âme sainte ne devait-elle pas reculer devant le chemin que lui prescrivait l'obéissance à Dieu ? Quel chemin que celui dans lequel le Saint « a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24) et a été « fait péché pour nous » (2 Cor. 5:21) ; et où Dieu dut l'abandonner et faire tomber sur Lui notre châtimement (Matt. 27:46 ; Zach. 13:7 ; Rom. 8:3) ! Oui, il a marché dans un chemin d'obéissance tel qu'aucun enfant de Dieu n'aura jamais à le parcourir : nous ne serions jamais à même de le faire. Mais c'est pourquoi aussi il ne peut y avoir aucun sacrifice d'obéissance pour lequel notre souverain sacrificateur ne puisse connaître ce qui se passe dans notre cœur, comprendre notre combat. Mais parce qu'il a suivi ce chemin d'obéissance jusqu'au bout, et qu'il a pu dire : « Toutefois, que ce ne soit pas ma volonté mais la tienne qui soit faite » (Luc 22:42), il sait aussi par expérience propre ce que Dieu est pour le cœur dans de telles circonstances, et quelle aide Dieu donne. Nous lisons encore : « Un ange du ciel lui apparut, le fortifiant » (Luc 22:43). C'est pourquoi il nous vient en aide, afin « que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. 4:16).

6.4 - Les tentations du diable

Lorsque Satan se présente avec ses tentations, combien cela afflige nos cœurs. Combien le nouvel homme en nous souffre, lorsque le diable suscite en nous des pensées impures, incite notre cœur à la désobéissance, multiplie sans répit ses attaques, détourne nos pensées pendant que nous lisons la Parole, éveille de mauvaises pensées dans notre cœur quand nous prions, ou dans les moments les plus élevés des réunions.

Le Seigneur Jésus a été tenté par Satan, comme personne d'autre ne l'a été. Il a été tenté pendant quarante jours (Luc 4:2). Satan a assailli de toute sa puissance et de toutes ses ruses Celui qui était pur et saint.

Depuis la chute, Satan n'avait eu aucune espèce de difficulté avec les hommes. Il trouvait dans le cœur pécheur (qui a son plaisir dans le péché) de l'homme déchu un puissant allié. « Toute l'imagination des pensées de son cœur » n'est « que méchanceté en tout temps » (Gen. 6:5).

Il n'en était pas ainsi d'Adam avant sa chute. Il avait été créé pur par Dieu. Pourtant, bien que Satan ne trouvât aucun point de contact dans le cœur d'Adam, une seule attaque suffit. Adam tomba et devint esclave de Satan.

En Jésus, un nouvel homme était sur la terre, un homme qui n'avait pas un cœur pécheur. Il « n'a pas connu le péché ». Satan dirigea aussi ses attaques sur cet homme, mais ici le combat se déroula différemment.

Adam fut attaqué dans le jardin d'Eden, où tout témoignait de la grandeur et de la bonté de Dieu. Le Seigneur Jésus, Lui, se trouvait dans le désert — le grand signe de la malédiction sur cette terre — où il n'y avait rien pour Lui. Là Satan déploya toute sa puissance et sa ruse, pour faire du Saint aussi un pécheur. Le combat dura quarante jours, durant lesquels Satan essaya toutes ses armes ; et il fut vaincu. Satan s'en alla, et non pas le Seigneur Jésus. Qui de nous peut dire les tentations que le Seigneur dut endurer ? Qui connaît toutes les ruses de Satan, tout l'arsenal du prince des ténèbres ? Seules les trois dernières tentations nous sont rapportées. Qu'est-ce que cela a dû être pour Celui qui était pur, saint, pour Celui qui « n'a pas connu le péché », d'avoir affaire avec toutes ces armes des ténèbres ? Combien son âme sainte a dû souffrir ! Combien donc il peut nous comprendre, sympathiser avec nous, lorsque Satan essaie ses ruses sur nous ! Peut-il y avoir pour nous une tentation que Satan n'ait pas aussi présentée au Seigneur Jésus ? Et c'est pourquoi le Seigneur Jésus peut nous aider. Il pria pour Pierre afin que sa foi ne défaille pas. « En ce qu'il a souffert lui-même, étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés » (Héb. 2:18). « Car nous n'avons pas un souverain sacrificateur qui ne puisse sympathiser à nos infirmités, mais nous en avons un qui a été tenté en toutes choses comme nous, à part le péché » (Héb. 4:15).

6.5 - Sa sympathie dans les difficultés et les peines

Lorsque des bien-aimés nous sont repris, qui connaît notre peine de cœur aussi bien que Lui, qui pleura à la tombe d'un ami ? Lorsque nous sommes seuls, qui a été plus seul que Lui, qui s'écrie : « Je veille, et je suis comme un passereau solitaire sur un toit » (Ps. 102:7) ? Lorsque des amis nous abandonnent, qui peut nous comprendre aussi bien que Lui, dont l'Écriture dit : « Tous le laissèrent et

s'enfuirent » (Marc 14:50) ? Lorsque nous ne sommes pas compris, ou lorsque ceux auxquels nous parlons de nos difficultés ne montrent aucune sympathie, qui peut alors mieux nous comprendre que Lui, qui a été plus solitaire qu'aucun autre, et qui dut s'écrier : « J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne » (Ps. 69:20) ? — Lorsqu'il dit à ses disciples qu'il serait livré cette nuit-là pour mourir pour eux, et que l'un d'entre eux le trahirait, il ne put que constater leur indifférence, eux qui se disputaient pour « savoir lequel d'entre eux serait estimé le plus grand » (Luc 22:19-24) — Quand nous avons besoin de lumière, qui peut nous aider comme Lui, dont il est dit à sept reprises dans l'évangile selon Luc qu'il s'en alla pour prier, oui, qu'il passait des nuits à prier, lorsqu'il avait des choses importantes à faire ?

Voilà notre souverain sacrificateur dans le ciel, où il est « toujours vivant pour intercéder » pour nous (Héb. 7:25). Il n'est Lui-même plus touché par aucune difficulté pour Lui-même ; pour Lui le combat est terminé. Mais par là même il peut se dépenser entièrement pour nous, avec toute la connaissance qu'il a acquise par son expérience propre dans les luttes et les besoins.

Si je rencontre des difficultés et si je suis déprimé en chemin, j'ai une aide : Christ qui intercède en ma faveur. Il intercède pour moi dans la pleine connaissance de la consolation qu'offre la grâce de Dieu, parce qu'il a appris à la connaître durant sa vie sur la terre, dans les mêmes circonstances. Il sait comment une âme est consolée dans ses difficultés ; il me donne tout et prie Dieu pour moi selon sa compréhension parfaite de mes besoins. Ai-je besoin de lumière, ai-je besoin de direction dans le chemin ? Dieu peut tout donner, je reçois tout ce qui est bon pour mes nécessités, et cela est uniquement dû au service de mon « médiateur », Christ.

Est-ce parce que je prie que je reçois tout cela ? Le Seigneur Jésus a prié pour Pierre avant que celui-ci sût quoi que ce soit de ce qui devait arriver. Non, son intercession envers nous ne dépend pas de notre prière. C'est sa grâce, dans son propre cœur, qui fait tout. Il nous en fait part pour que nous nous approchions « avec confiance du trône de la grâce, afin que nous recevions miséricorde et que nous trouvions grâce, pour avoir du secours au moment opportun » (Héb. 4:16).

Avec mes affectueuses salutations.

Votre ami H. L. H.

7 - La nouvelle naissance

Chers amis,

L'épître aux Romains (6 à 8) nous dit que les chrétiens sont morts avec Christ. La nature du vieil homme est si mauvaise que Dieu n'a plus qu'à la juger. C'est cela, avec la réponse divine qui y est donnée, que le Seigneur Jésus expose à Nicodème, en Jean 3.

Le sujet commence en fait au chapitre 2:23. Nous voyons là le Seigneur est à Jérusalem. Comme à la Pâque, pendant la fête, il fit des miracles, « plusieurs crurent en son nom, contemplant les miracles qu'il faisait ». Mais il est ajouté : « Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme ». Et lorsqu'au ch.3 un de ces hommes vint au Seigneur Jésus, le Seigneur prononça des paroles accablantes : « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ».

7.1 - Le Fils de l'homme qui est dans le ciel

Dans les versets 11 et 13 du chapitre 3, le Seigneur montre qui il est, Lui. Il est le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Nous trouvons ici le merveilleux mystère de sa Personne. Jean 1:1 nous dit qu'il est Dieu Lui-même, l'Éternel. Mais au verset 14 nous lisons : « La Parole devint chair, et habita au milieu de nous ». — « Dieu a été manifesté en chair » (1 Tim. 3:16). Dieu et l'homme en une Personne, quel mystère !

Le Seigneur Jésus est le Dieu éternel. Il s'est abaissé Lui-même et est devenu homme. Mais cela ne veut pas dire qu'il n'était plus Dieu. Ce serait impossible. Il a participé au sang et à la chair (Héb. 2:14) ; il est devenu véritablement homme (Gal. 4:4 ; 1 Tim. 2:5) ; mais Lui, qui était homme, était en même temps le Dieu éternel (Ésaïe 9:6). Petit enfant couché dans la crèche, il était en même temps le soutien et le conservateur de toutes choses. Lorsque fatigué du voyage, ayant faim et soif, il demandait un peu d'eau à la femme samaritaine, il se révélait comme le Tout-Puissant, Celui qui donne le Saint Esprit, et comme Celui qui sait tout, qui pouvait découvrir la vie de cette femme. Comme vrai homme, il dormait dans la barque, puis se levant, il reprit le vent et les vagues. En disant ces simples paroles : « C'est moi », les soldats tombaient à terre devant Lui. Mais peu après, ces hommes le liaient, Lui crachaient au visage et se moquaient de Lui.

Il pouvait dire : « Nous disons ce que nous connaissons » (Jean 3:11). Il savait, car Dieu seul sait, dans le vrai sens du mot « savoir ». Aucun homme n'avait jamais été dans le ciel. Personne ne pouvait donc parler des choses célestes. Mais Lui, le Fils de l'homme, était descendu du ciel. Oui, il était encore dans le ciel. Lors donc qu'il parlait des choses célestes, il parlait de ce qu'il avait vu et de ce qu'il voyait encore. Il parlait de ce qu'il connaissait ; car c'était son ciel et sa gloire. En Lui, Dieu et l'homme étaient unis ; car il était Dieu et homme en une Personne. C'est pourquoi à sa naissance les anges pouvaient dire : « Sur la terre, paix ; et bon plaisir dans les hommes » (Luc 2:14) ! Il connaissait Dieu et sa gloire, et Il connaissait aussi l'homme.

7.2 - La nature de l'homme

En Jean 2:23-25 nous trouvons le jugement du Seigneur sur l'homme. Il avait affaire là non à des impies qui l'auraient rejeté en une inimitié ouverte. Ils le reconnaissaient, le respectaient ; ils avaient été convaincus par ses miracles qu'il était le Messie. Ils « croyaient en son nom ». Une lecture superficielle pourrait nous amener à penser qu'ils étaient de ces hommes dont il est dit au chapitre 1:12 qu'il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu. Mais il est dit d'eux : « Jésus lui-même ne se fiait pas à eux, parce qu'il connaissait tous les hommes, et qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un rendît témoignage au sujet de l'homme ; car lui-même connaissait ce qui était dans l'homme ».

Ces hommes étaient convaincus, mais non pas convertis, ni nés de nouveau. Ils croyaient en son nom ; mais ils ne l'avaient pas reçu (1:12). Ils avaient vu ses miracles ; leur intelligence et leurs sentiments avaient été convaincus par ce moyen qu'il était le Messie. Il y en avait beaucoup comme eux alors, et il y en a des millions aujourd'hui. Ils ne mettent pas en doute les vérités chrétiennes. Leur intelligence et leurs sentiments leur font éprouver ce qu'elles ont de logique et d'élevé et c'est ainsi qu'ils ont accepté le christianisme. L'homme naturel veut bien de cela ; car il est ainsi placé au-dessus de la vérité et au-dessus de Dieu. Il se flatte d'avoir jugé ce qui est juste. Il croit ce que son intelligence et (ou) ses sentiments ont reconnu bon.

Combien tout est différent lorsqu'une conscience est amenée dans la lumière de Dieu ! On voit alors son état de perdition et de culpabilité. On ne pense plus à juger Dieu ou ce qu'il a révélé. Il ne subsiste que le jugement de soi-même et la supplication : « Ô Dieu, sois apaisé envers moi, pécheur ! »

Qu'une nouvelle naissance soit nécessaire pour des païens et des hommes qui vivent dans des péchés grossiers, l'homme naturel l'admet bien. Mais que chacun doive être né de nouveau, y compris les Juifs, oui même les pharisiens, même ceux qui étaient bien disposés à l'égard du Seigneur, qui croyaient en son nom, même Nicodème, un pharisien, un chef des Juifs, le docteur d'Israël, un homme qui rendait au Seigneur Jésus le plus grand honneur qui pût être fait à un homme, en disant : « Tu es un docteur venu de Dieu, car personne ne peut faire ces miracles que toi tu fais, si Dieu n'est avec lui », que même un tel homme dût être né de nouveau (v. 7) :

cela, l'homme naturel ne peut pas le comprendre . Mais celui qui le déclare est Celui qui dit ce qu'il connaît (v. 11) ; car il est le Dieu éternel. Qu'il n'exige pas cela de ses ennemis seulement, mais aussi de ceux qui le reconnaissent, cela ne fait-il pas connaître l'état de complète perte de l'homme, la totale incapacité de l'homme naturel à s'approcher de Dieu ?

7.3 - « Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu »

Le Seigneur parle ici du royaume tel qu'il était révélé en ce temps-là. Lorsque bientôt il sera manifesté en gloire, toute la terre le verra. Mais maintenant, dans ce que j'appellerai le caractère chrétien du royaume, tel qu'il nous est présenté dans tant de paraboles, nous avons un tout autre état.

Lorsque le Seigneur Jésus vint sur la terre, le royaume vint en Lui. Seuls ceux qui le reconnurent, ceux qui le virent tel qu'il était véritablement, comme le Fils de Dieu, virent le royaume. Ceux-là seuls étaient nés de nouveau.

N'avons-nous jamais été frappés de ce que les frères du Seigneur Jésus ne croyaient pas en Lui ? Oui, il est même dit en Marc 3:21 : « Et ses proches, ayant entendu cela, sortirent pour se saisir de lui, car ils disaient : Il est hors de sens » (Voyez aussi Jean 7:5).

Ils connaissaient pourtant le Seigneur ! Ils avaient vu, pendant tant d'années à Nazareth, sa vie parfaite et sainte. De jour en jour, d'heure en heure. Marie et Joseph ne leur avaient-ils pas parlé de l'ange qui avait annoncé sa naissance et de toutes les choses merveilleuses qui, par exemple, nous sont décrites en Luc 2 ? N'avaient-ils pas entendu le témoignage de leur cousin, Jean le Baptiseur ? Ne voyaient-ils pas ses miracles ? Jean écrit : « Nous vîmes sa gloire, une gloire comme d'un fils unique de la part du Père » (Jean 1:14) ; et tandis que le ciel s'ouvrait sur Lui et que la voix divine Lui déclarait : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » (Marc 1:11) ses proches disaient qu'il était hors de sens, et ils voulaient s'emparer de Lui. Quelle preuve à l'appui de la vérité des paroles du Seigneur Jésus : « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né de nouveau, il ne peut voir le royaume de Dieu ».

7.4 - Né de nouveau

Cela ne signifie pas ce que pense Nicodème, ou ce qui ressort de tant de philosophies et de fables païennes, qu'un homme âgé naît de nouveau comme un enfant ou est simplement transformé en un jeune homme. Un nouveau-né a la même nature que ses parents — elle n'est en rien meilleure. Seth, le fils d'Adam déchu, était à la ressemblance et selon l'image de son père pécheur (Gen. 5:3). Job dit : « Qui est-ce qui tirera de l'impur un homme pur ? Pas un » (Job 14:4) ! Et Romains 5:19 nous déclare que par la désobéissance d'Adam tous ses descendants ont été constitués pécheurs. « Ce qui est né de la chair est chair » (Jean 3:6). Nicodème fût-il né dix fois de la même façon que la première (de parents pécheurs), rien n'aurait été changé en ce qui concerne sa relation envers Dieu.

Un homme doit être né de nouveau (*) (Jean 3:3), d'une manière tout à fait nouvelle, d'une nouvelle source de vie . Le Seigneur Jésus dit au verset 5 ce qu'est cette source de vie. « En vérité, en vérité, je te dis : Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit , il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». L'eau, dans l'Écriture, est l'image bien connue de la parole de Dieu, appliquée par le Saint Esprit aux hommes. Éphésiens 5:26 le dit expressément, de même que Jean 13:10 en rapport avec Jean 15:3 (il ne s'agit pas du baptême).

(*)Le mot grec employé ici « gennethei anôthen » (v. 3) n'est pas le même qu'en Tite 3:5, « palingenesia », où il est parlé de la régénération et du renouvellement de l'Esprit Saint.

L'eau purifie ce sur quoi elle est appliquée. La parole de Dieu, appliquée par le Saint Esprit, purifie les penchants, les pensées et les actes de l'homme. En même temps, l'Esprit produit par la Parole une vie nouvelle en l'homme, une vie tout à fait autre, qui ne porte pas le caractère de ses parents naturels, mais qui a le caractère de celui qui suscite la vie. « Ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6).

Le fait que la nouvelle naissance a lieu par la parole de Dieu , se trouve confirmé maintes fois dans la Parole. Paul écrit aux Corinthiens : « Je vous ai engendrés dans le Christ Jésus par l'évangile » (1 Cor. 4:15). En Jacques 1:18 nous lisons : « De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité ». Pierre écrit : « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité... vous qui êtes régénérés, non par une semence corrompible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:22, 23). En 1 Thessaloniens 1:5, la Parole et le Saint Esprit sont nommés ensemble.

Le Seigneur parle de la nécessité d'être né de nouveau pour pouvoir voir le royaume et y entrer, car il s'adresse à Nicodème, un chef des Juifs. De la façon de s'exprimer du Seigneur on peut cependant tirer un principe général, comme c'est presque toujours le cas dans les écrits de Jean : dès la chute et jusqu'à la fin du monde, la nouvelle naissance est nécessaire pour entrer en relation avec Dieu.

7.5 - « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé »

Lorsque, dès le verset 12, le Seigneur se met à parler des choses célestes, une autre nécessité vient au premier plan. Le Fils de l'homme qui est dans le ciel, connaît la gloire du ciel, la demeure de Celui qui « est lumière » et en qui il n'y a « aucunes ténèbres » (1 Jean 1:5). Si des hommes doivent entrer dans la gloire, il faut d'abord que la question du péché soit réglée. Dieu, qui a été tellement offensé par le péché de l'homme, doit ensuite être satisfait à l'égard du péché. L'homme doit être purifié de tout ce qui le rend incapable d'entrer dans la gloire de Dieu. Comment l'homme, mille fois plus pécheur qu'au moment où il fut chassé du paradis terrestre à cause de son péché, pourrait-il entrer dans le paradis céleste, dans la demeure de Dieu Lui-même ?

Cela ne pouvait être à moins que Celui qui était Dieu et homme en une Personne, n'accomplît une œuvre par laquelle tout ce qui était nécessaire, fût fait. « Il faut que le Fils de l'homme soit élevé [sur la croix] , afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jean 3:14, 15).

N'est-ce pas la chose la plus élevée que Dieu pouvait nous donner ?

Oh ! Beaucoup de choses sont encore liées à cela. Nous pouvons dire : « Abba, Père ! » parce que le Saint Esprit, avec la vie nouvelle en nous, rend témoignage que nous sommes enfants de Dieu (Rom. 8:15). Nous sommes cohéritiers de Christ et bientôt, nous régnerons avec Lui sur l'univers et exercerons le jugement (Rom. 8:17 ; Éph. 1:10, 11 ; 1 Cor. 6:2, 3, etc.). 1 Jean 3:1 nous place sur le même rang que le Seigneur Jésus, comme non connus du monde. Le verset 2 dit que quand il sera manifesté, nous Lui serons semblables, « car nous le verrons comme il est ». 1 Jean 4:17 dit que pour ce qui est du jugement, nous sommes maintenant déjà sur cette terre, comme il est Lui dans le ciel. Le verset 19 déclare : « Nous, nous l'aimons parce que lui nous a aimés le premier ». Oui, nous avons la nature divine, qui est amour. Nous sommes victorieux du monde (5:4). Et l'Écriture énumère ainsi encore beaucoup de choses.

Toutefois la communion avec le Père et avec le Fils n'est-elle pas la plus élevée de toutes (1 Jean 1:3) ? Et cela pour nous qui, selon les paroles du Seigneur Jésus en Jean 3, ne pouvions même pas voir le royaume terrestre ou y entrer, nous qui étions des pécheurs perdus, qui n'avions plus devant nous que la perte éternelle, nous qui étions ennemis de Dieu et haïssables à ses yeux ; nous connaissons le Père et le Seigneur Jésus (1 Jean 5:20). Nous connaissons Dieu et le Seigneur Jésus non pas comme la créature connaît le Créateur, mais tels qu'ils sont en réalité. Oui, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ et cela, non

pas seulement lorsque nous serons dans le ciel ; non, maintenant déjà alors que sur la terre, extérieurement, rien ne nous distingue des hommes qui nous entourent et qui sont sous la puissance de Satan.

Lorsque nous comprenons cela, et que nous le réalisons pratiquement, notre joie n'est-elle pas alors complète ?

Avec mes affectueuses salutations.

H.L.H.

8 - Communion avec le Père et avec Son Fils Jésus Christ

Chers amis,

Nous avons vu que quiconque croit au Seigneur Jésus a reçu non seulement le pardon de ses péchés, mais aussi une vie toute nouvelle. Il est né de Dieu et possède par conséquent la vie divine, la nature divine (Jean 1:13 ; 2 Pierre 1:4). Cette vie dans sa forme la plus riche est appelée « la vie éternelle », et 1 Jean 5:20 dit du Seigneur Jésus : « Lui est le Dieu véritable et la vie éternelle ». Le Seigneur Jésus Lui-même est notre vie.

Ce fait a pour nous des conséquences infinies. Nous sommes rendus agréables « dans le Bien-aimé » (Éph. 1:6) et nous sommes « transportés dans le royaume du Fils » de l'amour du Père (Col. 1:13). Nous sommes donc devant Dieu dans toute l'acceptation de Celui que Dieu appelle « le Bien-aimé ». Mais la première épître de Jean va encore plus loin. Nous Lui sommes faits semblables. Le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu (chap. 3:1). Nous sommes, dans ce monde, comme il est (maintenant dans le ciel, chap. 4:17). Nous Lui serons semblables, car nous le verrons comme il est (chap. 3:2). Comparez également le chapitre 4:12, 13 avec Jean 1:18. Et 1 Jean 5:20 dit : « Or nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le Véritable ». En fait tout est renfermé là.

À la création, Dieu a donné à Adam l'intelligence. C'est là que réside la différence entre l'homme et la bête. Mais l'intelligence de l'homme était terrestre et ne pouvait par conséquent comprendre que les choses terrestres. Bien que les anges appartiennent à un ordre de création plus élevé que les hommes, ils ne peuvent pas non plus connaître Dieu. Ce sont des serviteurs, puissants en force, toujours prêts à exécuter la volonté de Dieu ; mais ils désirent de regarder de près dans les choses qui nous ont été annoncées (1 Pierre 1:12).

À des pécheurs perdus, ses ennemis, mais qui ont reçu le Seigneur Jésus, Dieu a maintenant donné son Fils comme nouvelle vie, et en Lui et par Lui, il leur a donné en même temps une intelligence par laquelle ils connaissent Dieu. Non seulement nous pouvons voir sa gloire manifestée, telle que le monde la verra bientôt, lorsque le Seigneur Jésus viendra sur la terre avec les nuées du ciel et que tout œil le verra, mais nous le verrons comme il est, non pas seulement comme il se manifeste. Oui, maintenant déjà nous pouvons comprendre ses pensées. Nous voyons sa gloire intrinsèque et notre cœur en est rempli. Nous avons des pensées et des sentiments communs avec Dieu. Il nous ouvre son cœur, il nous parle de ce dont son cœur est occupé, de ce dont il est rempli, et nous pouvons comprendre ses paroles et partager ses sentiments. Nous avons

8.1 - Communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ

De quoi le cœur du Père est-il occupé ? N'est-ce pas du Fils et de toute la gloire de sa Personne et de son œuvre ? Lorsque le Fils était sur la terre, toute la plénitude (divine) s'est plu à habiter en Lui (Col. 1:19). Tant au début du ministère public du Seigneur (Luc 3:22) que presque à sa fin (Matt. 17:5), le Père dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir ». Après cela vint l'œuvre de Golgotha.

Qu'a dû être cette œuvre pour le Père ! « À cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne » (Jean 10:17). Le Père aime Celui qui alla volontairement à la croix, qui mourut pour glorifier le nom de Dieu et pour faire la volonté de Dieu ; Celui qui pour cela consentit à porter nos péchés en son corps sur le bois (1 Pierre 2:24) et qui, fait péché (2 Cor. 5:21), porta le jugement de Dieu et fut abandonné de Dieu, Celui qui en tout cela fut parfait : « Christ, qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache » (Héb. 9:14).

Le Père nous dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé ». Et nous répondons : « Celui-ci est notre bien-aimé Sauveur ». Le Père dit : « Par amour pour moi (Ex. 21:5) il a enduré toutes les souffrances de Golgotha et a achevé l'œuvre », et nous répondons : « Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous » (Éph. 5:2) ; et, individuellement, je dis : le « Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20).

Cette Personne glorieuse qui remplit le cœur du Père, remplit aussi mon cœur. Le Père nous montre la gloire du Fils et nous disons au Père tout ce que nous avons trouvé dans le Fils. C'est la communion : des sentiments communs, des intérêts communs, la même Personne, qui remplit le cœur de satisfaction et de joie.

N'en est-il pas exactement de même du Fils ? Il nous a révélé le Père. Nous l'avons entendu dire : « Abba, Père » (Marc 14:36) ! Et nous disons maintenant aussi : « Abba, Père » (Rom. 8:15).

N'est-ce pas là la chose la plus élevée, que de pouvoir comprendre, oui, connaître Dieu ? De pouvoir jouir non seulement de ses bénédictions et de toutes les choses divines, mais de Dieu Lui-même ? Et d'avoir en cela communion avec Dieu, le Père et le Fils ? Il n'y a rien de plus élevé. Réaliser cela rend le cœur parfaitement heureux dès ici-bas.

Aussi l'apôtre dit-il : « Nous vous écrivons ces choses, afin que votre joie soit accomplie » (1 Jean 1:4).

8.2 - Dieu est lumière et il n'y a en lui aucunes ténèbres

Cette communion avec le Père et avec son Fils doit naturellement être en accord avec la nature de Dieu. Dieu est lumière. Il nous faut donc être dans la lumière pour avoir communion. Or nous étions autrefois ténèbres, mais maintenant nous sommes lumière dans le Seigneur (Éph. 5:8). Nous marchons dans la lumière et là, nous avons communion les uns avec les autres, le sang de Jésus Christ, le Fils de Dieu, étant le fondement de cette position qui est la nôtre, et la preuve de sa légitimité.

En 1 Jean 1:7 il ne s'agit pas de « comment » nous marchons, mais de « où » nous marchons. Lorsque nous parlons d'une marche en accord avec la lumière, il est clair que nous faisons allusion à notre marche pratique. Mais ici la question est de savoir où nous marchons. Et tous ceux qui sont nés de nouveau, qui sont délivrés de la puissance des ténèbres, et sont « rendus capables de participer au lot des saints dans la lumière » (Col. 1:12, 13), marchent dans la lumière. Le sang qui purifie de tout péché est la preuve que ma position légitime est là. Prenons une image : tant que j'ai les mains dans un seau d'eau de savon, elles ne peuvent pas être souillées. La puissance de l'eau de savon, qui a commencé par purifier mes mains, empêche qu'elles ne se salissent. Comment peuvent-elles se souiller, tant qu'elles se trouvent dans une eau qui a la propriété de purifier tout ce qui est sale ? De même la puissance du sang, qui règne dans la lumière, est la preuve que je suis en accord avec la lumière.

Mais cela ne change rien au fait que j'ai encore la vieille nature. Si je le nie et dis que je n'ai pas de péché, je me séduis moi-même, et la vérité n'est pas en moi ; et si je dis que je n'ai jamais fait de choses mauvaises, que je n'ai jamais péché, je fais Dieu menteur ; car Dieu a dit : « Tous ont péché » (Rom. 3:23).

En 1 Jean 1:10 il n'est pas écrit : « Si nous disons que nous ne péchons pas », mais : « Si nous disons que nous n'avons pas péché » ; le verbe est au passé. Jamais l'Écriture ne suppose, pour un croyant, la nécessité de pécher. Nous avons une nouvelle nature, qui ne peut pas pécher, et nous avons une puissance divine en nous, le Saint Esprit, qui nous rend capables de marcher selon la vie nouvelle. Notre marche est dans la lumière, où nous pouvons discerner clairement tout ce qui n'est pas en accord avec la lumière. Malheureusement nous devons tous dire : « Car nous faillissons tous à plusieurs égards » (Jacq. 3:2). Mais il n'y a aucune excuse à cela.

Avec mes affectueuses salutations.

Votre ami H. L. H.

9 - Christ notre Avocat

Chers amis,

J'aimerais maintenant m'occuper du point suivant :

9.1 - Si un croyant pèche

Lorsque nous, comme croyants, péchons, que se passe-t-il ? Cela peut-il changer notre position comme enfants de Dieu ? Sommes-nous alors éloignés de la présence de Dieu ?

Nous avons la réponse en Hébreux 9 et 10. Christ a obtenu une rédemption éternelle. « Car, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (Héb. 10:14). Notre relation de créatures envers Dieu est à jamais établie. Nous sommes amenés dans la relation d'enfants envers leur Père. Cette relation ne peut plus être changée par quoi que ce soit.

Est-ce qu'alors notre Père passe par-dessus les péchés de ses enfants ? Notre Père est le Dieu qui est lumière et en qui il n'y a aucunes ténèbres. Il a les yeux trop purs pour voir le mal, et il doit être sanctifié en ceux qui s'approchent de Lui. Il peut supporter les péchés des incrédules, oui, du monde impie, mais jamais les péchés de ses enfants. Comment Lui, le Saint, pourrait-il avoir communion avec le péché ou avec quelqu'un qui est souillé par le péché ? Aussi notre communion avec le Père et avec son Fils est-elle immédiatement interrompue par toute pensée pécheresse, toute parole pécheresse ou oiseuse, tout acte d'indépendance, donc de péché. La communion n'est pas rétablie avant que le péché ne soit ôté selon la pensée de Dieu : « Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité » (1 Jean 1:9). Nous ne sommes purifiés que par la confession et le jugement de nous-mêmes.

9.2 - Le jugement de soi-même est la seule manière de rétablir la communion

C'est un principe que nous trouvons dans toute l'Écriture, tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. Considérons quelques exemples typiques de l'Ancien Testament. En Lévitique 4 et 5, en partie aussi dans les chapitres 6 et 7, nous avons les instructions données pour un Israélite qui avait péché. Il ne s'agit pas là d'un pécheur venant à la repentance, quoiqu'un évangéliste puisse très bien se servir de ces chapitres pour présenter les principes de l'évangile. Dans ces chapitres, Israël est vu comme un peuple qui, par le sacrifice du grand jour des propitiations (Lév. 16) est amené à Dieu et au milieu duquel Dieu habite en vertu de l'holocauste continué (Ex. 29:38 à 46). Mais maintenant que ce peuple est amené dans la proximité de Dieu, comme peuple de Dieu, et qu'il peut se reposer dans l'assurance qu'il est rendu agréable dans le Bien-aimé (Éph. 1:6 ; Lév. 1 et 7:8) ; maintenant qu'il a reçu un objet pour son cœur pour la traversée du désert (l'offrande de gâteau, Lév. 2) et qu'il peut avoir communion avec Dieu, dans la participation et la jouissance du même objet (le sacrifice de prospérités, Lév. 3 et 7:11-34), la question de la souillure journalière doit être traitée.

Lévitique 5:1-4 place d'abord devant nous les trois grands groupes de souillures qui se présentent à nous dans la vie de tous les jours : verset 1, lorsqu'on omet de témoigner soit contre le mal, soit pour le bien. Une omission peut aussi être un péché. Le verset 2 parle de souillures résultant d'influences extérieures, de souillures provenant donc du fait que nous ne sommes pas véritablement séparés des choses de ce monde. Le verset 4 parle des conséquences du manque de sobriété et de maîtrise de soi, donc des souillures venant de notre propre cœur. Verset 15 : Lorsque quelqu'un porte atteinte aux choses que Dieu s'est réservées pour Lui-même. Enfin, dès le verset 20, il est encore question du vol ou de la rétention de ce qui appartient à autrui.

De quelle manière un Israélite pouvait-il être purifié lorsqu'il avait failli ? Le seul chemin est indiqué au chapitre 5:5, 6 : « Et il arrivera, s'il est coupable en l'un de ces points-là, qu'il confessera ce en quoi il aura péché ; et il amènera à l'Éternel son sacrifice pour le délit ». D'autres choses pouvaient encore s'y ajouter (par exemple, on devait ajouter un cinquième à l'objet restitué, lorsqu'on avait pris quelque chose à l'Éternel ou à son frère, chapitre 5:6, 23, 24), mais le premier point, la condition fondamentale est : confesser le péché et apporter un sacrifice pour le délit.

Le jugement de soi-même — la déclaration de ses propres péchés, donc de son propre manquement est la condition indispensable à tout pardon et à toute restauration (voir par exemple 1 Cor. 11:31 et 1 Jean 1:9). Afin de nous amener à un véritable jugement de nous-mêmes — c'est-à-dire à juger non seulement l'acte commis, mais aussi notre état comme le fit David dans le Psaume 51:5-7 — Dieu dirige nos yeux sur la croix, pour que nous comprenions ce qu'est le péché. Non pas comme si le sang de Christ devait nous être appliqué à nouveau — cela a eu lieu une fois pour toutes — mais afin que nous soyons amenés à reconnaître combien affreux sont les péchés, celui que je viens de commettre aussi ; et cela quand nous considérons ce que le Seigneur a dû endurer pour nos péchés à la croix (sacrifice pour le délit). En Lévitique 1 à 7 nous n'avons pas la croix à proprement parler, mais le rappel de la croix. La croix proprement dite, comme fondement du fait que nous pouvons être dans la proximité de Dieu, nous la trouvons en Lévitique 16 et Exode 29.

Ce n'est qu'en considérant ce que le Seigneur Jésus a dû endurer à Golgotha pour nos péchés que nous apprenons à connaître combien odieux sont les péchés. Là il a dû être abandonné de Dieu, il a dû subir le jugement de Dieu et mourir, parce que « lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois » (1 Pierre 2:24). Nous sommes alors amenés à un véritable jugement de nous-mêmes, à une vraie tristesse au sujet de ce que nous avons fait. Nous ne voulons plus jamais passer à la légère sur le péché ni oublier que la confession est l'unique voie pour la restauration et la communion avec Dieu ; la confession devant Dieu d'abord, mais aussi devant les hommes, pour autant qu'ils sont lésés.

9.3 - Péchés inconscients

Une grosse difficulté se présente ici : souvent nous péchons sans en être du tout conscients, parfois même en pensant avoir fait quelque chose de bon. Mais l'ignorance ne nous rend pas innocents. « Si quelqu'un a péché, et a fait, à l'égard de l'un de tous les commandements de l'Éternel, ce qui ne doit pas se faire, et ne l'a pas su, il sera coupable, et portera son iniquité » (Lév. 5:17).

Aussi dans le Psaume 19 David demande-t-il : « Purifie-moi de mes fautes cachées ». Pour pouvoir confesser ses péchés, il nous faut donc d'abord y avoir été rendus attentifs. C'est pourquoi il est dit en Lévitique 4:23, 28 : « On lui a fait connaître son péché ... ». Mais qui le fera, s'il s'agit de pensées ou de paroles et d'actes dont les autres ne savent rien ? Qui nous convaincra quand nous pensons être dans le vrai ? L'amour de Dieu a pourvu à cela aussi : « Mes enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas ; et si

quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste » (1 Jean 2:1). Lisons avant tout bien ce verset et méditons-le.

9.4 - Christ, notre avocat

Le mot grec « parakletos », traduit ici par « avocat », ne se trouve qu'en Jean 14 et 16 et dans notre passage. En Jean 14 et 16, où il est traduit par « Consolateur », il est appliqué au Saint Esprit.

Ce service d'avocat, le Seigneur Jésus l'exerce maintenant pour nous dans le ciel, non pas devant Dieu, car en ce qui concerne Dieu, notre cause a été parfaitement réglée sur la croix, mais devant le Père.

Dans l'une des lettres précédentes, nous avons vu que le Seigneur Jésus est notre souverain sacrificateur, qui intercède pour nous auprès de Dieu, quant à nos faiblesses et à nos circonstances sur la terre. Ici nous trouvons ce que le Seigneur Jésus est en rapport avec nos péchés quotidiens. Il est notre avocat auprès du Père, lorsque nous péchons. Il ne l'est pas seulement lorsque nous sommes affligés et confessons nos péchés. Au moment même où je pêche, il est l'avocat dans le ciel, celui qui me défend et défend mes intérêts auprès du Père.

Qui est cet avocat ? C'est Jésus Christ, le Juste. Il répond parfaitement à la justice du Père, et il est en même temps ma justice (1 Cor. 1:30) : Mais plus que cela. Il a accompli une œuvre qui est tellement parfaite, qu'il n'est pas seulement la propitiation pour nos péchés, mais aussi la propitiation pour le monde entier. Il est donc quant à sa Personne et quant à son œuvre parfaitement agréable devant le Père, et il l'est également comme mon avocat, lorsque j'ai péché.

Nous avons vu cependant dans ce qui précède qu'il y a pardon seulement après la confession. Aussi la seconde partie du service d'avocat du Seigneur Jésus consiste-t-elle à s'occuper de nous et à nous amener à la confession de nos fautes.

9.5 - Le lavage des pieds

La nuit où le Seigneur fut livré, il montra ce qu'était ce service par un acte symbolique. Il voulait instituer la Cène, signe de la communion du Sauveur mort avec tous les membres du corps de Christ (1 Cor. 10:16, 17). Mais comment pouvait-il y avoir communion entre des disciples pratiquement souillés et un Seigneur, qui devait mourir précisément pour abolir le péché ? Cela ne pouvait signifier que le jugement pour les êtres souillés (1 Cor. 11:26-32).

Aussi le Seigneur, dans la pleine conscience de ce qu'il était, et parce que son amour était extrême, un amour qui allait jusqu'à la fin, prit la position d'esclave et lava les pieds de ses disciples. Dieu se servit du manque d'intelligence de Pierre (qui ne discernait pas que tout ce que le Seigneur fait est bon et que, même si nous ne comprenons pas, nous avons toujours à nous incliner) pour nous donner clairement la signification du lavage des pieds. Les disciples étaient purs, car ils étaient entièrement lavés (baignés) (lors de la nouvelle naissance). Mais, pour avoir part avec Lui, pour vivre donc dans une communion pratique, ils devaient également être purifiés des souillures de la marche journalière (Jean 13:8-11).

9.6 - Le reniement de Pierre

Les évangiles nous montrent, dans le cas de Pierre également, de quelle manière le Seigneur exerce ce service. Pierre avait perdu la communion pratique avec le Seigneur. Il n'y avait pas eu d'incident grossier, car lui-même ne le savait pas et personne ne l'y avait rendu attentif. Mais lorsque le Seigneur dit à ses disciples que tous seraient scandalisés en Lui, on voit que Pierre avait bonne opinion de lui, qu'il était convaincu que son amour et sa fidélité étaient supérieurs à ceux des autres. « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi » (Matt. 26:33). Pierre n'aurait jamais pu dire cela s'il avait été véritablement en communion avec le Seigneur. Là la chair et l'orgueil n'ont point place. Le Seigneur se sert de ces paroles de Pierre pour l'avertir, mais aussi pour lui donner à connaître qu'il sait tout, afin que Pierre puisse s'en souvenir lorsqu'il l'aurait renié. Il pourrait alors être restauré par la pensée que le Seigneur avait tout su et ne l'avait pourtant pas rejeté, et avoir confiance que le Seigneur ne le rejetterait pas non plus maintenant. Quelle bonté et quelle grâce ! Quel amour ! Quels soins ! — Avant que Pierre eût péché, le Seigneur pria pour lui ; non pas cependant pour que Satan fût empêché de tenter Pierre. Pierre avait besoin de cette chute pour apprendre à se connaître. Les paroles douces et pleines d'amour du Seigneur n'avaient pas pu atteindre ce but, et même ce sérieux avertissement de la bouche du Seigneur n'eut aucun résultat (v. 34). Aussi le Seigneur ne demanda-t-il pas que la tentation soit épargnée à Pierre, mais que sa foi ne défaille pas. Pour le préserver d'un trop grand découragement, après la chute, le Seigneur lui confiait déjà un service pour le temps qui suivrait son retour.

Mais Pierre était tellement occupé de lui-même que rien ne pouvait atteindre sa conscience. Les paroles du Seigneur, adressées à lui personnellement : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi » (Matt. 26:40), l'ont sans doute peiné ; elles ne l'amènèrent cependant pas à se connaître lui-même ; et pas davantage le fait que lui aussi s'enfuit, laissant le Seigneur seul sous la puissance de l'ennemi (Matt. 26:56). Oui, même lorsqu'il renia le Seigneur, lorsqu'il commença à faire des imprécations et à jurer : « Je ne connais pas cet homme » (ce même Pierre qui avait dit : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant »), même à ce moment Pierre ne revint pas à lui. Combien le cœur humain est corrompu !

Mais, ô amour merveilleux ! Dans le moment même où les soldats le frappaient, lui donnaient des soufflets et lui crachaient au visage (Matt. 26:67), le Seigneur se retourna et regarda Pierre. Ce regard, à ce moment, venant s'ajouter aux paroles du Seigneur Jésus que le chant du coq lui remit en mémoire, ouvrit les yeux à Pierre. « Et étant sorti dehors, il pleura amèrement ».

9.7 - Restauration

Le service du Seigneur ne prenait cependant pas fin ici. Après sa résurrection, le Seigneur envoya aussitôt un message dans lequel il nomme expressément Pierre (Marc 16:7) et ensuite il eut une rencontre spéciale avec lui (Luc 24:34). Ce qui fut dit alors, l'Écriture ne nous le rapporte pas. Le Seigneur a pour chacun des siens des paroles particulières, destinées à celui-là seul. Mais ensuite nous trouvons la rencontre si douloureuse, mais si bénie pour Pierre, qui est décrite en Jean 21.

N'aurions-nous pas dit que cette humiliation publique de Pierre n'était plus nécessaire ? Lorsque nous nous y arrêtons, ne la trouvons-nous pas un peu dure ? Pierre était pourtant revenu à lui ! Il avait pleuré amèrement !

Mais Celui qui, à la connaissance parfaite du cœur humain joint un amour parfait pour les siens et le manifeste dans une sagesse parfaite, sait ce qui est vraiment le meilleur pour Pierre.

Lorsque Pierre s'est véritablement jugé lui-même, lorsqu'il condamne non plus seulement son acte, mais lui-même, lorsqu'il reconnaît que la toute-connaissance de Dieu est nécessaire pour découvrir, en lui, l'amour pour le Seigneur, alors le Seigneur peut le restaurer complètement et le charger d'être le berger de ses brebis, de paître ses agneaux et ses brebis.

C'est là le service du Seigneur comme notre avocat auprès du Père. Où serions-nous si nous ne l'avions pas Lui comme avocat ? Toute pensée pécheresse, toute parole oiseuse, tout acte d'indépendance interrompt la communion. Et celle-ci n'est rétablie que par la confession du mal et le jugement de soi.

Notre avocat prie pour moi avant que je pêche, afin que ma foi ne défaille pas. Il me parle par sa Parole pour m'amener à me juger moi-même avant de commettre un acte de péché. Il me regarde au bon moment et se sert de frères, de lectures, de circonstances, d'un coq même, lorsque c'est nécessaire, pour me rappeler ses paroles. Il me conduit au jugement de moi-même et à la confession, afin que la communion avec le Père et avec le Fils soit rétablie. Il est mon avocat auprès du Père. Il ne se repose pas avant de m'avoir tout à fait ramené et qu'une complète restauration ait eu lieu. Même maintenant, dans la gloire, il me sert et me lave les pieds, afin que je puisse avoir une part avec Lui et que, ici-bas déjà, ma joie soit accomplie.

Avec mes affectueuses salutations.

Votre ami H.L.H.

10 - Sainteté

Chers amis,

Je veux maintenant m'entretenir encore avec vous de la sainteté ; mais il est nécessaire auparavant de chercher dans la parole de Dieu la signification de cette expression . Dans le langage courant, on entend généralement par saint, un homme sans péchés ni faiblesses ou tout au moins sans péchés ou faiblesses connus. Ainsi des croyants, induits en erreur par certaines doctrines en rapport avec la sanctification, prétendent être parvenus à la sainteté, parce qu'ils ne sont pas tombés dans des péchés manifestes.

À ce dernier point, Paul objecte en 1 Corinthiens 4:4: « Je n'ai rien sur ma conscience ; mais par là je ne suis pas justifié ». Et au Psaume 19:12 David demande à être purifié de ses fautes cachées. Voir également 1 Jean 3:20 et Lévitique 5. Lorsque le Seigneur viendra, il « mettra en lumière les choses cachées des ténèbres, et... manifestera les conseils des cœurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (1 Cor. 4:5). Que nous ne voyions plus aucune chose mauvaise en nous n'est pas du tout une preuve qu'il n'y a vraiment plus de mal. Mais chacun de nous ne voit-il pas beaucoup de choses mauvaises en lui lorsqu'il examine sa vie à la lumière de Dieu, selon la parole de Dieu ?

En outre, les Saintes Écritures nous montrent que la pureté et la sainteté ne sont pas la même chose. En Exode 28:38, il est parlé de l'iniquité des choses saintes, et en 1 Chroniques 23:28, de la purification des choses saintes. En Éphésiens 1:4 et en Colossiens 1:22, il est écrit : afin que nous soyons saints et irréprochables. La sainteté et la pureté sont donc nettement distinguées.

10.1 - Qu'est-ce que la sainteté ?

Si nous considérons les nombreux passages de l'Écriture où il est question de « saint » et de « sainteté », il apparaît clairement, je pense, que sainteté signifie séparation et, appliqué à nous, ce mot veut dire : séparation de tout ce avec quoi nous étions jusqu'alors liés, pour être consacrés à Dieu ; mais cela comporte aussi que nous portons les signes distinctifs de cette union avec Dieu et de cette consécration. Voir par exemple Nombres 6:1 -11. La mesure de la sainteté ne se trouve pas non plus en nous. « Nul n'est saint comme l'Éternel, car il n'y en a point d'autre que toi » (1 Sam. 2:2). « Car seul tu es saint » (Apoc. 15:4). « Soyez saints, car moi je suis saint » (1 Pierre 1:16). Le Seigneur seul est la mesure de la sainteté. Celui qui se mesure à lui-même est dans l'erreur, comme le dit l'Écriture : « Eux, se mesurant eux-mêmes par eux-mêmes, et se comparant eux-mêmes à eux-mêmes, ne sont pas intelligents » (2 Cor. 10:12). Et il est clair que seul Dieu peut juger à quel degré nous répondons à la mesure divine.

En Jean 17:17, le Seigneur Jésus demande : « Sanctifie-les par la vérité ; ta parole est la vérité ». La vérité est ce que Dieu a révélé de Lui-même et de là ressort quelle est, ou quelle doit être, notre relation avec Lui. C'est pourquoi le Seigneur Jésus dit de Lui-même qu'il est la vérité (Jean 14:6). Il nous a fait connaître Dieu (Jean 1:18). De même aussi la parole de Dieu, dans laquelle Dieu s'est révélé, est la vérité.

Par la vérité — par ce que Dieu a révélé de Lui-même et de ses droits sur nous — nous sommes séparés de tout ce avec quoi nous étions jusqu'alors unis, pour appartenir à Dieu.

Dans l'Ancien Testament, nous ne trouvons pas encore la pleine révélation de Dieu. Il se révèle là comme l'Éternel, Celui qui avait, au milieu de son peuple, un temple terrestre, dans lequel il voulait habiter. Aussi, dans l'Ancien Testament, la sainteté est-elle en rapport avec cela. La montagne, la ville de Jérusalem, l'arche de l'alliance et le temple, les sacrificateurs, les lévites, oui, tout le peuple, les ustensiles du service, les sacrifices, etc., tout était sanctifié. Tout était en relation avec l'Éternel, comme Celui qui habitait au milieu de son peuple. « La sainteté sied à ta maison » (Ps. 93:5). « Je serai sanctifié en ceux qui s'approchent de moi » (Lév. 10:3).

Mais maintenant, Dieu a été pleinement révélé dans le Seigneur Jésus : Dieu manifesté en chair. Bien que le Seigneur fût véritablement homme, son service était toutefois caractérisé par le fait que Lui seul révélait Dieu. Mais lorsqu'il l'eut pleinement révélé à la croix, et qu'il eut par là même obtenu une rédemption éternelle, il ressuscita d'entre les morts et prit sa place à la droite de Dieu. Il fit cela comme homme — Jean 17:4, 5 nous le dit.

En tant que Dieu, il possédait la gloire éternelle avant que le monde fût. Mais maintenant, comme Celui qui avait achevé l'œuvre sur la croix à Golgotha et qui avait pleinement glorifié Dieu, il pouvait revendiquer cette gloire comme homme aussi. Maintenant il est assis, comme homme glorifié, à la droite de Dieu dans la gloire. Un homme dans le ciel.

Le propos éternel de Dieu était que nous soyons rendus conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères (Rom. 8:29). En Jean 17:17-19 le Seigneur Jésus dit : « Je me sanctifie moi-même pour eux ». Il se sépare Lui-même dans le ciel, pour être là entièrement pour Dieu, et il le fait « afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité ». Nous avons ici la mesure de notre sainteté et en même temps le moyen pour être sanctifiés. C'est Christ dans la gloire.

10.2 - Sainteté de l'Esprit

En lisant le Nouveau Testament, nous voyons qu'il est parlé de notre sainteté de deux manières. D'une part il est dit que nous sommes sanctifiés (1 Cor. 6:11 ; 2 Thess. 2:13 ; 1 Pierre 1:2, etc.). Aussi, dans de nombreux passages, sommes-nous nommés des saints (voir par exemple le commencement des épîtres). Cette sanctification a eu lieu par la nouvelle naissance. Le Saint Esprit nous a alors séparés du monde auquel nous appartenions, en nous donnant une vie nouvelle, la nature divine (Jean 3 ; 2 Pierre 1:4 ; Éph. 4:24). D'autre part, il est dit que nous avons à nous sanctifier pratiquement (Héb. 12:14 ; Éph. 5:25-27, etc.).

Ces deux aspects de la sainteté sont réunis en Apocalypse 22:11 : « Que celui qui est saint soit sanctifié encore ».

Nous trouvons dans de nombreux passages l'application de ce principe. Comme nous l'avons vu en Romains 8:29, Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils. Éphésiens 1:4, 5 exprime en d'autres termes la même pensée. 1 Corinthiens 15:49 dit : « Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste » (le Seigneur Jésus). 1 Jean 3:2 indique quand cela sera pleinement accompli : « Nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est ».

Dans d'autres passages en revanche, nous sommes déjà identifiés avec le Seigneur Jésus. En 1 Jean 3:1 le monde ne nous connaît pas parce qu'il ne l'a pas connu, et en 1 Jean 4:17, il est dit que nous sommes, dans ce monde déjà, comme il est dans la gloire.

Cela s'explique par le fait que tout est fondé sur l'œuvre du Seigneur Jésus. De par notre position, nous possédons déjà tout (1 Cor. 1:30). Nous sommes séparés du monde par la nouvelle naissance et nous possédons la vie éternelle. Nous sommes rendus parfaits

par une seule offrande et sommes justifiés devant Dieu. Nous sommes fils et héritiers de Dieu et, en Christ, nous sommes dans les lieux célestes (Éph. 2:6). Pour ce qui en est de notre âme, nous possédons donc tout ; mais notre corps ne participe pas encore à tout ; et la chair est encore là. C'est pourquoi notre état pratique ne correspond pas encore à la position dans laquelle nous avons été amenés en vertu de l'œuvre du Seigneur Jésus.

10.3 - Sainteté pratique

Toutes les exhortations tendent — et c'est là le but de tout ministère (Éph. 4:11-16 ; Col. 1:28) — à nous faire réaliser déjà maintenant ce que nous serons une fois plus tard en perfection. Et comment serons-nous ? Nous Lui serons semblables, à Lui l'homme glorifié dans le ciel. Il est donc aussi la mesure de notre marche pratique. C'est pourquoi il est dit : « Quiconque a cette espérance en lui se purifie, comme lui est pur » (1 Jean 3:3 ; voir aussi 1 Thess. 3:12, 13).

Comment pouvons-nous pratiquement Lui ressembler davantage ? En nous y efforçant pratiquement ? En cherchant à transformer notre vie et à vivre plus saintement ? En Romains 7, nous voyons quelqu'un procéder ainsi. Le résultat est qu'il s'écrie : « Misérable homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort » (v. 24) ?

La parole de Dieu indique un meilleur chemin : « Or nous tous, contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18).

En contemplant le Seigneur Jésus tel qu'il est maintenant, glorifié dans le ciel, en lisant tout ce qui est écrit de Lui dans la parole de Dieu et en méditant ces choses, notre vie est changée . Nous sommes alors transformés moralement à son image. Ce qui occupe notre cœur imprimera son sceau, sa marque, sur notre vie .

Il en est de même de la sainteté. Ce que nous serons une fois : semblables au Seigneur Jésus glorifié, est la mesure de notre sainteté. Le regard fixé sur Lui opère cette sanctification. La sainteté est, dans sa nature et dans son caractère, ce que nous représentons lorsque Christ est manifesté en nous.

Aussi le Seigneur Jésus dit-il : « Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité » (Jean 17:17-19). Maintenant déjà il est assis comme homme glorifié sur le trône de Dieu : « Saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux » (Héb. 7:26), afin qu'en le contemplant Lui, nous soyons sanctifiés. La vérité, la parole de Dieu nous le décrit. Elle nous le présente dans la gloire de sa Personne, et notre cœur est rempli de sa perfection et de tout ce qui se rattache à Lui. Alors il n'y a plus de place dans le cœur pour le monde , et pour ce qui est du monde. De cette manière notre vie devient toujours plus conforme à la sienne et est de plus en plus séparée de tout ce qui est d'ici-bas, pour être consacrée à Dieu seul. C'est là la sainteté.

Dans ce chemin, il nous faut compter sur la fidélité de Dieu. « Or, à celui qui a le pouvoir de vous garder sans que vous bronchiez et de vous placer irréprochables devant sa gloire avec abondance de joie — au seul Dieu, notre Sauveur, par notre Seigneur Jésus Christ, gloire, majesté, force et pouvoir, dès avant tout siècle, et maintenant, et pour tous les siècles ! Amen » (Jude 24, 25 ; voir aussi Matt. 19:26) !

Avec mes affectueuses salutations.

Votre ami H. L. H.

11 - La valeur de la lecture de la Bible

Chers amis,

J'aimerais maintenant vous demander si vous lisez régulièrement la Bible ? Et par là je n'entends pas seulement la lecture, lorsque toute la famille est réunie, ou peut-être lors du repas, mais la lecture dans la tranquillité, lorsque vous êtes seul . Il est extrêmement important que vous fassiez ainsi. Un croyant qui néglige cette lecture ne reste pas dans une communion intime avec le Seigneur et ne peut pas être véritablement heureux.

Jamais nous ne pourrions trop apprécier la valeur de la Bible, car elle est la Parole de Dieu . Par elle seule nous apprenons à connaître Dieu et ses pensées. Dieu s'est révélé dans l'Ancien Testament par la Parole qu'il prononça et qu'il fit écrire. Là il déclara qui il était, ce qu'il avait fait, ce qu'il ferait et comment l'homme devait le servir. Puis le Fils vint sur la terre et nous révéla Dieu (Jean 1:18). Mais c'est seulement par la Parole que nous connaissons tout ce qui concerne le Fils : sa naissance, sa vie et sa mort, ses paroles et ses actes. Et Dieu le Saint Esprit, qui est maintenant sur la terre et qui habite dans chaque croyant, nous révèle tout par la Parole. Aussi n'est-il pas normal qu'un croyant n'aime pas la Bible. Et sa croissance dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ est étroitement liée à son amour pour la Parole et à l'emploi qu'il en fait.

Si nous lisons par exemple le Psaume 119 nous voyons comment chaque phase de la vie spirituelle du psalmiste est liée à la Parole. Nous voyons tout d'abord que la nouvelle vie,

11.1 - la nouvelle naissance

est opérée par la Parole (v. 93). « Jamais je n'oublierai tes préceptes, car par eux tu m'as fait vivre ». Voir encore les versets 25, 37, 40, 50, 88, 107, 116, 144, 149, 154, 156, 159 et 175. D'autres passages le disent aussi expressément : « De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité... » (Jacques 1:18). « Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:23). Le Seigneur le dit également en Jean 3: « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu ». Il ressort d'Éphésiens 5:26 et d'autres passages que l'eau, dans l'Écriture, est une image de la Parole, appliquée à l'homme par le Saint Esprit.

La parole de Dieu amène la conscience de l'homme pécheur dans la lumière de Dieu . Par là l'homme voit qui il est et il se juge lui-même en confessant ses péchés devant Dieu. C'est la repentance. Par ce jugement de soi-même le cœur de l'homme est purifié, et le Saint Esprit produit en lui par la Parole une vie nouvelle, divine.

Il ressort de ce qui précède que lorsque nous parlons à des incrédules pour leur apporter l'évangile, il nous faut connaître la parole de Dieu. Nos propres paroles n'amèneront jamais un homme à la conversion. Seule la parole de Dieu le peut : « Ainsi la foi est de ce qu'on entend, et ce qu'on entend par la parole de Dieu » (Rom. 10:17). Mais la parole de Dieu est également

11.2 - La nourriture de la nouvelle vie

« Que tes paroles ont été douces à mon palais, plus que le miel à ma bouche » (Psaume 119:103) ! Elles sont plus précieuses que l'or et que beaucoup d'or fin, et plus douces que le miel et que ce qui distille des rayons de miel (Psaume 19:10). Le Seigneur Jésus dit : « L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (Matthieu 4:4). Voir également Hébreux 5:12-14 et 1 Pierre 1:25 ; 2:2.

La nouvelle vie, qui a été produite par la Parole, a besoin d'une nourriture qui soit en accord avec cette vie. C'est le Seigneur Jésus, comme a) Sauveur mort (Jean 6:56), b) Celui qui a marché ici sur cette terre, Homme saint et véritable (Jean 6:33-35) et c) Seigneur glorifié dans le ciel, le blé du pays (Josué 5:11). Nous ne trouvons le Seigneur que dans la Parole. Dans l'Ancien Testament nous le

voyons dans toutes les ombres ou types, et dans les révélations des prophètes. Dans le Nouveau Testament, il nous est pleinement révélé : dans sa vie ici-bas sur la terre (dans les Évangiles, dans les Actes et dans Épîtres) et comme Seigneur glorifié (dans les Actes, dans les Épîtres et dans l'Apocalypse).

Il n'est pas étonnant que la vie spirituelle de plusieurs soit faible et malade, et qu'ils ne puissent supporter que du lait au lieu de nourriture solide (Hébreux 5:12-14), s'ils négligent les réunions de la semaine et les études de la Parole, et ne sondent pas régulièrement eux-mêmes la Parole.

Nous ne croissons, c'est-à-dire notre vie spirituelle ne peut être saine, que si nous la nourrissons régulièrement.

11.3 - La parole de Dieu est notre guide

« Comment un jeune homme rendra-t-il pure sa voie ? Ce sera en y prenant garde selon ta parole ». « J'ai caché ta parole dans mon cœur afin que je ne pèche pas contre toi ». « Ta parole est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier » (Psaume 119:9, 11, 105).

L'Éternel dit à Josué : « Seulement fortifie-toi et sois très ferme, pour prendre garde à faire selon toute la loi que Moïse, mon serviteur, t'a commandée ; ne t'en écarte ni à droite ni à gauche, afin que tu prospères partout où tu iras. Que ce livre de la loi ne s'éloigne pas de ta bouche, et médite-le jour et nuit, afin que tu prennes garde à faire selon tout ce qui y est écrit ; car alors tu feras réussir tes voies, et alors tu prospéreras » (Josué 1:7-9).

En Actes 20:32, Paul, conscient des grands dangers qui guettent les anciens d'Éphèse, les recommande « à Dieu et à la parole de sa grâce ». À Timothée, il parle des « saintes lettres qui peuvent te rendre sage à salut » (2 Timothée 3:15).

Comment pourrions-nous savoir ce qu'est le péché, si nous ne connaissons pas la parole de Dieu ? L'ignorance n'exclut pas la culpabilité (Lévitique 5:17). Comment pourrions-nous savoir ce que nous devons faire et ce qui est selon les pensées de Dieu, si nous n'étudions pas sa Parole, dans laquelle il nous communique toutes choses ? Comment pourrions-nous savoir quelle décision prendre pour des choses précises, et dans quel chemin nous avons à marcher, si nous ne connaissons pas la Parole ?

« L'entrée de tes paroles illumine, donnant de l'intelligence aux simples ». « Tes commandements m'ont rendu plus sage que mes ennemis, car ils sont toujours avec moi. J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes. J'ai plus de sens que les anciens, parce que j'observe tes préceptes » (Psaume 119:130, 98-100).

11.4 - La Parole est notre arme

« L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu » (Éphésiens 6:17). « Et j'aurai de quoi répondre à celui qui m'outrage » (Psaume 119:42).

Combien le Seigneur Jésus a fait usage de cette épée ! À chacune des attaques de Satan il répondit par un : « Il est écrit » (Matthieu 4:4, 7, 10). Et ainsi Satan dut s'enfuir ; il n'avait aucune puissance contre la parole de Dieu.

Mais le Seigneur adressa également aux hommes ces paroles : « N'est-il pas écrit » (Jean 10:34) ? « Qu'est-ce donc que ceci qui est écrit » (Luc 20:17) ? etc. « La parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, et atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles ; et elle discerne les pensées et les intentions du cœur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire » (Hébreux 4:12, 13).

C'est notre seule arme tant pour nous défendre contre Satan et le monde, que pour attaquer. Il ne nous faut jamais oublier que c'est la parole du Dieu vivant, et que par conséquent elle a de la puissance. Si nous nous en servons, cette puissance divine sera ressentie par tous ceux envers lesquels elle est utilisée. Même si la personne à laquelle nous nous adressons ne le reconnaît pas et reste extérieurement insensible et hostile, sa conscience la convainc cependant de la véracité de ce qui a été dit.

Alors que j'étais encore jeune, je l'ai expérimenté une fois très clairement. Je distribuais des traités dans un train, et un monsieur commença à discuter avec moi sur le christianisme. Je pris ma Bible et lus un passage qui contredisait ses affirmations. Lorsque je l'eus fait deux ou trois fois, il s'écria : « Monsieur, ce n'est pas avec la Bible, mais avec vous que je veux discuter ». Je lui répondis que je ne savais rien d'autre que ce qui était dans la Bible. Il essaya encore une ou deux fois, puis se détourna, mécontent et se mit à lire. Personne ne peut résister à la parole de Dieu.

À peu près à la même époque je fis une expérience semblable. Cette fois pourtant je ne pris pas ma Bible, mais commençai à discuter avec mon interlocuteur. Il ne me fallut pas longtemps pour constater que j'étais battu.

Il y a quelques années je me trouvais sur la plate-forme d'un train bondé ; un voyageur se plaignait des temps mauvais et affirmait que cela ne s'améliorerait jamais. J'intervins dans la discussion et dis que j'avais la certitude que des temps meilleurs viendraient et que je les vivrais. Puis je lui lus quelques passages. Il se moqua de moi, sur quoi je lus encore quelques versets sur l'état de l'homme et sur le salut en Christ. Il se détourna et se mit à parler avec quelqu'un d'autre. Un bon quart d'heure plus tard, il me pria de venir avec lui. Il m'attira dans un coin et, les larmes aux yeux, me demanda une Bible, car il désirait posséder lui aussi ce dont je lui avais lu quelque chose.

11.5 - Le moyen de purification

La parole de Dieu est également l'unique moyen par lequel nous pouvons être purifiés et sanctifiés. « Comme aussi le Christ a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, en la purifiant par le lavage d'eau par la parole » (Éphésiens 5:25-27). « Sanctifiez-les par la vérité ; ta parole est la vérité » (Jean 17:17).

C'est seulement par l'application constante de la parole de Dieu à notre marche et à nos voies que notre vie est purifiée et que nous sommes séparés de tout mal. Notre avocat auprès du Père lave nos pieds au moyen de la Parole (I Jean 2:2 ; Jean 13) ; mais nous avons la responsabilité de nous laisser laver les pieds.

« J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi » (Psaume 119:11). « Aussi ton serviteur est instruit par eux (les jugements de l'Éternel) ; il y a un grand salaire à les garder. Qui est-ce qui comprend ses erreurs » (Psaume 19:11,12) ?

La parole de Dieu est aussi l'unique

11.6 - Pierre de touche pour la pratique et la doctrine

« J'ai gardé tes préceptes et tes témoignages ; car toutes mes voies sont devant toi » (Psaumes 119:168). « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées » (Apocalypse 2 et 3). Dans l'Assemblée, tant en ce qui concerne la doctrine que dans la pratique, nous avons à tout examiner à la lumière de ce que l'Esprit dit aux assemblées, c'est-à-dire, de la parole de Dieu. « Que les prophètes parlent, deux ou trois, et que les autres jugent » (1 Corinthiens 14:29).

Mais il nous faut aussi éprouver par la parole de Dieu notre propre marche, nos propres opinions. Nos pensées propres n'ont absolument aucune valeur. Ce que dit la parole de Dieu est seul déterminant (voir par exemple Lévitique 5:14-19). En Actes 17:11 les

Juifs de Bérée sont appelés plus nobles que ceux de Thessalonique, car ils examinaient les déclarations de l'apôtre Paul à la lumière de la parole de Dieu. En 1 Corinthiens 15:3-4, l'apôtre lui-même présente les Écritures comme la source de sa doctrine.

« Toute écriture est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et parfaitement accompli pour toute bonne œuvre » (2 Tim. 3:16-17).

11.7 - Obéissance et soumission

« Tu as commandé tes préceptes pour qu'on les garde soigneusement » (Psaume 119:4). « Il y a un grand salaire à les garder » (Ps. 19:11). « Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour ; comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour » (Jean 15:10). « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui » (Jean 14:23). « Car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardions ses commandements, et ses commandements ne sont pas pénibles » (1 Jean 5:3).

Nous voyons là quelle valeur Dieu attribue à la connaissance de sa Parole et à l'obéissance à la Parole. Ne devrait-ce pas être tout naturel pour nous de demander : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? »

Le premier péché a été la désobéissance à la parole de Dieu. Oui, le péché c'est faire ou omettre quelque chose, sans penser à l'autorité de Dieu sur nous : le péché est l'iniquité (1 Jean 3:4). Ainsi, tout ce que nous faisons, sans nous enquérir de la volonté de Dieu et sans nous y soumettre est péché.

Quelle vie d'obéissance ne voyons-nous pas dans le Seigneur Jésus ! Il est venu sur la terre pour faire la volonté de Dieu (Hébreux 10:7). Il dut pour cela apprendre l'obéissance (Hébreux 5:8) ; car obéir était pour Lui, le Dieu éternel, une chose inconnue. Mais sur la terre il put dire : « Je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8:29). « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:24).

Qu'est-ce que cela a dû être pour Dieu de voir, dans un monde où les hommes n'agissaient que selon leur propre volonté, cet Homme qui, bien que sa volonté fût parfaite et divine, ne faisait que la volonté de Dieu.

Que sera-ce pour Dieu, s'il trouve maintenant aussi des hommes dont le désir et la joie sont de le servir et qui étudient avec zèle sa Parole, pour apprendre à le connaître Lui et sa volonté !

Quelle valeur pratique immense y a-t-il pour nous-mêmes à lire la Parole et à apprendre ainsi à le connaître ! Nos cœurs se réjouiront, parce que nous y voyons la gloire du Seigneur et aussi tout ce que l'amour de Dieu a préparé pour nous. Nous apprenons à la connaître toujours mieux et pouvons ainsi toujours mieux comprendre les pensées de Dieu ; en même temps, nous préparons des armes, que nous pourrions employer, tant pour nous défendre contre les attaques de Satan, que pour attaquer nous-mêmes, c'est-à-dire parler à quelqu'un du salut de son âme.

Que celui qui se plaint que sa mémoire est comme une passoire ne retenant rien sache que si la passoire ne peut pas retenir l'eau, elle n'en est pas moins nettoyée. L'eau emporte toutes les impuretés. Il en est de même de la parole de Dieu. Ne lisez pas seulement la Parole, méditez-la. Servez-vous aussi avec reconnaissance des bons écrits qui existent ; mais éprouvez toute chose à la lumière de la Parole elle-même. Ne permettez jamais à aucun exposé de prendre la place de la parole de Dieu ; ce serait une amère tromperie.

« Mon fils, si tu reçois mes paroles et que tu caches par devers toi mes commandements pour rendre ton oreille attentive à la sagesse, si tu inclines ton cœur à l'intelligence, si tu appelles le discernement, si tu adresses ta voix à l'intelligence, si tu la cherches comme de l'argent, et que tu la recherches comme des trésors cachés, alors tu comprendras la crainte de l'Éternel et tu trouveras la connaissance de Dieu » (Proverbes 2:1-5).

Avec mes affectueuses salutations.

H.L.H.

12 - Prier

Chers amis,

Dans ma dernière lettre, j'ai attiré votre attention sur la lecture de la parole de Dieu. Maintenant je veux vous demander ce qu'il en est de votre vie de prière. Ces deux choses sont d'une importance inestimable, en particulier parce qu'elles sont étroitement unies l'une à l'autre. Si on lit seulement la parole de Dieu, mais qu'on néglige la prière, il s'ensuivra un froid orgueil et de la vanterie. Si l'on se contente de prier, mais qu'on omette la lecture de la Parole, il en résultera le fanatisme avec tout l'aveuglement qui y est toujours lié, car les pensées de Dieu ne sont pas discernées. Oui, le fait que la parole de Dieu n'est pas étudiée est la preuve que l'on n'a pas d'intérêt aux pensées de Dieu et à ses droits. C'est pourquoi dans de tels cas, la vie de prière sera dominée par la volonté propre, et le « moi » sera placé comme centre, aussi pieux que ce « moi » puisse se montrer, par exemple, dans son activité pleine de zèle dans l'évangélisation ou d'autres choses. Mais si la prière va de pair avec une lecture approfondie de la parole de Dieu, ce sera une grande bénédiction pour la vie spirituelle.

Dans les Écritures un accent très marqué est mis sur la prière. Le Seigneur Jésus a commencé son service par la prière (Luc 3:21). L'assemblée a été constituée et trois mille hommes furent convertis après dix jours de réunions de prières (Actes 1:13, 14), le grand travail parmi les païens commença en relation avec la prière (Actes 13:2, 3) et pareillement, l'introduction de l'Évangile en Europe est étroitement liée dans la parole de Dieu à la prière (Actes 16:9-13). Les douze apôtres se démirent d'une partie du travail qu'ils avaient accompli jusque-là, pour pouvoir persévérer dans la prière et dans le service de la Parole (Actes 6:4). Lorsque nous lisons les Actes des apôtres, il semble que Paul ne faisait que prêcher, et lorsque nous lisons les Épîtres, il semble qu'il n'ait rien fait d'autre que prier. Voir par exemple : Romains 1:9, 10 ; 1 Corinthiens 1:4 ; Éphésiens 1:16 ; 3:14 ; Philippiens 1:4 ; Colossiens 1:3, 9 ; 1 Thessaloniens 1:2. Et la parole de Dieu nous dit à nous : « Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps » (Éph. 6:18) et « Priez sans cesse » (1 Thess. 5:17). Et cela nous est répété dans de nombreux autres passages des Écritures.

12.1 - Prier est le signe de la nouvelle naissance

Prier n'est pas la même chose que « réciter une prière ». Des milliers de prières sont récitées tous les jours. Une fois même, on pouvait lire dans un journal américain relatant un service religieux : « Sa prière a été la plus harmonieuse qui ait jamais été prononcée devant une assemblée à Boston ». Cela rappelle ce que le Seigneur disait aux pharisiens : pour prétexte ils font de longues prières (Marc 12:40).

Seuls les vrais chrétiens peuvent prier véritablement. La prière est l'expression de la nouvelle vie, qui est de Dieu et qui connaît maintenant sa dépendance de Lui. Cela ne veut pas dire que Dieu n'entend jamais la prière d'un inconverti. Dieu entend le croassement des jeunes corbeaux et leur donne leur nourriture. Ainsi Dieu écoute parfois aussi la prière d'un incrédule, lorsque celui-ci est sincère dans sa prière. Pensons seulement à Genèse 21:17 et Jonas 1:14.

Mais bien que Paul, en tant que pharisien, ait prononcé des centaines de prières, et sans aucun doute avec sincérité, le Seigneur dit à Ananias, après que Paul eut été converti : « Voici, il prie ». C'était là la preuve de sa transformation, la preuve qu'il avait reçu une vie nouvelle, dépendante de Dieu.

La nouvelle vie est consciente de sa dépendance et l'exprime, exactement comme un enfant nouveau-né s'exprime parfois par des cris ou des sons incompréhensibles pour les adultes, et qui ne sont pas particulièrement beaux à entendre. Mais Dieu comprend les prières incohérentes et souvent insensées. Elles sont pour son cœur de Père le signe que la nouvelle vie est consciente de sa dépendance. Et selon la richesse de son amour de Père il « donne de bonnes choses » à celui qui prie.

12.2 - Prier n'est pas réservé aux croyants expérimentés

Oui, mais si de jeunes convertis ne savent pas encore comment prier et si leurs prières sont justes, ne feraient-ils pas mieux d'attendre ?

Les Thessaloniciens n'étaient convertis que depuis quelques mois, lorsque Paul leur écrivit sa première épître ; et pourtant il leur dit : « Priez sans cesse » (5:17). Oui, plus encore ! Lui, le grand apôtre, par la prédication duquel ils avaient été convertis et qui maintenant leur enseignait les pensées de Dieu appréciait la valeur de leurs prières : « Frères, priez pour nous » (5:25).

Cela nous donne à connaître la valeur de la prière et nous montre clairement combien Dieu l'estime. Pourrait-il y avoir des parents qui aimeraient que leurs enfants ne leur disent jamais rien et ne leur demandent rien, simplement parce qu'ils ne peuvent pas encore parler correctement et en outre parce qu'ils demandent parfois des choses que leurs parents ne peuvent pas leur donner, parce qu'elles leur sont nuisibles ? Ainsi Dieu est réjoui de voir ses enfants, nés de nouveau, s'approcher de Lui, dans la confiance en Lui, pour placer devant Lui toutes leurs difficultés. C'est sa joie de répondre aux prières, et si son amour ne peut pas répondre dans tous les cas, parce que cela serait préjudiciable pour celui qui demande, il donne pourtant la paix à son cœur. « Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ; et la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7).

12.3 - L'assurance de l'exaucement

Romains 8:31, 32 dit : « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui ? » Et le Seigneur Jésus dit en Jean 16:26 : « Le Père lui-même vous aime ».

Si le Dieu Tout-puissant est pour nous, qu'il nous aime, et qu'il veut tout nous donner, quelle puissance y a-t-il donc dans la prière !

Ce n'est cependant pas tout ! En Jean 14:13, 14, le Seigneur Jésus nous permet de prier en son nom, et il nous promet qu'il entendra la prière. En Jean 16:23 il ajoute : « Toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera ». Il n'y a donc aucune restriction, aucune incertitude.

Cela apparaît aussi clairement si nous considérons, dans l'Écriture, la vie du Seigneur Jésus. Au Psaume 109:4, le Seigneur Jésus dit que dans sa vie sur la terre, il s'est adonné à la prière. C'est ce qui le caractérisait. Il était véritablement Homme et la vraie humanité est dépendante de Dieu. Dieu le Créateur n'a pas créé l'homme comme un être indépendant, et parce que l'homme ne veut pas être dépendant de Dieu, il l'est du diable.

Dans le Seigneur Jésus nous trouvons l'Homme vrai et parfait et par conséquent aussi une dépendance parfaite. En Ésaïe 50:4, il dit de Dieu : « Il me réveille chaque matin, il réveille mon oreille pour que j'écoute comme ceux qu'on enseigne ». Dans les Évangiles, nous avons sa vie de prière.

Dans l'évangile selon Luc, le Seigneur nous est présenté en particulier comme vrai Homme, comme Fils de l'homme. Dans cet évangile nous voyons huit fois le Seigneur prier, et parfois, passer toute la nuit à prier (3:21 ; 5:16 ; 6:12 ; 9:18, 29 ; 11:1 ; 22:41 et 23:34). Sept fois nous le voyons prier pendant son service, avant la croix, et une fois alors qu'il va mourir, sur la croix. Il est merveilleux de considérer les circonstances dans lesquelles le Seigneur Jésus prie, car elles sont pleines d'enseignements importants pour nous, et notre cœur se remplit d'adoration ; mais je ne veux pas parler de cela maintenant. Je veux seulement rendre attentif au fait que le Seigneur Jésus, qui priait tellement, pouvait dire : « Or moi je savais que tu m'entends toujours » (Jean 11:42). Chacune de ses prières était entendue, et le Seigneur Jésus le savait par avance, même lorsqu'il s'agissait de ressusciter un mort qui était déjà depuis quatre jours dans le sépulcre.

Deux fois Dieu a rendu témoignage de Lui : « Tu es mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai trouvé mon plaisir » et les deux fois en relation avec le fait que le Seigneur priait (Luc 3:21, 22 et 9:35, comp. Matt. 17:5), et le Seigneur Jésus a dit : « Ma viande est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre » (Jean 4:34) et « ... parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » (Jean 8:29). Aussi Dieu pouvait-il exaucer chacune de ses prières, car tout ce qu'il demandait, répondait parfaitement aux pensées de Dieu et avait la gloire de Dieu comme but.

C'est pourquoi si nous prions au nom du Seigneur Jésus il est certain que nous sommes exaucés, car notre prière monte devant Dieu comme si c'était la prière du Seigneur Jésus Lui-même, et celle-ci est toujours exaucée.

12.4 - Que signifie prier au nom du Seigneur Jésus ?

Nous pouvons bien nous poser cette question maintenant que nous avons vu quelle conséquence a une telle prière. Cela signifie : prier Dieu au nom du Seigneur Jésus.

Est-ce à dire que nous devons terminer une prière dans laquelle nous demandons tout ce que nous pensons être nécessaire, par : « Au nom du Seigneur Jésus » ? Que la plupart du temps on pense et on agisse ainsi est certain, mais ce n'est pas juste pour autant.

Prier au nom du Seigneur Jésus signifie prier à sa place et par conséquent revêtu de son autorité et de ses droits. Aussi la prière doit porter le caractère de la prière du Seigneur Jésus.

Si quelqu'un se présente chez un libraire et lui demande une bible, au nom d'un tiers que le libraire connaît comme étant un croyant sérieux, celui-ci sera vite disposé à le croire. Mais s'il venait lui demander un jeu de cartes et quelques mauvais romans, il ne le croirait pas. Précisément parce que ce libraire connaît le croyant, il sait qu'il ne commande pas de telles choses et que, par conséquent, le client ne vient pas au nom de ce croyant.

Ainsi la prière au nom du Seigneur Jésus doit porter le caractère de la prière du Seigneur Lui-même. Il comporte d'abord une dépendance parfaite, puis, de telles prières n'ont pour but que la gloire de Dieu et, troisièmement, elles sont en accord parfait avec sa volonté.

12.5 - Conditions de l'exaucement

En Jean 15:7, le Seigneur dit : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait ».

Nous trouvons ici l'assurance la plus étendue que Dieu nous donne ce que nous demandons. Il n'y a pas d'exception. Peut-il y avoir davantage que « ce que vous voudrez » ? — « Vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait ».

Mais cette assurance fait suite à : « Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous ». Nous avons là la condition de l'exaucement assuré. Si nous demeurons dans le Seigneur Jésus, nous Lui deviendrons toujours plus conformes. Si ses paroles

demeurent en nous, nos sentiments, les choses auxquelles nous attachons de la valeur, et ce que nous voulons, correspondront à ses sentiments, à ses intérêts et à sa volonté, et nous saurons que tout cela répond parfaitement à la volonté de Dieu. Aussi la même promesse est-elle donnée en Jean 16:23-27 : « Parce que vous m'avez aimé et que vous avez cru que moi je suis sorti d'auprès de Dieu ».

Hébreux 11:6 mentionne encore une condition : « Il faut que celui qui s'approche de Dieu croie ». « Mais qu'il demande avec foi, ne doutant nullement ; car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et jeté çà et là ; or que cet homme-là ne pense pas qu'il recevra quoi que ce soit du Seigneur » (Jacq. 1:6-8).

Dieu répond à la foi. Comment peut-il exaucer une prière, lorsque celui qui demande n'a pas suffisamment confiance en Lui pour croire que Dieu le fera ?

En Matthieu 21:21-23 le Seigneur dit quelque chose de semblable. Il ajoute cependant qu'il doit y avoir la preuve de la foi.

Un acrobate traversait une fois les chutes du Niagara sur une corde. Il passa une deuxième fois avec une brouette, puis encore une fois avec un mannequin grandeur nature. Il demanda ensuite aux spectateurs s'ils croyaient qu'il pourrait traverser en portant un homme vivant ; tous s'écrièrent : oui. Mais lorsqu'il demanda un volontaire, personne n'eut le courage de s'avancer.

C'est pourquoi le Seigneur ne parle pas seulement de foi, mais aussi de la preuve de notre foi, manifestée lorsque nous disons à une montagne : « Ôte-toi et jette-toi dans la mer » (Matt. 21:21).

12.6 - Obstacles à l'exaucement

Comment se fait-il alors que tant de prières ne sont pas exaucées ? Les Écritures nous donnent plusieurs raisons.

Daniel 10 nous montre que des prières, bonnes en elles-mêmes, ne sont parfois pas exaucées, car Satan cherche de toute sa puissance à en empêcher l'exaucement. Il ne le peut pas jusqu'au bout ; mais, si Dieu le permet, il peut retarder l'exaucement immédiat. Et Dieu le permet quelquefois pour mettre à l'épreuve notre foi et notre patience.

Il peut cependant aussi y avoir des motifs en nous-mêmes, pour lesquels Dieu ne peut pas répondre à nos prières. En Ésaïe 59:2, il est dit à Israël : « Vos iniquités ont fait séparation entre vous et votre Dieu, et vos péchés ont fait qu'il a caché de vous sa face, pour ne pas écouter ». Le psalmiste dit : « Si j'avais regardé l'iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas écouté » (Ps. 66:18). En 1 Jean 3:21, 22 nous lisons : « Si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu ; et quoi que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous pratiquons les choses qui sont agréables devant Lui ».

L'Écriture énumère par leur nom plusieurs choses pour lesquelles notre cœur nous condamne et à cause desquelles nos prières ne sont pas exaucées.

En Marc 11:22-26 le manque de disposition à pardonner est nommé (voir aussi Éph. 4:32). Que nous puissions nous approcher de Dieu repose sur le fait que Dieu, en Christ, nous a pardonné tous nos péchés. Comment pouvons-nous avoir de l'assurance si nous ne pardonnons pas de tout notre cœur tout ce que d'autres nous ont fait ?

Jacques dit : « Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, afin de le dépenser pour vos voluptés » (4:3). Si nous demandons à Dieu quelque chose qui doive satisfaire les convoitises de notre cœur, les désirs de la chair, comment Dieu peut-il nous donner de telles choses ? Dieu hait la chair et l'a condamnée à la croix (Rom. 8:3). Il nous appelle à nous tenir nous-mêmes pour morts au péché (Rom. 6:11) et à mortifier nos membres qui sont sur la terre (Col. 3:5-17). « Or ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24). Est-ce que demander ces choses n'est pas déjà la preuve que les paroles du Seigneur Jésus ne sont pas demeurées en nous (Jean 15:7) et que nos opinions sont en totale contradiction avec celles du Seigneur et avec les sentiments de Dieu ?

1 Pierre 3:1-7 énumère encore un autre motif. Les relations dans la vie familiale, entre mari et femme, entre parents et enfants, entre les enfants eux-mêmes, peuvent être telles que les prières sont interrompues. Comment pouvons-nous être assurés devant Dieu, lorsque tout n'est pas en ordre dans la famille, lorsqu'il subsiste des questions qui n'ont pas été réglées !

12.7 - Prier selon sa volonté

Oui, il nous faut d'abord nous juger nous-mêmes dans la lumière de Dieu, confesser tout ce qui n'est pas bon, devant le Seigneur, et s'il y a lieu, devant les hommes, et nous purifier ainsi dans le jugement de nous-mêmes. Alors nous aurons de l'assurance devant Dieu.

Mais pour être sûr de recevoir ce que nous demandons, il nous faut ensuite prier selon sa volonté. Et comment savons-nous quelle est la volonté de notre Père ? Il nous a communiqué ses pensées dans sa Parole, et si nous vivons dans une communion journalière avec Lui, nous apprendrons à connaître ses pensées dans sa Parole, par le Saint Esprit. Voilà pourquoi l'étude quotidienne de sa Parole est si importante. Comment Dieu peut-il exaucer une prière dans laquelle nous demandons quelque chose qu'il a déjà donné depuis longtemps ? Par exemple, l'effusion du Saint Esprit, alors que l'Écriture enseigne expressément que le Saint Esprit a été répandu et qu'il habite maintenant sur la terre, dans l'Assemblée comme tout et dans chaque croyant en particulier ! Ou la délivrance du péché qui habite en nous, alors que Dieu l'a jugé dans le Seigneur Jésus sur la croix (Rom. 8:3 ; 2 Cor. 5:21).

Par la Parole et dans la communion journalière avec le Seigneur, nous apprenons à connaître la volonté de Dieu. Et ainsi nous pouvons prier selon sa volonté et avoir la certitude que nos prières sont exaucées.

12.8 - Prier sans cesse

Mais alors, est-ce que seuls les croyants avancés, ceux qui ont étudié à fond la parole de Dieu, peuvent prier ?

Non, heureusement ! Est-ce que des parents diraient à leur enfant de ne plus rien leur demander avant d'avoir grandi, parce que celui-ci parle encore maladroitement et demande parfois des choses insensées ? Oh ! non. Ils sont contents que l'enfant vienne à eux avec ses demandes. C'est, pour eux, la preuve que l'enfant est persuadé qu'ils sont ses parents et que sans eux il ne peut pas se tirer d'affaire. Il montre qu'il a confiance en eux et que, même si c'est parfois inconscient, il compte sur leur amour et leurs soins.

Dieu, notre Père, écoute avec une joie profonde notre voix lorsque nous nous approchons de Lui. Nous sommes ses enfants. De Paul qui venait seulement de se convertir, le Seigneur dit : « Voici, il prie ». Aux Thessaloniciens qui eux aussi venaient juste de se convertir, il fait écrire par l'apôtre Paul : « Priez sans cesse ». Et ce grand apôtre, par la prédication duquel à cette époque déjà vraisemblablement des millions d'hommes étaient venus à la conversion, et qui avait eu des révélations particulières, par lesquelles Dieu lui avait communiqué tout son conseil, oui, lui qui avait été dans le troisième ciel, et avait entendu des paroles ineffables (2 Cor. 12:2-4), cet apôtre était tellement persuadé de la force des prières de ces jeunes convertis qu'il leur demandait : « Frères, priez pour nous » (1 Thess. 5:17, 25). La preuve la plus évidente qu'un croyant progresse est sans aucun doute qu'il voit toujours plus clairement combien la prière est importante — oui, que sans la prière tout est sans valeur.

Dieu, notre Père, nous dit : « Exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâces ». Et si peut-être nous Lui demandons quelque chose de déraisonnable, que son amour ne peut pas nous donner, il a cependant promis : « Et

la paix de Dieu, laquelle surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Phil. 4:6, 7). Que le Seigneur nous accorde, à vous et à moi, de voir toujours davantage la valeur de la prière et de faire aussi toujours plus usage de notre infini privilège. Combien alors nos cœurs seront heureux, et quel témoignage présentera notre vie !

Avec mes affectueuses salutations.

Votre ami dans le Seigneur

H. L. H.

13 - Êtes-vous baptisés ?

Chers amis,

Je voulais m'entretenir avec vous de la Cène, mais je pense maintenant à une question qui doit précéder ce sujet : Êtes-vous baptisés ?

C'est une question de toute importance. La parole de Dieu dit : « Celui qui aura cru et qui aura été baptisé sera sauvé » (Marc 16:16a). Et, en 1 Pierre 3:21, il est dit en relation avec le baptême : « Or cet antitype vous sauve aussi maintenant ». En d'autres termes, dans ces passages, et ailleurs, il est parlé d'un salut qui est lié au baptême.

Cette pensée vous est sans doute étrangère et semble être en contradiction avec ce que je vous ai écrit précédemment au sujet de la nécessité de la repentance envers Dieu et de la foi au Seigneur Jésus Christ pour être sauvé. La difficulté vient de ce que la plupart du temps quand on parle de « salut », on pense seulement à « aller au ciel » ou « être converti et avoir le pardon de ses péchés ». Mais les Saintes Écritures lient également au mot « salut » une autre pensée. Cela apparaît très clairement en Actes 2:40 : « Sauvez-vous de cette génération perverse ». Il est ici impossible de donner comme signification : « aller au ciel » ou « recevoir le pardon des péchés ».

Le baptême n'a rien à voir avec le fait d'aller au ciel. Notre relation éternelle avec Dieu, la position que nous aurons dans l'éternité, dépend de la confession de nos péchés devant Dieu et de notre foi au Seigneur Jésus. Le brigand sur la croix n'a jamais été baptisé et pourtant le Seigneur lui dit : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis ». Et après lui, des milliers d'hommes ont été convertis sur leur lit de mort et sont allés au Seigneur Jésus sans avoir jamais été baptisés.

Mais quant à notre position sur la terre, le baptême a une signification de toute importance. Les Juifs qui avaient cru à la parole annoncée par Pierre le jour de la Pentecôte se sont séparés extérieurement par le baptême du peuple juif lequel, à cause du rejet de Christ, restait sous le jugement de Dieu. Ce jugement a été exécuté par les armées romaines sous Titus, en l'an 70 de notre ère. Mais la parole de Dieu s'applique aujourd'hui encore à son peuple. La colère du ciel va bientôt tomber sur ce monde coupable. Ceux qui croient et sont baptisés se dissocient de ce monde et de son jugement. Le baptême, en figure, nous sauve maintenant, comme nous le lisons en 1 Pierre 3:21.

13.1 - Que signifie le baptême ?

Le baptême était reconnu d'une manière générale parmi les Juifs. Par ce qui était appelé le baptême des prosélytes, un païen se séparait de son peuple et se joignait à Israël. Nous trouvons également cette pensée chez Jean le Baptiseur. Il annonçait que le jugement sur les Juifs était à la porte (Luc 3:7-9, 16-20). Ceux qui recevaient sa parole étaient baptisés et se séparaient de cette manière du peuple incrédule. Le Seigneur Jésus se fit baptiser pour s'identifier au Résidu croyant. Il entra par la porte dans la bergerie (Jean 10:1-3).

Nous trouvons cette même pensée très clairement exprimée dans ce qui est appelé le baptême chrétien.

Dans l'évangile selon Matthieu, le Seigneur est présenté comme le Roi d'Israël. Lorsqu'il envoya ses disciples prêcher (Matt. 10:5), il leur dit par conséquent : « Ne vous en allez pas sur le chemin des nations, et n'entrez dans aucune ville de Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël ».

Israël rejeta son Roi. Alors le Seigneur dit que le « royaume des cieux », ne serait pas encore établi dans la gloire, mais qu'il serait seulement établi dans une forme provisoire, un royaume duquel le roi est absent et dans lequel l'ennemi a encore la puissance de déployer son activité (Matt. 13). En même temps, le Seigneur montre que le royaume ne doit plus maintenant être limité à Israël seul : « le champ, c'est le monde ». « Celui qui sème la bonne semence, c'est le Fils de l'homme » (v. 38, 37). Lorsque le Seigneur eut définitivement été rejeté et qu'il eut été crucifié, il rassembla ses disciples en Galilée, loin de Jérusalem. Là il leur donna la mission de prêcher dès lors l'évangile à toutes les nations. Tous ceux qui reçoivent cet évangile n'ont plus à être ajoutés à Israël, mais doivent être baptisés pour le nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. Le royaume étant maintenant venu dans la Personne du Roi, la Trinité est parfaitement révélée, et ainsi il n'y a pas d'autre chemin que de venir à Dieu (la Trinité). Mais parce que sur la terre Dieu n'est connu que dans le Seigneur Jésus, l'Écriture dit à maintes reprises que les croyants sont baptisés pour son nom.

13.2 - Baptisé pour le Seigneur Jésus crucifié

1 Corinthiens 10:2 montre clairement ce que signifie « baptiser pour ». Cela veut dire être rattaché à quelqu'un, être placé dans la même position. Les Israélites ont été baptisés pour Moïse dans la nuée et dans la mer. De même nous sommes baptisés pour le nom du Seigneur Jésus (Actes 19:5, etc.). Mais nous ne sommes pas baptisés pour un Seigneur vivant, glorifié dans le ciel. Certes, nous sommes unis à ce Seigneur. Maintenant déjà nous pouvons avoir communion avec Lui et, dans l'éternité, nous partagerons sa gloire dans tout ce qu'il possédera en vertu de son œuvre à la croix.

Mais ce monde ne le connaît pas comme le Ressuscité, le Glorifié. Il l'a vu pour la dernière fois alors qu'il mourait sur la croix et était enseveli. Pour le monde, il est Celui qui a subi la mort ignominieuse de la croix et qui a été enseveli, Celui qu'il a mis à mort.

Eh bien ! nous avons reçu ce Crucifié. Dieu nous a amenés à reconnaître que le salut ne pouvait être trouvé qu'en son nom, le nom de cet homme rejeté (Actes 4:11, 12). Par Lui nous avons reçu le pardon des péchés et la vie éternelle. Nous partagerons éternellement avec Lui sa place dans la gloire. Nous voulons maintenant aussi partager avec Lui sa place sur la terre, la place du rejet.

Et cela répond à la pensée de Dieu : « Si du moins nous souffrons avec Lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec Lui » (Rom. 8:17).

13.3 - Le monde entier gît dans le méchant (1 Jean 5:19)

Dieu a créé Adam dans l'innocence et la pureté. Mais Adam n'obéit pas à Dieu et devint un pécheur. Ses descendants s'unirent pour devenir grands, pour être forts contre Dieu et pour rendre inefficace la malédiction sur cette terre. Caïn bâtit la première ville. Ses descendants furent des inventeurs, qui rendirent la vie plus agréable. Et finalement les hommes s'allièrent pour être grands et puissants (Gen. 11:4). C'est ainsi que se constitua le monde, la vie communautaire organisée des hommes. Dieu s'occupait de ce monde. Il l'avertit par Noé. Après le déluge, il établit un nouveau commencement sur la terre purifiée. Lorsque les hommes se détournèrent à nouveau de Lui et s'adonnèrent à l'idolâtrie, il appela Abraham, parla avec lui, sépara sa famille de tous les peuples, lui

donna ses commandements et ses ordonnances, conclut une alliance avec lui et le conduisit dans son pays, dans le pays d'Emmanuel.

Nous connaissons le résultat. Les descendants d'Abraham aussi se détournèrent de Dieu, bien que Dieu leur parlât par sa discipline, ses juges, ses rois et ses prophètes.

Il envoya ensuite son Fils. Dieu voulait leur pardonner leurs péchés et leur offrait le Seigneur Jésus comme Réconciliateur : « Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes » (2 Cor. 5:19). Mais au lieu d'accepter la main que lui tendait Dieu, le monde rejeta le Seigneur Jésus. « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous ». Sa condamnation était fondée sur le fait qu'il était le Fils de Dieu. Ils le crucifièrent et, ce qui augmente leur responsabilité, ils le mirent à mort ignominieusement.

À la croix tout le monde se ligua contre le Seigneur. Hérode et Pilate devinrent amis. Le souverain sacrificateur et les scribes, la puissance religieuse la plus élevée sur la terre, s'unirent à l'empire romain, la puissance civile et politique la plus grande. L'inscription sur la croix était rédigée dans les trois langues du monde d'alors. Dans leur lutte contre Dieu, ils étaient tous conduits par Satan.

Là, à la croix, l'état du monde fut pleinement manifesté ; pas seulement l'état de ceux qui étaient présents, mais aussi celui de toute la vie communautaire organisée des hommes. Tous les moyens dont disposait cette société furent employés dans la lutte contre Dieu.

Il n'y a maintenant plus de grâce pour le monde. Après la croix, Dieu n'a plus rien à offrir. Il ne reste pour lui que le jugement, et Dieu l'exécutera bientôt sans grâce. C'est ce que nous décrivent les chapitres 6 à 20 de l'Apocalypse.

Si Dieu n'exécute pas encore maintenant le jugement c'est parce qu'il offre encore la grâce à des individus. C'est à des individus qu'il ordonne de se repentir et qu'il dit : « Soyez réconciliés avec moi ! »

13.4 - La croix de Christ

À la croix, Dieu considérait le monde avec colère. Comment pouvait-il en être autrement face au mépris et à la honte dont les hommes accablaient son Fils. Sur la terre il y avait cependant un endroit sur lequel son regard pouvait s'abaisser avec amour et pleine satisfaction. C'était la croix, avec Celui qui y était cloué. Alors que le monde entier avec tous ceux qui lui appartenaient était assemblé contre Celui qui était sur la croix, Dieu a laissé voir, sans aucun doute possible, qu'il était du côté du Crucifié.

Telle est la situation, sur la terre, depuis la croix : d'un côté le monde qui a mis à mort Christ, et qui ne le connaît pas autrement que comme le Crucifié enseveli, et de l'autre côté la croix et ceux qui sont unis à elle. Dieu offre encore sa grâce à l'individu, mais uniquement par Jésus. Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, et l'a fait Seigneur et Christ (Actes 2:36). Ce n'est que si l'on croit au Crucifié et qu'on le reçoit comme Seigneur qu'on est sauvé, c'est-à-dire délivré du jugement. « Mais nous, nous prêchons Christ crucifié, aux Juifs occasion de chute, aux nations folie, mais à ceux qui sont appelés, et Juifs et Grecs, Christ la puissance de Dieu et la sagesse de Dieu » (1 Cor. 1:23, 24).

Vous avez donc maintenant reconnu le Seigneur Jésus comme le seul chemin par lequel un pécheur peut s'approcher de Dieu et recevoir le pardon des péchés. Vous l'avez aussi accepté comme votre Seigneur. Et vous serez éternellement unis à Lui, et participerez à tous les résultats glorieux de l'œuvre de la croix.

Mais qu'est-ce que cela signifie pour la vie sur la terre ? Cela veut dire que vous reconnaissez que le monde a agi injustement en crucifiant le Seigneur, plus même : que vous avez passé du camp du monde à celui du Seigneur Jésus, que vous appartenez à la famille de Dieu ; mais cela doit être manifesté publiquement. Il ne suffit pas de l'avoir fait dans son cœur. Il vous faut aussi extérieurement être séparés du monde. C'est pourquoi il ne suffisait pas à Israël de se mettre à l'abri du sang de l'agneau ; le peuple devait également sortir d'Égypte. Et c'est seulement après qu'il eut passé à travers la mer Rouge que la parole de Dieu dit qu'il est racheté. Et en 1 Corinthiens 10 nous avons vu que le passage à travers la mer Rouge sert d'image pour le baptême.

Ainsi, par le baptême, nous entrons dans la profession chrétienne, nous sommes placés publiquement du côté du Seigneur, qui a été rejeté et crucifié par le monde. C'est là la vraie confession de foi de l'homme, car c'est reconnaître Jésus crucifié comme Seigneur : le baptisé est placé de son côté, contre le monde. « Ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés pour le Christ Jésus, nous avons été baptisés pour sa mort » (Rom. 6:3) ?

Dieu, dans son gouvernement, nous voit alors comme sortis de ce monde placé sous le jugement, et amenés sous l'autorité d'un Seigneur qui est le Sauveur mort, qui a porté le jugement pour nous. C'est le terrain où il n'y a plus de jugement, mais au contraire la délivrance de la puissance du péché, du monde, de Satan et de la loi. C'est pourquoi Ananias dit à Saul : « Lève-toi et sois baptisé, et te lave de tes péchés, invoquant son nom » (Actes 22:16). Est-ce donc que Paul n'était pas alors lavé de ses péchés ? Pour ce qui en était de son salut éternel, pour Dieu, certainement. S'il était mort avant d'avoir été baptisé, il aurait sans aucun doute été au ciel. Ananias l'appelle frère. Mais, en ce qui concernait le gouvernement de Dieu ici sur la terre, ses péchés n'étaient pas encore ôtés. Extérieurement, Paul appartenait encore au monde qui est placé sous le jugement.

C'est pourquoi en 1 Pierre 3 il est dit que l'antitype de l'eau du déluge, le baptême, nous sauve maintenant. De même que, à travers l'eau du jugement, Noé passa du lieu du jugement au lieu de la faveur divine (la terre purifiée) (Gen. 8:21), nous aussi, par l'eau du baptême qui parle du jugement de Dieu sur le péché à la croix, nous passons ouvertement sous la seigneurie d'un Jésus mort, sur lequel le regard de Dieu se repose avec satisfaction. Aussi Pierre également, en Actes 2, dit : « Sauvez-vous de cette génération perverse. Ceux donc qui reçurent sa parole, furent baptisés ».

Une fois encore, je vous demande : êtes-vous baptisés ?

Si vous ne l'êtes pas, vous n'êtes pas encore ici bas un chrétien, car vous n'avez pas été introduits dans la profession chrétienne, cela de la seule manière que la parole de Dieu reconnaisse. Si vous avez appris à connaître le Seigneur Jésus comme Celui par la mort duquel vous avez reçu le pardon des péchés et la vie éternelle, Celui avec qui vous serez unis dans la gloire éternelle, ne voulez-vous pas ici-bas aussi Lui être associés publiquement ? Cela même si une telle place est méprisée et haïe par le monde ?

Dans ce qui vient d'être dit, je n'ai évidemment pas traité tous les côtés du baptême. Je n'ai pas non plus parlé du grand privilège des parents chrétiens de faire baptiser leurs enfants. Je me suis limité à la signification première, qui est bien la plus importante.

Avec mes affectueuses salutations.

Votre frère attaché dans le Seigneur Jésus

H. L. H.

14 - La Cène

Chers amis,

Je veux maintenant vous parler un peu de la Cène.

Il est remarquable que les deux grandes institutions permanentes du christianisme, le baptême et la Cène, fassent toutes deux allusion à l'union avec un Seigneur mort. Comme nous l'avons vu, le baptême est en relation avec notre position extérieure dans ce monde. Il est donc absolument individuel. Même si trois mille âmes sont baptisées en même temps, comme en Actes 2, cela reste pour chacune

d'elles une chose personnelle. La Cène, en revanche, bien que prise sur la terre, est en relation avec notre position intime comme corps de Christ. Aussi la communion est-elle ici une caractéristique importante. Une personne isolée qui prendrait du pain et du vin pour célébrer la Cène serait donc en totale contradiction avec la parole de Dieu. Aussi l'apôtre Paul, à qui a été confiée la mission spéciale de révéler la vérité de l'Assemblée et de son union avec Christ, dit alors : « Christ ne m'a pas envoyé baptiser » (1 Corinthiens 1:17) bien que lui ait été baptisé et qu'il en ait aussi baptisé quelques autres. Mais dans cette même épître, il parle d'une révélation particulière qu'il a reçue du Seigneur sur la Cène (11:23) et il consacre deux chapitres à ce sujet.

Le côté individuel a, dans l'Écriture, une grande place. Chaque homme doit se convertir pour lui-même, doit venir personnellement à Dieu ; croire personnellement au Seigneur Jésus et à son sang et prendre personnellement la place de rejet avec le Seigneur crucifié (dans le baptême). Une des grandes erreurs de l'Église catholique est de nier le côté individuel et de faire de tout une affaire de l'Église (« hors de laquelle il n'y a point de salut »). Mais c'est aussi une des grandes erreurs du protestantisme de ne pas voir le côté de la communion : pour lui tout est individuel, chacun doit agir selon ses propres pensées avec ceux qui pensent comme lui. Cependant l'Écriture lie aussi à la communion de grandes bénédictions. Ce n'était pas par un pur hasard que les disciples étaient assemblés lorsque le Seigneur Jésus institua la Cène, cela répondait au principe de la Cène, dont le but est d'annoncer la mort du Seigneur, comme mémorial. Mais cela ne peut être fait que par le corps de Christ (1 Corinthiens 10:16, 17). Toute prétention de la célébrer sans réserver une place à tout membre du corps de Christ, qui marche comme tel, détruit le caractère de la Cène du Seigneur. Lors de l'institution, le Seigneur a toujours parlé au pluriel, c'est-à-dire à tous les disciples à la fois, et nous trouvons la même chose en 1 Corinthiens 10 et 11, les seuls passages en dehors des Évangiles où il soit traité de la Cène.

14.1 - L'institution de la Cène

Matthieu 26, Marc 14 et Luc 22 nous en parlent. Les deux premiers passages nous montrent que la Cène fut instituée immédiatement après que le Seigneur eut parlé de la trahison de Judas et que celui-ci fut sorti. D'après Luc nous pourrions déduire que Judas ne s'en est allé qu'après la Cène. Luc ne donne cependant pas la suite chronologique. Dans son Évangile, tout est présenté selon l'ordre moral.

D'après tous les passages, on voit que le Seigneur institua la Cène à la fin du repas de la Pâque. La Pâque était le mémorial de l'agneau qui avait été égorgé une fois (Ex. 12), agneau par le sang duquel le peuple avait été mis à l'abri du jugement de Dieu. Maintenant, le moment était arrivé où le vrai agneau pascal devait être mis à mort (1 Cor. 5:7), où son sang devait être versé pour plusieurs en rémission de péchés (Matt. 26:28). Le Seigneur Jésus savait qu'il serait pris cette nuit-là pour être crucifié. Il savait qu'il devrait porter nos péchés en son corps sur le bois (1 Pierre 2:24) et qu'il devrait être fait péché pour nous (2 Cor. 5:21). Il savait que cela signifiait être abandonné de Dieu. Il connaissait tout le prix qu'il devrait payer pour notre salut. Et ce que cela représentait pour Lui, nous le voyons quelques heures plus tard à Gethsémané, lorsque Satan le plaça devant ses yeux, pour l'amener si possible, en cet instant encore, à désobéir.

En ces moments le Seigneur cherche la communion de ses amis. Un peu plus tard, à Gethsémané, il leur dira : « Demeurez ici et veillez avec moi ». Lorsqu'il les trouve dormant, il dit : « Ainsi, vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi » (Matthieu 26:38-40) ? Et « la nuit qu'il fut livré », le Seigneur institua la Cène (1 Corinthiens 11:23).

Pour les disciples, ce n'était pas une chose étrange. Comme pour le baptême, le Seigneur prend une coutume établie et lui donne une signification nouvelle et profonde, en la mettant en relation avec Lui-même et avec sa mort. D'après Jérémie 16:6-7 nous voyons que c'était une coutume juive d'avoir des repas de deuil au cours desquels on mangeait et on buvait en souvenir d'un bien-aimé mort. Dieu Lui-même n'avait-il pas aussi institué le repas de la Pâque comme souvenir de l'agneau égorgé et de la délivrance merveilleuse du jugement de Dieu ainsi que de la puissance du Pharaon et de l'Égypte, en vertu du sang de l'agneau ? Dans l'Ancien Testament, nous ne trouvons pas mention de coupe dans la célébration de la Pâque, mais le Seigneur l'ajoute (Luc 22:17). Lorsqu'il eut ainsi complété le type, il le mit de côté (Luc 22:18), et en conserva la forme pour la nouvelle institution qu'il allait établir. « Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi ; — de même la coupe aussi, après le souper ... » (v. 19, 20) .

14.2 - La signification de la Cène

« Faites ceci en mémoire de moi ». C'est donc un souvenir du Seigneur. Non pas de sa gloire avant qu'il devînt homme ou de sa marche sur la terre. Ni de sa crucifixion et de tout ce qu'il dut alors souffrir. « Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez la coupe, vous annoncez la mort du Seigneur » (1 Corinthiens 11:26). Les symboles utilisés le confirment pleinement. Le pain qui, selon les paroles du Seigneur, représente son corps, il le donne rompu à ses disciples. Puis séparément, il donne le vin comme type de son sang. La séparation du corps et du sang parle d'elle-même d'un Sauveur mort.

C'est là la signification de la Cène. C'est un repas pris en commun en souvenir de Celui qui a été mort.

Combien les éléments utilisés sont simples. Y a-t-il quelque chose de plus commun que le pain que chacun mange quotidiennement ? Y a-t-il quelque chose de plus commun dans les pays du sud que le vin, qui est bu comme le sont le café et le thé dans d'autres pays ? Mais quelle signification le Seigneur n'a-t-il pas liée à ce repas !

C'est un vrai repas. Nous mangeons du pain et buvons du vin. Il est bon que nous en soyons conscients, afin que nous mangions et buvions véritablement et ne prenions pas seulement deux miettes de pain et une goutte de vin ! Le pain est du pain ordinaire et le vin du vin ordinaire, et ils le demeurent. Ils ne sont pas transformés par l'action de grâces rendue avant le pain et avant la coupe. D'après 1 Corinthiens 11:24 et Luc 22:19 nous voyons que le fait de bénir en Matthieu 26:26 et en Marc 14:22 signifie rendre grâces, louer. Cela apparaît aussi dans des passages tel Éphésiens 1:3, etc., où l'apôtre bénit Dieu. En Matthieu 14:19 aussi le Seigneur bénit, et personne ne voudra affirmer que les cinq pains et les deux poissons ne sont pas demeurés des pains et des poissons.

Cela est très important pour reconnaître que la doctrine de l'Église romaine de la transsubstantiation (selon laquelle, par les paroles liturgiques prononcées par le prêtre, le pain et le vin deviennent véritablement le corps et le sang du Seigneur) et la doctrine de l'Église luthérienne de la consubstantiation (Christ corporellement présent dans, avec et parmi le pain) sont en totale contradiction avec l'Écriture, et présentent dans leurs conséquences la négation de l'œuvre accomplie une fois pour toutes. À maintes reprises le Seigneur emploie des images en parlant de Lui. Il dit : « Moi je suis la porte des brebis » et « Moi, je suis le bon berger » (Jean 10). En Jean 14, il dit : « Moi, je suis le chemin, et la vérité, et la vie ». Il est parfaitement clair que le Seigneur emploie là des images.

14.3 - La mort du Seigneur

Qui peut comprendre la signification profonde de ces quelques mots ? Lui, le Seigneur, est allé dans la mort. Quel amour, quelle grâce, quelle miséricorde ! Quel conseil merveilleux de Dieu ! Le Prince de la vie, la source de la vie, mort et enseveli ! Quelle preuve qu'il a parfaitement pris notre place ! Il n'a pas seulement porté nos péchés en son corps, mais il a aussi été fait péché. Quels sentiments de reconnaissance et de louange, d'adoration ne s'éveillent-ils pas dans nos cœurs, lorsque nous le voyons ainsi ! Pour nous il est allé à la mort. Son amour pour nous était si grand qu'il a voulu payer ce prix pour notre salut. « L'amour est fort comme la mort, la jalousie, cruelle comme le shéol ; ses ardeurs sont des ardeurs de feu, une flamme de Jah. Beaucoup d'eaux ne peuvent éteindre l'amour, et

des fleuves ne le submergent pas ; si un homme donnait tous les biens de sa maison pour l'amour, on l'aurait en un profond mépris » (Cantique des Cantiques 8:6, 7 ; voir aussi Psaume 69:1, 2).

Quelle obéissance envers Dieu ! Il préférerait mourir (et de quelle mort), plutôt que de ne pas accomplir la volonté de Dieu. Quelle détermination, de vouloir prendre cette position qui l'a conduit « jusqu'à la mort, et à la mort de la croix ».

Aussi le Seigneur, comme un hôte, nous invite-t-il à venir à sa table, pour y annoncer sa mort, et cela en mémoire de Lui. Nous ne venons pas pour recevoir. La Cène n'est pas un sacrement (un moyen d'obtenir la grâce). Nulle part l'Écriture ne dit cela. [On se sert en général de Jean 6 comme preuve que la Cène est un sacrement. Jean 6 ne parle cependant pas de la Cène, qui n'était alors pas encore instituée. Le Seigneur ne parle pas davantage de son corps et de la coupe, comme il le fait toujours pour la Cène, mais de sa chair et de son sang, ce qui est une toute autre pensée.]

Le Seigneur glorifié nous invite à sa table, afin que nous nous souvenions de sa mort, qu'il a soufferte il y a plus de 1900 ans. Dans l'éternité également nous le ferons. En Apocalypse 5, nous voyons l'Agneau dans le ciel « qui se tenait là, comme immolé », ainsi que le Seigneur l'a été une fois sur la terre. Et de même que, à la vue de l'Agneau immolé, la reconnaissance et l'adoration rempliront un jour le ciel, cela se produit maintenant ici-bas sur la terre, lorsque nous annonçons sa mort. Quand nous le contemplons, nos cœurs se réchauffent et se remplissent ; et dans nos cantiques, dans nos actions de grâces et dans les silences montent vers Lui nos sentiments de reconnaissance, de ferveur et d'adoration.

Nous ne pouvons évidemment nous rassembler pour le culte que comme chrétiens. Seuls peuvent prendre cette place ceux qui savent que leurs péchés sont pardonnés, et qu'ils ont la paix avec Dieu. Ils expriment par cette participation qu'ils ont communion avec Lui et qu'ils ont part à son œuvre (I Corinthiens 10:16). Est-ce que, à cette place précisément, toute inquiétude au sujet de ses péchés n'est pas une négation de l'œuvre parfaite par laquelle il a rendu parfaits à perpétuité les siens (Hébreux 10:14) ?

Il en résulte aussi qu'à cette place aucun don n'est en activité, mais que nous nous réunissons uniquement comme sacrificateurs, pour offrir des sacrifices de louanges et de reconnaissance, « le fruit des lèvres qui confessent son nom » (Hébreux 13). Là, un apôtre vient comme un simple croyant ; là celui qui a une position de conducteur dans l'assemblée et celui qui a un grand don dans le service sont assemblés comme simples adorateurs au milieu d'adorateurs.

Avez-vous déjà entendu l'invitation du Seigneur et y avez-vous prêté l'oreille ?

14.4 - Quand et combien de fois faut-il prendre la Cène ?

Dans l'éternité, nous louerons et adorerons l'Agneau à toujours. Dans les bienheureux premiers temps de l'Assemblée, la Cène était prise tous les jours (Actes 2:46). Lorsque par la suite, les circonstances changèrent de sorte que les chrétiens ne purent plus se rassembler tous les jours, nous voyons qu'ils le firent chaque premier jour de la semaine. Dieu, qui veut nous donner à connaître en toutes choses Sa volonté, l'a relaté dans sa Parole pour que nous puissions le savoir. En Actes 20:7, nous lisons que les frères étaient assemblés pour rompre le pain. Ils n'étaient pas réunis pour entendre Paul, bien qu'il fût un apôtre. Ils étaient rassemblés pour un objet plus élevé ; dans cette réunion, Paul eut cependant aussi le temps de parler. La manière dont cela nous est rapporté nous permet de voir que c'était une habitude de se rassembler dans ce but.

Si nous avons quelque peu compris ce merveilleux privilège de pouvoir prendre cette place et de pouvoir exercer ce service : annoncer « la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne » ; et si nous avons entendu l'invitation de notre bien-aimé Seigneur, le « Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré pour moi », qui nous demande : « Faites ceci en mémoire de moi », est-ce qu'alors notre cœur ne désire pas le faire aussi souvent que possible ?

Et quel jour est plus approprié pour le faire que « le jour du Seigneur », le jour où il est ressuscité et où, deux semaines de suite, il se présenta au milieu de ses disciples assemblés (Jean 20) ?

14.5 - Se juger soi-même

Mais en rapport avec cela, la Parole nous exhorte au jugement de nous-mêmes, à nous éprouver nous-mêmes. Non pas pour examiner si nous sommes dignes de prendre cette place ; car tout chrétien comme tel en est digne. Douter de cela, c'est douter de la valeur de l'œuvre du Seigneur Jésus.

Il s'agit de savoir si nous prenons cette place d'une manière qui en est digne. S'il est vrai que la Cène est un repas, et que ce que nous y recevons est simplement du pain et du vin, il n'en demeure pas moins que c'est la Table du Seigneur, et que le Seigneur est Celui qui reçoit. Le pain rompu et le vin versé sont les signes de son corps donné et de son sang répandu pour nous. Il nous faut en être conscients lorsque nous nous approchons de ce lieu pour exercer ce service. Et c'est pourquoi l'examen de soi-même, le jugement de soi-même sont nécessaires. Tout ce qui n'est pas en communion avec cette place sainte entre toutes sur la terre, doit d'abord être enlevé dans le jugement de soi-même.

Les Corinthiens avaient oublié cela. Ils n'avaient pas « discerné » le corps du Seigneur, car ils agissaient comme si c'était leur propre repas. Aussi le Seigneur avait-il dû intervenir en discipline :

« C'est pour cela que plusieurs sont faibles et malades parmi vous, et qu'un assez grand nombre dorment ». Si nous ne pensons pas à l'honneur dû au Seigneur, il le sauvegardera Lui-même. C'est une pensée sérieuse !

Avec mes cordiales salutations.

Votre frère attaché dans le Seigneur qui vient bientôt.

H.L.H.

15 - La Table du Seigneur

Chers amis,

Dans ma dernière lettre, nous avons vu ce que la parole de Dieu, dans les Évangiles et en 1 Corinthiens 11, nous dit de la Cène du Seigneur. Nous avons vu que c'était un repas en mémoire de la mort du Seigneur Jésus. J'aimerais maintenant parler d'un autre côté de la Cène, que nous trouvons en 1 Corinthiens 10 : la communion.

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul répond à différentes questions qui lui avaient été posées. Ainsi, on lui avait demandé si un chrétien pouvait manger de la viande des bêtes qui avaient été offertes en sacrifice aux idoles. Il répond à cette question au chapitre 8, et poursuit le sujet au chapitre 10.

Il y avait à Corinthe des croyants qui raisonnaient de la manière suivante : Une idole n'est rien d'autre qu'un morceau de bois ou de pierre, aussi pouvons-nous tranquillement manger des choses sacrifiées aux idoles ; nous pouvons aller en toute quiétude dans le temple des idoles et manger là, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, et par conséquent pas d'idoles. Il ne s'agit que d'une question de forme sans aucune importance quelconque. Nous pouvons donc manger, pour ne pas froisser les païens.

L'apôtre reconnaît qu'une idole n'est rien. Mais il attire leur attention sur le fait que derrière les idoles sont cachés les démons, comme Dieu l'a déjà dit en Deutéronome 32:17. En réalité, les sacrifices sont donc offerts aux démons. Or, tant pour les sacrifices païens que pour les sacrifices israélites, l'homme a communion avec l'autel sur lequel il offre ou duquel provient ce qu'il mange. On peut avoir part

au mal que l'on ne fait pas soi-même. La vraie sagesse en de tels cas consiste à s'abstenir. C'est mésuser de la connaissance que de participer à des choses — ou de donner seulement l'apparence d'y participer — qui sont fausses, dans le domaine du culte. Il ne faut pas alléguer que le cœur ne participe pas à ce que l'homme fait extérieurement, non seulement c'est là un manque de droiture, mais c'est méconnaître que Christ est méprisé et ne pas prendre au sérieux les ruses de Satan. Le chrétien n'a-t-il pas été délivré de la puissance de Satan pour servir le Dieu vivant et vrai ? N'a-t-il pas été acheté à prix pour glorifier Dieu ?

Le Saint Esprit se sert de cela comme point de départ pour nous parler de la Cène et en présenter un côté que nous ne trouvons pas dans les Évangiles. Cet aspect ne pouvait pas y être présenté, car l'Assemblée n'existait pas encore et la doctrine de l'Assemblée n'avait pas encore été révélée.

L'importance de ce sujet ressort cependant du fait qu'il est traité d'abord, et ensuite seulement (chap. 11) nous avons la célébration de la Cène. L'ordre dans lequel les sujets sont présentés dans l'Écriture est toujours très significatif. Si l'on ne connaît pas l'enseignement de 1 Corinthiens 10:15-22, il est tout à fait impossible de célébrer la Cène de la bonne manière.

15.1 - La communion du sang et du corps de Christ

« Je parle comme à des personnes intelligentes : jugez vous-mêmes de ce que je dis. La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ » (1 Cor. 10:15, 16) ?

L'Écriture en appelle d'abord à notre entendement spirituel. Nous avons reçu une nouvelle vie et l'onction du Saint (1 Jean 2:20) : le Saint Esprit qui nous conduira dans toute la vérité (Jean 16:13 ; 1 Cor. 2:9-15). La parole de Dieu suppose que chaque chrétien agit avec discernement, qu'il sait ce qu'il fait. Un chrétien qui fait ce qu'il ne comprend pas ou qui agit selon des impulsions aveugles est en totale contradiction avec l'esprit du christianisme.

Ainsi, celui qui participe à la Cène déclare qu'il a part à ce dont le pain et le vin sont le symbole : au corps et au sang du Seigneur Jésus. Mais ce n'est pas tout. Il est également uni à tous ceux qui ont la même part. Dans ces versets, communion signifie : participation commune à tous les droits et à tous les devoirs de la chose en question.

Le sang et le corps sont séparés l'un de l'autre. C'est donc le Sauveur mort qui nous est présenté. Dans ce passage le sang est nommé en premier contrairement à l'ordre dans lequel la Cène est célébrée, et cela parce que le sang du Seigneur Jésus est le fondement de tout.

Il y a donc une communion établie entre des hommes qui ont part au Sauveur mort. Ils participent à son sang ; quel privilège ! Nous sommes lavés dans son sang (Apoc. 1:5) ; rachetés (Éph. 1:7 ; 1 Pierre 1:19) ; justifiés (Rom. 5:9) ; sanctifiés (Héb. 13:12) ; achetés pour Dieu (Apoc. 5:9) ; approchés (Éph. 2:13). Son sang nous purifie de tout péché (1 Jean 1:7), et par son sang nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints (Héb. 10:19) ; par le sang de Christ, Dieu s'est acquis l'Assemblée (Actes 20:28).

L'expression « corps de Christ » se trouve en 1 Corinthiens 10:16 ; 12:27 et Éphésiens 4:12 comme désignant l'Assemblée. On la trouve encore en Romains 7:4 et Hébreux 10:10 ; dans ces passages, elle semble être en relation avec le fait que nous sommes morts avec Christ ; avec le fait qu'à la croix, l'homme selon la chair a trouvé sa fin. Tout ce que nous étions par nature a trouvé sa fin dans la mort de Christ. Voir Colossiens 1:21 : « Vous qui étiez autrefois étrangers et ennemis quant à votre entendement, dans les mauvaises œuvres, il vous a toutefois maintenant réconciliés dans le corps de sa chair, par la mort ».

Il s'agit donc d'une communion d'hommes qui tous ont part aux glorieuses conséquences de l'œuvre du Seigneur Jésus, mais qui aussi sont morts avec Christ et qui maintenant, comme hommes nouveaux, sont unis ensemble. Bien que cette communion soit sur la terre, le « vieil homme », ce que nous sommes par nature, n'y a pas de place.

15.2 - Le corps mystique de Christ, l'Assemblée

« Car nous qui sommes plusieurs, sommes un seul pain, un seul corps, car nous participons tous à un seul et même pain » ou comme cela peut aussi être traduit : Parce que le pain est un, nous, qui sommes plusieurs, sommes un seul corps ; car nous participons tous à un seul et même pain (1 Cor. 10:17).

Nous trouvons ici clairement exprimé ce que nous avons déjà vu au verset 16. Tous ceux qui ont part au sang du Seigneur Jésus et à son corps donné pour nous sont en communion, constituent un corps. Dans ces versets, la doctrine du corps n'est pas davantage développée, car le sujet est ici la communion et le caractère exclusif de celle-ci. Au chapitre 12, dans l'épître aux Éphésiens et dans d'autres passages, il en est parlé en détail.

En 1 Corinthiens 12:13 il nous est montré comment cette communion est née. La base, le fondement est l'œuvre accomplie par le Seigneur Jésus à la croix. Mais elle est constituée par le baptême du Saint Esprit. L'Écriture nous dit clairement quand cela s'est produit. Jean le Baptiseur avait annoncé que le Seigneur Jésus baptiserait de l'Esprit Saint. En Actes 1:4, 5, le Seigneur Jésus dit aux apôtres qu'ils recevraient ce baptême dans peu de jours, et cela lorsque le Saint Esprit serait répandu.

L'Écriture parle de deux manières de l'Assemblée comme corps de Christ. Parfois, telle qu'elle est selon le conseil de Dieu, c'est-à-dire telle qu'elle sera un jour dans le ciel (Éph. 1:22). Elle est alors constituée de tous les croyants qui, au jour de la Pentecôte (Actes 2), ont été baptisés en un seul corps, et de tous ceux qui y sont ajoutés par la suite (Actes 2:47), jusqu'au moment où elle sera enlevée dans la gloire. À ce moment, pendant l'espace d'un clin d'œil, l'Assemblée tout entière sera complète sur la terre. Les morts en Christ seront ressuscités, et nous, les vivants, nous serons changés. Mais ce n'est qu'un court instant. Voir à cet égard 1 Thessaloniens 4:15-17 et 1 Corinthiens 15:51-54.

En général — et toujours lorsqu'il est question de notre responsabilité, de notre marche sur la terre — l'Écriture considère l'Assemblée comme étant l'ensemble des croyants vivant sur la terre à un moment donné. Ceux qui s'en sont allés, qui se sont endormis dans le Seigneur, n'ont plus besoin d'exhortation. Ils ne sont plus sur la terre.

En 1 Corinthiens 12:27, le caractère du corps de Christ, vu sous cet angle, est présenté très explicitement. Il est dit aux Corinthiens : « Vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier ». Nous pourrions en déduire qu'ainsi les croyants en un certain lieu constituent le corps de Christ. Il y aurait alors autant de corps de Christ qu'il y a d'endroits où demeurent des croyants. D'après ce que nous avons vu en 1 Corinthiens 10:16, 17, il est évident qu'il ne peut pas en être ainsi. Le verset 28 le montre aussi clairement. Lorsqu'il y est parlé des dons que Dieu a donnés à l'Assemblée, les premiers nommés sont les apôtres ; et nous savons bien qu'ils n'étaient pas à Corinthe. L'Assemblée de Dieu à Corinthe n'était donc rien d'autre qu'une expression locale du seul corps, ce qu'on pouvait alors voir à Corinthe de la seule Assemblée, du corps de Christ.

Revenons maintenant à 1 Corinthiens 10:16.

15.3 - La Cène est l'expression de l'unité du corps de Christ

Nous avons vu que l'unité du corps est formée par le baptême du Saint Esprit ; non pas par conséquent par la participation à la Cène. S'il en était ainsi, seuls constitueraient l'Assemblée ceux qui participent à la Cène du Seigneur. C'est en contradiction absolue avec tout l'enseignement de l'Écriture ; et notre verset ne dit pas non plus cela.

De même que le Seigneur Jésus, lorsqu'il distribua le pain, dit : « Ceci est mon corps », donnant par là un signe visible, une présentation visible de son corps donné pour nous, de même l'Écriture ajoute ici que le pain et le vin sont des signes visibles, l'expression du corps mystique de Christ, de l'Assemblée. Celui qui boit le vin et qui mange le pain exprime qu'il est du nombre de ceux qui ont part à tous les glorieux résultats du sang versé du Seigneur Jésus et du sacrifice de son corps sur la croix. Il est un membre du corps de Christ. Ici donc, en rapport avec la Cène, l'Écriture nous enseigne ce que nous sommes, tandis qu'au chapitre 11 et dans les Évangiles, nous trouvons ce que nous faisons.

Nous ne prenons ainsi pas la Cène individuellement, mais ensemble, comme membres du seul corps. Il est toujours dit « nous », alors que dans le contexte il est chaque fois parlé de « je ». Nous exprimons par la fraction même du pain notre unité avec tous les membres du corps de Christ. Il est donc clair que tous les membres doivent pouvoir prendre la Cène — mais aussi, eux seuls. Lorsque des inconvertis sont admis, c'est-à-dire lorsque, par principe, des hommes sont admis sans que l'on soit sûr qu'ils sont des membres du corps de Christ, ce n'est pas la Cène du Seigneur, mais la cène du groupement d'hommes qui a institué ce repas. Il en va de même lorsqu'on refuse la participation à des croyants qui appartiennent pourtant au corps de Christ et auxquels on n'a rien à reprocher de ce que Dieu Lui-même tient pour un empêchement, par exemple une mauvaise marche, une fausse doctrine ou la relation avec des choses impures. Aussitôt que d'autres conditions sont posées (comme la reconnaissance de certaines vérités qui ne sont pas fondamentales), on fait de la Cène son propre repas et on la dépouille de son caractère de Cène du Seigneur, telle que l'Écriture la connaît.

L'Écriture, en revanche, indique très clairement le caractère de la Cène, comme nous l'avons vu. C'est le repas de communion du Seigneur avec tous les siens. Ceux qui participent à cette communion sont tous morts avec Christ. Ils sont des hommes nouveaux, ayant reçu une vie nouvelle que l'Écriture nomme « esprit » (Jean 3:6), et en qui le Saint Esprit habite. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création : les choses vieilles sont passées ; voici, toutes choses sont faites nouvelles » (2 Cor. 5:17).

La Cène du Seigneur n'est donc pas célébrée selon le vieil homme. C'est la Cène du Seigneur, de Celui qui est mort et ressuscité et que Dieu a fait Seigneur et Christ (Actes 2:36). Le Seigneur ressuscité invite les siens à prendre son repas, comme ses invités. C'est Lui qui reçoit, et qui aussi est le seul qui a autorité. Un repas dans lequel cette place ne serait pas donnée au Seigneur, mais où les hommes régleraient tout, quant au principe, selon leurs propres pensées, un tel repas devrait-il être la Cène du Seigneur ?

15.4 - Le caractère exclusif de la Cène

Nous avons vu que seuls les vrais croyants peuvent participer à la Cène. D'autres passages, comme 1 Corinthiens 5 et 2 Jean, mentionnent certaines choses qui empêchent des hommes, reconnus comme de vrais croyants, d'y participer.

En 1 Corinthiens 10:18-22 le Saint Esprit met l'accent sur le fait que des relations profanes constituent un empêchement absolu, même si personnellement le croyant n'a eu aucune part au mal.

Nous avons vu qu'à Corinthe quelques frères avaient la pensée suivante : les idoles ne sont rien d'autre qu'un morceau de bois ou de métal, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu. Par conséquent cela ne fait rien que nous mangions des choses sacrifiées aux idoles ou que nous prenions un repas dans le temple des idoles.

L'Écriture démontre avec beaucoup de sérieux que de telles conclusions sont absolument fausses. D'une manière générale, les adorateurs ont part à quelque chose qui les distingue des autres hommes. Pour l'Assemblée, c'est le sang de Christ et le corps de Christ ; les croyants ne sauraient dès lors avoir communion avec ce qui serait incompatible avec ces signes de la mort de Christ. L'Écriture développe le sujet en partant des sacrifices israélites et païens. Le sacrifice de prospérités de Lévitique 3 et 7 est le seul sacrifice dont tout Israélite pouvait manger. L'Écriture s'appuie donc sur ce sacrifice, et il est très remarquable que précisément cette offrande soit le type le plus parfait de la Cène et du culte de l'Assemblée qui y est lié.

C'était une offrande volontaire ; personne n'était obligé de l'offrir. Mais lorsqu'un Israélite avait le cœur rempli de louange et de reconnaissance (Lév. 7:11 et suivants) et voulait apporter un sacrifice, il y avait pour lui des instructions divines relativement à ce qu'il devait apporter pour être agréé de Dieu. Par-dessus tout, il était expressément spécifié où il devait l'apporter : devant la face de l'Éternel, à l'entrée de la tente d'assignation, là où Dieu demeurait et où le peuple pouvait le rencontrer, à l'autel. Nous voyons combien le service est inséparable de l'autel, il est un avec lui. Il était fait aspersion du sang autour de l'autel (3:2). La graisse et les rognons étaient offerts sur l'autel, après que l'Israélite avait fait tourner la poitrine comme offrande tournée devant l'Éternel (7:29-31), et Dieu les nomme : mon pain (3:3-5, 11, 16 ; Nomb. 28:2). Le sacrificateur qui exerçait le service lors du sacrifice recevait l'épaule droite. Aaron et ses fils avaient la poitrine. Et celui qui avait apporté l'offrande pouvait manger la chair de son sacrifice avec tous ceux d'entre le peuple qui étaient purs.

En Lévitique 7:19-21, nous avons d'importantes instructions quant à l'impureté. La chair qui avait touché quelque chose d'impur devait être brûlée au feu. Dans le lieu où nous apportons l'offrande, il peut aussi y avoir quelque chose d'impur par quoi l'offrande, pure en elle-même, sera souillée et ne pourra plus être mangée. Mais il était aussi absolument interdit à la personne à laquelle une impureté était attachée de manger du sacrifice, et il en était de même d'une personne qui n'avait aucune impureté en elle, mais qui avait touché l'impureté d'autrui — consciemment ou inconsciemment. Voir également Nombres 19 et Lévitique 5:17. Le jugement est le même dans les deux cas, comme si toutes deux l'avaient fait : « Cette âme-là sera retranchée de ses peuples ». Quel jugement total de Dieu sur l'affirmation humaine : l'union avec une fausse doctrine ou un mal moral ne souille pas, si l'on n'a pas soi-même cette doctrine ou ce mal.

Au sujet de l'union avec l'autel nous trouvons plus encore. En Lévitique 7:15-18 nous lisons que la chair du sacrifice de prospérités ne pouvait être mangée que le jour où elle avait été présentée comme offrande à Dieu (sur l'autel). L'union avec l'autel ne pouvait pas être interrompue, afin que le caractère de sacrifice ne soit pas perdu. L'offrande volontaire ou l'offrande pour un vœu pouvait encore être mangée le lendemain, car il y a là une plus grande énergie et une plus grande consécration de cœur, de sorte que l'union avec l'autel dure plus longtemps. En Lévitique 17 nous trouvons l'interdiction absolue d'offrir un sacrifice de prospérités ailleurs qu'à l'entrée de la tente d'assignation, pour faire aspersion du sang sur l'autel, et pour y faire fumer la graisse. Celui qui passait outre devait être retranché.

Dans le Nouveau Testament, nous avons un langage encore plus clair. Le Seigneur Jésus dit en Matthieu 23:19 que l'autel sanctifie le don. Ainsi, non seulement l'autel est plus important que le don, mais le don reçoit son caractère par le fait qu'il entre en relation avec l'autel.

15.5 - La Table du Seigneur

L'autel sur lequel était offert le sacrifice de prospérités est appelé en Malachie 1:7, comme aussi en Ezéchiel 41:22, la « table de l'Éternel ». Dans les deux passages, nous voyons que « table » et « autel » s'appliquent à la même chose. L'expression « autel » fait plutôt allusion à l'offrande qui est placée dessus, tandis que « table » est en relation avec le repas et la communion qui y est liée. Le sacrifice de prospérités était un repas de communion de Dieu avec son peuple. Dieu recevait sa part. Aaron et sa maison (toujours un

type de Christ et de l'Assemblée, vus comme une famille sacerdotale) recevaient leur part. Et tous ceux d'entre le peuple qui étaient purs recevaient leur part.

C'est ce que nous trouvons aussi dans le Nouveau Testament. Hébreux 13:10 dit : « Nous avons un autel dont ceux qui servent le tabernacle n'ont pas le droit de manger » (ce sont ceux qui appartiennent au judaïsme). En 1 Corinthiens 10:18-20 les mots « table » et « autel » sont aussi employés l'un pour l'autre.

Le Saint Esprit reprend l'appellation que lui-même avait donnée dans l'Ancien Testament à l'autel et la met en relation avec la Cène du Seigneur et avec le caractère de communion de ce repas.

Quelles expressions : « Table du Seigneur », « Cène du Seigneur » ! C'est sa Table, à laquelle il invite les siens à célébrer avec Lui son repas. Il n'est évidemment pas question ici de la table matérielle sur laquelle sont posés le pain et le vin. C'est la Table du Seigneur mort et ressuscité, où il invite les siens, qui sont morts avec Lui, à manger avec Lui. C'est une Table spirituelle, le lieu dans sa maison spirituelle où il invite les siens à venir à Lui, et où ils peuvent être près de Lui. C'est là qu'est la Cène.

Est-ce que quelqu'un pourrait encore douter qu'à la « Table du Seigneur » il n'y en a qu'un seul qui a l'autorité ? Qu'un seul peut décider qui peut participer à cette table ? Qu'un seul peut dire comment le service doit être exercé ? Qu'un seul décide qui doit être employé pour le service ? Le Seigneur seul doit décider de tout et Lui seul veut tout diriger par son Esprit. Aucun homme n'a quoi que ce soit à dire, aucun homme n'a quoi que ce soit à faire, à moins que le Seigneur ne veuille l'employer.

Ici précisément le Saint Esprit met l'accent sur le caractère exclusif de la Cène. On ne peut pas participer à la Table du Seigneur et à la table des démons. L'amour est jaloux. Le Seigneur aime tant les siens qu'il est allé pour eux à la mort, la mort de la croix, sous le jugement de Dieu. Il aime tant les siens que maintenant il est toujours vivant pour intercéder pour eux (Héb. 7:25). Il les aime tant qu'il a préparé un lieu, sa Table, où il les invite à venir à Lui pour prendre son repas. Il ne peut admettre aucune indifférence à l'égard de Lui-même, à l'égard des droits de son amour, et de sa sainte communion. Il a délivré les siens de la puissance de Satan et du monde. Il a été fait péché pour eux, afin que l'homme selon la chair soit amené à sa fin, sous le jugement d'un Dieu juste et saint. Comment pourrait-il alors tolérer pour les siens des relations avec Satan ou le monde, avec les principes de l'homme naturel ? Et par-dessus tout en ce lieu, où ils sont chez Lui, pour se souvenir de sa merveilleuse œuvre d'amour, du don de Lui-même à la croix ; où tout cela est placé devant eux lorsqu'il leur donne le pain rompu et le vin versé en leur disant : Ceci est mon sang, qui est versé pour vous. Ceci est mon corps, qui est donné pour vous ; faites ceci en mémoire de moi !

Est-ce qu'un cœur qui l'aime peut rester indifférent à ses droits, en ce lieu ? Peut-il agir sans demander avec prière : « Seigneur que veux-tu que je fasse ? Où est le lieu auquel tu m'invites ? Où est ta Table, où je peux célébrer ta Cène ? »

Cependant, si un enfant de Dieu peut agir ainsi, le Seigneur reste le même. Il refuse d'avoir communion à sa Table avec ceux qui, quant à ses droits, sont indifférents. « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi » (Matt. 12:30).

« Provoquons-nous le Seigneur à jalousie ? Sommes-nous plus forts que lui » (1 Cor. 10:22) ?

Avez-vous déjà pris votre place à la Table du Seigneur, le seul endroit où la Cène du Seigneur est célébrée ?

Avec mes affectueuses salutations.

Votre frère attaché dans l'amour de notre Seigneur

H. L. H.

16 - Adoration

Chers amis,

Maintenant que nous nous sommes entretenus, dans les lettres précédentes, de la Cène, j'aimerais vous écrire quelque chose au sujet de l'adoration. Elle est certes très étroitement liée à la Cène, mais ce n'est cependant pas la même chose. La célébration de la Cène, telle que l'Écriture nous la présente, conduit à l'adoration, mais n'est pas elle-même l'adoration.

Qu'est-ce que l'adoration ? Nous pouvons peut-être la définir comme étant l'hommage rendu à Dieu en vertu de ce qu'il est en Lui-même et pour ceux qui l'adorent. Le mot hébreu le plus souvent employé pour « adoration » dans l'Ancien Testament, signifie « se prosterner ». Nous le trouvons par exemple en Genèse 18:2. Le mot grec revenant souvent dans le Nouveau Testament : « proskuneo » désigne un « acte de respect », tant à l'égard de Dieu qu'à l'égard des hommes.

Il est clair que c'est le devoir de toute créature intelligente d'adorer Dieu. Les anges l'adorent (Néh. 9:6). Ses saints l'adorent. Dans l'évangile éternel les hommes sont invités à donner gloire à Dieu et à Lui rendre hommage (Apoc. 14:7). Et bientôt tout sur la terre se prosternerait devant Lui (Soph. 2:11 ; Zach. 14:16 ; Ps. 86:9, etc.).

Mais si les anges se prosternent devant Dieu en vérité, car ils savent qui il est, les hommes qui ne sont pas nés de nouveau se prosterneront bientôt devant Lui, ayant fait l'expérience de sa puissance dans les jugements ou dans le désir de jouir de la vie sous la domination du Seigneur Jésus. Mais cette adoration extérieure n'est pas tout ce que Dieu demande de l'homme. Il veut l'adoration du cœur, l'hommage produit par des sentiments d'amour de l'homme pour Dieu. Eh bien ! Dieu nous a parlé de cela, et sa Parole nous enseigne sur le caractère, la puissance et la vraie place de l'adoration. En Jean 4:19-20 par exemple, le Seigneur en parle dans des expressions simples et claires.

16.1 - Le vrai lieu de l'adoration

La femme samaritaine dit au Seigneur : « Seigneur, je vois que tu es un prophète. Nos pères ont adoré sur cette montagne-ci, et vous, vous dites qu'à Jérusalem est le lieu où il faut adorer ». (Jean 4:19-20).

Semblable à tant de personnes de nos jours, elle ne recherche que les pensées des hommes. « Vous dites ». Elle ne dit pas un mot de la volonté de Dieu dans cette affaire. Il ne lui vient même pas à l'esprit de demander si le Seigneur n'a pas donné à connaître sa pensée et s'il n'a pas peut-être choisi un lieu ou un autre. N'a-t-il pas expressément indiqué Jérusalem ? David l'apprit lorsque Dieu accepta son sacrifice dans l'aire d'Ornan (1 Chron. 21:28). Salomon connaissait le choix de Dieu quand il commença à bâtir le temple (2 Chron. 3:1). Après que ce roi eut achevé la construction, Dieu lui donna l'assurance qu'il avait agi justement et que son nom serait là à jamais (2 Chron. 7:16).

La femme était manifestement tout à fait ignorante quant aux déclarations positives de l'Écriture. Mais à qui en était la faute ? La position qui était la sienne dès sa naissance et par sa naissance explique peut-être son ignorance. Ce n'était cependant pas une excuse. Elle se réclamait de sa relation avec le Dieu de Jacob, mais elle ne savait pas, ni ne recherchait s'il avait révélé ses pensées à ce sujet.

Elle pouvait en appeler à ce que « nos pères » avaient fait. Pendant des siècles le temple sur la montagne de Garizim avait été le centre de l'adoration des Samaritains ; mais ce fait ne pouvait en aucune manière justifier la prétention de ce temple à être le vrai lieu de l'adoration. Certes la femme marchait dans les traces de ses pères en adorant comme eux l'avaient fait. Pourtant la question subsistait : « Est-ce là le lieu choisi par Dieu pour que son peuple s'approche de Lui et Lui apporte l'adoration ? » Une seule déclaration de la parole de Dieu : « Ainsi dit l'Éternel » démolit toutes ses pensées, ses arguments et ses sentiments.

Plus encore : À supposer qu'elle était véritablement ignorante quant à la révélation concernant Jérusalem, est-ce que son adoration, rendue dans l'ignorance sur la montagne de Garizim, devait être acceptée par Dieu ? Il y avait sans doute beaucoup de Samaritains qui étaient honnêtement persuadés qu'ils adoraient de la bonne manière. Mais une telle adoration était-elle pour autant acceptable devant Dieu ? Est-ce que la conscience de l'homme est au-dessus des déclarations de la parole de Dieu ? En aucun cas ! Le Seigneur Jésus rejette par conséquent expressément les prétentions de la femme samaritaine : « Vous, vous adorez, vous ne savez quoi ; nous, nous savons ce que nous adorons ; car le salut vient des Juifs ».

Trois choses sont placées devant nos yeux dans cette déclaration :

1. Il est dangereux, et aussi mauvais, de faire d'un sujet sur lequel Dieu nous a communiqué ses pensées, une chose sur laquelle l'homme peut avoir sa propre opinion.

2. Adorer Dieu comme l'ont fait nos pères n'est nullement une garantie que nous le faisons de la bonne manière.

3. Même si nous agissons en toute bonne conscience, ce n'est pas un motif pour Dieu d'accepter ce que nous faisons . Ce que Dieu a dit est la seule chose qui compte lorsqu'une question se soulève. Le simple devoir des enfants de Dieu est d'aligner leurs pensées sur les pensées de Dieu. « Si quelqu'un a péché, et a fait, à l'égard de l'un de tous les commandements de l'Éternel, ce qui ne doit pas se faire, et ne l'a pas su, il sera coupable, et portera son iniquité » (Lév. 5:17).

Le Seigneur ne parle plus de Jérusalem. Il présente d'une façon claire et évidente la vérité pour donner ensuite à connaître quelque chose de nouveau.

Sous la loi, Jérusalem était, de par l'autorité divine, le lieu de l'adoration. Mais ensuite, le Fils de Dieu était venu sur la terre. « Dieu a été manifesté en chair » (I Tim. 3:16). « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler » (Matt. 11:27). — Est-ce que cela devrait être sans influence sur l'adoration rendue à Dieu par les hommes ? L'adoration n'est-elle pas fondée sur la connaissance de Dieu ?

16.2 - L'essence du christianisme

En Jean 4:10, le Seigneur Jésus donne déjà à connaître en quelques mots le caractère propre de la nouvelle économie : le temps de l'Assemblée [= l'Église].

« Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive ».

« Le don de Dieu ! » — Nous trouvons ici la pleine révélation de Dieu. Sous la loi, Dieu n'était pas connu comme Celui qui donne. Il était Celui qui exigeait ! Il exigeait que les hommes le servent, et il donnait sa bénédiction sur la base de l'obéissance à ses commandements. Il demeurait dans l'obscurité profonde (Deut. 4:11 ; 5:22, 23 ; Ps. 18:12) ; c'est-à-dire qu'il ne se révélait pas, mais cachait son Être véritable. Non pas que la loi fût mauvaise ; au contraire elle est sainte, juste et bonne. Mais l'homme était pécheur. Et plus l'accent était mis sur les justes exigences de la loi, plus les péchés des hommes devenaient évidents. S'il était vrai, comme l'affirment certains, que la loi est l'image de Dieu, l'homme serait irrémédiablement perdu et abandonné. Mais ce n'est pas la vérité. La loi — bien qu'étant de Dieu — n'est pas Dieu Lui-même, ni l'image de Dieu. Elle n'est que la mesure morale indiquant comment un homme pécheur doit se conduire devant Dieu.

Dieu est lumière et Dieu est amour. Lorsque l'homme gît au plus profond de sa misère, Dieu donne librement et parfaitement. Celui qui a pleinement révélé Dieu sur la terre, a dit une fois : « Il est plus heureux de donner que de recevoir » (Actes 20:35). Dieu manquerait-il à ce que Lui-même qualifie de « plus heureux » ?

Sous la loi — si celle-ci n'avait pas été transgressée — Dieu aurait été Celui qui reçoit. Mais dans l'Évangile, il est toujours Celui qui donne. Et plus encore : Il a donné ce qu'il avait de meilleur et cela à des êtres qui n'avaient rien mérité d'autre que la perdition éternelle.

Dans l'épître aux Hébreux, la position d'un Israélite sous la loi est mise en contraste avec celle d'un chrétien. Pour l'Israélite, le chemin des lieux saints [= le sanctuaire de Dieu, le lieu où on a accès en Sa présence] n'était pas encore manifesté (9:8). Les sacrifices qui étaient offerts, ne pouvaient pas ôter les péchés (9:9 ; 10:4, 11). Le souverain sacrificateur était enveloppé d'infirmité et devait aussi offrir des sacrifices pour ses propres péchés (5:3).

Le chrétien est rendu parfait à perpétuité (10:14) et a une conscience purifiée (9:14) . Il a ainsi une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints [dans le ciel ; Hébreux 4:14 et 6:19-20] , le voile étant déchiré et le chemin à Dieu ouvert . Il a un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, qui est consommé pour l'éternité (10:19-22 ; 7:28). Dieu est Celui qui donne !

Mais tout cela ne fut possible que par la gloire et l'abaissement du Fils de Dieu, qui est venu sur la terre et qui a tout enduré pour des pécheurs ennemis. La femme ne le connaissait pas ; tout au plus voyait-elle en Lui un aimable Juif ; mais elle ne pensait nullement que c'était le Seigneur Lui-même, le Dieu du ciel et de la terre, le Fils unique qui est dans le sein du Père. Si elle l'avait tant soit peu saisi, elle lui aurait demandé et il lui aurait donné de l'eau vive. Selon Jean 7:39, l'eau vive est une image du Saint Esprit qui habite dans les croyants.

Nous avons donc ici la grâce de Dieu, comme la source de tout, puis la gloire de la Personne du Fils et sa présence dans un abaissement profond parmi les hommes sur la terre.

Enfin nous avons le Fils Lui-même, qui en vertu de sa propre gloire, donne aux âmes assoiffées de l'eau vive : le Saint Esprit. Ces choses constituent le fondement nécessaire de l'adoration chrétienne .

16.3 - Le Père cherche des adorateurs

« Adorer le Père » — Cela a dû frapper la femme comme étant quelque chose de tout à fait nouveau ! Israël était le fils de Dieu, son premier-né (Ex. 4:22), les fils de l'Éternel, leur Dieu (Deut. 14:1) ; Dieu était le père d'Israël, et Éphraïm était son premier-né (Jér. 31:9). Mais jamais ils n'avaient adoré Dieu comme Père ; car « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler » (Matt. 11:27). C'est là une partie intégrante de l'adoration chrétienne : connaître Dieu dans sa relation comme Père avec son peuple, celui-ci l'adorant comme tel. Mais cette révélation est une chose personnelle : « Celui à qui le Fils voudra le révéler ».

Celui qui a cette connaissance l'a donc par le Fils. « Le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître » (Jean 1:18). Après avoir accompli son œuvre, il a introduit les siens dans sa propre relation avec le Père : « Je monte vers mon Père et votre Père ». Et c'est déjà la part du plus jeune croyant. Aux petits enfants dans la foi, l'apôtre dit : « Je vous écris, petits enfants, parce que vous connaissez le Père » (1 Jean 2:13 ; comp. Jean 17:2, 3).

Le Père cherche des adorateurs. Quelle grâce ! En Israël, tout mâle devait aller trois fois l'an à Jérusalem, pour y adorer (Deut. 16:16). Pendant le millénium, toutes les nations de la terre devront monter d'année en année à Jérusalem pour adorer.

Celui qui ne le fera pas sera puni (Zach. 14:16-19). Mais le Père cherche de vrais adorateurs ; des adorateurs pour qui ce n'est pas une forme extérieure, mais une affaire de cœur. Quelle valeur a pour nous ce que le Père cherche ?

16.4 - Adorer en esprit et en vérité

« Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité » (Jean 4:23, 24).

Nous trouvons ici le caractère de l'adoration chrétienne. La vraie adoration n'est pas un culte formel, terrestre ; elle correspond à ce que Dieu est et suppose par conséquent que Dieu est pleinement révélé.

Aucun incrédule ne peut adorer de cette manière ! Car par la nouvelle naissance seulement nous avons reçu la nouvelle vie, que l'Écriture nomme « esprit ». « Ce qui est né de la chair est chair ; et ce qui est né de l'Esprit est esprit » (Jean 3:6 ; Rom. 8:16). C'est une adoration spirituelle, selon le nouvel homme, en accord avec ce que Dieu est.

Des croyants peuvent cependant aussi ne pas être spirituels. L'apôtre Paul ne pouvait pas parler avec les Corinthiens comme avec des hommes spirituels, car ils étaient charnels. Ils n'étaient pas « dans la chair » ; cela ils l'étaient avant leur conversion. Mais quoique étant nés de nouveau, possédant donc la nouvelle vie, qui est « esprit », ils marchaient et pensaient d'une manière charnelle, c'est-à-dire comme l'homme animal pense.

Le culte d'Israël était terrestre, naturel. Il était rendu dans un lieu géographique précis, dans un temple magnifique. Ce service était réglé jusque dans les plus petits détails, et l'homme, revêtu de vêtements précieux et avec l'accompagnement d'une merveilleuse musique, pouvait apporter ce que la terre offrait de meilleur et de plus élevé. Il n'y avait là rien de spirituel. Il n'était même pas posé comme condition que le sacrificateur, le chantre ou celui qui apportait une offrande, devait être né de nouveau. Mais tout cela avait été institué ainsi par Dieu Lui-même, car c'était le culte d'un peuple terrestre rendu à un Dieu qui ne s'était pas révélé à lui, mais qui se cachait dans l'obscurité.

À la croix, cependant, Dieu a mis fin à l'homme naturel. Nous qui sommes nés de nouveau, qui avons cru au Seigneur Jésus, sommes morts avec Christ (Rom. 6:8). Nous avons à marcher selon la nouvelle vie que le Saint Esprit a produite en nous par la nouvelle naissance. Et le Saint Esprit qui habite en nous est la puissance divine qui nous rend capables de le faire.

Ainsi notre adoration doit être spirituelle . C'est une nécessité morale, de laquelle nous ne pouvons être libérés. Comme le Seigneur Jésus l'a clairement exprimé au verset 24, le Saint Esprit est la puissance de toute vraie adoration chrétienne.

En parfait accord avec cela, aucune forme, aucune cérémonie n'est prescrite pour notre adoration. C'est d'autant plus remarquable que pour les Israélites tout était réglé jusque dans les moindres détails. Nous ne connaissons même pas les paroles de l'action de grâces que le Seigneur rendit, lors de l'institution de la Cène. Nous n'avons aucune description d'un apôtre rompant le pain. Les termes d'aucun cantique chanté aux jours des apôtres ne nous ont été conservés. Nous avons uniquement à rendre culte par l'Esprit Saint (Phil. 3:3). Si nous revenons aux formes de l'Ancien Testament pour y adapter l'adoration chrétienne, nous perdons le caractère propre du christianisme, c'est-à-dire l'adoration par l'Esprit de Dieu.

L'adoration ne doit cependant pas seulement être « en esprit », mais aussi « en vérité » . « Qu'est-ce que la vérité ? » a demandé Pilate. Il ne savait pas que Celui qu'il voyait devant lui, couronné d'épines, était la vérité. La vérité est ce que Dieu a révélé de Lui-même, et c'est le Fils qui a révélé Dieu !

Dans un certain sens, Israël a aussi adoré en vérité ; car son culte correspondait à la révélation de Dieu donnée à cette époque, comme l'Éternel. Mais maintenant Dieu est pleinement révélé, car « Dieu... manifesté en chair » a été sur la terre. Et par une grâce infinie, nous le connaissons. « Nous savons que le Fils de Dieu est venu, et il nous a donné une intelligence afin que nous connaissions le VÉRITABLE » (1 Jean 5:20).

Il y a certes une croissance dans la connaissance de la vérité. L'Esprit de Dieu agit en nous, pour nous conduire dans toute la vérité. Mais la différence de connaissance qui existe de ce fait entre des croyants est infiniment petite comparativement à celle qu'il y a entre quelqu'un qui n'est pas né de nouveau et le plus jeune des croyants. L'homme comme tel, comme incrédule, est absolument incapable de connaître Dieu . (Il n'est en cela pas plus à même qu'un animal de comprendre la science ou la philosophie). Par la nouvelle naissance nous avons reçu une vie qui est esprit et par laquelle nous sommes en mesure de connaître Dieu . C'est la « nature divine » (2 Pierre 1:4). Et dans cette nouvelle vie agit l'Esprit Saint qui habite en nous, et qui aussi est la puissance divine qui met cette vie nouvelle en relation avec Dieu Lui-même (Jean 4:14). Aux petits enfants en Christ il est dit : « Vous avez l'onction de la part du Saint et vous connaissez toutes choses. Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez » (1 Jean 2:20, 21).

Ainsi nous pouvons nous approcher de Dieu notre Père. Par la puissance du Saint Esprit qui amène notre nouvelle vie en relation avec Dieu Lui-même, nous le voyons et nous jouissons de Lui. Pouvons-nous voir Dieu, comme il est, sans être remplis d'admiration et sans éprouver le besoin de l'exprimer devant Lui ? Tout enfant de Dieu qui ne s'est pas arrêté aux bénédictions reçues, mais a levé les yeux vers Celui qui donne, sait par expérience que c'est impossible. La gloire du Père, comme la gloire du Fils, est si grande que nos cœurs sont trop petits pour comprendre ce que nous en voyons. Et nous sommes encore bien moins à même de l'exprimer par des paroles. Mais nous adorons « en esprit », aussi l'adoration n'est pas dans nos paroles, mais dans les sentiments spirituels qui montent de nos cœurs .

Il reste encore une question :

16.5 - Où devons-nous adorer ?

Sans doute, tout croyant doit adorer personnellement. Comment pouvons-nous considérer l'œuvre du Seigneur Jésus, et l'amour, la grâce du Père, sans remercier et louer ? Mais toutes ces choses, nous les partageons avec tous les enfants de Dieu. Est-ce que cela ne conduit pas tout naturellement à l'adoration en commun ?

Et quand sommes-nous à cet égard le plus poussés à l'adoration, si ce n'est lorsque nous sommes réunis pour annoncer la mort du Seigneur Jésus et recevoir de sa main le pain rompu et le vin versé ? Nous le voyons alors dans la perfection de son œuvre et de son amour. La contemplation de l'Agneau immolé nous amènera, dans le ciel, à le célébrer et à l'adorer (Apoc. 5). Et sur la terre aussi, il en est de même.

Oui, nous nous réunissons pour annoncer sa mort. La célébration de la Cène n'est pas en elle-même le culte. Mais si ceux qui prennent la Cène sont spirituels, ils ne peuvent faire autre chose que rendre grâces et adorer. Alors seulement la célébration de la Cène devient un culte.

Est-ce qu'une seule personne peut vraiment apporter une adoration digne de Dieu ? Adam, avant la chute, pouvait remercier Dieu pour sa bonté. Mais maintenant, Dieu est parfaitement révélé dans le Seigneur Jésus. Si une adoration qui atteint une telle hauteur était rendue par une seule personne, cela supposerait chez cette dernière un degré de spiritualité qui la mettrait presque au même rang que Celui qu'elle adore.

En 1 Corinthiens 14, nous trouvons l'adoration liée à l'Assemblée [= l'Église] . Nous apprenons là selon quel principe et par qui Dieu est adoré maintenant. C'est un complément important à notre connaissance de la volonté de Dieu. Nous voyons que chanter, rendre grâces et louer ont constitué dès le début les éléments de l'adoration. Nous voyons aussi que cela ne dépendait pas d'une seule

personne, mais de l'ordre et de l'action de Dieu dans l'Assemblée. Voir en particulier les versets 12-17. Le Seigneur attribue de la valeur à l'adoration intelligente de son peuple.

Les siens se réunissent avec la confiance que le Seigneur est le seul qui a de l'autorité au milieu d'eux et qui peut décider qui il veut employer. Le Seigneur exerce cette autorité par le Saint Esprit qui habite dans l'Assemblée. Ce qui importe n'est pas qu'un seul homme, ou dix, ou vingt exercent le service, mais que le Saint Esprit ait la liberté d'employer qui il veut, qu'il puisse et veuille en employer un, cinq, dix ou plus encore.

Connaissez-vous personnellement, par expérience, cette adoration ? Ce n'est pas une question d'intelligence ! Comme nous l'avons vu, c'est la réponse de cœurs occupés du Père, qui a donné son Fils unique pour eux afin qu'il meure sur la croix, et du Sauveur, le Fils de Dieu, qui les a aimés et s'est livré Lui-même pour eux.

Avec mes affectueuses salutations.

H.L.H.

17 - Service

Chers amis,

La vie d'un chrétien consiste à prendre et à donner. Elle doit être comme un réservoir dans lequel d'un côté l'eau peut arriver et de l'autre côté s'écouler. Un chrétien qui reçoit seulement, mais ne donne jamais, deviendra un mystique rêveur (un dévot mystérieux et sentimental). À l'inverse, un chrétien qui sera occupé à donner au point de ne pas trouver de temps pour recevoir lui-même, fera spirituellement faillite.

Dans une des lettres précédentes, j'ai déjà mentionné que tout service doit avoir son point de départ « aux pieds du Seigneur Jésus », où nous pouvons l'écouter et avoir communion avec Lui. Nous l'avons vu en particulier chez Marie, en ce qui concerne l'adoration (Luc 10 et Jean 12). Elle put, au bon moment, oindre les pieds du Seigneur Jésus avec le parfum de nard de grand prix, parce que si souvent elle avait été assise à ses pieds et qu'ainsi elle connaissait sa Personne et ses pensées. Et de Marthe, nous voyons aussi qu'elle le servit (Jean 12), après avoir reçu de Lui, alors qu'elle était soucieuse auparavant (Luc 10 et Jean 11).

Dans ces deux images, nous trouvons les deux côtés du service chrétien. En Marie, nous avons ce qui est fait en vue du Seigneur, de Dieu ; et en Marthe, ce qui est fait en vue des hommes. Ainsi, nous lisons en 1 Pierre 2 que nous sommes « une sainte sacrificature, pour offrir des sacrifices spirituels, agréables à Dieu par Jésus Christ ». Et ensuite, que nous sommes « une sacrificature royale » pour que nous annonçons les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. C'est de ce second aspect du service que nous voulons nous occuper un peu. Nous avons déjà considéré le premier en relation avec la Cène et l'adoration.

Un important principe des Saintes Écritures est que tout service doit être accompli de la part du Seigneur, et dans la responsabilité envers Lui. Pour tous ceux qui réfléchissent, c'est une chose tout à fait claire. Un serviteur de Dieu transmet aux hommes un message de Dieu. Il faut alors que Dieu appelle Lui-même ses serviteurs et qu'il leur donne les dons dont ils ont besoin ! Éphésiens 4:7-12, en relation avec le Psaume 68:18, nous montre que le Seigneur monté en haut a reçu ces dons et qu'il les distribue aux siens. Et tous les autres passages qui traitent ce point, le confirment.

17.1 - Il appelle ceux qu'il veut

« Et il monte sur une montagne, et il appelle ceux qu'il voulait ; et ils vinrent à lui ; et il en établit douze pour être avec lui, et pour les envoyer prêcher » (Marc 3:13, 14). Il est question dans ce passage, de l'appel des douze apôtres. Nous ne pouvons pas comparer la mission qu'ils reçoivent avec celle que le Seigneur confie maintenant à ses serviteurs. Selon Matthieu 10, ils ne devaient prêcher qu'à des Juifs. Après que le Seigneur eut été rejeté par Israël et qu'il eut accompli l'œuvre de la rédemption sur la croix, il leur confia, en Marc 16:15, une nouvelle mission : d'aller dans tout le monde. Mais les principes de son appel demeurent les mêmes.

Nous trouvons, en Marc 3:13, 14, trois choses importantes. Premièrement : Le Seigneur appelle ceux qu'il veut. Deuxièmement : Il les appelle pour qu'ils soient avec Lui. Troisièmement : Il les envoie pour prêcher.

Le premier point est le principe mentionné plus haut. Le Seigneur appelle ses ouvriers selon sa propre et libre volonté. À Jérémie, il dit : « Avant que je te formasse dans le ventre de ta mère, je t'ai connu, et avant que tu sortisses de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai établi prophète pour les nations » (Jér. 1:5). De Jean le Baptiseur, selon le même principe, la même chose fut prédite par un ange du Seigneur, en Luc 1:13-17. Et Paul écrit de lui-même : « Mais quand il plut à Dieu, qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, afin que je l'annonçasse parmi les nations ... » (Gal. 1:15, 16).

Aucun homme, aucun serviteur de Dieu, ni même l'Assemblée, n'ont quoi que ce soit à faire avec l'appel des ouvriers du Seigneur. Le Seigneur s'est expressément réservé ce droit. Et comme nous l'avons lu en Jérémie et dans l'épître aux Galates, la préparation pour ces appels commence avant la naissance déjà et se poursuit jusqu'à ce que, après la conversion, le Seigneur l'exprime.

17.2 - Être avec Lui

À quoi le Seigneur appelle-t-il ? Nous appelle-t-il tout de suite après la conversion pour faire un grand travail ? Il appelle « pour être avec Lui ». Une condition indispensable pour un vrai serviteur est d'avoir d'abord été avec Lui et d'avoir été instruit ainsi par Lui. Un long temps s'était écoulé entre Marc 3:13 et Marc 6:7 où le Seigneur envoya ses disciples. Et lorsqu'ils eurent accompli leur mission spéciale, le Seigneur les prit de nouveau seuls avec Lui. Aucun service ne peut être véritablement béni si le serviteur ne vient pas de la présence du Seigneur et ne retourne pas là après le service. Faisons-nous comme les apôtres : « Et les apôtres se rassemblent auprès de Jésus ; et ils lui racontèrent tout : et tout ce qu'ils avaient fait, et tout ce qu'ils avaient enseigné ». Combien cela a dû être béni et riche en enseignements pour eux d'être pris à l'écart par le Seigneur pour qu'il puisse parler tranquillement avec eux de « tout ce qu'ils avaient fait, et tout ce qu'ils avaient enseigné ». Si nous recherchions davantage cela, notre service ne serait-il pas plus richement béni ?

Nous ne pouvons plus maintenant être corporellement avec le Seigneur, comme l'étaient les disciples, mais nous le pouvons bien spirituellement. En Jean 14:21 il est écrit : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime ; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père ; et moi je l'aimerai, et je me manifesterai à lui ». Et le verset 23 poursuit : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera ; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui ».

Nous prouvons notre amour pour le Seigneur en ce que nous gardons ses commandements. Voir aussi 1 Jean 5:3. Quelle contradiction lorsque quelqu'un affirme aimer le Seigneur, mais agit tranquillement en opposition avec les commandements du Seigneur !

Le verset 23 va cependant plus loin encore. Si quelqu'un aime véritablement le Seigneur, il ne se contentera pas de faire seulement ce que le Seigneur commande expressément. Un souhait du Seigneur lui suffit. L'amour s'applique à Lui être agréable. Dans le Nouveau Testament, nous ne trouvons pas beaucoup de commandements formels. Mais le Seigneur révèle ses pensées dans sa Parole, s'attendant à ce que cela suffise aux siens pour agir en conséquence. Et là où cela se trouve, le Père et le Fils viennent pour faire leur

demeure chez une telle personne. Ainsi, nous pouvons maintenant aussi être avec Lui. C'est indispensable pour être véritablement préparés par Lui pour le service qu'il veut nous faire accomplir.

17.3 - Envoyé par Lui

En Marc 6:7, le Seigneur envoie les disciples. Il les a enseignés, et ainsi ils sont prêts pour le service qu'il leur a confié. Au jugement des hommes, il n'en était pas ainsi. Ils voyaient dans les apôtres « des hommes illettrés et du commun » (Actes 4:13). Et selon la mesure humaine c'est ce qu'ils étaient. Ils n'avaient pas étudié la théologie d'alors. Ils ne savaient pas comment les différents rabbins interprétaient la Bible. Le Seigneur les avait directement retirés de l'activité qu'ils avaient eue jusqu'alors. Mais ils avaient été avec Lui. Et cela, même leurs ennemis le reconnaissaient (Actes 4:13). C'est pourquoi le Seigneur pouvait les employer au service le plus important qui fût. Par la prédication de Pierre, trois mille hommes furent convertis en un jour. Leur doctrine et leur communion étaient le fondement de l'œuvre nouvelle que Dieu commençait ce jour-là : l'établissement de l'Assemblée du Dieu vivant (Actes 2:42).

Ce n'était pas qu'avant ce jour ils n'aient rien fait. Dès le premier jour où ils avaient été avec le Seigneur, il avait quelque chose à leur confier. Mais ils n'étaient que des aides, de simples exécutants. Ils partageaient la peine et l'inimitié à cause de l'évangile (Marc 3). Ils ramenaient lorsque le Seigneur voulait passer à l'autre rive (Marc 4:35-41), etc.

Dès le premier jour de notre conversion le Seigneur veut nous employer, si nous sommes avec Lui. Il y a toujours quelque chose à faire, si nous voulons travailler avec le Seigneur. Nous pouvons distribuer des traités, inviter à des réunions d'évangélisation et d'édification ; nous pouvons aider à préparer ces réunions, etc. Si nous voulons faire quelque chose, le Seigneur nous donnera toujours du travail. Mais cela suppose que nous sommes prêts à faire tout ce qu'il nous confie. Il ne faut pas nous attendre à recevoir du Seigneur tout de suite, dès le début, de grandes missions.

En Matthieu 25, le Seigneur donne à ses esclaves, « à chacun selon sa propre capacité ». Il est à remarquer que ce n'est pas l'esclave qui a reçu cinq talents, ni celui qui en a reçu deux, mais celui qui n'en a reçu qu'un, qui ne fait rien et qui est appelé par le Seigneur un méchant et paresseux esclave. Parce que cet esclave ne fait pas valoir ce seul talent, il lui est ôté, et est donné à celui qui avait travaillé dur avec les talents qui lui avaient été confiés. De cette manière, ce dernier reçoit plus encore. Plus nous sommes zélés dans les petites choses dont le Seigneur nous charge (c'est-à-dire qu'il place devant nous), plus rapidement aussi il peut nous en confier de plus grandes, du moins, si nous accomplissons ces petits travaux véritablement dans la dépendance et dans l'obéissance envers Lui.

Il y a bien des années dans une région montagneuse d'Amérique, vivait une jeune servante, très simple, qui n'avait suivi l'école que trois mois. Elle gagnait quatre dollars et elle les donnait : un pour le local, un pour la mission, et les deux derniers à son père qui était pauvre et avait une grande famille à nourrir. De toute la région, c'était elle qui donnait le plus. Le soir et jusque tard dans la nuit, elle faisait du travail supplémentaire pour gagner de l'argent pour ses propres vêtements. Un serviteur de Dieu visita cet endroit. Les possibilités de logement étant rares, la jeune fille mit sa chambre à sa disposition. Sur la table, il y avait sa Bible, annotée à presque toutes les pages. Mais ce qui frappa le plus ce serviteur, fut une remarque à Marc 16:15 : « Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création ». En grosses lettres claires, elle avait écrit : « Oh ! si je pouvais le faire ! ».

Le lendemain il lui en parla ; mais elle se mit à pleurer si fort qu'il ne put en tirer aucune parole. Plus tard il apprit son histoire. Elle s'était convertie à l'âge de quatorze ans. Une fois qu'elle était rentrée à la maison, elle avait trouvé un papier sur lequel était écrit : « L'appel de la Chine pour l'Évangile ! » Personne ne savait d'où venait ce papier. Mais dès ce moment, ses pensées avaient été centrées sur la Chine. Pendant dix ans elle avait demandé jour par jour au Seigneur de l'envoyer en Chine. Puis depuis peu de temps un changement s'était opéré en elle. Elle en était venue à la conclusion qu'elle s'était trompée et que le Seigneur ne l'avait pas destinée à être une missionnaire en Chine, mais à être une missionnaire dans la maison. Dès lors, sa prière avait été : « Accorde-moi d'être de bon cœur une missionnaire pour toi dans la maison ». Et le Seigneur avait exaucé sa prière.

Pendant dix ans, elle avait recherché les grandes choses, sans toutefois négliger les petites. L'offrande de son salaire en témoignait. Mais elle avait été maintenant amenée à faire de bon cœur les toutes petites choses : à être un témoin du Seigneur dans le cercle restreint d'une fille de cuisine. Et alors seulement le Seigneur put l'employer pour une œuvre très bénie en Chine ! Car ce serviteur de Dieu eut la certitude que le Seigneur l'avait envoyé dans ce village précisément pour aider cette jeune fille. Et enfin elle partit en Chine. « Celui qui est fidèle dans ce qui est très petit, est fidèle aussi dans ce qui est grand » (Luc 6:10).

17.4 - Dépendance du Seigneur

Nous avons vu que les serviteurs du Seigneur sont appelés par Lui-même, selon sa propre volonté, et aussi qu'ils sont envoyés par Lui seul. Mais ce n'est pas tout ! Le service doit également être exercé dans la dépendance du Seigneur. « Il y a diversité de services, et le même Seigneur » (1 Cor. 12:5). Les esclaves de Matthieu 25 doivent rendre des comptes et se justifier devant le Seigneur. En Marc 6, les disciples vinrent et « lui racontèrent tout : et tout ce qu'ils avaient fait, et tout ce qu'ils avaient enseigné » (voir 1 Cor. 3:10 ; 4:5).

Pour pouvoir répondre à cette responsabilité, nous avons reçu le Saint Esprit. Celui-ci veut nous conduire en toutes choses, afin que nous ne fassions jamais notre propre volonté (Gal. 5:17). C'est très particulièrement le cas pour le « service » (Phil. 3:3 ; voir aussi Actes 16:6-10). « Mais le seul et même Esprit opère toutes ces choses, distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît » (1 Cor. 12:11). Nous sommes donc conduits dans notre service par le Saint Esprit. Mais nous accomplissons le service dans la dépendance du Seigneur et dans la responsabilité envers le Seigneur.

C'est d'une extrême importance. D'abord cela nous donne une grande assurance. Si un croyant regarde à lui-même, il n'a aucune assurance pour faire quoi que ce soit. Il voit en lui tant de faiblesse, souvent tant de perversion, qu'il n'a pas le courage de faire quelque chose. Même s'il sait très bien qu'il a reçu un don du Seigneur et qu'il est appelé par Lui, il est profondément conscient qu'il ne peut donner aucune bénédiction. Jamais aucun pécheur n'a été amené à la repentance par les paroles d'un homme, et un croyant ne peut pas davantage être béni par des paroles humaines. Comment quelqu'un peut-il savoir quels sont les besoins des hommes auxquels ou pour lesquels il parle ?

Si, en revanche, nous sommes employés par le Saint Esprit, il s'ensuivra toujours une bénédiction. Il connaît les besoins du moment et comment il peut y être répondu. Il donne à ceux qu'il emploie des paroles spirituelles, pour communiquer des choses spirituelles (1 Cor. 2:13).

C'est en même temps une grande responsabilité. Nous avons à prêter une grande attention à la direction du Saint Esprit, afin qu'il puisse employer qui il veut. Car il n'y en a qu'un seul qui a la liberté de nous diriger, nous personnellement, et de conduire le service dans les Assemblées. Penser que nous pouvons décider qui, dans les Assemblées, fait le service, est en contradiction absolue avec les Saintes Écritures ; en réalité, c'est mépriser la présence du Saint Esprit. Et ce n'est guère mieux de dire que tous peuvent participer au service, ou de limiter ce droit à une personne ou à quelques-uns. Le Saint Esprit seul a le droit de décider qui il veut employer. Et cela signifie que notre devoir est d'être prêts, dans les réunions, à être employés par Lui, s'il le veut.

Il est clair que, dans les réunions où l'on parle publiquement, le Saint Esprit emploie les dons que le Seigneur a donnés à cet effet. Il a toutefois le droit aussi d'utiliser un don moindre, même si de grands dons sont présents. Pour ce qui en est de prier et rendre grâces

ou d'indiquer un cantique, il n'y a pas de dons. Ce que les hommes appellent parfois un don de prière est en général une manifestation de la chair. Pour prier et rendre grâce le Saint Esprit peut employer tous ceux dont l'état spirituel est tel qu'ils peuvent être employés. Quelle responsabilité alors pour chacun de nous, pour les plus jeunes comme pour les plus âgés, d'être dans les réunions tels que le Saint Esprit puisse nous employer et — s'il veut nous employer — tels que nous nous laissions employer.
 Votre frère attaché dans le service du Seigneur
 H.L.H.

18 - Notre position sur la terre — Dans le monde, mais pas du monde

Chers amis,

Dans une des lettres précédentes, notre position comme croyants devant Dieu vous a été présentée. J'aimerais maintenant attirer votre attention sur notre position ici sur la terre. Nous verrons que celle-ci aussi est liée à Christ. Car de même que nous avons été rendus conformes à Christ pour pouvoir nous tenir devant Dieu, nous sommes aussi identifiés à Christ devant le monde. En d'autres termes : nous sommes placés ici dans sa position, de la même manière que nous sommes en Lui devant Dieu. Ce sera pour nous d'un grand profit de garder toujours à la mémoire cette vérité.

Lorsqu'il est question de notre position ici sur la terre, il y a deux aspects qui l'un et l'autre sont très importants. Le premier est en relation avec le monde et le second, avec le « camp », c'est-à-dire la chrétienté organisée qui dans cette économie a pris la place du judaïsme comme témoignage pour Dieu (voir Rom. 11 et comparer avec Matt. 13).

18.1 - Notre position vis-à-vis du monde — Le croyant et les organisations religieuses

Le Seigneur Jésus dit aux Juifs : « Vous êtes d'en bas ; moi, je suis d'en haut : vous êtes de ce monde ; moi, je ne suis pas de ce monde » (Jean 8:23). Plus tard, alors qu'il recommandait les siens à son Père, il dit : « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde » (Jean 17:16). Et dans les versets 14 à 19, il amène véritablement ses disciples dans sa propre position vis-à-vis du monde, de même que dans les versets précédents (6-13) il les a placés dans sa propre position vis-à-vis du Père. Ils prennent sa position dans ce monde parce que — remarquez le bien — ils ne sont pas du monde, comme Lui n'est pas du monde. Car, étant nés de nouveau, ils n'appartiennent plus au monde. Dès lors, à maintes reprises, il répète qu'ils seraient haïs et persécutés, comme Lui l'était. C'est pourquoi il dit, par exemple : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï avant vous. Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui serait sien ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait. Souvenez-vous de la parole que moi je vous ai dite : L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; s'ils ont gardé ma parole, ils garderont aussi la vôtre » (Jean 15:18-20). L'apôtre Jean montre aussi le contraste absolu existant entre les croyants et le monde lorsqu'il dit : « Nous savons que nous sommes de Dieu, et que le monde entier gît dans le méchant » (1 Jean 5:19).

Mais il y a plus encore que ce que ces importants passages nous font voir. Chaque croyant est considéré par Dieu comme mort et ressuscité avec Christ (Rom. 6 ; Col. 3:1-3). Par la mort et la résurrection de Christ, il est donc, aux yeux de Dieu, parfait, placé hors de ce monde, de même qu'Israël fut conduit hors d'Égypte à travers la mer Rouge. Il n'est cependant plus « du monde » bien qu'il y soit envoyé (Jean 17:18) pour vivre au milieu du monde pour Christ. C'est pourquoi Paul pouvait dire, alors qu'il travaillait pour Christ dans le monde : « Mais qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde » (Gal. 6:14). Il voyait, dans la croix de Christ, que le monde était déjà jugé (Jean 12:31), et en appliquant la croix à lui-même, il se considérait comme mort — crucifié au monde — de sorte qu'il y avait entre eux deux une séparation comme la mort seule peut en provoquer.

L'Apocalypse nous apporte un autre témoignage : le monde où nous sommes court vers le jugement de Dieu et vers sa perte. Les hommes vont aller vers toujours plus de blasphèmes (Apoc.16:9, 11, 21). L'exhortation retentit : « Sortez du milieu d'elle [Babylone], mon peuple, pour que vous ne participiez pas à ses péchés » (Apoc.18:4).

Le croyant qui veut chercher à améliorer le monde et son fonctionnement et son organisation se heurte nécessairement au fait que la démocratie ne cherche qu'à faire ce qui plait aux hommes et non pas à Dieu, et les principes divins sont entièrement mis de côté.

Si nous résumons ce que nous avons lu, nous voyons que le chrétien, bien qu'étant dans le monde, n'est pas du monde. Il n'est pas du monde, dans le même sens que Christ n'était pas du monde. Il appartient à un nouvel ordre ; car « si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création » (2 Cor. 5:17). Il est, comme nous l'avons vu, absolument sorti du monde, par la mort et la résurrection de Christ. Il doit par conséquent s'en tenir complètement séparé. Il ne convient pas qu'il se conforme au monde (Gal. 1:4 ; Rom. 12:2). Dans son esprit, ses habitudes, sa conduite, ses actes, il doit donner à connaître qu'il n'est pas de ce monde. Plus encore, par l'application de la croix à lui-même, il doit se tenir lui-même pour crucifié au monde ; il ne peut alors plus y avoir aucun attrait, aucune force d'attraction entre deux choses ainsi jugées.

Comprenons bien cette séparation du monde : Il ne s'agit pas de se retirer du monde comme ont fait les moines, et sur ce point l'Écriture est formelle : « Je ne fais pas la demande que tu les ôtes du monde ... je les ai envoyés dans le monde » (Jean 17:15, 18). Pourtant quant à leur caractère moral et à leur vie pratique, les vrais croyants se démarqueront pour vivre comme Christ et porter ses caractères, ne vivant pas selon les principes et les mœurs du monde.

Encore un point : un chrétien est dans le monde à la place de Christ. C'est-à-dire qu'il est pour Christ et comme Christ dans ce monde. Il doit donc rendre témoignage de Christ et marcher comme Christ a marché (Phil. 2:15 ; 1 Jean 2:6) et il doit s'attendre à être traité comme Christ l'a été. Non pas que nous devons être crucifiés comme Lui ! Mais, si nous sommes fidèles, nous rencontrerons dans le monde la même opposition que Lui. Dans la mesure où nous serons fidèles dans notre marche à sa suite nous serons persécutés. Si les croyants font actuellement peu l'expérience de la haine c'est qu'ils ne sont pas séparés du monde. Si la persécution ne prend plus, dans les pays occidentaux, la forme violente qu'elle a eu autrefois (mais cela reprendra selon Apoc.11:7-8), il n'en reste pas moins qu'on supporte de moins en moins tout ce qui est vrai christianisme. Tout ce qui est vrai christianisme est méprisé et combattu. Les media s'acharnent actuellement à détruire tout ce qui est civilisation judéo-chrétienne.

Je ne puis m'empêcher d'attirer sérieusement votre attention sur la nécessité de rompre tout lien qui vous unit moralement au monde. Il n'est pas nécessaire d'être très clairvoyant pour remarquer que l'esprit du monde, la conformité au monde gagnent rapidement l'Église ou Assemblée de Dieu. Combien c'est déshonorant, combien c'est douloureux pour Celui autour duquel nous sommes rassemblés pour annoncer sa mort ! Quelle exhortation pour tous les saints à s'humilier devant Dieu, et à demander avec prière la grâce de vivre plus pour Lui, d'être davantage séparés, afin que le monde lui-même voie que nous appartenons à Celui qu'il a rejeté, mis dehors et crucifié.

Combien peu d'entre nous sont animés de l'esprit de Paul qui désirait connaître « la communion de ses souffrances », pour être rendu conforme à sa mort, alors qu'il contemplait un Christ glorifié, objet de son cœur et but de son espérance.

Veuille le Seigneur nous donner à nous et à tous les bien-aimés saints une plus grande mesure de cette consécration au Seigneur et de cette séparation totale du monde dont le Seigneur lui-même nous a donné l'exemple.

18.2 - Notre position vis-à-vis du « camp »

Dans l'épître aux Hébreux, nous lisons : « Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre » (Héb. 13:11-13).

Deux choses apparaissent très clairement dans ce passage :

1. Le sang de certains sacrifices pour le péché était porté dans les lieux saints.

Il s'agissait de sacrifices correspondant à la situation où il fallait restaurer ou maintenir la communion avec l'ensemble du peuple de Dieu, alors que cette communion avait été rompue : péché du Souverain Sacrificateur (Lévitique 4:3, 5, 6) ou de l'ensemble de l'assemblée du peuple d'Israël (Lévitique 4:13, 16, 17) ou cérémonie de la fête des propitiations (appelée aujourd'hui Yom-Kippour ; Lévitique 16:14, 15)

2. Les corps des animaux offerts en rapport avec ces sacrifices étaient brûlés hors du camp (Lévitique 4:12, 21 ; 16:27, 28).

L'apôtre applique ces versets aux Hébreux qui souffraient extrêmement dans un monde qui les rejetait et les faisait souffrir (Hébreux 10:32-39). Ils avaient à s'en détacher, y compris se détacher de tout le système judaïque et de toute la religion juive, bien qu'elle ait été donnée de Dieu par Moïse. Pour ces croyants hébreux, c'était une épreuve particulièrement difficile, parce qu'ils semblaient perdre tous les privilèges de cette religion donnée de Dieu. La substance de toute l'épître aux Hébreux est de montrer à ces croyants qu'ils trouvaient en Christ dans le christianisme quelque chose de plus élevé et plus précieux, dont le système judaïque et l'Ancien Testament n'étaient que des types. Il fallait sortir du judaïsme (qui allait tomber sous le jugement de Dieu ; destruction de Jérusalem par Titus en l'an 70) représenté par le camp juif. Cette exhortation de cette épître n'était en fait que l'application des types donnés auparavant dans l'Ancien testament. Le camp juif était bien initialement le centre de bénédiction avec la présence de Dieu au milieu de lui (Nombres 2:1-2), mais cette présence avait été perdue dans certaines circonstances (Exode 33 ; péché du veau d'or), soit par les circonstances spéciales du péché de l'ensemble ou du péché de celui qui représentait le peuple (Lévitique 4). Dans ces diverses circonstances, Dieu n'avait plus sa place au milieu du camp d'Israël, ce qui est illustré par ce sacrifice brûlé hors du camp, et non pas sur l'autel situé normalement au milieu du camp. Ce camp d'où Dieu était rejeté et exclu, illustre le caractère de toutes les religions de forme, qui se bornent à suivre des rites sans que la réalité de la vie divine dans les cœurs soit présente.

De la même manière, Christ a souffert hors de la ville de Jérusalem (Jean 19:20), et Christ n'ayant plus sa place dans le système judaïque, le croyant ne pouvait que suivre son Seigneur.

L'apôtre montre que Christ est le vrai antitype de ces sacrifices.

Nous voyons toutefois là aussi les deux aspects de la position du croyant — sa place devant Dieu dans les lieux saints où le sang a été porté ; et sa place sur la terre, hors du camp, où Christ a souffert. Comme cela a déjà été dit, de même que nous sommes en Christ devant Dieu, identifiés à Lui et revêtus de toute la valeur de sa propre acceptation, nous sommes aussi identifiés à Lui sur la terre, dans sa honte et son rejet. La place du croyant sur la terre est par conséquent hors du « camp ». C'est ce que dit l'auteur de l'épître : « Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre ».

« Qu'est-ce que le camp ? » Il ressort clairement du passage qui vient d'être lu qu'il s'agissait là du judaïsme.

À quoi correspond-il maintenant ? Le judaïsme était de Dieu et avait sur la terre la position d'un témoignage pour Lui. Le judaïsme a failli et après le rejet définitif de Christ lors de la prédication des apôtres, il a été mis de côté et le christianisme a pris sa place, comme nous l'enseigne Romains 11. Le camp est maintenant la chrétienté organisée, l'église extérieurement professante. Le caractère commun du judaïsme du temps de l'épître aux Hébreux et de la chrétienté organisée actuelle, est d'être une religion de rites animée par l'esprit de l'homme, sans que la réalité de la vie divine dans les cœurs soit présente.

Vous demanderez alors peut-être encore : « Pourquoi sommes-nous engagés à sortir hors du camp ? » À cause de son manque absolu comme témoignage pour Dieu. « Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées » (Apoc. 2:11, etc.). C'est notre sécurité, mais aussi notre responsabilité d'examiner à la lumière de la Parole écrite de Dieu tout ce qui élève la prétention d'être de Dieu, alors que ce n'est que le fruit de l'activité et de l'esprit de l'homme. Si nous examinons les diverses dénominations (églises de multitude, confessions, ou sectes) de cette manière, elles nous apparaissent dans leur désobéissance et leur fausseté. Aussi ne reste-t-il rien d'autre à faire, pour un croyant qui veut agir selon les pensées de Dieu, qu'à prendre sa place « hors » de tout cela, dans la séparation de toute la confusion et de toutes les erreurs de ces jours mauvais, avec tous ceux qui, dans l'obéissance à sa Parole, sont assemblés simplement au nom du Seigneur Jésus (Matt. 18:20).

Exode 33 est riche en enseignements à cet égard. Lorsque Moïse descendit de la montagne (Ex. 32), il vit que tout le peuple était tombé dans l'idolâtrie. Après être retourné pour intercéder pour le peuple, il revint avec une mauvaise nouvelle pour lui. Il « prit une tente, et la tendit pour lui hors du camp, et il l'appela la tente d'assignation ; et il arriva que tous ceux qui cherchaient l'Éternel sortirent vers la tente d'assignation qui était hors du camp » (Ex. 33:7). Moïse agit de cette manière en présence du peuple coupable, parce qu'il connaissait les pensées de Dieu. Nous trouvons dans ce récit une image morale de notre époque. Et j'aimerais la recommander à votre attention toute spéciale.

J'en ai maintenant suffisamment écrit pour que vous compreniez la position du croyant sur la terre. Nous avons vu d'une part la séparation du monde, et de l'autre, la place hors du « camp ». Prendre cette position nous vaudra d'être haïs par les uns, méprisés par les autres. Mais s'il en est ainsi, nous serons toujours plus semblables à notre bien-aimé Seigneur. C'est là porter « son opprobre » selon l'expression de l'épître aux Hébreux.

Puissions-nous ne pas craindre l'un et ne pas avoir honte de l'autre. Au contraire nous voulons nous réjouir d'avoir été estimés dignes de souffrir des opprobres pour son nom (Actes 5:41).

Avec mes affectueuses salutations.

Votre frère attaché dans le service du Seigneur.

E.D.

L'état de NOS CŒURS par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Nos cœurs
- 2 État du cœur
- 3 L'état des cœurs manifesté — Matthieu 26
- 4 « L'Éternel aime la Droiture », Ps. 37:28

Table des matières détaillée

- 1 Nos cœurs
 - 1.1 Le cœur incurable — Besoin d'un cœur nouveau
 - 1.2 Effets des épreuves
 - 1.3 Effet de la Parole de Dieu
 - 1.4 La vraie intelligence spirituelle, la connaissance du cœur
 - 1.5 Garder son cœur
 - 1.6 Réalité intérieure du cœur — ne pas s'en tenir aux apparences
 - 1.7 Effets de la discipline
 - 1.8 Un cœur qui écoute
 - 1.9 Le cœur pour l'Éternel seul
 - 1.10 Un cœur qui cherche le Seigneur
 - 1.11 Un cœur en ordre, débarrassé des obstacles
 - 1.12 Un cœur engagé au service du Seigneur
 - 1.13 Aimer de tout son cœur
 - 1.14 Un cœur qui se confie en Dieu
 - 1.15 Un cœur égaré, éloigné
 - 1.16 Restauration par le cœur qui revient
 - 1.17 Un seul cœur ensemble — Un cœur pur
 - 1.18 Le christianisme est une affaire de cœur
- 2 État du cœur
 - 2.1 L'état du cœur naturel, le déluge. Le cœur incurable (Jérémie 17)
 - 2.2 Besoin d'un cœur nouveau
 - 2.3 Le cœur nouveau par l'opération de la Parole et du Saint Esprit
 - 2.4 Le cœur renouvelé maintenu par l'obéissance à la vérité
 - 2.5 Le travail de l'adversaire dans le cœur
 - 2.6 Veiller à l'état de notre cœur
 - 2.7 Mise de côté de la chair, faire mourir les actions du corps
 - 2.8 La Parole gardée dans le cœur
 - 2.9 La Parole enseigne tout ce qui est nécessaire
 - 2.10 Tirer les leçons des épreuves où nous passons
 - 2.11 Se laisser sonder par Dieu et Sa Parole
 - 2.12 Volonté propre brisée
 - 2.13 Résumé - conclusion
- 3 L'état des cœurs manifesté — Matthieu 26
 - 3.1 Les foules
 - 3.2 Les principaux sacrificateurs et les anciens
 - 3.3 Le souverain sacrificateur
 - 3.4 Judas
 - 3.5 Les disciples
 - 3.6 Pierre
 - 3.7 « Une femme... »
- 4 « L'Éternel aime la Droiture », Ps. 37:28
 - 4.1 La droiture de David
 - 4.2 La droiture dans le livre des Proverbes
 - 4.3 Une marche dans la droiture est liée à la crainte de Dieu
 - 4.4 Veiller à ce que l'activité extérieure corresponde à l'état du cœur
 - 4.5 Droiture dans les relations entre frères
 - 4.6 Promesses pour ceux qui marchent avec droiture

1 Nos cœurs

ME 1949 p. 316

1.1 Le cœur incurable — Besoin d'un cœur nouveau

« Le cœur est trompeur par dessus tout, et incurable : qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies, selon le fruit de ses actions » (Jér. 17:9-10).

L'homme ne connaît pas son cœur. Il constate le mal qui règne autour de lui dans ce monde ; il ira parfois jusqu'à discerner, dans une certaine mesure, celui qu'il accomplit lui-même, mais il ne comprend pas que tout cela provient d'une source mauvaise et corrompue : le cœur. Alors qu'il était sur la terre, le Seigneur l'a enseigné à ses disciples : « Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures... » — sept manifestations de ce qu'est le cœur de l'homme (Matt. 15:19 ; voir aussi Marc 7:21-22). L'homme acceptera d'accomplir les rites d'une religion, de se soumettre à toutes sortes de cérémonies, mais il n'aime pas qu'on lui dévoile l'état de son cœur. À plus forte raison ne peut-il accepter de reconnaître que son mauvais cœur est « incurable » ! S'il veut bien convenir, généralement, que tout n'est pas parfait en lui, il est convaincu cependant qu'il y a de bonnes choses dans son cœur et il déploie souvent de méritoires efforts pour essayer de les mettre en valeur, pour améliorer le « vieil homme ».

Dieu s'adresse à celui qui est ainsi aveuglé quant à son état, mais désire pourtant se bien conduire. Il parle à la conscience : « Jetez loin de vous toutes vos transgressions dans lesquelles vous vous êtes rebellés, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau » (Ézéchi. 18:31). Ce n'est pas encore l'appel de la grâce. Dieu déclare, en quelque sorte, à celui qui espère devenir meilleur, que son cœur étant mauvais et incurable, il ne pourra faire le bien qu'avec un cœur nouveau et Il le met à l'épreuve : fais-toi un cœur nouveau ! Hélas ! la chose est impossible à l'homme le plus honnête et le plus décidé à plaire à Dieu. Il faut une œuvre divine opérée dans le cœur !

1.2 Effets des épreuves

Des épreuves sont parfois dispensées afin que l'homme devienne accessible au message de la grâce : « Le cœur est rendu meilleur par la tristesse du visage » (Eccl. 7:3). Cela ne veut pas dire que le cœur de l'homme peut être amélioré, mais que l'on peut parler plus facilement à celui qui est affligé ; dans « la maison de deuil » on est, la plupart du temps, disposé à écouter. Le cœur a été préparé par Dieu pour recevoir sa Parole : ce ne sont plus les trois premiers terrains de la parabole — chemin, roc ou épines — dans lesquels la semence ne peut produire aucun fruit, c'est « la bonne terre », préalablement labourée. « Ce qui est dans la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant entendu la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec patience » (Luc 8:4 à 15). Dieu prépare, puis Il ouvre le cœur pour que la Parole soit reçue, comme Il le fit autrefois pour Lydie : « Et une femme, nommée Lydie... écoutait ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur, pour qu'elle fût attentive aux choses que Paul disait » (Actes 16:14).

1.3 Effet de la Parole de Dieu

La Parole, ainsi reçue dans le cœur, agit pour y accomplir une œuvre divine. C'est une Parole « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants... » (Héb. 4:12). Elle amène l'homme à discerner l'état de son cœur, à comprendre l'incapacité dans laquelle il se trouve de l'améliorer, de se faire « un cœur nouveau », et, « rejetant toute saleté et tout débordement de malice », il reçoit alors « avec douceur la parole implantée qui a la puissance de sauver son âme » (Jacques 1:21).

L'œuvre de la nouvelle naissance est ainsi accomplie par la Parole et l'Esprit de Dieu : « et je répandrai sur vous des eaux pures... Et je vous donnerai un cœur nouveau... et je mettrai mon Esprit au dedans de vous » (Ézécl. 36:25 à 27 ; cf. Jean 3:5 : « Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu », voir aussi Ézécl. 11:19).

Avec ce cœur nouveau, Dieu est véritablement connu : « Et je leur donnerai un cœur pour me connaître... » — et craint : « et je leur donnerai un seul cœur, et une seule voie, pour me craindre tous les jours... » (Jér. 24:7 ; 32:39).

1.4 La vraie intelligence spirituelle, la connaissance du cœur

C'est alors que commence la vie chrétienne. Dans les jours actuels — conséquence, peut-être, du développement des études — l'intellectualisme fait çà et là d'inquiétants progrès : par sa propre intelligence, l'homme voudrait entrer dans les choses de Dieu, il s'efforce à les comprendre et prétend les expliquer, ignorant que Dieu « a caché ces choses aux sages et aux intelligents » et que « personne ne connaît les choses de Dieu... si ce n'est l'Esprit de Dieu » (Matt. 11:25 ; 1 Cor. 2:11, lire tout ce chapitre). Par l'œuvre de la nouvelle naissance, Dieu renouvelle notre entendement (Rom. 12:2) et nous donne une intelligence orientée tout autrement que l'intelligence naturelle : la « pure intelligence » de 2 Pierre 3:1, par le moyen de laquelle le Saint Esprit nous fait entrer dans la connaissance des « choses de Dieu » afin que nous puissions vivre le christianisme. Remarquons bien que la « pure intelligence » nous est donnée à la suite d'un travail opéré par Dieu dans le cœur et la conscience ; ensuite, que son développement est lié à l'état du cœur. Si, par exemple, un croyant a le cœur rempli des choses de la terre, son intelligence spirituelle ne se développera guère ; s'il est dans un mauvais état, si son cœur « s'égaré » (cf. Ps. 95:10), il pourra être, comme le peuple d'Israël, l'objet du gouvernement de Dieu (Ésaïe 6:9-10 ; Matt. 13:13-15 ; Marc 4:11-12 ; Jean 12:39-40 ; Actes 28:26-27) et la Parole sera sans doute un livre fermé pour lui jusqu'à ce qu'il soit restauré. Le christianisme, s'il est affaire d'entendement, est donc par-dessus tout affaire de cœur (cf. Rom. 10:10). Il faut le souligner, car la chair agissant en lui peut conduire le croyant lui-même à s'occuper des choses de Dieu sans que son cœur soit vraiment exercé. C'est un état très dangereux : les vérités de la Parole sont alors connues par l'intelligence, mais n'opèrent pas dans le cœur. Une connaissance intellectuelle des Écritures ne suffit pas, c'est la connaissance du cœur qui enrichit et dont les fruits sont manifestés dans la vie pratique.

Pour tout ce qui concerne le chemin du croyant ici-bas, c'est le cœur qui doit être en exercice, ce sont les affections pour Christ qui doivent être le mobile de toutes les actions. Christ est mort pour nos péchés, Il a été ressuscité pour notre justification, Il est maintenant glorifié dans le ciel. Morts et ressuscités avec Lui, nous sommes exhortés à « chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu », à « penser aux choses qui sont en haut, non pas à celles qui sont sur la terre » (Col. 3:1-2). Nous le réaliserons pratiquement si Christ est l'objet de nos cœurs, notre seul trésor. « Car là où est votre trésor, là sera aussi votre cœur » (Luc 12:34 ; voir aussi Matt. 6:21).

1.5 Garder son cœur

Toute la vie du croyant montrera si les affections du cœur sont dirigées vers Christ ou vers d'autres objets. Combien donc est essentielle l'exhortation si souvent rappelée : « Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues de la vie » (Prov. 4:23). Si notre cœur est gardé pour Christ, si nos affections sont concentrées sur sa Personne, les « issues » ou les « résultats » de notre vie seront à sa gloire. Une vie ruinée, des « résultats » désastreux, ne sont-ils pas la conséquence du fait que le cœur n'a pas été gardé ? Les versets qui suivent celui que nous venons de citer, dans le chapitre 4 du Livre des Proverbes, se rapportent à la marche. Certes, pour marcher fidèlement, le croyant a besoin d'être attentif à ces exhortations : « que tes yeux regardent droit en avant, et que tes paupières se dirigent droit devant toi. Pèse le chemin de tes pieds, et que toutes tes voies soient bien réglées. N'incline ni à droite ni à gauche ; éloigne ton pied du mal » (v. 25 à 27). Mais n'est-il pas remarquable qu'en premier lieu la Sagesse dise au fils qu'elle a engendré : « Garde ton cœur... » ? Avant de regarder à nos pieds, il est nécessaire de regarder à notre cœur ! Si nous perdons cela de vue, nous serons en grand danger de broncher ou de nous écarter du droit chemin.

La prospérité matérielle — que Dieu peut nous accorder afin que nous ayons le privilège d'employer pour Lui ce qu'Il nous a confié — est souvent un piège pour le croyant. Le cœur s'attache facilement aux richesses et souvent à un point tel qu'il en devient l'esclave. Quand toute la vie du chrétien est gouvernée par l'acquisition, la conservation et l'accroissement des richesses, les « issues » ne seront guère à la gloire du Seigneur. « Si les biens augmentent, n'y mettez pas votre cœur » (Ps. 62:10). Christ est « notre richesse, notre seul vrai bonheur », Il est le seul objet digne de captiver et de remplir nos cœurs !

1.6 Réalité intérieure du cœur — ne pas s'en tenir aux apparences

Ne nous fions pas aux apparences ! Nous nous en contentons trop souvent. Elles peuvent tromper nos frères, les hommes qui nous entourent, peut-être nous illusionner nous-mêmes, mais ne tromperont jamais Celui qui regarde au cœur. Le vrai christianisme n'est pas fait d'apparences et ne s'en satisfait pas. « L'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:7). C'est à Dieu que nous avons affaire et, avant tout, c'est devant Lui qu'il faut marcher, avec un cœur droit. Un chrétien fidèle hait ce que Dieu hait et aime ce qu'Il aime. Pour le réaliser pratiquement, il rencontre deux obstacles, l'un extérieur, l'autre intérieur : le monde et son propre cœur. Le monde n'est pas toujours hostile, il présente ce que le cœur convoite et désire ; il offre parfois un caractère attirant ; mais celui dont le cœur est attaché à Jésus le considérera — quel que soit l'aspect qu'il revête — comme le monde qui a rejeté Christ et l'a crucifié. Notre cœur naturel est toujours le même, car la chair est toujours en nous et son caractère n'a jamais changé et ne changera jamais. Aussi avons-nous besoin de demander sans cesse : « Sonde-moi, Ô Dieu, et connais mon cœur... »

(Ps. 139:23-24). Dieu seul connaît notre cœur, nos pensées les plus secrètes, les mobiles de nos actes, et peut nous arrêter s'il y a en nous « quelque voie de chagrin » et nous conduire « dans la voie éternelle ».

1.7 Effets de la discipline

Pour le faire, Il nous discipline. Alors qu'Israël allait atteindre le pays de la promesse. Moïse lui déclara : « Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements ou non. » (Deut. 8:2). Dans un désert, il n'y a ni chemin ni ressources. Ce monde est tel pour le croyant. Mais il expérimente que Dieu y a pour lui un chemin et des ressources mises à sa disposition. Ce sont les soins variés de sa grâce ! — La discipline en fait partie. Elle est dispensée pour manifester l'état de notre cœur ! — Ce chemin, dans lequel Israël avait à marcher, devait montrer s'il garderait les commandements de l'Éternel ou non, et par conséquent mettre au jour ce qu'il y avait dans son cœur. Nous retrouvons ici la même pensée que celle contenue dans d'autres passages : l'obéissance pratique manifeste l'état du cœur — et il faut d'abord veiller sur son cœur afin de pouvoir ensuite marcher fidèlement. La discipline que Dieu nous envoie a un autre résultat : elle nous conduit à nous rejeter sur Christ, elle nous le fait désirer ; Dieu a humilié le peuple, lui a fait avoir faim, afin de lui faire manger la manne... (Deut. 8:3).

1.8 Un cœur qui écoute

Pour garder ses commandements, il faut d'abord les connaître, et cette connaissance est liée à l'état du cœur. Le roi Salomon n'avait pas demandé une oreille qui écoute, mais « un cœur qui écoute » (1 Rois 3:9). Si la Parole entendue ne pénètre pas jusqu'à notre cœur pour y opérer et y former nos affections pour Christ, il n'y aura pas de résultats produits dans notre marche. « Mon fils, n'oublie pas mon enseignement, et que ton cœur garde mes commandements ... que la bonté et la vérité ne t'abandonnent pas ; lie-les à ton cou, écris-les sur la tablette de ton cœur » (Prov. 3:1-3). Pour que nous puissions entrer dans la connaissance de ce que Dieu veut nous révéler, il est nécessaire que « les yeux de notre cœur soient éclairés » (Éph. 1:18). Il serait facile de multiplier les passages qui nous montrent que, pour comprendre la Parole et pour la mettre en pratique, il faut qu'elle ait pénétré dans le cœur. « Et ces paroles que je te commande aujourd'hui seront sur ton cœur... » (Deut. 6:6). Ce que cherche l'oreille, c'est le cœur qui l'acquiert : « Le cœur de l'homme intelligent acquiert la connaissance, et l'oreille des sages cherche la connaissance » (Prov. 18:15).

1.9 Le cœur pour l'Éternel seul

Bien des faux docteurs essayent de séduire les âmes (cf. 2 Tim. 2:16 à 18 ; 4:3-4). Ils y réussissent souvent lorsqu'il n'y a qu'une connaissance intellectuelle des Écritures, car elle fait en réalité obstacle au vrai développement spirituel et maintient l'âme dans un état d'enfance ; les « petits enfants » sont « ballottés et emportés çà et là par tout vent de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égayer... » Tandis qu'au contraire, leurs efforts sont vains chaque fois qu'il y a la connaissance du cœur : « ... mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à lui qui est le chef, le Christ » (Éph. 4:14-15). Israël était invité à refuser d'écouter les faux prophètes et songeurs de songes qui engageaient le peuple à aller « après d'autres dieux », et il est ajouté : « car l'Éternel, votre Dieu, vous éprouve, pour savoir si vous aimez l'Éternel, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme » (voir Deut. 13:1 à 5). Ne le perdons pas de vue, la présentation de fausses doctrines — soit par des orateurs après lesquels on court parce qu'ils parlent bien, soit par tant de ces « bonnes lectures » qui contiennent un peu de bon mais beaucoup de mauvais — est une épreuve pour nos cœurs. Un cœur fidèle s'en détournera résolument, refusera d'aller entendre ou de lire ce qui n'est pas « le sain enseignement », tandis qu'un christianisme purement intellectuel recherchera un peu partout ce qui peut séduire l'esprit et sera en grand danger d'aller ainsi « après d'autres dieux ».

1.10 Un cœur qui cherche le Seigneur

L'objet de notre « recherche », ce n'est pas ce qui a pu être écrit ou ce qui peut être dit, ici ou là, dans le but de trouver des pensées nouvelles, des explications subtiles, une argumentation savante — l'objet de notre recherche, c'est Christ. Et c'est le cœur qui cherche Christ ! « Tu le trouveras, si tu le cherches de tout ton cœur et de toute ton âme » (Deut. 4:29). « Bienheureux ceux qui gardent ses témoignages, qui le cherchent de tout leur cœur » (Ps. 119:2). C'est là seulement qu'est le secret du bonheur pour le croyant, le secret de la joie : « que le cœur de ceux qui cherchent l'Éternel se réjouisse ! » (Ps. 105:3). Le Saint Esprit nourrit nos âmes de Christ, développe nos affections pour Lui, fortifie en puissance notre homme intérieur, afin que « le Christ habite, par la foi, dans nos cœurs » (Éph. 3:16-17). Le croyant fidèle s'attache à Lui parce qu'il a appris à le connaître ; il l'a cherché de tout son cœur et le Saint Esprit, pouvant opérer sans qu'il y ait d'obstacle à l'exercice de son activité, a placé cette Personne comme objet, dans le cœur de celui qui ne désirait que cet objet. Barnabas exhortait les chrétiens d'Antioche — et « les exhortait tous » — « à demeurer attachés au Seigneur de tout leur cœur » (Act. 11:23). Ce n'est pas l'intelligence naturelle qui attache au Seigneur, ce sont les liens du cœur.

1.11 Un cœur en ordre, débarrassé des obstacles

Nous l'avons déjà remarqué, il faut d'abord un cœur où tout est en ordre et dans lequel il y a des affections toujours fraîches pour Christ, si nous voulons pouvoir réaliser une vie pratique qui plaise au Seigneur. En parlant de son peuple terrestre — il faut souvent revenir à son histoire, car elle est riche d'enseignements pour nous — l'Éternel disait à Moïse : « Oh ! s'ils avaient toujours ce cœur-là pour me craindre et pour garder tous mes commandements, afin de prospérer, eux et leurs fils, à toujours ! » (Deut. 5:29). La Parole, serrée dans le cœur, et non dans la tête seulement, la marche sera caractérisée par l'obéissance à la volonté de Dieu : « J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pèche pas contre toi » (Ps. 119:11). Le péché, c'est la propre volonté. Pour accomplir sa volonté en nous, Dieu est souvent obligé de briser la nôtre dans nos cœurs. « Bienheureux... ceux dans le cœur desquels sont les chemins frayés » (Ps. 84:5). Un chemin frayé est un chemin duquel tout obstacle a été ôté. Dieu opère dans nos cœurs pour les débarrasser de tout ce qui nous empêcherait d'être soumis à sa volonté, pour y « frayer des chemins ». S'il faut alors traverser la vallée de Baca, l'âme, heureuse au travers des larmes, pourra dire dans une mesure ce que notre parfait Modèle a exprimé tandis qu'il cheminait ici-bas : « Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi ». — En Lui, il n'y avait que des « chemins frayés » ! Prendre son joug, apprendre de Lui, pour trouver le repos de l'âme, dans une soumission paisible et confiante à la volonté du Père, sans qu'il y ait dans le cœur aucune propre volonté, permettra au croyant éprouvé de faire de la vallée de Baca une fontaine et d'y recueillir la pluie de bénédictions (Ps. 84:6 ; Matt. 11:26-29).

1.12 Un cœur engagé au service du Seigneur

Dans ce chemin, Christ, homme parfaitement dépendant, a été le parfait Serviteur (Matt. 11). Nous sommes aussi appelés à servir et un service fidèle ne peut être rempli que dans la dépendance, sans aucune propre volonté et par un cœur qui aime. Samuel disait au peuple d'Israël : « Servez l'Éternel de tout votre cœur... craignez l'Éternel, et servez-le en vérité, de tout votre cœur ; car voyez quelles grandes choses il a faites pour vous » (1 Sam. 12:20-24). La règle générale du service chrétien demeure celle donnée par l'apôtre aux

Colossiens : « Quoi que vous fassiez, faites-le de cœur comme pour le Seigneur... : vous servez le Seigneur Christ » (Col. 3:23-24). Quel dévouement que celui de Néhémie pour Jérusalem, pour rebâtir les murailles, pour surmonter les obstacles que les ennemis du dehors et du dedans plaçaient devant lui, pour continuer son service jusqu'au bout ! C'était Dieu qui lui avait « mis au cœur » de le faire ! (Néh. 2:12). La sainte activité qu'il déploie, l'énergie qu'il manifeste en tant de circonstances découlent de ses affections pour son Dieu !

1.13 Aimer de tout son cœur

Amour pour Dieu, amour pour les enfants de Dieu ne sont pas le fruit d'une connaissance intellectuelle de la Parole, mais d'un cœur qui vibre pour Christ. La loi donnée à Israël réclamait l'amour du cœur : « Tu aimeras l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur... » (Deut. 6:5) et « la juste exigence de la loi » (Rom. 8:4) est maintenant accomplie en nous, Dieu ayant donné son Fils pour nous délivrer et ayant opéré dans nos cœurs une œuvre en vertu de laquelle nous sommes nés de nouveau et possédons une nature divine, la nature même du Dieu d'amour. « Ayant purifié vos âmes par l'obéissance à la vérité,... aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur, vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:22-23). C'est cette nouvelle nature qui peut seule nous faire aimer Dieu et les frères. C'est le cœur qui aime, et non la tête !

Une parenthèse. Nous avons cité maints passages du livre du Deutéronome (et il en est bien d'autres encore). Il vaut la peine de remarquer pourquoi il est si souvent question du cœur, dans ce livre : le Deutéronome présente l'obéissance comme la condition nécessaire pour entrer dans la jouissance des bénédictions que Dieu veut accorder à son peuple ; cette obéissance n'est possible que si le cœur est touché, si les affections sont en exercice. Répétons-le encore : nous marcherons fidèlement dans la mesure dans laquelle notre cœur sera rempli de Christ. Israël devait le réaliser pour jouir de Canaan, nous devons le réaliser aujourd'hui pour jouir de la part céleste qui est la nôtre, pour vivre en ressuscités.

1.14 Un cœur qui se confie en Dieu

Cette marche fidèle est celle d'un homme qui se confie en Dieu et la confiance qui l'honore est celle du cœur : « Confie-toi de tout ton cœur à l'Éternel, et ne t'appuie pas sur ton intelligence » (Prov. 3:5). La confiance conduit à la dépendance, car on aime dépendre de quelqu'un en qui on peut se confier sans réserve, de tout son cœur. La dépendance s'exprime par la prière : le cœur se tourne vers Dieu et, dans toutes les circonstances, même les plus difficiles, attend de Lui la direction et le secours. « Je t'ai imploré de tout mon cœur : use de grâce envers moi selon ta parole ». — « J'ai crié de tout mon cœur ; réponds-moi, Éternel ! j'observerai tes statuts » (Ps. 119:58, 145). Quelle joie dans le cœur de celui qui dépend de Dieu et se confie en Lui ! « Car notre cœur se réjouira en Lui, puisqu'en son saint nom nous avons mis notre confiance » (Ps. 33:21). N'est-Il pas digne de notre confiance Celui dont la puissance est infinie (Ps. 33:6 à 11) et l'amour insondable ? (Ps. 33:18 à 21). Il manifeste cette puissance et cet amour envers ceux « qui sont d'un cœur parfait envers lui » : « car les yeux de l'Éternel parcourent toute la terre, afin qu'il se montre fort en faveur de ceux qui sont d'un cœur parfait envers lui » (2 Chron. 16:9). « Mon bouclier est par devers Dieu qui sauve ceux qui sont droits de cœur » (Ps. 7:10).

1.15 Un cœur égaré, éloigné

Israël n'a pas su réaliser cette marche dans la dépendance, se confiant en Celui qui l'avait délivré du pays d'Égypte et voulait le conduire tout le long du chemin jusqu'au moment où Il l'introduirait en Canaan. Aussi l'Éternel dut dire de lui : « Quarante ans, j'ai eu cette génération en dégoût, et j'ai dit : c'est un peuple dont le cœur s'égaré, et ils n'ont point connu mes voies » (Ps. 95:10). Nous l'avons vu, la bénédiction promise avait pour condition l'obéissance, et pour que cette obéissance fût possible, le cœur du peuple devait être gardé. C'est parce que son cœur s'est égaré qu'Israël n'a pas connu « les voies » de l'Éternel et n'a pu entrer dans son repos (v. 11). Le cœur est à la source ! Ces choses sont écrites pour nous servir d'instruction ! (Rom. 15. 4 ; 1 Cor. 10:11 : voir Hébr. 3 et 4). Si même il y avait quelque apparence, le Seigneur ne s'arrête pas aux apparences, Il voit ce qui est dans le cœur. Ne le discernait-Il pas quand Il était ici-bas, disant à son peuple : « Ésaïe a bien prophétisé de vous, disant : ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi... » (Matt. 15:7-8 ; Ésaïe 29:13).

1.16 Restauration par le cœur qui revient

Aussi, dans l'œuvre de restauration qu'Il veut accomplir, c'est au cœur que le Seigneur s'adresse. Il le fera plus tard à l'égard d'Israël, caractérisé par un cœur « fort éloigné de lui » : « je lui parlerai au cœur » (Osée 2:14 et suivants). Quand le cœur du peuple sera touché, sa restauration s'accomplira, car le cœur est le chemin de la conscience.

Déjà, dans l'histoire passée du peuple, lorsque l'arche était perdue, à Kiriath-Jéarim, dans la maison d'Abinadab ensuite, Samuel avait parlé ainsi : « Si de tout votre cœur vous retournez à l'Éternel, ôtez du milieu de vous les dieux étrangers, et les Ashtoreths, et attachez fermement votre cœur à l'Éternel, et servez-le lui seul. » (1 Sam. 7:3). Plus tard, lors de la dédicace du temple. Salomon, considérant la fin de l'histoire d'Israël comme peuple responsable, demandait à l'Éternel « S'ils ont péché contre toi (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), et que tu te sois irrité contre eux, et que tu les aies livrés à l'ennemi, et qu'ils les aient emmenés captifs dans le pays de l'ennemi... et s'ils reviennent à toi de tout leur cœur et de toute leur âme... alors, écoute... leur prière et leur supplication... et pardonne à ton peuple... » (1 Rois 8:46 à 53). L'humiliation vraie et sincère, c'est celle du cœur et non celle des lèvres seulement. « Ainsi, encore maintenant, dit l'Éternel, revenez à moi de tout votre cœur, avec jeûne, et avec pleurs, et avec deuil ; et déchirez vos cœurs et non vos vêtements... » (Joël 2:12-13).

1.17 Un seul cœur ensemble — Un cœur pur

Ce qui caractérisait, dans les premiers jours de l'histoire de l'Église, « la multitude de ceux qui avaient cru », c'est qu'ils étaient « un cœur et une âme » (Actes 4:32). Leurs affections étaient concentrées sur un même objet, c'est pourquoi — comme les Philippiens y seront plus tard exhortés — ils avaient « une même pensée... un même amour », étaient « d'un même sentiment, pensant à une seule et même chose » (Phil. 2:2). « Toutes choses étaient communes entre eux ». Quel est aujourd'hui, hélas ! l'état de la chrétienté ? La maison de Dieu sur la terre est devenue « une grande maison », dans laquelle se trouvent des vases, « les uns à honneur, les autres à déshonneur ». Le fidèle est exhorté à se purifier de ceux-ci, à fuir les convoitises de la jeunesse — c'est-à-dire à se séparer de tout mal doctrinal et moral — et, sur ce terrain de séparation, à poursuivre le bien, « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:19-22). Un cœur qui n'a d'autre motif que plaire au Seigneur est un cœur « pur ». Il ne s'agit par conséquent pas seulement d'avoir compris, saisi par l'intelligence, le caractère de la chrétienté aujourd'hui, la position que doit observer le fidèle et le terrain sur lequel il peut se joindre à d'autres, mais il importe essentiellement d'avoir des affections engagées avec le Seigneur, un « cœur pur ». Comment discerner ceux qui ont un « cœur pur », avec lesquels nous pouvons nous grouper ? D'aucuns prétendent que la chose est impossible, qu'il ne nous appartient pas de juger des cœurs... Mais Dieu nous donnerait-Il, dans sa Parole, une instruction que nous ne pourrions suivre ? Ce que nous avons déjà remarqué nous permet de

comprendre comment nous pouvons reconnaître ceux qui ont un « cœur pur » : c'est par l'obéissance à Dieu, à sa Parole, qu'est manifesté l'état du cœur fidèle.

2 Timothée 2:22 réalisé, les joies du rassemblement autour du Seigneur sont alors goûtées, malgré la ruine de l'Église responsable, malgré notre si grande faiblesse. Nous pouvons nous approcher, entrer par la foi dans le ciel même, « avec un cœur vrai », pour adorer (Héb. 10:19-22). C'est avec un cœur vrai que le croyant s'approche, avec un cœur rempli qu'il adore ! Déjà, la chose était réalisée, au moins dans une certaine mesure, sous l'ancienne alliance, par le peuple (Exode 35:21) — par David et le peuple (1 Chron. 29:9 et 17) — par les lévites, lors du réveil d'Ézéchias (2 Chroniques 29:34). Ce dernier passage, en particulier, est plein d'instruction pour nous. « Il y avait trop peu de sacrificateurs... ». N'est-ce pas souvent le cas dans les réunions d'assemblée pour le culte ? « De l'abondance du cœur la bouche parle » (Matt. 12:34 ; Luc 6:45). Y aurait-il donc si peu « d'abondance » dans le cœur qu'il y ait tant de bouches fermées ? — Celle du Psalmiste ne l'était pas, parce que son cœur brûlait au dedans de lui : « Mon cœur bouillonne d'une bonne parole ; je dis ce que j'ai composé au sujet du roi ; ma langue est le style d'un écrivain habile » (Ps. 45:1). Aux jours d'Ézéchias, les sacrificateurs (ou adorateurs) étant trop peu nombreux, les lévites (type des ministères ou dons dans l'assemblée) durent leur venir en aide ; ils furent « plus droits de cœur que les sacrificateurs pour se sanctifier ».

1.18 Le christianisme est une affaire de cœur

Nous avons cité de nombreux passages de la Parole qui suffisent certainement pour nous faire comprendre l'importance du sujet que nous venons de considérer. Mais il en est bien d'autres encore sur lesquels nous aurions pu nous arrêter avec profit. Cherchons-les individuellement dans les Écritures. Dieu veuille que la lecture et la méditation de ces diverses portions de sa Parole nous soient en bénédiction, réveillent les affections de nos cœurs pour Christ, nous fassent toujours mieux saisir et réaliser que le christianisme est avant tout affaire de cœur.

Nous ne voudrions pas terminer autrement qu'en rappelant la parole de la Sagesse à celui qu'elle a engendré et qu'elle veut instruire — ce que le Seigneur demande à chacun de nous à qui Il a tant donné « Mon fils, donne-moi ton cœur » (Prov. 23:26).

2 État du cœur

ME 1972 p.141

2.1 L'état du cœur naturel, le déluge. Le cœur incurable (Jérémie 17)

Le péché entré dans le monde par la désobéissance du premier homme, le cœur humain est devenu une source impure et corrompue. La preuve en a été faite déjà dans les temps qui ont précédé le déluge : « Et l'Éternel vit que la méchanceté de l'homme était grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de son cœur n'était que méchanceté en tout temps ». Une telle constatation amena l'Éternel à « se repentir d'avoir fait l'homme sur la terre, et il s'en affligea dans son cœur », aussi dit-il : « J'exterminerai de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé... ». Ce fut donc le déluge, au travers duquel ne furent sauvés que Noé et les siens, « un petit nombre, savoir huit personnes » (Gen. 6:5 à 8 ; 1 Pierre 3:20). L'état du cœur de l'homme ne fut pas changé pour autant : le cœur naturel demeure « trompeur par-dessus tout, et incurable ; qui le connaît ? Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins ; et cela pour rendre à chacun selon ses voies », et le Seigneur, venu ici-bas comme homme, Lui le seul homme parfait, dévoile ce que le cœur humain est capable de produire : « Car du cœur viennent les mauvaises pensées, les meurtres, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les injures : ce sont ces choses qui souillent l'homme » (Jér. 17:9, 10 ; Matt. 15:19, 20).

Après les jours de Noé, Dieu a choisi et appelé Abram pour qu'il devienne la souche d'un peuple qui Lui appartienne en propre d'entre tous les peuples qui étaient sur la face de la terre. Mais ceux qui constituaient ce peuple, le peuple de Dieu, ont manifesté tout au long de leur histoire qu'en eux était toujours ce cœur incurable, ce qui conduit l'Éternel à s'indigner contre eux et à déclarer : « Ils s'égarent toujours dans leur cœur, et ils n'ont point connu mes voies » (Hébr. 3:7 à 10). S'ils n'ont point connu les voies de Dieu, c'est en raison même de l'état de leurs cœurs ; nous aurons l'occasion de revenir sur ce point que l'on ne saurait trop souligner : la marche manifeste l'état du cœur.

2.2 Besoin d'un cœur nouveau

L'homme peut-il, lui-même, changer son propre cœur, l'améliorer ? Cette transformation est indispensable pour que ses voies puissent plaire à Dieu et c'est ce à quoi Israël a été invité : « Revenez, et détournes-vous de toutes vos transgressions... Jetez loin de vous toutes vos transgressions dans lesquelles vous vous êtes rebellés, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau... » (Ézéch. 18:30 à 32). Mais il est impossible à Israël, à l'homme quel qu'il soit, de changer lui-même son cœur, de se faire un cœur nouveau. L'Éternel opérera cette œuvre pour son peuple dans un jour encore à venir, quand il rassemblera Israël de tous les pays et l'amènera sur sa terre : « Et je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau ; et j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair ; et je mettrai mon Esprit au-dedans de vous, et je ferai que vous marchiez dans mes statuts, et que vous gardiez mes ordonnances et les pratiquiez » (Ézéch. 36:24 à 32). Sera réalisé alors ce que nous dit Hébreux 8 : « En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs cœurs » (v. 6 à 13).

2.3 Le cœur nouveau par l'opération de la Parole et du Saint Esprit

Nous sommes présentement sauvés par le sang de l'alliance et nous avons part, avant le peuple terrestre, à tous les privilèges qu'il possédera en vertu de la nouvelle alliance que Dieu a établie pour lui (ib. 10). L'œuvre de Christ accomplie à la croix, saisie par la foi, appliquée au cœur et à la conscience par l'action de la Parole et du Saint Esprit, renouvelle notre cœur ; elle n'améliore pas notre cœur naturel, elle nous donne « un cœur nouveau », soumis non plus à la volonté de la chair et des pensées mais à la volonté de Dieu. Cette action doit se poursuivre de façon constante pour maintenir notre cœur en bon état moral ; elle peut être entravée tout au long de notre vie chrétienne par les diverses manifestations de notre cœur naturel, car la chair demeure toujours en nous et cherche constamment à se manifester dans ses « œuvres » (cf. Gal. 5:19 à 21 — comp. avec Matt. 15:19). Il doit donc y avoir pour le croyant — dans lequel se trouvent les deux natures, la nouvelle mais aussi la vieille, le cœur nouveau mais aussi le cœur naturel — un exercice permanent : chacun doit veiller sur l'état de son cœur, toute sa marche en dépend.

2.4 Le cœur renouvelé maintenu par l'obéissance à la vérité

Le cœur est renouvelé par l'opération de la Parole et du Saint Esprit, il est maintenu pur par cette même action intérieure, par l'obéissance à la vérité : « Ayant ardemment vos âmes par l'obéissance à la vérité, pour que vous ayez une affection fraternelle sans hypocrisie, aimez-vous l'un l'autre ardemment, d'un cœur pur, vous qui êtes régénérés... par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:22, 23). Le « cœur pur » est l'un des caractères du croyant fidèle, l'un des caractères du résidu fidèle soit dans l'histoire du peuple terrestre, soit dans celle de l'Église. Les deux premiers livres des Psaumes nous parlent prophétiquement du résidu de Juda

aux derniers jours, que ce résidu soit à Jérusalem (1er livre) ou qu'il en ait été chassé (2ème livre) ; dans le troisième livre, il est question de l'ensemble des douze tribus, du peuple dans son entier. Mais ce peuple étant infidèle, qui est-ce qui le représentera devant Dieu, portant en fait le nom d'Israël ? Un résidu, le résidu fidèle au sein du peuple, désigné par cette expression : « ceux qui sont purs de cœur », expression que nous trouvons dès le premier verset du premier Psaume de ce troisième livre : « Certainement Dieu est bon envers Israël, envers ceux qui sont purs de cœur » (Ps. 73:1). Ce sont les « bienheureux » de Matt 5:8 : « Bienheureux ceux qui sont purs de cœur, car c'est eux qui verront Dieu ». Si nous considérons l'histoire de l'Église, la Parole nous enseigne que, dans les derniers jours, la maison de Dieu sur la terre est semblable à une « grande maison », dans laquelle il y a des vases « à honneur », d'autres « à déshonneur » ; le fidèle, désireux d'obéir à la Parole, « se purifie de ceux-ci » pour être « un vase à honneur, sanctifié, utile au maître, préparé pour toute bonne œuvre » ; il « se retire de l'iniquité » et, par ailleurs, poursuit « la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (2 Tim. 2:19 à 22). Ayons l'ardent désir de manifester cette pureté de cœur, indispensable pour faire partie du résidu fidèle dans ces jours de la fin, au milieu d'un état de choses où le mal fait d'effroyables progrès, non seulement dans le monde mais aussi au sein de l'Église, maison de Dieu sur la terre.

2.5 Le travail de l'adversaire dans le cœur

Le mal — l'iniquité de 2 Tim. 2:19 — n'est pas d'aujourd'hui ; il est entré dans l'Église déjà du temps des apôtres. La Parole nous enseigne que le mal vient toujours du dedans, qu'il s'agisse de la vie individuelle ou de la vie de l'assemblée. L'histoire de l'Église sur la terre a eu un heureux commencement, les premières pages du livre des Actes nous le disent ; mais, très vite, l'ennemi s'est efforcé de ternir un aussi réjouissant tableau en provoquant l'action du mal dans l'Assemblée, et cela par le moyen d'Ananias et Sapphira. Or, ce grave péché a eu pour point de départ le travail de l'adversaire dans le cœur : « Mais Pierre dit : Ananias, pourquoi Satan a-t-il rempli ton cœur, que tu aies menti à l'Esprit Saint... Comment t'es-tu proposé cette action dans ton cœur ?... » (Actes 5:3, 4). — Si, par ailleurs, nous considérons l'histoire de l'Église responsable dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, nous sommes amenés à la même constatation : le mal s'est développé dans une enceinte où jamais il n'aurait dû avoir de place, lorsqu'à Éphèse le cœur a fait défaut, le premier amour ayant été abandonné (Apoc. 2:4). Il y avait extérieurement de très belles apparences : des œuvres, du travail, de la patience ; les méchants n'étaient pas supportés ; ceux qui se disaient apôtres, mais ne l'étaient pas, étaient démasqués ; les œuvres des Nicolaites étaient discernées et haïes ; des afflictions pour le nom du Seigneur étaient endurées... Mais l'œil scrutateur du Seigneur va au-delà de cet aspect extérieur louable à plus d'un titre, il pénètre jusqu'au plus profond des cœurs, du cœur de l'assemblée : l'amour pour Lui faisait défaut, la seule véritable source de toute activité à sa gloire était abandonnée. Tel est le point de départ du déclin dans l'histoire de l'Église sur la terre. Et, tout à la fin de cette histoire, quand les caractères laodicéens sont manifestés — exaltation de l'homme, indifférence et tiédeur à l'égard de Christ, auquel il n'est plus donné aucune place — l'appel à la repentance, l'invitation à revenir, est un appel au cœur, vrai chemin pour atteindre la conscience : « Voici, je me tiens à la porte, et je frappe... » (ib. 3:20). Un appel aussi émouvant, adressé par Celui qui n'abandonne pas ceux qui pourtant le laissent « à la porte », ne touchera-t-il pas le cœur de « quelqu'un » et ne l'amènera-t-il pas à lui ouvrir la porte de son cœur ?

Il est bien vrai que nous regardons « à l'apparence extérieure », que nous nous laissons tromper par tout ce qui a un aspect séduisant et que nous pouvons tromper notre entourage par une apparence ne correspondant pas à la réalité. Mais « l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:7). Cela était vrai aux jours où David était un tout jeune homme, cela est vrai dans tous les temps, aujourd'hui comme alors, et aussi bien pour ce qui concerne chaque croyant que chaque assemblée — et même tous les hommes sans aucune exception.

2.6 Veiller à l'état de notre cœur

Veillons avant tout et par-dessus tout sur l'état de notre cœur si nous désirons glorifier le Seigneur par une marche qui lui plaise. Retenons l'exhortation de Proverbes 4, si souvent rappelée et, hélas ! tant de fois oubliée : « Mon fils, sois attentif à mes paroles, incline ton oreille à mes discours. Qu'ils ne s'éloignent point de tes yeux ; garde-les au-dedans de ton cœur... Garde ton cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues (ou : les résultats — note en bas de page, dans la traduction J.N.D.) de la vie » (v. 20 à 23). Les résultats de notre vie dépendent de l'état de notre cœur ! Nous pouvons déjà voir quelque chose des résultats de notre vie. Quels sont-ils ? Ils montrent si nous avons, ou non, gardé notre cœur. Pouvons-nous le garder avec plus de soin encore que nous ne le faisons pour tout ce qui nous est le plus cher ici-bas. Nos voies seront alors « bien réglées », nous n'inclinerons « ni à droite ni à gauche », nous éloignerons notre pied du mal (ib. 26, 27).

2.7 Mise de côté de la chair, faire mourir les actions du corps

À nous aussi, Dieu demande ce qu'il demandait autrefois à son peuple terrestre : « Et maintenant, Israël ! qu'est-ce que l'Éternel, ton Dieu, demande de toi, sinon que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, pour marcher dans toutes ses voies, et pour l'aimer, et pour servir l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme, en gardant les commandements de l'Éternel, et ses statuts, que je te commande aujourd'hui, pour ton bien ? ». Quel est le secret pour goûter une telle part ? Moïse l'indique au peuple un peu plus loin : « Circoncisez donc votre cœur... » (Deut. 10:12 à 16). La circoncision était la mise de côté de la chair, de tout ce qui est du cœur naturel ; elle marquait, par son signe extérieur, la séparation du peuple de Dieu et devait être pratiquée selon les enseignements donnés par l'Éternel à Israël. Mais ce qui importe, ce n'est pas tant une circoncision, une séparation extérieure, c'est la circoncision du cœur ; et la séparation extérieure n'a de valeur aux yeux de Dieu que si elle découle d'une vraie séparation intérieure, de la circoncision du cœur — autrement, elle n'est qu'apparence extérieure sans correspondance avec la réalité, ce qui est de l'hypocrisie. Mettre de côté en nous, intérieurement, tout ce qui est de la chair, du vieil homme, réaliser que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises » (Gal. 5:24), pour donner toute la place à Christ dans notre cœur, c'est ce à quoi nous sommes exhortés. Pour cela, laissons agir en nous le Saint Esprit — « si par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez » (Rom. 8:13) : c'est par l'action du Saint Esprit dans notre cœur que nous pourrions « faire mourir », au point de départ, dans le cœur, ce qui deviendrait ensuite « action du corps » — et « marchons par l'Esprit » afin de ne point accomplir « la convoitise de la chair » (Gal. 5:16 à 21). Par ailleurs, le Saint Esprit nous fortifiera en puissance quant à l'homme intérieur, de telle manière que « le Christ habitera, par la foi, dans nos cœurs » (Éph. 3:14 à 21). Lorsqu'il en est ainsi, Christ est vu dans notre marche.

2.8 La Parole gardée dans le cœur

La Parole, non seulement lue et méditée mais aussi gardée dans le cœur, tel est encore un résultat de l'activité de l'Esprit en nous. Nous pouvons ainsi imiter le Psalmiste : « Je t'ai cherché de tout mon cœur... J'ai caché ta parole dans mon cœur, afin que je ne pêche pas contre toi » (Ps. 119:10, 11). La Parole gardée, serrée, cachée dans le cœur, y opérant par la puissance du Saint Esprit, forme nos pensées, nourrit notre cœur, réchauffe nos affections pour le Seigneur et constitue une force en nous, grâce à laquelle nous pouvons marcher fidèlement, combattre et vaincre l'adversaire (cf. 1 Jean 2:14). Quel modèle parfait nous avons en cela : Christ, homme sur la terre ! — La Parole réjouit le cœur, comme le dit encore le Psalmiste : « Tes témoignages me sont un héritage à

toujours ; car ils sont la joie de mon cœur », et le prophète Jérémie : « Tes paroles se sont-elles trouvées, je les ai mangées ; et tes paroles ont été pour moi l'allégresse et la joie de mon cœur » (Ps. 119:111 ; Jér. 15:16) — Enfin, la Parole « retenue dans un cœur honnête et bon », nous pourrions « porter du fruit avec patience » ; c'est ce que le Seigneur attend de nous, ce qu'il désire pour que le Père soit glorifié ! (Luc 8:15 ; Jean 15:1 à 8).

2.9 La Parole enseigne tout ce qui est nécessaire

La Parole nous donne la connaissance des pensées de Dieu, elle contient tous les enseignements qui nous sont nécessaires pour la marche individuelle et collective. Que notre oreille soit toujours ouverte pour les recevoir, mais avant tout que le soit notre cœur ! « Le cœur de l'homme intelligent acquiert la connaissance, et l'oreille des sages cherche la connaissance » (Prov. 18, 15). Il est bien vrai que ce que cherche l'oreille, c'est le cœur qui l'acquiert. Comme il serait dangereux de ne chercher la connaissance que pour remplir notre esprit, sans qu'il y ait un profond travail dans notre cœur ! Un de nos devanciers a exprimé cette pensée : « Craignons un esprit bien meublé et un cœur vide ». La seule vraie connaissance est en effet celle qui est, tout à la fois, de l'esprit et du cœur, car seule elle nous attache à Christ. Être attaché au Seigneur de tout son cœur, telle est l'exhortation que Barnabas adressait aux croyants de l'assemblée d'Antioche, nouvellement formée (Actes 11:23). Ils étaient tout au début de la vie chrétienne et il est tellement important que, dès le commencement, les affections du cœur soient bien orientées. Les premiers pas d'un croyant, bien souvent, donnent le ton à tout ce qui suit ; de sorte que l'on est particulièrement heureux de voir de jeunes croyants, des enfants de parents chrétiens en particulier, « attachés au Seigneur de tout leur cœur ». Ce peut être une précieuse sauvegarde dans le chemin à parcourir et cela peut conduire aux saintes décisions de cœur, semblables à celle que Daniel avait prise lorsqu'il était dans le palais du roi Nebucadnetsar : « Et Daniel arrêta dans son cœur qu'il ne se souillerait point par les mets délicats du roi et par le vin qu'il buvait » (Dan. 1:8). Pourquoi tant de nos décisions ne sont-elles que des vellétés ? Parce qu'elles sont des lèvres seulement et pas du cœur ! Dans les circonstances où il était placé, il fallait vraiment que le cœur de Daniel ait été préparé, formé et que son attachement à l'Éternel soit réel et profond, pour agir comme il l'a fait. Il avait « engagé son cœur », pour reprendre l'expression de Jérémie 30:21, et pouvait prendre ainsi la sainte décision du cœur — décision semblable à celle prise par le Psalmiste : « J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les ordonnances de ta justice » (Ps. 119:106). Quel exemple à imiter pour de jeunes croyants — Daniel était encore très jeune à ce moment-là, il avait une quinzaine d'années à peine pense-t-on — et pour nous autres aussi !

2.10 Tirer les leçons des épreuves où nous passons

Bien des circonstances éprouvantes nous atteignent individuellement, dans nos maisons ou dans les assemblées. Considérons-les en ne perdant jamais de vue que Dieu nous les envoie, ou les permet, pour nous amener à examiner soigneusement l'état de nos cœurs. L'histoire d'Israël déjà nous l'enseigne ; cette parole lui est adressée au moment où, ayant achevé la traversée du désert, il va entrer en Canaan : « Et tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Éternel, ton Dieu, t'a fait marcher ces quarante ans, dans le désert, afin de t'humilier, et de t'éprouver, pour connaître ce qui était dans ton cœur, si tu garderais ses commandements, ou non » (Deut. 8:2). C'est la marche dans le désert, ce sont les épreuves du désert qui manifestent l'état des cœurs ; et le fait de garder, ou non, les commandements divins dépend, comme nous l'avons déjà remarqué, de l'état des cœurs. Ne nous arrive-t-il pas de chercher à régler des différends entre nous, à la manière des hommes, avec plus ou moins de « diplomatie », et en oubliant que ce qu'il faut considérer en premier lieu, c'est l'état des cœurs ? Lorsque les cœurs sont en bon état devant Dieu, il n'y a pas de difficultés.

2.11 Se laisser sonder par Dieu et Sa Parole

Mais il n'est pas toujours facile, nous le savons par expérience, de voir clair dans son propre cœur. Aussi avons-nous besoin de reprendre la prière de David : « Sonde-moi, ô Dieu ! et connais mon cœur ; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle » (Ps. 139:23, 24). Laissons-nous sonder par Dieu, par sa Parole, « vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants », Parole qui « discerne les pensées et les intentions du cœur » (Héb. 4:12). Si nous ne laissons pas la Parole opérer ce travail dans notre cœur, un Dieu qui nous aime nous dispensera des exercices — qui pourront être très douloureux — afin de mettre en lumière l'état de notre cœur, de manifester extérieurement ce qu'il y a à l'intérieur. Les circonstances qui conduisent à cette manifestation n'ont, généralement, que peu d'importance en elles-mêmes ; il serait sans profit de s'y arrêter et lorsque, par exemple, survient un désaccord entre croyants, de rechercher sous prétexte de paix un arrangement qui peut-être sauvegarderait les apparences, mais ne serait pas le vrai remède à cette situation. C'est l'état des cœurs qui doit être jugé et, pour cela, il faut être devant Dieu, dans sa lumière.

2.12 Volonté propre brisée

Il y a parfois dans nos cœurs tellement de volonté propre que cette opposition à l'accomplissement de la volonté de Dieu en nous le contraint à agir, par tel moyen qu'il trouve bon d'employer, pour frayer des chemins dans nos cœurs afin que sa volonté puisse y opérer sans que des obstacles lui barrent la route. Bienheureux ceux « dans le cœur desquels sont les chemins frayés » (Ps. 84:5). Mais pour cela, que de souffrances parfois, que de déchirements qui brisent notre propre volonté, notre cœur et nous amènent à verser les larmes de la repentance et de l'humiliation ! C'est alors la vallée des pleurs, la vallée de Baca qu'il faut traverser ; mais en y passant, le croyant qui apprend les leçons que Dieu veut lui enseigner « en fait une fontaine » : il en retire de la bénédiction et du rafraîchissement, goûtant par ailleurs tout ce que lui apporte d'enrichissement la pluie qui vient d'en-haut !

2.13 Résumé - conclusion

Pour notre bien à chacun, pour la paix et la prospérité des assemblées, considérons et méditons les enseignements que nous donnent les différents passages qui ont été devant nous. Puissent-ils demeurer sur nos cœurs et que nous soit accordée la grâce de les mettre en pratique ! Que notre cœur à chacun soit en bon état, qu'il soit rempli de Christ, et nous ferons l'expérience que la vie chrétienne est une vie heureuse et facile, quand elle est vécue dans l'obéissance à la Parole cachée dans le cœur, dans la soumission à la volonté de Dieu.

Soumets tout notre cœur

À ton doux empire ;

Que pour toi seul, Seigneur,

Il batte, il soupire.

3 L'état des cœurs manifesté — Matthieu 26

ME 1971 p.197

Lorsque Siméon vint dans le temple, après avoir pris entre ses bras le petit enfant Jésus et rendu grâce à Dieu, il bénit Marie et Joseph et dit à Marie : « Voici, celui-ci est mis pour la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et pour un signe que l'on contredira

(et même une épée transpercera ta propre âme), en sorte que les pensées de plusieurs cœurs soient révélées » (Luc 2:25 à 35). Il fait allusion à l'heure douloureuse où Jésus sera crucifié, Marie se tenant près de la croix. — La scène de Golgotha est unique dans toute l'histoire de l'humanité et c'est en rapport avec elle, avec l'œuvre accomplie par Christ à la croix, que les pensées des cœurs doivent être révélées. Les hommes peuvent raisonner leur vie entière sur mille questions de plus ou moins grande valeur, une chose importe avant tout : les pensées du cœur à l'égard de Christ, de Christ crucifié. Nous ne voulons pas dire qu'il n'y ait pas dans la vie chrétienne individuelle et dans la marche ecclésiastique bien des points qu'il convient de régler devant Dieu, dans une obéissance entière à sa Parole, mais la chose capitale, celle qui est au point de départ et qui d'ailleurs doit, en définitive, permettre de régler tout le reste, c'est celle-ci : qu'en est-il de Christ pour notre cœur, de l'amour de Christ, de son sacrifice expiatoire, de ce qu'il a enduré pendant les trois heures de l'abandon ? Il faudra, tôt ou tard, que les pensées des cœurs soient révélées relativement à Christ et à son œuvre de la croix.

Le chapitre 26 de l'évangile selon Matthieu nous présente plusieurs personnes ou groupes de personnes dont les cœurs sont manifestés, et cela en rapport avec le fait indiqué au verset 2 : « Vous savez », dit Jésus à ses disciples, « que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié ».

3.1 Les foules

Au cours d'une scène précédente (Matt. 21:1 à 11), « une immense foule étendit ses vêtements sur le chemin, et d'autres coupaient des rameaux des arbres et les répandaient sur le chemin. Et les foules qui allaient devant lui, et celles qui suivaient, criaient, disant : Hosanna au fils de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna dans les lieux très-hauts !... Et les foules disaient : Celui-ci est Jésus, le prophète, qui est de Nazareth de Galilée » (v. 8 à 11).

Tout cela est très touchant et réjouissant pour quiconque se fie aux apparences, mais « l'Éternel ne regarde pas ce à quoi l'homme regarde, car l'homme regarde à l'apparence extérieure, et l'Éternel regarde au cœur » (1 Sam. 16:7). Quel était le véritable état du cœur de ceux qui composaient ces foules ? C'est le fait que « le fils de l'homme est livré pour être crucifié » qui va le révéler : les foules s'associent à Judas pour livrer Jésus et, peu après, elles doivent entendre les paroles de reproche que le Seigneur leur adresse (Matt. 26:47 et 55, 56). Au chapitre 21 ce sont les apparences, au chapitre 26 la triste réalité !

3.2 Les principaux sacrificateurs et les anciens

Certes, ils se sont toujours opposés au Seigneur : nous voyons l'hostilité des pharisiens (Matt. 12:14, 24 ; 15, 1, 2, 12 ; 16, 1 ; 19, 3 ; 22, 15, 34 à 36), celle des principaux sacrificateurs et des scribes (21:15, 16), celle des principaux sacrificateurs et des anciens (21:23) et celle des scribes et des pharisiens hypocrites, sur lesquels le Seigneur prononce par sept fois le « Malheur à vous » du chapitre 23. Mais dans aucun de ces passages l'opposition et la haine des chefs du peuple ne sont parvenues au degré qu'elles atteignent au chapitre 26. Dans ce chapitre, nous les voyons d'abord — principaux sacrificateurs et anciens du peuple — s'assembler dans le palais de Caïphe, le souverain sacrificateur, et « tenir conseil ensemble pour se saisir de Jésus par ruse et le faire mourir » (v. 3, 4), puis recevoir les propositions de Judas Iscariote auquel ils comptent, leur marché ayant été conclu, trente pièces d'argent pour le leur livrer (v. 14, 15), ensuite envoyer Judas pour se saisir de Jésus, comme cela avait été convenu (v. 47), enfin, assemblés auprès de Caïphe auquel Jésus venait d'être livré, chercher quelque faux témoignage contre lui (v. 57 à 60). L'état de leur cœur est ainsi pleinement mis en lumière : remplis de haine contre Christ, ils veulent sa crucifixion.

3.3 Le souverain sacrificateur

Rien ne nous est dit de l'attitude du souverain sacrificateur pendant le ministère du Seigneur, à part sans doute une exception : Jean 11:49 à 52. Celui qui est appelé « le prince de ton peuple » (Ex. 22:28 ; Actes 23:5) avait à maintenir la loi et les droits de Dieu ; or, nous le voyons, dans les scènes qui se rattachent à la crucifixion, se dresser contre Dieu et contre son Christ. Dans toute l'activité qu'il exerce alors, l'état de son cœur est mis en évidence : il complotait avec les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple (Matt. 26:3), reçoit Jésus qui vient de lui être livré (v. 57), l'interroge et, pour trouver un sujet d'accusation contre lui, l'adjure de dire s'il est « le Christ, le Fils de Dieu » (v. 62, 63), déchire ses vêtements — ce que, semble-t-il, il ne devait pas faire (Lév. 10:6) — et accuse Jésus d'avoir blasphémé parce qu'il a dit être le Christ, le Fils de Dieu et le fils de l'homme, qui un jour apparaîtra en gloire « venant sur les nuées du ciel » (v. 63 à 65).

3.4 Judas

Il était l'un des douze, choisi par le Seigneur. Ayant cheminé avec Lui, ses affections avaient été touchées — dans une certaine mesure au moins — mais sa conscience n'avait jamais été atteinte, elle s'était même endurcie. Pendant le ministère du Seigneur, il avait sans doute paru être un disciple semblable aux autres, mais au moment où Jésus allait être crucifié, le cœur de Judas est mis à nu. Toutes les apparences font alors place à la terrible réalité !

Judas offre aux principaux sacrificateurs de leur livrer Jésus, mais après avoir d'abord demandé quelle somme d'argent on lui donnerait pour cela (v. 14, 15) — le cœur n'est-il pas serré à une telle pensée ? — puis, au cours du souper, alors que le Seigneur lui montre qu'il est au fait de toutes choses et déclare à ses disciples que l'un d'entre eux va le livrer, Judas — qui a déjà conclu son inique marché avec les principaux sacrificateurs — il ose demander, tout comme les autres disciples : « Est-ce moi, Rabbi ? » (v. 20 à 25) ; enfin avec une grande foule, il vient pour se saisir de Jésus, saluant Celui qu'il baise ensuite avec empressement (v. 47 à 50). Il ajoute l'hypocrisie à son horrible forfait !

Jusqu'ici nous n'avons vu que des personnes hostiles, opposées à Christ et cherchant à le faire mourir. Nous considérerons maintenant une autre classe de personnes, avec leurs défaillances sans doute mais dont le cœur était plein d'amour pour le Seigneur.

3.5 Les disciples

Eux aussi, comme Judas, avaient cheminé à la suite du Seigneur. Pierre n'avait-il pas dit à Jésus : « Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi » (Matt. 19:27) ? Il y avait chez eux, malgré leur faiblesse et leurs manquements, un réel attachement à leur Maître ; les circonstances rapportées dans le chapitre 26 de Matthieu manifestent l'état de leur cœur.

Ayant reçu une communication du Seigneur : « Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le fils de l'homme est livré pour être crucifié » (v. 1, 2), ils ne sont pas à la hauteur de ses pensées au cours de la scène qui se déroule dans la maison de Simon le lépreux : ils ne comprennent pas la portée de l'acte de Marie, accompli en un tel moment, et au lieu de se réjouir de voir leur Seigneur et Maître honoré avant d'aller à la croix, ils s'écrient : « À quoi bon cette perte ? Car ce parfum aurait pu être vendu pour une forte somme, et être donné aux pauvres » et ils « en furent indignés » (v. 8, 9). Cela témoignait de leur inintelligence. — Nous les voyons ensuite interroger le Seigneur au sujet de la pâque, demandant dans quel logis ils devaient préparer ce qui était nécessaire à sa célébration. Ici, leur obéissance est manifeste : « Et les disciples firent comme Jésus leur avait ordonné, et ils apprêtèrent la pâque » (v. 17 à 19). Après quoi, le Seigneur se met à table avec eux pour manger la pâque et, « comme ils mangeaient », institue la cène (v.

20 à 30) — L'un d'eux, Pierre, refuse d'accepter pour lui-même la parole que Jésus leur dit ensuite : « Vous serez tous scandalisés en moi, cette nuit... » et répond : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi ». Quelle folie ! Au devant de quelles amères expériences va le disciple qui croit pouvoir s'appuyer sur son amour pour son Maître ! Mais encore, il entraîne les autres dans ce chemin : « Et tous les disciples dirent la même chose » (v. 31 à 35). — C'est ensuite la scène de Gethsémané, au cours de laquelle, appelés par le Seigneur, trois disciples — Pierre, Jacques et Jean — vont un peu plus loin que les autres, sans aller toutefois jusqu'au lieu du combat que le Seigneur pouvait seul livrer et qu'il livra seul. En présence de cette scène unique où le Seigneur souffre, par anticipation, la douleur qui l'étreindra à la croix, les trois disciples se laissent gagner par le sommeil : « Et il vient vers les disciples, et il les trouve dormant... » (v. 36 à 46). Que de défaillances de la part de ceux qui pourtant aimaient le Seigneur ! Ne les accablons pas, tels sont nos pauvres cœurs ! — Mais les disciples devaient aller plus loin encore : « Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent » (v. 56). Jésus vient d'être arrêté par Judas, accompagné de la foule, pour être conduit devant le souverain sacrificateur et les chefs du peuple ; les disciples l'abandonnent...

3.6 Pierre

Si avec Judas nous avons la méchanceté et la perversité de la chair — qui n'hésite pas à vendre son Maître pour quelques pièces d'argent — avec Pierre nous avons sa faiblesse, mais liée à un amour ardent et sincère pour le Seigneur. Les différentes circonstances par lesquelles il a été amené à passer durant le ministère du Seigneur nous montrent tout à la fois et cet amour et cette faiblesse. Maintenant, le cœur du disciple va être manifesté jusqu'au fond.

Il l'est en premier lieu dans la circonstance rapportée dans les versets 31 à 35, au cours de laquelle Pierre n'hésite pas à déclarer : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi » ; puis en Gethsémané, où nous voyons plutôt la faiblesse du disciple : il n'a pu « veiller une heure » avec Jésus, lui qui se croyait capable de le suivre en prison et jusqu'à la mort ! (v. 36 à 46). Pierre n'a ni veillé ni prié, bien que le Seigneur y ait exhorté ses trois disciples, aussi n'est-il pas gardé des impulsions de la chair et, mû par son amour pour Celui qu'il croyait pouvoir délivrer de ses ennemis, il tire son épée et emporte l'oreille de l'esclave du souverain sacrificateur (v. 51). Depuis le verset 58 nous avons son attitude dans le palais du souverain sacrificateur, elle aboutit à son douloureux reniement (v. 69 à 75). Tandis qu'il voulait suivre son Maître jusque dans la mort, combien peu il a su imiter ce parfait Modèle : Jésus a prié à Gethsémané, puis il s'est laissé « amener comme un agneau à la boucherie » quand Judas, avec la foule, s'est présenté pour se saisir de lui et, devant le souverain sacrificateur, il a fait la belle confession rapportée au verset 64 ; — tout au contraire, dans ces trois circonstances, Pierre dort, tire son épée et renie le Seigneur ! C'est bien la chair qui dort quand il faudrait veiller, combat quand il faudrait demeurer tranquille et renie le Seigneur au plus fort de l'épreuve. La chute de Pierre a commencé par sa négligence dans le service de la prière ; aussi, en présence de la tentation, la puissance de la communion avec le Seigneur, précédée et entretenue par la prière, font défaut au disciple et il tombe. Chute combien humiliante et douloureuse !

3.7 « Une femme... »

Combien il est doux pour nos cœurs de considérer cette « femme » — Marie de Béthanie — la seule personne qui, dans les différentes scènes retracées dans ce chapitre, ne manifeste aucune défaillance et dont le cœur brûle pour le Seigneur ! Elle l'aime et en a déjà donné des preuves, mais son « amour abonde encore de plus en plus en connaissance et toute intelligence » ce qui la conduit à « discerner les choses excellentes » (Phil. 1:9, 10). L'acte qu'elle accomplit témoigne de ce qui remplit son cœur ; rien dans sa vie passée n'avait pu en donner un pareil témoignage. « Le fils de l'homme est livré pour être crucifié » (v. 2), les pensées de son cœur sont alors pleinement révélées et le Seigneur pourra dire d'elle : « elle a fait une bonne œuvre envers moi... en répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture » (v. 10 à 12). Dans un moment où les foules, les chefs du peuple, Judas montrent toute leur haine contre Christ, où les disciples et Pierre, qui pourtant l'aiment, se révèlent incapables de manifester leur amour par les actes qui convenaient, cette humble femme remplit un service d'une valeur inestimable et, seule, est vraiment à la hauteur des pensées du Seigneur !

Méditons sur ce que le Seigneur a éprouvé en considérant cette femme, sur le prix qu'avait pour Lui un tel témoignage en un tel moment. Il connaissait Marie, il l'avait vue souvent à Béthanie, à ses pieds pour écouter sa parole ou pour exprimer sa douleur ; peut-être pouvons-nous dire qu'elle était la seule qu'il savait capable de lui donner une telle preuve d'amour au moment où il allait être crucifié. Et il a désiré que le souvenir de cet acte soit pieusement gardé : « en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, on parlera aussi de ce que cette femme a fait, en mémoire d'elle » (v. 13).

Enfin — et c'est bien ce qu'il y a de plus précieux à considérer et à méditer — au travers de toutes les scènes rapportées dans ce chapitre, est manifesté de manière si touchante ce qu'il y a dans le cœur du Seigneur !

Ses paroles disent ce que son cœur a éprouvé dans l'accomplissement de l'acte de Marie (v. 6 à 13). — Ensuite, groupant les siens autour de Lui pour célébrer la dernière pâque qu'il avait « fort désiré » de manger avec eux avant de souffrir, il exerce leur conscience, démasque Judas et, après que le traître est sorti (cf. Jean 13:31), il institue le mémorial de ses souffrances et de sa mort (Matt. 26:20 à 30). Comme il était doux pour son cœur de laisser aux siens un tel souvenir ! En leur donnant la cène c'est son cœur qui parle. Avec grâce, pour les encourager et fortifier leur foi, il leur annonce que si le moment est venu où le berger va être frappé et les brebis dispersées, il ressuscitera et ira devant eux en Galilée. Son cœur pense à ses rachetés, brebis qui vont connaître la dispersion (cf. v. 56), et il veut à l'avance les assurer que s'il doit être crucifié, il sortira vainqueur du tombeau et viendra à leur rencontre. Il veut aussi s'occuper spécialement de Pierre qui, confiant comme il l'était dans son amour ardent pour son Maître, devait aller jusqu'à une chute douloureuse. Quel cœur que le cœur du Seigneur ! (v. 31 à 35) — C'est ensuite la scène de Gethsémané (v. 36 à 46). Il se rend avec ses disciples dans le jardin où il va livrer un terrible combat, mais il prend spécialement avec Lui Pierre, Jacques et Jean. Il va porter en esprit, à ce moment-là en communion avec son Père, l'épreuve à nulle autre pareille qu'il connaîtra à Golgotha durant les trois heures de ténèbres, alors abandonné de son Dieu. Si intense et profonde que soit sa douleur tandis qu'il lutte à genoux et que, dans l'angoisse du combat, sa sueur comme des grumeaux de sang découle sur la terre, il s'occupe encore des trois disciples qu'il eût voulu voir veillant et priant. Au travers des angoisses de Gethsémané, son cœur pense à eux ! — Judas vient avec la foule pour se saisir de Lui et il le baise avec empressément. Cela pourrait-il tarir l'amour de son cœur ? Le Seigneur a une parole pour le traître, parole qui aurait dû, semble-t-il, atteindre son cœur et transpercer sa conscience : « Ami, pourquoi es-tu venu ? ». Cet « ami », ce « pourquoi », ce « venu » : trois mots bien propres à toucher le cœur de celui dont la conscience était trop profondément endurcie pour qu'il renonçât à faire ce à quoi il s'était engagé, et dont il avait reçu à l'avance le salaire « trente pièces d'argent » ! Le Seigneur qui aurait pu avoir, s'il l'avait désiré, plus de douze légions d'anges pour le délivrer, se laisse conduire comme « un agneau à la boucherie » et reprend Pierre qui, dans son énergie charnelle, a sorti son épée du fourreau et coupé l'oreille de l'esclave du souverain sacrificateur. — C'est aux foules qu'il s'adresse ensuite, leur déclarant que « les écritures des prophètes » devaient être accomplies. « Alors tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent ».

Les versets 57 à 68 nous montrent le Seigneur devant Caïphe, les scribes, les principaux sacrificateurs, les anciens et tout le sanhédrin. Alors qu'ils cherchent quelque faux témoignage contre Lui, Jésus garde le silence, il est « comme une brebis muette devant

ceux qui la tondent » (És. 53:7). Il déclare seulement, répondant à la question de Caïphe, qu'il est « le Christ, le Fils de Dieu » et il ajoute : « De plus, je vous dis : dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel ». Il est alors accusé de blasphème, déclaré mériter la mort et il est l'objet de la haine, des moqueries et des coups de ceux entre les mains desquels il a été livré. — Le chapitre se termine par la scène du reniement de Pierre. La parole que le Seigneur lui avait dite, et dont il se souvint alors, l'amena à sortir et à pleurer amèrement ; le souvenir de cette parole lui disait maintenant — il ne l'avait pas compris quand elle avait été prononcée — tout ce qu'il y avait pour lui dans le cœur du Seigneur.

Chacun des rachetés de Christ peut dire : Il est le « Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi » (Gal. 2:20). Que chacun se pose alors la question : quel effet pratique cela produit-il dans ma vie ? Nous habitons-nous au rappel de la mort de Christ sur la croix d'une manière telle que cela laisserait nos cœurs plus ou moins insensibles ou, au contraire, pouvons-nous le réaliser avec l'apôtre : « ... il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité » (2 Cor. 5:15) ? C'est l'état de notre cœur qui conditionne notre vie ici-bas. Qu'en est-il de notre cœur, de nos affections pour le Seigneur ?

Un jour l'état des cœurs sera pleinement manifesté. Il le sera pour les incrédules devant le grand trône blanc (Apoc. 20:11 à 15) : les morts seront jugés « selon leurs œuvres », et les œuvres découlent de l'état du cœur (cf. Matt. 15:18 à 20) ; en ce jour-là, « Dieu jugera par Jésus Christ les secrets des hommes » (Rom. 2:16), c'est-à-dire les motifs cachés, les pensées du cœur. Il le sera, pour nous croyants, « devant le tribunal du Christ » où « chacun recevra les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal » (2 Cor. 5:10). Sans doute n'est-il pas question de condamnation pour le croyant, mais de manifestation et de rétribution. Ce qui sera manifesté et rétribué, c'est ce qui aura été fait ; mais là encore les œuvres témoigneront de l'état des cœurs et tous les mobiles secrets qui, au fond de notre cœur, nous auront fait agir, seront amenés à la lumière. Un croyant ayant été caractérisé par un profond attachement pour le Seigneur, ayant joui de Son amour pleinement manifesté dans les souffrances et la mort de la croix, ayant montré par son obéissance son propre amour pour Celui qui l'a tant aimé, sera heureux de voir alors mises en lumière — tout étant à la gloire de Christ — des œuvres témoignant de ce qu'aura été dans sa vie l'état de son cœur, des œuvres accomplies d'une manière telle que les mobiles des actes pourront supporter la lumière du tribunal. Le Seigneur « manifestera les conseils des cœurs ; et alors chacun recevra sa louange de la part de Dieu » (1 Cor. 4:5).

Une telle manifestation devant avoir lieu, puissions-nous comme l'apôtre réaliser ce qu'il écrit à la suite du passage de 2 Cor. 5 que nous avons cité (v. 11). Combien il est nécessaire de veiller sur l'état de nos cœurs, de « garder notre cœur plus que tout ce que l'on garde, car de lui sont les issues (ou : les résultats) de la vie » (Prov. 4:23). Les résultats de la vie peuvent être vus déjà présentement, dans une mesure au moins ; ils le seront dans la pleine lumière du tribunal du Christ et témoigneront alors de l'état de notre cœur dans le jour actuel et montreront quels sont les mobiles qui nous auront fait agir.

Sachons trouver dans la contemplation des souffrances de Christ à la croix de puissants motifs pour « renier l'impiété et les convoitises mondaines » et pour « vivre dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (Tite 2:12 à 14). Que toute notre vie — pensées, paroles, actions — montre que notre cœur est occupé et nourri de Christ, rempli de Lui, profondément touché par ses souffrances et sa mort de la croix ! C'est le secret d'une vie à Sa gloire.

4 « L'Éternel aime la Droiture », Ps. 37:28

ME 1972 p. 85

4.1 La droiture de David

« Le chemin du juste est la droiture » dit le cantique qui sera chanté dans le pays de Juda (És. 26:1, 7). D'autre part, David écrit dans l'un de ses Psaumes : « L'Éternel aime la droiture » (Ps. 37:28).

Conséquent avec ce qu'il exprimait ainsi, David a eu à cœur de réaliser une marche dans la droiture, si même il y a eu quelques défaillances dans sa vie. Après avoir préparé tous les matériaux nécessaires pour la construction du temple, il « bénit l'Éternel aux yeux de toute la congrégation » et déclare notamment : « Et je sais, ô mon Dieu, que tu sondes le cœur, et que tu prends plaisir à la droiture : moi, dans la droiture de mon cœur, j'ai offert volontairement toutes ces choses... » (1 Chron. 29:2 à 5, 10, 17). Ce qu'il avait fait, tout ce qui était vu extérieurement correspondait à ce qu'il y avait dans son cœur ; il avait conscience que Dieu « sonde le cœur » et pouvait par conséquent discerner si les actes accomplis étaient vraiment en accord avec les pensées du cœur. Son fils Salomon, s'adressant à l'Éternel, peut rendre de lui ce beau témoignage : « Tu as usé d'une grande bonté envers ton serviteur David, mon père, selon qu'il a marché devant toi en vérité et en justice, et en droiture de cœur avec toi... » (1 Rois 3:6). Enfin, lorsque la maison de Dieu fut bâtie, l'Éternel apparut à Salomon pour lui dire : « Et toi, si tu marches devant moi comme a marché David, ton père, d'un cœur parfait et en droiture, pour faire selon tout ce que je t'ai commandé, et si tu gardes mes statuts et mes ordonnances, j'affermirai le trône de ton royaume sur Israël à toujours, comme j'ai parlé à David, ton père... » (ib. 9:4, 5) — promesse et encouragement pour Salomon, mais aussi témoignage rendu à David, témoignage ayant plus de valeur encore, puisqu'il venait de l'Éternel, que celui que Salomon avait pu rendre lui-même.

4.2 La droiture dans le livre des Proverbes

Le livre des Proverbes, qui est de Salomon, nous donne plusieurs enseignements au sujet de la droiture — de cette droiture qui avait caractérisé la marche de David son père. Au début du chapitre 2 sont indiquées les conditions qui doivent être remplies pour discerner « la justice et le juste jugement et la droiture » (v. 9). Dans les quatre premiers versets du chapitre, il y a cinq « si », cinq conditions posées : recevoir les paroles et cacher par devers soi les commandements de Dieu pour rendre son oreille attentive à la sagesse — incliner son cœur à l'intelligence — appeler le discernement — adresser sa voix à l'intelligence — la chercher comme de l'argent, la rechercher comme des trésors cachés. Trois conséquences découlent de la réalisation de ces choses : « alors tu comprendras... tu trouveras... tu discerneras... » (v. 5, 9). Tu comprendras la crainte de l'Éternel, tu trouveras la connaissance de Dieu, tu discerneras la justice et le juste jugement et la droiture. Pour être à même de vivre une vie dans la droiture, qui est « le chemin du juste » et que « l'Éternel aime », ayons à cœur de mettre en pratique ce qui est placé devant nous dans ces quatre premiers versets de Proverbes 2 et laissons-nous conduire par Celui qui veut nous enseigner « la voie de la sagesse » et nous diriger « dans les chemins de la droiture » (Prov. 4:11).

4.3 Une marche dans la droiture est liée à la crainte de Dieu

Une marche dans la droiture est liée à la crainte de Dieu (cf. Prov. 14:2 : « Celui qui marche dans sa droiture craint l'Éternel »), crainte qui caractérisait les croyants des premiers jours de l'Église — « toute âme avait de la crainte » (Actes 2:43) — et qui marque un résidu pieux dans des jours de ruine : « Alors ceux qui craignent l'Éternel ont parlé l'un à l'autre, et l'Éternel a été attentif et a entendu, et un

livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom » (Mal. 3:16). Ce même livre de Malachie nous donne, au chapitre 2, les caractères de Lévi — type de Christ, homme ici-bas : « Mon alliance avec lui était la vie et la paix, et je les lui donnai pour qu'il craignît ; et il me craignit et trembla devant mon nom. La loi de vérité était dans sa bouche, et l'iniquité ne se trouva pas sur ses lèvres ; il marcha avec moi dans la paix et dans la droiture, et il détourna de l'iniquité beaucoup de gens ». « L'Éternel aime la droiture » et, par ailleurs, le Psaume 147 nous dit que « le plaisir de l'Éternel est en ceux qui le craignent » (v. 11) ; nous comprenons donc pourquoi le ciel s'est ouvert sur le vrai Lévi, l'homme parfait, le seul homme qui ait pleinement accompli la volonté de Dieu, la voix du Père déclarant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir » (Matt. 3:17). Puissions-nous imiter Celui qui a marché tout au long de son chemin dans la droiture et la crainte de Dieu !

4.4 Veiller à ce que l'activité extérieure corresponde à l'état du cœur

Marcher avec droiture, c'est avoir le cœur rempli de la crainte de Dieu, c'est veiller avec soin à ce que toute l'activité extérieure corresponde à l'état du cœur. Manquer de droiture, c'est avoir un comportement de belle apparence peut-être, mais qui n'est pas en accord avec l'état intérieur ; ceux qui nous entourent et ne jugent que d'après les apparences peuvent ne pas se rendre compte de ce désaccord, mais rien n'échappe à Celui qui « sonde le cœur » et « prend plaisir à la droiture » (1 Chron. 29:17). Manquer de droiture, c'est attrister le cœur de Celui qui « aime la droiture » !

4.5 Droiture dans les relations entre frères

Ne pas parler la vérité à son frère (cf. Éph. 4:25), sous les prétextes les plus divers, c'est manquer de droiture. Certes, il convient de parler la vérité avec douceur, avec grâce, et cela demande un exercice avec le Seigneur, qui seul peut donner les paroles qui conviendront ; si nous reculons devant l'exercice et si, dans le désir de ne pas faire de peine à notre frère, nous ne lui disons rien ou, pire encore, nous lui disons ce qui n'est pas selon la vérité, nous manquons de droiture. Nous manquons également de droiture si nous nous exprimons d'une certaine manière en parlant à un frère et de manière différente quand nous nous adressons à un autre, cela peut-être avec un sincère désir de ne faire de peine à aucun d'eux et de maintenir la paix entre les frères ! S'appliquer à satisfaire des hommes, chercher à complaire à des hommes, pour quelque motif que ce soit, cela ne peut être le fait d'un « esclave de Christ » (cf. Gal. 1:10). On ne saurait trop approuver celui qui, animé de bonnes intentions, déploie tous ses efforts pour le maintien de la paix dans l'assemblée — tout cela est selon Dieu — mais si, en vue d'un tel résultat, il agit à la manière des hommes, avec plus ou moins de cette « diplomatie » dont les hommes se glorifient, en fait il manque de droiture. De même, il manque de droiture celui qui s'approprie « le gain acquis par extorsion » ou « prend un présent » (cf. És. 33:15) ; une telle conduite compromet son témoignage personnel dans le monde et, en outre, porte atteinte au témoignage collectif.

4.6 Promesses pour ceux qui marchent avec droiture

Des promesses sont faites à « celui qui marche dans la justice... qui parle avec droiture... ». Littéralement, le passage d'Ésaïe 33 s'applique au moment où le Roi va apparaître « dans sa beauté » et établir son règne glorieux, mais nous pouvons en faire une application à ce qui nous concerne présentement : « Celui qui marche dans la justice, et celui qui parle avec droiture, celui qui rejette le gain acquis par extorsion, qui secoue ses mains pour ne pas prendre de présent, qui bouche ses oreilles pour ne pas entendre parler de sang et qui ferme ses yeux pour ne pas voir le mal — celui-là demeurera en haut : les forteresses des rochers seront sa haute retraite ; son pain lui sera donné, ses eaux seront assurées. Tes yeux verront le roi dans sa beauté ; ils contempleront le pays lointain » (v. 15 à 17). Ces promesses constituent pour nous, comme pour le peuple terrestre dans un jour à venir, un encouragement à « marcher dans la justice » et à « parler avec droiture ». Que la lecture et méditation de la Parole nous y engage toujours plus et nous fortifie dans ce chemin ! « Mes paroles », dit l'Éternel à son peuple terrestre, « ne font-elles pas du bien à celui qui marche avec droiture ? » (Michée 2:7).

L'Éternel demande trois choses à Israël, à nous aussi : « Et qu'est-ce que l'Éternel recherche de ta part, sinon que tu fasses ce qui est droit, que tu aimes la bonté, et que tu marches humblement avec ton Dieu ? » (Michée 6:8). Ayons à cœur de le réaliser pour notre plus grand bien, pour qu'un témoignage fidèle soit rendu et, par-dessus toutes choses, parce que « l'Éternel aime la droiture » !

COMBATS par Paul Fuzier

Bibliquest

Les sous-titres ont été ajoutés par Bibliquest

Table des matières abrégée

- 1 Combats à fuir et combats à poursuivre
- 2 « ...De Gédéon, de Barac... » (Héb. 11:32)
- 3 Armes pour le combat chrétien. Luc 22:35-38
- 4 « Vous avez vaincu le méchant » — 1 Jean 2:13, 14

Table des matières détaillée

- 1 Combats à fuir et combats à poursuivre
 - 1.1 Les combats à fuir
 - 1.1.1 Origine des conflits — Les vrais problèmes
 - 1.1.2 Imiter le Seigneur
 - 1.1.3 Accusations injustes
 - 1.1.4 Les luttes fratricides
 - 1.1.4.1 Abner et Joab
 - 1.1.4.2 Juges 20 à 21
 - 1.2 Les combats à livrer
 - 1.2.1 Les buts de l'adversaire
 - 1.2.2 Préparation au combat
 - 1.2.3 Combattre par la prière
- 2 « ...De Gédéon, de Barac... » (Héb. 11:32)
 - 2.1 Assauts de l'ennemi, et gouvernement de Dieu
 - 2.2 Ne pas s'accoutumer aux défaillances
 - 2.3 Causes premières, causes secondes
 - 2.4 Préparation au combat (nourriture, armure), ou concessions à l'ennemi

- 2.5 Foi et énergie faibles. Dieu opère quand même
- 2.6 Responsabilités spéciales
- 2.7 Dieu connaît l'état de chacun
 - 2.7.1 Ruben : l'opposé d'Abraham (grandes délibérations de cœur)
 - 2.7.2 Galaad, les deux tribus et demi (christianisme terrestre)
 - 2.7.3 Dan et Aser (occupations personnelles)
 - 2.7.4 Zabulon, Nephtali (dévouement aux intérêts et à la gloire de Christ)
 - 2.7.5 Méroz maudit (refus du combat)
- 2.8 Gédéon
 - 2.8.1 Préparation antérieure au combat
 - 2.8.2 Commencer par sa propre maison
 - 2.8.3 Ceux que Dieu utilisent et ceux qu'il met de côté
- 2.9 Résumé - Conclusion
- 3 Armes pour le combat chrétien. Luc 22:35-38
 - 3.1 Luc 22:35-38. Armes charnelles
 - 3.2 L'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu
- 4 « Vous avez vaincu le méchant » — 1 Jean 2:13, 14
 - 4.1 Marcher de force en force : trois ressources
 - 4.1.1 La Parole
 - 4.1.2 Le Saint Esprit
 - 4.1.3 Prier par l'Esprit
 - 4.2 Force du nazaréen : une vie de séparation pour Dieu :
 - 4.3 Se fortifier dans la grâce
 - 4.4 Source de force dans la confiance de la foi
 - 4.5 Activité acharnée de l'adversaire contre l'assemblée
 - 4.6 Difficultés du combat, importance de l'armure
 - 4.7 Causes premières et causes secondes des victoires de l'adversaire
 - 4.8 Parole de Dieu et prière
 - 4.9 Points sur lesquels il faut faire progresser les âmes
 - 4.10 Manque de puissance et son résultat
 - 4.11 Rester dans l'humilité
 - 4.12 Résumé - conclusion

1 Combats à fuir et combats à poursuivre

ME 1947 p. 57

La Parole nous entretient de combats de nature bien différentes : nous sommes exhortés aux uns, nous devons fuir les autres.

1.1 Les combats à fuir

1.1.1 Origine des conflits — Les vrais problèmes

Romains 12:18 nous engage à vivre en paix avec tous les hommes et Éphésiens 6:12 nous rappelle que « notre lutte n'est pas contre le sang et la chair ». Nous devons donc éviter les conflits avec qui que ce soit ici-bas. Mais surtout, nous avons à nous garder soigneusement des combats qui se livrent entre frères, les plus douloureux de tous. Jacques 4:1 nous révèle leur origine : « D'où viennent les guerres et d'où les batailles parmi vous ? N'est-ce pas de cela, de vos voluptés qui combattent dans vos membres ? » Il est souvent difficile de déterminer exactement ce qui a pu donner naissance à un conflit entre frères. La parole de Dieu nous permet de le discerner : quand la guerre ouverte éclate, le combat avait déjà eu lieu intérieurement. Lorsque notre propre volonté n'a pas été brisée dans notre cœur, nous cherchons à la faire triompher au dehors et voilà les jalousies et les querelles qui provoquent du désordre et produisent toute espèce de mauvaises actions (Jacques 3:16).

C'est donc une erreur de croire qu'il y a eu conflit parce que telle ou telle circonstance est survenue plus ou moins fortuitement, dans laquelle l'un ou l'autre a agi de telle ou telle façon. Cela n'a été que l'occasion, permise ou commandée par Dieu (Lam. Jér. 3:37), de manifester ce qu'il y avait dans le cœur : une volonté non brisée. Le cœur n'était pas rempli de « la sagesse d'en-haut » dont Jacq. 3:17, 18 nous donne les caractères.

Nous comprenons ainsi pourquoi il est si difficile d'apaiser les conflits qui ont pu surgir entre des frères. On essaie — à la manière des hommes, avec plus ou moins de diplomatie — d'arranger un état de choses, de réparer des torts, et l'on oublie qu'il faut avant tout regarder au dedans (Matt. 15:19) et laisser la Parole agir dans l'être intérieur. Quand la conscience a été exercée, quand la propre volonté a été brisée, quand nous nous sommes humiliés et jugés devant Dieu, alors tout est simple, la paix est vite rétablie entre les combattants.

Retenons cet enseignement de la Parole, il est très important. Nous pouvons toujours dire que si deux ou plusieurs frères sont en guerre, quelles que soient les circonstances qui ont provoqué le conflit, c'est parce que leur état spirituel n'est pas bon — et généralement aussi bien dans un camp que dans l'autre. Il y a des voluptés qui combattent dans leurs membres, selon l'expression qu'emploie l'apôtre Jacques. Ce qui est extérieur n'est que la manifestation d'un état intérieur. Vouloir essayer d'aplanir les difficultés sans agir sur ce qui est à la source, c'est s'efforcer de guérir un mal sans en supprimer les causes.

L'apôtre supplie deux sœurs « d'avoir une même pensée dans le Seigneur. » (Phil. 4:2). Si nous réalisons assez de dépendance de Lui et assez de communion avec Lui pour avoir sa pensée, il n'y aurait jamais de dissensions entre frères, car la même pensée nous occupe de Christ et nous fait marcher avec Lui, cherchant à Lui plaire. Avoir une même pensée, quelle force et quelle bénédiction pour l'assemblée ! C'est ainsi qu'ayant demandé la paix de l'assemblée nous serons de ceux qui recherchent ce qu'ils ont demandé ; il y aura alors de la prospérité non seulement pour le témoignage, mais aussi pour chacun des rachetés de Christ (Ps. 112:6).

Il est bon et agréable que des frères habitent unis ensemble ; c'est là que Dieu a commandé la bénédiction. Mais Satan, qui ne peut supporter de voir des frères unis entre eux, déploie tous ses efforts pour nous priver de cette bénédiction, pour ruiner ainsi notre vie spirituelle et détruire le témoignage — témoignage individuel et surtout témoignage collectif. Nous n'ignorons pas ses desseins (2 Cor. 2:11) et cependant nous devenons parfois ses instruments dans l'œuvre néfaste qu'il poursuit inlassablement. Les luttes entre frères sont un des principaux moyens dont il se sert pour arriver à ses fins. Bien que nous le sachions les uns et les autres, nous nous laissons si facilement aveugler et détourner par lui ! Engagés dans cette voie, nous n'avons plus aucun discernement des choses,

nous ne pensons plus qu'à nos disputes, nous ne vivons plus que pour cela... Jusqu'où irions-nous, si le Seigneur n'avait compassion de nous ?

1.1.2 *Imiter le Seigneur*

Imitons le parfait Modèle, Celui qui « lorsqu'on l'outrageait ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement » (1 Pierre 2:21-23). « Pourquoi ne supportez-vous pas plutôt des injustices ? Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt faire tort ? » dit l'apôtre aux Corinthiens (1 Cor. 6:7). Si nous avons le sentiment que nous avons été injustement attaqués, calomniés même, nous pouvons être assurés que le Seigneur le sait : « Qu'on écrase sous les pieds tous les prisonniers de la terre, qu'on fasse fléchir le droit d'un homme devant la face du Très-haut, qu'on fasse tort à un homme dans sa cause, le Seigneur ne le voit-il point ? » (Lam. Jér. 3:34-36). Écoutons le conseil de David : « Remets ta voie sur l'Éternel et confie-toi en lui ; et lui, il agira, et il produira ta justice comme la lumière et ton droit comme le plein midi. Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel et attends-toi à lui... Laisse la colère et abandonne le courroux ; ne t'irrite pas, au moins pour faire le mal... » (Ps. 37:5-8).

1.1.3 *Accusations injustes*

N'oublions pas aussi que les accusations injustes sont parfois permises par Dieu. David, accusé à tort, accepte les circonstances comme disposées par Lui, réalisant pour lui-même l'exhortation contenue dans le Ps. 37 qu'il a composé, et il continue son chemin en paix, bien que Shimhi jette encore des pierres contre lui (2 Sam. 16:5-14). Dans l'histoire des frères de Joseph, nous avons aussi deux exemples d'accusations injustes : dans le chapitre 42 du livre de la Genèse, ils sont accusés d'être des espions ; Dieu s'en servira pour réveiller leur conscience endurcie, les amenant à reconnaître leur véritable culpabilité à l'égard de Joseph (Genèse 42:21) — dans le chapitre 44, ils sont accusés d'avoir mis la coupe dans le sac de Benjamin ; leur conscience est atteinte cette fois de façon décisive et ils sont conduits à dire : « Dieu a trouvé l'iniquité de tes serviteurs » (Gen. 44:15-16). Quel travail Dieu opère dans un cœur soumis à la discipline et acceptant les circonstances comme venant de Lui !

1.1.4 *Les luttes fratricides*

Joseph avait adressé à ses frères cette pressante recommandation : « Ne vous querellez pas en chemin » (Genèse 45:24). N'est-elle pas aussi pour nous ? Le monde nous observe, le monde religieux surtout. Quel déshonneur jeté sur le nom du Seigneur quand nous nous mordons et nous dévorons l'un l'autre, alors que nous avons reçu une nature divine (et c'est l'amour fraternel qui doit en être la preuve : « nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons les frères », I Jean 3:14), alors que, le Saint Esprit habitant en nous, nous devrions sans cesse produire le fruit de l'Esprit (Galates 5:15 et 22). Bien au contraire, perdant de vue que « ceux qui sont du Christ ont crucifié la chair avec les passions et les convoitises », nous nous conduisons de telle façon que « les œuvres de la chair sont manifestes » (Gal. 5:24 et 19 à 21).

Les luttes fratricides sont des sujets de tristesse pour tous — pensons à ce que ce doit être pour le cœur du Seigneur ! — et les combattants eux-mêmes en sortent tout meurtris, humiliés et dans les larmes, parfois « consumés l'un par l'autre » (Galates 5:15). La Parole nous donne le récit de quelques-unes de ces luttes si douloureuses.

1.1.4.1 *Abner et Joab*

Nous en avons un exemple dans le deuxième chapitre du second livre de Samuel. Abner et les serviteurs d'Ish-Bosheth sont engagés dans un combat sans merci avec Joab et les serviteurs de David. Abner est le chef de l'armée de Saül et c'est Ish-Bosheth, « fils de Saül », qu'il a pris pour le faire régner sur Israël tout entier. N'est-ce pas à lui qu'il appartient de monter sur le trône puisqu'il est de la descendance de Saül ? Méconnaissant celui qui était l'oint de l'Éternel, David, s'opposant ainsi aux pensées de Dieu, Abner est prêt à la lutte. Il a en face de lui Joab et les serviteurs de David. Joab est caractérisé par une très grande ambition, il voulait occuper la première place dans le royaume. Aussi, il va droit devant lui et ne se laisse arrêter par quoi que ce soit pour satisfaire ses propres désirs. Prétendant combattre pour David, il lutte en fait pour sa propre cause et pour sa propre gloire. Homme charnel, il veut pourtant se faire le défenseur du témoignage de Dieu dans la personne de l'oint de l'Éternel. Quels tristes résultats quand la chair veut se mettre en avant et prétend combattre pour le témoignage !

Tels sont les deux camps. Les armes à la main, avec une énergie farouche, ils sont prêts à lutter pour la cause qui leur apparaît la seule juste. Rien ne les arrêtera ! Ils iront jusqu'à s'entre-déchirer. C'est la chair qui est en activité d'un côté comme de l'autre.

Comment des frères peuvent-ils en arriver là ? Faut-il que l'ennemi ait réussi à aveugler leurs yeux ! Celui qui est menteur et meurtrier dès le commencement sait bien comment présenter les choses pour faire de ce combat une espèce de guerre sainte : ce sont les droits du Seigneur que l'on met en avant ! Comme l'ennemi est rusé ! Mais remarquons qu'il n'est pas parlé de David dans la portion des Écritures que nous considérons. Ses serviteurs prétendent lutter pour défendre ses droits, mais lui n'est pas avec eux. Quel enseignement ! Souvenons-nous que le Seigneur n'est jamais avec des frères qui combattent contre leurs frères !

Un premier engagement a lieu près du réservoir de Gabaon, douze d'un côté et douze de l'autre, « et ils tombèrent tous ensemble ».

Aucun de ceux qui avaient pris part à la lutte n'en est revenu. La leçon aurait dû être salutaire. Hélas ! il n'en a rien été. La fin du chapitre nous parle d'une deuxième bataille, défaite pour les serviteurs d'Abner, mais qui n'est pas une victoire pour ceux de David, car Asçaël y laisse sa vie. La caractéristique des combats entre frères c'est qu'il n'y a à la fin que des vaincus. Résultat : aucun profit pour personne, rien que des deuils et des larmes, et le Seigneur dont on revendique si hautement les droits est déshonoré.

1.1.4.2 *Juges 20 à 21*

Juges 20 présente un cas sans doute quelque peu différent ; nous y voyons cependant un autre combat entre des frères. Le chapitre précédent nous dépeint l'état moral du peuple d'Israël, plus mauvais encore que son état religieux. Les circonstances qu'il rapporte sont telles qu'il nous est dit : « Jamais chose pareille n'a eu lieu ni ne s'est vue » (Juges 19:30). Après ce qui s'est passé à Guibha, tous les fils d'Israël se réunissent à Mitspa — tous, sauf la tribu de Benjamin (les hommes de Guibha étaient benjaminites, Juges 19:16). Onze tribus, agissant comme un juge inflexible, avaient déjà exclu la douzième. Elle était coupable, c'est vrai, mais ne faisait-elle pas partie du peuple de Dieu ? Les Benjaminites n'étaient-ils pas des frères ? Les onze tribus l'ont oublié. Perdant de vue l'unité du peuple, elles considèrent la tribu de Benjamin comme un ennemi, au lieu de réaliser qu'elles en étaient solidaires, qu'il convenait donc pour le peuple tout entier de juger dans l'humiliation le mal qui avait été commis. Cet état d'esprit ressort des paroles adressées aux Benjaminites : « quel est ce mal qui est arrivé au milieu de vous ? » (Juges 20:12). Les onze tribus oublient encore autre chose : il fallait tout d'abord rechercher les directions divines pour n'agir qu'ensuite et dans une entière dépendance. Bien au contraire, elles commencent par l'action, après quoi elles interrogent Dieu. Tout cela n'était pas le vrai chemin, aussi la discipline fut extrêmement douloureuse.

Vingt-deux mille hommes de Juda restent étendus morts après la bataille — un combat entre frères ! Quel déchirement pour le peuple ! Ils pleurèrent devant l'Éternel jusqu'au soir... C'est dans les larmes qu'ils sont ramenés au sentiment que Benjamin était leur frère.

Brisés devant Dieu, ils l'interrogent maintenant pour savoir s'il convenait de livrer bataille à nouveau. « Et l'Éternel dit : Montez contre lui ». — Engagés dans ce mauvais chemin, l'Éternel ne juge pas bon de les délivrer tout aussitôt, Il les laissera aller jusqu'au bout. Bien qu'elles aient interrogé Dieu, n'y avait-il pas toujours dans le cœur des onze tribus la pensée de combattre à nouveau contre Benjamin ? Israël avait encore quelque chose à apprendre et il a dû l'apprendre au travers de beaucoup de larmes. Au cours de cette deuxième journée, dix-huit mille hommes ne se relevèrent pas. Alors tout le peuple se rassembla dans la présence de l'Éternel à Béthel et ils jeûnèrent et pleurèrent. Humiliés, s'étant jugés profondément devant Dieu, ils prononcèrent maintenant des paroles qui témoignent de l'œuvre accomplie en eux : leur propre volonté a été entièrement brisée (v. 28). L'œuvre intérieure a été faite.

Cependant, cette lutte fratricide n'était pas encore terminée. Le troisième jour, ce sont cinquante mille hommes de Benjamin qui sont frappés à mort, non sans que les onze tribus aient perdu une trentaine des leurs. Ainsi donc l'un des deux camps a perdu plus de quarante mille hommes, l'autre plus de cinquante mille. Chacun a appris la leçon qui lui était nécessaire, mais combien douloureusement ! Peut-il en être autrement quand nous nous engageons dans de tels combats ?

Sans doute Benjamin était coupable. Au lieu de supporter la parole d'exhortation et de juger le mal qui était dans son sein, cette tribu était sortie en guerre contre ses propres frères et avait pris parti pour Guibha contre le peuple ! Mais les onze tribus avaient gravement manqué elles aussi. Elles n'avaient pas eu le sentiment qu'elles étaient solidaires de Benjamin et rien dans leur façon d'agir n'avait été le fruit de l'amour — amour pour Dieu et pour les frères, car les deux sont inséparables. Le résultat ne pouvait être différent : deuils et larmes versées de part et d'autre. Au terme de ces combats entre frères, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, il n'y a jamais des vainqueurs ici et des vaincus là-bas, il n'y a que des vaincus. Tous les combattants, brisés et humiliés, apprennent au travers de grandes souffrances, ce qu'il eût mieux valu apprendre dans la paix aux pieds du Seigneur.

Mais il ne faut pas penser que, la leçon apprise, on pourra dire : il ne valait pas la peine de se battre pour une telle affaire, c'est bien peu de chose et nous aurions dû passer là-dessus : que chacun agisse comme il lui semble bon. Non. Ce qui caractérise Israël dans le chapitre 21 du livre des Juges, c'est un vrai amour pour les frères, mais en même temps une ferme résolution de demeurer séparé du mal (v. 1). La discipline a produit ce double résultat. À Béthel, la maison de Dieu, où tous se trouvent dans sa présence, pleurant amèrement, les onze tribus sentent qu'une brèche a été faite : « il manque aujourd'hui à Israël une tribu » (v. 3). Et c'est alors la grande question qui est posée : « Pourquoi ceci est-il arrivé en Israël ? » Quel contraste avec celle précédemment adressée à Benjamin : « Quel est ce mal qui est arrivé au milieu de vous ? » — Ah ! pourquoi ceci est-il arrivé ? C'est dans les larmes que cette parole a dû être prononcée. Elle atteint et sonde la conscience, elle conduit au jugement de soi-même dans la présence de Dieu, elle produit une humiliation vraie et profonde.

La fin du chapitre nous montre la restauration de Benjamin et tout l'amour, tous les tendres soins que maintenant les onze tribus vont lui témoigner.

Nous sommes unis en un seul corps avec tous ceux qui sont nos frères en Christ. Que cette pensée nous garde, dans des cas semblables d'agir comme les onze tribus quand elles partirent en guerre contre Benjamin. Elles croyaient avoir affirmé l'unité du peuple en se groupant « comme un seul homme » à Mitspa (Juges 20:1). Mais il n'en était rien, car une tribu était exclue. Tandis qu'au contraire, l'unité était réalisée dans les cœurs lorsque cette parole a été dite : « il manque aujourd'hui à Israël une tribu ». Pour cela, il fallait comprendre que tous étant solidaires, la place des uns et des autres était dans l'humiliation et dans le deuil, dans le jugement de soi-même. L'humiliation individuelle d'abord, collective ensuite, est le vrai chemin, le seul chemin de la restauration et de la bénédiction. Si nous ne prenons pas cette place et nous engageons au contraire dans des luttes entre frères, Dieu saura nous y amener, mais après que nous aurons traversé des souffrances que nous aurions dû éviter. Plus de 90000 hommes sont tombés de part et d'autre dans des combats entre frères...

2 Samuel 2:12-32 nous parle de conflits que des frères peuvent avoir entre eux. Juges 20 donne un enseignement qui concerne plutôt le témoignage collectif. Dans un cas comme dans l'autre, nous voyons les tristes conséquences des luttes fratricides.

Que Dieu ait compassion de notre faiblesse et nous garde de jamais nous engager dans de telles guerres ! Nous pourrions fuir ces combats si nous livrons d'abord ceux auxquels nous sommes exhortés par la Parole.

1.2 Les combats à livrer

1.2.1 Les buts de l'adversaire

Notre combat, c'est la lutte contre un adversaire qui poursuit un quadruple but :

1° Retenir les hommes sous son emprise. C'est pour cela qu'il s'oppose à la présentation de l'Évangile aux âmes, d'où la nécessité du combat de Phil 1:27-30. L'apôtre désirait que les Philippiens combattent ensemble d'une même âme, avec la foi de l'Évangile ; ils avaient à soutenir le même combat qu'ils avaient vu en lui et qu'ils apprenaient être encore en lui. Qu'il fût au milieu d'eux ou en prison à Rome, l'apôtre tenait tête aux assauts de l'adversaire contre l'Évangile. Il savait que Christ aurait la victoire — encouragement pour lui et pour ceux qu'il invitait à livrer le même combat.

2° Reprendre ses droits sur ceux qui ont été arrachés à son esclavage. Agissant en nous par le moyen de la chair, il essaie de nous faire broncher en chemin. Nous avons donc à combattre contre le péché (Héb. 12:4). Les croyants hébreux avaient enduré « un grand combat de souffrances » (10:32), mais ils n'avaient pas eu à sceller de leur sang leur témoignage. Christ a dû aller jusque-là ; plusieurs des témoins dont il est parlé au chapitre 11 également. Les tentations sont multiples autour de nous, à chaque instant nous sommes en danger de pécher ; il s'agit de résister et, s'il le fallait, de résister « jusqu'au sang » en luttant contre le péché — de tenir ferme jusqu'à la mort, si cela était nécessaire. Christ, parfait Modèle, a glorifié Dieu en toutes choses, comme homme, et a été jusqu'à la mort. Comme ceux auxquels l'apôtre s'adresse, nous reculons souvent devant de telles souffrances, car la chair recule toujours devant la souffrance, et Satan agit en nous par le moyen de la chair qui nous conduit au péché lorsqu'elle est en activité. Alors Dieu nous discipline, Il brise en nous toute volonté propre, Il brise la chair afin de nous amener à combattre contre le péché, à résister.

3° Empêcher le croyant d'entrer dans les lieux célestes par la foi. Il présente un faux enseignement, il travaille afin que la position céleste du chrétien soit méconnue. Il est donc nécessaire de maintenir l'ensemble des vérités qui nous ont été révélées, c'est « le bon combat de la foi ». « Combats le bon combat de la foi », dit l'apôtre à Timothée (1 Tim 6:12). C'est de celui-là qu'il avait parlé aux Corinthiens à la fin du chapitre 9 de sa première épître. Nous sommes appelés à ce combat, afin que nous puissions « recevoir le prix » notre responsabilité est de remplir fidèlement le service qui nous a été confié, quelles que soient les difficultés rencontrées pour maintenir la vérité de Dieu. Pouvant dire, au terme de son ministère : « j'ai combattu le bon combat » (2 Tim. 4:7), l'apôtre demeure un exemple pour nous et pour Timothée, appelé à combattre « le bon combat » (1 Tim. 1:18), c'est-à-dire à maintenir la saine doctrine dans l'assemblée de Dieu qui est « la colonne et le soutien de la vérité ». Afin de livrer ce combat et de remporter la victoire, Timothée devait « garder la foi », l'ensemble de la doctrine chrétienne reçue par la foi. L'apôtre Jude nous exhorte aussi à « combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints » (Jude 3).

4° Raver à celui qui est entré dans les lieux célestes la jouissance des richesses qui y sont. Cela demande un nouveau combat, celui d'Éphésiens 6. Le véritable combat chrétien n'est pas celui du désert — lutte de l'Esprit contre la chair, dont nous parle Galates 5:16-18 — c'est celui de Canaan. Pour Israël un combat succédait à l'autre. Bien souvent le chrétien ne va pas au delà du combat du désert

(nécessaire pour qu'il apprenne à se connaître ; Deut. 8:2) et même s'il connaît quelque chose de la lutte de Canaan, il revient encore à ce conflit avec le moi, tant il a de peine à réaliser la crucifixion de la chair. Combien de fois avons-nous fait cette expérience ! Nous oublions facilement ce qu'est notre vieille nature et, au lieu de progresser en Canaan, triomphant de ses rois, nous revenons à la lutte du désert, au combat contre Amalek. Nous n'avons pas réalisé pratiquement que notre vieil homme a pris fin dans la mort de Christ, que nous sommes morts et ressuscités avec Lui, vérité que le Jourdain nous présente en type.

Le Pharaon, Amalek, les forteresses de Jéricho et les rois de Canaan sont, dans l'histoire d'Israël, ces quatre aspects de la puissance de l'ennemi.

1.2.2 Préparation au combat

Avant de livrer le combat en Canaan :

1° Il faut pratiquer la circoncision, c'est-à-dire le jugement de la chair et sa mise de côté, car elle ne peut entrer dans le combat.

2° Le combattant doit être nourri. Cette nourriture, c'est un Christ céleste, Homme parfait sur la terre, maintenant glorifié dans le ciel après avoir connu toute l'ardeur du feu du jugement (vieux blé du pays — pains sans levain — grain rôti. Josué 5:11).

3° Un chef doit être là, pour conduire et soutenir dans la lutte. C'est le Chef de l'armée de l'Éternel.

Josué 5 développe ces trois sujets. Éphésiens 6 nous dit comment nous pourrions remporter la victoire. Pour tenir ferme contre les artifices du diable, nous devons tout d'abord nous fortifier dans le Seigneur et dans la puissance de sa force, ensuite, revêtir l'armure complète de Dieu. Pour revêtir l'armure, il faut être fort, mais pour pouvoir user de cette force dans le combat, il faut avoir revêtu l'armure, car nous avons à lutter contre un ennemi extrêmement redoutable. Nous pourrions alors « résister et après avoir tout surmonté tenir ferme ».

1.2.3 Combattre par la prière

Nous ne voudrions pas terminer sans parler d'un combat que nous devrions livrer sans cesse et que nous livrons si peu ! Dirons-nous que c'est le plus important de tous ? Si nous étions à cet égard des combattants toujours à la brèche, nous remporterions toujours la victoire dans le combat de l'Évangile, dans le combat contre le péché, dans le combat de la foi, dans le combat contre « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » — et nous serions gardés de nous engager jamais dans des combats entre frères ! Nous voulons parler du combat qu'Épaphras livrait pour les Colossiens : « combattant toujours pour vous par des prières » (Col. 4:12). L'arme la plus puissante que le chrétien ait à sa disposition, c'est la prière. Elle est nécessaire pour l'emploi de la première des armes offensives qui font partie de l'armure d'Éphésiens 6. L'ennemi, si puissant et tellement plus fort que nous, ne peut tenir contre une telle arme, car elle fait appel à la puissance de Celui qui l'a vaincu à la croix d'une manière complète. Celui qui l'emploie réalise sa grande faiblesse, mais c'est alors qu'il est fort. Dans le sentiment profond des besoins multiples pour lesquels il nous faut tout le secours d'en-haut, puissions-nous manifester dans la prière l'énergie et la persévérance qu'expriment ces deux termes : « combattant toujours ».

L'apôtre demandait aux chrétiens de Rome qu'ils combattent avec lui et pour lui dans leurs prières (Rom. 15:30). Épaphras combattait pour les Colossiens par des prières. Quels exemples pour nous ! Un serviteur de Dieu, une assemblée de Dieu ont peut-être besoin que nous livrions un tel combat par la prière... Y pensons-nous assez ? Exercés par nos propres besoins, par ceux de nos frères, par ceux des assemblées, puissions-nous toujours combattre par des prières ! C'est le secret de la victoire dans tous les autres combats auxquels nous sommes exhortés, c'est la meilleure ressource à notre disposition pour mettre un terme à tous les combats que nous avons à fuir !

2 « ...De Gédéon, de Barac... » (Héb. 11:32)

ME 1961 p. 259-271

2.1 Assauts de l'ennemi, et gouvernement de Dieu

Pourquoi l'ennemi livre-t-il contre le peuple de Dieu de si fréquents et de si rudes assauts ? Pourquoi Dieu le permet-Il ? L'histoire d'Israël, telle qu'elle nous est rapportée dans le livre des Juges, cette deuxième Épître à Timothée de l'Ancien Testament, donne la réponse à ces questions : c'est parce que « les fils d'Israël firent de nouveau ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel » que l'Éternel intervint Lui-même pour les livrer entre les mains de Jabin, roi de Canaan, ou encore en la main de Madián (Juges 4:1,2 ; 6:1). L'ennemi se déchaîne parce que l'Éternel, pour un moment, lui livre son peuple. C'est l'amour de Dieu à l'égard d'Israël qui le conduit à exercer envers lui un jugement gouvernemental ; Il eût préféré sans aucun doute pouvoir bénir son peuple et le faire prospérer en paix, mais les infidélités renouvelées des fils d'Israël le contraignent à laisser agir l'ennemi, Madián ou le roi de Canaan.

2.2 Ne pas s'accoutumer aux défaillances

Ce sont nos manquements répétés, tolérés et non jugés, qui conduisent Celui qui malgré cela nous aime toujours, à laisser l'ennemi opérer et nous assaillir de ses terribles assauts. Nous passons facilement sur tant de manquements, nous croyons parfois nous en excuser en citant l'exemple d'enfants de Dieu qui peut-être font plus mal encore, et nous pensons que leur culpabilité présumée est de nature à établir notre innocence ou, tout au moins, à justifier notre manière de faire. Nous finissons par nous accoutumer à de multiples défaillances, une sorte d'endurcissement se produit en nous et nous sommes portés à croire que, puisque les choses ont été ainsi un certain temps, elles continueront toujours de même. Mais Dieu, parce qu'Il nous aime, ne le permet pas. Sans doute, Il use de grâce, de patience à notre égard, nous faisant entendre des appels répétés, nous avertissant de bien des manières, nous reprenant chaque fois qu'il le faut, mais si nous demeurons insensibles et persévérons dans l'obstination de nos mauvais cœurs, Il est contraint à agir dans son gouvernement envers nous. Et son peuple est alors comme livré à l'ennemi !

2.3 Causes premières, causes secondes

Puissions-nous comprendre le pourquoi de ces assauts de l'adversaire, au lieu de nous arrêter aux causes secondes ! Que cela nous amène en premier lieu à juger devant Dieu tout ce qui, dans nos vies individuelles et dans la vie des assemblées, n'a pas été selon sa volonté et à sa gloire. C'est bien là que Dieu voudrait nous conduire et c'est le véritable but de la discipline qu'Il nous dispense.

2.4 Préparation au combat (nourriture, armure), ou concessions à l'ennemi

Lorsque l'ennemi se présente, soit avec toute sa puissance soit avec ses pièges et ses ruses, il faut combattre. Prier, sans aucun doute — et, dans le livre des Juges, nous voyons souvent les fils d'Israël « crier à l'Éternel » — mais aussi combattre, le livre des Juges nous l'enseigne également. Et le combat est d'autant plus difficile que notre redoutable adversaire a préalablement travaillé en vue de nous ravir la nourriture nécessaire à nos âmes et de nous ôter les armes indispensables pour la lutte. Comment réaliser alors Éphésiens 6:10, 11 : « Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu,

afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable » ? — Les hommes de Madian « détruisaient les produits du pays » et « ne laissaient point de vivres en Israël », tandis qu'aux jours de Jabin, roi de Canaan, « on ne voyait ni bouclier ni pique chez quarante milliers en Israël », ni les armes défensives (bouclier) ni les armes offensives (pique) (Juges 6:3 à 6 ; 5:8). Cela nous aide à comprendre pourquoi aux jours où il faudrait combattre, nous sommes généralement si peu disposés à le faire. Nous ne sommes pas revêtus de « l'armure complète de Dieu » ; d'autre part — et c'en est la conséquence — sentant plus ou moins la faiblesse qui nous caractérise, au combat nous préférons la paix, même au prix de graves concessions. Héber, le Kénien, est un exemple de ceux qui au lieu de combattre l'adversaire pactisent avec lui : il s'était séparé de sa propre tribu et avait fait la paix avec Jabin, l'ennemi du peuple (Juges 4:11 et 17). Mais remarquons ici la fidélité de Jaël sa femme : malgré la faiblesse coupable de son mari, elle n'hésitera pas, dans sa tente, à mettre à mort Sisera, chef de l'armée de Jabin — (image de ce qu'une femme ferme dans sa piété peut être amenée à faire dans son propre foyer, s'il y a une défaillance marquée de son mari). Et puis, l'adversaire vient nous suggérer des pensées comme celles-ci : les concessions à faire pour avoir la paix ne sont au fond que peu de chose, ne vaut-il pas mieux y consentir plutôt que de s'engager dans des combats dont on ne peut prévoir les conséquences ? — d'autre part, ces combats ne sont-ils pas des luttes entre frères et enfin, ne convient-il pas de laisser Dieu agir à son moment, attendant patiemment et en prières qu'Il nous accorde la délivrance ? En apparence, tout cela est excellent. En fait, un tel comportement laisse le champ libre à l'adversaire qui poursuit tout à son aise son travail de destruction.

Nous avons en Barak l'illustration de ce manque de courage moral qui conduirait à fuir le combat. Il a fallu toute la grâce de Dieu, la détermination de Debora, pour l'amener enfin à rassembler dix mille hommes de Zabulon et Nephthali et à se rendre sur le champ de bataille où il a été le spectateur de la victoire remportée par l'Éternel, qui a livré Sisera en sa main (Juges 4:8 à 16). L'illustration est plus saisissante encore avec Ruben, Galaad, Dan, Aser ou les habitants de Méroz, ceux du peuple qui trouvèrent maints prétextes pour se tenir éloignés du combat. Tandis que Gédéon, malgré sa faiblesse reconnue et confessée, ira à la bataille, ayant été formé et préparé pour cela.

2.5 Foi et énergie faibles. Dieu opère quand même

Après avoir lu le récit du livre des Juges, nous n'aurions sans doute pas inscrit Barak parmi les combattants de la foi de Hébreux 11, si nous avions eu à écrire ce chapitre. Mais Celui qui ne s'arrête pas à l'apparence extérieure a discerné dans le cœur de Barak la réalité d'une vraie foi. Quel encouragement pour nous : nous pouvons manifester le manque d'énergie d'un Barak, Dieu saura voir au travers de cela, s'il y est vraiment, le peu de foi qui nous conduit, malgré tout, à lutter pour sa gloire !

Sans doute, comme nous l'avons remarqué, en dépit des hésitations d'un Barak sans énergie, la victoire est tout de même remportée. En fait, c'est l'Éternel qui la remporte, c'est toujours Lui et ce n'est que Lui qui peut l'obtenir : « Et l'Éternel mit en déroute Sisera, et tous ses chars, et toute l'armée, par le tranchant de l'épée, devant Barak (Juges 4:15 — cf. 6:16 ; 7:7 et 22). Mais de quels instruments se sert-Il ? D'un Barak, d'une Debora, d'une Jaël. Cela nous dit bien la faiblesse du peuple dans ces jours de ruine.

Le chapitre 4 ne nous donne que peu de détails sur le combat, nous en aurons davantage au chapitre 5. Dans son cantique — cantique auquel s'associe Barak — Debora célèbre la délivrance qui marque un réveil momentané du peuple. Elle exhorte les fils d'Israël à bénir l'Éternel, cela en tout premier lieu et pour deux motifs : « parce que des chefs se sont mis en avant » et « parce que le peuple a été porté de bonne volonté » (Juges 5:2). Malgré la ruine, la faiblesse du peuple et son manque d'énergie pour le combat, Dieu a quand même opéré chez quelques-uns des chefs, qui « se sont mis en avant » et, d'une manière générale, dans l'ensemble du peuple dont, ici, il n'est pas dit autre chose que ceci : il a été « porté de bonne volonté ». Lorsqu'il en est ainsi, c'est bien un sujet de reconnaissance envers Dieu.

2.6 Responsabilités spéciales

Ceux auxquels Dieu a confié, parmi son peuple, une responsabilité spéciale, sont appelés à se « mettre en avant » au jour du combat. L'on comprend qu'il y ait quelque hésitation à le faire — on dira volontiers que l'on n'est guère qualifié pour cela, que d'autres le sont bien davantage, etc... — car dans toutes les batailles il y a des coups à recevoir. Il faut aussi que chacun de ceux qui constituent l'ensemble du peuple comprenne sa propre responsabilité et soit « porté de bonne volonté ». Nul ne peut dire : ce combat n'est pas mon affaire, je n'y ai aucune part. — Très nombreux sont ceux qui, la lutte achevée, sont heureux de jouir en paix des fruits de la victoire (cf. Juges 5:10), alors que quelques-uns seulement ont combattu : tandis qu'Israël était appelé à la bataille, ce n'est pourtant pas le peuple dans son entier qui a livré le combat, c'est « le résidu des nobles », mais il est l'expression d'Israël dans son ensemble : « comme son peuple ». Quel précieux encouragement est donné ici à ce « résidu des nobles » : l'Éternel est descendu « au milieu des hommes forts » ! (Juges 5:13).

2.7 Dieu connaît l'état de chacun

Un autre encouragement tout aussi précieux pour le fidèle : Dieu connaît ceux qui sont disposés à combattre et Il sait quels sont ceux qui préfèrent demeurer en arrière. Éphraïm, Benjamin, Zabulon, Issacar avec ses princes n'ont pas reculé ; sans hésitation, ils se sont présentés pour livrer les combats de l'Éternel (Juges 5:14, 15). Hélas ! leur exemple n'a pas été suivi par Ruben, Galaad, Dan ou Aser, pas plus que par les habitants de Méroz !

2.7.1 Ruben : l'opposé d'Abraham (grandes délibérations de cœur)

Pour Ruben, il y a eu de « grandes considérations » et de « grandes délibérations de cœur » (Juges 5:15, 16). Qui dira toutes les « grandes considérations » et les « grandes délibérations de cœur » qui ont retenu tant de croyants appelés pourtant à livrer les combats de Dieu, combats pour la vérité, combats « pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints » (Jude 3) ? Les sentiments d'affection légitimement éprouvés pour un parent ou pour un frère en Christ prennent souvent le pas sur toute autre considération et l'on reste ainsi en arrière au jour de la bataille. L'exemple d'Abraham nous est aussi donné en Hébreux 11, non pas sans doute parmi les combattants de la foi du verset 32 mais parmi ceux qui ont manifesté la patience, la confiance, l'obéissance de la foi. Lorsqu'il s'est agi d'obéir à Dieu (Héb. 11:17 à 19), Abraham a fait taire tous les sentiments de son cœur, et pourtant Dieu lui demandait beaucoup : il devait offrir en holocauste « son fils », « son unique », « celui qu'il aimait », Isaac ! Et dans son cœur, il a été jusqu'au sacrifice : Dieu savait que s'Il n'avait pas arrêté le bras d'Abraham sur la montagne de Morija, Abraham, lui, ne se serait pas arrêté. Nous trouvons tout autre chose chez Ruben ! Au lieu d'aller à la bataille, il est resté « entre les barres des étables, à écouter le bêlement des troupeaux » ; il désirait jouir de la prospérité matérielle, des bénédictions accordées par Dieu, et cela constituait pour lui une entrave au jour du combat. Hélas ! Ruben a sans doute davantage d'imitateurs qu'Abraham, imitateurs caractérisés par un manque de courage moral et qui, au lieu de se déclarer prêts à obéir, prêts à combattre lorsque sont en jeu les intérêts et la gloire de Christ, se tiennent à l'écart après de longues considérations et délibérations de cœur, considérations et délibérations dont il n'est nullement question en Genèse 22:3 et 9, 10.

2.7.2 **Galaad, les deux tribus et demi (christianisme terrestre)**

De même, Galaad n'est guère disposé à combattre. Généalogiquement, Galaad descend de Manassé (encore 1 Chr. 5:14 mentionne-t-il un Galaad parmi les Gadites) et le pays de Galaad se partageait entre Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé ; or, nous savons que Ruben, Gad et la demi-tribu de Manassé demeurèrent en deçà du Jourdain au lieu de prendre possession du pays de Canaan. Cela nous permet de comprendre ce qui est dit de Galaad en Juges 5:17 : « Galaad est demeuré au delà du Jourdain ». Image des croyants qui ne connaissent pratiquement pas leur position céleste et sont satisfaits d'un christianisme terrestre, qui de ce fait n'ont aucun désir de prendre part aux combats qu'il faut pourtant livrer si l'on a à cœur de maintenir un témoignage pour Christ, un témoignage fidèle. Au fond, ce témoignage ils ne savent pas ce qu'il est, pourrait-il donc avoir une valeur quelconque à leurs yeux ? Or, l'on n'est disposé à lutter et à vaincre que pour ce à quoi l'on attache du prix.

2.7.3 **Dan et Aser (occupations personnelles)**

Dan a « séjourné sur les navires », Aser « est resté au bord de la mer, et il est demeuré dans ses ports » (Juges 5:17). Combien de croyants sont absorbés par leurs affaires, leurs intérêts ici-bas, au point de se consacrer à peu près entièrement à ce qui disparaîtra à jamais ! Ils ont trop d'occupations et n'ont vraiment pas le temps de penser aux combats à livrer pour Christ et pour son témoignage, encore moins d'y prendre part ! Et même, cela présente-t-il pour eux quelque intérêt ?

2.7.4 **Zabulon, Nephthali (dévouement aux intérêts et à la gloire de Christ)**

Tandis que Ruben, Galaad, Dan et Aser sont ainsi défaillants, il en est d'autres qui, Dieu soit béni ! manifestent un vrai dévouement aux intérêts et à la gloire de Christ. « Zabulon est un peuple qui a exposé son âme à la mort, Nephthali aussi... » (Juges 5:18 — cf. 4:10). Quelle récompense ils en auront, ces fidèles qui, malgré l'opprobre et la souffrance, en dépit de tant de défaillances autour d'eux, ont été jusqu'à faire le sacrifice de leur vie ! D'eux aussi, il peut être dit : « ils n'ont pas aimé leur vie, même jusqu'à la mort » (cf. Apoc. 12:11).

Ces combattants ne se glorifient pas des victoires remportées ; ils savent bien, comme David le dira plus tard, que « la bataille est à l'Éternel » (1 Sam. 17:47) : « On a combattu des cieux... les étoiles ont combattu contre Sisera » (Juges 5:20 — cf. 4:6, 7 et 14 à 16). Ils réalisent, dans le combat, leur grande faiblesse et comptent sur Celui qui est tout-puissant et veut manifester sa puissance dans l'infirmité des instruments qu'Il se plaît à employer.

2.7.5 **Méroz maudit (refus du combat)**

Vient ensuite une malédiction prononcée sur Méroz et ses habitants : Juges 5:23. Pourquoi sont-ils ainsi maudits ? C'est qu'ils ne sont pas venus pour le combat, ne se sont pas joints à ceux qui sont appelés les « hommes forts » parce que leur force est en Dieu seul. L'expression qui est employée ici est très remarquable : les habitants de Méroz « ne sont pas venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel, avec les hommes forts ». Le combat à livrer, c'est pour l'Éternel et non pour tel ou tel homme ou pour tel ou tel groupe d'hommes. C'est l'Éternel, c'est son témoignage qui est en péril et c'est « à son secours » qu'il faut aller. Si d'un côté il est vrai que « la bataille est à l'Éternel », que seul Il peut donner la victoire, de l'autre côté Il veut faire appel aux siens afin qu'ils viennent combattre et, en quelque sorte, « Le secourir » dans le péril qui est là. Quelle importance et quel prix cela donne au combat à livrer ! Qui donc refuserait d'aller « au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel » ?

2.8 **Gédéon**

Il y a aussi dans ces chapitres du livre des Juges, en rapport avec le combat, une instruction utile à retirer de l'histoire de Gédéon.

2.8.1 **Préparation antérieure au combat**

Tous les efforts de l'adversaire étaient faits en vue de priver le peuple de nourriture. Aussi Gédéon, ayant pleinement conscience des conséquences qui en résulteraient, s'emploie activement, avec les ressources et les moyens dont il dispose, à mettre un peu de froment en sûreté de devant Madian (Juges 6:3 à 6 et 11). Dieu sait de quoi nos cœurs sont occupés et quel est le but que nous poursuivons ; aussi l'Ange de l'Éternel, apparaissant à Gédéon, lui déclare tout de suite : « L'Éternel est avec toi... » En d'autres termes : tu es approuvé dans ce que tu fais, l'intérêt que tu portes à son peuple t'assure la présence de l'Éternel à ton côté et tout son appui. Mais il y a encore chez Gédéon un autre trait remarquable : il n'a aucune prétention à la force ; tout au contraire, il sent sa faiblesse et la confesse : « Voici, mon millier est le plus pauvre en Manassé, et moi je suis le plus petit dans la maison de mon père » (Juges 6:15). Un tel homme est qualifié pour livrer les combats de l'Éternel : les pensées qui l'occupent, l'intérêt qu'il porte au peuple de Dieu, l'activité qu'il déploie pour assurer quelque nourriture à ce peuple, le sentiment qu'il a de sa petitesse, de son incapacité, tout cela fait de lui l'instrument dont Dieu pourra se servir.

2.8.2 **Commencer par sa propre maison**

Va-t-il donc aussitôt être appelé à engager le combat contre Madian, l'ennemi du peuple ? Non. Le service commence toujours dans sa propre maison ; le combat aussi, parfois. Dans la maison de Joas, père de Gédéon, il y avait un autel de Baal, une ashère... Quelle humiliation ! Aussi, c'est là qu'il fallait d'abord livrer le combat contre l'adversaire. Combat difficile, certes. Gédéon tremble à la pensée qu'il doit renverser l'autel de Baal qui est à son père et couper l'ashère. Nous comprenons bien ses craintes. N'aurions-nous pas reculé ? Que d'arguments à mettre en avant pour ne pas faire ce qui était commandé ! Mais la foi ne raisonne jamais et, tel Abraham autrefois, sans présenter aucune objection, Gédéon obéit. Il obéit « de nuit », c'est vrai, mais il obéit quand même ! — Et le v. 31 de Juges 6 nous dit quel fut le résultat de cette obéissance ; aux hommes de la ville qui lui avaient déclaré : « Fais sortir ton fils, et qu'il meure ; car il a démolé l'autel de Baal et a coupé l'ashère qui était auprès », Joas répond : « Est-ce vous qui plaidez pour Baal ? Est-ce vous qui le sauverez ? Celui qui plaide pour lui, qu'il soit mis à mort, d'ici au matin. S'il est dieu, qu'il plaide pour lui-même, car on a démolé son autel ». On peut dire sans doute que lui aussi, comme les Thessaloniciens plus tard, s'était « tourné des idoles vers Dieu ». Après les craintes éprouvées, Gédéon a certainement connu une joie profonde en entendant les paroles de son père.

2.8.3 **Ceux que Dieu utilisent et ceux qu'Il met de côté**

Exemple à imiter dans des combats qui peuvent offrir quelque analogie avec celui-là ! Nous ne devrions avoir à livrer de combats que contre l'ennemi qui est en Canaan, « la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:12) ; il faut hélas ! rencontrer parfois l'adversaire dans sa propre maison, ou la maison des siens. Sommes-nous prêts à l'affronter et à en triompher ? Y a-t-il, de nos jours, beaucoup de Gédéon ? Fort peu sans doute, comme il y a aussi bien peu de Jaël !

Ayant livré victorieusement, malgré sa faiblesse et ses craintes, ce premier combat, Gédéon est à même d'aller affronter Madian. Il va partir avec trente-deux mille hommes, en apparence une puissante armée, capable de vaincre. Mais Israël se glorifierait alors de la victoire et il faut que tout soit à la seule gloire de Dieu. Aussi, l'Éternel met de côté tous ceux qui en fait n'étaient pas propres pour le

combat ; sur ces trente-deux mille, trois cents seulement pouvaient accompagner Gédéon, auquel l'Éternel déclare : « Par les trois cents hommes qui ont lapé l'eau je vous sauverai, et je livrerai Madian en ta main... » (Juges 7:1 à 8). « Je vous sauverai », « je livrerai Madian en ta main », tout est en Lui. Mais, remarquons-le encore, Il veut employer des instruments pour combattre : « Par les trois cents hommes... » Quel encouragement pour les combats qu'il faut livrer contre un adversaire qui ne désarme jamais mais dont les assauts sont parfois plus spécialement dangereux !

2.9 Résumé - Conclusion

Dieu nous enseigne par sa Parole. Qu'Il nous donne une oreille attentive, la force et l'énergie qui nous font si souvent défaut dans les combats qu'il faut pourtant livrer pour sa gloire, pour le maintien d'un témoignage fidèle !

« Et que dirai-je davantage ? Car le temps me manquera si je discours de Gédéon, de Barak... » (Héb. 11:32). Ces deux hommes figurent dans la lignée des hommes de foi de Hébreux 11, parmi les sept qui sont cités comme exemples des combattants de la foi ! Ils ont combattu dans des jours de ruine, leur faiblesse était grande... Comme eux, nous vivons aussi dans des jours de déclin et notre faiblesse est plus grande encore que nous ne le pensons ! Juges 5:2 nous parle de « chefs » qui se sont « mis en avant », du « peuple... porté de bonne volonté ». Quelle responsabilité pour ceux qui « sont à la tête » (cf. 1 Thess. 5:12, 13) et qui peut-être hésitent parfois, tel Barak, quand il faudrait « se mettre en avant » pour le combat à livrer ! Mais quelle responsabilité aussi, ne l'oublions pas, pour ceux qui sont appelés à prendre part à la bataille et qui sont exhortés à imiter, non Ruben, Galaad, Dan, Aser ou Méroz mais au contraire, Éphraïm, Benjamin, Zabulon, Nephthali et Issacar ! Dieu veuille qu'il ne soit pas dit de nous : « ils ne sont pas venus au secours de l'Éternel, au secours de l'Éternel, avec les hommes forts » !

3 Armes pour le combat chrétien. Luc 22:35-38

ME 1965 p.156

3.1 Luc 22:35-38. Armes charnelles

Lorsqu'il était ici-bas, le Seigneur s'est occupé de ses disciples. Il les avait envoyés « sans bourse, sans sac et sans sandale » et cependant ils n'avaient manqué « de rien » (Luc 22:35). Mais « maintenant » que leur Maître allait être rejeté et crucifié, puis glorifié dans le ciel, leur condition allait changer ; le Seigneur le leur annonce : ils auraient besoin de ressources — d'une « bourse » — de provisions — d'un « sac » — et même d'une « épée », car ils auraient à rencontrer la puissance de l'adversaire s'opposant à leur témoignage et, par conséquent, à le combattre (v. 36). Les disciples ne comprirent pas que le Seigneur employait là un langage symbolique et ils en donnèrent la preuve en Lui apportant « deux épées ». Aussi fut-il amené à leur dire : « C'est assez » — en d'autres termes : « Vous n'avez pas saisi ce que j'ai voulu vous enseigner ».

3.2 L'épée de l'Esprit qui est la Parole de Dieu

Le Saint Esprit devait, plus tard, le leur faire comprendre — nous le faire comprendre aussi. L'apôtre Paul écrit en effet aux Corinthiens : « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles » (2 Cor:10:4) et aux Éphésiens : « Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes » (Éph. 6:10 à 12). Pour ce combat, « l'armure complète de Dieu » est indispensable et l'une des pièces de cette « armure » est précisément « l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu » (v. 17).

Les « deux épées » sont des armes « charnelles » pour lutter « contre le sang et la chair ». L'« épée » dont le Seigneur engage ses disciples à se munir, c'est une arme « puissante par Dieu » pour le véritable combat chrétien.

4 « Vous avez vaincu le méchant » — 1 Jean 2:13, 14

ME 1971 p. 3

4.1 Marcher de force en force : trois ressources

Parce qu'il désire nous voir marcher « de force en force » (Ps. 84:7), Dieu met à notre disposition les différents moyens grâce auxquels nous pouvons être forts de sa force.

4.1.1 La Parole

Le premier d'entre eux, c'est sa Parole. À juste raison, nous rappelons fréquemment que, dans les jours actuels, nous manquons d'anciens dans les assemblées locales, comme aussi de pasteurs pour l'ensemble du troupeau ; mais nous manquons également de « jeunes gens », dans le sens que 1 Jean 2 donne à ce terme, de ces « jeunes gens », qui sont « forts » parce que « la parole de Dieu demeure en eux », grâce à quoi ils ont « vaincu le méchant » (v. 14 — la note, en bas de page, donne la signification plus précise de l'expression « vous avez vaincu » : vous avez vaincu et êtes victorieux ; c'est dire que l'état produit se continue).

4.1.2 Le Saint Esprit

Le second, c'est le Saint Esprit. Nous sommes « fortifiés en puissance par son Esprit, quant à l'homme intérieur », et alors demeure en nous Celui qui se plaît à nous communiquer quelque chose de la puissance (celle de la Parole) avec laquelle, comme homme ici-bas, il a triomphé de l'adversaire : « le Christ habite, par la foi, dans vos cœurs » (Éph. 3:16, 17). Le Saint Esprit a une épée, la Parole de Dieu, et il reste toujours un Esprit de puissance bien que nous soyons parvenus aux « temps fâcheux » des « derniers jours » (Éph. 6:17 ; 2 Tim. 1:7 et 3:1).

4.1.3 Prier par l'Esprit

Nous trouvons également de la force en priant par l'Esprit (cf. Éph. 6:18, 20) ; Dieu ne nous accorde pas toujours aussitôt ce que nous lui demandons, mais il nous donne la force dont nous avons besoin pour traverser l'épreuve, livrer le combat, « marcher sur les eaux » : « Au jour que j'ai crié, tu m'as répondu ; tu as augmenté la force de mon âme » (Ps. 138:3). La réponse, c'est la force nécessaire pour attendre en paix le moment de la délivrance. — Telles sont les trois ressources fondamentales pour la vie individuelle et pour la vie des assemblées : la Parole, le Saint Esprit et la prière.

4.2 Force du nazaréen : une vie de séparation pour Dieu :

Dans la vie pratique, l'emploi de ces ressources nous amènera à réaliser que nous sommes « morts avec Christ... ressuscités avec le Christ » et ainsi, à « chercher les choses qui sont en haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu » (Col. 2:20 ; 3:1). C'est le secret d'une vie vécue dans le sanctuaire pour y contempler Christ et y jouir de Lui, avec le résultat qui en découle : « nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit » (2 Cor. 3:18). Nous trouverons là une source

sans cesse renouvelée de force et de joie, car il est toujours vrai que « la force et la joie sont dans le lieu où il habite » (1 Chron. 16:27). Et nous sommes ainsi conduits, tout naturellement, à une vraie séparation pour Christ, à un nazaréat que Christ seul a vécu de manière parfaite, que Samson a manifesté au début de son chemin et qui est une source de force. Samson est sans doute — l'Homme parfait mis à part — un des hommes les plus forts dont nous parlent les Écritures ; or, il a vécu dans des temps de grande faiblesse, ceux que dépeint le livre des Juges, livre de l'Ancien Testament qui correspond à la seconde épître à Timothée dans le Nouveau. « Sa grande force » avait un secret que le monde ignorait (Juges 16:5, 15) ; elle résidait dans un nazaréat permettant le déploiement de la puissance de « l'Esprit de l'Éternel » (Juges 16:17 ; 14:6, 19 ; 15:14). Les chapitres 14 à 16 de ce livre des Juges rapportent sept circonstances dans lesquelles Samson a été amené à montrer « sa grande force » : 14:6, 19 ; 15:14 ; 16:3, 9, 12, 14. Il a perdu sa force quand il a perdu son nazaréat et sa force s'en est allée sans même qu'il s'en rendît compte (16:19, 20). — Il en est de même aujourd'hui : l'affaiblissement spirituel et moral, allant parfois jusqu'à la perte de toute force, peut se produire (et se produit souvent) sans que nous en ayons conscience. Combien nous avons donc à prendre garde ! — En même temps que son nazaréat et sa force, Samson a aussi perdu son discernement (ib. 21). Sans doute a-t-il retrouvé sa force, mais un instant seulement et au tout dernier moment de sa vie, Dieu le permettant pour le jugement des Philistins, sans que pour autant il ait retrouvé ses deux yeux (ib. 28 à 30).

4.3 Se fortifier dans la grâce

Parvenus aux « temps fâcheux » des « derniers jours » annoncés par l'apôtre à Timothée dans sa seconde épître (3:1), alors qu'il y a dans la maison de Dieu la « forme » de la piété mais trop souvent sans la « puissance » qui découle d'une piété réelle (ib. 5), c'est « dans la grâce qui est dans le christ Jésus » que nous sommes exhortés, comme l'était Timothée, à nous fortifier (2 Tim. 2:1). Cette grâce n'est pas celle — improprement appelée de ce nom — que nous mettons parfois en avant pour essayer d'excuser trop facilement nos manquements, pour atténuer le mal et passer par-dessus, c'est celle dont parle l'apôtre dans son épître à Tite : « Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres » (2:11 à 14). Quelle force il y a pour le fidèle dans l'observation des enseignements de « la vraie grâce de Dieu » (1 Pierre 5:12), cette grâce qui, avec la vérité dont elle est inséparable, vint ici-bas « par Jésus Christ » (Jean 1:17) !

4.4 Source de force dans la confiance de la foi

Une autre conséquence de l'utilisation des trois ressources essentielles que nous avons rappelées, c'est la confiance de la foi, dans laquelle est aussi la force : « dans la tranquillité et dans la confiance sera votre force » (És. 30:15 — voir aussi Ps. 16:1, 8). Tandis que la foi est éprouvée au sein des combats qu'il convient de livrer, Dieu opère pour nous fortifier dans la lutte même, comme il l'a fait autrefois pour ces combattants de la foi desquels il est écrit : « ... de faibles qu'ils étaient furent rendus vigoureux, devinrent forts dans la bataille... » (Héb. 11:34).

4.5 Activité acharnée de l'adversaire contre l'assemblée

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'ennemi s'attaque à l'Église de Christ. Le livre des Actes nous montre que son activité s'est exercée dès le début de l'histoire de l'Assemblée sur la terre ; tantôt par la violence, tantôt par ses ruses et ses artifices, il a essayé d'y introduire le mal, de troubler, de désunir, de disperser ceux auxquels le Seigneur a voulu confier un témoignage, le témoignage que l'Assemblée est responsable de maintenir, dans le monde et devant les anges, jusqu'à la venue du Seigneur. Ne soyons donc pas surpris de le voir si actif encore maintenant, soit comme « lion rugissant » dans certains pays, soit plutôt comme « serpent » ou « ange de lumière » dans nos contrées (1 Pierre 5:8 ; 2 Cor. 11:3, 14). L'Assemblée, chère à nos cœurs et bien davantage au cœur du Seigneur, est « cruellement tourmentée » par l'adversaire, comme l'était jadis un objet cher au cœur de la femme cananéenne : sa propre fille (cf. Matt. 15:22). Et sans doute en sera-t-il ainsi jusqu'à la fin. Nous avons donc affaire à un ennemi qui ne désarmera jamais et qui est, par ailleurs, beaucoup plus fort que nous ; n'en prenons pas prétexte pour accepter par avance toutes les défaites, ne nous laissons pas gagner par une sorte de résignation fataliste, par une regrettable passivité, qui ne pourraient que faciliter ses desseins !

Les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse nous montrent que, dans quelque période que ce soit de l'histoire de l'Église sur la terre, il y a des combats à livrer : une promesse faite « à celui qui vaincra » se trouve dans chacune des lettres adressées aux sept assemblées. Ces promesses sont là encore aujourd'hui pour nous encourager à lutter et à vaincre.

4.6 Difficultés du combat, importance de l'armure

Il y a des combats à soutenir dans la vie des assemblées, il y en a dans nos vies individuelles. La vie chrétienne est un combat incessant — un combat aux multiples aspects — contre un adversaire qui agit tout autour de nous, et d'abord en nous par le moyen de la chair. Or, le combat est toujours difficile, c'est pourquoi nous ne l'aimons pas, préférant le repos à la lutte, le relâchement à l'énergie qu'il faut déployer sans cesse pour « tenir ferme », pour « résister » et « après avoir tout surmonté, tenir ferme » encore et toujours. Le combat nécessite une préparation spirituelle et morale (cf. 1 Cor. 9:24 à 27), il ne peut être livré avec succès que si l'armure a été préalablement revêtue : « Au reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force ; revêtez-vous de l'armure complète de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les artifices du diable : car notre lutte n'est pas contre le sang et la chair, mais contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. C'est pourquoi prenez l'armure complète de Dieu, afin que, au mauvais jour, vous puissiez résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme » (Éph. 6:10 à 13 — et versets suivants). Sommes-nous préparés aux combats que nous avons à livrer, quel que soit le caractère qu'ils revêtent ? Sommes-nous revêtus constamment de « l'armure complète de Dieu » ? Ne devons-nous pas confesser que, trop souvent hélas ! nous ne sommes préparés, armés, ni pour le combat de Galates 5 ni pour celui d'Éphésiens 6 ? Ne sommes-nous pas marqués, au contraire, par une faiblesse qui facilite le travail de l'ennemi ? Il trouve alors un terrain favorable à l'exercice de son activité destructrice. N'est-il pas significatif que lors de sa première attaque, dans le jardin d'Éden, le « serpent » se soit dirigé vers celui des deux qui était le plus faible ? C'est « la femme », « un vase plus faible », qu'il est venu « séduire par sa ruse » (Gen. 3:1 ; 1 Pierre 3:7 ; 2 Cor. 11:3 — voir aussi 1 Tim. 2:14).

4.7 Causes premières et causes secondes des victoires de l'adversaire

Chaque fois que nous assistons impuissants à quelque triomphe de l'adversaire, ne devrions-nous pas, avant toute autre chose, nous humilier de notre faiblesse ? Si nous avions réalisé pratiquement Colossiens 3:1 à 3 ; 5:8 à 10, 12 à 17, si nous avions été plus forts — de la force de Dieu — aurait-il aussi aisément remporté la victoire ? Sans doute pas, car il aurait alors rencontré Christ, la puissance de Christ en nous. Gardons-nous de nous arrêter aux causes secondes, essayant de déterminer quelle est celle qui a pu provoquer la

défaite que nous déplorons ; gardons-nous de nous borner à chercher à remédier aux effets, c'est jusqu'à la cause première qu'il faut remonter, c'est-à-dire à notre état de faiblesse et à ce qui nous y a conduits. Une attaque de l'ennemi, n'est-ce pas une circonstance permise par Dieu pour nous amener à discerner notre état moral et spirituel ? Si l'état est bon, si nous avons réalisé la mort du vieil homme et vécu de la vie du nouvel homme, si nous avons largement puisé aux ressources par le moyen desquelles Dieu se plaît à nous communiquer quelque chose de sa force, l'ennemi sera vaincu. Si au contraire il atteint son but, c'est en raison de notre faiblesse. Par le moyen du succès remporté par l'adversaire, Dieu voudrait ouvrir nos yeux sur notre condition véritable, nous amener d'abord à nous en humilier, ensuite à rechercher la force à la source.

4.8 Parole de Dieu et prière

Nourrissons-nous de la Parole, laissons agir en nous le Saint Esprit sans l'attrister, sans entraver sa bienfaisante activité : nos âmes seront ainsi occupées de Christ. Prions beaucoup individuellement et en assemblée — faut-il observer ici que l'un des signes les plus caractéristiques de notre faiblesse et de notre bas niveau spirituel est bien le relâchement quant à l'assiduité aux réunions de prières, alors qu'il y a tant de sujets de crier au Seigneur... — Nous pourrions alors vivre de la vie nouvelle, réaliser un christianisme céleste et pratique, une vie dans le sanctuaire et la vraie séparation qui en découle — c'est-à-dire une séparation pour Christ — une séparation d'avec le monde sous ses divers caractères. À cet égard, n'est-il pas vrai que, trop souvent, puisant trop peu aux ressources fondamentales de la vie chrétienne, nous cherchons plutôt les choses qui sont en bas que celles qui sont en haut ? (Col. 3:1 à 3). Humilions-nous de ce que, par voie de conséquence, la mondanité pénètre largement nos vies et nos maisons, tandis que la conformité au monde religieux, dans ses activités diverses, nous gagne de plus en plus, sans même que nous en ayons conscience. Placés au sein d'un monde christianisé et d'un christianisme mondanié, avons-nous l'ardent désir, traduit en actes, de vivre le vrai christianisme, celui que la Parole nous enseigne et que le Seigneur désire nous voir vivre, pour notre joie et pour Sa gloire ?

4.9 Points sur lesquels il faut faire progresser les âmes

Brebis malades, n'avons-nous pas besoin d'être fortifiés ? La maladie est une conséquence de la faiblesse, c'est donc à l'état de faiblesse qu'il convient, d'abord, de remédier pour que soit obtenue une pleine guérison. Le Seigneur, bon Berger des brebis, s'emploie à ce travail d'amour : « la malade, je la fortifierai », nous assure-t-il (Ézéché. 34:16). Mais puisse-t-il aussi y avoir dans les assemblées l'exercice du ministère pastoral et, dans chaque assemblée locale, de véritables anciens « paissant le troupeau de Dieu... étant les modèles du troupeau » (1 Pierre 5: 2, 3). C'est de cela surtout que nous avons besoin, c'est le vrai remède à ce qui est la cause profonde de tant de misères sur lesquelles nous gémissons : nourrir les âmes de la Parole, les occuper de Christ, les amener à vivre de sa vie, à puiser à tout ce qui apporte force et joie, les « fortifier dans la grâce qui est dans le christ Jésus », réveiller et développer en elles un esprit de prière et de supplication. Alors les assauts de l'ennemi tourneront à sa confusion et nous pourrions « marcher de force en force ».

4.10 Manque de puissance et son résultat

« Si l'Église ne se manifeste pas en puissance (puissance de l'Esprit) elle est envahie par l'erreur et conquise par le monde » a écrit l'un de nos devanciers. L'histoire de l'Église, devenue la « grande maison », justifie pleinement cette assertion ; mais aussi, le succès des efforts de l'adversaire pour faire pénétrer de fausses doctrines au sein même de ce qui est l'expression de l'Assemblée sur la terre, ou pour y implanter, sous des aspects séduisants, pensées et activités du monde, nous montre bien que la puissance a manqué.

4.11 Rester dans l'humilité

Afin que nous soyons préservés de toute prétention à la force, ajoutons que nous avons à demeurer, individuellement (cf. 2 Cor. 12:9, 10) et collectivement (cf. Apoc. 3:8), dans l'humilité et dans le sentiment profond de la faiblesse qui est en nous. C'est seulement alors que la puissance de Dieu pourra se déployer. « Quand je suis faible », écrit l'apôtre, « alors je suis fort ». Réalisant vraiment sa complète impuissance, il se glorifiait de la victoire remportée par Christ, par la puissance de Christ opérant en lui. Si, dans une mesure au moins, nous pouvions le réaliser comme lui !

4.12 Résumé - conclusion

Qu'au début d'une nouvelle année de notre passage ici-bas, ces pensées nous amènent à d'utiles réflexions ; qu'un travail de la grâce de Dieu s'accomplisse en nous, nous réveillant dans nos affections pour le Seigneur, exerçant nos consciences, afin que, discernant la cause première de nos douleurs, nous soyons conduits à rechercher, par les divers moyens que Dieu veut mettre à notre disposition et qu'il trouve bon de nous rappeler encore une fois, la force dont nous avons besoin — la sienne — pour être rendus capables de repousser les attaques de l'ennemi, de déjouer ses ruses, de « vaincre le méchant » !

Le pardon par J.-A. Monard

Bibliquest

Différentes sortes de pardon : éternel de Dieu, fraternel, gouvernemental, administratif.
ME 2009 p. 308-315

Table des matières

- 1 Le pardon éternel de Dieu
- 2 Le pardon fraternel
- 3 Le pardon gouvernemental
- 4 Le pardon administratif
- 5 Quelques remarques sur le pardon dans l'Ancien Testament

Nous nous proposons de considérer différents aspects du pardon, tel qu'il nous est présenté dans le Nouveau Testament.

1 Le pardon éternel de Dieu

« Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts ; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché » (Rom. 4:7, 8). Tel est le merveilleux message de l'évangile.

Le Nouveau Testament nous révèle — ce que l'Ancien avait déjà annoncé sous forme de figures et de types — comment il est possible que le Dieu juste et saint pardonne les péchés. Sur la croix, Jésus Christ a porté les péchés de tous ceux qui l'ont reçu comme Sauveur. Il a été notre substitut sous le jugement divin. Il a enduré la colère de Dieu durant les trois heures de ténèbres, lorsqu'il a été

abandonné de lui. Nos péchés sont pour toujours expiés, effacés, abolis. Ainsi, nous sommes justifiés devant Dieu, déclarés justes. Nous sommes des enfants de Dieu.

Ce pardon nous est acquis de façon définitive lors de notre nouvelle naissance. À ce moment décisif de notre vie, nous passons « de la mort à la vie » (Jean 5:24 ; cf. Luc 15:24), « des ténèbres à la lumière », « du pouvoir de Satan à Dieu » et nous recevons « la rémission des péchés » (Act. 26:18). Nous sommes « lavés de nos péchés » dans le sang de Christ (Apoc. 1:5).

Ce qui se passe alors en nous est au-dessus de toute compréhension humaine, mais la parole de Dieu nous montre qu'il y a deux aspects distincts :

- le côté de l'homme : la foi en Jésus et la repentance (Act. 2:37, 38 ; 1 Jean 1:9),
- le côté de Dieu : le pardon (ou la rémission) des péchés, la création d'une vie nouvelle, éternelle. Ainsi le croyant est « né de nouveau », « né de l'Esprit », « né de Dieu », « engendré de lui » (Jean 3:3, 5, 6 ; 1 Jean 5:1). Nous sommes « rachetés... par le sang précieux de Christ », « régénérés... par la vivante et permanente parole de Dieu » (1 Pierre 1:18, 19, 23).

La Parole abonde en expressions qui décrivent le pardon de nos péchés. Nous sommes purifiés, lavés de nos péchés ; ils sont effacés, ôtés ; Dieu dit qu'il ne les compte pas (ou ne les impute pas, ne les met pas en compte), et qu'il ne s'en souviendra plus jamais.

Par comparaison avec une dette qui est remise ou acquittée, il nous est dit que nos péchés sont remis. Nous avons la rémission de nos péchés, ce qui signifie le pardon.

Dans le récit de Luc 7:36-50, deux pécheurs sont placés devant nous : Simon le pharisien, homme qui pouvait donner l'impression d'être juste, et une femme connue dans la ville pour être une pécheresse. Le premier n'était guère conscient de sa culpabilité, mais la seconde savait qu'elle avait besoin d'un Sauveur, et elle l'avait trouvé en Jésus. Dans la maison de Simon où Jésus a été invité, elle s'approche de lui et verse sur ses pieds les larmes de sa repentance et le parfum qui témoigne de sa reconnaissance et de son amour. L'étonnement du pharisien amène le Seigneur à énoncer la parabole d'un créancier qui avait deux débiteurs, lui devant l'un 500 deniers et l'autre 50. Comme ils étaient tous deux insolvables, il avait remis la dette à l'un et à l'autre. L'amour reconnaissant de celui dont la grande dette avait été acquittée était magnifiquement illustré par l'attitude de cette femme. Le Seigneur dit à son sujet : « Ses nombreux péchés sont pardonnés » et il lui confirme : « Tes péchés sont pardonnés... Ta foi t'a sauvée » (v. 47, 48, 50).

Sommes-nous conscients de l'immense dette qui nous a été acquittée, et de la grâce de Dieu qui continue à s'exercer envers nous, alors que tant de faux pas marquent notre chemin de croyants ? Y a-t-il dans nos cœurs une réponse à l'amour infini du Seigneur qui s'est donné lui-même pour nous afin de nous racheter de tous nos péchés ?

2 Le pardon fraternel

Le passage de Matthieu 18:20 — « Car là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux » — est pour ainsi dire encadré par des enseignements du Seigneur concernant les torts faits par un croyant à un autre (v. 15, 21). Ceci attire notre attention sur le fait que, nos cœurs naturels étant ce qu'ils sont, la vie collective des croyants implique nécessairement d'innombrables occasions de pardonner, et l'absolue nécessité de le faire.

Pierre demande s'il faut pardonner jusqu'à sept fois les torts qu'il pourrait subir. Le Seigneur lui répond qu'il faut pardonner jusqu'à 70 x 7 (ou 490) fois, c'est-à-dire sans limite. Il fonde sa réponse sur une parabole semblable à celle de Luc 7. Un souverain remet à l'un de ses esclaves la dette colossale de 10'000 talents, parce qu'il n'a pas de quoi la payer. Ensuite, cet esclave exige impitoyablement de l'un de ses collègues le paiement d'une petite dette de 100 deniers. Lorsque le croyant agit de cette façon, il attire sur lui la discipline de Dieu dans son juste gouvernement : « Ainsi aussi mon Père céleste vous fera, si vous ne pardonnez pas de tout votre cœur, chacun à son frère » (v. 35).

Le Seigneur donne un enseignement analogue en Luc 17. Il prescrit un pardon illimité à son frère, même dans le cas où son repentir est douteux : « Si sept fois le jour il pêche contre toi, et que sept fois il retourne à toi, disant : Je me repens, tu lui pardonneras » (v. 4). Il s'agit dans ce verset des torts qui me sont faits et que je dois pardonner, et non des soins spirituels dont mon frère a besoin — ce qui est un autre sujet.

La manière et la mesure du pardon que Dieu attend de ses rachetés les uns envers les autres sont mises en évidence dans deux passages des épîtres : « Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné » (Éph. 4:32). « Vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même » (Col. 3:13). Remarquons bien le mot « comme », dans les deux versets.

3 Le pardon gouvernemental

Dans plusieurs des passages où le Seigneur demande aux siens de pardonner, il donne un avertissement très solennel quant à la discipline de Dieu envers ceux qui refusent de le faire. Nous en avons trouvé un exemple en Matthieu 18:35.

Le fait que Dieu rétribue est présenté dans toute la Bible. « Il rend à l'homme selon son œuvre » (Prov. 24:12). « Du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés ; et de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré » (Matt. 7:2). « Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Gal. 6:7). C'est le principe du gouvernement de Dieu. Pour le croyant, cette rétribution n'a rien à voir avec le salut éternel. Si nous sommes nés de nouveau, si nous avons reçu la vie éternelle, il n'y pas de retour en arrière possible. Quant à la rétribution, Dieu peut l'effectuer durant notre vie sur la terre, comme encouragement ou comme discipline, mais il y aura aussi des récompenses ou des pertes à la venue de Christ.

La manière dont Dieu exerce envers nous son gouvernement est diverse et complexe, car ses voies sont caractérisées aussi bien par sa grâce que par son gouvernement. Dans tous les cas il agit souverainement, selon sa sagesse et pour notre bien.

Il est digne de remarque que le Seigneur lie le pardon à la prière.

Dans le Sermon sur la montagne, il enseigne à ses disciples une prière correspondant à leur situation à ce moment-là. L'une des demandes est : « Remets-nous nos dettes, comme nous aussi nous remettons à nos débiteurs » (Matt. 6:12). Ou bien, selon la formulation de Luc : « Remets-nous nos péchés, car nous-mêmes aussi nous remettons à tous ceux qui nous doivent » (11:4). Par cette déclaration, l'âme de celui qui prie est sondée, placée dans la lumière de Dieu. On ne peut pas prononcer de telles paroles tout en gardant rancune contre son prochain. Dans Matthieu, le Seigneur ajoute : « Car si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera aussi à vous ; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes leurs fautes, votre Père ne pardonnera pas non plus vos fautes » (Matt. 6:14, 15). La sévérité, l'intransigeance, la dureté que nous pouvons avoir envers autrui appelle, selon le gouvernement de Dieu, une sévérité qui est la moisson de ce que nous avons semé.

Dans Marc également, on trouve ce rapport étroit entre la prière et l'état de notre cœur vis-à-vis de notre prochain. « Et quand vous ferez votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père aussi, qui est dans les cieus, vous pardonne vos fautes. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieus ne pardonnera pas non plus vos fautes » (Marc

11:25, 26). Dans nos prières, Dieu ne veut pas de vaines redites, ni des paroles que nos esprits ont forgé avec plus ou moins d'adresse, mais des paroles qui viennent de cœurs droits, entièrement dans sa lumière.

Avant de clore cette partie du sujet, remarquons que la prière du Seigneur sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » (Luc 23:34), place aussi devant nous un pardon gouvernemental. En réponse à cette intercession de Jésus, Dieu a accordé à Israël un délai supplémentaire, avant d'exercer son jugement. Bien que la culpabilité du peuple ait été entièrement démontrée dans le rejet du Messie, la grâce de Dieu lui a été offerte dans les prédications que nous trouvons au début du livre des Actes, par la puissance du Saint Esprit. Pierre s'exprime ainsi : « Et maintenant, frères, je sais que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi ; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés : en sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la face du Seigneur » (Act. 3:17-19). Cette offre de pardon n'a pas été saisie par le peuple comme tel, mais par beaucoup d'individus qui ont appris à connaître le pardon de leurs péchés et ont reçu la vie éternelle.

4 Le pardon administratif

Nous ne faisons ici que mentionner brièvement ce sujet. Il s'agit d'une compétence donnée à l'assemblée (et autrefois aux apôtres) de « remettre les péchés » ou de « délier », en rapport avec le témoignage chrétien sur la terre. Le Seigneur dit aux siens : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel » (Matt. 18:18), et « À quiconque vous remettrez les péchés, ils sont remis ; et à quiconque vous les retiendrez, ils sont retenus » (Jean 20:23). « Pardoner » correspond à « délier » et à « remettre ». Cela a trait à la discipline publique.

Dans la première épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul enjoint à l'assemblée d'exclure un homme dont la conduite était gravement immorale (1 Cor. 5), et dans la seconde épître, ayant appris que la discipline de l'assemblée avait produit la repentance, il écrit : « Vous devriez plutôt pardonner et consoler, de peur qu'un tel homme ne soit accablé par une tristesse excessive » (2 Cor. 2:7). Et il ajoute : « Or à celui à qui vous pardonnez quelque chose, moi aussi je pardonne » (v. 10).

5 Quelques remarques sur le pardon dans l'Ancien Testament

La forme de pardon que nous avons appelée pardon gouvernemental se trouve abondamment dans l'Ancien Testament. En réponse à l'intercession d'Abraham, l'Éternel dit : « Si je trouve dans Sodome cinquante justes, au-dedans de la ville, je pardonnerai à tout le lieu à cause d'eux » (Gen. 18:26). Pardoner signifie ici : ne pas détruire la ville. En face de l'incrédulité d'Israël, à Kadès-Barnéa, Dieu annonce à Moïse qu'il va frapper son peuple de peste et le détruire (Nomb. 14:12). Moïse supplie l'Éternel : « Pardonne, je te prie, l'iniquité de ce peuple, selon la grandeur de ta bonté, et comme tu as pardonné à ce peuple depuis l'Égypte jusqu'ici » (v. 19). Et l'Éternel répond : « J'ai pardonné selon ta parole » (v. 20). Ici de nouveau, pardonner signifie ne pas détruire le peuple. Le pardon est un acte du gouvernement de Dieu envers le peuple. Il n'est pas question de l'état des âmes.

Dans le cadre de la révélation partielle que Dieu avait faite avant la venue de Christ, il ne faut pas s'étonner que le pardon ne soit pas présenté d'une manière aussi claire que dans le Nouveau Testament. On trouve toutefois des cas où une âme a été enseignée de façon très profonde quant à sa culpabilité devant Dieu, a été amenée à une véritable repentance et a connu le pardon de ses péchés dans le même sens que celui que les croyants d'aujourd'hui ont le bonheur de posséder. David en est un des exemples les plus remarquables (Ps. 51 ; Ps. 32:1-5). Il connaît le pardon entier de son péché quant à la position de son âme devant Dieu, mais il sait que, sous le gouvernement de Dieu, il subira les conséquences douloureuses de sa faute sa vie durant (2 Sam. 12:13, 14).

Encore une remarque avant de clore. Nous avons considéré quatre aspects du pardon. Il ne faudrait pas en conclure que tous les passages de la Bible où il est question de pardon peuvent être mis sans hésitation dans une catégorie ou dans une autre. La profondeur de la révélation de Dieu dépasse infiniment ce que nous pouvons comprendre et exprimer.

LA PAROLE DE DIEU ET LE DISCERNEMENT SPIRITUEL par Jacques-André Monard

Bibliquest

les trois moyens par lesquels Dieu communique sa volonté, sa pensée
ME 1997 p. 265

Table des matières

- 1 La construction du tabernacle
 - 1.1 Un ouvrage selon la pensée de Dieu
 - 1.2 Des directives précises
 - 1.3 Un modèle
 - 1.4 Un esprit de sagesse
 - 1.5 Que signifient pour nous ces choses ?
- 2 La parole de Dieu
 - 2.1 Des textes formels
 - 2.2 Des modèles et des exemples
- 3 Le discernement spirituel
 - 3.1 L'insuffisance de l'intelligence naturelle
 - 3.2 Croissance spirituelle
 - 3.3 Discernement du bien et du mal
 - 3.4 L'intelligence spirituelle
 - 3.5 L'acquisition de la sagesse
 - 3.6 État intérieur et discernement spirituel
 - 3.7 L'exemple de Moïse
 - 3.8 Un exemple plus récent

1 La construction du tabernacle [Illustration des 3 moyens par lesquels Dieu communique sa pensée]

1.1 Un ouvrage selon la pensée de Dieu

Après avoir délivré Israël de son esclavage en Égypte, et l'avoir amené à lui dans sa merveilleuse bonté, l'Éternel donna à son peuple la loi du Sinaï et toutes les instructions nécessaires à la construction du tabernacle.

Il était de toute importance que le sanctuaire dans lequel Dieu allait habiter au milieu d'Israël soit construit exactement selon la pensée divine. La gloire de Dieu y était impliquée. L'arrangement humain dans la maison de Dieu est toujours un outrage à Celui qui, dans sa

grâce, condescend à habiter au milieu des hommes. Tout, dans le tabernacle, devait d'une manière ou d'une autre parler de Christ ; et même si les Israélites ne pouvaient pas le comprendre, c'était essentiel pour Dieu.

Pour que le tabernacle soit construit d'une manière entièrement conforme à sa pensée, nous allons voir que Dieu emploie trois moyens : d'abord des directives précises communiquées à Moïse, ensuite un modèle qui lui est montré sur la montagne, enfin un don spécial accordé à Betsaleël et à d'autres.

1.2 Des directives précises

Les chapitres 25 à 31 de l'Exode nous rapportent les instructions données par l'Éternel à Moïse sur la montagne, concernant l'arche, le tabernacle et son contenu, les vêtements sacerdotaux, l'huile de l'onction, l'encens, etc. L'arche, par exemple, devait avoir une longueur de deux coudées et demie, une largeur et une hauteur d'une coudée et demie ; il n'était pas loisible à Moïse de modifier en quoi que ce soit ces mesures. Le chandelier devait avoir sept branches, et non six, huit ou neuf. La première couverture intérieure du tabernacle devait être faite de dix longs tapis agrafés l'un à l'autre, et la seconde de onze tapis ; les premiers de vingt-huit coudées et les seconds de trente coudées. Il ne pouvait être question de changer cela. L'huile de l'onction devait être composée au moyen d'éléments aromatiques dont Dieu avait prescrit les strictes proportions. Les Israélites avaient à respecter toutes ces directives avec soumission, même si les raisons que Dieu avait de les donner leur échappaient.

Les chapitres 36 à 39, qui nous paraissent être une répétition, nous disent explicitement que tout fut fait selon les ordres divins, que tous les matériaux et toutes les mesures furent respectés fidèlement. «Et Moïse vit tout l'ouvrage, et voici, ils l'avaient fait comme l'Éternel l'avait commandé ; ils l'avaient fait ainsi» (Ex. 39:43).

1.3 Un modèle

De même qu'un architecte établit des plans, ou établit même une maquette, pour montrer concrètement ce que sera l'édifice à construire, l'Éternel fit voir un modèle à Moïse. «Selon tout ce que je te montre, le modèle du tabernacle et le modèle de tous ses ustensiles, ainsi vous ferez» (25:9). «Regarde, et fais selon le modèle qui t'en est montré sur la montagne» (25:40).

Le modèle rendait claires les directives divines. Il complétait ce que Dieu avait communiqué à Moïse sous forme d'indications chiffrées. Pour l'autel d'or, par exemple, les matériaux et les dimensions avaient été indiqués, et l'Éternel avait dit qu'il devait avoir des «cornes» et «un couronnement d'or tout autour» (30:1-3). Quelles devaient être la forme et les dimensions de ces cornes et de ce couronnement ? Le modèle l'indiquait.

L'épître aux Hébreux nous présente la portée profonde de ce modèle. Au chapitre 8, le tabernacle est appelé «la figure et l'ombre des choses célestes» (v. 5), et l'auteur appuie sa déclaration en citant le verset d'Exode 25:40 que nous venons de rappeler. Le modèle montré à Moïse sur la montagne est identifié aux réalités célestes dont le sanctuaire terrestre devait être une «image». En effet, au chapitre 9, «le tabernacle et les ustensiles du service» sont appelés «les images des choses qui sont dans les cieux», les images des «choses célestes elles-mêmes» (v. 23). En lisant l'Exode, nous dirions que le modèle montré à Moïse sur la montagne était une image des choses réelles qui devaient être construites. En lisant l'épître aux Hébreux, nous apprenons que les choses matérielles qui ont été construites n'étaient que les images des choses célestes, des «copies» des «vrais» lieux saints (9:24).

Par cet enseignement du Nouveau Testament, nous comprenons encore mieux l'importance d'une maison de Dieu parfaitement conforme à sa volonté. Elle devait être, sur la terre, un témoignage non altéré des choses célestes elles-mêmes. La gloire de Dieu y était liée.

1.4 Un esprit de sagesse

Des directives précises avaient fixé les caractères essentiels de l'ouvrage à faire, un modèle avait été montré à Moïse pour les compléter. Restaient pourtant des détails d'exécution, qui devaient eux aussi être selon la pensée divine. Les ressources de l'intelligence ou de l'imagination de l'homme ne pouvaient y faire face, parce qu'il fallait que tout soit de Dieu. «Regarde, dit l'Éternel à Moïse, j'ai appelé par nom Betsaleël... et je t'ai rempli de l'Esprit de Dieu, en sagesse, et en intelligence, et en connaissance, et pour toutes sortes d'ouvrages, pour faire des inventions : pour travailler en or, et en argent, et en airain... Et voici, j'ai donné avec lui Oholiab... et j'ai mis de la sagesse dans le coeur de tout homme intelligent, afin qu'ils fassent tout ce que je t'ai commandé» (Ex. 31:2-6 ; cf. 35:35). Dieu remplit ici un homme — et même plusieurs hommes — de son Esprit, pour leur donner la sagesse dont ils avaient besoin pour l'exécution de l'ouvrage. Il était nécessaire que chaque détail de chaque objet soit le reflet de la gloire de Dieu, et pour cela, Dieu «remplit de l'esprit de sagesse» «des hommes intelligents» qu'il choisit et qu'il forme (28:3). Et ainsi «Betsaleël et Oholiab, et tout homme sage de coeur à qui l'Éternel avait donné de la sagesse et de l'intelligence pour savoir faire toute l'oeuvre du service du lieu saint, firent selon tout ce que l'Éternel avait commandé» (36:1).

Une mission spéciale confiée à des hommes que Dieu qualifie pour cela est quelque chose que l'on rencontre ailleurs dans les Écritures. Mentionnons David, qui a, «en sa propre génération, servi au conseil de Dieu» (Act. 13:36).

1.5 Que signifient pour nous ces choses ?

Pas plus aujourd'hui qu'autrefois, Dieu n'accepte la propre volonté de l'homme, — et surtout pas dans sa maison ! S'il confie des services aux siens, s'il leur fait l'honneur de les laisser collaborer à son oeuvre, il faut que ce soit toujours son oeuvre à lui. Le service doit porter les caractères de Celui qui en est la source, et pour qui il est accompli. Tous les éléments qui sont apportés à la maison de Dieu par ceux qu'il appelle ses «collaborateurs» (1 Cor. 3:9) doivent porter des caractères dignes de lui.

Et pour discerner la volonté de Dieu, pour être en mesure d'accomplir son service d'une manière qui lui plaise, pour travailler à sa maison selon sa pensée, serions-nous moins bien munis que les Israélites dans le désert ? À la lumière du Nouveau Testament, nous allons voir à quoi peuvent correspondre, dans le temps actuel, les trois moyens que Dieu avait donnés à Israël pour la construction du tabernacle. Les deux premiers correspondent à des éléments que nous fournit la parole de Dieu (des textes formels et des exemples), le troisième au discernement spirituel que cette Parole, le Saint Esprit et une marche avec Dieu forment dans le coeur du croyant.

2 La parole de Dieu

2.1 Des textes formels

Pour nous conduire dans notre vie chrétienne, individuelle ou collective, Dieu nous a donné dans sa Parole de nombreuses instructions claires et précises. Elles sont aussi incontournables que les directives données à Moïse sur la montagne.

Ces enseignements font appel à la soumission de nos esprits et à l'obéissance de nos coeurs.

Une connaissance d'ensemble de la révélation divine — dans la mesure où elle nous est possible — nous préservera d'applications erronées. Nous devons toujours distinguer à qui Dieu s'adresse lorsqu'il donne des instructions. Par exemple, les prescriptions de la loi de Moïse au sujet des animaux purs et impurs (Lév. 11) étaient exclusivement pour Israël. Elles sont formellement mises de côté dans le Nouveau Testament (Act. 10:9-16).

Mais, en présence des enseignements les plus clairs de l'Écriture, notre volonté propre insoumise peut, hélas ! élever des questions. C'est ce que fit autrefois un docteur de la loi : placé devant le commandement «Tu aimeras ton prochain comme toi-même», il osa demander à Jésus : «Et qui est mon prochain ?» (Luc 10:29). En fait, il voulait se justifier lui-même, détourner le tranchant de la Parole par des raisonnements.

Des paroles comme «Fuyez la fornication» (1 Cor. 6:18), ou «si une femme a une longue chevelure, c'est une gloire pour elle» (11:15), ou encore «Que vos femmes se taisent dans les assemblées» (14:34), ne devraient jamais élever de questions dans nos cœurs. Demander à leur sujet : qu'est-ce que la fornication ? qu'est-ce qu'une longue chevelure ? ou qu'est-ce que se taire ? c'est faire comme le docteur de la loi.

Alors que, pour un esprit soumis, les choses sont simples, tout peut devenir compliqué pour l'homme qui veut suivre un autre chemin que celui que Dieu lui indique. C'est ainsi que Balaam, dont les désirs profonds allaient en sens inverse de l'ordre de Dieu — «Tu n'iras pas avec eux» —, déclara à ses visiteurs : «Demeurez ici... cette nuit, et je saurai ce que l'Éternel aura de plus à me dire» (Nomb. 22:19). Imaginait-il donc que Dieu pouvait se contredire ?

2.2 Des modèles et des exemples

La plupart des chrétiens le savent, les Écritures ne nous parlent pas seulement au moyen de textes formels. Elles ont d'autres manières de nous communiquer la pensée et la volonté de Dieu quant à notre vie pratique.

L'Ancien et le Nouveau Testament, les livres historiques en particulier, abondent en exemples instructifs. Nous y voyons comment la foi et la crainte de Dieu agissent, et comment l'incrédulité et la chair se manifestent. Par la manière même dont les récits sont présentés, Dieu nous fait comprendre quels sont les comportements qui lui plaisent et quels sont ceux qu'il réprovoque. Il y a là une mine inépuisable d'instructions.

Ces récits nous placent devant des situations concrètes qui nous rendent pour ainsi dire palpables les principes divins, tout comme le modèle montré à Moïse sur la montagne complétait et rendait claires les instructions orales que Dieu lui avait données.

Plus nous connaissons ces récits bibliques, plus nous serons à même de voir des similitudes entre les situations présentées et nos propres situations. C'est une réelle bénédiction de pouvoir nous dire, dans telle ou telle circonstance de notre vie : tiens, je me trouve maintenant dans la situation où s'est trouvé David, ou Josaphat, ou Jérémie... et voilà ce qu'ils ont fait. Ou bien : le piège qui m'est tendu ici est celui qui a été tendu à Ézéchiass ou à Néhémie. Lisons ces récits, retenons-les. Ils sont l'un des grands moyens par lequel Dieu forme nos pensées et nos cœurs, afin que notre marche soit à sa gloire.

Pour illustrer comment Dieu nous enseigne au moyen d'exemples, arrêtons-nous sur deux cas précis.

D'où vient que les chrétiens rendent grâce à Dieu au début de leurs repas ? N'est-ce pas précisément à cause des exemples que donne le Nouveau Testament ? Les Évangiles nous montrent le Seigneur rendre grâce lors des deux multiplications des pains (Matt. 14:19 ; 15:36) et lors du repas chez les disciples d'Émmaüs (Luc 24:30), sans parler de la Cène. Le livre des Actes nous relate que, sur le navire qui allait faire naufrage, Paul prit du pain et rendit grâce devant tous, avant de manger (27:35). À cela s'ajoute le fait que divers passages des Épîtres établissent un lien entre le fait de manger et les actions de grâce (voir Rom. 14:6 ; 1 Cor. 10:30 et surtout 1 Tim. 4:3, 4). Ces passages montrent que les chrétiens remerciaient Dieu lorsqu'ils prenaient leur nourriture.

Considérons un autre exemple, dans l'Ancien Testament. Le chapitre 24 de la Genèse nous montre de quelle manière Isaac reçoit une épouse de la main même de Dieu. Combien sont instructifs le soin d'Abraham concernant le mariage de son fils, la façon dont Éliézer fait appel à Dieu pour être sûr d'être vraiment conduit par lui, et la manière dont Dieu répond à la foi de ceux qui s'attendent à lui ! En dépit des différences de coutumes entre cette époque et la nôtre, et des transpositions que ces différences rendent nécessaires, ce beau récit demeure un guide pour les jeunes croyants pieux qui désirent fonder un foyer.

3 Le discernement spirituel

Aux instructions orales données à Moïse concernant le tabernacle, et au modèle montré sur la montagne, l'Éternel avait jugé bon d'ajouter le don d'une sagesse spéciale. Il l'avait accordée à Betsaleél et à d'autres, par l'action de son Esprit. De la même manière, Dieu nous donne aujourd'hui les ressources de son Esprit et du discernement qu'il produit dans les cœurs des siens par son moyen. C'est un grand sujet. Nous voulons essayer d'en considérer quelques aspects.

3.1 L'insuffisance de l'intelligence naturelle

Notre intelligence naturelle, si grande qu'elle puisse être, ne nous est d'aucun secours pour comprendre les pensées et la volonté de Dieu. Elle peut même nous fourvoyer. Le Seigneur a dit : «Je te loue, ô Père, ... parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et que tu les as révélées aux petits enfants» (Matt. 11:25). L'apôtre Paul développe ce sujet dans 1 Corinthiens 1 et 2, dont nous retenons en particulier ceci : «Qui des hommes connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ? Ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Mais nous, nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été librement données par Dieu» (1 Cor. 2:11, 12). Le Saint Esprit nous est nécessaire pour comprendre les choses de Dieu. «L'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu» (v. 10). L'apôtre Jean dit aussi : «L'onction que vous avez reçue de lui... vous enseigne à l'égard de toutes choses» (1 Jean 2:27).

Cependant, l'action du Saint Esprit dans le croyant n'est pas un automatisme, si l'on ose dire ainsi. Elle est liée à l'état pratique de nos cœurs. Selon que nous nous laissons conduire par la chair ou par l'Esprit, des fruits caractéristiques sont produits (Gal. 5:19-22). Si nous sommes habituellement conduits par la chair, nous sommes des hommes charnels ; et si nous sommes habituellement conduits par l'Esprit, nous devenons des hommes spirituels (cf. 1 Cor. 3:1-3).

3.2 Croissance spirituelle

Dans ce passage de 1 Corinthiens 3, les chrétiens charnels sont assimilés à «de petits enfants» en Christ, qui doivent encore être nourris au «lait», et ne peuvent supporter «la viande» (v. 2). De la même manière, le chapitre 5 de l'épître aux Hébreux présente l'enseignement chrétien sous les deux images contrastées du lait et de la nourriture solide — le lait pour les petits enfants et la nourriture solide pour les hommes faits (v. 12-14). C'est la même parole de Dieu, mais présentée à des niveaux différents, selon l'état des auditeurs. Aux uns, on ne peut communiquer que «les premiers rudiments des oracles de Dieu» ; aux autres, on peut annoncer «tout le conseil de Dieu» (Act. 20:27), même «les choses difficiles à expliquer». Il est bien normal qu'au début de sa carrière, un chrétien soit encore un petit enfant en Christ, et ait besoin d'une nourriture simple, adaptée à son développement. C'est ce qui lui permet de croître jusqu'à l'état d'homme fait. La croissance des Corinthiens avait été entravée par leur état charnel, et celle des Hébreux par leur paresse à écouter. Qu'en est-il de la nôtre ?

3.3 *Discernement du bien et du mal*

«La nourriture solide est pour les hommes faits, qui, par le fait de l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal» (Héb. 5:14). L'homme possède par naissance une certaine faculté de discerner le bien et le mal, c'est sa conscience. Mais le verset ci-dessus nous montre que cette aptitude se développe, s'exerce par la pratique.

«Le fait de l'habitude...» Quelle habitude ? Sans vouloir être limitatif, donnons deux éléments de réponse à la question.

1° On peut penser tout d'abord à un contact constant et profond avec la parole de Dieu dans toutes ses parties. Dieu exerce par là notre faculté de jugement, d'appréciation. Il nous enseigne, dans des situations complexes, à démêler ce qui est bien et ce qui est mal. Car en fait, le bien et le mal, le juste et le faux, se superposent souvent dans la même action. Par exemple, lorsque Jacob se fait passer pour Ésaü afin de voler la bénédiction qu'Isaac veut donner à son premier-né, en Genèse 27, nous sommes conduits à faire deux évaluations de son action. D'une part il est mû par le désir excellent d'obtenir la bénédiction divine — comme en d'autres circonstances de sa vie (25:29-34 ; 32:24-33) — et d'autre part, il utilise dans ce but une tromperie hautement répréhensible.

2° On peut penser ensuite à l'habitude de mettre la parole de Dieu en relation avec toutes les situations que nous vivons. Si cette Parole «habite en nous richement», nous laisserons sa lumière éclairer nos actions. À la même lumière, nous évaluerons celles des personnes que nous côtoyons. Quant à nous-mêmes, nous pourrions être amenés à voir plus clairement quels sont les motifs qui nous conduisent ; et quant aux autres, nous laisserons Dieu juger de leurs motifs, nous limitant à apprécier les actions selon les normes que la Parole nous fournit.

Voilà, entre autre, comment nous pouvons acquérir «des sens exercés».

3.4 *L'intelligence spirituelle*

L'expression «intelligence spirituelle» se trouve une seule fois dans l'Écriture, dans un passage remarquable de l'épître aux Colossiens. «Nous ne cessons pas de prier et de demander pour vous que vous soyez remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle, pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards, portant du fruit en toute bonne œuvre, et croissant par la connaissance de Dieu» (1:9,10). Ce passage a une portée éminemment pratique. L'apôtre prie pour les croyants, afin qu'ils marchent d'une manière digne du Seigneur, qu'ils aient une conduite qui lui plaise à tous égards. Et quelle est la source d'une telle marche ? — Essentiellement, l'état intérieur. Paul ne mentionne pas des commandements ou des directives formelles, il parle de cœurs remplis de la connaissance de la volonté de Dieu. Quelle expression ! Ce ne sont pas des hommes qui tâtonnent à la recherche de cette volonté, ils en sont remplis. La vie de Christ en eux, le lien vital des sarments avec leur Cep, produit en eux cette intelligence spirituelle qui leur donne d'entrer dans les pensées de Dieu et de comprendre sa volonté. Voilà l'état d'homme fait !

La fin du verset 10 nous montre le secret de la croissance qui conduit à cet état : «croissant par la connaissance de Dieu». Aux Corinthiens qui s'étaient laissés ébranler par de fausses doctrines, l'apôtre dit : «quelques-uns sont dans l'ignorance de Dieu» (1 Cor. 15:34). Et c'étaient des chrétiens ! Une connaissance vraie et profonde de Dieu, voilà la sauvegarde contre tous les égarements, voilà ce qui amène le croyant dans le chemin de Dieu. La connaissance de Dieu conduit à la connaissance de la volonté de Dieu. C'est ainsi que «du fruit» sera porté, «en toute bonne œuvre».

3.5 *L'acquisition de la sagesse*

En fait, même avant la venue du Saint Esprit sur la terre pour habiter dans les croyants, la compréhension de la pensée de Dieu et la connaissance de sa volonté étaient déjà indissolublement liées à l'état pratique de l'âme.

Le livre des Proverbes, de façon très particulière, indique le chemin vers la sagesse, l'intelligence, la connaissance, l'instruction, le discernement. Le début du chapitre 2 nous montre deux aspects complémentaires de l'acquisition de la sagesse et de l'intelligence. D'une part, ce qui appartient à notre responsabilité : «Mon fils, si tu reçois mes paroles et que tu caches par devers toi mes commandements pour rendre ton oreille attentive à la sagesse, si tu inclines ton cœur à l'intelligence, si tu appelles le discernement, si tu adresses ta voix à l'intelligence, si tu la cherches comme de l'argent et que tu la recherches comme des trésors cachés, alors tu comprendras la crainte de l'Éternel et tu trouveras la connaissance de Dieu» (v. 1-5). Et d'autre part, ce qui est l'œuvre de Dieu dans nos cœurs, un don de Dieu : «Car l'Éternel donne la sagesse ; de sa bouche procèdent la connaissance et l'intelligence» (v. 6). Le fait que Dieu donne ne nous dispense pas de déployer de l'énergie pour acquérir. Et la nécessité d'y apporter du zèle ne doit pas nous faire oublier qu'il n'y aura rien si Dieu n'a pas donné.

3.6 *État intérieur et discernement spirituel*

Par trois passages des Psaumes, soulignons encore le lien étroit qu'il y a entre l'état pratique de l'âme et la croissance spirituelle.

«Le secret de l'Éternel est pour ceux qui le craignent» (Ps. 25:14). La crainte de Dieu — c'est-à-dire le fait de donner à Dieu sa juste place, de lui reconnaître ses droits — prépare nos cœurs à recevoir ses communications intimes.

Dans le psaume 51, le psaume de l'humiliation, David dit, dans le sentiment profond de la gravité de ses fautes : «Voici, tu veux la vérité dans l'homme intérieur, et tu me feras comprendre la sagesse dans le secret de mon cœur» (v. 6). C'est à «un cœur brisé et humilié» que Dieu fera connaître sa pensée.

Dans le psaume 111, nous lisons : «La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse ; tous ceux qui pratiquent ses préceptes auront une bonne intelligence» (v. 10) . Ici, ce n'est pas l'intelligence qui conduit à la mise en pratique — ce qui est sans doute vrai aussi, — mais c'est la mise en pratique des préceptes divins qui conduit à l'intelligence des pensées de Dieu. À celui qui met en pratique les leçons reçues, Dieu peut communiquer davantage.

3.7 *L'exemple de Moïse*

Pendant que Moïse est sur la montagne de Sinaï, recevant la loi et les instructions de Dieu concernant le tabernacle, le peuple d'Israël érige le veau d'or (Ex. 32). Dans sa colère contre son peuple, l'Éternel est prêt à le consumer. La conduite de Moïse dans cette circonstance est bien remarquable. Il dresse une tente hors du camp, et l'appelle la tente d'assignation (33:7), du nom même que Dieu avait donné au tabernacle à construire (29:4). C'est vers cette tente que sortent «tous ceux qui cherchaient l'Éternel». Ce que Moïse fait là ne nous est pas présenté comme l'exécution de commandements formels de Dieu, mais comme résultant du discernement spirituel d'un homme qui vit près de Dieu et qui a sa pensée. La colonne de nuée, symbole de la présence divine, se tient à l'entrée de la tente ; elle manifeste l'approbation de Dieu à l'égard de l'action de Moïse.

3.8 *Un exemple plus récent*

Les écrits du Nouveau Testament, pour autant que nous puissions le savoir, datent d'une époque à laquelle tous les rassemblements de croyants portaient encore le caractère d'assemblées de Dieu. Le mal s'y introduisait, de faux enseignements se développaient, le

Seigneur donnait de solennels avertissements, mais rien ne montre que les choses en soient déjà arrivées à un point où la communion des fidèles ne puisse plus être possible avec tout ce qui portait encore le nom d'Église.

Lors du réveil du 19^e siècle, l'état de la chrétienté était évidemment beaucoup plus grave. Et les fidèles n'avaient pas à leur disposition des textes bibliques formels qui auraient été écrits à propos d'une situation identique à la leur. Ils avaient par contre les principes généraux que la sagesse de Dieu avait inscrits dans la Parole. Ils pouvaient aussi profiter des exemples qu'elle contient, tel celui de Moïse. Des croyants eurent le discernement spirituel nécessaire pour appliquer ces principes et suivre ces exemples d'une manière conforme à la pensée de Dieu. Nous ne pouvons douter que Dieu ait mis le sceau de son approbation sur la position de séparation qu'ils prirent, eux aussi, « hors du camp », suivant l'exhortation qui était donnée aux croyants hébreux du premier siècle du christianisme : « Ainsi donc, sortons vers lui hors du camp, portant son opprobre » (Héb. 13:13).

L'opprobre de Christ... ! Sommes-nous disposés à le porter aujourd'hui encore, et même, comme Moïse au début de sa carrière, à l'estimer « un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte » (Héb. 11:26) ?

LA SÉPARATION DU MAL par J.-A. Monard

Bibliques

Ce qu'il faut supporter et ce qu'il ne faut pas supporter. Nécessité de haïr le mal et de s'en séparer. Aspect individuel et collectif. ME 2008 p. 295-300 ; 326-333

Table des matières

- 1 Supporter ?
 - 1.1 Que faut-il supporter ?
 - 1.2 Nous supporter les uns les autres
 - 1.3 Quelques exemples
- 2 Haïr le mal
 - 2.1 Haïr ce que Dieu hait
 - 2.2 Une position équivoque
- 3 Se séparer du mal
 - 3.1 Un enseignement tiré de l'histoire d'Israël
 - 3.2 Séparation personnelle du mal
 - 3.3 Séparation collective du mal
 - 3.4 Se retirer de ce qui n'est pas selon Dieu

1 Supporter ?

1.1 Que faut-il supporter ?

L'amour « supporte tout, croit tout, espère tout, endure tout », lisons-nous en 1 Corinthiens 13 (v. 7). Mais l'absolu de cette déclaration ne doit pas nous faire mettre de côté l'enseignement d'autres passages.

Voyons, par exemple, les lettres écrites par le Seigneur aux sept assemblées d'Asie mineure à l'époque de l'apôtre Jean. Outre leur portée immédiate, ces lettres évoquent le développement historique de l'Église responsable.

- Éphèse reçoit cette approbation du Seigneur : « Tu ne peux supporter les méchants » (Apoc. 2:2). C'était la situation du début.
- À Pergame, le Seigneur doit reprocher : « Tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam » et « tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaïtes pareillement » (v. 14, 15). Des gens enseignaient de mauvaises doctrines et étaient supportés.
- À Thyatire, le Seigneur exprime un reproche encore plus sévère : « J'ai contre toi que tu laisses faire la femme Jézabel qui se dit prophétesse ; et elle enseigne et égare mes esclaves » (v. 20).

Supporter ce qui ne devait pas l'être a conduit l'Église à la ruine. On n'a pas retenu ferme l'enseignement de la parole de Dieu. On a accepté des adjonctions, des soustractions, des déformations. La pensée de Dieu a été largement mise de côté au profit de la pensée de l'homme. Le résultat est bien visible aujourd'hui : c'est la division et la confusion générales dans ce qui porte encore le nom d'Église.

Les paroles qu'Ésaïe devait adresser à Israël ont toute leur valeur dans l'époque actuelle, et doivent nous interpeller : « Malheur à ceux qui appellent le mal bien, et le bien mal, qui mettent les ténèbres pour la lumière, et la lumière pour les ténèbres, qui mettent l'amer pour le doux, et le doux pour l'amer » (És. 5:20). Le monde actuel, même quand il porte une étiquette chrétienne, prône la tolérance. Il ne s'insurge guère que contre l'intolérance. Chacun a le droit de penser et de faire ce qu'il veut, pourvu qu'il ne dérange pas son prochain. Les normes divines, les notions de bien et de mal enseignées dans les Écritures, sont de plus en plus oubliées ou mises de côté.

L'assemblée d'Éphèse était approuvée de ne pouvoir supporter les méchants, et de haïr les œuvres des Nicolaïtes, que le Seigneur haïssait aussi (v. 2, 6). Mais remarquons que cet attachement à la vérité — tout essentiel qu'il soit — n'est pas encore la preuve d'un bon état spirituel. Le Seigneur doit ajouter : « Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour » (v. 4). Là se trouve la source du déclin.

1.2 Nous supporter les uns les autres

Tout notre désir doit donc être de garder la parole du Seigneur, dans l'humilité et la fidélité, comme cette assemblée d'Asie à laquelle Jésus peut rendre le témoignage : « Tu as gardé ma parole » (Apoc. 3:8). Or l'attachement à la parole de Dieu ne nous conduit pas seulement à ne pas supporter ce qui lui est contraire. Si nous ne sommes attentifs qu'à cela, nous devenons durs et intransigeants. Et nous abandonnons, peut-être sans nous en rendre compte, un autre aspect de la vérité : la manifestation de l'amour, de la patience et de la grâce de Dieu.

N'oublions pas la faiblesse qui caractérise la nature humaine, et qui demeure présente dans chaque croyant. N'oublions pas que « nous faillissons tous à plusieurs égards » (Jacq. 3:2). Et surtout n'oublions pas l'immense grâce que Dieu nous a faite en pardonnant tous nos péchés, et dont nous avons encore besoin chaque jour de notre vie.

La vie collective des croyants, que ce soit en famille ou en assemblée, n'apporte pas seulement les joies de l'affection et de la communion fraternelles. En raison de nos faiblesses personnelles, et de nos manquements petits ou grands, elle implique des difficultés que la chair tend vite à transformer en animosités et en querelles. La parole de Dieu nous prévient à cet égard.

Le précieux passage de Matthieu 18:20, dans lequel le Seigneur donne la certitude de sa présence au milieu des deux ou trois réunis en son nom, est immédiatement suivi — et c'est frappant ! — par une question de Pierre : « Combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et lui pardonnerai-je ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? Jésus lui dit : Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois » (v. 21, 22). Donc 490 fois ! La parabole qui suit illustre notre comportement naturel. L'homme auquel une immense dette

a été remise exige durement de son compagnon la petite dette qu'il a envers lui. Le Seigneur conclut en plaçant solennellement devant nous le devoir de « pardonner de tout notre cœur, chacun à son frère » (v. 35).

Supporter et pardonner vont ensemble. Au début des exhortations pratiques de l'épître aux Éphésiens — exhortations fondées sur la doctrine exposée dans les trois premiers chapitres — l'apôtre Paul place devant nous tout d'abord l'humilité, la douceur et la longanimité (une longue patience). Puis il ajoute : « Vous supportant l'un l'autre dans l'amour ; vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix » (4:2, 3). La réalisation de l'unité pratique dans la vie d'assemblée n'est possible que si nous nous supportons les uns les autres et savons pardonner. À la fin du chapitre, il dit : « Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné » (v. 32).

Nous trouvons le même enseignement dans l'épître aux Colossiens : « Vous supportant l'un l'autre et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre un autre ; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même » (3:13).

Lorsqu'il s'agit des droits de Dieu, de sa sainteté, du maintien de la vérité divine, nous n'avons pas à être indifférents au mal. Le supporter serait une infidélité envers Dieu. Mais lorsqu'il s'agit de nos droits, lorsque nous pensons être victimes d'un mauvais comportement ou d'une injustice de la part d'un frère ou d'une sœur, nous avons à supporter et à pardonner. L'apôtre dit aux Corinthiens : « Pourquoi ne supportez-vous pas plutôt des injustices ? Pourquoi ne vous laissez-vous pas plutôt faire tort ? »

(1 Cor. 6:7).

Pierre nous encourage en nous disant : « C'est une chose digne de louange, si quelqu'un, par conscience envers Dieu, supporte des afflictions, souffrant injustement » (1 Pierre 2:19).

Dans la pratique, ces exhortations ne sont pas faciles à réaliser, surtout à cause de nos cœurs orgueilleux. Nous ouvrons facilement les yeux sur les manquements de nos frères et sœurs, et les fermons sur les nôtres. Parfois même, nous justifions notre dureté en mettant en avant le maintien des droits de Dieu.

« Supporter tout », dans le passage de 1 Corinthiens 13, signifie donc clairement : supporter sans limite dans le cadre de ce qui doit l'être. Mais cela ne doit jamais nous conduire à tolérer ce que Dieu condamne.

1.3 Quelques exemples

Citons d'abord celui des Corinthiens, qui, d'une part, manquaient à se supporter mutuellement (cf. 1 Cor. 6), et d'autre part, avaient si peu de discernement spirituel qu'ils auraient été bien capables de « supporter » qu'on leur annonce « un évangile différent » ou même « un autre Jésus » que celui que Paul avait prêché (2 Cor. 11:4).

À plusieurs occasions, l'apôtre décrit les souffrances qu'impliquait pour lui le service qu'il avait reçu du Seigneur. Il dit à ce sujet : « Nous prenons de la peine, travaillant de nos propres mains ; injuriés, nous bénissons ; persécutés, nous le supportons ; calomniés nous supplions » (1 Cor. 4:12, 13). « Nous supportons tout, afin de ne mettre aucun obstacle à l'évangile du Christ » (1 Cor. 9:12). Et il dit à son enfant Timothée : « Mais toi, tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, mon support, mon amour, ma patience » (2 Tim. 3:10). S'il l'appelle à garder avec fermeté ce qui lui avait été confié, à se détourner résolument de ceux qui n'avaient que la forme de la piété (3:5), il l'exhorte pourtant à être « doux envers tous, propre à enseigner, ayant du support, enseignant avec douceur les opposants » (2:24, 25).

Enfin, considérons l'exemple suprême de Dieu. Il a « supporté avec une grande patience des vases de colère tout préparés pour la destruction » (Rom. 9:22). Et dans ses voies envers Israël, avec quelle patience a-t-il supporté son peuple infidèle ! Cependant, l'alliance de la piété extérieure avec une marche dans le mal ont amené la patience de Dieu à son terme. Il a fait dire à son peuple par la bouche d'Ésaïe : « Ne continuez pas d'apporter de vaines offrandes : l'encens m'est une abomination, — la nouvelle lune et le sabbat, la convocation des assemblées ; je ne puis supporter l'iniquité et la fête solennelle. Vos nouvelles lunes et vos assemblées, mon âme les hait ; elles me sont à charge, je suis las de les supporter » (És. 1:13, 14).

2 Haïr le mal

2.1 Haïr ce que Dieu hait

Dieu s'est révélé à nous comme le Dieu d'amour. Non seulement il aime comme de « bien-aimés enfants » ceux qui sont « nés de lui » et possèdent sa vie (Éph. 5:1 ; cf. Jean 16:27), mais il nous a aimés alors que nous étions encore loin de lui : « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous » (Rom. 5:8).

Et pourtant, ce Dieu dont la nature est « amour » (1 Jean 4:8, 16) hait quelque chose. Il hait le mal sous toutes ses formes. De nombreux passages des Écritures nous le montrent (cf. Deut. 16:22 ; Ps. 5:5 ; 11:5 ; Prov. 6:16 ; 8:13 ; És. 61:8 ; Zach. 8:17 ; Mal. 2:16 ; ... (*)).

Or Dieu attend de nous — qui possédons sa nature parce que nous sommes nés de lui — que nous ayons sa pensée et son estimation sur toute chose. Il travaille à cela dans nos cœurs par sa Parole qui nous instruit et par son Esprit qui forme nos pensées. Par une multitude d'exemples concrets de l'Ancien et du Nouveau Testament, il nous révèle ce qui lui plaît et ce qui lui déplaît, et nous enseigne quelle est son appréciation des choses. Il nous dit : « Haïssez le mal, et aimez le bien » (Amos 5:15).

Dieu ne veut pas que nous soyons indifférents au mal. Le livre des Proverbes, qui nous enseigne les bases de la sagesse et de la connaissance selon Dieu, nous dit expressément : « La crainte de l'Éternel, c'est de haïr le mal » (8:13). Notre croissance spirituelle doit nous conduire à devenir « des hommes faits, qui, par le fait de l'habitude, ont les sens exercés à discerner le bien et le mal » (Héb. 5:14).

Ayant devant nous l'exemple suprême de Christ, au sujet duquel le psaume 45, puis l'épître aux Hébreux, rend ce témoignage : « Tu as aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile de joie au-dessus de tes compagnons » (Héb. 1:9).

(*). Certains de ces passages identifient ceux qui sont caractérisés par le mal avec le mal qu'ils commettent (Ps. 5:5 ; 11:5 ; Prov. 6:16-19).

2.2 Une position équivoque

L'exemple de Josaphat, roi de Juda, doit nous parler. L'Écriture nous décrit la piété de cet homme, sa fidélité, son attachement à la parole de Dieu et son zèle pour Dieu (2 Chron. 17:1-9). Mais son témoignage est entaché par des liaisons avec des hommes qui ont rejeté Dieu.

Josaphat marche quant à lui dans les commandements de Dieu et y encourage son peuple. Il se démarque, dans son comportement, de ce qui se faisait dans le royaume des dix tribus, sous la conduite du roi Achab et de sa femme Jézabel (v. 4). Mais cela ne l'empêche pas d'unir son fils par mariage avec une fille de ce couple impie (18:1). Cette alliance entraînera une série d'associations mauvaises : d'abord un festin en commun — une situation dans laquelle on n'ose pas dire non — puis une guerre menée en commun avec Achab, dans laquelle Josaphat va se trouver à un doigt de la mort. Mais l'Éternel use de miséricorde envers son serviteur qui crie à lui (18:31).

Rentré en paix dans sa maison, Josaphat reçoit la visite d'un prophète qui lui apporte un message de la part de Dieu : « Aides-tu au méchant, et aimes-tu ceux qui haïssent l'Éternel ? » (19:2).

La collaboration de Josaphat avec ce méchant — qui pourtant était roi sur une partie du peuple de Dieu — était un témoignage qu'il fermait les yeux sur le mal. C'était une grave infidélité envers Dieu, qui appelait sur lui une sévère discipline. Mais Dieu n'est pas injuste pour oublier tout ce qu'il y a eu de bien dans la vie de Josaphat, et il le mentionne en même temps qu'il lui reproche son association (v. 2, 3).

Le récit biblique nous conduit à penser que Josaphat s'est humilié. Le chapitre 20 — jour d'épreuve pour lui — nous le montre dans une foi et une confiance en Dieu remarquables. Hélas ! Josaphat retombera dans ce travers des associations malheureuses avec des hommes qui agissent méchamment (2 Chron. 20:35 ; 1 Rois 22:49, 50 ; 2 Rois 3:7).

3 Se séparer du mal

« Si tu sépares ce qui est précieux de ce qui est vil, tu seras comme ma bouche » (Jér. 15:19).

La haine du mal, dont nous venons de dire quelques mots, constitue la base de la séparation du mal, sur laquelle nous allons nous arrêter un peu maintenant.

3.1 Un enseignement tiré de l'histoire d'Israël

L'Éternel avait mis à part pour lui-même le peuple d'Israël afin qu'il lui appartienne en propre. Héritier des promesses divines faites à Abraham, ce peuple était le seul à posséder la révélation de Dieu — ce qu'il avait communiqué par Moïse et par les prophètes. Entouré de peuples idolâtres et corrompus, Israël aurait dû s'en tenir séparé, et marcher dans le chemin où il pouvait glorifier son Dieu et jouir de ses bénédictions.

Nous savons qu'Israël n'a nullement répondu à ce que Dieu attendait de lui :

- soit il n'a pas réalisé la séparation d'avec les peuples qui l'entouraient, s'est mêlé avec eux, puis a adopté leurs coutumes et leurs idoles,

- soit il a rigoureusement maintenu une séparation extérieure, mais s'est glorifié de sa place privilégiée, gardant les formes du judaïsme, tout en ayant un cœur éloigné de Dieu. Son état est décrit, au temps d'Ésaïe comme au temps de Jésus, par les mots : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est fort éloigné de moi » (Matt. 15:8).

Dans l'époque chrétienne, les croyants ont été « retirés du présent siècle mauvais » (Gal. 1:4). En ce qui concerne leur appel, ils sont séparés du monde. « Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde », dit le Seigneur (Jean 17:14, 16). Mais nous courons les mêmes dangers qu'Israël : soit de nous conformer au monde qui nous entoure, soit de nous contenter d'une séparation extérieure qui laisse subsister le mal et le sommeil spirituel dans nos cœurs. Une religion faite de formes et d'habitudes conduit à perdre tout discernement spirituel, à confondre ce qui est important et ce qui ne l'est pas, et à avoir une mesure différente pour se juger soi-même et pour juger les autres. Le tableau que le Seigneur trace des scribes et des pharisiens en Matthieu 23 est impressionnant à cet égard.

3.2 Séparation personnelle du mal

« Purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit, achevant la sainteté dans la crainte de Dieu » (2 Cor. 7:1). Nous sommes dans un monde caractérisé par les souillures de toute sorte. De plus, nos cœurs produisent sans réserve « ce qui souille l'homme » (Matt. 15:18, 19). Tenons-nous séparés de tout ce mal, et confessons sans délai nos manquements à Dieu. Cultivons ainsi une vraie communion avec lui.

L'apôtre nous avertit solennellement : « Ne vous mettez pas sous un joug mal assorti avec les incrédules » (2 Cor. 6:14). Il évoque par là des associations entre croyants et incrédules, en vue d'une marche en commun ou d'une collaboration dans ce monde. On peut citer l'exemple du mariage ou d'une association professionnelle, mais l'enseignement a une portée générale. Un tel lien est insensé, car « quelle participation y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou quelle communion entre la lumière et les ténèbres ? et quel accord de Christ avec Bélier ? ou quelle part a le croyant avec l'incrédule ? » (v. 14, 15). Il conduit le croyant à adopter les façons de faire et de penser du monde, à renier pratiquement son appel céleste et à déshonorer Dieu.

Souvenons-nous que nous sommes appelés à être les témoins de Christ et à faire briller sa lumière ici-bas. Ceci ne peut avoir lieu sans une véritable séparation du monde qui l'a rejeté. « N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les aussi » (Éph. 5:11). Notre séparation n'est pas seulement une chose négative, une absence de liaison. Elle a un caractère positif, celui d'une lumière qui brille dans les ténèbres. « Toutes choses, étant reprises par la lumière, sont manifestées ; car ce qui manifeste tout, c'est la lumière » (v. 13). En nous conduisant comme « des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse », nous pouvons « reluire comme des luminaires dans le monde » (Phil. 2:15). Ce n'est qu'en étant moralement séparés du monde que nous pouvons lui être utiles, par un témoignage clair rendu à Christ.

3.3 Séparation collective du mal

L'assemblée à Corinthe, au moment où l'apôtre Paul lui a écrit sa première épître, était en mauvais état. Le chapitre 5 nous apprend qu'un mal moral grave y était supporté (v. 1), ces croyants n'ayant pas réalisé la nécessité de l'ôter du milieu d'eux. En fait, s'ils manquaient du discernement nécessaire pour cela, c'était à cause de leur bas état spirituel et de l'orgueil qui les remplissait (v. 2). L'apôtre les blâme sévèrement et les exhorte à s'humilier et à ôter du milieu d'eux celui qui avait commis cette honteuse action. De façon plus générale, il les exhorte à ôter « le vieux levain » (v. 7) — c'est-à-dire le mal — et « le méchant » (v. 13) — c'est-à-dire celui qui est caractérisé par le mal.

Nous avons ici une responsabilité de l'assemblée. Elle doit juger « ceux qui sont de dedans », en laissant à Dieu le soin de juger « ceux de dehors » (v. 12, 13). Le principe : « Un peu de levain fait lever la pâte tout entière » (v. 6) — répété en Galates 5:9 à l'occasion d'un mal doctrinal — met en évidence la solidarité des croyants qui constituent l'assemblée. S'ils sont indifférents au mal, ils deviennent participants à celui-ci. Il est donc indispensable qu'ils s'en humilient, qu'ils le jugent et l'ôtent du milieu d'eux. « Ôtez le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain » (v. 7).

La seconde moitié du chapitre met en évidence un point qui concerne notre responsabilité individuelle. Les nécessités de notre vie sur la terre impliquent certaines relations avec des gens caractérisés par le péché — quoique ces contacts doivent être marqués par une grande retenue. Mais pour que la discipline exercée sur une personne exclue de l'assemblée porte ses fruits et amène sa restauration, les relations des croyants vis-à-vis de lui doivent être plus distantes qu'avec les gens du monde (v. 9-11).

Les Corinthiens ont obéi à l'apôtre et se sont humiliés. Dans la seconde épître, il reparle de ce cas (2:5-11). Fort heureusement, la discipline de l'assemblée avait été « une punition », ou une répréhension, « infligée par le grand nombre » (v. 6) et avait produit la tristesse et la repentance. On pouvait envisager la restauration de celui qui avait été exclu.

3.4 Se retirer de ce qui n'est pas selon Dieu

La seconde épître à Timothée, la dernière de l'apôtre Paul, a été écrite à une époque où la condition pratique de l'Église s'était déjà dégradée. Les instructions que nous y trouvons ont d'autant plus de valeur pour nous que le mal s'est encore aggravé au cours des siècles.

Dans ce qui portait le nom d'assemblée, il y avait des enseignements vains et profanes, une impiété qui allait croissant, un mal qui allait ronger comme une gangrène. On s'écartait de la vérité, on enseignait des erreurs graves et on renversait la foi de quelques-uns (2:16-18). La confusion était telle qu'il pouvait devenir impossible de discerner qui appartenait au Seigneur et qui n'avait qu'une apparence de christianisme.

Mais dans un tel état de choses, la responsabilité du croyant demeure : « Qu'il se retire de l'iniquité (ou : de l'injustice), quiconque prononce le nom du Seigneur ! » (v. 19). C'est le principe que nous avons déjà rencontré plusieurs fois, sous diverses formes : la nécessité de nous séparer du mal. Rester associé à celui-ci est une façon de le cautionner et de s'en rendre solidaire.

L'apôtre poursuit en comparant l'Église responsable à « une grande maison », dans laquelle il y a toutes sortes de vases, « les uns à honneur, les autres à déshonneur » (v. 20). « Si donc quelqu'un se purifie de ceux-ci, il sera un vase à honneur, sanctifié, utile au Maître, préparé pour toute bonne œuvre » (v. 21). La fidélité individuelle est toujours possible, quelle que soit la situation.

L'apôtre ajoute : « Mais fuis les convoitises de la jeunesse, et poursuis la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » (v. 22). Fuir le mal en ce qui concerne notre propre conduite, poursuivre les vertus chrétiennes en donnant la première place à Dieu et à ce qui est juste à ses yeux, et discerner « ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur » pour réaliser avec eux les bénédictions inaltérables attachées au rassemblement autour du Seigneur — voilà ce qui est placé devant nous.

Que le Seigneur nous donne des cœurs engagés pour lui, et une vraie humilité ! Qu'il nous apprenne à juger nos propres voies devant lui ! Qu'il nous enseigne à nous supporter l'un l'autre avec patience ! Et qu'il nous accorde des pensées et une attitude justes à l'égard de ce qui est bien et de ce qui est mal !

Plaire à Dieu — Plaire aux hommes par J. A. Monard

Bibliquest

portée et limites pour plaire — aux hommes : les hommes, le prochain, le maître, les frères, le conjoint.

ME 2011 p. 174-182

« Enseigne-moi à faire ce qui te plaît, car tu es mon Dieu » (Ps. 143:10).

Table des matières

- 1 L'exemple de Hénoc
- 2 Chercher à plaire à Dieu
- 3 Plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes
- 4 Plaire à son prochain, en vue du bien
- 4.1 Dans la première épître aux Corinthiens
- 4.2 Dans l'épître aux Romains
- 5 Plaire à son conjoint
- 6 Plaire à son maître
- 7 L'exemple du Seigneur Jésus

1 L'exemple de Hénoc

Le livre de la Genèse nous rapporte que Hénoc, après la naissance de son fils, « marcha avec Dieu trois cents ans » (5:22). En signe d'approbation, Dieu lui accorda la faveur extraordinaire d'être enlevé au ciel sans passer par la mort. Un événement particulier peut aussi nous rapprocher de Dieu et nous amener à vivre depuis ce jour plus près de lui.

Hébreux 11, qui nous stimule en nous montrant la foi qui a brillé dans une nuée de témoins d'autrefois, nous rappelle : « Par la foi, Énoch fut enlevé pour qu'il ne vît pas la mort ; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé ; car, avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu » (v. 5). L'expression « marcher avec Dieu », du récit de la Genèse, devient ici : « plaire à Dieu ». Les deux choses sont intimement liées. Que Dieu nous enseigne à marcher avec lui, à entretenir une réelle communion avec lui, à le faire intervenir dans toutes nos circonstances ! C'est ainsi que nous pouvons lui plaire.

L'épître aux Hébreux, poursuivant ce qui est l'objet de ce chapitre 11, ajoute : « Sans la foi il est impossible de lui plaire » (v. 6). Ainsi qu'il est dit ailleurs : « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » (Rom. 8:8).

2 Chercher à plaire à Dieu

Aux Thessaloniciens, convertis depuis peu, Paul écrit : « Frères, nous vous prions et nous vous exhortons par le Seigneur Jésus, pour que, comme vous avez reçu de nous de quelle manière il faut que vous marchiez et plaisiez à Dieu, comme aussi vous marchez, vous y abondiez de plus en plus » (1 Thess. 4:1). Ces jeunes croyants avaient été enseignés par l'apôtre lors de son bref passage à Thessalonique (Act. 17), et ils avaient mis en pratique son enseignement. Mais il les encourage à « y abonder de plus en plus ». Cette croissance dans la marche pratique et dans la recherche de ce qui plaît à Dieu nous caractérise-t-elle ?

L'apôtre Paul priait pour les croyants de Colosses — et même ne cessait pas de prier pour eux. Il demandait à Dieu qu'ils soient « remplis de la connaissance de sa volonté, en toute sagesse et intelligence spirituelle ». Dans quel but ? — « pour marcher d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards » (Col. 1:9, 10). La vie chrétienne n'est pas l'accomplissement de quelques devoirs journaliers ou hebdomadaires, mais une marche avec Dieu dans laquelle nous recherchons sa volonté à tous égards. Le contact constant avec lui fera croître notre intelligence spirituelle, pour que nous discernions en toute chose quelle est sa volonté. Ainsi notre marche sera « digne du Seigneur ». Nous croîtrons « par la connaissance de Dieu ». Cette connaissance, qui doit augmenter, est la base de nos progrès.

3 Plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes

Nous sommes dans un monde caractérisé par le péché et entièrement opposé à Dieu. Il s'ensuit que, dans beaucoup de situations de notre vie, la recherche de l'approbation des hommes nous conduirait dans un chemin opposé à celui qui a l'approbation de Dieu. « La crainte des hommes tend un piège » (Prov. 29:25). Pilate a commis une horrible injustice en « voulant contenter la foule » (Marc 15:15). Pierre est tombé dans le piège dont parle le livre des Proverbes, lorsqu'il s'est distancé de croyants des nations, ne voulant plus manger avec eux, parce qu'il craignait les reproches de croyants juifs encore attachés au judaïsme (Gal. 2:12).

La vie du croyant comporte des combats. Paul rappelle à Timothée que « nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé pour la guerre » (2 Tim. 2:4). Prenons notre part des souffrances, comme de bons soldats de Jésus Christ (v. 3). Si nous faisons en sorte de les éviter, nous ne pouvons lui plaire.

L'apôtre rappelle aux Thessaloniens dans quelle attitude de fermeté et de droiture il leur avait annoncé l'évangile. Il n'avait usé d'aucun des moyens par lesquels on captive facilement l'attention des foules. Il avait parlé « non comme plaisant aux hommes, mais à Dieu qui éprouve nos cœurs » (1 Thess. 2:4). Bel exemple pour tous ceux qui prêchent la Parole !

Lorsqu'il écrit aux Galates, rempli d'inquiétude à leur sujet à cause de l'évangile déformé qui leur était annoncé par de mauvais ouvriers, il dit : « Est-ce que je m'applique à satisfaire des hommes, ou Dieu ? Ou est-ce que je cherche à complaire à des hommes ? Si je complaisais encore à des hommes, je ne serais pas esclave de Christ » (Gal. 1:10). Il met ici en évidence la responsabilité solennelle des serviteurs du Seigneur. La parole de Dieu doit être présentée sans déformation, sans chercher à plaire aux auditeurs, sans l'adapter à leurs goûts et à leurs avis. Mais il faut bien sûr qu'elle soit présentée de façon adaptée à leurs besoins et à leur capacité de la saisir ; c'est une autre chose. Comme Paul, appliquons-nous à plaire à Dieu, même si ce qui doit être dit ne plaît pas à l'homme naturel.

4 Plaire à son prochain, en vue du bien

L'exemple de Paul dans de telles circonstances — sa fermeté à présenter la vérité de Dieu sans l'adapter aux pensées des hommes — ne doit pas nous faire oublier un autre aspect des choses, que Paul lui-même nous présente ailleurs.

4.1 Dans la première épître aux Corinthiens

L'apôtre écrit : « Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. Ne devenez une cause d'achoppement ni aux Juifs, ni aux Grecs, ni à l'assemblée de Dieu ; comme moi aussi je complais à tous en toutes choses, ne cherchant pas mon avantage propre, mais celui du grand nombre, afin qu'ils soient sauvés » (1 Cor. 10:31-33).

En Galates 1:10, l'apôtre affirme qu'il ne cherche pas à complaire à des hommes, et ici il affirme qu'il complait à tous en toutes choses. Comment est-ce possible ?

Ces versets de 1 Corinthiens 10 constituent la conclusion d'un enseignement spécifique que l'apôtre donne dans le chapitre 8 et dans le dernier tiers du chapitre 10, en rapport avec les viandes sacrifiées aux idoles. Pour certains croyants, qui savaient qu'une idole n'est rien, le fait qu'une viande achetée à la boucherie ait auparavant fait partie d'un sacrifice idolâtre ne présentait pas de difficultés. Si leur conscience le leur permettait, ils pouvaient en manger. Mais pour d'autres croyants, cela aurait été une chose abominable, et leur conscience en aurait été souillée. Ils devaient alors s'abstenir de telles viandes. Donc, que chacun fasse selon sa conscience, en introduisant premièrement Dieu dans toute décision à prendre ! « Quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu » (v. 31).

Par le verset suivant, l'apôtre nous rend attentifs à l'impact de notre comportement sur ceux qui nous entourent. Dans le cas des Corinthiens, on pouvait être « une cause d'achoppement » pour les Juifs, pour les Grecs ou pour l'assemblée de Dieu (v. 32). Aujourd'hui notre comportement pourrait avoir un effet négatif sur les gens du monde ou sur les croyants qui nous observent. Il ne serait pas juste de nous comporter d'une manière qui mette délibérément de côté l'effet de nos paroles ou de notre conduite sur notre entourage. Alors, suivons l'exemple de Paul. Il ne cherchait pas son avantage propre, mais le bien de ceux qui l'entouraient (v. 33). Dans la mesure où l'enseignement divin n'était pas en cause, l'apôtre s'efforçait de « complaire à tous en toutes choses », afin de leur être utile, sans rechercher ce qui pouvait lui convenir personnellement.

4.2 Dans l'épître aux Romains

Nous trouvons là un enseignement analogue : « Or nous devons, nous les forts, porter les infirmités des faibles, et non pas nous plaire à nous-mêmes. Que chacun de nous cherche à plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification ! Car aussi le Christ n'a point cherché à plaire à lui-même » (Rom. 15:1-3). Ici la difficulté n'est pas en rapport avec les idoles des païens, mais avec les ordonnances de la loi de Moïse, que beaucoup de chrétiens d'origine juive avaient de la peine à abandonner. En particulier, ils distinguaient des viandes pures et des viandes impures, et ils donnaient une importance particulière à des jours solennels. Dieu avait clairement révélé à Pierre que tout cela était révolu. Ce que Dieu avait purifié, il ne fallait pas le tenir pour impur (Act. 10:15). Néanmoins, le respect de ces ordonnances était ancré dans les habitudes et dans les consciences de beaucoup. Tout le chapitre 14 de l'épître aux Romains est consacré à cette difficulté. L'apôtre donne aux uns et aux autres les enseignements dont ils ont besoin. Ils ne doivent pas se juger l'un l'autre, ils ont à se souvenir que chacun rendra compte pour lui-même à Dieu, et ils doivent avoir des égards les uns pour les autres (v. 12, 13).

Sans entrer dans les détails de ce chapitre, signalons l'importance que l'apôtre donne à l'amour : « Si, à cause d'une viande, ton frère est attristé, tu ne marches plus selon l'amour » (v. 15).

La conclusion apparaît dans les premiers versets du chapitre 15, que nous venons de citer. En suivant l'exemple du Christ, il s'agit de ne pas chercher à « nous plaire à nous-mêmes », mais de chercher à « plaire à son prochain, en vue du bien, pour l'édification ». Il ne fait aucun doute qu'en agissant ainsi nous plaisons à Dieu, puisque c'est lui-même qui nous commande de le faire.

Sur toutes les choses essentielles, sur tout ce qui est bien ou mal, la Parole nous donne un enseignement suffisant pour amener les croyants à réaliser entre eux une même pensée et un même avis. Mais sur beaucoup de détails de notre vie pratique, Dieu nous laisse dans une position de dépendance de lui, où nous devons rechercher quelle est sa volonté pour nous-mêmes et laisser nos frères et sœurs à leur propre responsabilité. Dans ces situations-là, n'oublions pas que notre comportement peut faire du tort à nos frères ou à nos sœurs. Que le prétexte de la liberté chrétienne ne nous conduise pas à des actions qui peuvent les affliger ! Si nous nous les permettons, nous ne marchons plus selon l'amour.

5 Plaire à son conjoint

« Celui qui s'est marié a le cœur occupé des choses du monde, comment il plaira à sa femme ;... celle qui s'est mariée a le cœur occupé des choses du monde, comment elle plaira à son mari » (1 Cor. 7:33, 34). En réponse à une question des Corinthiens concernant le mariage et le célibat, l'apôtre explique que celui qui renonce au mariage pour être davantage consacré au Seigneur a choisi le chemin le plus excellent. « Celui qui se marie fait bien ; et celui qui ne se marie pas fait mieux » (v. 38). Encore faut-il que ce dernier soit en état de vivre son célibat d'une manière qui plaît au Seigneur (v. 32). La mention des « choses du monde », dans les versets 33 et 34, n'a pas un caractère négatif ; cela signifie simplement que chercher à plaire à son conjoint est une chose terrestre, le mariage lui-même étant une chose terrestre.

Ces versets nous apprennent que, pour ceux qui sont mariés, c'est une chose absolument normale de se préoccuper de ce qui plaît à son conjoint. Ne pas s'en soucier serait destructeur de l'amour conjugal. Mais bien sûr, comme dans toutes les autres situations, la recherche de ce qui plaît au Seigneur a la priorité.

6 *Plaire à son maître*

L'accomplissement fidèle de nos devoirs envers ceux qui sont placés au-dessus de nous est un sujet qui revient plusieurs fois dans les épîtres de Paul. Ce qu'il écrit aux esclaves pour les exhorter à bien servir leurs maîtres se transpose, dans le contexte social actuel, à la relation entre l'employé et son supérieur. L'apôtre dit dans l'épître à Tite : « Exhorte les esclaves à être soumis à leurs propres maîtres, à leur complaire en toutes choses » (2:9). Dans les épîtres aux Éphésiens et aux Colossiens, l'apôtre précise : « ne servant pas sous leurs yeux seulement, comme voulant plaire aux hommes » (Éph. 6:6 ; Col. 3:22). Les esclaves ont à se souvenir qu'en servant leur maître, ils servent Christ (Col. 3:24). Il ne suffit pas qu'ils fassent bien leur travail quand le maître les regarde. S'ils doivent s'efforcer de plaire à leur maître, ils doivent au-dessus de tout se préoccuper de plaire au Seigneur, dont les yeux sont constamment sur eux.

7 *L'exemple du Seigneur Jésus*

Nous avons déjà touché le sujet à propos du passage de Romains 15 : « Le Christ n'a point cherché à plaire à lui-même... » (v. 3). La fidélité de Jésus à son Dieu et Père, sa détermination à faire toujours ce qui lui plaisait, dans chacune de ses paroles et dans chacun de ses actes, ont amené sur lui l'opposition des hommes dont le cœur était éloigné de Dieu. C'est pourquoi l'apôtre ajoute : « selon qu'il est écrit : Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi » (v. 3). C'est aussi ce que connaîtront souvent ceux qui veulent plaire à Dieu plutôt qu'aux hommes.

En Jean 8, Jésus annonce à ses contradicteurs qu'un jour ils connaîtront qui il est — c'est-à-dire le Messie que Dieu leur avait envoyé et qu'ils n'ont pas reconnu — et qu'ils apprendront alors qu'il n'a rien fait de lui-même, et n'a dit que ce que le Père lui a enseigné (v. 28). Et le Seigneur ajoute : « Celui qui m'a envoyé est avec moi ; il ne m'a pas laissé seul, parce que moi, je fais toujours les choses qui lui plaisent » (8:29). Nous découvrons ici la merveilleuse récompense donnée à Celui qui n'a fait que ce qui plaisait à Dieu : « Il ne m'a pas laissé seul ». L'heure viendrait où même ses disciples seraient dispersés et le laisseraient seul, mais Jésus peut dire : « et je ne suis pas seul, car le Père est avec moi » (Jean 16:32). Le seul homme qui, sans faille, a toujours fait ce qui plaît à Dieu est Jésus — « son Fils bien-aimé », en qui il a « trouvé son plaisir » (Matt. 3:17 ; 12:18 ; 17:5).

SEMILLES ET MOISSONS par J.-A. Monard

ME 2003 p. 3-9

Table des matières

- 1 Semer pour la chair ou pour l'Esprit
- 2 Semer la parole de Dieu

«Et Isaac sema dans cette terre ; et il recueillit cette année-là le centuple ; et l'Éternel le bénit» (Gen. 26:12).

Au seuil d'une nouvelle année, nous éprouvons particulièrement le besoin de la bénédiction de Dieu et nous en exprimons le désir les uns pour les autres. Chacun de nous peut bien se poser la question : Qu'allons-nous semer cette année ? Et qu'allons-nous récolter ? Les semences se rattachent à notre responsabilité, et c'est pour cela qu'il nous faut y penser soigneusement. La récolte dépend sans doute de ce que nous avons semé, mais aussi de l'œuvre de Dieu, selon sa souveraineté et sa grâce.

Bien souvent, Dieu nous fait comprendre des principes spirituels en les illustrant au moyen des choses de la nature. Dans l'Écriture, la figure des semences est utilisée principalement de deux façons :

Tout d'abord pour nous enseigner quant au principe du gouvernement de Dieu sur la terre, principe selon lequel Dieu rend à l'homme selon son œuvre. «Ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Gal. 6:7). «Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement» (2 Cor. 9:6). Ces deux versets attirent notre attention respectivement sur ce que nous semons et sur la manière dont nous semons. Chacune de nos actions est en fait une semence qui portera ses fruits, puisque «Celui qui pèse les cœurs... rend à l'homme selon son œuvre» (Prov. 24:12), et que nous invoquons «comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'œuvre de chacun» (1 Pierre 1:17). Conduisons-nous donc avec crainte, pendant le temps de notre séjour ici-bas.

Ensuite, l'image des semences est employée pour nous montrer comment la parole de Dieu, «semence incorruptible», jetée dans les cœurs par le Seigneur ou par les siens, peut y germer et y produire du fruit. Nous sommes ainsi encouragés à semer sans nous lasser, et à semer la «bonne semence».

1 Semer pour la chair ou pour l'Esprit

En abordant ce sujet solennel, souvenons-nous que nous avons aussi affaire à un Dieu de grâce. Où serions-nous sans cette grâce ? Mais quand Dieu nous parle de notre responsabilité, il nous la montre entière, il ne l'atténue pas par la pensée de sa grâce.

«Car celui qui sème pour sa propre chair moissonnera de la chair la corruption... » (Gal. 6:8). Nos paroles, nos actes, nos efforts, peuvent n'être, malgré de belles apparences, que des semences pour la chair — pour prendre soin d'elle, pour la nourrir, pour la faire valoir ou prospérer. Alors, nous moissonnerons la corruption. Contrairement au semeur qui sème en pleurant mais ramène ses gerbes avec chants de joie, nous pourrions semer avec joie et moissonner en pleurant. Ce qui, d'abord, a paru délicieux comme le miel peut devenir, à la fin, amer comme l'absinthe (cf. Prov. 5:3, 4).

«... mais celui qui sème pour l'Esprit moissonnera de l'Esprit la vie éternelle» (Gal. 6:8). Semer pour l'Esprit, c'est le laisser agir en nous, ne pas l'attrister par notre comportement, nous laisser conduire par lui. Ce dernier point est même un trait caractéristique des croyants : «Car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Rom. 8:14).

La vie éternelle est présentée ici comme étant devant nous, ainsi que dans plusieurs autres passages de la Parole (notamment : Matt. 25:46 ; Marc 10:30 ; Jean 12:25 ; Rom. 6:22) (*). La récompense donnée à celui qui sème pour l'Esprit est fondue dans la bénédiction de la vie éternelle elle-même. Pierre décrit la même récompense en disant : «Car ainsi l'entrée dans le royaume éternel de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ vous sera richement donnée» (2 Pierre 1:11).

(*) Ceci n'enlève rien au fait que celui qui croit en Jésus est né de nouveau, qu'il est né de Dieu, et qu'il possède actuellement la vie éternelle. «Qui croit au Fils a la vie éternelle» (Jean 3:36). «En vérité, en vérité, je vous dis : Celui qui croit en moi a la vie éternelle» (6:47). «Je vous ai écrit ces choses afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu» (1 Jean 5:13).

En Galates 6, l'apôtre poursuit : «Or ne nous laissons pas en faisant le bien, car, au temps propre, nous moissonnerons, si nous ne défaillons pas» (v. 9). En faisant le bien, de quelque manière que ce soit, nous semons. Et il y aura une moisson en rapport avec nos semences. L'époque de cette moisson nous est inconnue ; ce peut être déjà sur cette terre ou plus tard. Dieu est souverain pour en décider. Elle aura lieu «au temps propre». «Dieu n'est pas injuste pour oublier votre œuvre et l'amour que vous avez montré pour son

nom, ayant servi les saints et les servant encore» (Héb. 6:10). «Ainsi donc, comme nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi» (Gal. 6:10).

Deux remarques encore, avant de quitter ce sujet de la rétribution ou du gouvernement de Dieu.

En ce qui concerne les épreuves qui arrivent à nos frères, gardons-nous de commettre la grossière erreur d'Éliphas, lorsqu'il disait à Job, au moment où les malheurs s'accumulaient sur lui : «Selon ce que j'ai vu, ceux qui labourent l'iniquité et qui sèment la misère, la moissonnent» (Job 4:8). Ce «consolateur fâcheux», dans sa conception simpliste du gouvernement divin, ignorait que Dieu peut dispenser l'épreuve, non comme une rétribution, mais pour la formation et la bénédiction des siens.

Par les exemples qui sont donnés dans l'Écriture, on voit que dans certains cas, ce qui est moissonné découle pour ainsi dire tout naturellement de ce qui a été semé, alors que dans d'autres cas, cette moisson résulte d'une intervention manifeste de Dieu. Par exemple, la paresse conduit tout naturellement à la pauvreté (matériellement ou spirituellement) (Prov. 24:30-34). Cependant, le même livre des Proverbes nous dit aussi : «L'homme qui, étant souvent repris, roidit son cou, sera brisé subitement, et il n'y a pas de remède» (29:1). Là c'est l'intervention directe de Dieu en gouvernement. Mais que son intervention soit visible ou non, que ce qui arrive soit plus ou moins selon le cours normal des choses, Dieu se réserve de dire : «C'est de par moi que cette chose a eu lieu» (2 Chron. 11:4). Toutes choses sont entre ses mains, et il les utilise comme il lui plaît.

2 Semer la parole de Dieu

Dans la première parabole de Matthieu 13, le Seigneur se présente comme étant le semeur qui répand la parole de Dieu (v. 3-9 et 18-23). Cette semence tombe dans différents terrains représentant divers états des cœurs de ceux qui l'entendent. Suivant les cas, la semence germe et produit du fruit, ou alors elle est sans résultat apparent. Qu'en est-il de nos cœurs quand nous entendons la parole de Dieu ?

Par la deuxième parabole, celle de l'ivraie (v. 24-30 et 36-43), nous apprenons qu'une autre semence est jetée dans le champ par un ennemi, et qu'elle y produit des effets désastreux. Jusqu'au temps de la moisson, le travail du diable et de ceux qu'il emploie se mêlera au travail du Seigneur et de ses ouvriers.

En voyant les foules comme des brebis qui n'ont pas de berger, le Seigneur dit à ses disciples : «La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers : suppliez donc le Seigneur de la moisson, en sorte qu'il pousse des ouvriers dans sa moisson» (Matt. 9:37, 38). Voilà une prière que nous sommes invités à faire. Mais, si nous avons à cœur le salut des hommes, sommes-nous bien conscients de notre responsabilité personnelle vis-à-vis de ceux que nous côtoyons chaque jour ? Nos paroles, comme aussi notre comportement et notre attitude, peuvent être de la semence que Dieu saura faire germer dans les cœurs de ceux qui ne le connaissent pas (cf. 1 Pierre 3:1).

La Samaritaine que le Seigneur avait rencontrée au puits de Sichar l'avait reçu comme «le Messie» qui seul pouvait répondre aux besoins profonds de son âme. Quelle joie pour le Seigneur ! (Jean 4:32). Après cette bienheureuse «moisson», le Seigneur dit à ses disciples : «Levez vos yeux et regardez les campagnes ; car elles sont déjà blanches pour la moisson. Celui qui moissonne reçoit un salaire et assemble du fruit en vie éternelle» (v. 35, 36). Le Seigneur assemblait du fruit pour la vie éternelle. C'est aussi le privilège de ceux qui prêchent l'évangile. «Celui qui sème» et «celui qui moissonne» peuvent être des ouvriers différents, mais ils «se réjouissent ensemble» (v. 36). Les disciples allaient continuer une œuvre commencée longtemps auparavant par les prophètes qui avaient annoncé le Messie. «Moi, je vous ai envoyés moissonner ce à quoi vous n'avez pas travaillé ; d'autres ont travaillé, et vous, vous êtes entrés dans leur travail» (v. 38).

«L'un sème, et un autre moissonne», dit le Seigneur (v. 37). Nous sommes peut-être de ceux qui sèment mais n'ont pas encore vu germer la semence qu'ils ont répandue. Dans la nature, généralement, on sème et on recueille la même année. Mais il n'en est pas souvent ainsi de la semence spirituelle. Ne nous laissons pas.

Le livre de l'Ecclésiaste, au chapitre 11, nous parle de façon générale du travail de l'homme, de l'investissement de temps, de biens et d'efforts qu'il fait en vue d'un but dont il ne peut être certain. En contraste, il parle de Dieu qui tient tout entre ses mains, de «l'œuvre de Dieu qui fait tout» (v. 5). Ce passage s'applique aussi sur le plan spirituel. En considérant les difficultés et les aléas qui s'attachent au travail, nous pourrions être conduits à l'inactivité : «Celui qui observe le vent ne sèmera pas ; et celui qui regarde les nuées ne moissonnera pas» (v. 4). Mais ne nous arrêtons pas à cela. «Jette ton pain sur la face des eaux, car tu le trouveras après bien des jours» (v. 1). «Le matin, sème ta semence, et, le soir, ne laisse pas reposer ta main ; car tu ne sais pas ce qui réussira, ceci ou cela, ou si tous les deux seront également bons» (v. 6).

Le psaume 126 évoque les peines et les larmes qui accompagnent souvent les semailles, et les met en contraste avec la joie de la moisson. Il en a été, et il en sera ainsi pour le divin Semeur : «Il va en pleurant, portant la semence qu'il répand ; il revient avec chant de joie, portant ses gerbes» (v. 6). Et il en est de même pour ceux qui suivent ses traces : «Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de joie» (v. 5).

L'armure de Dieu pour le combat de la foi selon Éphésiens 6 par Bremicker Ernst August

Bibliquest

Le livre original est en allemand (Ed. Beröa, 2007). Il a été condensé en gardant les points essentiels et en évitant les doublons avec d'autres écrits sur l'armure ou commentaires sur l'épître aux Éphésiens.

Table des matières abrégée

- 1 Les diverses sortes de combat
- 2 Le caractère du combat [lutte] dans l'épître aux Éphésiens
- 3 Les figures de l'Ancien Testament
- 4 Conditions du combat
- 5 Pas une troupe d'élite
- 6 Le caractère de l'ennemi
- 7 Le lieu du combat
- 8 L'armure de Dieu
- 9 Appendice sur le combat contre le péché en dehors de nous (Héb. 12:4)

Table des matières détaillée

- 1 Les diverses sortes de combat
 - 1.1 Combat contre le péché
 - 1.1.1 Contre le péché en nous (un combat qui n'est pas à mener)
 - 1.1.2 Combat contre le péché en dehors de nous selon Hébreux 12:4 (un combat inévitable)
 - 1.2 Combat contre les tentations et séductions du monde

- 1.3 Combat pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre,
- 1.4 Combat de l'Évangile
- 1.5 Combat contre les faux enseignements
- 1.6 Combat pour la croissance des âmes
- 1.7 Conclusion
- 2 Le caractère du combat [lutte] dans l'épître aux Éphésiens
 - 2.1 Position — Pratique — Combat [Lutte]
 - 2.2 L'adversaire de Dieu
- 3 Les figures de l'Ancien Testament
- 4 Conditions du combat
 - 4.1 Les pierres dans le Jourdain, et celles au bord du Jourdain
 - 4.2 La circoncision
 - 4.3 La nourriture du pays
 - 4.4 Le chef de l'armée de l'Éternel
- 5 Pas une troupe d'élite
 - 5.1 La source de la force : dans le Seigneur
- 6 Le caractère de l'ennemi
 - 6.1 Non pas la chair ni le sang
 - 6.2 Pas de la force, mais de la ruse
 - 6.3 La description de l'ennemi
 - 6.4 Deux dangers
- 7 Le lieu du combat
- 8 L'armure de Dieu
 - 8.1 L'armure est de Dieu
 - 8.2 C'est toute l'armure de Dieu
 - 8.3 Il faut revêtir l'armure et la prendre
 - 8.4 L'armure est nécessaire en vue du mauvais jour
 - 8.5 Tenir ferme, résister, surmonter
 - 8.6 Les armes
- 9 Appendice sur le combat contre le péché en dehors de nous (Héb. 12:4)

1 Les diverses sortes de combat

La vie chrétienne n'est pas toujours un chemin sur des hauteurs ensoleillées. Naturellement il est magnifique de faire des expériences avec le Seigneur, et de jouir avec Lui de la joie de la communion. Mais ce n'est qu'un côté de ce chemin. Il y a aussi des combats et des conflits, de la résistance et des difficultés, des triomphes et des victoires.

La Bible parle à beaucoup d'endroits de situations dans lesquelles nous devons combattre. À la fin de sa vie, Paul s'exprime ainsi : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi » (2 Tim. 4:7). Et il supplie son compagnon d'armes Timothée de faire pareil : « combats le bon combat de la foi » (1 Tim. 6:12).

Mais il y a combat et combat. Le Nouveau Testament parle de différents combats dans lesquels nous pouvons être impliqués. L'un d'eux nous est présenté en Éphésiens 6 avec l'armure de Dieu.

Le mot « lutte » utilisé dans cette section se différencie de toutes les autres expressions voisines du Nouveau Testament. On pourrait le traduire « combat sur le ring ». Il s'agit d'un conflit direct (« corps à corps ») avec l'ennemi. Paul se sert d'images compréhensibles pour le lecteur de l'époque, et qui sont en rapport avec l'équipement des légionnaires romains.

(*) note Bibliquest : le mot « combat » a été conservé partout dans cet article, pour suivre le terme allemand également utilisé partout (Kampf). La version J.N. Darby de la Bible utilise ici le mot « lutte » en accord avec les précisions de l'auteur, et on aurait aussi bien pu mettre partout le terme « lutte ».

Nous allons voir le caractère spécifique de ce combat chrétien selon Éphésiens 6, mais soyons d'abord clairs sur ce que ce combat n'est pas.

1.1 Combat contre le péché

1.1.1 Contre le péché en nous (un combat qui n'est pas à mener)

Le combat chrétien d'Éphésiens 6 n'est pas le combat contre le péché qui habite en nous. Beaucoup de chrétiens s'épuisent à ce combat. La Bible ne nous dit nulle part que nous ayons en aucune manière à mener ce combat. Nous ne combattons pas contre le péché en nous (la vieille nature, la chair). Elle est condamnée par la mort du Seigneur Jésus. Nous sommes libérés [affranchis] de la puissance du péché par Sa mort. La charge qui nous est confiée est « de nous tenir pour mort au péché, mais pour vivant à Dieu dans le Christ Jésus » (Rom. 6:11).

1.1.2 Combat contre le péché en dehors de nous selon Hébreux 12:4 (un combat inévitable)

Voir Appendice

1.2 Combat contre les tentations et séductions du monde

Le combat chrétien d'Éphésiens 6 n'est pas le combat contre les tentations et séductions du monde, qui nous sont offertes de l'extérieur. Ce combat est voué à l'échec. Contre de telles tentations, nous n'avons pas à combattre, mais à fuir : « Fuis les convoitises de la jeunesse », « fuyez la fornication », « fuyez l'idolâtrie » (2 Tim. 2:22 ; 1 Cor. 6:18 ; 10:14).

1.3 Combat pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre,

Le combat chrétien d'Éphésiens 6 n'est pas le combat pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre, que beaucoup de croyants croient mener. D'ailleurs, la Bible ne nous le demande pas. Le Seigneur Jésus a dit au contraire clairement que Son royaume n'est pas de ce monde (Jean 18:36). S'il l'avait été, Ses serviteurs auraient combattu. Le chrétien ne doit promouvoir le royaume de Dieu ni par la force politique ni par la force militaire.

1.4 Combat de l'Évangile

Le combat chrétien d'Éphésiens 6 n'est pas le combat de l'Évangile. C'est l'épître aux Philippiens qui nous parle du combat de l'Évangile (4:3). C'est un combat tout à fait important, que nous devons tous mener. Le message de la croix doit être diffusé. C'est notre devoir d'aller dans le monde pour annoncer l'évangile. Cela suscite des combats et de la résistance. Ce combat est important, mais ce n'est pas celui d'Éphésiens 6.

1.5 Combat contre les faux enseignements

Le combat chrétien d'Éphésiens 6 n'est pas le combat contre les faux enseignements. En 2 Cor. 10 Paul se sert d'expressions semblables à celles d'Éphésiens 6, mais les combats ne sont pas les mêmes. « Car, en marchant dans la chair, nous ne combattons pas selon la chair ; car les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ » (2 Corinthiens 10:3-5).

1.6 Combat pour la croissance des âmes

Éphésiens 6 ne parle pas du combat du serviteur de Dieu pour la croissance des âmes. « Exhortant tout homme et enseignant tout homme en toute sagesse, afin que nous présentions tout homme parfait en Christ : à quoi aussi je travaille, combattant selon son opération qui opère en moi avec puissance. Car je veux que vous sachiez quel combat j'ai pour vous » (Colossiens 1:28 à 2:1).

1.7 Conclusion

Il y a donc des combats que nous ne devons pas mener, et d'autres qui ont tout à fait leur place dans notre vie. Mais en Éphésiens 6 il s'agit du combat spécifiquement chrétien. Pour mieux comprendre le caractère de ce combat, il faut d'abord considérer le contexte dans lequel Paul donne son enseignement.

2 Le caractère du combat [lutte] dans l'épître aux Éphésiens

Le paragraphe du texte biblique commence par « Au reste, mes frères... ». L'apôtre Paul introduit par là une nouvelle section dans ses instructions aux Éphésiens. Mais cela fournit en même temps une liaison avec ce qui a été dit précédemment. Il ne peut être donné suite à l'invitation à résister à l'ennemi, que si nous comprenons bien de quoi il s'agit dans ce combat.

2.1 Position — Pratique — Combat [Lutte]

L'épître aux Éphésiens peut être divisée en trois grandes parties. La première partie traite de la position chrétienne (ch. 1 à 3). La deuxième partie (ch. 4:1 à 6:9) montre la pratique du chrétien dans ses relations terrestres. La troisième partie présente le combat [lutte] chrétien. Ces trois parties sont étroitement liées ensemble. Ce n'est que quand nous avons saisi notre position chrétienne, que nous pouvons nous y conformer dans notre vie journalière. Et c'est justement là que l'ennemi vient avec ses ruses [ou : artifices] pour nous faire tomber. Le combat commence.

La position du chrétien est « en Christ ». Lui est entré dans la mort, mais Dieu L'a ressuscité d'entre les morts, et L'a établi « au-dessus de toute principauté et autorité et puissance et domination et de tout nom qui se nomme » (1:20, 21). Il est maintenant dans les « lieux célestes ». Selon notre position, nous sommes vus déjà aujourd'hui « en Lui » dans ces lieux célestes. « Il nous a ressuscité ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus » (2:6). C'est notre position. En Christ nous sommes bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes (1:3). Les bénédictions caractéristiques du chrétien ne sont pas matérielles, mais spirituelles. Elles ne sont pas liées à la terre, mais elles portent le caractère céleste. Les bénédictions spirituelles impliquent la joie dans le Seigneur et dans tout ce qui se rattache à Lui.

Tout ce que nous possédons, personnellement ou collectivement, nous le possédons avec le Fils de l'homme glorifié dans le ciel. Cela caractérise notre position. Nous avons « revêtu le nouvel homme » (4:24). Nous portons un caractère céleste — tout cela bien que nous vivions encore sur la terre.

Cette position jette de la lumière sur la pratique de notre vie. Après la description par Paul de la position et des bénédictions du chrétien dans les trois premiers chapitres, il commence la vie pratique par l'indication qu'il nous faut marcher d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés (4:1). La marche (toute la manière de vivre du chrétien) doit être en harmonie avec la position qui nous a été accordée par grâce.

Le chrétien vit sur la terre. Il est dans des relations tout à fait naturelles. Comme enfant, il grandit. Il vit dans une famille. Il va à l'école. Il a affaire à des gens. Il s'engage dans une profession. Il se marie et a une famille. Dans tout cela il ne se différencie pas des autres gens. Pourtant, sa manière de vivre est entièrement différente, c'est-à-dire que, dans ces relations rattachées à la terre, il vit comme un homme céleste. Dans toutes ces circonstances terrestres, notre tâche est de représenter le nouvel homme, c'est-à-dire de répandre la lumière du ciel dans nos relations terrestres. Le nouvel homme vit dans la sphère du vieil homme, où Satan est le prince, et c'est justement là qu'il montre les traits de caractère de Christ. Il est créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité (4:24).

Le chrétien n'est pas au-dessus des circonstances de la vie quotidienne, mais il les traverse comme un homme céleste. Or c'est précisément ce que le diable, avec toute sa ruse, voudrait empêcher. C'est pourquoi nous nous trouvons pris dans un champ de tension qui conduit au conflit et au combat. Voilà précisément le combat [la lutte] de Éphésiens 6.

Le diable est le grand adversaire du chrétien. Il cherche à nous attaquer pour nous faire tomber. Il ne nous laisse aucun repos. Dès que nous commençons à vivre de manière conséquente notre position céleste (donc de marcher de manière digne de l'appel), il nous attaquera. Cela mène au combat. Il ne peut pas nous prendre notre position, ni nos bénédictions. Mais il veut nous empêcher de jouir de notre position et d'avoir la joie que Dieu nous a accordée comme bénédiction. Il fait cela en nous attaquant dans notre marche. Le combat est un combat défensif. Pour le mener correctement, Dieu nous a donné Son armure. Ce n'est qu'avec ces armes que nous pouvons vaincre.

2.2 L'adversaire de Dieu

Le combat du chrétien en Éphésiens 6 a encore une dimension plus profonde. À première vue, les attaques de l'ennemi se dirigent exclusivement contre nous. Mais en y regardant de plus près, nous constatons que l'attaque du diable est en définitive une attaque contre Dieu et contre le Seigneur Jésus.

Il est vrai que Paul nous montre dans les premiers chapitres la position et les bénédictions du chrétien. C'est l'œuvre de Dieu de nous lier à Christ. Mais le but essentiellement visé est que tout soit à la louange de Sa grâce (Éphésiens 1:6). L'ennemi s'efforce de nous ravir la jouissance des bénédictions et la joie qui s'y rattache, et ce faisant il veut ravir la gloire de Dieu en tant qu'elle est rendue visible en nous. Voilà la raison pour laquelle le diable nous attaque. Il veut empêcher que les traits essentiels du nouvel homme soient visibles en nous, et que Dieu en soit glorifié. De cette manière, il veut ravir quelque chose à Dieu.

Dieu ne nous a pas pris au ciel dès notre conversion. Il nous laisse ici sur la terre. Il faut que nous rendions visibles les traits de caractère du nouvel homme dans les circonstances où nous vivons. Quand c'est le cas, on voit Christ, et Dieu est glorifié. Si le diable arrive à l'empêcher, il jette une ombre sur ce qu'on peut voir de Dieu en cet instant-là. C'est la raison pour laquelle il est important que nous sortions vainqueurs du combat et que nous portions l'armure de Dieu.

3 Les figures de l'Ancien Testament

L'épître aux Romains montre ce qui correspond au début de l'histoire du peuple d'Israël, la libération de l'Égypte, la traversée de la mer Rouge et l'entrée dans le désert — une image de la mort de Christ pour nous, par laquelle nous sommes libérés de la puissance de l'ennemi et de la puissance du péché, et nous faisons l'expérience des circonstances de la vie du désert.

L'épître aux Colossiens est une image de ce que nous laissons le désert et traversons le Jourdain. Le Jourdain, comme la mer Rouge est une image de la mort de Christ, mais ici, il s'agit de notre mort avec Christ. Nous atteignons le pays promis, et arrivons à Guilgal. Le pays est en vue, mais nous ne sommes pas encore entrés en sa possession. Nous sommes morts avec Christ, et ressuscités avec Lui. L'épître aux Colossiens ne nous voit pas encore assis dans les lieux célestes, mais nous méditons déjà sur ce qui s'y trouve.

L'épître aux Éphésiens voit le chrétien en possession du pays. Nous ne sommes pas seulement morts et ressuscités avec Christ, mais Dieu nous voit là où est Christ — dans les lieux célestes. Nous sommes bénis de toutes bénédictions spirituelles en Lui. Tout le conseil de Dieu nous est donné à connaître.

... La mer Rouge nous introduit dans le désert. Nous y vivons comme des étrangers. Nous suivons la colonne de nuée. Nous sommes mis à l'épreuve et apprenons à connaître ce qu'il y a en nous. En même temps, nous apprenons à connaître Dieu qui prend soin de nous. Le Jourdain nous introduit dans les bénédictions célestes. Là nous sommes à la maison. Nous jouissons des richesses du chrétien. Mais c'est justement ce que Satan veut empêcher et c'est la raison pour laquelle il y a là des combats.

Le peuple avait la mission de conquérir le pays que Dieu leur avait promis comme possession. Il leur appartenait sous condition qu'ils l'occupent (Josué 1:3). Mais il y a là des ennemis qui veulent justement empêcher cela. Le pays promis aux Israélites représente pour nous les lieux célestes, où nous sommes promus en Christ déjà aujourd'hui, tout en vivant sur la terre corporellement. Il y a là des ennemis qui veulent nous empêcher de nous réjouir en ce que Dieu nous a donné.

Les lieux célestes ne sont pas une image du ciel comme objectif des croyants, la maison du Père qui est encore devant nous. Le Jourdain n'est pas une image de la mort physique du croyant. Ce sont des idées assez répandues, mais si on le suit, on ne saisit pas réellement l'enseignement de l'épître aux Éphésiens. Au près du Seigneur dans le ciel, il n'y a pas d'ennemis, et il n'y a pas de combat. Au près du Seigneur, on se repose pour toujours.

S'il y a beaucoup de concordances entre les images de l'Ancien Testament et la réalité du Nouveau, il y a aussi des différences. Le peuple d'Israël devait combattre pour entrer en possession du pays. Sans combat, pas de possession et pas de bénédiction. Pour nous, il n'en est pas ainsi. Les bénédictions nous sont accordées par grâce. Nous n'avons pas à combattre pour acquérir des bénédictions, mais pour en jouir, pour défendre la réalisation pratique de notre position. Dans ce sens nous ne menons pas de campagne guerrière dans le pays. C'est avant tout un combat défensif.

Dans la suite de l'histoire du peuple d'Israël, il y a des parallèles nets avec notre texte d'Éphésiens. En voici deux exemples :

· En Juges 6 le peuple est en possession du pays. Mais par leur infidélité, l'ennemi est arrivé à leur causer un tort considérable. Les Madienites sont venus pour piller le pays comme des sauterelles. Mais quelqu'un a sauvé du blé de devant Madien et l'a mis dans un pressoir. C'est Gédéon. Il défend le fruit du pays contre les attaques de l'ennemi. C'est ce que nous pouvons faire : empêcher que l'ennemi nous prenne la joie des bénédictions de Dieu.

· 2 Samuel 23 nous donne un récit des hommes forts de David. Ils avaient accomplis des exploits. De l'un d'eux, il est seulement dit ceci : « Les Philistins s'étaient rassemblés en troupe ; et il y avait là une portion de champ pleine de lentilles, et le peuple avait fui devant les Philistins : et il se plaça au milieu du champ, et le sauva, et frappa les Philistins ; et l'Éternel opéra une grande délivrance » (2 Samuel 23:11, 12). Aux yeux des hommes, un champ plein de lentilles n'avait guère de valeur. Pour Shamma, l'homme fort de David, il valait la peine de défendre ce champ pour Dieu et pour le peuple. Nous devons pareillement tenir à ce que Dieu nous a donné, même si aux yeux de beaucoup de gens cela paraît minime.

4 Conditions du combat

En Josué 4 et 5, le peuple est arrivé dans le pays, au bord du Jourdain. Le combat n'a pas commencé, mais il y a des préparatifs importants avant de l'engager. Ces préparatifs ont pour nous une profonde signification spirituelle qu'il faut avoir comprise et réalisée avant de commencer le combat proprement dit. Si nous remplissons ces conditions, nous verrons que le combat n'est pas si difficile parce que de notre côté il y a le Seigneur et la puissance de Sa force. La victoire d'Israël à Jéricho est une grande victoire, mais une victoire où, sous un certain jour, le peuple n'a guère contribué (il ne pouvait ni ne devait le faire).

En Josué 4 et 5, le peuple est à Guilgal. C'est là que se prépare le combat.

4.1 Les pierres dans le Jourdain, et celles au bord du Jourdain

Douze pierres au milieu du Jourdain (invisibles quand le Jourdain coulait normalement) là où les pieds des sacrificateurs s'étaient tenus. Mémorial pour les générations à venir. Souvenir que le Jourdain est une image de la mort de notre Seigneur, mais qu'il n'y est pas resté ; Il est ressuscité. Pas seulement Sa mort et Sa résurrection pour nous, mais aussi avec nous. Vrai pour tout chrétien en principe ; la question est de savoir dans quelle mesure on le réalise. Le combat d'Éphésiens 6 ne peut se réaliser pratiquement que si l'on a saisi la vérité que nous sommes morts et ressuscités avec Christ, et qu'on vit en harmonie avec cette vérité — que Sa position est notre position. Alors le combat peut commencer.

4.2 La circoncision

Le Nouveau Testament montre clairement que la circoncision a une signification spirituelle, de principe et pratique. Colossiens 2:11 parle d'une circoncision qui n'est pas faite de mains et qui rappelle la circoncision du Christ. Selon le contexte, il ne s'agit pas de la circoncision qui lui a été appliquée à l'âge de huit jours, mais de Sa mort sur la croix. Cette circoncision nous est imputée. Nous ne sommes pas seulement morts et ressuscités avec Christ, mais aussi circoncis en Lui. Il a été « circoncis » lorsque le jugement de nos péchés est tombé sur Lui à la croix de Golgotha... Cela est vrai en principe de tout croyant.

Mais selon la pensée de Josué 5, la question est de savoir si nous réalisons pratiquement cette vérité, et si nous sommes en harmonie avec elle. Sans cela, impossible de soutenir le combat contre les puissances spirituelles de méchanceté. C'est pourquoi l'enseignement de Col. 3 suit celui de Col.2 : « mortifiez vos membres qui sont sur la terre ». Il ne s'agit plus de principe, mais de réalisation pratique. Ces membres qui sont sur la terre sont les rejetons de la vieille nature. Col. 3 en nomme quelques-uns : « fornication, impureté, affections déréglées, mauvaise convoitise, cupidité ». Ce qui vient de la vieille nature, la chair, doit être jugé journalièrement... On ne se convertit pas deux fois, mais on doit toujours à nouveau appliquer la mort du Seigneur Jésus à la chair. Si

nous ne le faisons pas, nous ne sommes pas préparés au combat, et nous sommes incapables de le soutenir. Guilgal est mentionné pas moins de dix fois dans le livre de Josué. Les fils d'Israël devaient toujours y revenir.

4.3 La nourriture du pays

Après sa circoncision, le peuple célébra la Pâque d'une manière toute nouvelle, puis le lendemain ils mangèrent des pains sans levain et du grain rôti. Dès lors, la manne cessa immédiatement.

La Pâque en Égypte était la base de la délivrance du pays d'esclavage. C'est Christ mort pour nous, pour nous protéger du jugement mérité, et nous libérer de la puissance du diable.

La Pâque dans le désert nous montre que l'œuvre de Christ est aussi la base permettant qu'Il nous conduise à travers le désert et nous y assure de Sa garde.

La Pâque dans le pays souligne que la croix de Christ est la base de toute bénédiction (Éphésiens 1:7). Sans ce souvenir du sacrifice du Seigneur, et sans nous en nourrir, nous ne sommes pas capables de soutenir le combat.

Dans le désert, les fils d'Israël se nourrissaient de la manne. Image de la nourriture du ciel, elle nous rappelle le Seigneur Jésus qui a vécu comme homme sur la terre, et qui est notre modèle. C'est ce dont parle l'épître aux Philippiens (typiquement l'épître du désert) : « qu'il y ait en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus... » (Phil. 2:6). — Dans le pays, la nourriture n'est plus la même. D'un côté nous nous nourrissons d'un Christ mort (la Pâque), d'un autre côté nous nous nourrissons de ce qui provient du pays lui-même, Christ dans la gloire. C'est la même personne que la manne, mais considérée sous un autre point de vue. C'est l'Homme céleste, pas seulement Celui qui est entré au ciel, mais Celui qui s'y trouve « chez lui », « à la maison ».

Nous ne pouvons soutenir le combat dans le pays qu'en nous nourrissant de Christ = en nous occupant de Lui et en méditant sur Lui. Sans Christ, nous ne saisissons nos bénédictions dans les lieux célestes au mieux que de manière intellectuelle, ce qui n'est pas une nourriture. Un chimiste peut analyser le pain, mais pour s'en nourrir, il faut le manger. C'est ainsi qu'on ne jouit des bénédictions célestes qu'avec Christ glorifié dans le ciel.

4.4 Le chef de l'armée de l'Éternel

Cette rencontre surprenante n'intervient que juste avant que le combat s'engage. Ce chef de l'armée de l'Éternel n'est pas venu avant (ni dans le désert, ni au Jourdain, ni à Guilgal, ni avant d'avoir célébré la Pâque et mangé du produit du pays)... On combat en tant qu'armée de l'Éternel, et le chef de l'armée de l'Éternel vient lui-même encourager Josué... Il n'est parlé de combat, que lorsqu'il s'agit de jour du pays. Mais nous ne sommes pas seuls. Ce chef nous précède et Il donne force et courage... Devant une telle personne, il convient d'avoir de la crainte et de la sainteté pratique, ce dont parle en image le fait que Josué se déchausse, comme autrefois Moïse devant le buisson ardent. La sainteté est importante quand il s'agit de conquérir le pays. Il nous faut être en harmonie avec Lui ;

5 Pas une troupe d'élite

« Au reste, frères... »... L'apôtre parle à tous, et cela inclut les frères et les sœurs, les jeunes aussi bien que les frères expérimentés, mûrs ou doués. Tout chrétien qui se réjouit de sa position en Christ et qui cherche à marcher d'une manière digne de l'appel, a à combattre.

Nous n'avons pas à craindre ce combat...

Il est vrai que beaucoup de chrétiens ne connaissent pas du tout ce combat : c'est triste. Ou bien ils ne connaissent pas leur position, ou bien ils ne sont pas prêts à la traduire en pratique dans leur vie. Tout enfant de Dieu a plus ou moins à combattre dans les circonstances de la vie. Mais combattons-nous également le combat d'Éphésiens 6 ? Le diable laissera le chrétien terrestre tranquille à cet égard. Pourquoi entrerait-il en contestation avec nous si nous sommes indifférents à nos bénédictions célestes ?

Posons-nous la question de savoir dans quelle mesure les vérités glorieuses de l'épître aux Hébreux nous touchent réellement — non pas intellectuellement, mais au fond de nos cœurs. Ne devons-nous pas déplorer que beaucoup de choses nous paraissent plus importantes et que nous ne sommes guères de bons modèles à nos jeunes gens ? Ne voulons-nous pas nous encourager à retrouver et redévelopper le goût pour les bénédictions spirituelles dans les lieux célestes, et alors à mener le combat ?

5.1 La source de la force : dans le Seigneur

Jean 15:5 – 2 Cor. 12:9,10 – Phil. 4:13 – Hébr. 11:34 – Éphésiens 1:19 ; 3:20 – Josué 7 – Juges 6:12-16 – 1 Sam. 14:6 – Prov. 30:26 – Ésaïe 40:28-31.

6 Le caractère de l'ennemi

Le chrétien doit savoir quel est son ennemi. Certes il n'est pas requis d'en connaître tous les détails, mais Dieu nous donne les informations nécessaires :

- Nous devons tenir ferme contre les ruses du diable (6:11),
- Nous combattons contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs des ténèbres, contre la puissance spirituelle de méchanceté (6:12),
- Nous avons à faire au méchant (6:16).

C'est impressionnant : il ne faut pas sous-estimer l'ennemi ; mais inversement nous n'avons pas à avoir peur La puissance de la force du Seigneur est plus grande.

Notre fermeté réside dans la simple confiance enfantine dans le Seigneur. C'est la raison pour laquelle tout croyant, jeune ou vieux, frère ou sœur, peut mener ce combat. L'ennemi cherche à détruire cette confiance de la foi. S'il y arrive, nous devenons incapables de combattre. Heureusement que le Seigneur intercède en notre faveur, comme autrefois Il pria pour Pierre, afin que notre foi (notre confiance) ne défaille pas (Luc 22:32).

Le Nouveau Testament présente trois ennemis du chrétien. Le premier ennemi est contre nous ; c'est le diable. Le deuxième ennemi est en nous. C'est la chair (le péché, la vieille nature). Le troisième ennemi est tout autour de nous ; c'est le monde avec ses séductions. De plus les trois ennemis se soutiennent l'un l'autre. Ici dans notre paragraphe, nous avons à faire au premier ennemi. Il s'agit de Satan, le méchant, et de ses ruses (ou : artifices). C'est lui et ses aides que nous avons en face de nous dans le combat.

6.1 Non pas la chair ni le sang

Il est d'abord dit que notre combat n'est pas contre la chair et le sang. Il faut bien comprendre cette expression. La chair ne signifie pas la vieille nature, mais tout simplement les gens vivants... En Israël il n'en était pas de même, les ennemis étaient des gens réels, des puissances terrestres qui voulaient les empêcher de prendre possession du pays que Dieu leur avait donné. Israël avait à les combattre. Mais notre ennemi est autre. Nous avons à faire à des puissances spirituelles. Elles se trouvent dans les lieux célestes — c'est là où Christ est et où nous sommes bénis. Il est vrai que ces puissances utilisent parfois des personnes de chair et de sang, pour

diriger leurs attaques contre nous. Il faut donc bien distinguer. Notre combat n'est pas contre les instruments humains que Satan emploie, mais contre Satan lui-même qui se tient derrière eux.

Comme le Seigneur se disposait à aller à Golgotha, Satan employa même son disciple Pierre pour l'en détourner (Matt 16:22, 23)... Un autre exemple est celui de la femme de Job (Job 2:9)... Le diable peut donc utiliser des hommes pour nous attaquer, des croyants mais éventuellement des frères et sœurs dans la foi.

Malheureusement cette instruction d'Éphésiens 6:12 a été souvent méconnue et au cours des siècles, beaucoup de guerres ont été menées sur la terre au nom de Christ... le sang a coulé. Non, nous ne combattons pas contre des gens, mais contre Satan et contre ce qu'il nous présente par eux. Ne l'oublions pas.

6.2 Pas de la force, mais de la ruse

Le combat du chrétien est dirigé contre les ruses (ou : artifices) de Satan. Satan est un ennemi vaincu, mais qui n'est pas encore hors circuit. À la croix de Golgotha, le Sauveur a rencontré toute la force et la puissance de Satan. Il a vaincu le diable. Par la mort il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort (Héb. 2:14). Le jugement est tombé sur Satan et sur ses vassaux, mais il n'est pas encore exécuté. Dans les limites que Dieu lui a assignées, il est encore actif. Le diable a une très grande expérience de la manière d'attaquer l'homme : il le fait depuis 6000 ans avec succès.

Le Nouveau Testament montre deux méthodes fondamentales du diable pour attaquer : comme un lion rugissant ou comme un serpent rusé.

Pierre parle du lion rugissant (1 Pierre 5:8). Satan n'a plus ni force ni puissance contre nous, mais il cherche à intimider par son rugissement, à nous faire peur sur le chemin à travers le désert. C'est sa manière d'agir dans les circonstances de la vie et les épreuves sur la terre.

Les ruses de Satan sont peut-être plus dangereuses que ses menaces de puissance. Le mot grec pour ruse peut aussi être traduit par artifice, feinte, piège. Les méthodes de Satan sont très fûtées, et on a de la peine à reconnaître comment il s'y prend pour atteindre son but.

Si d'un côté il ne faut pas se laisser intimider, d'un autre il faut être sur ses gardes. Ce n'est pas pour rien qu'il nous est dit que Satan prend parfois la forme d'un ange de lumière. Satan est passé maître en matière de déguisement (2 Cor. 11:14). Cette tactique est extrêmement dangereuse et beaucoup de chrétiens s'y sont laissé prendre. Nous sommes avertis (2 Cor. 11:3).

Le serpent est une image bien connue de Satan comme séducteur rusé, cherchant à faire chuter. Il peut nous détourner du dévouement et de l'amour pour le Seigneur dans la vie pratique, pour que nous ne jouissions plus des bénédictions spirituelles. C'est pourquoi il est très important de résister au diable, sous quelque forme qu'il se présente (Jacques 4:7).

La Bible donne des exemples de gens qui ont résisté au diable comme lion rugissant, et qui se sont fait prendre par lui comme serpent : Gédéon (Juges 8), l'homme de Dieu de Juda de 1 Rois 13.

La première des ruses est de semer le doute (Genèse 3). Une autre ruse, est de mélanger le bien et le mal. Faire très attention à ce que nous consommons (lisons, entendons, voyons). Une belle étiquette pieuse ne garantit pas la qualité de la marchandise.

Vouloir lire sa Bible sur l'épître aux Éphésiens pendant ses heures de travail professionnel, serait un mauvais témoignage ! Une autre ruse de Satan est de sur-occuper ceux qui travaillent, pour qu'ils n'aient plus le temps pour penser à leurs bénédictions dans la communion avec le Seigneur. Il faut être vigilant.

Nous revêtons le nouvel homme, non pas dans des endroits tranquilles ou dans les réunions, mais là où c'est le plus difficile : dans la vie de tous les jours, dans la vie de famille ou la vie professionnelle. Satan nous attaque par ses ruses dans nos relations terrestres, afin que notre caractère céleste ne soit plus visible.

La ruse et l'habileté de l'ennemi ne se surmontent pas par davantage d'habileté humaine, car sur ce terrain, on est toujours battu. Il n'y a pas besoin de connaître chaque ruse et chaque feinte de l'ennemi. Non, il faut s'exercer à reconnaître la voix du Bon Berger. Si nous connaissons la vérité et l'opposons à la ruse de Satan, le diable ne peut plus rien gagner. Cela encourage. La simple obéissance de la foi à la Parole de Dieu est une des armes que Dieu nous a données dans la main (1 Jean 4:6).

6.3 La description de l'ennemi

Le diable ne vient pas seul. Il a ses alliés, décrits ici en quelques mots. Il y a dans la création des mondes d'anges puissants dont nous ne soupçonnons que peu de choses. La Bible nous en révèle un petit peu. Il y a des anges élus (1 Tim. 5:21), des anges de Satan (2 Cor. 12:7). Quand le diable s'est élevé et est tombé, un certain nombre d'anges l'ont suivi. C'est la raison pour laquelle il y a aujourd'hui des principautés et des autorités dans les lieux célestes ; les unes sont pour nous, les autres sont contre nous. Comme Satan, elles sont dans les lieux célestes. Satan a encore accès au trône de Dieu (Job 1:6 ; 2:1), où il joue le rôle d'accusateur des frères (Zach. 3:1). Le moment viendra où Satan et ses anges seront chassés du ciel sur la terre (Apoc. 12:7-10).

La description est quadruple :

- Ce sont des principautés : la dignité de leur rang est reconnue. Même les anges déchus ont dans un certain sens une dignité que nous ne devons pas sous-estimer. Jude raconte que Michel l'archange, quand il contestait avec le diable et discutait au sujet du corps de Moïse, n'a pas osé proférer de jugement injurieux (Jude 9). Il a laissé cela au Seigneur. Cela doit nous servir d'avertissement.

- Ce sont des autorités. Les mots montrent clairement qu'il s'agit d'autorité exécutante. Elles ont bien de la puissance, mais c'est une puissance donnée, déléguée (comme Apoc. 13:5,7). Elles ne peuvent l'exercer que dans la mesure où Dieu le permet.

- Elles sont les dominateurs de ces ténèbres. Cela indique le genre d'influence qu'elles ont et leur domaine d'action. Ce sont des puissances invisibles dont la puissance ne doit pas être sous-estimée. Elles dominent sur les hommes et se tiennent dans les ténèbres. Leur influence s'étend sur le monde entier. Le monde entier gît dans le méchant (1 Jean 5:19). Elles sont marquées par les ténèbres. En tant que « dieu de ce monde », Satan a aveuglé les incrédules pour que la lumière de l'évangile de la gloire de Christ ne resplendisse pas sur eux (2 Cor. 4:4). L'origine de cette puissance est les ténèbres. Elles sont empreintes du péché et de l'inimitié contre Dieu. Elles sont entièrement contre tout ce que Dieu est et qui vient de Lui.

- Ce sont des puissances spirituelles de méchanceté dans les lieux célestes. Cela montre leur caractère et la manière dont elles agissent. Ce sont en premier lieu des puissances spirituelles. Nous ne devons pas l'oublier dans le combat. C'est pourquoi nous avons besoin d'une armure divine, et non pas d'armes humaines. Par ailleurs ces puissances se trouvent dans les lieux célestes, où elles ont accès. Selon l'image du livre de Josué, c'est l'ennemi dans le pays.

6.4 Deux dangers

L'un est de surestimer l'ennemi, l'autre de le sous-estimer.

Nous n'avons pas à craindre l'ennemi, car même puissant et rusé, il est vaincu. Il ne peut rien nous faire si nous nous tenons assez près du Seigneur. Le diable n'est ni tout-puissant, ni omniscient, ni omniprésent. Ces attributs n'appartiennent qu'à Dieu. David savait que Goliath était plus fort que lui, mais il savait aussi quelles armes et quelles ressources étaient à sa disposition.

Ne sous-estimons pas l'ennemi. Notre force n'est pas en nous, mais dans le Seigneur. Notre propre intelligence ne peut pas le surmonter. Si nous revêtons l'armure de Dieu, nous serons du côté du vainqueur. Samson est l'exemple d'un homme qui a sous-estimé l'ennemi ; inconscient du danger où il se mettait, il a joué avec le feu et s'est confié dans sa propre force, croyant toujours se sortir des pièges. Il se trompait et a fini aveugle, impuissant, dans la prison de l'ennemi (Juges 16:21).

7 Le lieu du combat

Où a lieu le combat d'Éphésiens 6 ? D'un côté nous vivons en tant qu'hommes célestes dans des relations terrestres, et c'est là que nous sommes attaqués. D'un autre côté, l'épître montre clairement que nos bénédictions sont avec Christ dans les lieux célestes, et que l'ennemi se trouve encore là. Où donc a lieu le combat ?

Il n'est pas possible que le combat avec le diable se trouve dans le ciel, parce que nos corps sont sur la terre. Comment pourrions-nous vivre sur la terre et combattre dans le ciel ? Le combat est certes spirituel, mais non pas mystique du tout. Si nous devons manifester les qualités divines et célestes du nouvel homme, c'est dans la vie de tous les jours que cela a lieu, dans les circonstances de tous les jours et dans les relations naturelles. C'est justement là que le diable s'efforce avec toute sa ruse de nous amener à chuter. C'est pour cela que nous avons besoin de l'armure : la vérité dans les relations l'un avec l'autre ; la justice pratique, la paix, la confiance. Si l'ennemi arrive à nous faire chuter, nous perdons la jouissance de nos bénédictions spirituelles.

Si l'ennemi trouve un point faible chez nous, (et malheureusement ça recommence toujours), c'est sur la terre qu'il le trouve, non pas dans le ciel. Une fois que nous serons au ciel, il n'y aura plus de plan d'attaque, car la chair ne sera plus en nous et l'ennemi ne sera plus là. C'est donc un combat spirituel, mais il se rapporte à des choses de cette terre.

8 L'armure de Dieu

8.1 L'armure est de Dieu

Le texte met l'accent deux fois là-dessus (6:11 et 6:13). Ceci implique deux choses :

1. Une armure provenant de Dieu ne consiste pas en des armes matérielles. Le chrétien ne se saisit pas d'une épée ou d'une autre arme. Quand Pierre tira son épée avec zèle pour frapper l'esclave du souverain sacrificateur, le Seigneur lui dit : « Remets ton épée à sa place ; car tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matthieu 26:52). Le royaume de notre Seigneur n'est pas de ce monde. C'est pourquoi Ses serviteurs ne combattent pas avec des armes matérielles.

2. Une armure provenant de Dieu ne consiste pas en des armes humaines. Les hommes combattent parfois avec des paroles. Ce n'est pas pour rien que la langue est comparée avec un rasoir affilé (Psaume 52:2) ou une épée aiguë. Dans un autre contexte, l'apôtre Paul écrit : « Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes par Dieu pour la destruction des forteresses, détruisant les raisonnements et toute hauteur qui s'élève contre la connaissance de Dieu, et amenant toute pensée captive à l'obéissance du Christ » (2 Corinthiens 10:4-5).

Quand Paul vint à Corinthe, il ne leur parla pas avec une force et une intelligence humaines. Bien que Paul fût instruit, il ne se servit pas de l'arme de discours habiles. « Et moi-même, quand je suis allé auprès de vous, frères, je ne suis pas allé avec excellence de parole ou de sagesse, en vous annonçant le témoignage de Dieu ;... Et moi-même j'ai été parmi vous dans la faiblesse, et dans la crainte, et dans un grand tremblement ; et ma parole et ma prédication n'ont pas été en paroles persuasives de sagesse, mais en démonstration de l'Esprit et de puissance, afin que votre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu » (1 Corinthiens 2:1-5).

Paul ne s'est servi ni de la rhétorique (discours exquis), ni de la philosophie (sagesse humaine), ni de la dialectique (paroles persuasives). Nous ne devrions pas non plus le faire. Si nous recherchons cela, nous succomberons certainement entièrement. Il s'agit de mettre en fuite l'ennemi par la force de Dieu.

Les chrétiens ne se saisissent pas d'autres armes humaines. Nous ne sommes pas sur le terrain politique, nous ne faisons pas de la propagande publique, nous ne faisons pas des manifestations publiques ni des pétitions. Ces moyens ne sont pas appropriés et sont indignes du chrétien.

3. L'armure est donc de Dieu parce que Lui-même la porte. L'Ancien Testament attribuent prophétiquement plusieurs pièces de cette armure au Seigneur Jésus : Ésaïe 11:4-5 et 49:1-2 et 52:6-8 et 59:16-18 et Apoc. 19:15. Quand on compare ces différents passages, on voit que le Seigneur Jésus vient comme Roi des rois, pour mettre en place Son royaume, et qu'Il endosse l'armure non pas pour se protéger, comme nous, mais à l'encontre de Ses ennemis pour les anéantir. Le caractère de Son combat est très différent du nôtre.

4. La pensée que l'armure vient de Dieu et non pas de nous est tout à fait consolante : nous n'avons pas à préparer l'armure. Dieu nous donne tout ce dont nous avons besoin. Nos armes seraient toujours imparfaites et insuffisantes et ne seraient pas un gros obstacle pour l'ennemi. Mais en face de l'armure qui vient de Dieu, si elle est utilisée correctement, l'ennemi n'a aucune chance. L'armure de Dieu est complète et disponible. Dieu l'a préparée pour nous. Il s'agit pour nous de la prendre, de la porter et de nous en servir. Notre foi doit réaliser ce que Dieu a préparé. D'un côté il y a Dieu et ce qu'Il a fait pour nous dans Sa grâce, et de l'autre côté il y a notre responsabilité de prendre et mettre ce que Dieu a mis à notre disposition.

8.2 C'est toute l'armure de Dieu

Aucune pièce ne doit manquer, pour qu'il n'y ait pas de point faible, pas de point où l'ennemi puisse s'agripper pour nous faire tomber. Elle est comme une chaîne à sept maillons dont chaque maillon remplit une fonction particulière. Les différentes pièces sont aussi présentées dans un ordre bien précis.

8.3 Il faut revêtir l'armure et la prendre

Prendre l'armure et la revêtir n'est pas automatique. C'est pourquoi nous avons l'instruction positive de la revêtir (ceinture, cuirasse et chaussures) et de la prendre (bouclier, casque, épée). Cela ne se fait pas au moment du combat ou juste avant. On ne dépose pas non plus l'armure pour la reprendre en d'autres occasions, car on ne sait pas quand l'ennemi attaquera, et il faut être toujours prêt à combattre.

Il est important de faire la différence entre ce que Dieu nous a donné par grâce pour que nous puissions nous tenir devant Lui, et ce que nous avons à revêtir et prendre pour subsister devant l'ennemi. En ce qui concerne notre position, Dieu nous a tout donné ce qui est nécessaire. Rien ni personne ne peut nous ravir notre position (Rom. 5:1,2). Mais en ce qui concerne notre résistance pratique en face des attaques de l'ennemi, nous devons réaliser ces choses effectivement dans la vie journalière.

Revêtir implique de laisser voir du dehors ce qui est à l'intérieur. C'est représenter Christ dans Ses traits caractéristiques. Si nous le faisons, l'ennemi n'a plus la possibilité de nous faire tomber par ses ruses. D'où l'importance de se nourrir de Lui (en lisant dans la Bible ce qui Le concerne, et en méditant à Son sujet). Soigner la communion journalière avec Lui produit, pour ainsi dire, les pièces individuelles de l'armure chez nous. Sans ces relations de confiance avec le Seigneur, nous ne revêtrons ni ne prendrons aucune pièce de l'armure.

8.4 L'armure est nécessaire en vue du mauvais jour

Le mauvais jour est une période de temps. En Éphésiens 5:16 il est déjà parlé des jours mauvais. En un sens c'est tout le temps de l'absence du Seigneur, le temps de la chrétienté sur la terre. Le prince de ce monde, le diable, marque ce temps. En un autre sens il s'agit de temps de tentations spéciales dans la vie du croyant (Ps. 140:7 ; 2 Tim. 4:16).

8.5 Tenir ferme, résister, surmonter

Dans le combat chrétien, il y a trois phases, avant pendant et après le combat. On se trouve toujours dans l'une ou l'autre phase, d'où la nécessité d'une vigilance constante.

1. Il faut revêtir et prendre l'armure avant que l'ennemi attaque. Dans cette phase il faut constamment tenir ferme et veiller. On n'a pas le droit de dormir spirituellement. L'ennemi nous observe, et nous pouvons être sûrs que, dès qu'il nous voit ne pas être prêt au combat, il attaque.

2. Résister, c'est ce qu'on doit faire pendant la seconde phase, pendant que l'ennemi attaque. Il faut bien distinguer s'enfuir et résister. Les deux choses nous sont commandées dans la Bible. On doit fuir devant la fornication, l'idolâtrie et les convoitises de la jeunesse. Quand le péché se présente à nous du dehors, la victoire n'est que dans la fuite (exemple de Joseph, Gen. 39). La fuite n'est pas alors un signe de faiblesse, mais elle témoigne de la vraie force. Mais quand il s'agit d'attaques de l'ennemi qui veut nous détourner de manifester pratiquement les traits de caractère du nouvel homme et nous empêcher de jouir de nos bénédictions spirituelles, alors la fuite est une faute : il faut résister.

Malheureusement il s'agit d'un point où nous avons souvent des difficultés dans la vie pratique : nous échappons au combat quand il faudrait résister, ou nous cherchons à résister sur place quand il faudrait fuir.

3. Après le combat, il faut tenir ferme, on pourrait dire « occuper le terrain ». Il n'y a jamais de repos dans le combat, qui commence au jour de la conversion, et se termine quand nous quittons la terre. C'est bien d'être victorieux, c'est mieux de le rester. La Bible nous donne plusieurs exemples d'hommes de Dieu qui ont manqué à cet égard : Abraham qui part en Égypte à cause de la famine (Gen.12), David qui part au pays des philistins après avoir tenu ferme si longtemps devant Saül (1 Sam. 27), Élie qui prend peur pour sa vie après avoir résisté au tenants du culte de Baal (1 Rois 19). Mais il y a les cas positifs inverses : Abraham ne cède pas aux propositions du roi de Sodome après sa victoire (Gen.14).

8.6 Les armes

Il est frappant qu'il n'y pas d'armure pour le dos (le mot grec pour cuirasse est « thōraxa ») : c'est une honte de tourner le dos à l'ennemi. Il faut donc être courageux dans sa foi, et ne pas avoir peur du combat. Si on mène le combat de la bonne manière avec la force du Seigneur, on sera toujours du côté du vainqueur (Rom. 8:37).

1. Pièces d'armure à revêtir : il s'agit de caractéristiques visibles de l'état pratique du chrétien. On s'arme avec, pour n'offrir aucun point d'attaque à l'ennemi

- Ceinture de la vérité. Marche du chrétien dans la vérité
- Cuirasse de la justice. Justice pratique dans la vie journalière
- Préparation de l'Évangile de paix. Dans le combat, nous jouissons de la paix et nous propageons la paix

2. Pièces de l'armure à prendre. Elles se rapportent à la confiance pratique du chrétien en Dieu. Nous Le prenons au mot.

- Le bouclier de la foi. Confiance journalière en Dieu et en Ses promesses
- Le casque du salut. Confiance dans le fait que, ce que Dieu a fait dans le passé pour nous, Il le fait dans le présent pour nous et le fera encore dans l'avenir.

3. Les deux dernières pièces nous rappellent la source de force fondamentale qui est à notre disposition :

- L'épée de l'Esprit. C'est la Parole de Dieu. Avec cette Parole, on peut aller à l'encontre de l'ennemi
- La prière. Elle parle de la dépendance du chrétien et de sa liaison constante vers en haut, dont il a besoin dans le combat

9 Appendice sur le combat contre le péché en dehors de nous (Héb. 12:4)

En rapport avec le § 1.1.2 ci-dessus

Henri Rossier

Commentaire sur Hébreux 10 à 13

« Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché ; et vous avez oublié l'exhortation qui s'adresse à vous, comme à des fils. Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage, quand tu es repris par lui ; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée » (v. 4-5).

Voici maintenant une autre pensée. En rapport avec Christ et avec nous, chrétiens, l'apôtre revient au combat de la foi, mentionné dans le chap. 11. Ce combat, Jésus l'a livré d'abord au désert, où le tentateur vint lui présenter les convoitises pour le faire sortir du chemin de la dépendance. Il prit comme arme l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu, et força l'ennemi à se retirer. Ensuite, en Gethsémané, où « dans l'angoisse du combat », quand Satan apparaissait comme un lion rugissant, « sa sueur devint comme des grumeaux de sang, décollant sur la terre ». A-t-il été découragé ? Et nous, avons-nous jamais suivi le même chemin ?

Commentaire sur l'épître aux Hébreux

Au v. 4, nous arrivons au combat contre le péché. Le v. 1 nous parlait du péché qui nous enveloppe aisément. Il s'agit là de ce qui vient de l'intérieur ; au v. 4, c'est contre le péché qui vient du dehors qu'il faut combattre. Dans ce sens, Christ a combattu contre le péché, quand il endurait la contradiction des pécheurs contre lui-même. « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang en combattant contre le péché ». Les chrétiens hébreux avaient enduré de grandes souffrances (voir chap. 10:32-34), mais ils n'avaient pas encore eu à donner leur vie, à sceller de leur sang leur témoignage à la vérité. Christ l'avait fait, ainsi que plusieurs des témoins dont il est question au chap. 11. Pourquoi donc se décourager et se relâcher ? Nous sommes les témoins de Dieu dans ce monde de péché ; les témoins du bien au milieu du mal. Toutes sortes de souffrances se rattachent à ce témoignage. Le monde qui « gît dans le méchant » nous enserme et nous presse de toutes parts ; on résiste ; mais c'est en souffrant. On endure l'opprobre, le dédain, la malveillance, des pertes, et il s'agit de résister, de tenir ferme, fût-ce même jusqu'à la mort. Christ l'a fait ; il a mieux aimé mourir que de ne pas glorifier Dieu en tous points. Les Hébreux, au contraire, s'étaient relâchés devant ces souffrances attachées au conflit entre le bien et le mal. Nous aussi, hélas ! trop souvent nous nous relâchons. Mais alors Dieu nous vient en aide. Il nous discipline ; il fait notre éducation ; il bride notre volonté pour amener la bénédiction dans nos âmes, et pour nous rendre capables de combattre réellement pour lui contre le mal.

IL FAIT VENIR UN VENT DE TEMPÊTE Psaume 107:23-32 Bremicker E.A.

Bibliquest

Épreuves et tempêtes dans la vie. Pourquoi elles arrivent. Au moment qu'il juge bon, Dieu amène l'issue Table des matières : ME 1999 p. 247-253

Tables des matières

- 1 Premier motif : Un mauvais comportement — Jonas
- 2 Deuxième motif : L'épreuve de la foi — Les disciples dans la barque Matt.14
- 3 La recherche des motifs
- 4 Il transforme la tempête en calme

La vie du croyant n'est pas une promenade tranquille. Dieu ne nous a pas promis une vie sans difficultés ni épreuves. L'auteur du Psaume 107 évoque cela. En parlant de « ceux qui descendent sur la mer,... qui font leur travail sur les grandes eaux », il montre ce que Dieu juge bon de leur envoyer parfois : « Il a commandé, et a fait venir un vent de tempête, qui souleva ses flots » (v. 25). Pour nous aussi, cela peut arriver. Un vent de tempête souffle contre nous, de sorte que nous avons bien de la peine à avancer. Les circonstances de la vie, comme des vagues menaçantes, semblent vouloir nous engloutir. Dieu permet de telles choses dans nos vies. Mais non seulement il y a cela, mais parfois, Dieu agit directement pour nous faire passer par de telles situations. Cela peut toucher tous les domaines de notre existence — notre vie personnelle, familiale, professionnelle, comme aussi notre vie d'assemblée. Pourquoi Dieu nous envoie-t-il de telles tempêtes ? Au moyen de deux exemples, nous allons voir deux motifs très différents qui peuvent amener Dieu à commander un vent de tempête et de grandes vagues.

1 Premier motif : Un mauvais comportement — Jonas

Souvenons-nous de l'histoire du prophète Jonas. Au début du livre, Dieu lui donne une mission claire et directe. Il doit aller à Ninive et adresser à ses habitants un message de la part de Dieu. Cependant Jonas ne veut pas exécuter la mission reçue. Il a une tout autre pensée, et il se lève pour fuir la face de l'Éternel. Nous connaissons le récit. Il « descend » trois fois, et finalement nous le trouvons couché au fond d'un navire, dormant tranquillement.

Mais Dieu n'a pas perdu de vue son serviteur. Jonas doit apprendre qu'il est impossible de sortir du champ de vision de celui qui l'a envoyé. En outre, Dieu veut ramener Jonas pour qu'il accomplisse tout de même sa mission envers Ninive. C'est pour cela qu'il agit. « Et l'Éternel envoya un grand vent sur la mer ; et il y eut une grande tempête sur la mer, de sorte que le navire semblait vouloir se briser » (Jonas 1:4).

La tempête était donc une conséquence de la désobéissance de Jonas. Dieu la « commande » pour ramener son serviteur de son chemin d'égarement. C'était un « grand » vent et une « grande » tempête. Dieu voulait montrer clairement à Jonas qu'il se trouvait sur un mauvais chemin et qu'il était indispensable qu'il fasse demi-tour et revienne.

Ne ressemblons-nous pas souvent à cet homme de Dieu des temps anciens ? Peut-être ne recevons-nous pas des missions aussi en vue que celle de Jonas. Peut-être n'essayons-nous pas non plus de fuir aussi directement notre Seigneur, mais le principe est le même. Dieu doit intervenir dans notre vie, il doit faire venir un vent de tempête, parce que nous ne nous comportons pas comme nous le devrions, parce que nous nous engageons dans des chemins qui sont contraires à ses pensées. Dieu nous laisse parfois avancer un moment, mais ensuite il nous arrête. Et c'est toujours avec sagesse qu'il le fait.

C'est dans tous les domaines de notre vie, personnelle ou collective, que nous sommes exposés à nous engager dans de mauvais chemins. Ils vont souvent de pair avec la désobéissance. Consciemment ou non, nous nous rebellons contre la volonté ou les pensées de Dieu. Le temps dans lequel nous vivons ressemble à celui des Juges, où « chacun faisait ce qui était bon à ses yeux » (21:25). Le monde actuel agit ouvertement selon ce principe et le danger est grand que nous nous laissions contaminer par lui.

Beaucoup de principes de la parole de Dieu qui étaient encore officiellement reconnus dans le monde il y a quelques années, sont aujourd'hui considérés comme étant sans valeur. Il en est ainsi, par exemple, en ce qui concerne le mariage et la famille. Quand nous laissons entrer les principes de ce monde dans notre vie, dans nos familles et même dans le rassemblement local, il ne faut pas nous étonner qu'il nous envoie un vent de tempête, que des exercices et des épreuves surgissent. C'est un moyen qu'il utilise pour nous ramener à lui.

Mais comment Jonas réagit-il à la discipline de Dieu ? Tout d'abord, il ne remarque absolument pas sa main. Il s'est livré au repos et est tombé dans un profond sommeil. C'est seulement quand il est réveillé par le maître des rameurs qu'il reconnaît que la main de Dieu est là. Nous voyons là notre image. Combien de peine avons-nous souvent — et que de temps perdu parfois ! — jusqu'à ce que nous prenions conscience que le Seigneur est en train d'intervenir dans notre vie, pour nous amener à réfléchir et nous faire revenir en arrière !

2 Deuxième motif : L'épreuve de la foi — Les disciples dans la barque Matt.14

Le deuxième exemple met en évidence quelque chose de tout différent. Nous pensons à l'épisode rapporté dans les Évangiles, où les disciples traversent la tempête sur le lac de Génésareth. Ce récit nous est bien connu. Les disciples sont là où le Seigneur les veut. Il leur a donné l'ordre de se rendre seuls sur la rive opposée. Ils auraient sans doute volontiers pris le Seigneur avec eux, mais ils ont obéi et ont fait exactement ce qui leur a été ordonné. Et pourtant, pendant cette nuit, une grande tempête se lève sur le lac. Quelques-uns des disciples étaient des marins expérimentés, qui n'étaient certainement pas vite effrayés. Mais cette nuit-là, ils ont vraiment peur. Nous nous demandons : Comment est-il possible que le Seigneur nous mette dans les difficultés bien que nous nous trouvions dans le chemin qu'il nous a montré ? Nous voyons qu'un comportement juste n'est pas une garantie que tout aille sans difficultés et qu'aucune tempête ne se lève. C'est quand Abraham se trouvait au sommet de la vie de la foi que Dieu lui a demandé de lui offrir en sacrifice son fils unique et bien-aimé. Dieu envoie parfois des détresses pour éprouver notre foi. Il en a été ainsi d'Abraham et il en a été ainsi des disciples.

L'apôtre Pierre, qui lui-même a vécu cet épisode sur le lac de Génésareth, parle de cette sorte d'épreuves. Il écrit : « En quoi vous vous réjouissez, tout en étant affligés maintenant pour un peu de temps par diverses tentations, si cela est nécessaire, afin que l'épreuve de votre foi, bien plus précieuse que celle de l'or qui périclète et qui toutefois est éprouvée par le feu, soit trouvée tourner à louange, et à gloire, et à honneur, dans la révélation de Jésus Christ » (1 Pierre 1:6, 7). Dieu éprouve notre foi, et il ne le fait pas sans raison. Son but est que notre Seigneur soit glorifié par cette épreuve. Si nous en sommes conscients, nous pouvons comprendre un peu ce verset difficile de l'épître de Jacques : « Estimez-le comme une parfaite joie, mes frères, quand vous serez en butte à diverses tentations » (1:2). Les tentations sont ici les épreuves que Dieu dispense. Il envoie un vent de tempête dans notre vie, afin qu'il en résulte quelque chose pour lui-même. Combien Dieu a été glorifié par le comportement d'Abraham ! En même temps, ce dernier a reflété dans son acte quelque chose de ce que Dieu lui-même a fait quand il a livré son Fils unique à la mort de la croix.

Le Seigneur avait-il perdu de vue les disciples lorsqu'ils luttèrent contre le vent et les vagues ? Certainement pas. Eux ne le voyaient pas, mais lui les voyait. Et même, quand il intervient au moment approprié, ils ne le reconnaissent pas. Combien de fois il nous arrive de ne plus voir notre Seigneur, et de ne pas le reconnaître au milieu des éléments déchaînés ! Mais cela ne change rien au fait que le Seigneur, lui, nous voit toujours et qu'il interviendra au moment qu'il sait opportun.

3 *La recherche des motifs*

Dans différentes circonstances de notre vie, nous nous demandons pourquoi Dieu nous envoie telle épreuve et pourquoi tout ne se passe pas sans difficultés. Pourquoi une maladie, pourquoi des problèmes au travail, pourquoi des soucis dans l'assemblée ? Les motifs peuvent être très différents, comme nous venons de le voir. Nous nous trouvons peut-être dans un mauvais chemin, et alors c'est le moment de nous arrêter et de laisser Dieu nous corriger et nous ramener. En ce qui nous concerne personnellement, nous devrions nous examiner de manière très critique à la lumière de la parole de Dieu et dans la prière, pour voir s'il y a peut-être en nous « une voie de chagrin », si nous nous sommes égarés à droite ou à gauche du bon chemin.

Malheureusement, c'est le propre de la nature humaine de juger les autres d'un œil plus critique que soi-même. Un avertissement à ce sujet est peut-être opportun. Si Dieu envoie une épreuve à un frère ou une sœur, nous devrions être extrêmement réservés et ne pas conclure hâtivement que Dieu agit à cause d'une faute ou d'un mauvais chemin. Au contraire, il nous convient de supposer plutôt qu'il s'agit d'une épreuve de foi. Il ne nous appartient pas de juger les autres à cet égard. Nous devons nous juger nous-mêmes, ainsi que nos motifs, mais pas nos frères et sœurs et leurs motifs. Il peut y avoir des cas qui semblent très clairs, mais même là, une très grande prudence est de rigueur.

4 *Il transforme la tempête en calme*

« Dieu est fidèle, qui ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de ce que vous pouvez supporter, mais avec la tentation il fera aussi l'issue, afin que vous puissiez la supporter » (1 Cor. 10:13). Quand Dieu envoie une tempête, il sait aussi avec quelle force le vent doit souffler et à quelle hauteur les vagues doivent s'élever. Tout est en sa main, aussi bien l'intensité de l'épreuve que sa durée. Il envoie une tempête, mais il a soin d'envoyer aussi le calme après la tempête. L'auteur du Psaume 107, sous la direction de l'Esprit, exprime cela ainsi : « Il les a fait sortir de leurs angoisses ; il arrête la tempête, la changeant en calme, et les flots se taisent ; et ils se réjouissent de ce que les eaux sont apaisées, et il les conduit au port qu'ils désiraient » (v. 28-30). Heureuse expérience ! Au moment qu'il juge bon, Dieu amène l'issue.

« Il les conduit au port qu'ils désiraient. » Une chose est certaine : nous avons un pilote qui nous conduit sûrement jusqu'à ce que nous arrivions au port désiré. Au but, il n'y aura plus de tempêtes, plus de vents contraires pour nous souffleter. Nous pouvons nous réjouir de ce moment, et prendre courage au milieu des angoisses et des difficultés de cette terre. Regardons à notre Seigneur. Lui ne nous quitte jamais des yeux.

La Langue est : un petit membre, — un feu, — un monde d'iniquité — Jacques 3:3-10 par Maurice Capelle

Ces expressions, fortes il est vrai, mais combien justes, émanent de Dieu Lui-même et leur portée n'est nullement exagérée. Pour les justifier il suffit de penser à tel innocent ruiné, à qui un faux témoignage a apporté le déshonneur, la mort peut-être ; à telle femme couverte du mépris de la société par la calomnie ; à tel homme trop confiant, dupé par des mensonges ; à des enfants scandalisés par des propos malsains.

Mais sans aller puiser des preuves dans ces fautes graves et en demeurant dans le cercle d'observations que nous fournit notre propre expérience, nous n'aurons que trop d'occasions de reconnaître que de nos paroles légères, de nos propos inconsidérés, de nos simples plaisanteries, de nos petites médisances peuvent sortir bien des choses affligeantes pour nos frères et leur causer bien du chagrin.

En général, on ne se fait pas une juste idée des conséquences funestes que peuvent entraîner des paroles, et on ne songe guère qu'à l'effet produit au moment où elles se prononcent.

Mais suivez-les, je vous prie, dans leur rapide voyage de bouche en bouche, et vous serez effrayés des ravages qu'elles vont faire. Ce ne sera, si vous le voulez bien, qu'une simple médisance, qu'on ne fera que répéter, mais pourquoi celui qui l'entend la cachera-t-il à celui qui la répétera ensuite ? Et si cette parole se répercute d'écho en écho qui la redisent tour à tour, faudra-t-il beaucoup de temps, je vous le demande, pour qu'une famille, une assemblée, voire un village en soient informés ? Ce fait raconté d'abord avec exactitude, sera dénaturé, grossi. Ce qui était vrai le matin se trouvera faux le soir. Répété devant des inconnus ou des indifférents il parvient à l'oreille d'un ami, d'un protecteur, d'un maître... quels résultats néfastes : brouilles entre voisins, reproches entre parents, perte de confiance d'un supérieur, etc... voilà les fruits amers d'une simple médisance.

Mais prenons un autre exemple. Suivons un jugement téméraire : on n'affirme pas que le fait soit vrai, on le suppose seulement. Trop tard, le trait est parti. Le premier a dit : « Peut-être », le second ajoute « c'est probable », puis « plus que probable » le troisième dira « c'est certain » avec un petit geste qui va loin et enfin chacun dira : on l'a vu.

Puis, pour tout réparer, mais plutôt pour tout gêner, un ami officieux rapporte à l'accusé ce qu'on a dit de lui. Alors, la cible de toute cette médisance, le point de mire des flèches acérées, celui autour de qui gravite ce tourbillon de méchanceté, s'indigne que l'on scrute ses intentions, s'irrite, recherche, remonte à la source du bruit, se plaint et se justifie. Ceux qui ont dit et répété ne veulent pas avoir tort, de là, explications, disputes, vengeances, et chacun se retire emportant dans le cœur une blessure qui saignera toute la vie.

Mais un autre exemple encore. C'est une autre plaisanterie, faite non pas aux dépens d'un absent mais sur un homme présent qui s'efforce de la prendre en riant. S'il est spirituel, il renvoie la flèche, et, de réponse en réponse, on arrive à des paroles acerbes, amères, ironiques, et chacun veut sortir en vainqueur de la joute oratoire. Si la victime est timide, elle est d'autant plus douloureusement blessée qu'elle ne peut arracher le trait de son cœur pour le renvoyer à son adversaire... Mais quelle peine, quelle colère contenue, quelle haine peut-être fermente dans ce cœur outragé... alors que l'amour n'agit pas avec inconvenance, ne fait pas de mal au prochain. Dans la bouche de l'Homme parfait point de fraude, dit le prophète, mais des paroles de grâce.

Je sais que toutes les médisances, tous les jugements téméraires, toutes les railleries n'auront pas des conséquences aussi graves, mais faut-il, à la guerre, que vingt balles portent pour tuer un homme ? Faut-il vingt traits pour faire saigner un cœur ? Ne reste-t-il pas, dans la vie de celui qui ne veille pas sur sa langue, assez de médisance, de raillerie, de paroles vaines et déplacées, de méchanceté peut-être, pour souiller bien des réputations, brouiller bien des amis ?

Qui pourra jamais dire le mal accompli de cette manière ? Personne, parce que la voie souterraine et sombre qu'il emprunte échappe à l'observateur le plus attentif. Il est pratiquement impossible de suivre, de bouche en bouche, une parole prononcée et répétée, il est surtout impossible d'apprécier le trouble qu'elle apporte dans les esprits, mais chacun peut connaître l'effet que produit sur son cœur une parole nuisible proférée en sa présence et, malgré soi, il retient dans sa mémoire une prévention, une certaine répugnance que la bonne conduite de l'accusé ne réussit pas toujours à détruire.

Si, de chaque trait lancé, de chaque flèche décochée il reste quelques traces douloureuses, quelle sera la somme de mal produite par une langue qui, durant une vie entière, aura semé médisances, propos inconsidérés, opprobres, railleries... ? et dois-je le dire, les enfants témoins de ces propos prêtent une oreille attentive et y sont bien plus intéressés qu'à la lecture d'un chapitre.

Encore, on ne croit pas en faire un mauvais usage, on parle d'un absent, on n'en dit pas de mal, on raconte simplement son histoire. Tout est vrai, rien n'est omis, on l'a vu soi-même. D'ailleurs, tout le monde le sait ; le répéter n'apprend rien à personne... Mais il ne faut pas que cela s'oublie ! Du reste, on reconnaît à l'absent de bonnes qualités, on les cite, on les énumère, on en relève le prix... Mais, ajoutez-t-on avec un air de fausse commisération, c'est bien dommage qu'à côté de cela il y ait telle ou telle chose... à part cela, il est bien brave... enfin, qui n'a pas ses défauts ?

Voyez, c'est comme tel autre qui ne lui ressemble pas à cet égard, mais qui, d'un autre côté, tombe dans des excès contraires ; je l'ai d'ailleurs remarqué, ainsi un jour... ici recommence une nouvelle histoire, encore véritable, citée comme exemple. Avec cela, ajoutez-t-on, je ne lui en veux nullement, je lui rendrais volontiers service... Cela, c'est pour l'avenir. Pour le présent, on le déchire innocemment, on l'égratigne, on le blesse...

D'autres fois encore on ne croit pas faire un mauvais usage de sa langue, on donne simplement son avis : soyez prudent avec lui, c'est la thèse générale. Mais bientôt, sous un fallacieux prétexte, sans même peut-être s'en apercevoir, on passe au particulier, alors on ajoute : « ne faites rien sans prendre vos mesures avec cet homme », il pourrait vous tromper, ou se tromper lui-même... enfin, je ne puis rien vous dire de formel, je ne le connais pas suffisamment, vous le connaissez sans doute mieux que moi, mais enfin, je puis vous donner le conseil de prendre toutes vos précautions. Je parle dans votre intérêt... etc... Alors, quel est le résultat le plus clair de ces paroles sans fondement ? L'auditeur intéressé écoute avec attention, ses soupçons sont éveillés, sa confiance est détruite pour toujours ; il gardera par devers lui une fausse opinion de celui qui était l'objet de l'entretien, et les conséquences néfastes de celui-ci ne sauront jamais être appréciées à leur valeur.

Quelles raisons donner à de tels conseils ? Une seule : le plaisir de se faire écouter, de se donner une importance capitale dans les relations entre amis.

Un autre écoute seulement, approuve d'un sourire. Par complaisance il ajoute un mot à la conversation (il faut bien répondre à qui interroge), puis y abonde en citant aussi son trait.

Celui-là commence par faire un éloge pompeux pour être mieux cru quand il fera la critique et ainsi il pourra s'attribuer le mérite de l'impartialité. Quelqu'un citera un tort, mais ce sera pour l'excuser, quelqu'autre parlera de ses propres défauts, afin de pouvoir, en toute liberté, énumérer ceux des autres.

Il faudrait des pages pour commenter tout le mal que la langue peut faire. Pour passer le temps (alors que Dieu dit de le racheter) quelqu'un plaisante ; un second approuve, retient la plaisanterie pour pouvoir, le cas échéant, la replacer avec autant de succès. Les manifestations de ce mal sont innombrables. Sans remords, on prend un secret plaisir à répandre le venin de la calomnie sur ses frères. Ce n'est pas que l'on ignore qu'il est injuste d'attaquer un absent, que ceux-ci ont toujours tort, on admet qu'ils n'ont pas le titre de prévenu. Si quelqu'un pense être religieux et qu'il ne tienne pas sa langue en bride, le service religieux de cet homme est vain (Jacques 1:26).

Le serpent mord parce qu'il n'a pas de charme (Eccl. 10:11). Le charme, pour nous, c'est l'action puissante du Saint-Esprit.

On peut mettre le mors aux chevaux pour les faire obéir (Jacq. 3:3). Toute espèce de bêtes sauvages a été domptée par les hommes (les preuves en sont là) mais pour la langue, personne n'est parvenu à la dompter ni à l'asservir. Mais remontons à la source. La Parole de Dieu, toujours pénétrante, nous livre les origines secrètes de ce vice : la médisance. Elle déclare : « de l'abondance du cœur, la bouche parle » (Luc 6:45).

Méditons ces quelques mots de l'Écriture, et souvenons-nous que : « de toutes les paroles oiseuses que les hommes auront prononcées, ils devront rendre compte au jour du jugement » (Matt. 12:36).

Quels sont les remèdes ? La crainte de Dieu, Sa Parole, Son Esprit, Son Amour dans nos cœurs.

La crainte de déplaire au Dieu qui nous a sauvés, nous a rachetés, nous a donnés une telle part et une telle espérance. Sa Parole, qui nous donne de si puissants correctifs quand elle trouve de l'écho dans nos cœurs « Tu n'iras pas ça et là, médisant parmi ton peuple » (Lév. 19:16). Son esprit qui nous conduit dans toute la vérité. Son amour, qui nous porte à donner notre vie pour les frères.

Je rappellerai ici un trait bien connu de l'histoire d'Ésope, fabuliste grec. Son maître Xanthus lui ayant donné l'ordre d'acheter au marché ce qu'il y aurait de meilleur et rien d'autre, Ésope n'acheta que des langues qu'il fit accommoder à toutes les sauces. Les convives ne tardèrent pas à s'en dégoûter : « Hé, qu'il a-t-il de meilleur que la langue » ? répondit Ésope ; « c'est le lien de la vie civile, la clé des sciences, l'organe de la vérité et de la raison ». « Eh bien, » reprit Xanthus, qui prétendait l'embarrasser, « achète-moi demain ce qu'il y a de pire ». Le lendemain, Ésope ne fit encore servir que des langues, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde.

« C'est la mère de tous les débats, la nourrice de tous les procès, la source des divisions et des guerres ; si elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie ». Ces paroles prononcées 500 ans avant J.C., sont toujours d'application et sont restées célèbres dans le monde entier.

Mais quittons ce pénible sujet de la médisance, et considérons ensemble le bien immense qu'a fait et que peut faire ce petit membre. La bénignité (indulgence, douceur, condescendance affectueuse) de la langue est un arbre de la vie (Proverbes 15:4).

L'Épître de Jacques, au chapitre 3, place trois choses devant nous : d'abord le très petit gouvernail d'un navire ; ensuite un petit feu qui allume une grande forêt et enfin une fontaine qui fait jaillir par la même ouverture le doux et l'amer.

Le petit gouvernail amène le navire au port avec sa cargaison, si précieuse pour l'humanité, malgré tous les éléments contraires. C'est l'image du bien que la langue peut faire lorsqu'elle est bridée et que nous sommes rendus capables de gouverner notre manière de parler par les principes si précieux de la nouvelle nature. Par elle, nous bénissons le Seigneur et Père (et nous savons que la louange est bienséante, chose agréable à Dieu et qui est appelée bonne (Psaume 147:1). Par elle aussi, ceux qui craignent l'Éternel dans un temps particulièrement mauvais, relaté dans le livre de Malachie (3:16), parlent l'un à l'autre et captivent ainsi l'attention du Grand Dieu qui a fait les cieux et la terre, de telle sorte que l'Écriture dit : « Il a été attentif ».

Par la langue encore, nous nous consolons l'un l'autre (1 Thess. 4:18) en nous occupant du glorieux retour du Seigneur Jésus. Par elle, nous nous édifions l'un et l'autre sur notre très sainte foi (Jude 20) et ainsi, encouragés, nous poursuivons la course qui est devant nous. Par elle, nous pouvons faire connaître l'œuvre merveilleuse de notre Sauveur, nous pouvons nous exciter l'un l'autre à l'amour et aux bonnes œuvres (Héb. 10:24), remuer les cœurs, de telle sorte que la personne du Seigneur Jésus nous devienne toujours plus sensible. Ainsi, nous pourrions acquérir un titre qu'on ne rencontre pas souvent dans les Écritures : « fils de consolation » (Actes 4:36). Par elle, nous pouvons ramener un égaré du bon chemin (Jacq. 5:20), sauver une âme de la mort et couvrir une multitude de péchés. Par elle aussi, nous pouvons consoler la veuve et soutenir l'orphelin ; nous pouvons dire des choses si précieuses de la personne de Christ lorsque notre langue est comme le style d'un écrivain habile (Ps. 45:1).

Par elle aussi nous pouvons, comme Pierre, parler de Celui qui a été crucifié, amener ainsi une âme à la connaissance de ce grand salut et permettre au ciel de se réjouir. Par elle encore, nous pouvons éclairer nos frères retenus ou asservis dans diverses

organisations religieuses. Par elle toujours, nous pouvons bénir ceux qui nous persécutent et, service si précieux, c'est par elle que nous prions.

L'éternité livrera tous les secrets résultats de ce travail silencieux de la prière, de l'intercession et de la supplication. Les assemblées auront été soutenues, gardées, richement douées de dons précieux parce que la langue aura parlé de ces choses devant Dieu. De graves difficultés auront été résolues, non pas parce que l'on aura discuté devant les intéressés, mais parce que, dans le secret on les aura soumises à Dieu. Qui pourra révéler, sinon le tribunal de Christ, tout le bien que la langue, sous l'action puissante du Saint-Esprit, a pu faire dans ce monde.

L'Ecclésiaste dit : « les paroles de la bouche du sage sont pleines de grâce, » (10:12) ou, en quelque sorte, sèment le salut. Le divin Modèle pouvait dire : « Il m'a donné la langue des savants, pour que je sache soutenir par une parole celui qui est las » (És. 50:4) et c'est ce qu'il fait le long du chemin, disant aux uns et aux autres : « Ayez bon courage » (Marc 6:50).

La langue peut encore être employée pour chanter les louanges du Seigneur et ainsi permettre à la joie selon Dieu de s'extérioriser : « Si quelqu'un est joyeux, qu'il chante des cantiques » (Jacq. 5:13).

Avant de terminer, écoutons la voix de la sagesse : « Je parle des choses excellentes, et l'ouverture de mes lèvres prononce des choses droites » (Prov. 8:6).

Le psalmiste peut dire : « Toutes les paroles de Sa bouche sont selon la justice et en elle rien de pervers ni de tortueux » (Prov. 8:8) et David ajoute, comme prends garde solennel : « La parole n'est pas encore sur ma langue que voilà, ô Éternel, tu la connais tout entière » (Ps. 139:4).

Dieu est l'auditeur attentif de toutes nos conversations. Qu'Il nous donne la grâce d'y songer davantage et, si nous le réalisons, la chose est certaine, Il nous bénira.

« Celui qui garde sa langue garde son âme de détresses » (Prov. 21:23) et encore « le rapporteur divise les intimes amis » (Prov. 16:28).

Un chrétien doit-il prendre part à la politique ?

Traduction libre de H.P.Barker

Table des matières

- 1 Qu'est-ce qu'un chrétien ?
- 2 Israël et l'Église
- 3 Deux grandes catégories de bénédictions
- 4 La réjection de Christ
- 5 La vie de Christ sur la terre
- 6 Les premiers temps du christianisme
- 7 Les temps actuels
- 8 Les jours à venir

À cette question, beaucoup répondent : « Bien sûr que oui ! Et meilleurs chrétiens ils sont, meilleurs hommes politiques ils seront ». Il est indéniable que de nombreux chrétiens font de la politique. Ils le font au nom de la justice et pour le bien de leurs semblables. Toutefois, pour le serviteur de Christ, la question primordiale devrait toujours être : Qu'est-ce qui plaît à mon Maître ? C'est ce qui lui plaît que nous avons à rechercher. Le Seigneur n'a-t-il rien exprimé dans sa Parole quant au sujet dont nous voulons nous occuper ? Voyons donc ce qu'il en est.

1 Qu'est-ce qu'un chrétien ?

Des personnages de l'Ancien Testament comme Abraham, Moïse, ou David étaient-ils des chrétiens ? Qu'ils aient eu une vraie foi, qu'ils aient été de véritables saints de Dieu, cela ne fait aucun doute, mais ce n'étaient pas des chrétiens.

Un chrétien connaît Jésus Christ comme son Sauveur personnel, mort pour lui sur la croix. Par la foi en Jésus, il a été justifié et a été fait enfant de Dieu. Il appartient à la sphère de bénédictions particulières qui a été introduite par la venue du Saint Esprit sur la terre, à la suite de la mort, de la résurrection et de l'élévation de Christ dans la gloire. Le Saint Esprit habite en lui et l'unit à Christ dans les lieux célestes. Avec ses frères et soeurs dans la foi, il est appelé d'un appel céleste, et est béni de toute bénédiction spirituelle. Il est vu comme étant mort avec Christ, et comme étant ressuscité avec lui. Sa position est celle d'une identification avec Christ. Et jusqu'au jour où tout cela sera manifesté, il est appelé à marcher à la lumière de ces vérités, comme étranger et pèlerin sur la terre.

Tout ceci est clairement enseigné dans les Saintes Écritures. Il vaut la peine de les regarder de près pour s'en convaincre.

Êtes-vous sûr, cher lecteur, d'être un chrétien ? Êtes-vous justifié de tout péché et l'Esprit Saint habite-t-il en vous ? Êtes-vous un membre du corps de Christ dont lui-même est la tête glorifiée dans le ciel ? Dieu peut-il parler de vous comme de l'un de ses enfants ?

2 Israël et l'Église

Pour avoir une vue d'ensemble du sujet qui nous occupe, rappelons qu'il plut à Dieu, dans ses conseils envers les hommes, de choisir deux peuples selon son bon plaisir.

Le premier fut Israël. Aimé d'un amour éternel et choisi depuis la fondation du monde, ce peuple a été appelé par Dieu à occuper une place unique sur la terre, pour la bénédiction de tous les autres peuples. Toutefois, il a entièrement failli à sa vocation. À la suite de plusieurs siècles de péché et de rébellion, sa méchanceté culmina dans la crucifixion du Messie promis. En raison de cet acte effroyable, Dieu a suspendu ses relations avec ce peuple coupable, bien que cette sanction ne soit pas définitive. Beaucoup de prophéties nous parlent clairement d'un jour où Dieu tournera les cœurs des fils d'Israël vers Christ. Il rétablira alors des relations directes avec eux et ils deviendront le canal par lequel Dieu pourra bénir toutes les nations de la terre.

En attendant la restauration d'Israël, Dieu a mis en lumière le propos qu'il avait conçu avant la fondation du monde concernant l'Église. Des hommes, tirés d'entre les Gentils aussi bien que d'entre les juifs, devaient être rassemblés en un seul corps pour appartenir de façon particulière à Christ, pour être ses cohéritiers et être unis à lui par les liens les plus étroits. Ce fait était un mystère caché au cours des siècles antérieurs. La révélation de ce mystère constitue un des traits caractéristiques du christianisme, et le distingue de tout ce qui a eu lieu avant, comme de tout ce qui le suivra (Éph. 3).

Israël a pour ainsi dire été mis à l'écart, de sorte que l'Église (composée de tous les vrais chrétiens à partir de la Pentecôte) puisse occuper le premier plan. Lorsqu'elle aura terminé sa course sur la terre et atteint sa glorieuse destination dans le ciel, alors Israël sera réhabilité et redeviendra le centre de la bénédiction de Dieu pour la terre.

On parle souvent d'Israël et de l'Église comme étant respectivement « le peuple terrestre » et « le peuple céleste » de Dieu. Ces expressions sont très justes. Israël a été appelé d'un appel terrestre, avec des promesses liées à la terre, tandis que l'appel de l'Église

est céleste, sa vocation est céleste et ses bénédictions sont dans les lieux célestes. Cette différence est évidente si l'on se réfère aux passages des Écritures qui nous parlent de ces deux grandes catégories de bénédictions, l'une pour les juifs, l'autre pour les chrétiens.

3 Deux grandes catégories de bénédictions

Penchons-nous tout d'abord sur Deutéronome 28, et voyons de quelle nature sont les bénédictions promises. «Toutes ces bénédictions viendront sur toi... Tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans les champs. Le fruit de ton ventre sera béni, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes bêtes, les portées de ton gros bétail, et l'accroissement de ton menu bétail ; ta corbeille sera bénie, et ta huche» (v. 2-5). Et ainsi de suite.

On voit immédiatement que les bénédictions promises aux Israélites en raison de leur obéissance étaient liées à la prospérité sur la terre.

Passons maintenant à Éphésiens 1. Combien les bénédictions que nous trouvons ici sont différentes ! «Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ» (v. 3).

Que désigne le nous dans ce verset ? Les chrétiens ! Nos bénédictions sont spirituelles, elles sont célestes, en contraste avec les bénédictions temporelles et terrestres promises aux Israélites pieux et obéissants.

Les chrétiens n'ont reçu aucune promesse quant à leur prospérité sur la terre. Au contraire, les chrétiens les plus pieux ont souvent été les plus pauvres. Voyez l'apôtre Paul, par exemple. Il dit de lui-même : «Jusqu'à cette heure nous souffrons et la faim et la soif, et nous sommes nus, et nous sommes souffletés, et nous sommes sans demeure fixe» (1 Cor. 4:11). Il y a loin entre être béni dans sa corbeille et dans sa huche et ce que dit ce passage.

On n'insistera jamais assez sur le fait que la bourgeoisie du chrétien est dans les cieux (Phil. 3:20). Le mot bourgeoisie ici a la même signification que citoyenneté ; il est donc en connexion directe avec le sujet qui nous occupe, la politique. «Notre citoyenneté est dans les cieux», pourrions-nous lire.

Un chrétien dira peut-être : «J'aimerais avoir un caractère plus céleste». Ce désir est bon, si l'on pense à la marche et à la conduite. Plût à Dieu que nous soyons tous plus célestes ! Mais nos nombreuses infirmités ne doivent pas nous conduire à minimiser la vérité fondamentale que nous, les chrétiens, nous sommes un peuple céleste selon le propos et l'appel de Dieu. À la différence d'Israël, nous appartenons au ciel ; c'est là que nous avons notre citoyenneté.

4 La réjection de Christ

Lorsque le Seigneur Jésus était sur la terre, il y avait déjà des hommes occupés à la construction d'un grand système mondial. La religion trouvait sa place dans cette structure, mais il n'y en avait aucune pour lui. Il y était comme un corps étranger. Il était «la pierre que ceux qui bâtissaient ont rejetée» (Matt. 21:42).

Les hommes sont toujours en train de construire, et nous voyons tout autour de nous le grand édifice du système mondial. Quel système fabuleux que celui-là ! Il y a de la place pour à peu près tout ce qu'on veut. Mais remarquons-le bien, ce grand système reste fermé à Christ. Les chefs de ce monde lui ont refusé une place et l'ont crucifié.

Pour un coeur honnête, ce fait capital révélera toute chose sous son vrai jour. Nous ne devrions jamais oublier que nous sommes de passage dans un monde qui n'a pas voulu de notre Seigneur et l'a couvert de honte. Sommes-nous conscients de cela ? Ce seul fait ne nous amène-t-il pas à considérer ce monde comme «la vallée de l'ombre de la mort» ? Comment pourrions-nous partager les espoirs et les ambitions de ce monde alors que celui que nous aimons en a été et en est toujours exclu ?

De plus, ce monde a pris le grand ennemi de Christ, Satan, pour chef et pour dieu. Du point de vue politique, Satan est le chef de ce monde (Jean 14:30), et du point de vue religieux, il en est le dieu (2 Cor. 4:4).

Nous est-il difficile alors de comprendre que le présent siècle est mauvais ? C'est ainsi qu'il est qualifié en Galates 1:4. Ce passage nous enseigne que Christ «s'est donné lui-même pour nos péchés, en sorte qu'il nous retirât du présent siècle mauvais». Nous appartenons à une autre sphère. Aujourd'hui c'est le temps de la domination de Satan. En parlant de ses rachetés, le Seigneur Jésus dit explicitement : «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde» (Jean 17:16). Aucun passage ne nous dit que le chrétien soit placé dans le monde pour l'améliorer. Non, son devoir, c'est de rendre témoignage pour celui qui a été rejeté, et auquel nous sommes liés dès maintenant et pour l'éternité.

Laissons-nous imprégner par le grand fait que Christ a été rejeté et demandons-nous sincèrement s'il est louable de nous tenir pour autre chose que des étrangers dans ce monde.

5 La vie de Christ sur la terre

Nous avons sans doute déjà développé une bonne partie de la réponse à la question posée en tête de ces lignes. Les faits et les principes que nous avons considérés montrent à l'évidence qu'il n'y a qu'une seule réponse possible : non.

Cependant, il y a encore d'autres choses qui doivent retenir notre attention. Voyons d'abord ce que nous pouvons apprendre de la vie du Seigneur sur la terre.

Il y avait à l'époque une grande agitation politique. La Judée avait été annexée par l'empire romain et un gouverneur représentait à Jérusalem le pouvoir païen haï. Le sentiment national était vif. Les pharisiens étaient à l'affût d'une occasion pour renverser le pouvoir et se libérer du joug qui les exaspérait. Dans de telles circonstances, n'aurait-on pas pu attendre du Seigneur qu'il exprime son point de vue sur la situation politique ? Il aurait pu accorder son soutien ou bien au parti national, à tendance patriotique et religieuse, ou bien au parti romain représenté par les Hérodiens. Dans un cas bien précis, des représentants de ces deux partis opposés tentèrent d'obtenir une opinion politique de la part du Seigneur, au moyen d'une question habilement posée : «Est-il permis de payer le tribut à César, ou non ?» Allait-il leur conseiller de supporter patiemment le joug des Romains, ou bien de s'insurger ?

Pour un homme politique, quelle occasion cela aurait été de se faire entendre ! Des représentants des deux partis les plus importants du pays attendaient avec impatience une réponse ! Qu'allait donc conseiller le grand Maître ? Allait-il se rallier aux côtés du gouvernement, ou préconiser de suivre le mouvement de la résistance ?

Il fut vite clair que le Seigneur Jésus n'avait aucun commentaire à apporter sur la politique de l'époque. Sa mission parmi les hommes consistait à rappeler les droits de Dieu au coeur et à la conscience de ceux qui l'entouraient. C'est pourquoi, en montrant une pièce de monnaie destinée à payer le tribut impérial, il demanda : «De qui est cette image et cette inscription ? - De César», répondirent-ils. Alors il leur dit : «Rendez donc les choses de César à César et les choses de Dieu à Dieu» (Matt. 22:21).

Cette réponse a certainement suscité des murmures dans le parti des pharisiens. «Quelle absence de patriotisme !» ont-ils pu penser. «Pourquoi n'a-t-il pas invité les gens à combattre pour la liberté et à résister à la tyrannie ?» Il n'est pas possible de rappeler cet incident sans voir que le Seigneur Jésus a délibérément refusé de prendre position quant à une question politique.

Précédemment, le Seigneur aurait eu l'occasion de prendre le commandement d'une foule enthousiaste prête à défendre l'indépendance de la Galilée, la province du nord de la Palestine. Les gens avaient été tellement impressionnés par la puissance du Seigneur, quand il avait nourri une grande foule avec quelques pains et quelques poissons, qu'ils étaient décidés à faire de lui leur roi

(Jean 6:15). Mais ce n'était pas dans ce but qu'il était venu sur la terre. Il n'avait aucun désir d'être entraîné dans un tel mouvement et il se retira dans un lieu désert. Il n'était pas un homme politique. Son dessein était de servir Dieu et de sauver les hommes.

À une autre occasion, on demande au Seigneur de jouer le rôle d'arbitre, à la suite d'une querelle. Qu'aurions-nous fait en pareille circonstance ? Aurions-nous pensé que c'était là une excellente occasion de rendre la justice et de faire ainsi une bonne oeuvre parmi les hommes ? Aurions-nous accepté de jouer ce rôle ? Remarquons bien que notre Maître ne l'a pas fait. «Homme - dit-il - qui est-ce qui m'a établi sur vous pour être votre juge et pour faire vos partages ?» (Luc 12:14). Sa tâche était tout autre et de loin plus importante.

Quelqu'un demandera peut-être : «Un arbitrage est-il une mauvaise chose ?» Évidemment non. Un arbitrage vaut mieux qu'une querelle. Il est préférable que le monde règle ses conflits par le dialogue plutôt que par la guerre. Mais ce qui est frappant, c'est que le Seigneur Jésus a laissé le soin de ce genre d'affaires à d'autres. Il n'a pas condamné l'arbitrage, mais il n'y a pas pris part lui-même. Cela faisait partie d'une catégorie de choses qui n'entraînent pas dans ce qu'il avait appelé «les affaires de mon Père». Et le chemin du divin Maître est sans aucun doute celui que tout disciple doit suivre.

6 Les premiers temps du christianisme

Au début du christianisme, l'esclavage était une institution bien établie et d'une cruauté sans pareille. On aurait pu penser que les serviteurs de Christ se soient sentis appelés à entamer une campagne pour tenter de l'abolir. Toutefois, l'épître à Philémon nous montre que les chrétiens de ces premiers temps n'ont rien entrepris pour changer cet état de choses. Onésime, un esclave en fuite, s'était converti par la prédication de l'apôtre Paul à Rome. Au lieu de saisir cette occasion pour dénoncer les maux de l'esclavage, l'apôtre renvoie expressément cet esclave à son maître chrétien, avec un message plein d'amour et de délicatesse. Il lui demande d'accueillir son esclave comme un frère en Christ.

Aucun chrétien ne peut rester indifférent aux mauvais traitements infligés aux esclaves, que ce soit à cette époque ou à l'heure actuelle. Sans parler des horreurs liées au commerce d'esclaves, qui existe encore ici et là sur la terre. Mais la ressource du chrétien, c'est Dieu lui-même. Non pas l'agitation, ni la propagande politique, ni des pétitions adressées au Parlement, ni des mobilisations de foules ! Non, la ressource, c'est d'entrer dans la présence de Dieu pour y déposer le fardeau que le monde fait peser sur notre coeur et d'en ressortir pour annoncer la bonne nouvelle de Christ aux hommes.

De cette façon, le chrétien pourra servir son Maître correctement. C'est ce que nous montre le Nouveau Testament.

7 Les temps actuels

À une époque où l'esprit démocratique a pénétré partout, nous ne devons pas oublier que les chrétiens sont exhortés à «honorer le roi» (1 Pierre 2:17). Qui était sur le trône lorsque l'apôtre Pierre écrivit cette exhortation ? Certainement pas un bon souverain ! C'était Néron, un des pires tyrans que le monde ait jamais connus. Un homme qui avait fait tuer sa mère et sa femme, qui était l'incarnation du vice et de la cruauté, portait la couronne impériale. Mais les chrétiens n'étaient pas appelés à collaborer à quelque mouvement que ce soit pour tenter de renverser l'empereur, ou pour chercher à instituer un meilleur gouvernement. Ils devaient persévérer dans une obéissance tranquille, et supporter des afflictions jusqu'à souffrir injustement, s'ils étaient appelés à cela. Et en plus, ils devaient honorer le roi à cause de sa position (1 Pierre 2:13-17). Toute autorité est ordonnée de Dieu (Rom. 13:1) ; le chrétien doit s'y soumettre, et non y résister.

Certains chrétiens voient les choses autrement. Ils pensent qu'ils doivent faire tout ce qui leur est possible pour donner une dimension morale à la vie publique, une dimension d'honnêteté.

Ceux qui parlent ainsi devraient considérer le cas de Lot. C'était un homme juste (2 Pierre 2:7). Mais il a commis une grave erreur. Après s'être établi dans la ville de Sodome, il y a accepté une position d'autorité. Nous le voyons assis à la porte de la ville, lieu où siégeaient les magistrats (Gen. 19:1). Il soupirait après la justice, dans cette atmosphère malsaine de Sodome. Mais ses efforts se sont soldés par un échec total. Son témoignage a été vain, ses mises en garde ont été ignorées et la destruction de la ville en a fait un fugitif ruiné qui finit misérablement ses jours dans une grotte. Quelle leçon !

D'aucuns pourraient encore demander : N'est-il pas juste d'essayer d'élire les meilleurs candidats au Parlement ? N'est-ce pas ainsi que de meilleures lois passeraient, et que le pays serait mieux dirigé ?

On pourrait penser qu'il en est ainsi, mais c'est souvent le contraire qui arrive. Il est remarquable de voir que quand le temps fut venu pour que Dieu établisse un homme pour gouverner le monde entier, il choisit un homme violent et tyrannique tel que Nebucadnetsar. Cet homme fut le chef du premier grand empire des nations, quand Israël fut déchu de la faveur de Dieu à cause de sa désobéissance. Au lieu de le laisser sous la domination de rois de la lignée de David, Dieu livra son peuple entre les mains des Gentils, sous l'autorité de Nebucadnetsar, la «tête d'or» de Daniel 2. Dieu est au-dessus de tout et il peut accomplir sa volonté aussi bien par des hommes méchants que par des hommes bons. Que les chrétiens s'occupent donc des choses qui concernent leur Maître et qu'ils laissent le monde s'occuper des choses qui concernent son maître !

8 Les jours à venir

Pour le lecteur attentif de la Parole, il est évident que Satan a la haute main sur tout le grand système de ce monde. Ce système n'est pas encore à son apogée, mais son développement nous est décrit dans les prophéties.

Les pays d'Europe ont un rôle prépondérant à jouer dans ce vaste système organisé par le diable. Ils constitueront une confédération de dix royaumes, gouvernée par un chef que les Écritures appellent «la Bête» (Apoc. 13). Les juifs, de retour en Palestine et toujours incrédules, prendront pour roi un homme dont la méchanceté sera sans frein, l'«Antichrist». La Bête et l'Antichrist formeront une alliance et il s'ensuivra un débordement de mal sur la terre. On pourrait s'étendre longuement sur les choses terribles qui auront lieu alors. Les jugements sur «ceux qui habitent sur la terre» seront indescriptibles et leurs souffrances affreuses. On trouve beaucoup de détails à ce sujet dans les livres de Daniel et de l'Apocalypse. Soyons bien conscients que c'est vers ce dénouement-là que tend la politique d'aujourd'hui.

Mais si Satan est en train de construire ce grand système qu'il domine, Dieu a aussi un plan en vue, un plan d'envergure dont Christ est le centre. Je ne parle pas ici du ciel, ni de l'état éternel, mais du règne de Christ connu sous le nom de Millénium, les mille ans de bénédiction et de gloire sur la terre.

En Daniel 2, nous voyons le grand système mondial anéanti par «une pierre» qui se détache «sans mains», qui devient une grande montagne et remplit toute la terre. Ce passage nous montre ce qui remplacera le grand système de ce monde après sa destruction. «Le Dieu des cieux établira un royaume». De nombreuses prophéties attestent que Jérusalem sera la capitale de ce merveilleux royaume et qu'un règne de justice et de paix sera établi jusqu'aux extrémités de la terre. Alors, les hommes remettront leur épée au fourreau et ne feront plus la guerre.

Mais le chrétien aura sa part dans une sphère plus élevée et plus glorieuse encore. Si le monde à venir a un côté terrestre, il en a aussi un céleste, le royaume du Père. Dans celui-ci, en qualité d'enfants, nous serons pour toujours chez nous. Nous pourrons

contempler, dans l'adoration, toutes les gloires de Christ en relation avec la bénédiction des hommes sur la terre, mais nous serons avec lui, demeurant dans l'amour du Père, et connaissant comme nous avons été connus.

Chose merveilleuse à dire, nous pouvons jouir déjà maintenant de cette scène d'amour et de vie. Nous n'y sommes pas encore de fait, mais nous pouvons y entrer par la puissance de l'Esprit Saint et goûter les joies de ce royaume de félicité. L'Esprit déploie ses gloires à nos coeurs et nous donne de voir Celui qui en est le centre, le Fils bien-aimé du Père.

Si nous connaissons davantage la joie de cette demeure, nous vivrions, par l'Esprit de Dieu, dans une sphère où les ambitions de ce monde n'ont aucune place. Et nous chercherions à passer le temps de notre séjour ici-bas, non en agissant pour le compte de ce système du monde, mais en accomplissant la volonté de Dieu et en défendant les intérêts de Celui qui a été rejeté ici-bas, mais exalté là-haut !

Le vin, l'alcool et le chrétien

La Parole de Dieu nous parle de l'utilisation du vin, de son usage médical et domestique, ainsi que lors de fêtes et d'événements particuliers, comme le mariage.

a) Un usage médical pour étourdir celui qui va mourir, pour donner de la gaieté à celui qui a de l'amertume dans le coeur, pour oublier sa pauvreté et ses peines (Prov. 31:6-7), un effet bienfaisant sur les plaies (Luc 10:34) et sur la fatigue (2 Sam. 16:2). L'apôtre Paul conseillait à Timothée d'user d'un peu de vin à causes de ses fréquentes indispositions (1 Tim. 5:23).

b) Un usage domestique. Le vin était offert aux hôtes (Cant. 5:1 ; 8:2 ; 1 Cor. 11:22 ; Jean 2:10).

Son usage était interdit aux sacrificateurs avant leur entrée dans la tente d'assignation (Lévit. 10:9).

Il était recommandé aux rois et aux juges de ne pas boire de vin pour ne pas se tromper dans leur jugement, de même le sacrificateur et le prophète pouvaient s'égarer par l'abus de boisson forte (Prov. 31:4-5, Eccl. 10:17, Ésaïe 28:5-7).

Nous voyons donc une mise en garde, de la part de Dieu, pour l'homme en général, et pour Ses enfants en particulier, contre les excès de boissons.

Il y a un risque sérieux de se laisser aller en prendre l'habitude progressivement (Prov. 23:31-35), et il vaut mieux s'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

«On est esclave de celui par qui on est vaincu» (2 Pier. 2:19). Selon Ésaïe 28:1, on peut être vaincu par le vin, et alors on en devient esclave avec des conséquences dégradantes.

La Parole de Dieu avertit du danger d'aviilissement de celui qui ne sait pas se modérer (exemples des ivresses de Noé et de Lot et leurs conséquences, Gen. 9:20, 19:30), d'un endurcissement de coeur ; exemple de Nabal (1 Sam. 25:36-38), l'ivrognerie étant un péché grave (1 Cor. 6:10, 11) que Dieu peut châtier.

Le Nouveau Testament met en garde les serviteurs, les surveillants et les femmes âgées à ne pas être adonnés aux boissons fortes (1 Tim. 3:8, Tite 1:7, Tite 2:3).

Le vin entraîne la dissolution (Éph. 5:18), c'est-à-dire à avoir des moeurs dissolus : le vin ôte le sens (Osée 4:11), l'homme de Dieu est incapable d'avoir le discernement de ce qui convient ou de ce qui ne convient pas.

Un verset à remarquer, Ésaïe 5:11-12, où nous trouvons l'association de la musique et de la boisson, avec la malédiction annoncée à ceux qui courent après ces festins car ils ne regardent pas à l'oeuvre de l'Éternel.

Quant à l'enfant de Dieu, son corps est le temple du Saint Esprit, et doit être tenu en bride (Jacques 3:2). Il est exhorté à de multiples reprises à la sobriété (1 Thes. 5:6, 8 ; 2 Tim. 4:5 ; Tite 2: 2, 6 ; 1 Pier. 4:7 ; 5:8) et à n'être asservi par aucune chose (1 Cor. 6:12). Un excès de vin peut produire la moquerie (Prov. 20:1) et la gourmandise appauvrit (Prov. 23:21).

En résumé, l'asservissement au vin et aux boissons fortes entraîne aviilissement, endurcissement du coeur, moeurs dissolus, dégradation et esclavage pour ceux qui sont ainsi vaincus. La sobriété est fortement recommandée par l'Écriture sainte. L'abstinence est montrée par des hommes se consacrant à l'Éternel (Nombres 6 et Jér. 35), sans pour autant devenir une loi pour le chrétien. En cas d'incapacité à rester sobre, il vaut mieux s'abstenir complètement. Au cas où on risquerait de scandaliser quelqu'un, on doit tenir compte de Rom. 14.

Le chrétien et l'argent

Source : Éditions BPC, Bibles et Publications Chrétiennes

Table des matières

1	Introduction
2	Deux sortes de richesses
2.1	Les bénédictions terrestres
2.2	Les bénédictions spirituelles
3	Pour les pauvres
3.1	Pourquoi suis-je pauvre ?
3.2	L'exemple de l'apôtre Paul
3.3	Encouragements
4	Pour les riches
4.1	Est-ce un mal d'être riche ?
4.2	Riches en bonnes oeuvres
5	Recevoir
5.1	Tout nous vient de Dieu
5.2	La responsabilité de travailler de manière honnête
5.3	Les dettes
5.4	Le cas des serviteurs de Dieu
6	Donner
6.1	Combien donner ?
6.2	Comment donner ?
6.3	Les collectes
6.4	À qui donner ?
7	Conclusion

1 Introduction

John D. Rockefeller était durant sa vie l'homme le plus riche du monde ; sa fortune était si colossale qu'on pourrait dire qu'il avait des ressources illimitées. Au cours d'une entrevue, quelqu'un lui a demandé : « Combien d'argent faut-il pour en avoir assez ? »

Il a répondu : « Juste un petit peu plus ! »

John D. Rockefeller était un homme qui avait accepté Jésus Christ pour son Sauveur. Par grâce, il a beaucoup reçu de la part de Dieu, à la fois spirituellement et matériellement. Il a aussi eu la joie de beaucoup donner. Pourtant, dans sa réponse, il reconnaissait qu'au fond du cœur de tout être humain existe le désir de posséder toujours davantage.

En effet, trois tendances sont ancrées dans nos cœurs naturels :

- le désir de possession, qui nous fait convoiter sans cesse ce qui nous plaît ;
- la jalousie, qui nous pousse à nous comparer et à vouloir ce que l'autre possède ;
- l'égoïsme, qui se traduit par le refus de partager ce que nous avons avec d'autres qui ont moins que nous.

Lorsque ces mauvais penchants sont à l'œuvre, l'argent devient un dieu qui gouverne nos vies. Chercher à posséder toujours plus et profiter au maximum de la vie sur la terre, c'est en réalité le programme de l'homme sans Dieu, perpétuellement insatisfait. « Celui qui aime l'argent n'est point rassasié par l'argent » (Ecclésiaste 5:10).

Mais qu'en est-il de nous, croyants nés de nouveau, qui désirons vivre pour le Seigneur ? Que faire dans la vie quotidienne ? L'argent est-il une chose mauvaise en elle-même que nous devrions rejeter ? Non ; mais loin de nous laisser asservir par l'argent, nous devons être conduits par Dieu à la fois dans la façon dont nous l'obtenons, et dans l'usage que nous en faisons. Souvenons-nous toujours que tout appartient au Seigneur : ce n'est pas notre compte en banque, ce ne sont pas nos biens. Tout ce que nous avons vient de lui, et il nous demandera un jour si nous avons été des gestionnaires fidèles de tout ce qui nous a été confié (Luc 19:15).

Quelle que soit sa situation, bien des questions se posent au croyant :

- La richesse n'est-elle pas le signe de la bénédiction ?
- Pourquoi suis-je pauvre, alors que d'autres sont dans l'abondance ? J'aime le Seigneur, pourquoi ne me bénit-il pas ?
- Est-ce mal pour un chrétien d'être riche ?
- Si je suis fidèle, et si je donne beaucoup, Dieu va-t-il me récompenser en m'enrichissant ?
- Que faire de l'argent dont je dispose ?
- Dois-je donner la dîme ?

La Parole de Dieu nous éclaire sur tous ces sujets concrets de notre vie de chaque jour.

2 Deux sortes de richesses

La Bible distingue deux sortes de richesses, et il est essentiel de bien comprendre ce qui les différencie :

Les richesses terrestres, qui sont souvent matérielles, visibles et passagères : l'argent, la prospérité matérielle sous toutes ses formes, mais aussi une vie longue et paisible, une bonne santé, une famille, une amitié...

Les richesses spirituelles, qui sont permanentes, et qui sont dans les lieux célestes : le pardon de Dieu, la certitude du salut, la vie éternelle, l'adoption par Dieu notre Père qui a fait de nous ses enfants, l'Esprit qui nous a été communiqué, les places préparées pour nous dans le ciel...

Comment sont-elles attribuées ?

2.1 Les bénédictions terrestres

Les bénédictions terrestres sont destinées à tous les hommes

La bonté de Dieu s'exerce en tout temps, envers tous les hommes : tous reçoivent, à des degrés divers, des bénédictions terrestres : « Votre Père qui est dans les cieux... fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes » (Matthieu 5:45 ; voir aussi Genèse 5:2 et Ecclésiaste 5:18, 19). Combien en bénéficient (ils ont une famille, une bonne santé, un travail ou des revenus suffisants...) sans s'en rendre compte ni en remercier le donateur !

Dieu est souverain et il suspend parfois ces bénédictions : cela peut avoir lieu pour parler à tous les hommes (famine, guerre...), mais cela peut aussi être la conséquence directe de leurs actes : « La paresse fait tomber dans un profond sommeil, et l'âme négligente aura faim » (Proverbes 19:15). D'une manière générale, « ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera » (Galates 6:7).

Les bénédictions terrestres ne sont donc pas réservées au chrétien : elles sont pour tous les êtres humains.

2.2 Les bénédictions spirituelles

Les bénédictions spirituelles sont destinées aux croyants

Dieu se plaît à bénir d'une manière particulière les croyants de tous les temps. Dans l'Ancien Testament, et spécialement pour le peuple d'Israël, des bénédictions terrestres, récompensaient la fidélité envers Dieu. « Si tu écoutes attentivement la voix de l'Éternel, ton Dieu, pour prendre garde à pratiquer tous ses commandements... toutes ces bénédictions viendront sur toi... tu seras béni dans la ville, et tu seras béni dans les champs... » (Deutéronome 28:1-3). La bénédiction était conditionnée par l'obéissance et les œuvres accomplies (*). À cette bénédiction matérielle s'ajoutaient, déjà pour les croyants de cette époque, des bénédictions spirituelles comme en témoignent le livre des Psaumes et la longue liste des hommes de foi cités en Hébreux 11.

(*)La souveraineté de Dieu et son action pour éduquer les siens permettaient cependant que certains fidèles soient privés momentanément de bénédictions terrestres : voir le Psaume 73 et le livre de Job par exemple.

Dans le Nouveau Testament, le Seigneur Jésus parle également de bénédictions spirituelles : il parle d'être « riche quant à Dieu » (Luc 12:21), riche de trésors dans le ciel qu'il place bien au-dessus des trésors de la terre. Mais il annonce quelque chose de nouveau et de radical : la richesse matérielle n'est pas à rechercher pour le chrétien, parce que cette recherche l'éloigne des vraies richesses : « Aucun serviteur ne peut servir deux maîtres ;... vous ne pouvez pas servir Dieu et les richesses » (Luc 16:13).

« Ne vous amassez pas des trésors sur la terre... mais amassez-vous des trésors dans le ciel... car là où est ton trésor, là sera aussi ton cœur » (Matthieu 6:19, 20).

Les épîtres réaffirment la même chose : pour le chrétien, les bénédictions sont avant tout spirituelles. Paul s'écrie : « Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle dans les lieux célestes en Christ ! » (Éphésiens 1:3), avant de détailler ces immenses richesses : salut, pardon, rachat par le sang précieux de Christ, héritage céleste, présence du Saint Esprit dans le croyant... sans compter la joie et la paix dans le cœur, lorsqu'on a le bonheur de connaître Jésus.

Mais alors, nous pouvons nous demander quelle contrepartie Dieu attend de nous pour nous les donner. Aucune. Rien que nous puissions faire, rien qui puisse les mériter. Ces richesses sont gratuites et inconditionnelles : nous avons été bénis en Christ. Le salut est gratuit, c'est le « don de Dieu » (Jean 4:10) pour les riches comme pour les pauvres. Les bonnes œuvres, la charité envers nos

semblables, les aumônes sont inutiles pour nous acquérir le salut, et de la même manière elles ne nous donnent aucun droit aux bénédictions, même spirituelles.

Cependant, nous sommes appelés à nous approprier ces bénédictions spirituelles par la foi. Nous n'en profiterons réellement que si nos cœurs sont engagés pour aimer le Seigneur Jésus et si nous obéissons à sa Parole.

Alors, la joie et la reconnaissance liées à ce que la grâce de Dieu a fait en nous et pour nous vont produire des actions concrètes, que la Parole appelle de « bonnes œuvres préparées à l'avance pour que nous marchions en elles » (Éphésiens 2:10). Ces œuvres ne sont donc pas la cause mais bien la conséquence d'une bénédiction. Et Dieu, qui n'est jamais notre débiteur, tiendra compte de tout ce qui aura été fait pour lui lorsque les croyants auront leur récompense dans le ciel (*).

(*) Marc 9:41. Il est essentiel de bien comprendre que les récompenses pour les croyants dans le ciel ne sont pas à confondre avec le salut de l'âme, qui est un pur don de Dieu pour celui qui croit, sans le moindre mérite de notre part.

Nous pouvons être reconnaissants si le Seigneur nous accorde une famille, une bonne santé, un travail ou des revenus suffisants. Mais ce ne sont pas à proprement parler des bénédictions chrétiennes, puisque beaucoup d'incroyants en bénéficient également, et que des croyants fidèles en sont privés. Les richesses chrétiennes sont spirituelles, résultat de la pure grâce de Dieu ; elles peuvent remplir notre cœur et le détacher des richesses du monde qui ne durent qu'un temps : « Vous avez montré de la compassion pour les prisonniers et vous avez accepté avec joie d'être dépouillés de vos biens, sachant que vous avez pour vous-mêmes des biens meilleurs et permanents » (Hébreux 10:34).

L'avenir des chrétiens et leur espérance sont dans le ciel et cela conditionne leur vie sur la terre. Ils n'ont pas à attendre ni à rechercher la richesse matérielle même si Dieu dans sa sagesse peut parfois l'accorder (*).

(*) Le verset : « Bien-aimé, je souhaite qu'à tous égards tu prospères et que tu sois en bonne santé, comme ton âme prospère » (3 Jean 2) est souvent cité pour montrer que Dieu souhaite la prospérité matérielle. En réalité, il montre bien que la prospérité spirituelle de l'âme est plus importante que la prospérité matérielle et la santé. Des richesses matérielles sans que l'âme se trouve en bonne santé, sans la communion avec le Seigneur, peuvent au contraire être un piège pour celui qui les possède.

Cette distinction que fait la Bible entre richesses terrestres et richesses spirituelles est essentielle. Elle nous permet de mieux comprendre les multiples indications et exhortations que la Parole de Dieu donne pour chacun, pauvres, riches, serviteurs de Dieu.

3 Pour les pauvres

3.1 Pourquoi suis-je pauvre ?

Un croyant pauvre peut être amené à se poser beaucoup de questions : pourquoi suis-je dans cette situation ? Pourquoi Dieu a-t-il permis que je naisse dans un pays pauvre ? Est-ce un jugement, la conséquence d'un manque de fidélité ? Qu'ai-je fait pour mériter cela ?

Non, la pauvreté n'est pas une « punition ». Jésus, le Fils de Dieu, a pris sur la terre la place la plus humble ; « pour vous, lui qui était riche a vécu dans la pauvreté » (2 Corinthiens 8:9) ; il n'avait « pas de lieu où reposer sa tête » (Luc 9:58) ; ses besoins terrestres étaient assurés par des personnes qui « l'assistaient de leurs biens » (Luc 8:3). Quand Jésus a eu besoin d'une pièce de monnaie, il a dû la demander à ceux qui l'écoutaient. À sa suite, les apôtres ont été pauvres, et il leur faut un miracle pour trouver l'argent nécessaire pour payer l'impôt (Matthieu 17:24-27). Pierre déclare au boiteux qu'il va guérir : « Je ne possède ni argent ni or, mais ce que j'ai, je te le donne » (Actes 3:6).

Aujourd'hui, on annonce parfois un « évangile de la prospérité » qui présente la réussite, la richesse et la bonne santé comme des conséquences directes de la fidélité aux commandements bibliques ; on promet que Dieu comblera de richesses matérielles ceux qui donnent la dîme aux prédicateurs. Ce faux enseignement s'oppose à la fois à celui du Seigneur et à celui des apôtres. Ce n'est pas ce qu'enseigne l'Écriture, c'est « pervertir l'évangile du Christ » (Galates 1:7).

3.2 L'exemple de l'apôtre Paul

Prenons l'exemple de l'apôtre Paul : l'application de ce principe de prospérité voudrait qu'un homme de Dieu aussi fidèle et engagé pour son Maître jouisse d'une parfaite santé et soit comblé de biens. Or, que nous dit la Bible à ce sujet ?

Concernant son statut social et la considération liée à son zèle religieux, Paul déclare qu'il considère ces choses comme une perte, et qu'il les estime désormais comme des ordures à cause de l'excellence de la connaissance du Christ Jésus (Philippiens 3:7, 8). Après avoir abandonné tous les privilèges de son rang de pharisien, Paul exerçait un métier : il fabriquait des tentes, pour subvenir à ses besoins et à ceux des autres. Nulle mention d'une réussite éclatante, d'une entreprise qui prospère en récompense de son service ou de sa fidélité. Il a été lui-même dans le besoin (2 Corinthiens 11:8). Au moment de quitter Éphèse pour son dernier voyage à Rome, il rappelle aux croyants avec qui il a vécu : « Je n'ai convoité ni l'argent, ni l'or, ni le vêtement de personne. Vous savez vous-même que ces mains ont été employées pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi. Je vous ai montré en toutes choses qu'en travaillant ainsi il nous faut secourir les faibles » (Actes 20:33-35).

Concernant sa santé, Paul avait un problème sans doute physique (une « écharde pour la chair ») qui le faisait souffrir, et dont il aurait voulu être délivré ; il avait prié trois fois le Seigneur pour ce sujet précis, et la réponse avait été : « Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse » (2 Corinthiens 12:7-9). Peut-on penser que cette réponse était la conséquence d'un manque de foi ou d'obéissance de l'apôtre ? Certainement pas ! Dieu permettait cette épreuve, et voulait que Paul, qui avait appris à être content dans les circonstances où il se trouvait, se repose entièrement sur sa grâce.

3.3 Encouragements

Cet exemple ne doit pourtant pas nous faire penser que pour un chrétien, il est « facile » de vivre dans la pauvreté. Non, souffrir de la faim, du froid, ne pas savoir comment on va nourrir sa famille jour après jour, ne pas pouvoir payer l'école ou les médicaments nécessaires pour se soigner, vivre dans l'insécurité permanente sont de grandes épreuves.

Pourtant, notre Père céleste sait parfaitement de quoi nous avons besoin pour notre vie quotidienne (Matthieu 6:32). Est-ce qu'il nous laisse seuls face à ces besoins ? Non, bien au contraire. Il fait des promesses toutes particulières à ceux qui sont éprouvés : « Quand tu passeras par les eaux, je serai avec toi, et par les rivières, elles ne te submergeront pas » (Ésaïe 43:2). Un chrétien n'est pas préservé des difficultés sur la terre ; mais il a cette promesse que Dieu est avec lui pour les affronter.

Il nous faut reconnaître que parfois nous ne comprenons pas pourquoi Dieu permet des circonstances si dures pour ses enfants qu'il aime. Mais Dieu agit toujours pour notre bien, et il nous donne des encouragements et des certitudes auxquels nous pouvons nous « accrocher » quand nous sommes découragés : « Dieu est notre refuge et notre force, un secours dans les détresses, toujours facile à trouver » (Psaume 46:1). « Dans toutes leurs détresses, il a été en détresse » (Ésaïe 63:9). « Dieu... est le père des orphelins, et le juge des veuves » (Psaume 68:5), le soutien de ceux qui sont sans ressource. Notre Père céleste n'est jamais indifférent aux circonstances de ses enfants, il les traverse avec eux et désire que leur foi grandisse encore dans ces situations difficiles.

Que demander à Dieu dans ces circonstances ? De l'argent, la réussite, le succès ? Non, il veut que nous lui exposions simplement nos besoins, ce qui nous est nécessaire pour la vie du foyer, la nourriture, le logement, la santé : « Ne vous inquiétez de rien, mais en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu par des prières et des supplications avec des actions de grâce ». Quel sera le résultat de cette confiance ? « Et la paix de Dieu... gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus » (Philippiens 4:6). Mais si l'objectif principal de notre vie consiste à sortir d'une situation précaire pour devenir riche, nous tombons dans un piège qui nous éloigne du Seigneur. Nous en subissons les tristes conséquences tout au long de notre existence (1 Timothée 6:9,10).

Parfois, comme Asaph dans le Psaume 73:3, nous pouvons avoir un sentiment d'injustice en voyant certaines personnes s'enrichir sans scrupule ou de manière malhonnête. Prenons garde aux comparaisons qui amènent à la jalousie et à l'amertume : être reconnaissant et content de ce que Dieu nous donne, ne désirer « ni pauvreté ni richesse » (Proverbes 30:8), c'est l'un des secrets d'une vie chrétienne heureuse et rayonnante.

Paul disait : « J'ai appris à être content dans les situations où je me trouve » (Philippiens 4:11) : cet apprentissage peut être particulièrement difficile lorsqu'on vit dans la pauvreté, mais Dieu veut nous donner les ressources nécessaires pour accepter notre situation, non pas avec résignation ou fatalisme, mais avec foi et confiance en Lui. Il prend toujours soin des siens.

« Écoutez, mes frères bien-aimés : Dieu n'a-t-il pas choisi les pauvres quant au monde, riches en foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? » (Jacques 2:5).

4 Pour les riches

4.1 Est-ce un mal d'être riche ?

Le Seigneur a été pauvre et n'a jamais rien possédé pour lui-même. Alors, est-ce mal pour un chrétien d'être riche ?

La Bible ne condamne jamais directement l'argent ou la richesse : par contre elle juge sévèrement l'amour de l'argent, et le désir d'en posséder toujours plus. À plusieurs reprises, elle avertit ceux qui sont riches d'être attentifs à l'utilisation de l'argent qui leur est confié et par-dessus tout à la place que cette richesse prend dans leur vie et dans leur cœur.

La Parole nous met en garde contre l'avarice, que Dieu appelle de l'idolâtrie. On a dit parfois que l'argent est un bon serviteur, mais un mauvais maître : un chrétien ne doit jamais se laisser prendre au piège de se laisser gouverner par le désir de posséder, d'épargner toujours plus, d'accroître ses revenus, de compter ses richesses : cela revient à servir Mammon, le dieu de l'argent. Or le Seigneur nous dit que nous ne pouvons servir deux maîtres. Dieu ou l'amour des richesses, nous devons choisir ! (Matthieu 6:24).

Rappelons-nous que la réussite matérielle pour le chrétien n'est pas le signe de l'approbation de Dieu par rapport à sa vie. Ce sont toujours des « richesses injustes » (Luc 16:9), parce qu'elles ne sont pas réparties équitablement entre les hommes, et que le riche ne les mérite pas plus qu'un autre.

Ce sont aussi des richesses qui passent : elles peuvent nous être ôtées à tout moment sur la terre, et de toute façon elles ne nous suivront pas lorsque nous la quitterons. « Insensé ! Cette nuit même, ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as préparé, qui l'aura ? » (Luc 12:20) L'or n'a pas cours au ciel.

4.2 Riches en bonnes œuvres

Qu'est-ce qui doit caractériser la vie du croyant sur la terre ? La foi en action, la dépendance de Dieu chaque jour, la recherche de Sa volonté dans toutes les circonstances. Le grand danger lorsque l'on possède beaucoup de richesses est de se détourner de cette vie de foi : au lieu de compter sur Dieu, nous risquons de mettre notre confiance dans nos richesses. Souvenons-nous de ce jeune homme riche, attiré par Jésus et réellement désireux de connaître la vérité : il s'en va « tout triste » après que le Seigneur lui a dit de vendre tout ce qu'il avait et de le suivre, « car il possédait de grands biens » (Marc 10:22).

Un chrétien riche peut aussi tomber facilement dans des pièges que l'Ennemi placera devant lui et qui lui feront « perdre sa vie » (*) : gaspillage, amour du luxe, oisiveté, paresse, autant de comportements qui peuvent troubler des frères et sœurs plus pauvres et être un contre-témoignage pour les incroyants, qui devraient au contraire « observer nos bonnes œuvres » (1 Pierre 2:12). À ceux à qui Dieu accorde la prospérité matérielle, il donne en même temps un commandement très clair : « Ordonne à ceux qui sont riches dans le présent siècle de ne pas être hautains et de ne pas mettre leur confiance dans l'incertitude des richesses, mais en Dieu... ; qu'ils fassent du bien ; qu'ils soient riches en bonnes œuvres ; qu'ils soient prompts à donner, généreux, s'accumulant comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin de saisir ce qui est vraiment la vie » (1 Timothée 6:17-19). Ils doivent aussi être attentifs, s'ils ont la responsabilité de faire travailler des salariés, à leur rendre ce qui leur est dû avec équité et justice (Jacques 5:1-6) : la richesse ne doit pas s'acquérir au détriment des autres.

(*) Luc 9. 24. Il ne s'agit pas ici bien sûr de la perte de la vie éternelle, qui est acquise pour le croyant qui a mis sa confiance dans le sacrifice de Christ, mais de la perte du témoignage et du service confié à chaque croyant sur la terre. C'est une vie sans fruit, perdue pour Dieu.

Dieu veut nous donner un cœur disposé à la générosité, tourné vers notre prochain, attentif aux besoins. Détenteur pour un temps de bénédictions terrestres, le chrétien à qui Dieu a beaucoup confié a la responsabilité d'utiliser ce qu'il a reçu avec sagesse, en ne perdant jamais de vue qu'il devra rendre compte un jour à son Maître.

5 Recevoir

5.1 Tout nous vient de Dieu

Ce qui nous est donné sur la terre, nous le recevons de la part de Dieu, que ce soit peu ou beaucoup. Cela peut être de l'argent, mais aussi des capacités intellectuelles ou physiques, ou encore du temps : le chrétien est simplement un gérant de tout ce qui lui est confié par Dieu. Il est responsable de la façon dont il va en faire usage, et aura à rendre des comptes sur sa gestion. C'est ce que nous enseigne la parabole du maître qui confie des sommes d'argent à ses serviteurs avant de quitter le pays pour un temps, et lorsqu'il revient demande à chacun ce qu'il en a fait Matthieu (25:14-30).

Sachant que nous recevons tout de lui, nous sommes exhortés à rendre grâce, c'est-à-dire à remercier en reconnaissant que ce qui nous est donné — nourriture, santé, travail,... — est une grâce de Dieu.

5.2 La responsabilité de travailler de manière honnête

Tout nous vient de Dieu ; mais cela ne doit jamais nous amener à penser que nous n'avons pas besoin de travailler, et qu'il nous suffit d'attendre une « divine providence » pour subvenir à nos besoins. La Parole de Dieu condamne sévèrement la paresse : « si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus » (2 Thessaloniens 3:6-13).

Dieu se soucie également de la manière dont nous effectuons notre travail. La corruption et les tentatives de détournement d'argent sont des péchés (Luc 3:12-14). La Bible nous enseigne à gagner notre vie par un travail honnête, et autant que cela est possible à ne dépendre de personne (1 Thessaloniens 4:11, 12).

5.3 Les dettes

Cela veut dire aussi que nous devons être très vigilants sur les engagements financiers que nous contractons : « ne rien devoir à personne » (Romains 13:8), c'est par exemple tout faire pour rembourser nos dettes si nous en avons, et ne pas emprunter une somme d'argent sans être certain de pouvoir rembourser à tout moment ce qui est convenu.

Avant d'emprunter de l'argent, pour quelque projet que ce soit, nous devons avoir l'attitude de l'homme qui construit une tour : avant de se lancer dans son projet, il s'assied d'abord et calcule la dépense (Luc 14:28). Posons-nous ces questions : Quelles sont nos motivations ? Sommes-nous satisfaits de ce que Dieu nous donne ? Comptons-nous sur Dieu avec foi pour répondre à nos besoins ? Est-ce que nous ne confondons pas nos besoins avec nos désirs ? Ne préjugeons-nous pas de l'avenir et de notre capacité à rembourser ? Remettons notre projet à Dieu, en lui demandant de nous montrer sa volonté.

Il y a parfois des situations où l'on pense qu'il n'y a pas d'autre solution que d'emprunter : il faut acheter des médicaments de manière urgente, organiser un mariage ou des funérailles, payer les frais de scolarité d'un enfant... Des circonstances très difficiles telles qu'un licenciement, le chômage, une longue maladie, une grande pauvreté peuvent également nous exposer à contracter des dettes. Sans doute de telles épreuves, survenues contre notre volonté, sont permises par Dieu. Pour les traverser, le secours du Seigneur nous est assuré. Il nous apprendra à nous confier en lui comme la veuve d'un des fils des prophètes (2 Rois 4:1-7) : cette femme pieuse a eu recours à l'homme de Dieu et a été délivrée.

5.4 Le cas des serviteurs de Dieu

Tous les croyants sont des serviteurs de Dieu. Mais des instructions particulières sont données pour ceux qui ont renoncé complètement ou partiellement à une profession et à un revenu régulier pour se consacrer davantage au service du Seigneur : « De même aussi le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'évangile de vivre de l'évangile » (1 Corinthiens 9:14).

Qui est concerné par ce verset ? Les serviteurs appelés par Dieu et non pas ceux qui s'autoproclament ministres du Christ, ou qui ont un diplôme religieux. Ce n'est pas une qualification ni un titre qui donnent droit à un revenu. « L'ouvrier est digne de son salaire » à cause de son travail. Selon Luc 10:8, il mange et boit ce qui lui est offert, mais il n'est jamais question que le serviteur demande qu'on le serve, réclame un salaire et des avantages, ou encore exige que la dîme lui soit donnée. Paul disait à l'église de Corinthe : « Me voici prêt pour la troisième fois à aller auprès de vous ; et je ne vous serai pas à charge, car je ne cherche pas vos biens, mais vous-mêmes » (2 Corinthiens 12:14). Aux croyants de Thessalonique, il rappelle qu'il n'a jamais eu « d'arrière-pensée de cupidité » en annonçant l'évangile (1 Thessaloniens 2:5).

La prétention à obtenir des avantages matériels en échange d'un service spirituel révèle les motivations profondes et l'état du cœur : Dieu condamne très fermement ceux qui cherchent à tirer profit de la religion pour s'enrichir, comme le faisaient les pasteurs d'Israël qui se nourrissaient sur le dos des brebis au lieu d'en prendre soin (*). Paul met en garde contre les hommes « corrompus dans leur intelligence et privés de la vérité, qui estiment que la piété est une source de gain » (1 Timothée 6:5). Un homme appelé par Dieu ne s'enrichit pas grâce à son service et aux offrandes des fidèles.

(*) Sur ce sujet, lire aussi Néhémie 5 ; Matthieu 6:3 ; Marc 12:38-40 et 11, 15-17 ; Luc 20:46, 47 ; 2 Pierre 2:15 ; Ézéchiel 34:2, 3.

Quelle doit donc être l'attitude du serviteur concernant l'argent ? Avant tout, il doit être désintéressé : le service de Dieu est totalement incompatible avec « l'avidité » (Tite 1:7). Paul est un bel exemple encore une fois de l'état d'esprit d'un croyant qui vit de l'évangile : entièrement dépendant de Dieu pour subvenir à ses besoins, ne réclamant rien à personne, et manifestant de la reconnaissance lorsque des croyants individuellement ou des assemblées le soutiennent financièrement par des dons (Philippiens 4:10-20).

Si la Bible enseigne qu'un serviteur de Dieu peut s'attendre à un soutien matériel afin d'être entièrement disponible pour son service (1 Corinthiens 9:6-14), cette situation n'est pas une règle absolue : Paul avait décidé lorsqu'il était à Corinthe de travailler de ses mains pour annoncer gratuitement l'évangile et ne pas être à la charge des croyants (Actes 18:3 et 1 Corinthiens 9:18). À Thessalonique, où des croyants ne travaillaient pas sous prétexte d'attendre le Seigneur, ce qui provoquait du désordre, il avait travaillé « nuit et jour », afin d'être un modèle (2 Thessaloniens 3:8). Cela montre qu'on peut tout à fait servir le Seigneur et annoncer l'évangile tout en gagnant sa vie.

6 Donner

Pauvres ou riches, ce que nous recevons de Dieu (pas nécessairement de l'argent) doit nous servir pour donner à notre tour : « Je vous ai montré en toutes choses qu'en travaillant ainsi, il nous faut secourir les faibles et nous souvenir des paroles du Seigneur Jésus qui lui-même a dit : Il est plus heureux de donner que de recevoir » (Actes 20:35). « Que celui qui volait ne vole plus, mais plutôt qu'il travaille en faisant de ses propres mains ce qui est bon, pour avoir de quoi donner à celui qui est dans le besoin » (Éphésiens 4:28).

À qui donnons-nous en réalité ? Celui qui donne au pauvre prête à Dieu (voir Proverbes 19:17), et Dieu ne reste jamais redevable de ce qui est fait pour Lui (Marc 10:30 ; Matthieu 6:4). Nous recevons toujours en retour quelque chose de bon qui dépassera de loin la mesure de ce que nous avons donné, « selon ses richesses en gloire dans le Christ Jésus » (Philippiens 4:19). Pour autant, ne nous trompons jamais de motif : nous sommes appelés à donner par amour pour Lui, et non dans l'attente d'une récompense, ce qui reviendrait à marchander avec Dieu. Il lit dans nos cœurs.

Bien des questions pratiques se posent : combien donner ? de quelle manière et sous quelle forme ? à qui donner ?

6.1 Combien donner ?

La Loi de Moïse avait institué la dîme : chaque Israélite devait donner 10 % de ce que la terre avait produit. Il s'agissait d'un commandement de Dieu (même si des offrandes pouvaient aussi être faites volontairement). Dans le Nouveau Testament, il n'est plus question de la dîme pour les chrétiens ; le don est toujours présenté comme produit par la grâce, et non comme l'obéissance à une loi (*). Libéré de l'obligation de la dîme puisqu'il n'est pas sous la Loi, le chrétien peut donner avec joie, librement et par amour pour Dieu, que ce soit pour soutenir la prédication de l'évangile ou pour aider les plus démunis.

(*) Si un chrétien se place sous la loi de la dîme, il agit par obligation, dans la crainte d'être puni ou pour mériter une faveur de la part de Dieu : il se place sous la Loi et non plus sous la grâce.

1 Corinthiens 16:2 donne des instructions pratiques à ce sujet : « Que, chaque premier jour de la semaine, chacun de vous mette de côté, chez lui, sur ce qu'il aura gagné ». Cela concerne tous les croyants de l'assemblée à Corinthe, quelle que soit leur situation financière. Les montants mis de côté seront différents de l'un à l'autre, mais la mesure est la même : selon ce que chacun a gagné.

Si nous sommes favorisés, pensons à ce que le Seigneur a dit à propos des riches qui jetaient leurs offrandes au trésor du temple (Luc 21:4) : donnons-nous uniquement de notre superflu, ou sommes-nous prêts à renoncer à certaines choses pour pouvoir donner davantage ? Dieu ne regarde pas tant ce que l'on donne que ce que nous gardons pour nous : la veuve a tout donné ! Avons-nous conscience que tout ce que nous possédons lui appartient ?

Si nous sommes pauvres, notre situation n'est pas une raison pour ne rien donner : à la différence des riches, la veuve n'avait donné qu'une très petite somme, mais le Seigneur qui l'observe juge qu'elle a donné « plus que tous les autres » (Luc 21:3). De même, il est

dit des assemblées macédoniennes que, « dans les grandes détresses qui les ont éprouvées, l'abondance de leur joie et leur profonde pauvreté ont fait abonder la richesse de leur générosité » (2 Corinthiens 8:2, 3). Ce que la Parole de Dieu met en avant, ce n'est pas la quantité donnée, mais l'état de cœur de celui qui donne.

Des croyants peuvent être dans un grand dénuement, et éprouver de grandes difficultés pour subvenir à leurs propres besoins ; n'ont-ils alors rien à donner ? Rappelons-nous que tout ce que nous avons appartient à Dieu, ce qui veut dire qu'il n'y a pas que l'argent : nous pouvons donner notre temps, venir en aide en prêtant nos bras, partager un repas avec une personne seule, ou avec quelqu'un dont la situation est plus précaire encore que la nôtre... Dieu prépare à l'avance pour chacun de ses enfants des bonnes œuvres, « afin que nous marchions en elles » (Éphésiens 2:10).

6.2 Comment donner ?

Ce n'est pas un point de détail : le Seigneur, assis en face de l'endroit où se faisaient les offrandes du temple, a observé « comment la foule jetait de la monnaie au trésor » (Marc 12:41).

L'exemple de la veuve, souligné par le Seigneur, nous montre que nous devrions donner avec foi. Ayant tout donné, cette femme sans ressource devait s'attendre à Dieu.

La Parole de Dieu nous présente également des exemples à ne pas suivre. Les pharisiens faisaient « toutes leurs œuvres pour être vus des hommes » (Matthieu 23:5). Ananias et Sapphira voulaient se faire bien voir des apôtres et des croyants en donnant publiquement une partie du prix de leur terrain. Le Seigneur nous rappelle : « Gardez-vous de faire votre aumône devant les hommes, pour être vus par eux... ne le claironne pas devant toi, comme font les hypocrites dans les synagogues et dans les rues, pour être glorifiés par les hommes... que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit faite dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te récompensera » (Matthieu 6:1-4). Ce que nous donnons est quelque chose qui doit rester entre Dieu et nous.

La bienfaisance se pratique avec discrétion, mais aussi avec joie ! Paul nous dit à ce sujet : « Que chacun fasse comme il l'a résolu dans son cœur, non pas à regret, ou par contrainte, car Dieu aime celui qui donne joyeusement » (2 Corinthiens 9:7). Encore une fois, c'est l'état de notre cœur qui compte plus que le montant donné : soyons heureux de pouvoir montrer notre amour pour le Seigneur et pour nos frères et sœurs, en rendant pour son service une part de ce qu'il nous a lui-même donné, nous rappelant que tout nous vient de lui. « Tu donneras [à ton frère pauvre] libéralement, et ton cœur ne sera pas triste quand tu lui donneras » (Deutéronome 15:10).

6.3 Les collectes

Il est important que chaque croyant demande à Dieu comment il peut donner pour répondre avec sagesse aux besoins qui se présentent devant lui. C'est donc un exercice individuel ou familial. Mais le Nouveau Testament nous présente aussi le fait de donner comme un acte collectif, effectué par l'assemblée. Ainsi, nous sommes enseignés à avoir des collectes chaque dimanche (1 Corinthiens 16:1, 2). Cette offrande matérielle est associée à l'offrande spirituelle (la louange), car Dieu prend plaisir à ces deux sortes de sacrifices (Hébreux 13:15, 16).

Les collectes peuvent alors être confiées à quelques frères qui, comme Étienne et Philippe, aient « un bon témoignage, pleins de l'Esprit Saint et de sagesse » (Actes 6:1-6). Ils auront la charge de distribuer cet argent de la part de l'assemblée.

6.4 À qui donner ?

À ceux qui sont dans le besoin, et aux serviteurs de Dieu.

« Donne à qui te demande », nous dit le Seigneur en Matthieu 5:42. Ce devrait être le geste spontané de celui qui connaît le Dieu de bonté et qui lui fait confiance. Mais la Parole nous enseigne également à donner avec discernement, pour « ce qui est bon et utile aux hommes », « pour les choses nécessaires » (Tite 3:8, 14). La bienfaisance des croyants doit s'exercer envers tous ceux qui en ont besoin, mais plus particulièrement envers nos frères et sœurs chrétiens : « tandis que nous en avons l'occasion, faisons du bien à tous, mais surtout à ceux de la maison de la foi » (Galates 6:10).

Le soutien aux serviteurs va en priorité vers ceux qui, appelés par Dieu pour cela, ont renoncé à leur profession pour se consacrer davantage à son service. Ils annoncent l'évangile ou enseignent la Parole, et s'attendent au Seigneur pour « vivre de l'évangile » ainsi qu'il l'a ordonné (1 Corinthiens 9:14). Nous avons vu que les serviteurs n'ont pas à réclamer de l'argent ; par contre, la responsabilité des croyants est d'avoir à cœur leur situation, et de leur faire part volontairement de leurs biens.

Que notre don soit destiné à faire du bien autour de nous, ou à soutenir tous ceux qui travaillent pour le Seigneur, il s'adresse en réalité au Seigneur lui-même : c'est un sacrifice, une offrande agréable à Dieu (Philippiens 4:18).

Faire du bien à tous sans distinction, c'est agir de la même manière que Dieu qui use de bonté envers tous (Matthieu 5:45). C'est en fait donner un témoignage de ce que Dieu est (Actes 14:17).

À l'inverse, si nous sommes égoïstes, nous rendons un triste témoignage : « Mais celui qui a les biens de ce monde, qui voit son frère dans le besoin et lui ferme son cœur, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ? » (1 Jean 3:17). Parfois la bienfaisance prépare le terrain pour annoncer l'évangile, et les deux choses ne devraient jamais être dissociées parce que le croyant désire avant tout partager les richesses célestes qu'il possède. Mais si les cœurs ne sont pas préparés, un don matériel peut quelquefois masquer la clarté du message de l'évangile et fausser les relations. Les donateurs ont besoin de sagesse voir (Jean 2:23-25 et Matthieu 13:58).

Le résultat des dons faits avec joie et libéralité est une chaîne de joie et de reconnaissance qui lie au Seigneur ceux qui donnent et ceux qui reçoivent : « La réalisation de ce service, non seulement comble les besoins des saints, mais encore multiplie les actions de grâce envers Dieu » (2 Corinthiens 9:12). La prière des uns pour les autres manifeste alors la profonde affection qui unit les croyants entre eux (2 Corinthiens 9:14). Enfin, cela nous amène tous ensemble à louer Dieu pour le don de son Fils : « Grâce à Dieu pour son don inexprimable » (2 Corinthiens 9:15).

Notre Dieu est un Dieu qui aime donner : il « donne à tous libéralement » (Jacques 1:5). Le Seigneur sur la terre est allé sans cesse « de lieu en lieu, faisant du bien » (Actes 10:38). Imitons notre parfait modèle dans ce geste d'amour, afin que la vie de Christ soit visible en nous.

7 Conclusion

Chaque chrétien qui a cru au sacrifice de Christ et qui est à l'abri de son sang est immensément riche. Il possède des trésors bien plus grands que tout ce que le monde peut offrir. Et pourtant, il est en permanence confronté au danger d'être aveuglé, de se tromper de richesses, et de rechercher sur la terre celles que recherchent les hommes sans Dieu. Nos bénédictions sont du ciel, ne l'oublions jamais. Et nous appartenons entièrement au Seigneur, personnes et biens.

Notre rapport à l'argent nous amène finalement aux questions essentielles de la vie chrétienne : à quoi ou à qui suis-je réellement attaché ? Quelles sont les priorités de ma vie ? Est-ce que je vis pour moi-même, ou « pour celui qui pour moi est mort et a été ressuscité » (2 Corinthiens 5:15) ?

Mettons les choses dans l'ordre : « cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout cela [ce dont vous avez besoin pour vivre] vous sera donné par-dessus » (Matthieu 6:33).

La prière du croyant concernant ses besoins quotidiens devrait être ce qu'exprime ce verset des Proverbes : « Ne me donne ni pauvreté ni richesse ; nourris-moi du pain qui m'est nécessaire » (Proverbes 30:8). Notre Dieu connaît nos besoins, il aime bénir et donner. Apprenons à nous confier entièrement en lui, à rechercher toujours ce qui lui plaît et à être reconnaissants de ce qu'il donne.

Le Psaume 37 rapporte l'expérience d'une vie de confiance et de dépendance pour un croyant :

« Confie-toi en l'Éternel, et pratique le bien ; habite le pays et repais-toi de fidélité, et fais tes délices de l'Éternel : et il te donnera les demandes de ton cœur... Demeure tranquille, appuyé sur l'Éternel, et attends-toi à lui...

Mieux vaut le peu du juste que l'abondance de beaucoup de méchants... Le méchant emprunte et ne rend pas ; mais le juste use de grâce, et donne...

J'ai été jeune et je suis vieux, et je n'ai pas vu le juste abandonné, ni sa descendance cherchant du pain » (Psaume 37:3, 7, 16, 21, 25).

Oui, « celui qui croit en Dieu ne sera pas confus » (Romains 10:11).